
3 1761 04636200 0

APPROBATIONS

Nous avons lu, par ordre du Très Révérend Père Provincial, *Le Culte de sainte Anne en Occident, seconde période*, par le Révérend Père PAUL-V. CHARLAND des Frères-Prêcheurs, et le jugeons digne de l'impression.

FR. P.-M. BÉLIVEAU, O. P.,
S. T. L., Præs. dom. Quebec.

FR. R. MIVILLE, O. P.,
S. T. L., Præd. Gen.

IMPRIMI POTEST:

FR. RAYMUNDUS-MIA ROULEAU, O. P.,
PR. PROV.
Ottawæ, in conv. S. J.-Btæ, die 5a Maii 1921.

NIHIL OBSTAT:

C.-N. GARIÉPY, PTER,
Censor deputatus.

IMPRIMATUR:

† L.-N. CARD. BÉGIN,
ARCH. DE QUÉBEC.
Québec, 9 mai 1921.

LE CULTE

DE

SAINTE ANNE

EN OCCIDENT

SECONDE PÉRIODE :

DE 1400 (ENVIRON) A NOS JOURS

par

FR. PAUL-VICTOR CHARLAND

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

Docteur-ès-lettres de l'Université de Québec

Ancien membre de la Société Royale du Canada

1921

QUÉBEC

Imprimerie Franciscaine Missionnaire

180, Grande Allée

Ou chez l'auteur : 329, Grande Allée

DU MÊME AUTEUR

Les trois légendes de Madame saincte Anne, I. Légende hagiographique (*la Vie*) ; II. Légende historique (*le Culte*); III. Légende iconographique (*les Arts*). Tome I. *Légende hagiographique*, gr. in-8, Québec, 1898, 431 pages, 137 vignettes.

Titre jugé incompréhensible par une revue européenne. De là, le suivant :

Madame saincte Anne et son culte au moyen âge, gr. in-8, 700 pages en deux tomes. Paris, Alphonse Picard, 1911 et 1913.

En manuscrit

La légende iconographique de Madame saincte Anne.

Un mot fait fortune depuis que Brunetiere l'a cité (sans le corriger) :

" On doit considérer les premières éditions des œuvres comme des essais informes que ceux qui en sont auteurs proposent aux personnes de lettres pour en apprendre leur sentiment. "

De même, nous lisons en première page d'un ouvrage analogue au nôtre : " On sait que dans un travail du genre de celui-ci, . . . il est à peu près impossible, avant l'impression, de se rendre un compte exact de ses matières. Ce n'est que lorsque l'édifice est construit, que l'architecte, embrassant alors tout l'ensemble de son œuvre, aperçoit les parties faibles ou défectueuses, et se met en devoir d'y porter remède, quand cela est possible. C'est aussi ce que doit faire un auteur dans la position de celui qui trace ces lignes. "

LE CULTE DE SAINTE ANNE EN OCCIDENT

SECONDE PÉRIODE, 1400 (environ) à nos jours

LES RELIGIEUX ET LES CONFRÉRIES LAIQUES

LES PAYS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

ERRATA

Page	*ligne*	*Erreur (ou lacune)*	*correction*
11	2	au pied de	aux pieds de
13	30	Virtutibus et esculis	Virtutibus ut esculis
37	7	en 1895	en 1875
56	8	t. III	t. II
57	19	loquitor	loquitur
73	15	accertate	accertato
121	14	Toulmain	Toulmin
122	16	DuBreuil	Dubreul
127	32	vrengd	vreugd
127	39	Enals	En als
153	20	ms 247	ms 2477
186	17	Ham-sur-Heuse	Ham-sur-Heure
187	15	Andenaerde	Audenaerde
195	10	Gramaye, p. 661	p. 66
195	37	Wasmes. — Audeney	Wasmes-Audeney
196	10	Houtain. — L'Eveque	Houtain-L'Evêque
211	19	Saint-Gal	Saint-Gall
229	11	Linz	Linz est en Autriche
247	9	Aund	und
251	6	Rosentkrentzlin	Rosenkrentzlin
252	14	geboen	geboren
255	2	t. 1485	† 1485
264	32	Baudrilard	Baudrillart
274	31	Bartolommio	Bartolommeo
281	33	exegitici	exegetici
289	19	obligh	oblighi
289	20	Novi	Nov.
321	41	1665	date inconnue
335	17	Nigne	Migne
345	5	Bertrand	Bertaud
357	4	no 450	no 450, 513
359	9	ZLZ	ZZL
376	36	Stonmont	Stoumont
447	33	quelques	quelques-uns
450	7	Mangis	Maugis
450	46	Coadjuteur	ajouter: Mgr Panet
456	29	avant 1658	ajouter: à Sainte-Anne de Beaupré
483	29	en 1500	an. 1500
496	29	mundam istum	mundum istum
502	28	gentibus	agentibus
504	44	trigurium	tugurium
507	18	dulcis horum	dulcis harum
525	35	Omnis ut ætas	Omnis et ætas

LE CULTE
DE SAINTE ANNE
EN OCCIDENT

SECONDE PÉRIODE : 1400 (environ) à nos jours

LES RELIGIEUX

Ordre de Saint-Benoît: Bénédictins, Camaldules, Cisterciens, Célestins. — Le Carmel. — Ordre de Saint-François. — Les Frères-Prêcheurs. — Autres : Augustins, Chartreux, Prémontrés, Jésuites, etc.

Ordre de Saint-Benoît

Dom Cyprien Alston, Bénédictin de l'abbaye de Downside, Angleterre, nous assure que, déjà au commencement du XIVe siècle, son ordre avait produit 37,000 monastères[1]. Depuis lors, combien d'autres a-t-il fondés, et pour en venir de suite à la question qui nous occupe, combien sur le nombre total, a-t-il dédiés à notre Sainte ? Nous l'ignorons. Les dictionnaires, index, catalogues ou autres ouvrages qu'on peut consulter relatifs aux ordres religieux, se contentent en général d'indiquer l'appartenance et le lieu des abbayes, monastères, couvents, mais le vocable reste à peu près toujours lettre morte[2]. Toutefois les Bollandistes signalent en passant un couvent bénédictin de Sainte-Anne qui aurait existé à Padoue au douzième siècle[3]. Un *Dictionnaire de statistique religieuse* en place un autre à Aix-la-Chapelle en l'année 1150, et nous ne discutons pas. Les religieuses du même ordre avaient aussi un couvent de ce nom à Rome, un autre à Venise[4] avec une chapelle ornée de " cinq autels en marbre; " un autre plus récent à Issy près Paris, fondé en 1637[5].

L'Occident a comme l'Orient son Athos : c'est le Montserrat, près de Barcelone, en Espagne. M. Alexandre de Laborde, dans son *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne,* a consacré de belles pages à cette autre montagne sainte, à la Vierge miraculeuse que l'on y vénère, aux monastères qui portent son nom et celui de sa Mère, enfin aux ermites dont cette admirable solitude est peuplée. Nous n'avons ici rien de mieux à faire qu'à le citer, en résumant :

" Les vues de cette montagne et la description du lieu ne donneront au lecteur qu'une faible idée de ces beautés ; mais si le sort le conduit dans ce lieu divin, il partagera notre émotion et regrettera comme nous de ne pouvoir la peindre...

" Quand on est sorti de Barcelone par la porte de Saint-Antoine, on traverse les belles campagnes qui avoisinent cette ville ; à gauche, se voient les villages de Sans et de San-Bay ; à droite, ceux de Sarria, de San-Just, de Ginestra ;

ERRATA

Page	*ligne*	*Erreur (ou lacune)*	*correction*
11	2	au pied de	aux pieds de
13	30	Virtutibus et esculis	Virtutibus ut esculis
37	7	en 1895	en 1875
56	8	t. III	t. II
57	19	loquitor	loquitur
73	15	accertate	accertato
121	14	Toulmain	Toulmin
122	16	DuBreuil	Dubreul
127	32	vrengd	vreugd
127	39	Enals	En als
153	20	ms 247	ms 2477
186	17	Ham-sur-Heuse	Ham-sur-Heure
187	15	Andenaerde	Audenaerde
195	10	Gramaye, p. 661	p. 66
195	37	Wasmes. — Audeney	Wasmes-Audency
196	10	Houtain. — L'Eveque	Houtain-L'Evêque
211	19	Saint-Gal	Saint-Gall
229	11	Linz	Linz est en Autriche
247	9	Aund	und
251	6	Rosentkrentzlin	Rosenkrentzlin
252	14	geboen	geboren
255	2	t. 1485	† 1485
264	32	Baudrilard	Baudrillart
274	31	Bartolommio	Bartolommeo
281	33	exegitici	exegetici
289	19	obligh	oblighi
289	20	Novi	Nov.
321	41	1665	date inconnue
335	17	Nigne	Migne
345	5	Bertrand	Bertaud
357	4	no 450	no 450, 513
359	9	ZLZ	ZZL
376	36	Stonmont	Stoumont
447	33	quelques	quelques-uns
450	7	Mangis	Maugis
450	46	Coadjuteur	ajouter: Mgr Panet
456	29	avant 1658	ajouter: à Sainte-Anne de Beaupré
483	29	en 1500	an. 1500
496	29	mundam istum	mundum istum
502	28	gentibus	agentibus
504	44	trigurium	tugurium
507	18	dulcis horum	dulcis harum
525	35	Omnis ut ætas	Omnis et ætas

LE CULTE
DE SAINTE ANNE
EN OCCIDENT

SECONDE PÉRIODE : 1400 (environ) à nos jours

LES RELIGIEUX

Ordre de Saint-Benoît: Bénédictins, Camaldules, Cisterciens, Célestins. — Le Carmel. — Ordre de Saint-François. — Les Frères-Prêcheurs. — Autres : Augustins, Chartreux, Prémontrés, Jésuites, etc.

Ordre de Saint-Benoît

Dom Cyprien Alston, Bénédictin de l'abbaye de Downside, Angleterre, nous assure que, déjà au commencement du XIVe siècle, son ordre avait produit 37,000 monastères[1]. Depuis lors, combien d'autres a-t-il fondés, et pour en venir de suite à la question qui nous occupe, combien sur le nombre total, a-t-il dédiés à notre Sainte ? Nous l'ignorons. Les dictionnaires, index, catalogues ou autres ouvrages qu'on peut consulter relatifs aux ordres religieux, se contentent en général d'indiquer l'appartenance et le lieu des abbayes, monastères, couvents, mais le vocable reste à peu près toujours lettre morte[2]. Toutefois les Bollandistes signalent en passant un couvent bénédictin de Sainte-Anne qui aurait existé à Padoue au douzième siècle[3]. Un *Dictionnaire de statistique religieuse* en place un autre à Aix-la-Chapelle en l'année 1150, et nous ne discutons pas. Les religieuses du même ordre avaient aussi un couvent de ce nom à Rome, un autre à Venise[4] avec une chapelle ornée de " cinq autels en marbre; " un autre plus récent à Issy près Paris, fondé en 1637[5].

L'Occident a comme l'Orient son Athos : c'est le Montserrat, près de Barcelone, en Espagne. M. Alexandre de Laborde, dans son *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, a consacré de belles pages à cette autre montagne sainte, à la Vierge miraculeuse que l'on y vénère, aux monastères qui portent son nom et celui de sa Mère, enfin aux ermites dont cette admirable solitude est peuplée. Nous n'avons ici rien de mieux à faire qu'à le citer, en résumant :

" Les vues de cette montagne et la description du lieu ne donneront au lecteur qu'une faible idée de ces beautés ; mais si le sort le conduit dans ce lieu divin, il partagera notre émotion et regrettera comme nous de ne pouvoir la peindre...

" Quand on est sorti de Barcelone par la porte de Saint-Antoine, on traverse les belles campagnes qui avoisinent cette ville ; à gauche, se voient les villages de Sans et de San-Bay ; à droite, ceux de Sarria, de San-Just, de Ginestra ;

un peu plus loin on franchit la rivière de Llobregat, et après l'avoir côtoyée quelque temps, on découvre le Montserrat qui domine majestueusement les alentours.

" Le Montserrat, entièrement différent des autres montagnes, est un des lieux les plus extraordinaires que l'on puisse voir, et par cela même des plus difficiles à décrire. Qu'on se figure un assemblage de cônes cylindriques immenses, un faisceau de pains de sucre semblables à des pyramides de toute espèce, placés sur une assise de rochers isolés dans la campagne, et élevés à plus de trois mille pieds au-dessus d'elle. Cette structure singulière a fait donner à la montagne le nom de Montserrat ou *Mont Scié*. Les rochers qui la composent sont formés de pierres calcaires arrondies, de différentes couleurs, de quartz blanc veiné de rouge, de pierres sablonneuses jointes les unes aux autres avec de la terre calcaire et un peu de sable. Les eaux ont formé des ravins dont le plus considérable, nommé Santa-Maria, divise la montagne en deux parties...

" Le Montserrat est ordinairement entouré de nuages qui cachent son sommet ou s'abaissent à sa base. Isolé ainsi au milieu de la plaine, il semble être un temple naturellement consacré à la divinité. En effet, il n'est habité que par des moines de l'ordre de Saint-Benoît et des ermites qui font vœu de ne l'abandonner jamais ; ici les idées religieuses sont dans une harmonie imposante avec la grandeur de la nature. A peu près au milieu de la montagne et au-dessus des rochers, est placé le couvent, et sur les pyramides qui l'entourent, les ermitages qui en dépendent, et qui sont comme autant d'habitations de missionnaires répandues dans les lieux les plus escarpés de ces déserts.

" Ce couvent existait déjà au IXe siècle. C'est un grand bâtiment situé sur un plateau très resserré et adossé à la montagne. " Il semble, dit M. de Humboldt, que la montagne se soit entr'ouverte en cet endroit pour recevoir des hommes dans son sein."

Au-dessus du monastère s'échelonnent des ermitages, au centre desquels celui de Sainte-Anne occupe un joli plateau non loin d'un bouquet d'arbres, et communique directement avec le monastère par les seuls degrés qui soient restés praticables. Autrefois, il y avait douze ermitages, mais ils furent abandonnés lors de l'invasion française en 1811, et cinq seulement ont été depuis restaurés.

M. de Laborde continue : " Nous partîmes le dimanche, à quatre heures du matin, pour aller assister à la messe des ermites qui se dit dans l'ermitage de Sainte-Anne... Quoiqu'il n'y eût point de lune, le ciel pur et étoilé permettait de distinguer les masses énormes des cônes suspendus de tous côtés sur nos têtes et que le vague de la nuit grandissait encore ; du côté de la plaine, on n'apercevait qu'une vaste étendue de brouillard bordée par les sommets des côteaux environnants, derrière lesquels un léger crépuscule s'annonçait déjà par des nuances de pourpre et d'azur. Dans ces lieux extraordinaires, les scènes les plus communes de la nature prennent un caractère sublime comme les mots simples dans les situations fortes. Nous montâmes longtemps dans les cavités des rochers, dont l'aspect devenait plus imposant

au sein de cette mystérieuse obscurité : le religieux, accoutumé à ces grands spectacles, marchait tranquillement appuyé sur son bâton et souriait de notre admiration. Arrivés à l'ermitage, nous entrâmes dans la chapelle éclairée seulement d'une lampe ; elle est assez grande, d'une forme longue et cintrée, garnie de douze stalles de bois noir. Plusieurs ermites étaient déjà en prière ; un d'eux sonna la cloche et nous les vîmes arriver au nombre de dix ; ils prièrent quelque temps, après quoi on alluma deux cierges. Le prêtre entra et commença la messe...

"C'était un beau spectacle de voir ces dix vieillards à longue barbe, vêtus de leur robe brune, et dont les figures vénérables et uniformes, rangées des deux côtés de l'édifice, semblaient deux rangs de bienheureux prosternés devant le trône de l'Eternel. Le jour qui commençait à paraître à travers les vitraux coloriés de la fenêtre, confondait sa lumière frêle avec celle des cierges, et les oiseaux du dehors mêlaient leurs chants gais au grave murmure de la prière. En sortant de cette demeure, je dessinai une vue qui représente l'ermitage de Sainte-Anne dominé dans le lointain par deux immenses pyramides ; quelques pas au-dessous on découvre le monastère entouré de nuages [6]."

Ajoutons qu'à la sainte montagne vinrent autrefois en pèlerinage Philippe II d'Espagne, et le capitaine Ignace de Loyola, lequel, avant de fonder la Société de Jésus, venait faire don de son épée à la Madone de Montserrat.

Pour la Réforme de Cîteaux, nous trouvons une abbaye à Trèves dès 1231 [7]; d'autres à Colleda près de Mayence, à la même époque [8]; à Oppenheim au quinzième siècle [9]; à Madrid et à Castella près de Tolède, en 1590 [10]; à Valladolid vers 1609 [11]. Il est vraisemblable que parmi les deux mille couvents d'hommes et les six mille couvents de femmes auxquels la réforme de Saint-Bernard donna naissance, il s'en fonda encore beaucoup d'autres sous le même patronage.

On érige au moins des autels dans les abbayes d'Ourcamp, au diocèse de Noyon, de Kœnigsdorff et de Brauweiler en Allemagne ; une chapelle au couvent des Célestins de Héverlé, près Louvain ; une autre à Saint-Venne de Verdun, celle-ci contenant, selon Martène, une "figure (de la Sainte) d'un prix inestimable [12]." Notons aussi dans l'ancienne abbaye de Ferrières, un vitrail représentant notre Sainte avec saint Joachim ; dans le couvent des Bénédictines à Padoue, une toile remarquable de Domenico Campagnola (v. 1490–ap. 1550) ; au musée de Sainte-Catherine à Lubeck, une sainte Gertrude en compagnie de sainte Anne, saint Joseph et saint Joachim, superbe retable sculpté qui a dû appartenir autrefois à une église bénédictine ; et enfin, plus précieuses que les œuvres d'art, deux reliques insignes, l'une possédée par le monastère de l'Ile-Barbe, et entourée par lui de vénération depuis des siècles ; l'autre, mentionnée dans un inventaire du trésor de l'abbaye de Clairvaux, datant de 1640 : "Plus, un reliquaire d'argent doré en forme de chapelle ; au-dessus est une croix avec un crucifix d'un côté et la Vierge de l'autre ; il s'ouvre au milieu, où est un chrystal en oval par où l'on voit *Occiput sanctæ Annæ matris Mariæ Virginis* [13]."

Quelques ouvrages de plume sont ici fort remarquables. En 1494 et 1495, un homme célèbre en son temps, Jean Tritenheim, abbé de Spanheim, plus connu chez nous sous le nom de Jean Trithème, donne successivement son *De Laudibus sanctissimæ Annæ*, ses *Miracula*, son *Rosarium* en cinquante articles ou strophes, son *Missale Officium*, sans compter des séquences et des hymnes. Nous avons en ce moment sous la main le *De Laudibus*. C'est une petite plaquette carrée, d'un texte gothique fortement empâté d'encre grasse sur un papier jauni par le temps, noirci çà et là de notes manuscrites indéchiffrables, mais le tout, vénérable en ses quatre cent vingt-cinq ans, et à ce titre déjà, sans parler des autres, fort intéressant pour nous. L'opuscule se compose de quarante-huit pages, dont trente-six pour notre Légende.

L'abbé de Spanheim nous apprend d'abord dans sa dédicace qu'il n'a rien emprunté aux traditions courantes, parce qu'elles ne lui ont pas semblé assez authentiques ; plus outre, il nous dit que lui, homme, va faire l'éloge d'une déesse ; lui, serviteur, l'éloge d'une souveraine ; lui, pécheur, l'éloge d'une très sainte (Ch. I) ; il demande à Dieu et aux saints la " grâce d'écrire dignement " (*gratiam scribendi*, Ch. II) ; il presse les fidèles d'honorer la grande Sainte, et de faire, comme lui, l'expérience de sa bonté : " Croyez-moi, dit-il, j'ai mission de vous prêcher confiance," *Credite mihi... legatione fungor* (Ch. III). Puis viennent des pages destinées à venger la mémoire de la Sainte contre ceux qui l'insultent et ceux-là, il les appelle des "chiens avides" (Ch. IV) ; d'autres nous font voir comment sainte Anne a été choisie de Dieu *ab æterno* (Ch. V) ; comment elle a mené une vie très agréable à Dieu (Ch. VI); comment elle a donné naissance à l'Immaculée (Ch. VII), et l'a ensuite présentée au temple (Ch. VIII) ; comment elle est en grand honneur auprès de Dieu (Ch. IX) ; comment elle peut nous secourir dans nos misères (Ch. X); comment nous devons la tenir en grande révérence (Ch. XI) ; comment on doit célébrer sa fête, et ici — conseil pratique — : " Il ne faut pas chanter sainte Anne sur les airs des cantiques à la sainte Vierge, à cause de la confusion qui naîtrait de là, les fidèles n'entendant que la musique et ne comprenant pas les paroles " (Ch. XII) ; et encore comment on doit faire moult autres exercices en l'honneur de la Sainte (Ch. XIII) ; comment de nombreux miracles justifient cette dévotion (Ch. XIV) ; comment la confrérie de Sainte-Anne fut établie à Osnabruck et comme quoi, il faut s'y enrôler (Ch. XV) ; comment enfin l'auteur " a voulu plus qu'il n'a pu " et " très peu satisfait à sa propre dévotion ", et comment aussi, il l'espère, le lecteur lui saura gré d'avoir tenu bon contre " les chaleurs de juillet qui l'accablaient. "

Oui, certes, quant à nous, nous lui en saurons gré. Il l'a dit : *Non remuneratur a Deo ornatus sermo, sed humilis devotio.* " Ce que Dieu récompense, c'est l'humble dévotion, non le beau langage," et c'est son humble dévotion en effet, plus encore que son " éloquence tullienne " — un de ses mots — que nous aimons chez lui. Six colonnes de ses œuvres, dans la *Collectio* de Gropp, et sa somptueuse épitaphe à Saint-Jacques de Wurtzbourg, ne valent pas

pour nous cette modeste fleur qu'il a déposée, en un jour de vraie piété, au pied de la bonne sainte Anne.

Nous pourrions nous en tenir là, d'autant que plus tard, en traitant de l'Allemagne, nous rencontrerons encore le pieux abbé, mais comment ne pas recueillir de suite ces lignes que lui consacre M. Emile Mâle dans l'un de ses magnifiques ouvrages sur l'art du moyen âge ? " L'idée d'une Conception immaculée commençait à remonter de la Vierge jusqu'à sa Mère. Il faut lire à ce sujet le livre capital du fameux humaniste allemand, Tritenheim. Il parut en 1494 et marque une époque de l'histoire des idées religieuses. C'est ce livre qui donna l'essor au culte de sainte Anne et aux idées mystiques qui se groupèrent autour d'elle...

" La thèse de Tritenheim est que sainte Anne est aussi pure que sa fille. Elle a conçu et enfanté sans péché. Bien plus, elle a été, elle aussi, choisie par Dieu avant la création du monde ; elle existait dans sa pensée de toute éternité. Pourquoi donc, si nous honorons la Fille, oublier la Mère ? Quels honneurs ne mérite pas ce sein qui a porté l'arche de Dieu, la reine du ciel !

" Sainte Anne apparaissait donc dans le livre de Tritenheim, avec une grandeur démesurée. Il est à peine nécessaire d'ajouter qu'il ne daignait même pas parler de la vieille fable de ses trois mariages... De telles idées, qui n'étaient que la conséquence logique du dogme naissant de l'Immaculée-Conception eurent un succès immédiat. Une hymne de l'église de Mayence dédiée à sainte Anne l'appelle *Anna labe carens*. D'autre part dès 1495, la Sainte fut associée au rosaire et une clausule fut ajoutée, en son homneur, à l'*Ave Maria* [14]. "

Le *Joacimus et Anna* de Stengelius (Stengel), non moins édifiant, est plus savant, plus didactique. Publié à Augsbourg en 1621, il bénéficie des travaux antérieurs sur la généalogie du Sauveur, et il cite partout ses autorités, par exemple, à propos de la noblesse de naissance : Platon, Sénèque, Ovide, Cicéron, Juvenal, saint Augustin, saint Jean-Chrysostome, Boèce. Il dit pourquoi les évangélistes n'ont pas fait mention des parents de la Vierge ; il fait une longue dissertation sur le mariage chez les Juifs ; se prononce contre le *trinubium* et finit par un bon chapitre intitulé : " Mort de Joachim et d'Anne, reliques pieusement conservées, apothéose, culte, miracle, confrérie, conclusion de l'ouvrage. "

Il convient encore de signaler divers passages de Dom Calmet dans ses *Prolégomènes sur la Bible ;* et travail tout à fait récent, " dernier mot de la science, " peut-on dire, l'article signé par Dom H. Leclercq dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* entrepris en 1907 par la maison Letouzey de Paris. Heureux, dirions-nous en passant, les chercheurs à venir, puisque dans cet ouvrage et d'autres semblables, tels que le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, ils pourront faire d'innombrables et si précieuses découvertes !

Nous devons honorer encore davantage d'autres œuvres littéraires bénédictines, c'est-à-dire des hymnes, offices, poèmes divers de grande beauté, si

beaux en effet que nous jugeons utile de les reproduire *in extenso*, au moins en appendice. Ainsi ferons-nous pour les autres religieux, et pour les pays que nous allons ensuite parcourir, ces hymnes étant de réels documents historiques et d'admirables témoignages de dévotion. Quant à les traduire, nous n'y songeons pas, sauf peut-être pour quelques passages ici ou là. Les mots, peut-être, pourraient trouver des équivalents, mais la musique des mots, la rime, le rythme, comment les traduire sans les détruire? Nous disions ailleurs au sujet des séquences : Ce qui fait le charme de ces pièces, c'est, avec le rythme qui leur est particulier, non seulement la rime simple comme ailleurs, mais la rime redoublée, la rime alternée, se répondant d'une fin de strophe à une autre fin de strophe ; c'est cette cadence harmonieuse de la phrase poétique, où chaque syllabe doit se prêter aux exigences d'une même musique toujours renouvelée ; c'est cette mélodie de la langue latine, si musicale elle-même par le mélange de ses longues et de ses brèves, et que l'on dirait si bien faite de Dieu pour être la langue de l'Eglise de Dieu. Et c'est pourquoi, faire passer une de ces séquences dans la prose française, c'est lui ôter tout son cachet, malgré la bonne volonté du traducteur. Encore une fois, parce que c'est vrai encore ici : *Traduttore traditore.*

Un exemple :

1a O quam felix, quam beata,
De qua prodit illibata
Virgo et puerpera,
1b Per quam vita mundo redit,
Per quam pulsa mors recedit,
Per quam patent æthera.

2a Anna dulcis, Anna pia,
Cum dulci nata Maria ;
Nos foveto jugiter ;
2b Jesu, fili dulcis harum
Fac nos meritis ambarum
Te frui perenniter !

Autre exemple, à rime redoublée, celui-ci :

1a Ave, veri Salomonis
Matris Mater quæ coronis
Miris fulges, altis thronis
In cœlesti patria !

1b Ave, prolem genuisti
Per quam mundo luxit tristi
Verus sol, quo dispandisti
Cœli nobis atria.

Donnez donc l'équivalent, le même accord musical dans une autre langue ! D'ailleurs nous avons peut-être déjà cité le mot d'Ozanam à propos des hymnes d'Eglise : à "savoir qu'on en comprend la moitié par les mots, l'autre moitié par le cœur," et ce devrait être assez.

Une hymne liturgique suppose une fête, et c'est ainsi que nous avons conclu à l'existence d'une fête de sainte Anne, dès le XIIIe siècle, dans les monastères bénédictins de Subiaco, Brescia, Saint-Pierre de Pérouse, Reims, Jouarre-en-Brie, Senones (ou Sens), Saint-Alban, Lubeck[16]. Rien d'étonnant qu'on la retrouve plus tard en beaucoup d'autres, et l'on se demande si elle n'y était pas plus ancienne que la date des manuscrits où elle se présente. Il semble en tous cas peu juste de dire, même pour Cîteaux en particulier, que " la

fête de sainte Anne y fut établie en 1454 [16]. " Nous croirions plutôt que, à cette époque, elle y devint solennelle, c'est-à-dire " avec douze leçons," grands offices rimés, deux messes conventuelles, ce qui était sans doute un développement, une magnificence de plus, mais non une fondation tout à fait nouvelle. En tout cas, c'est ce que nous constatons vers la même époque chez d'autres religieux de la même observance. Ainsi, en 1433, les Camaldules avaient établi deux fêtes à douze leçons, celle de notre Sainte et celle de saint Ignace martyr, voulant qu'elles fussent *de stricte observation*, ce qui revient à dire solennelle. Un document à ce sujet est rapporté par Dom Martène dans sa *Collection des Monuments historiques* [17].

Il existait autrefois à Lehnin (ou Linange), diocèse de Potsdam, une grande abbaye cistercienne, et c'est de là, selon toute apparence, que provient le codex de Berlin intitulé *Orationale manuscriptum Lehninense anni 1518*, ou le Père Dreves a fait transcrire deux pièces très remarquables : *Ave, radix sancta Jesse*, et *Salve, salve prælecta.* Ce ne sont pas des hymnes, ni des séquences pour la fête de la Sainte, mais des prières, de vraies prières qui se récitaient, semble-t-il, indépendamment de l'office liturgique, et combien de fois au cours de l'année ? La prière, pour être fervente, n'est pas nécessairement courte, et en tout cas, il lui faut ici pour se contenter, une fois cinquante vers, une autre fois, plus de la centaine, et la ferveur se maintient, augmente plutôt jusqu'à la fin. Voyez en effet :

I. Ad sanctam Annam

1 Salve, salve, prælecta
Trinitate ; es effecta
Summi regis filia,
Anna, benedicta mater,
Summi regis matris mater,
Stirpe nata regia.
2 Ante te tunc non est nota
In Judæa certe nata
Major et felicior ;
De te tamen mundo data
Nata creatori grata
Multo te beatior ;
3 Cujus fructus fructus suavis,
Cunctis levis et non gravis,
Ipsum degustantibus,
Cujus fructu mundus plenus ;
Ipsum gustat omne genus ;
Se præbet egentibus.
4 Unde vernans paradisus,
In qua noster viret visus,
Diceris sanctissima,
In qua arbor crevit læta,
De qua Daniel propheta,
Lata et altissima.
5 Sub qua feræ habitabant
Peccatores quæ signabant,
Aves in ramusculis,
Per quas boni figurantur,
Qui ab ea saturantur,
Virtutibus et esculis.
6 Ad hanc omnes quidem currunt
Degustantes et recurrunt
Multis cum virtutibus,
De hac, cara, me gustare
Fac, ut eam adamare
Possim suis nutibus.
13 Cujus mannatis me, pia,
Participem fac in via,
Cum abhinc abiero,
Ut hinc meum sit conductum
7 Ex te surgit flos decoris,
Ex te fluit fons dulcoris,
Omne, quod est optimum.
Tu es, Anna, terra grata,

De qua est aroma nata,
Quod patrum est antidotum.
8 Tu Ezechielis rota,
In qua trinitas hinc tota
Pie reformaverat
Casum facto paradiso
Protoplasto ex eliso
Quam post te formaverat.
9 Ex te vas illud refecit,
Nec in illo quid deficit
Intus et exterius.
Totum illud deauravit,
Nam ibi illo laboravit
Trinitas virtutibus.
10 Da, ex vase bibam isto
Virtutes, per quas cum Christo
Regnem in cœlestibus,
Ubi sanctus nunc sanctorum
Regnat superno cælorum
Sanctis cum spiritibus.
11 Arca tu es, sancta Anna,
Testamenti in qua manna
Virgamque recluserat
Moyses, propheta Dei,
Cum ad terram Amorrhæi
Populum deduxerat.
12 In te virga reservata
Fuit, quippe tua nata,
Nata virgo sanctissima,
In qua manna latitavit
Quod egressum recreavit
Corpora lassissima.
Auferatque a me luctum
Et det quod desidero.
14 Sidus tu es, quod lucernas
Sæculo donavit ternas
Natas dum genueras ;
Dignior vero duabus
Est Maria filiabus
Quam amavit trinitas.
15 Per quam Dei Verbum, pater,
Cuius pius, noster frater,
Factus amantissimus,
Quem tu nunc ad me inclina,
Ejus de gustu propina,
Qui est suavissimus.
16 Felix hic, qui hunc degustat,
Mundus istum non onustat,
Sed nunc semper sapere,
Fac me ipsum degustare,
Et hunc queam adamare,
Ore, corde, opere.
17 Eia, benedicta ava
Christi, memet tu nunc lava
Cum hac sancta filia
A peccatis et me læte
Adjuvate et docete,
Ut spernam odibilia.
18 Anna, sancta Christi ava,
In extremis me a clava
Dæmonis tu libera,
Ut cum tuæ natæ nato
Gaudens cælo in stellato
Regnem super sidera ;
19 Ejus vultum et contempler
Secum regnans nunc et semper,
Qui est amœnissimus,
Et ibidem me coronet
Et cum suis dona donet
Jesus benignissimus [13].

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1.) *The Catholic Encyclopedia*.—(2.) Migne, *Dict. des abbayes et monast.* G. Bercelin, dans *Archivalische Zeitschrift*, Munich 1891, donne cependant les patrons de 303 abbayes bénédictines d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse. Nulle ne porte le nom de la Sainte. — (3.) *Acta Sanctorum*, t. LI, dans la *Vie de S. Justin*, p. 817. —
(4.) Joan. Georg. Grævii, *Thesaurus Antiquit. Italiæ*, 30 in-fol., Lugd. Batav. (Leyde), 1725, t. x, p. 48 : "Templum S. Annæ Moniales S. Benedicti. Templum antiquitate ruinosum renovatum fuit anno 1634 ; quinque altaria marmoribus constructa . . ." — (5.) *Gallia Christiana*, t. VII, col. 631.

(6.) *Loc. cit.*(4 in-fol. atlas, Paris, 1806sq.), t. I, 12 à 21. Le passage qui ne porte pas de guillemets a été modifié. —(7.) *Gallia christiana*, t. XIII, col. 649.—(8.) *Thuringia sacra* (in-fol., Francfort, 1737), p. 541. — (9.) *Der Katholik*, 1878, p. 62.–(10.) De Visch, *Bibl. ord. cist.*, p. 123 et 391.

(11.) Jeanne de Ayala, abbesse du couvent de las Huegas près Burgos, fit venir à Valladolid des religieuses tirées des monastères de sa dépendance. Elle choisit celles qu'elle jugea les plus propres pour en supporter les austérités, et leur fit bâtir un monastère sous le titre de Sainte-Anne (1599-1600). Marie de Navarre, élue abbesse en 1601, transféra la même année le monastère de Peralès à Valladolid dans celui de Sainte-Anne. Helyot, *Hist. des Ord. relig.*, t. V, p. 414. (12.) *Voyage littéraire*, t. I, 2e part. p. 96. —(13.) *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. LXIII, (1902), p. 629.—(14.) *L'art religieux en France à la fin du moyen âge*, p. 229-230. (15.) *S. Anne et son culte au moyen âge*, t. II, p. 634-5. — (16.) *Dict. d'archéologie*, article *Cîteaux*.

(17.) Ambrosii Camaldulensis Epist. Lib. V (ad prælatos et monachos sui ordinis) epist. II, page 111 du tome III : " Statutum præterea factum de quibusdam festivitatibus celebrandi modis omnibus observari vulumus, et videlicet de sancto Ignatio episcopo et martyre XII lectiones fiant...de sancta Anna XII lectiones, de sancto Alexio, XII lectiones...Datum in nostro monasterio Fontis-boni VII cal. Aprilis A. D. MCCCCXXXIII, indictione XI. Dans Martène (*studio* Edmundi — et Ursini Durand), *Veterum scriptorum et monumentorum historic., dogmaticorum, moralium amplissima collectio* (9 in-fol., Paris, 1724), t. III, p. 111.

(18.) Référence de Dreves, t. XXXIII, p. 41 : Orat. ms Lehninense, anni 1518 ; Cod. Berolin. IV, 29. L'histoire fait mention d'une abbaye cistercienne à Lehnin ou Linange.

Bibliographie

Trithème. Voir plus haut, p. 10.

Carolus Stengelius, *Joacimus et Anna, id est Mariæ Deiparæ Virginis Parentum Iesu Christi Dom. Deique nri* (nostri) *Auorum Vitæ*; *Historia ex SS : Patribus et probatissimis auctoribus contexta.* Auctore R. P. F. Carolo Stengelio, Ord. S. Ben. Monasterii SS. Vd. et Afræ, Augustæ Vindelicorum Professo ; 1617, apud Saram Mangiam : item 1621 ; 15 cent. x 9 ; 86 pages de texte.

Chapitres : I. Christum ex nobilissimo et regio Davidis per Salomonem genere ortum. — II. Genus, parentes, patria Ioacimi et Annæ. — III. Felix Ioacimi cum B. Anna conjugium, et ritus nuptiarum apud Iudæos. 24. — IV. Laudatum Ioacimi et Annæ vitæ institutum, et sterilitas probro data.— V. Ioacimi et Annæ vota et preces ob infæcunditatem, sterilitatis causa, et amotio : Angelica apparitio, et prolis denunciatio (p. 38). — VI. Anna obvium Ioacimum læta excipiens, ex ipso concipit sanctissimam Virginem Mariam (p. 48). — VII. Anna sacratissimam Virginem Mariam feliciter edit in lucem (57). — VIII. Joacimus et Anna Filiam triennem in Templo Deo offerunt (64).— IX. Ioacimi et Annæ obitus. Lipsana religiose asservata, apotheosis, cultus, miracula. Fraternitas et operis conclusio (74).

Quelques notes :

Non esse gloriandum de nobili genere (p. 1) : cite Sénèque, Ovide, Cicéron, Juvénal, Boèce, Stroza (*Eroticon*), Platon. Nobilitas nihil est coram Deo nisi virtutibus ornetur. — B. Virgo undequaque nobilissima (p. 4)— Ex regis Davidis stirpe. (5) Genealogia (p. 6-7). A la gravure 2 : O par nobile conjugum sacrorum — Queis

tam Filia contigit beata — Sacratissimus et Nepos Iesus — O par nobile conjugum sacrorum ! Cap. II : Parentes B. Virginis fuerunt Ioacimus et Anna (cite les autorités). — Cur Evangelistæ non meminerint parentum Virginis. — Quis fuerit pater D. Ioacimi (13). — Eli non fuisse Ioachim sed potius patrem B. Annæ (14) Probabile Mathan fuisse patrem Ioachimi (16.)— Cap. III. Conjugium, et ritus nuptiarum apud judæos (longue dissertation). Epulum nuptiale quod septem diebus agitabatur ut videre est in libris Genesis et judicum (27) etc.

Même auteur, titre différent : C. Stengel, *Vita et historia SS. Joachim et Annæ*, in-4, Augustæ Vindelicorum, 1648.

Benedictus de Bacquere(de Backer),cistercien du monastère des Dunes vers le milieu du XVIIe siècle : *Anagrammata divinæ et humanæ Trinitatis, concionatorie per S. Scripturæ arcana, Patrum sententias, Philosophorum placita et Poetarum flosculos elucidata* (mentionné par De Visch, *Bibl. Ord. Cisterc.*, p. 35). Par la Trinité humaine, de Backer entend la Sainte Vierge, sainte Anne et saint Joseph. "L'ouvrage est curieux, dit De Visch, (1656) et sera bientôt publié, nous l'espérons." L'a-t-il été ?

Poésie liturgique

L'usage des hymnes remonte aux premiers siècles de l'Eglise. " A quelle époque se demande l'abbé Pimont, se réalisa pour l'Eglise de Rome l'insertion des hymnes au corps de l'office ? — Après Mabillon, Tomasi, Grancolas et Gallicioli, la généralité des auteurs assignent à ce fait liturgique, une date relativement fort récente, le XIe, le XIIe et même le XIIIe siècle. Le P. Faustin Arevalo combat vivement cette opinion ; il l'appelle une erreur invétérée (*errorem inveteratum*), et soutient, au contraire, que le chant des hymnes à Rome, *inter divina officia*, a commencé soit à l'époque ambrosienne, soit au plus tard alors que l'ordre de Saint-Benoît exerça, par sa merveilleuse propagation, une si grande influence sur les coutumes de l'Eglise d'Occident." Pimont, *Les hymnes du bréviaire romain*, in-8, Paris, 1874, p. XVII.

Principaux recueils ou inventaires :

Analecta liturgica, I-II, Lond. 1888-91. — Arevalo, *Hymnodia hispanica*, 1786. Balinghem, *Parnassus Marianus*, 1624. — Chevalier, l'abbé Ulysse, *Repertorium hymnologicum*, 3 in-8, Louvain, 1892-1904. Vers initiaux seulement, où nous avons trouvé 390 (trois-cent-quatre-vingt-dix) fois les noms de sainte Anne ou de saint Joachim, ou la mention d'un mystère de la Vierge où ils paraissent : nativité, présentation au temple, etc. — Coffinus, Car., *Hymni sacri*, 1736. — Daniel. *Thesaurus hymnologicus*, I-V, 1841-1856. — Dreves, S. J., Guido-Maria, *Analecta hymnica medii ævi*, 1886 sq. ; série continuée par le R. P. Bluhme ; 52 tomes. — *Hymni de tempore et Sanctis*, Solesmes, 1885. — Kehrein, J., *Lateinische Sequenzen*, 1873. — Klemming, *Hymni et sequentiæ*, I-IV, 1885-7. — Milchsach, *Hymni et sequentiæ*, I, 1886. — Misset, E. et W.-H.-I. Weale, *Thesauris hymnologicis hactenus editis supplementum amplissimum*, Lille et Bruges, 1888. — Mone, *Lateinische Hymnen des Mittelalters*, I-III, 1853-5. — Morel, même titre, 1866-8. — Neale, *Hymni ecclesiast. ex breviario*, 1851 ; *Sequentiæ ex Missalibus*, 1852. — Oudin (Franc.), *Hymni novi*, 1720. — Pimont, *Hymnes du bréviaire romain*, I-III, 1874. — Roth, *Latein. Hymnen d. Mitt.*, 1888. — Santeuil (Claud.) *Hymni sacri*, 1723. — Santeuil, Jean, *Hymni sacri*, 1698. — Tamayo, *Martyrolog. Hispan*, I-VI, 1651-9. — Thomasius, *Opera omnia*, II. 1747. — Trench, *Sacred latin poetry*, 1886.

— Vilmar, *Spicilegium hymnologicum*, 1856. — Wackernagel, *Deutsche Kirchenlied*, I, 1864. — Wimphelingius, *Hymni de Tempore*, 1519. — Zabuesnig, *Katholische Kirchengesesicht*, I-III, 1830.

Le recueil des Pères Dreves et Bluhme est surtout recommandable, tant pour le nombre et la correction des pièces, que pour les références et dates qu'ils ont eu soin de donner à chacune d'elles ; dates très sûres, car telle hymne qu'on trouve, par exemple, dans un codex du XIIIe siècle peut n'être qu'une addition du XIVe ou du XVe, et dans ce cas ils nous en avertissent ; références très précises, indiquant les lieux et les cotes des manuscrits, les divers codex qui contiennent une même pièce, même s'il y en a 25, 40, 50, jusqu'à 90, comme nous avons pu en compter pour certaines hymnes, tant, sans doute, l'oreille et le cœur s'y plaisaient ; tant elles étaient " populaires," comme on dit aujourd'hui. — En général, c'est à ce recueil que nous empruntons les dates et attributions des pièces qui vont suivre un peu partout dans ce volume, commençant toujours par les plus anciennes. Quant aux attributions, nous nous bornons à quelques-unes, renvoyant pour les autres au recueil susdit. Question de justice d'ailleurs puisque si les pièces elles-mêmes sont du domaine public, leur bibliographie, ou *littérature*, ou documentation, semblent être propriété personnelle.

Une tache dépare quelquefois cette splendide poésie liturgique : ce que M. Mâle appelait tantôt "la vieille fable des trois maris." Nous avions pensé à l'effacer, à supprimer tous les passages où elle revient impitoyablement, mais réflexion faite, nous la laissons, à peu près toujours : " Autres temps, autres mœurs," et il faut tout comprendre, tout accepter.

Quelques pièces, nous l'avouons, auraient été plus à leur place dans *Madame saincte Anne et son culte au Moyen Age*, volume précédent.

2. Office rimé du XIIIe siècle.

In I Vesperis Antiph.

1. Anna sancta, de qua nata
Fuit mater Domini,
Infecunda fuit nupta
Justo viro Joachim.
2. Apud Deum hominesque
Horum vita claruit,
Quæ nequaquam juste unquam
Reprehendi potuit.
3. Substantia nempe sua
Divisa trifarie,
Partem unam impendebant
Templo vel ecclesiæ,
4. Peregrinis et egenis
Erogabant aliam,
Clientelæ quoque suæ
Sive sibi tertiam.
5. Sic per annos bis decenos
Cœlibe conjugium
Peragentes actitabant
Domini servitium.

℟. Inclita stirps Jesse
Virgam produxit amœnam,
De qua processit
Flos miro plenus odore.
℣. Est hæc virgo Dei
Mater, flos ortus ab illa.

Ad Magnificat

A Cœleste beneficium
Introivit in Annam,
De qua nata est nobis
Pia virgo Maria.

Ad Matutinum Invit.

In honore
Beatissimæ Annæ
Jubilemus
Et cantemus Domino.

In I Nocturne, Antiph.

1. Ea quidem tempestate

Præsul erat Isachar,
Qui Joachim infecundi
Refutabat munera.
2. Exprobabat et dicebat
Hunc valde præsumere,
Qui fecundis infecundus
Se captabat sistere.
3. Infecundos cum fecundis
Mos non erat sistere,
Nisi prius Deus daret
Masculinum gignere.

Responsoria

1. Nazarenus pater hujus,
Vitæ vir egregiæ ;
Mater autem de Bethlehem
Regali fulsit semine.
℣. Dignum enim erat talem
Hoc oriri ordine.
2. Quadam die soli stanti
Angelus apparuit
Dicens illi : flere noli,
Te Deus exaudivit.
℣ Sic dolorem eius gravem
Confortans compescuit.
3. Si ratio verbis meis
Non dat tibi credere,
Rogo crede vel exemplis
Congruis memoriæ,
℣. Et memorata Maria
Erit tua filia.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Hoc Joachim conturbatur
Confusus opprobrio,
Quem pontifex templi prorsus
Notavit elogio.
2. Contribules et conceives,
Qui tunc illi aderant,
Nequivere contraire
Legi, quam didicerant.
3. Ex hoc autem opprobrio
Ioachim pulsus nimio
Una cum suis bestiis,
Mox secessit in pascuis.

Responsoria

1. Firma fide fidens crede
Nec sis ultra dubius,
Cum præsertim Annæ anus
Jam tumescat uterus,
℣. Quia Deus vestros pius
Exaudivit gemitus.
2. Vobis quoque nasciturain
Nunc præsago filiam
Dei matrem fore gratam,
Specie pulcherrimam,
℣. Vocabitis hanc Mariam,
Gratia mirificam.
3. Promiserunt et voverunt,
Si det eis Deus prolem,
Servitio ejus sancto
Sine fine permansuram,
℣. Et mancipaturos illam
Sollicite conservandam.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Hæc ad casam exhinc suam
Repedare voluit,
Nam dedecus magis et plus
Augmentari timuit.
2. Quadam die soli stanti
Angelus apparuit
Dicens ei : flere noli,
Te Deus exaudivit.
3. Preces tuæ sunt acceptæ
In conspectu Domini,
Non dolebis, sed gaudebis
Immunis opprobrii.

Responsoria

1. Exprobabat et dicebat
Hunc valde præsumere,
Qui fecundis infecundum
Se captabat jungere,
℣. Et sacratum legis ritum
Contendebat solvere.
2. Preces tuæ sunt acceptæ
In conspectu Domini,
Non dolebis, sed gaudebis
Immunis opprobrii ;
℣. Uxor tua Deo grata
Concipiet et pariet.
3. Prima vestræ gentis mater,
Sara dicta nomine,
Ad octogesimum annum

Vixit sine sobole,
℣. Et Isaac tamen illam
Fecundavit semine.

In Laudibus, Antiph.

1. Cum ad portam perveneris
Quam dicimus auream,
Sponsam tuam mox habebis
Ingressuram obviam.
2. Non naturæ sed peccati
Ultor exstat Dominus ;
Sic uterum cum interdum
Obstruit alicujus,
Ad hoc facit, ut denuo
Reparetur melius.
3. Anna Joachim viro iuncta,
Matris Dei mater facta,
Cara Deo est et grata.
4. Virgo semper hæc Maria,
Stirpe nata regia,
David regis venerandi
Processit prosapia.
5. A Nazareth oriunda
Versatur Jerosolyma
Et in templo illic sancto
Nutritur juvencula.

Ad Benedictus

A. De mutua visione
Et promissa simul prole
Domum suam sunt regressi
Facti læti et jucundi.

In 2 Vesperis, Ant. ad Magnificat

A. Felix Anna,
Quædam matrona
Legitima
Beato Joachim
Promeruit gererare
Felicem filiam
Nomine Mariam.

Br. ms. de Jouarre-en-Brie et de Blois (?). 13e s. ; de Diessen, Closterneuburg, Passau, Lubeck, Prague, Paris, Tolède, etc. 15e s. — Dreves, xxv, 52.

3. Hymne signée.

1. Novi ut ortu sideris
Mœror cedat et gemitus,
Paraclitus qui diceris
Veni, Creator Spiritus.
2. Nova quidem solemnia
Novum ornat præconium,
Nova da nobis gaudia,
Deus Creator omnium.
3. Anna, sidus æthereum,
Vivis juncta sideribus
Terra, pontus, æthereum
Exultet cœlum laudibus !
4. Anna virtutum floribus
Floruit ab infantia,
Cujus da, Jesu, precibus,
Beata nobis gaudia.
5. Solve de culpæ nexibus
Amore nos propitio ;
Salutem confer omnibus,
Jesu, nostra redemptio.
6. Ardorem fuga noxium,
Fæces expurga scelerum,
Pacem largire cordium,
Conditor alme siderum.
7. Sit nunc hic et in patria
Vera nobis felicitas ;
Laus tibi sit et gloria,
O lux beata Trinitas.

Christian de Lilienfeld, moine cistercien du xive s. (1ère moitié). Dreves, t. 41.

4. Séquence.

1a. Ave, Anna, laude magna,
Mater matris summi patris,
O sublimis gloria !
1b. Stirpe David procreata,
Nos salvavit ex te nata,
Mater Dei Maria.
2a. Nos credendo id laudare,
In credendo plus amare,
Fac, origo gratiæ ;
2b. Unde cœpit fides sana
Et percepit mens humana
Fontem sapientiæ.

3a. Virgo Dei procreatur,
Per quam venit qui solatur
Omnes in martyrio.
3b. Regis mater generatur ;
Per te Anna ablactatur
Cœlico cibario.
4a. Multis multa hæc largitur ;
Salus vera hac partitur
Omnibus fidelibus ;
4b. Virgo mater, Jesu bone,
Omnes mortis in agone
Aptate cœlestibus.
5a. Nos credentes, mater, audi,
Assistentes tuæ laudi
Juva beneficiis.
5b. Per quam scimus exaudiri,
Fac nos omnes inveniri
Tecum in deliciis.

Miss. ms. de Kremsmunster et de S.-Florian, 14 et 15e s. Dreves, IX, 101.

5. Séquence.

1a. Felix Anna veneretur,
Et devote celebretur
Ejus natalitium ;
1b. Quæ Joachim conjugata,
Proles datur ei grata
Gignens Dei filium.
2a. Hæc per Dei pietatem
Meruit fecunditatem
Manens diu sterilis ;
2b. Quo plurimum desolata
Precibus est inclinita,
Domo clausa flebilis.
3a. Angelus quam confortavit,
Gemitum qui commutavit
Hujus in lætitiam.
3b. Promittens, quod conceptura
Foret hæc et paritura
Matrem Dei filiam,
4a. Virgo semper quæ manebit ;
Carne mater confovebit
Redemptorem gentium.
4b. Jamque fertur virga Jesse,
Matrem sui quam vult esse
Rex creator omnium.
5a. Mitis Anna, mitem natam
Placa nobis tibi datam,
Prece nos ut sedula
5b. Salvi tandem jucundemur
Et cum ipsa gloriemur
Per æterna sæcula.

Miss. ms de Sens (ou Senones), 15 s. Dreves, XXXIX, 101.

6. Antiennes.

Ad Nocturnum.

1. Cœlesti cum tripudio
Ecclesiæ nunc concio
In laudibus evigilet
Oransque Deo jubilet.
2. Auroræ namque regiæ
Conceptus floret hodie,
De qua processit oriens
Occasum prorsus nesciens.
3. Hoc enim cœli cometa
Clarent sol, luna, sidera,
Cujus matris exordium
Dat salutis initium.
4. Cujus sacratis precibus
Hunc diem celebrantibus
Perennis sit salvatio,
Quam mundo fert in filio.
5. Gloria tibi, Domine,
Qui natus es de Virgine, etc.

Brev. ms. de l'abbaye d'Anchin, du Saint-Sépulcre de Cambrai, 15e s. Dreves, XII, 85.

7. Hymne.

1. Ave, radix lætitiæ,
Mortis tollens opprobrium,
Cujus fructus ecclesiæ,
Veræ dat vitæ præmium.
2. Et celebri lætitia
Congaudeat Ecclesia,
Festum honore celebret
Quod causam dat lætitiæ.
3. Anna, fons miræ gratiæ,
Plenam propinans gratiam,
Matrem misericordiæ,
Nostram pellens miseriam.
4. Quam largam patrociniis

Sacra colit Ecclesia,
Ut ejus beneficiis
Crescat ad cœli gaudia.
5. Trino Deo et simplici
Laudes canat Ecclesia,
Qui virtute multiplici
Annæ fulsit in gloria.

Brev. ms. benédictin, 15e s. ; cod. de Carlsruhe. — Dreves, XXIII, 120.

S. HYMNE.

1. Nova Annæ solemnia
Novum ornat præconium,
Nova dat nobis gaudia
Deus, creator omnium.
2. Anna sidus æthereum
Vivis juncta sideribus,
Terra, pontus, empyreum
Exultet cœlum laudibus.
3. Anna virtutum floribus
Floruit ab infantia,
Cujus da, Jesu, precibus
Beata nobis gaudia.
4. Novi ut ortu sideris
Mœror cedat et gemitus,
Paraclitus qui diceris,
Veni, creator spiritus.
5. Solve de culpæ nexibus,
Amore nos propitio,
Salutem confer omnibus,
Jesu, nostra redemptio.
6. Ardorem fuga noxium,
Fæces expurga scelerum,
Pacem largire cordium,
Conditor alme siderum.
7. Præsta, laudanda Trinitas,
Da, adoranda Unitas,
Ut transferamur candidi
Ad cœnam agni providi.

Brev. ms. de Lilienfeld (Autriche), 15e s. (cisterciens). — Brev. ms. de Herzogenburg (Basse-Autriche), 15e s. Dreves, IV, 82.

---

9. ANTIENNES.

Ad Vesperas.

1. Devoto corde et animo
Hymnum canamus Domino
Beatæ Annæ merita
Concelebrantes inclita.
2. Cui singularis gratia
Divinitus est tradita,
Nam stellam maris edidit,
Quæ solem mundo protulit.
3. Cujus sacris nos precibus,
Summe Pater, propitius
Per tuum salva Filium
Et Spiritum paraclitum.

Antiphonaire ms. de Mury (Suisse), 15e s. ; Ermites de Saint-Augustin, 15e s. ; Bâle, Saint-Blaise, Hermitschwill, etc. Dreves, LII, 104.

---

10. HYMNE.

Ad Vesp. et Noct.

1. Honos Deo, dulce melos
Promat homo sic ut cælos
Voce tangat ; simul pangat
Laudes turba cœlica.
2. Annæ piæ sanctissimæ
Adsunt festa mitissimæ ;
Rex, adesto sit et præsto
Phalanx archangelica.
3. Joachim te patriarcha
Ducit, Anna, sed monarcha
Heli cœli dat fideli
Tibi vitæ gaudia.
4. Noemi et tu, decora
Dei sponsa, nos in hora
Salva mortis, asta fortis,
Confer et subsidia.
5. Regis ava et reginæ
Mater alma, tu ruinæ
Peccatorum miserorum
Miseratrix subveni.
6. In conspectu Deitatis
Ubi mandis cum beatis,
Nobis, Anna, dulci manna
Dona tecum perfrui.
7. Civitatis tu supernæ
Civis hæres, nos veternæ
Culpæ natos expiatos
Redde Dei filio.
8. Ut beata visione

Et cœlesti mansione
Digni simus, dum transimus
Mundi de exsilio.
9. Summo laus sit genitori,
Proli quoque redemptori,
Nobis flamen sit solamen,
Chorus hic dicat Amen.

Brev. ms. cistercien, 14e s., addit. du 15e s. — Diurn. ms. cisterc., 15e s. etc. — Dreves, IV, 78.

---

11. Prière.

1. Ave, radix sancta Jesse,
Ex te orta est expresse
Virga, quæ produxit florem
Qui salubrem dat odorem
Dulcedinis mirificæ ;
Ave cœlum, ex qua stella
Luxit, quæ in sua cella
Clausit verum solem Christum,
Qui illustrat mundum istum
Interne ac mirifice.
2. Salve, arca urnam gestans,
Quæ est manna verum præstans ;
Vena fontis in Bethlehem
Quem sitit rex Jerusalem
Præ cunctis claris poculis.
Salve, benedicta tellus,
In qua requievit vellus,
In quod sicut ros descendit
Deus pacem qui rependit
Jucundam nostris oculis.
3. Gaude, stirps præclara David,
Unde nobis pullulavit
Tam ingens, tam multus fructus,
Quo fugatur omnis luctus,
Dans vitæ dona suavia.
Gaude, namque beatorum
Quinque tu apostolorum
Atque Joseph, justi viri,
Sed et summi Dei miri
Es avia carissima.
4. Eia, gaude summa laude....
5. Fac me, Anna, dignum manna ;
Adsta suavis, nulli gravis ;
Me tuere, fac habere
Dulce omen tuum nomen,
Quod idem est quam gratia.
O patrona pia, bona,
Cum tam grata stirpe nata
Me guberna ad superna,
Quo rex præpos tuus nepos
Dat omnibus solatia.

Orationale ms. de Lehnin, 1518. Dreves, XV, 185.

---

12. Séquence.

1a. Verbum bonum nuntiatur
Annæ tristi, quam solatur
Angelus, ut huic profatur
De conceptu filiæ,
1b. Per quod verbum hilaratur.
Sterilis mox fecundatur,
Absque nævo impraegnatur,
Parit matrem gratiæ.
2a. Ave, veri Salomonis
Matris mater, quæ coronis
Miris fulges, altis thronis
In cœlesti patria.
2b. Ave, prolem genuisti
Per quam mundo luxit tristi
Verus sol, quo dispandisti
Cœli nobis atria.
3a. Ave, sponsæ verbi grata
Mater, Anna, David nata,
In solamen mundo data,
Nostrorum refugium.
3b. Supplicamus nos solare
Tristes et reos dignare
Deo gratos præsentare
Ad perpes tripudium.

Miss. ms de Cysoing (près Lille), 16e s. ; cod. de Lille, 37. Dreves, XLIV, p. 44.

Le Carmel

Au XIIe siècle à Jérusalem, au XIIIe dans leurs maisons d'Europe, les Carmes, avons-nous dit ailleurs, célébraient déjà la fête de sainte Anne, et depuis ce temps-là, faisaient mémoire de la Sainte deux fois chaque jour dans leurs *Heures canoniques*, l'une à *Benedictus*, l'autre à *Magnificat*. Antoine de Saint-Elie, un religieux de cet Ordre qui écrivait dans la première moitié du dix-huitième siècle, dit que cet usage datait chez eux de " cinq cents ans et plus." Cette pieuse coutume, ajoute-t-il, amena l'institution d'une neuvaine très solennelle qui commençait au jour où l'Eglise célèbre l'heureuse maternité de sainte Anne. De l'Angleterre où cette dévotion prit naissance, elle se répandit bientôt dans les autres pays, et surtout en Pologne, où les plus nobles personnes de l'un et l'autre sexe tenaient à honneur de recourir à l'invocation et au patronage de sainte Anne[1].

Deux siècles avant Antoine de Saint-Elie, un autre Carme, très haut placé dans son Ordre, Nicolas Simonis, supérieur de la province de Harlem(1511), avait prêché la dévotion à la mère de Marie dans sa *Vita divæ Annæ*. Plus tard un autre supérieur, provincial de la " Germanie inférieure, " Laurent de Cuyper, devait suivre cet exemple. Sa *Beatæ Annæ genealogia et vita* fut d'abord publiée en flamand (1591), et l'année suivante, en latin. C'est un ouvrage sérieux, travaillé, où les tableaux de fantaisie qu'on rencontre si souvent en d'autres auteurs font place à l'étude et à la critique. " Est-il vrai que les parents de la sainte Vierge sont inconnus ? Quelle était la généalogie de Marie et de Joseph ? Qui fut Héli et quels furent ses autres noms ? Quels furent les parents de sainte Anne ? De qui Joseph était-il fils et comment a-t-il eu deux pères ? " Et plus loin : " Que penser de ceux qui soutiennent le triple mariage de sainte Anne ? " Telles sont, avec beaucoup d'autres, les questions qu'il se pose et auxquelles il répond, en s'aidant de l'histoire, des traditions sérieuses et du raisonnement.

Thomas de Saint-Cyrille est l'auteur de *Mater honorificata* (1657 et 1665), l'ouvrage le plus considérable, à notre connaissance, qui ait été composé en l'honneur de notre Sainte, un énorme in-octavo carré à quarante chapitres, et pas moins de 700 pages, avec mille citations empruntées aux saintes Ecritures, aux Pères, aux écrivains ecclésiastiques et profanes. Il a tout lu, pris note de tout, et les textes s'enchaînent avec une aisance parfaite. La forme peut paraître trop imagée, surabondante, recherchée, mais le sentiment religieux est réel et l'on sent bien qu'un homme n'écrit pas ainsi quand le cœur est froid. Thomas de Saint-Cyrille est un dévot de sainte Anne. Qu'on en juge !

La très sainte Vierge étant *speciosa soror nostra*, il interpelle ainsi les religieux de son Ordre :" Si vous êtes les frères germains de Marie votre sœur, reconnaissez que sainte Anne est votre mère à vous comme à elle ; unissez le

culte de la Mère au culte de la Fille ; si vous savez goûter doucement et dévotement la Vierge, donnez aussi de votre reconnaissance et de votre affection à celle qui a été le rayon de miel distillant cette douceur ; si la gloire et la majesté de l'Enfant vous tient en suspens, que, par un instinct naturel, votre admiration pour Elle se résolve en louange et bénédiction pour sa Mère. Aiguisez donc votre esprit, et tout ce que votre génie pourra trouver de rythme harmonieux, chantez-le à l'honneur de sainte Anne, de celle qui a mérité non moins que sa Fille, d'être célébrée par toutes les générations et d'être appelée trois fois et plus bienheureuse. Que votre mère sainte Anne vous soit d'un grand prix ; qu'elle soit dans vos vœux et vos désirs ; qu'elle soit le thème de vos chants de fête ; le centre où convergent vos affections, le nom qui fait résonner les fibres de votre cœur, et que mille fois le jour, avec le poète sacré du Carmel vous lui répétiez cette salutation affectueuse :

" Mère de la sublime Femme, Mère elle-même de la Miséricorde, pierre précieuse resplendissant dans le Paradis, source vive de la divine grâce, nous te saluons, nous t'aimons, nous t'honorons dans l'amour de ta Fille ! "[2]

Un autre ouvrage, précieux et aujourd'hui introuvable, est celui du Père Hughes de Saint-François sur l'*Histoire et les miracles de sainte Anne d'Auray*. C'est à ce religieux que nous devons la relation des faits surnaturels dont Keranna et la petite ville d'Auray furent témoins au commencement du dix-septième siècle. Tout ce qu'on a écrit depuis sur le " bon Nicolazic ", et sur le réveil de la dévotion à sainte Anne en Bretagne, à cette époque, lui est emprunté.

Aux noms qui précèdent il faut joindre, à part Jean de Venette (1307-1369) mentionné précédemment, les Pères Mathurin Courtoys (1450), Jean-Augustin de Saint-Paul (Milan 1661), Léon de Saint-Jean (1639), Camille Vischi (1647), Matthieu de Saint-Bernard (1657), Benjamin de Saint-Pierre (1659), Laurent-Marie Brancacci, Emmanuel de Jésus-Marie (1692), Pierre-Thomas Pugliesse (1707). Ce dernier, si nous traduisons bien l'épithète accolée à son nom, aurait été Maître-Général de son Ordre au commencement du dix-huitième siècle: *Auctore admodum Reverendo Patre Magistro.* En tout cas, le titre de son livre porte que sainte Anne est la protectrice du Carmel, *Vita sanctæ Annæ. . .Carmelitarum protectricis*, et l'ouvrage confirme en effet cette protection spéciale, comme la dévotion particulière des Carmes envers la sainte mère de Marie[3].

Il faut compter encore des " Offices rimés " ou autres poèmes liturgiques tirés des bréviaires du Carmel, chants d'exquise douceur qui "prient en beauté", selon le mot de Pie X, et qui des cloîtres d'Irlande, par exemple, viennent déjà peut-être jusqu'à nos rivages d'Amérique. Nous les retrouverons ailleurs et en attendant, lisons quelques strophes du pieux Antoine de Saint-Elie :

" Chantons le Roi suprême ! célébrons avec un grand amour au cœur la fête de l'auguste femme sainte Anne !

" Qu'aux éclats de la trompette et aux sons de la cithare se mêlent nos cantiques, et que notre hymne d'allégresse retentisse jusques aux cieux !

" Que, là-haut, tous les chœurs des anges se réjouissent avec nous, et joignent leurs louanges aux mille louanges de tout un peuple !

" Avant que les fontaines eussent versé sur la terre leurs eaux fécondes ; avant que le soleil eût doré nos campagnes de sa rayonnante lumière ; avant que ce vaste univers fût créé ;

" De toute éternité, le Dieu un, le Dieu bon, avait choisi et résolu par avance de la combler de ses dons celle qui devait être la Mère de la très sainte Vierge Marie ;

" Et comme l'étoile du matin nous annonce le lever prochain du soleil, ainsi la naissance d'Anne annonça au monde la naissance du Christ Rédempteur."

Et l'hymne se poursuit dans des strophes nombreuses encore, toutes également belles, celle-ci peut-être plus que les autres :

" Ainsi pleins d'allégresse, venons tous, — et bien vite, au devant de notre Patronne, et disons, en bénissant le Seigneur :

Vive sainte Anne à jamais!

Sicque lætantes adeamus omnes
Obviam tantæ celeres Patronæ
Atque dicamus Domino canentes :
Vivat in ævum.

Une autre preuve de la dévotion du Carmel pour notre Sainte, en même temps que de son goût pour la poésie, serait ce fait vraiment remarquable, peut-être même incroyable, pour ceux du moins qui veulent voir avant de croire. Un homme très célèbre en son temps, "la lumière de l'université de Heidelberg", comme on disait, et pour l'appeler par son nom, Rodulphe Agricola, avait composé, en alexandrins alternés de vers décasyllabiques, un *Carmen in laudem sanctæ Annæ,* grand poème de 310 vers, très élaboré, on dirait " virgilien ", en tout cas de lecture facile, même agréable. Or si nous pouvons en croire Jacques Polius, " tout ce panégyrique de la Sainte fut GRAVÉ SUR LE MARBRE (*marmori insculptum*)et le prieur des Carmes, Rombault de Laubach, le fit placer, accolé au mur, dans l'église de son couvent de Francfort-sur-Mein, au mois de mai de l'an 1496[4]. Polius n'a pas besoin de nous avertir que c'était là "un fait digne d'éloge" (*nec laude vacare debet quod...*) Oui certes, et d'autres poètes se contenteraient à beaucoup moins.

Il va de soi maintenant que plusieurs couvents du Carmel ont été dédiés à la chère Sainte. " C'est une tradition de nos Pères, dit le Carme Giovanni Idelfino cité par Antoine de Saint-Elie, que le premier couvent de notre Ordre, après le " Collège du Mont-Carmel ", fut établi à Jérusalem près de la Porte dorée, dès les premiers siècles, et placé sous le patronage de sainte Anne.

C'est reporter bien loin l'origine du Carmel, mais c'est rester bien en deçà d'une tradition chère à un ordre religieux qui fait remonter sa fondation au prophète Elie lui-même. Evidemment, nous n'avons pas ici à discuter cette question, nous souvenant seulement que sainte Thérèse dit souvent " notre Père Elie. " Les amateurs pourraient lire à ce sujet la dissertation du P. Papenbrock dans les *Acta sanctorum* (*Vie du B. Albert,* 8 avril) et la réponse du Père Daniel à cette étude. Quoi qu'il en soit, au cours des siècles, l'Ordre a consacré à sainte Anne un grand nombre de ses couvents, tant d'hommes que

de femmes. Pour la France, nous pouvons nommer d'après les chroniques, ceux de Chambéry, d'Orléans et d'Auray ; pour les Pays-Bas, ceux de Bruxelles et d'Alost ; pour l'Allemagne et l'Autriche, ceux d'Augsbourg, de Schongau, de Vienne et de Weissenau ; pour l'Italie, ceux de Gênes, de Brindes, d'Alexandrie, de Plaisance, d'Ancône, de Verceil, de Ronciglione. Nous trouvons encore en Sicile le couvent de Palerme, dont il est fait mention en 1628 ; en Espagne, ceux de Madrid, de Tarragone, de Burgos, de Médine, de Cordoue, de Pampelune, d'Enguera, d'Aragon, de Tuy, de Villanova-la-Xara, de Valera ; en Portugal, le couvent de Coïmbre et un autre près de Lisbonne. De plus deux provinces de l'Ordre s'appellent encore " Provinces de sainte Anne", celle de Gênes érigée en 1617 et celle de Murcie, en 1713.

Thomas de Saint-Cyrille raconte en détail la fondation d'un monastère de son Ordre à quelques milles de Vienne en 1644, et il faudrait le lire pour la poésie et le luxe de description qu'il y met.

D'abord le couvent s'appelle " Sainte-Anne du Désert", et ce sont leurs sérénissimes Majestés d'Autriche qui pourvoient pécuniairement à sa fondation. Mille obstacles s'élèvent : les oppositions des habitants qui s'étaient peu à peu emparés de ce lieu pour faire chaque année leur provision de bois dans la forêt attenante ; les " fureurs de Mars semant partout la foudre," les vexations des soldats, les dévastations des campagnes, etc. Pourtant, la glorieuse sainte Anne, secondant un si noble projet, fait disparaître tous ces obstacles. En présence de sa Majesté césarine Ferdinand III, du sérénissime roi de Hongrie et de Bohême, Ferdinand IV, de l'Impératrice Eléonore, de l'archiduc Léopold-Guillaume et de toute la cour, la première pierre est posée. Le chroniqueur a soin de rappeler que la dite Majesté césarine avec l'impératrice et le roi de Hongrie, vinrent plus d'une fois visiter les travaux de construction et suivre ainsi pas à pas les progrès de l'entreprise. Enfin après quelques années, l'œuvre était achevée, église et monastère. La consécration de tout l'édifice sous le nom de sainte Anne et son inauguration eurent lieu — nous traduisons toujours notre auteur — devant les Augustes Ferdinand III et sa très illustre femme Eléonore, une autre Eléonore, très pieuse veuve de Ferdinand II d'heureuse mémoire, le sérénissime Archiduc d'Autriche Léopold le jeune, maintenant roi de Hongrie et de Bohême, plusieurs Archevêques et évêques, après quoi les illustres visiteurs rentrèrent sains et saufs dans leurs foyers.

C'est le temps pour notre historien de raconter la vie austère des religieux nouvellement installés et de citer à ce sujet un grand poème vraiment bien tourné d'un certain Cornelius. Après quoi, vient la description du lieu lui-même, et ici tout est poésie : Un vallon très spacieux et enchanteur, bordé d'un côté de monticules qui ressemblent aux fleurons d'un diadème (*monticulis ceu diademate circumquaque coronatus*) ; de l'autre, d'une montagne élevée qu'entourent des collines ombreuses où coulent des sources d'eau limpide. Au centre, le monastère, comme le cœur au milieu du corps. Et de là une vue charmante sur le feuillage, les fleurs, les vallées, les hauteurs voisines, et cela sous un ciel toujours serein, au milieu des chants d'oiseaux de toute sorte qui semblent

inviter les moines à entonner eux-mêmes les louanges divines. Et cela encore au sein des bénédictions de la sainte Mère sainte Anne, bénédictions telles et si nombreuses, que si l'écrivain les rapportait, on lui refuserait créance [5].

Thomas de Saint-Cyrille nous dit que la fondation de Sainte-Anne du Désert, près de Vienne, avait été inspirée par le souvenir de la Mère Anne de Saint-Augustin si dévote à sa Patronne, et qui avait opéré, par son assistance, des choses si merveilleuses. Nous réservons un chapitre de ce livre pour l'Espagne, et ce sera le lieu plutôt qu'ici, de rappeler ces faits extraordinaires. L'exemple du Carmel, l'exemple de sainte Thérèse surtout, ne pouvait manquer d'exercer une influence victorieuse sur la piété espagnole.

Sainte Thérèse en effet a été, comme toute sa famille religieuse, une dévote de sainte Anne. Le nom qu'elle donnait de préférence à ses filles spirituelles était celui de la Sainte ; sa fidèle compagne, sa conseillère dans l'œuvre de ses fondations, se nommait Anne de Saint-Barthélemy ; sa fille chérie et "la prunelle de ses yeux," comme elle l'appelle elle-même, était la mère Anne de Saint-Augustin. Elle raconte encore elle-même, et on sent que c'est avec plaisir, le voyage à Rome du Père Jacques de la Guadalaxara entrepris dans le but de propager le culte de sainte Anne en rapportant de là des indulgences pour le sanctuaire qu'il avait fondé en son honneur à Villanova [6]. Elle inspira cette dévotion à ses fils et à ses filles, comme le prouvent tant de fondations qui furent faites de son vivant ou peu de temps après sa mort sous le patronage de la Sainte ; et elle-même donnant la première l'exemple, lui dédia, en même temps qu'à saint Joseph, son Père très aimé, le dernier monastère qu'elle ait érigé. C'était à Burgos le 15 avril 1582, et la sainte mourait le 4 octobre de la même année [7].

Héritière de sa dévotion, sa disciple et compagne, Anne de Jésus nous a révélé les apparitions et l'assistance merveilleuse dont la chère Patronne la favorisa. Une fois entre autres qu'elle désirait vivement une statue de la Sainte pour l'honorer dans le pauvre ermitage placé sous son vocable, elle sentit un jour, durant son oraison, que sa prière allait être exaucée, et le soir, elle s'entretenait avec ses sœurs de la prochaine arrivée de la statue. "Pendant que cette douce attente, dit-elle, nous tenait comme en suspens, ô merveille ! voici qu'une colombe d'une admirable blancheur paraît tout à coup dans le lieu de notre réunion : elle vole çà et là ; elle semble, par le doux battement de ses ailes, manifester son contentement, et après cette joyeuse démonstration, elle disparaît sans avoir été vue de mes sœurs. Alors, me retournant, je vis la très auguste Reine du ciel, et je l'entendis m'adresser, avec un sourire bienveillant, ces aimables paroles : "Va vite ; ouvre à ma mère ; elle demande à entrer." Aussitôt, je cours à la porte, avec deux de mes sœurs. Au moment où nous arrivons, un homme venait d'y déposer la statue de la très glorieuse sainte Anne, emballée avec beaucoup de soin, et, sans autre renseignement, disparaissait [8]."

Anne de Jésus était née un 25 novembre, fête de sainte Catherine, et le Père

Manrique, en observant que " celle-là ne pouvait naistre en meilleur jour qui estoit élue et choisie de Dieu pour le mesme subject que ceste grande saincte, à laquelle on donne quatre couronnes de vierge, de sçavante, de martire et de Royne," ajoute cependant que " le nom d'Anne ne lui vient point mal, et approche plus à la Royne des Anges que celui de Catherine, que ses parents lui eussent donné s'ils eussent pu prévoir l'advenir." En tout cas, la Mère Anne de Jésus eut à cœur d'honorer sa Patronne et elle lui consacra sa première fondation, ajoutant à son vocable celui de saint Joseph, comme avait fait sainte Thérèse. C'était l'an 1611. Le Père Manrique et Miræus nous fournissent quelques détails sur ce sujet. Le premier nous montre comme présents à la cérémonie de l'inauguration " leurs Altesses " qu'il ne nomme pas, " et guère loing d'eux les Dames de l'Infante, un peu plus avant Monseigneur le Nonce ; et peu plus bas estoient le duc d'Aumale, le duc d'Ossuna, le comte de Bucquoy, le marquis Spinola etc." Leurs Altesses, Miræus nous l'apprend, étaient " les très pieux princes des Belges, Albert et Isabelle." Manrique ne néglige pas de dire que " la sérénissime Infante prit une truelle dorée, et que l'Archiduc posa lui-même la première pierre." Puis il conclut ainsi : " Il y a plusieurs grands princes qui ont faict des fondations : mais ils n'ont pas tousiours trouvé des saincts pour les commencer. Il y a eu plusieurs saincts qui ont commencé des couvents : mais il y en a peu qui ont trouvé des Rois pour les fonder. La sainctеté et le pouvoir ont concouru en cestuy-cy, afin qu'il fust de tout point plus illustre [9]."

Notons encore pour finir des autels aux couvents de Madrid, de Mayence, de Cologne et de Gand ; une relique insigne au couvent de Trèves, et dans l'église des Carmes déchaussés d'Anvers, cette merveilleuse *Education de la Vierge*, l'une des meilleures œuvres de Rubens et qui se voit aujourd'hui au musée de la même ville. Le même sujet, peint par le même maître, se trouvait aussi dans l'église des Carmes chaussés. Le tableau périt dans un incendie en 1695, mais il en reste une gravure par Van Caukerkem. L'autel de Gand était orné d'un rétable de Van Thulden, transporté depuis à l'église de Saint-Nicolas [10]. Enfin, puisque nous venons de nommer des artistes, nous ne pouvons pas manquer de citer un nom plus célèbre encore ou en tout cas plus sympathique, celui du Carme fra Filippo Lippi, disciple de fra Angelico, qui nous a laissé une Vierge sur un trône entourée de sainte Anne et de saint Joachim. Ce tableau peut se voir au palais Pitti, à Florence, et nous y reviendrons plus tard comme à d'autres au dernier volume de cet ouvrage.

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS.

(1) Non sara maraviglia, se la medesima mia Religione ebbe per uso antico di fare due volte al giorno la commemorazione nelle Ore Canoniche di sant' Anna, una al *Benedictus*, e l'altra al *Magnificat* ; e se da cinquecento, e piu anni sono. Ant. de Saint-Elie, *l. cit.* p. 10.

(2) Si legitimi Carmeli inquilini, si veri Filii, si germani Mariæ sororis vestræ Fratres estis, Matrem cum ea communem, Annam pie cognoscite ; Filiam pio devotionis cultu cum Matre conjungite ; si quandoque dulcis et devotus animos vestros demulcet Virginis gustus, etiam nonnunquam, erga Matrem *Annam*, quæ fuit dulcedinis illius favus distillans, pius subeat, et sequatur gratitudinis affectus ; si vos subinde suspensos tenet tantæ Virginis gloriæ et majestatis admiratio, vel naturalis instinctus pronitate Annæ Matris excessivæ felicitatis succedat laus et benedictio ! Ingenia vestra acuite... Anna Mater vobis sit in pretio : Anna Mater sit vobis in voto et desiderio ; Annam festivis extollite laudibus ; Annam piis complectimini affectibus ; Anna sit vobis in imis cordis visceribus, et millies in die illam, quam vobis sacra Carmeli vestri Poesis suggerit, ad Annam affectuosam salutationem repetite :

Anna, parens sublimis Dominæ
Quæ est Mater misericordiæ,
Tu gemma lucens cœlestis curiæ,
Tu vena viva divinæ gratiæ,
Te salutamus et amamus,
Te veneramur amore Filiæ etc.

Thomas a S. Cyrillo, l. cit., p. 615.

(3) Voir plus bas la bibliographie. —

(4) Voir l'appendice à l'Allemagne.

(5) T. a S. Cyrillo, *Mater honorif.*, p. 527-535.

(6) *Livre des fondations*, ch. XXVIII, dans les *Œuvres de sainte Thérèse*, trad. par le R. P. Bouix, S. J. (3 in-8, Paris 1854), p. 431.

(7) *Œuvres* citées, note du P. Bouix, p. 481. — (8) *Acta Sanctorum. Sainte Anne*, 26 juillet, p. 244.

(9) P. Ange Manrique, *La vie de la Vén. Mère Anne de Jésus*... (in-8, Bruxelles 1639), p. 689-91 — Pour la citation précédente, p. 10 ; Auberti Miræi, *Opera diplomatica et historica* (4 in-fol., Louvain 1723), t. III, p. 647.

(10) *Revue de l'art chrétien*, 1884, p. 386.

Bibliographie

XIVe s. Jean de Venette (1307-69), auteur d'un poème de quarante mille vers — de La Curne les a comptés — intitulé l'*Histoire des trois Maries*. On le conserve à la Bibliothèque nationale, Paris, mais on n'en montre d'ordinaire qu'un abrégé en prose imprimé à Paris vers 1505, et dont nous avons dû nous-même nous contenter.

Pour ce qui est d'abord du poème original, en voici le plan, d'après de Villiers (*Bibliotheca Carmelitana*, II, 132). Le premier livre rapporte, avec les développements qui se devinent, la légende des trois Maries et du *trinubium*. Avant d'y arriver, l'auteur raconte toute l'histoire judaïque depuis Abraham jusqu'à la captivité de Babylone, le tout pour prouver que les trois Maries remontent par leur origine, d'abord jusqu'à David, ensuite jusqu'à Abraham. Les livres suivants nous tracent, dans des tableaux immenses, immenses comme le poème, la vie des trois Maries et celle de Notre-Seigneur dans les scènes diverses où les trois sœurs se sont rencontrées avec le Sauveur. De La Curne, que nous citions tout à l'heure, affirme que, sur les quarante mille vers, il en a trouvé à peine *deux* qui fussent acceptables. Pour le fond, c'est ce qu'il y a jamais eu de plus extrême comme de plus prolixe

dans cette fameuse discussion dont nous avons parlé ailleurs relative au *trinubium.*

L'abrégé porte en titre, dans l'édition dite de 1505 : *La Vie des trois Maries, de leur mère, de leurs enfans et de leurs marys :* nouvellement revue et corrigée (A Paris, chez Simon Calvarin, rue St-Jacques.— Sans date). D'autres éditions, disent : *La Vie des trois Maries,* translatée de ryme en prose par Jehan Drouin, Bachelier es Loix et en décret (Rouen et Paris, sans date ; Troyes, sans date ; Lyon, 1513) ; et c'est en effet l'auteur de l'abrégé que nous avons eu entre les mains.

Des notes nombreuses que nous avions prises, nous ne conservons que la date, précisée à la fin :

Lan mil trois cent sept et cinquante
En may que ly rossignol chante
Un pou de temps devant complie
Fu ceste œuvre toute accomplie.

XVe s. — Baptista Spagnolus Mantuanus (le Bienheureux Spagnuoli), né à Mantoue, en 1444. Œuvres nombreuses parmi lesquelles : *Carmina de beata Virgine Maria, quæ et Parthenicæ dicuntur ;* 1492, Deventer, Rich. Paffraet. On ne voit pas pourquoi Jules Scaliger le traite si mal : " Mantuanus, carmelita, mollis, languidus, flaxus, incompositus, sine numeris, plebeius, non sine ingenio, sed sine arte." A part les deux premiers vers, ce qu'il dit de notre Sainte mérite d'être conservé :

Anna...................................
..........magis admirando quod author
Istius immensæ molis, quam dicimus orbem,
Ipsius est soboles, et qui sine fine manebit,
Et sine principio mansit, generatus ab illa est.
Anna diu sine prole fuit, sterilemque putabat
Se fore, sed nondum gignendi accesserat hora,
Quam dederat divina novis sapientia rebus :
Hæc ubi converso totiens erupit olympo,
Protulit, ut modo vult hominum pars maxima, natam
Criminis expertem, fecit cui nomen origo,
Longum expectato faceret quæ exordia sæclo
De Judæ prognata sinu Bethleemetica civis.

Jacobus Reimolanus, vulgo Kymolanus (m. 1508), carme flamand. A part ses *Odes,* il aurait écrit une *Vie de S. Joachim.* Vossius en fait mention dans son *De Historicis latinis,* lib. III, p. 640.

XVIe s. Nicolaus Simonis, de Harlem, Provincial des Carmes, mort en 1511. *Vita divæ Annæ,* mentionnée par de Villiers, l. c., II, 512.

1591. Laurent de Cuyper, Provincial des Carmes de Belgique, m. 1594, *Véritable histoire de sainte Anne, ayeule de Notre Seigneur Jésus Christ, contenant sa généalogie et sa vie. Ouvrage opposé aux livres fabuleux composés sur le même sujet par des écrivains peu sûrs.* En flamand, Anvers, Jean Bellere, 1591, in-16. Paquot, t. XIII, p. 250. Id. Anvers 1593.

1592. *B. Annæ Christi Servatoris nostri Aviæ maternæ, ex optimis et vetustissimis Ecclesiæ doctoribus studiose collecta Genealogia et vita, semotis hinc omnibus confictis quas veteres ignorarunt historiolis,* autore F. Laurentio Cupero, S. T. Licent., Carmelitarum Infer. Germaniæ P. Provinciale. Antuerpiæ, apud Ioannem Bellerum ad insigne aquilæ aureæ, 1592. 11 sur 8 centimètres, 158 p. sans le préambule.

Pages 153-158 : Sertum Rosaceum piarum precum ad Deum Patrem, Deique Parentem Mariam, et hujus sanctam Matrem Annam.

1635. Hughes de Saint-François, *Les grandeurs de sainte Anne, Mère de la Vierge Marie et Aïeule de Jésus-Christ, dans tous les états de sa vie, et dans l'origine et progrès miraculeux de sa dévotion en Bretagne, près de la ville d'Auray ;* in-8, Quimper, 1635, extrêmement rare. De Villiers donne le titre en latin : *Historia et miracula B. Annæ.*

1639. Léon de Saint-Jean, carme français, Breton d'origine (né 1600), *Histoire de sainte Anne*, in-8, Paris, 1639 (De Villiers, — II, 241).

1647. Camillus Vischi, carme italien (m. 1656). *Il Culto de la Novena, ô Aspettatione del parto di S. Anna madre della madre di Dio, solito festeggiarsi fra Padri Carmelitani dell' antica Osservanza regolare* (in-16), Trani, apud Laurentium Valerium, 1647 (De Villiers, I, 308).

1651. Mathias de Saint-Bernard, carme français d'une famille noble de Bretagne (de Serent), m. en 1652. *Les triomphes de sainte Anne dans sa vie cachée ;* in-4, Paris, Denys Thierry, 1651 (De Villiers,— II, 406). Un dictionnaire bibliographique donne un autre titre (et serait-ce un autre ouvrage ?) : *Sainte Anne triomphante de l'oubli et de l'antiquité.* Paris, Denis Thierry, 1651.

XVIIe s. Laurentius Maria Brancaccius, carme napolitain, m. 1652, *Novenna Sanctæ Annæ cum meditationibus.* De Villiers, II, 228.

1654. Paulus ab omnibus sanctis, carmelita (né à Cologne, 1611), *Officium parvum SS. Joseph, Annæ et Teresiæ Virginis, cum propriis litaniis et aliis orationibus de iisdem sanctis ;* Viennæ, 1654, apud Matth. Cosmeronum. De même, au même lieu, l'année suivante, en allemand (De Villiers, II, p. 535).

1657 et 1665. Jean Thomas de Saint-Cyrille, *Mater honorificata* | *S. Anna* | *sive* | *de Laudibus, excellentiis* | *ac prærogativis* | *Divæ Annæ* | *Magnæ Matris Deiparæ* | *Dignæ Verbi Incarnati Aviæ, Quibus : per Filiam, Divumq(ue) Nepotem* | *illustratur.* | Opera et studio | R. P. Ioannis Thomæ | a S. Cyrillo, carmelitæ discalceati. | Coloniæ Agrippinæ, apud Michaelem Demenium Bibl., anno 1657. Et iterum Neapoli | apud Hyacinthum Passarum, 1665. Superiorum permissu, in-4 de 626 pages sans les Index. — Sujets de quelques chapitres : IV, Cur in Scriptura Sacra, B. Annæ nulla mentio habeatur ? XXVII, S. Annam corporali decore excelluisse, e pulchritudine Filiæ suæ Virginis Deiparæ deducitur.—XXVIII, B.Annæ sublimis dignitas, quâ Dei Genitricis Mater, et quâ Dei Filii avia colligitur.— XXXII, B. Annæ totus mundus est obstrictus.— XXXIV, S. Anna apud Deum potentissima suorum advocata.— XXXV, S. Anna pia patrona exemplis declaratur : 1° S. Anna consolatrix afflictorum ; 2° Salus infirmorum ; 3° Confortatrix agonizantium ; 4° Portus naufragantium ; 5° Auxiliatrix parturientium ; 6° Fœcundatrix sterilium ; 7° Tutela pereuntium ; 8° Opitulatrix egentium ; 9° Commemoratio gratiarum, quas V. Fr. Innocentius a Clusa, Ord. Minor., meritis, et intercessione S. Annæ a Deo obtinuit ; 10° Mirabilis historia V. M. Annæ a S. Augustino, Ord. B. V. Mariæ de Monte Carmelo, de beneficiis ab illa magna Anna, magni Dei Hominis avia susceptis ; 11° Compendiosa relatio fundationis monasterii eremitici Carmel. discal. in provincia Germaniæ S. Annæ dicati ; 12° Brevis narratio inventionis prodigiosæ imaginis S. Annæ prope Alreum in Britannia minori ; 13° Conclusio pro miraculis S. Annæ. — XXXVI. S. Anna symbolis encomiasticis prædicatur : 1° Cœlum mysticum : 2° Terra sancta ; 3° Paradisus ; 11° Vitis fructifera ; 12° Mons excelsus.— XXXVII, Praxis pie colendi B. Annam præscribitur.— XXXVIII,

Parænesis ad fratres Beatissimæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo. — XXXIX. Peroratio, ac totius operis nuncupatio. — Protestatio authoris.

Ouvrage prohibé par l'Index le 25 juin 1669 *donec corrigatur*, parce que l'auteur nommait sainte Anne la *grand'mère de Dieu*, et la *belle-mère du Saint-Esprit*. Un exemplaire que nous prêta M. Rosenthal, de Munich, en 1891, portait après le frontispice, la déclaration de l'Index et l'indication des passages condamnés. On avait enlevé les pages 461-62 et noirci un grand nombre de passages. En d'autres exemplaires, les corrections furent mises au commencement et à la fin du livre.

1659. Benjamin de Saint-Pierre, éditeur d'un ouvrage du P. Kernatoux, jésuite. Voir plus loin.

1661. Jean-Augustin de Saint-Paul, m. Milan, 1661 : *Tractatus de S. Anna* ; ms.

1665. Giuseppe Solimeno, *Le metamorfosi de cipressi ; oratione panegirica recitata nella chiesa di S. Maria della Vita* (Carmel) *per la novena dell' aspettatione del parto di S. Anna.* Ed. Sabbatino, Neapoli, 1665. 24 pages in-4.

1692. Emmanuel de Jésus-Marie, carme napolitain, né en 1621 : *Istoria panegirica della vita, virtu, eccellenza e miracoli dal padre S. Gioachino*, Napoli, 1692 ; in-4.

1707. Auctore Adm. Rv. P. Magistro Petro Thoma Puglisio (Pugliesse, carme italien), *Vita sanctæ Annæ Matris Deiparæ Aviæ J.-C, et Carmelitarum protectricis*, editio secunda. Venetiis, 1707.

1712. Carme portugais anonyme, d'un couvent de Lisbonne ; *Novendiales preces et officium S. Annæ.* Ulyssipone, 1712 et 1723 (P. Carm., *Bibl. Carmel.-Lusitana*).

1713. Giuseppe Antonio a S. Elia (Carme italien, né en 1672). *Assagio delle grandezze di santa Anna.* Astæ, apud J. B. Grandgrand, 1713, in-12 (De Villiers II, 171). Voir 1739.

1731. Du même, *Il devoto di santa Anna*, Taurini, 1731, in-12.

1737. Du même, *Il devoto di san Gioachino*, Taurini, 1737, in-12 (De Villiers, II, 171).

1736. Le P. Sébastien Moreira de Godoy, carme à Rio Janeiro (XVIIIe siècle). *Sermao de acçaa de graças à gloriosa S. Anna, dando saude em huma perigosa enfermidade do Rmo Doutor Joaô Calmon, Chantre de Metropolitana Sè da Bahia, Protonotario Apostólico de Sua Santitade ;* Lisboa, per Miguel Rodriguez, anno 1736 : Sermon d'action de grâces à la glorieuse sainte Anne pour la guérison du Rme Docteur Jean Calmon etc. (P. Carm. *Bibl. Carm-Lusit.* p. 208).

1739. Giuseppe Antonio da S. Elia, *S. Anna nel cuore de' suoi divoti, o vogliam dire : Motivi che conducono i divoti de sant'Anna a mantenere sempre mai accesa ne'loro cuori la di lei Divozioni, Una novena di molto profitto ad onore di S. Anna.... Divoti Esercisi di pieta in ossequio della medesima gloriosa S. Anna. E sul fine Il divoto di S. Giovachino Padre della Beatissima Vergine, e Madre di Dio, Maria.* Operetta del P. Giusepp'Antonio da S. Elia, Carmelitano, divisa in quattro parti... In Torino, M.DCC.XXXIX : 20 centim. sur 15½ ; XX-284 pages.

Parte seconda — Novena ad onore della gloriosa sant'Anna, p. 55 : (Méditations sur la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, l'oraison, la vertu de religion, la résignation à la volonté de Dieu, la mortification, la magnanimité...) de 55 à 106 incl. *Parte terza* — Miracoli, e grazie ottenute dalla gloriosa sant'Anna, 115-137. *Parte quarta* — Esercisi di pieta che si possono praticare in ossequio dalla gloriosa sant'Anna, p. 159. — Belle prière et *Hymnus seraphicus*, p. 164 et ss.

1752. De Villiers, *Bibliotheca Carmelitana notis criticis et dissertationibus illustrata*, cura et labore unius e Carmelitis Prov. Turoniæ collecta, 2 in-fol., Aurelianis, 1752.

1754. Auctore P. Carmelitano, *Bibliotheca Carmelitico-Lusitana, historica, critica, chronol.*, Romæ, 1754, gr in-8.

Sans date : Fornara in *Anno memorabili Carmelitarum*, t. II, sub die 26 jul., p. 233. — Daniel a Virgine Maria in suo *Speculo Carmelitarum*, t. II, part. 4a, sub die 26 jul., no 2139.

Poésie liturgique

13. A Laudes

1. Clara sanctorum civitas
Annæ matri conjubilat,
Cujus felix fecunditas
Superna damna reparat.
2. Quam multis plena gaudiis,
Exsultat in cœlestibus,
Quæ talibus præconiis
Collaudatur ab omnibus !
3. Beata parens merito,
Cujus proles deifica
Suo profudit gremio
Jesum regentem omnia.
4. Nos quoque tui servuli
Votis, quibus sufficimus,
Per omne tempus sæculi,
Te matrem benedicimus.
5. Esto nobis propitia,
Matrona venerabilis,
Ut per tua suffragia
Bonis fruamur superis.
6. Laus Patri sit cum Filio,
Sancto quoque Spiritui,
Sit perpes benedictio,
Trino Deo et simplici.

Brev. ms. des Carmes d'Irlande, 15e s., cod. du collège de la T. S. Trinité de Dublin. — Dreves, XI, 75.

14. A Vêpres

1. Pange lingua gloriosæ
Matronæ præconium,
Annæ, matris generosæ,
Cujus puerperium
Mundo dedit gratiosæ
Salutis exordium.
2. Arbor vere salutaris,
Decoris mirifici,
Ramis expansa præclaris
In prole multiplici,
Nomen unum, stella maris,
Dat personæ triplici.
3. De prima stella procedit
Rex cœlorum nobilis,
Turba sanctorum succedit
Ex duabus reliquis.
Erubescat qui non credit,
Quod sit Anna sterilis.
4. Chorus ergo noster plaudat
Cum devoto carmine,
Nam radicem fructu fraudat
Et vitæ propagine,
Quisquis Annam non collaudat
Ex tam sancto germine.
5. Sed nos in te veneramur,
O Mater egregia,
Magna, quibus adjuvamur,
Dei beneficia,
Cujus opem præstolamur
Per tua suffragia.
6. Laus sit summo Genitori,
Qui creavit omnia,
Laudes nostro Salvatori
Personat Ecclesia,
Mentium consolatori
Sit æqualis gloria.

Brev. ms. des Carmes d'Irlande, an 1489. — Dreves, XIX, 57.

15. Office

In I. Vesperis, ad Magnificat

A. Ave, mater insignita
Donis gratiarum,

Via per quam venit vita,
Doctrix animarum,
Parens mundo requisita,
Decus feminarum,
Per te nobis sit largita
Venia culparum.

Ad Matutinum, Invit.

Exultemus Christo regi
Psallentes victoriam,
Qui matris suæ genetricem
Transvexit ad gloriam.

In I. Nocturno, Antiph.

1. Anna, nupta Joachim
Fœdere regali,
Servivit Altissimo
Cultu speciali.
2. Distulit sterilitas
Fructum geniture,
Sed supplevit gratia
Defectum naturæ.
3. Exspectans fideliter
Venturum Messiam,
Gradu distans unico
Peperit Mariam.

Responsoria

1. Ad ortum gratiæ
Promissæ cœlitus,
Aurora rutilat
In vase spiritus,
Dum præeligitur
Anna divinitus.
℣. Summorum civium
Gaudet exercitus,
Quod sit hominibus
Ad vitam reditus.
2. Nutrita Bethlehem
Parentum studio,
Transit in Nazareth
Data conjugio,
Christum prænuntians
Certo mysterio,
℣. Cujus nativitas
Atque conceptio
Loca dant eadem
Sub privilegio.

3. Stirpis Davidicæ
Clara progenies,
Virtutum probitas
Gestorum series
Ostendit, ubi sit
Sanctorum requies ;
℣. Matris et filiæ
Conjuncta species
Legis et gratiæ
Fit unus paries.

In 2. Nocturno, Antiph.

1. Anna gerit Filiam
Forma speciosam,
Sed quod pluris laudis est,
Summe gratiosam.
2. Conceptus non derogat
Matris honestati,
Nam proles eximitur
A labe peccati.
3. Gloriosa civitas
Nazareth electa,
Cujus civis exstitit
Anna præelecta.

Responsoria

1. Turbantur steriles
Legis opprobrio :
Superna pietas
Adest remedio ;
Duos lætificat
Una promissio
De fructu fertili,
Peccati nescio.
℣. Probat citissime
Pia devotio,
Quod nil timendum est
Deo propitio ;
2. Mons domus Domini
Conscendit verticem,
Virtutem præferens
Et vitam simplicem ;
Annæ fecunditas
tendit ad apicem,
Uteri sterilis
Non timens obicem.
℣. Dum legis litera
Monet pontificem,

Adpellat sanctitas
Ad summum judicem.
3. Mater mirabilis
Digna memoria
Mundum lætificat
Post damna tristia,
Cujus fecunditas
In prolis gratia
Terrena reparat
Atque cælestia.
℣. Anna, perpetuæ
Salutis nuntia,
Mariam pariens
Innovat omnia.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Anna fructu gravida
Sed nil portans grave,
Manna verum continens
Omnibus suave.
2. Stupens ex miraculo
Concepit puellam ;
Quid est mirabilius ?
Terra parit stellam.
3. Universi prædicant
Te matrem felicem,
Per quam nos suscepimus
Christi Genitricem.

Responsoria

1. Fugantur tenebræ
Primæ tristitiæ ;
Nova lux oritur
Veræ lætitiæ ;
Nullam particulam
Sonat injuriæ,
Quod Anna dicitur
Inventrix gratiæ,
℣. Ex qua dum nascitur
Flos innocentiæ,
Salus ostenditur
Et arrha gloriæ.
2. Candescit Libanus,
Cedrus extollitur,
Cælesti lumine
Terra perfunditur ;
O quantis gaudiis
Anna reficitur,
Divino munere
Cum benedicitur !
℣. Hæc mater merito
Cunctis præponitur,
Quarum integritas
Natura solvitur.
3. Regalis semita
Strata virtutibus,
Æterni principis
Parata gressibus,
Finem constituit
Suis limitibus,
Dum Anna colligit
Rosam ex floribus.
℣. Sic benedictio
Promissa patribus
Annam dignificat
In multis matribus.

In Laudibus, Antiph.

1. Fructus Annæ nobilis
Induit decorem,
Administrans sæculis
Gratiæ splendorem.
2. Per Annam reducitur
Annus jubilæus,
De cujus propagine
Venit homo Deus.
3. Columba revertitur
Ramum dans olivæ,
Dum ex Anna nascitur
Flos virtutis vivæ.
4. Lignum vitæ fert medelam
Labentis naturæ,
Cujus fructum benedicunt
Omnes creaturæ.
5. Laus et honor Jesu Christo,
Nato Dei Patris,
Cum quo regnat in excelsis
Mater suæ Matris !

Ad Benedictus

A. O parens magnifica,
Nobilis persona,
Cujus proles præeminet
Cælesti corona,
Famulorum precibus
Fave, Mater bona,

Cunctisque temporibus
Pacem nobis dona.

In 2. Vesperis, ad Magnificat

A. Anna, sancta mulier,
Toto desiderio
Te beatam prædicat
Omnis generatio
Mariam conspiciens
In regali solio ;
Tu amore filiæ
Sis nobis præsidio,
Ne nos Christus veniens
Damnet in judicio.

Brev. ms. des Carmes d'Irlande, an 1489 ; — Dreves, xxv, p. 61.

16. ANTIENNES ET ORAISON.

Antifone, quali usa la Carmelitana Religione nel di festivo di Sant'Anna :

1. Anna parens sublimis Dominæ
Quæ est Mater misericordiæ,
Gemma lucis cœlestis curiæ
Te veneramur amore Filiæ.
2. O Anna, matrona nobilis
Quæ semper regnas cum Angelis,
Illic nostri sic memor esto
Ut tuo mereamur sociari collegio.

Oremus. Deus qui S. Joachim Patriarcham ab æterno elegisti, et in thoro immaculato cum S. Anna vivere fecisti, unde matrem tuam gloriosam Virginem Mariam sine contagio originalis peccati, mirabiliter procreasti : concede nobis fidelibus ejus memoriam agentibus a cunctis vitiis emundari, donisque virtutum ornari, ut æterna gloria valeamus in cœlo coronari. Qui vivis...

Diurnum Ord. Carmel., edit. 1503, Parisiis, in Septembri.

ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Depuis le chapitre général tenu à Pise en 1267, où les Franciscains introduisirent dans leur liturgie particulière la fête de sainte Anne[1], tous les enfants du séraphique Patriarche, Franciscains, Capucins, Frères Mineurs, Observantins, Récollets, ont conservé à travers les siècles cette même dévotion des premiers temps. Chose digne de remarque, leur zèle pour le culte de la Sainte leur mérita une mention spéciale dans une bulle de Sixte-Quint, datée du 16 septembre 1586[2].

Pour ce qui est d'abord de leurs églises et de leurs couvents, un bon nombre portaient le nom de la Sainte, tels : celui de Düren, fondé en 1459[3] ; celui de Dyrstein près Cologne, fondé en 1487 ; ceux de Reutte, au-dessous d'Augsbourg, et d'Ulm en Allemagne, de Saint-Trond et de Harlem dans les Pays-Bas[4], de Cluse en Sardaigne[5], un autre près de Naples mentionné par Wadding avec celui de Düren[6], un neuvième à Trapani en Sicile. Ce dernier couvent doit sa fondation au Bienheureux Innocent de Cluse de l'Ordre séraphique, le grand panégyriste de sainte Anne au dix-septième siècle, comme nous le verrons plus amplement tantôt, et c'est par son entremise qu'il obtint de Rome une relique insigne de sa patronne favorite.

De leur côté, les Franciscaines en avaient plusieurs : un à Foligno fondé dans les dernières années du quatorzième siècle ; un à Lézignan, au diocèse de Narbonne, où séjourna quelque temps la bienheureuse Colette (1380-1447) ;

un à Anvers fondé par l'illustre de Ranst, général des armées de Maximilien, en reconnaissance de sa victoire sur les Flamands[7] ; un autre à Cologne, dépendant de la paroisse Sainte-Colomba[8] ; un cinquième à Lubeck bâti par un bourgeois de Brunswick, Lysingus Hesse, de 1502 à 1510. Il reste encore trois portes de l'église inférieure, fort richement décorées et couvertes de belles voussures en pierre. L'édifice ayant été atteint deux fois par le feu en 1835 et 1843, dut être entièrement démoli en 1895 : les constructions claustrales ont été englobées dans les bâtiments d'un pénitencier[9].

Ailleurs, il y avait des chapelles et des autels. Le couvent d'Ypres en avait une dès 1255[10] ; de même les couvents de Besançon, d'Avignon (1364), de Bruxelles et de Louvain[11] ; de Cologne, de Halberstadt et de Limbourg, en Allemagne ; d'Eger, aux confins de la Bohême ; de Burgio, en Sicile[12]. La chapelle de Besançon avait été fondée par sainte Colette, après une apparition dont sainte Anne l'avait honorée. Ces autels portaient quelquefois des tableaux de maîtres. L'un d'eux par Jehan Bellegambe, qui se voit maintenant au musée de Douai, ornait autrefois l'église des Récollets-Wallons de cette même ville. C'est un triptyque sur bois peint en 1526 en l'honneur de l'Immaculée Conception. Sa hauteur au point le plus élevé est de 3 m. 53 x 0.92 de largeur. La face externe des volets, peinte en grisaille rehaussée de quelques tons de chair, représente deux faits de la vie de saint Joachim et de sainte Anne : l'offrande refusée, et la retraite du Saint dans la montagne. Le panneau de gauche nous montre sainte Anne distribuant des aumônes aux pauvres. La figure de la Sainte est grave et triste, sa pose modeste et gracieuse : plusieurs mendiants s'avancent vers elle. La suivante de sainte Anne, que les évangiles apocryphes appellent Judith, porte un panier contenant une provision de pains. Elle offre, dans sa coiffure et ses vêtements flamands, une charmante figure qui rappelle les types milanais et florentins. Au fond du tableau, l'apparition de l'ange Gabriel à sainte Anne, et la Rencontre des deux époux à la Porte dorée. Scènes distribuées dans une architecture à plein cintre, aux voûtes larges et hardies, à l'ornementation peut-être exagérée. C'est une des meilleures œuvres de celui que ses compatriotes ont surnommé le *Maître des couleurs* (v.1470- v. 1532, école flamande).

Ces tableaux pouvaient être parfois l'œuvre d'un religieux de l'Ordre. Le maître qu'on appelle aujourd'hui de son vrai nom Bernard Strozzi (Gênes, 1581- Venise 1644), s'appelait en son temps le *Prete genovese* ou mieux encore *Il Capucino*. Il existe de lui, encore au musée de Douai, une toile charmante représentant sainte Anne, la jeune Vierge et saint Joachim. Les yeux modestement baissés, Marie reçoit les caresses de ses parents, la main droite posée sur une main de son père, la gauche dans les mains de sa mère.

Plus tard, quand les Capucins du Marais du Temple, à Paris, confiaient à Laurent de La Hyre (1606) la décoration de leur église, ils lui faisaient peindre dans la seconde chapelle, dédiée à sainte Anne, la Sainte elle-même tenant d'une main la Vierge et de l'autre distribuant des aumônes aux pauvres[13].

D'autres tableaux ont pu appartenir autrefois à des églises ou chapelles

franciscaines, comme semblerait l'indiquer la présence de saint François d'Assise ou de ses religieux parmi leurs personnages. Ainsi le pensons-nous d'un groupe qu'on attribue à Memling, ou en tout cas, certainement à son école. Ainsi avec encore assez de vraisemblance du tableau de Marco Basaïti (v.1450-v. 1520) au musée de Berlin, représentant saint François en compagnie de la sainte Vierge, de sainte Anne, de saint Jean-Baptiste et de saint Jérôme ; ainsi d'un autre de Luigi Vivarini à l'Académie de Venise, où parmi le groupe ordinaire de la sainte Famille se trouvent saint François, saint Bernardin de Sienne, saint Antoine de Padoue et saint Bonaventure.

Ce n'est nulle surprise que ce goût des belles peintures pour qui a lu l'admirable ouvrage naguère publié par M. Louis Gillet, l'*Histoire artistique des Ordres mendiants* (1912). Si M Gillet n'accepte pas tout d'abord le mot que Renan aurait dit en passant de saint François d'Assise : " Ce mendiant est le père de l'art italien," maint chapitre de son livre semble pourtant n'en être que la paraphrase. Lisez les pages sur les églises des mendiants, les portraits de saint François, les fresques d'Assise ; lisez ceci : " Depuis des siècles, l'art ne subsistait que de formules. On croyait la vie épuisée. Le monde, avec Jésus, avait fini son temps et dit son dernier mot. Les yeux tournés vers le passé, on répétait sans cesse les mêmes formules sues par cœur. Soudain le prodige de l'Alverne se produit en coup de théâtre. On découvre avec étonnement, non pas un second Christ, mais quelque chose qui s'en rapproche. Un homme du siècle, un moderne a reproduit en lui les caractères divins. Chose imprévue ! l'antique mère est toujours féconde; la vie n'est pas encore retirée de ses flancs ! Les formules sont en déroute. Les ombres se dissipent. A la suite de ce vivant, le vaste et mobile univers rentre dans la peinture. Bouleversement immense ! On cherche à l'expliquer par la philosophie particulière de saint François, par son amour de la nature, par son art instinctif, son génie de poète. Non, le fait tient uniquement à la merveille des stigmates. Il fallait ce miracle pour rompre l'enchantement, réveiller le monde engourdi, permettre à un contemporain de forcer les barrières de l'art. Et derrière lui, la vie, la vie universelle, réelle, familière, infinie, se précipite à flots sacrés (p. 98)."

Si nous avons fait là une digression, nous n'en avons cependant aucun regret, pas même d'ordre littéraire, car elle nous amène à penser que l'art franciscain ou inspiré par saint François et ses disciples a dû chérir la Mère de la sainte Vierge, comme la piété même, disons *l'amour* que le " Séraphin d'Assise " était venu souffler dans le monde. Du reste, nous y reviendrons peut-être un jour si Dieu nous prête vie, et le cher Saint lui-même nous aide qui fut l'ami de saint Dominique.

Reprenant nos vieux papiers jaunis, nous voyons que certaines églises franciscaines possédaient encore mieux que des œuvres d'art, c'est-à-dire des reliques. Les Frères Mineurs de Cologne en possédaient une très considérable, moins insigne pourtant que celle des Franciscains de Düren. Cette dernière a une histoire et ce sera plus tard le temps de la raconter.

Et quand ils avaient prié devant l'autel, ou l'image, ou la statue, ou la reli-

que de la Sainte, les moines rentrant chez eux, composaient des livres ou des panégyriques à sa louange. Un beau livre, *Les Poètes franciscains*, a pu être écrit, et c'est pourquoi nous nous étonnons de trouver dans la liturgie de l'Ordre si peu de pièces dédiées à la Sainte qu'il honorait pourtant si bien. L'humilité religieuse ou peut-être l'*inimicus homo* aura tout détruit. Mais nous parlions de " livres," d'ouvrages de dévotion ou de propagande, et ici ouvrons d'abord ce vénérable petit incunable publié en 1497 chez Melchior Lotter de Leipsig. M. Rosenthal, de Munich, l'estimait de grand prix, ce qui ne l'empêchait pas de nous le prêter très gracieusement. Nous y comptons 46 pages, car de fait il faut paginer soi-même. L'auteur ne se nomme pas, mais c'est une Père de l'Observance des Minimes : *Ego de Observantia Minorum minimus.* Il pense qu'il faut " mettre en lumière " ce qui est ignoré ; il y est" amoureusement " poussé par " quelques-uns ;" il va se mettre à l'œuvre dans l'espoir que son travail profitera au lecteur, augmentera sa dévotion et son " amour " envers la très sainte Anne : *Precor igitur legentem et audientem ea quæ sequuntur ut amor ferveat, labor proficiat, et ad Annam sanctissimam devotio succrescat necnon ad germina sua cœlicola non minoranda dilectio inardescat.*

Nous ne connaissons que de nom Amandus Zirixiensis (1534), mais après lui, après le dévot Jean Rabasse dont nous citons ailleurs de curieux extraits, c'est un supérieur de l'Ordre, Provincial de Sienne, qui consacre ses loisirs à célébrer la *Madre della Madre di Dio*[14] ; c'est un Définiteur de la Province de Cologne, Jacques Polius, écrivant son *Exegeticon* (1640) et son *Historia* (1652); c'est Dominicus a Burgio racontant les miracles de la Sainte (1690) ; c'est Martin de Cochem (1691), préludant à l'histoire du Christ par celle de la sainte Vierge et de sa mère ; c'est Pelbart de Themeswar (1501) méditant trois panégyriques qui seront recueillis et que nous possédons encore[15] ; c'est Jean-Baptiste de Murcie composant d'abord un livre (1706) — un livre qui a été trois fois réimprimé, — et ensuite tout un volume de sermons ; c'est Cajétan-Marie de Bergame recommandant la même chère dévotion ; c'est de nos jours, en Nouvelle-France, un autre fils de saint François, Frédéric de Ghyvelde, trouvant au milieu d'une vie toute de charité et d'apostolat du temps pour " la bonne sainte Anne " et nous livrant les *Merveilles de sa vie*, avec les merveilles de sa tendresse. Notons au moins ce début de son livre :

" L'Ordre de Saint-François à qui la sainte Eglise, comme on le sait, a confié la garde des Saints-Lieux, dès son origine, a toujours honoré d'un culte spécial les saints personnages qui les ont sanctifiés par leur présence. La Bonne sainte Anne a eu une large part dans ces honneurs rendus aux saints de la Palestine, par les humbles enfants du Pauvre d'Assise.

" C'est ainsi que *trois cents* ans avant l'institution de la fête de notre grande Sainte, dans l'Eglise universelle, par le pape Grégoire XIII, les Franciscains la célébraient déjà dans leur Ordre naissant, en vertu d'un décret porté au Chapitre général de Pise, présidé par le séraphique docteur saint Bonaventure.

" Aussi la Bonne sainte Anne s'est-elle montrée en tout temps pleine de bonté envers notre saint ordre."

Revenons un instant à Jacques Polius de Duren, ses deux ouvrages méritant plus qu'une simple mention en passant. Il s'agit avec lui d'un "dévot réel," dévot au sens latin de *devotus*, dévoué, mieux que cela " voué." Il s'est voué à la Sainte, à son culte, et il voudrait le répandre autour de lui, partout. Il croit à la force de l'exemple, il cherche ici et là des marques, des preuves, des vestiges de dévotion : églises, chapelles, confréries ; il consulte les vieux mémoires, il écrit, il fait des voyages, quand il peut ; il est heureux de trouver quelque chose ; il prend des notes, il arrange, il rédige, il publie croyant que d'aucuns s'intéresseront à l'affaire : un vrai " naïf ", comme dirait tel intellectuel d'aujourd'hui. D'ailleurs pourquoi toujours hésiter, toujours craindre ? A part les intellectuels, les indifférents, tout le monde, il y a la sainte Vierge Marie, et son Père et sa Mère, et toute la foule céleste qui demandent ce tribut d'honneur. On le lui dit, il le croit :

Ad Authorem

Quid, Jacobe, times Annæ describere laudes ?
Cur longa tardas edere scripta mora ?...
Hoc mater Christi, Joachimus et Anna reposcunt,
Hoc a te expectant agmina cuncta poli.
Postulat id de te votis urbs inclyta Duræ,
Ut sic tutrici grata sit ipsa suæ, etc.

C'est signé : Conradus Sadellius Authoris ex Sorore nepos.

Si le Bienheureux Innocent de Cluse n'a pas écrit, il a parlé ; il a prêché, prêché surtout d'exemple. Quand il est appelé auprès du Pape Grégoire XV, malade à mourir, il lui dit que la bonne sainte Anne le guérira sûrement, s'il promet de la glorifier davantage. De fait, le Pontife est guéri miraculeusement, et par reconnaissance, il décrète que la fête de la Sainte sera désormais d'obligation pour tous les fidèles de l'Eglise. C'est encore au zèle du même Bienheureux que la dévotion à la Mère de la Vierge dut son développement en Sicile, dévotion telle, au témoignage de son biographe Dominico del Burgio, " que les habitants de ce pays ont sans cesse sur les lèvres le nom suave de cette grande Sainte... C'est de là que notre couvent bâti en cet heureux temps prit le nom de " Couvent de Sainte-Anne[16]."

Autre exemple de zèle, et certes encore bien digne de mémoire. On a beaucoup écrit sur Sainte-Anne d'Auray, mais a-t-on fait aux Capucins leur part de mérite dans l'établissement de ce célèbre pèlerinage ? S'ils ont été à la peine, pourquoi ne seraient-ils pas un peu à l'honneur ? Au commencement, vers 1624, quand sainte Anne est apparue à Nicolazic et lui a demandé d'élever une chapelle à Ker-Anna en son honneur — nous raconterons toute cette longue histoire plus tard ; — quand on le traite de visionnaire et qu'il le croit lui-même tant pareille œuvre lui semble impossible à lui pauvre laboureur, il vient consulter les Pères Capucins, et ceux-ci hésitants d'abord, sont bientôt persuadés par la découverte de l'ancienne statue de la Sainte, que " Notre Seigneur, comme dit un vieil auteur, veut être honoré en ce lieu pour la gloire de son aïeule, et ils contribuent dès lors en tout ce qu'ils peuvent pour l'avan-

cement et l'entretien de cette dévotion." Dès que l'évêque le permet, "ils dressent une cabane couverte de genêts destinée à recevoir la statue miraculeuse, y disent une première messe "avec un prodigieux concours de monde," assignent "quinze livres à perpétuité pour une messe chaque semaine," songent à bâtir une chapelle plus convenable, les offrandes des fidèles s'élevant déjà à dix-huit cents écus," et de fait "la première pierre de cette chapelle miraculeuse fut mise le propre jour de sainte Anne, l'an 1625, qui fut pour le bon Nicolazic un jour de bénédiction et de consolation, jour qui le combla de joie de voir enfin ses souhaits accomplis, et cette nouvelle dévotion, heureusement établie en ce lieu. Il reçut en sa pauvre maison neuf Pères Capucins qui s'y rendirent dès la veille pour confesser les pèlerins, les traita le mieux qu'il put, étant infiniment joyeux de se voir honoré de si dignes hôtes, qui s'employaient avec tant de zèle à servir sa bonne Maîtresse et à procurer l'accomplissement de ce qu'elle lui avait promis. Il se trouva à cette solennité bien qu'elle n'eût pas été publiée, un concours si prodigieux de peuple, que le Père Ambroise, qui y était, a laissé par écrit que le nombre montait à plus de trente mille[17]." Merci à l'anonyme de 1682 qui met ainsi discrètement une auréole au front des fondateurs du pèlerinage d'Auray.

Encore un fait et nous aurons fini puisqu'" il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte."

Les *Annales franciscaines*, les Bollandistes et le Père de Ghyvelde après eux, racontent comment sainte Anne, ayant apparu à la bienheureuse Colette, "lui inspira une telle dévotion que la sainte fille lui dédia par la suite plusieurs églises, chapelles et couvents de ses fondations." Donc, nous dit-on, Colette avait, dès sa plus tendre enfance voué un culte à la virginité, un culte assez exclusif, à ce point du moins que, *dans les commencements*, elle priait rarement sainte Anne, mais Notre-Seigneur ne voulut pas laisser subsister cette indifférence dans le cœur de sa fidèle épouse. La Sainte elle-même lui apparut environnée de gloire en compagnie de Marie et de l'Enfant-Jésus, et lui dit que, bien qu'elle eût été mariée, elle était, par sa postérité, la gloire de l'Eglise militante et l'ornement de l'Eglise triomphante. Et pendant qu'elle exprimait à Colette sa particulière estime, elle mettait dans un vase d'or toutes ses bonnes œuvres pour aller les offrir au Très-Haut."

Le Père Dominique del Burgio, dans son recueil, aujourd'hui très rare, des "Miracles, grâces et faveurs accordés aux âmes fidèles par l'intercession de la glorieuse Mère de Marie", raconte également plusieurs autres apparitions de la Sainte à des religieux et religieuses de l'Ordre de saint François.

Non fecit taliter omni nationi, dit-il, et c'était sans doute la reconnaissance et récompense d'une longue fidélité.

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1) Arthur de Munster, *Martyrol. Franc.*, 1653 ; Gavantus, *Opera*, sect. VII, c.IX. no 26. "Dès l'année 1263" dit Lerosey, *Manuel liturg.*, IV, 636.—(2) *Bull. rom.*,

t. VIII, p. 744. — (3) et (6) Wadding, *Annales Minorum*, t. XIII, p. 142 et t. XVI, p.89. — (4)Polius, *Historia SS. Joachim et Annæ*, p. 179 ss. — (5) Pirro, *Sicilia sacra*, 2e partie, p. 358.

*(7) *Antuerpia*, in-4, Antuerpiæ, (1610), p. 109. — (8) Erhardus a Winheim, *Sacrarium Agrippinæ*, (in-12, Coloniæ, 1736), p. 215. — (9) Gilde de S. Thomas et de S. Luc, *Bulletin de la 22e réunion*, 1889, p. 159. — (10) Van den Peereboom, *Ypriana*, t. VI, p. 275. — (11)Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiæ* (3 in-fol., Hagæ-Com., 1727), t. III, p. 134 et 61. — (12) *Acta SS.*, t. VI jul., p. 294. — (13) Ch. Blanc, *Ecole franç.*, t. I, à l'art. *La Hyre*.— (14) *L'infecondita feconda d'Anna madre della Madre di Dio*, Romæ 1628, in-12.— (15) *Stellarium corone benedicte Marie Virginis* etc, in-4 à 2 col., non paginé, Haguenau, 1501.

(16) Drepani in Sicilia pietas erga S. Annam ita civium cordibus impressa est, ut sæpius dulcissimum istius sanctæ nomen invocare audiantur. Inde etiam conventui qui felici illo tempore nostris Minoritis ædificabatur, nomen S. Annæ inditum est. Dominicus del Burgio, cité par les Bollandistes, t. VI jul., p. 292.

(17) Anonyme, *La Gloire de sainte Anne*, 1682. — (18) *Acta Sanctorum*, t. VII (1er de mars), p. 555.

Bibliographie

1497. *Legenda sctissime matrone avie genitricis vgis Marie Matris: et hiesu cristi avie ;* 46 pages carrées de 14 cent. x 17½. Mattaire a lu : *Legenda lectissimæ matrone*, etc. (tom.I, p.651). Suit la *série des chapitres*. Au verso du dernier fol. : Impressum Lypst (Leipsig) per Melchiorem Lotter, Anno dni M.CCCC.XCVII vero octobris kalendas fœliciter terminatum. Ouvrage d'un franciscain : " Ut igitur in lucem prodeat quod ignoratur, nec latere decet multis profuturum, *ego de Observantia Minorum* minimus amore trium arborum Annæ, Mariæ benedictæ atque fructus Hiesu prolis divinæ, de remuneratione salubri confisus, quanquam a nonnullis etiam desuper amorose pulsatus, quod utcunque ex diversis veritati consonum laboriose licet non infructuose comperi in unum simpliciter redigere curavi." — Suivent : Jeunesse de la Sainte ; III, Mariage, expulsion de Joachim, naissance de la Vierge, présentation au temple, *trinubium ;* l'histoire de Procope archevêque de Prague, " qui valde prædicavit sanctam Annam venerandam atque ejus festum celebrandum ;" celle d'un évêque d'Angleterre " impedire volenti cultum sanctæ Annæ et mirabiliter plagato ;" les miracles de la Sainte ; " de digito sanctæ Annæ in Colonia Agrippina et miraculis ex osculatione ejusdem."

Vers 1540. Amandus Zierixensis (vivait en 1540), né en Zélande, Provincial des Frères Mineurs à Cologne : *De sanctæ Annæ conjugio*. Wadding, *Scriptores Ord. Min.*, p. 17.

1628. Jean Rabasse,

La
ROYALE MÈRE
c'est à dire
L'EXCELLENCE
ET NOBLESSE DE SAINCTE ANNE
MÈRE DE LA MÈRE DE DIEU
OV se voyent
les richesses precieuses de

Iesus, et le Thresor de la Vierge.
Qui ornent comme Fleurs de lys Royales la Couronne
de saincte Anne.
Avec le rabaissement de l'Ame devote, l'eslevant
à la haute perfection.
En quatre pièces :
1. L'Amour de Dieu.
2. L'Amour du prochain.
3. L'Humilité parfaite.
4. L'Obedience entiere.
Le tout par l'Euangeliste S. Jean enseignant vn sien Disciple,
Et mis en lumière par F. Jean Rabasse le moindre
des Recollect (*sic*).
Dedié à la royne de France :
A Paris.
Chez Lovys Boulanger, rue Sainct-Jacques, à l'Image Sainct Lovys.
M.DC.XXVIII.

(non paginé) ne compte pas moins de 800 pages. Rabasse commence par une lettre dédicatoire à Anne d'Autriche, et, comme il convenait, la rehausse de poésie. Puis, comme il convenait aussi que la reine connût le but et le plan de l'ouvrage, il ajoute :

" Voicy, madame, le traicté de saincte Anne, qui ie desire offrir à vostre Maiesté, lequel sera fort propre pour vous ayder à bien servir la Royne des Anges : car il contient l'excellence & noblesse eminente de la mere de vostre tres-saincte maistresse. Ie l'ay fait parler conformement aux saincts Docteurs de l'Eglise, & selon le langage ordinaire, pour le désir que i'ay, que vostre Maiesté & tous ceux qui le liront, ayent plus d'égard au suc des paroles, qu'aux belles phrases et fleurs de Rhétorique. Les richesses precieuses de Iesus Christ, & le Thrésor sacré de la Vierge, sont entrelassees parmy les excellences de saincte Anne, dautant qu'elles sont comme des Fleurs de lys Royales, enchassees sur la couronne de ceste très saincte Royale mere.

" A la vérité, ie ne pouvais rien offrir à vostre très-Auguste Maiesté, de plus digne, de plus rare, & de plus exquis que ceste pièce, puisqu'elle contient en soy, tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans le ciel, et sur la terre...etc.

" A sainct Denis en France, le iour que saincte Anne a mis au monde sa très saincte fille, la mere de Dieu. 1627." (fol. VI, verso).

L'ouvrage même contient 21 chapitres sur "l'excellence de saincte Anne," trois sur le "Thrésor de la Vierge," 15 sur "l'Amour de Dieu, première pièce des richesses de Iesus-Christ," 43 sur "l'Amour du prochain, seconde pièce de Jesus," 25 sur "l'humilité, troisième pièce," 52 sur l'obédience, quatrième pièce. Une idée du style — c'est l'apôtre saint Jean qui parle :

" Mon tres cher fils, ie voy bien que votre petit cœur brusle d'un sainct desir, mais resolument faut que ie le contente, ouvrez-le donc pour y enchasser comme vn Rubis precieux, ce que ie vous vay monstrer, c'est à ce coup que ie vous descouuriray la perle orientale, & la vertu sacree de la tres illustre saincte Anne, voire le secret, & le moyen pour l'obtenir.

" Et sçachez que s'il y a aucune femme qui doiue estre honoree de dignes loüanges c'est nostre bien-heureuse Sainte Anne, ainsi comme elle l'a esté par vn Ange, lorsqu'il declara ses belles qualitez, & l'estat de sa saincte vie, & en parla comme

s'il en eust donné luy-même la sentence, et ce en lieu singulier & choisi expres pour cest effect, sçavoir est, à la porte doree, car comme ainsi soit qu'elle deust estre la porte dorée par laquelle deuoit entrer toute la richesse, le thrésor & le remede de nos necessitez, à savoir la benoiste vierge Marie, & son fils Iesus Ch., c'estoit donc bien la raisô que l'on la loüast à la porte dorée" (p.48-49).

1628. Bernardinus Turaminus (provincial des Franciscains à Sienne) : *L'infecondita feconda d'Anna santissima, Madre della Madre di Dio.* Romæ apud Guillelmum Facciottum. 1628 in-12 (Wadding, *Scriptores Ord. Min.*, p. 58).

1640. Authore V.P.F.Iacobo Polio Marcodurano, Ord. Min. Strict. Observ. Prov. Coloniæ. *Exegeticon historicum Sanctæ Annæ aviæ Christi magnæ Matris Deiparæ,* necnon *Sacri capitis ejusdem Marcodurum Translati,* Coloniæ Agrippinæ, anno 1640. D'abord la légende à l'ordinaire. Ch. XIV : Univiram S. Annam fuisse asseritur : Dubia repugnantia enodantur (p.119-127).— Ch. XVII : Diva Anna, inter Sanctos auxiliatores quam potens sit, et quanta suis cultoribus beneficia impendere soleat. — XVIII. Auctuarium miraculorum specialium, prioribus seculis, per viros graves consignatorum. — XIX. Quod S. Anna ut piissima mater et advocata in maximo a nobis honore sit habenda. — XX. Quibus exercitiis beatissimam Matrem Annam debeamus honorare, p. 222. — XXII. Origo et progressus parœciæ Marcoduranæ. Suivent plusieurs chapitres sur la relique de Duren, sujet que nous traiterons à l'article de l'Allemagne. — Ch. XXXVII. Acrostiche sur les cloches de Duren, digne d'être conservé : (*Durabit* se lit de haut en bas à chaque mot) :

Dum	Delubra	Deæ	Durant	Duramine	Duro
Vrbs	Valido	Viget atque	Virent	Virtute	Valenti
Res	Regni	Rata	Relligio	Reverentia	Recti
Armigeras ô	Anna	Acies	Avertito	Ab	Aris
Bella	Barathra	Boant	Bellonæ	Buccina	Bombans
Insonat	Immaneis	Inflata	Illectat	in	Iras
Tartara eis	Terror	Thea sis	Tua	templa	tuere.

Ch. LIV. Memorabilia circa modernam S. Annæ restauratam turrim, campanas, horologium et lateralem ejus circumferentiam. — Ch. LVIII. Apud Patres Franciscanos strictioris observantiæ Coloniæ, Confratria sanctæ Annæ erigitur et annue Marcodurum deducitur (1634), p. 371. — *Hymnes et séquences diverses,* p. 378-393. —

Le volume contient six gravures sur bois ; I. Médaillon de sainte Anne enseignant la Vierge ; II. Buste de sainte Anne avec deux blasons au-dessus. III. L'ancienne forteresse de Duren ; IV. L'ancienne Curie sénatoriale ; V. Eglise avec tour ; VI. Chasse de la Sainte.

1652. Auctore R. P. F. Jacobo Polio, Ordinis Minorum Recollectorum Provinciæ Coloniæ Chronologo, *Historia sanctorum Joachim et Annæ, Geneseos, vitæ, transitus et connexorum nec non Questiones pro tuenda Veritate asceticæ.* Partes duæ, Herbipoli (Wurtsbourg), 1652, in-18, 334 p. Première partie, en 31 chapitres ; seconde, en 23. — I, ch. 27 : Quod S. Anna in cœlis eminenter elevata auxiliatrix sit potentissima. — 28 : De confratriis SS. Joachim et Annæ.— 29 ; De locis venerabilibus SS.J. et A. — 30 : De sacris reliquiis eorumdem.— 31 : De miraculorum fide et præstantia. — II, 8 : De educatione et monogamia S. Annæ. —

1685. F. Petronius, O. Min., *Arbor decora et fulgida genealogiæ SS. Joachim et Annæ, Davidicæ stirpis gemino virente stipite Nathan et Salomonis exornata,* 2 in-fol. Drepani, 1685 (Rosenthal). Très rare.

1691. Martin de Cochem (m. 1710), franciscain. *Vitæ Christi et B. V. Mariæ et ejus sacræ familiæ.* Francofurti ad Mænum, 1691 ; de plus 1708, 1710 etc.

1706-1710. Joannes Baptista a Murcia, franciscain de la province de Valence, *De patrocinio Patriarchæ S. Joachim cum ejusdem præcellentiis expositis,* in-16, Valentiæ, 1706 apud Jos. Garzia, ouvrage écrit en espagnol et trois fois réimprimé. Du même : *Stemmata varia familiæ sacræ,* seu *Sermones SS. Patriarcharum Joachim, Joseph et gloriosæ S. Annæ,* in-4, Valentiæ 1710, apud Ant. Bordazor.

1726 et 1740. Cajetanus Maria Bergomensis, capucin de la province de Brescia, *La divozione, o sia Novena di S. Anna,* in-12, Bergomi apud Santinum, 1726, et Bergomi 1740 apud Rubeum.

Sans date, Ms. de Troyes, no 1799, in-4 sur papier, 10 pièces dont la 5e : *Vie de Saincte Anne, patronne des Pères Cordeliers de Joinville.*

Poésie liturgique

17. *Au Nocturne.*

1. Jesu redemptor sæculi ;
Sanguinis pretio proprii,
Auctorem mortis destruens
Et nos a morte eruens :
2. Tu tantæ memor gratiæ,
Exaudi, pie Domine,
Venerantes glorificam
Sanctæ Annæ memoriam.
3. De cujus carne prodiit
Maria quæ te genuit ;
Earum nos per merita
De cunctis malis libera.
4. Gloria tibi Domine,...

Hymnaire ms de Wurtzbourg, 15e s.; cod. franciscain de Wurtzbourg, I 83, I. — Dreves, t. LII, p. 104.

18. De sancta Anna

1. Anna beatæ virginis
Alma Mariæ genitrix
Quam Joachim de semine
Suo concepit viscere.
2. Post hunc de viro Cleopha
Altera soror edita
Ejusdem quippe nominis,
Non tanti tamen hominis.
3. Post obitum sed Cleophæ
Hæc copulatur Salomæ
De quo proles est genita
Nomine primo prædita.
4. Sed prima virgo splenduit,
Quæ Jesum Christum genuit,
Alphæo viro reliqua
Joseph, Minorem Jacobum.
5. Mater fuit sed tertia,
Et Zebedæo dedita,
Quæ est enixa inclitum
Johannem atque Jacobum.
6. Mater tantorum seminum
Pro nobis oret Dominum,
Nos a peccatis expiet
Et cœli sede collocet.
7. Laus, honor, virtus, gloria
Sit patri, nato flamini,
Qui trinus est et unicus
Per infinita sæcula.

Brev. ms. minorum sæc. 15 ; Dreves XXII, 32.

19. Antiennes

Ad Laudes

1. O mater Matris virginis,
Anna decus ecclesiæ,
Qua stella maris orta est,
Æternæ porta gloriæ.
2. Qua trina proles editur
Una potita nomine,
De quaque germen promitur
Fusum cœlesti nectare.
3. Jesus de prima nascitur
Sine virili semine,
Secunda nata Cleophæ,
Prolis est mater geminæ.

4. Tertia nata Salomæ,
De Zebedæi germine
Johannis est apostoli
Sacri mater et Jacobi.
5. Quam rogitemus jugiter,
Cum filiabus pariter
Ut solvant nos a crimine
Et mentis a discrimine.

6. Patri, nato, paraclito etc.

Brev. ms. Minorum sæc. 15. Cod. Angelicus — Dreves, t. XXII, p. 32.

Un bréviaire ms. franciscain du XVe s., conservé à Dôle, contient l'hymne *Adesto* nobis inclita — Dei Matris o genitrix. — Mais on la trouve déjà à Caen et à Coûtances au XIVe s.

Les Frères-Prêcheurs

Voici un fait qui est raconté par des écrivains très graves : le P. Razzi, dans ses *Vies des Saints et Bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique*, Justin Miechow, dans ses *Conférences sur les Litanies de la sainte Vierge*, les Bollandistes dans les *Acta Sanctorum*, le savant Marchetti dans son *Journal ecclésiastique*, etc, etc.; un fait qui se rapporte à la bienheureuse Benvenuta de Frioul, une des plus aimables figures de la famille dominicaine au treizième siècle.

On dit qu'elle aimait d'un grand amour la sainte Vierge et sa glorieuse Mère, et que tous les ans, au jour de la Nativité de Marie, elle suppliait son bon et adorable Seigneur de lui accorder une grâce : celle de voir Marie toute petite enfant aux bras de sa Mère.

Notre-Seigneur eut pour agréable cette confiance et cette naïve simplicité de sa petite servante. Et voilà que, en effet, la nuit même de la Nativité de la Vierge, pendant que Benvenuta était en oraison, les archanges saint Gabriel et saint Raphaël lui apparurent et lui dirent : " Tes vœux si ardents sont exaucés ; sainte Anne va se montrer à toi tout à l'heure et va te présenter notre commune souveraine et maîtresse, la Reine du ciel et de la terre." Puis, ayant ajouté quelques recommandations sur la manière d'honorer les célestes visiteuses, ils disparurent.

La promesse faite par les anges se réalisa bientôt. Sainte Anne apparut portant sur son sein la petite Vierge et la couvrant de caresses pendant que les petits bras de l'enfant se jouaient autour de son cou. Benvenuta se prosterna jusqu'à terre, inondée d'une joie muette qui faisait palpiter son cœur. Puis levant un peu la tête, elle vit la petite Marie lui tendre les mains, se détacher de sa Mère et venir dans ses bras. La chronique a-t-elle besoin d'ajouter que " avec une humilité très profonde, mêlée à une inexprimable allégresse, la servante de Dieu, pressa doucement la très aimable enfant sur son cœur ; " que ce fut pour ce moment " le Paradis sur la terre, " et que " cette excessive condescendance de la Reine du ciel, plongea la Bienheureuse dans une de ces extases d'amour dont il n'est donné qu'aux saints de savourer les délices ?"

Les arts ont voulu comme l'histoire immortaliser cette scène charmante,

et en 1759, dans la cause de béatification de la Bienheureuse, les tableaux commémoratifs de ce fait furent appelés en témoignage tout aussi bien que les documents écrits et les attestations diverses de l'histoire[1].

Benvenuta mourut en 1292. Pour l'année 1290, nous trouvons ce qui suit dans un appendice aux *Œuvres* de saint Bernard :

Epitaphe de Marguerite Dame de Sauz, couché (sic) *sur sa tombe plate devant la chapelle S. Anne en l'église des Dominicains de Dijon, 1290.*

Vient ensuite l'épitaphe :

CI. GIST. MADAME. MARGUERITE.
DAME. DE. SAVZ. FILLE. LE. CONTE.
DE. VIENNE. TRESPASSEE. L'AN. DE.
GRACE. M. CC. LXXX. X. OV. MOIS
DE. SEPTEMBRE[2].

A l'objection que cette chapelle a pu prendre le nom susdit longtemps après la date marquée, nous répondrions que c'est assurément possible, mais que la contradictoire l'est également et peut-être davantage. Le *Bullaire* de l'Ordre mentionne, sous l'année 1283, un couvent dominicain de Sainte-Anne à Nocera, près de Salerne[3]. Deux catalogues, dressés l'un en 1303, l'autre en 1308, signalent sous la même rubrique, les couvents de Padoue en Italie, et de Brünn en Moravie[4]. Nous avons parlé ailleurs de deux autres monuments qui sans être tout-à-fait dominicains, nous rappellent au moins des souvenirs de famille où notre Sainte se trouve mêlée : les sanctuaires d'Auderghem et de Pede-Sainte-Anne en Belgique, l'un et l'autre existant déjà autour de l'année1250[5].

Nous aurons maintenant moins de peine à faire admettre que l'Ordre de Saint-Dominique faisait déjà la fête de sainte Anne dès le XIVe siècle, sinon plus tôt encore, nous ne disons pas " partout ", mais au moins en quelques-unes de ses maisons : à Olmutz, par exemple, comme nous l'avons déja vu[6] ; probablement à Carcassonne, où d'après Bernard Gui, notre couvent dédiait un autel à la Sainte en 1308[7]; certainement en Angleterre, autour de 1370, alors que le Père Thomas Stubs, " maître en sacrée théologie, auteur d'une *Chronique de l'Eglise d'York*," venait de composer un " Office complet avec messe de la bienheureuse Anne." Ce renseignement nous est fourni par Quétif-Echard[8], et nous voudrions savoir également où se chantait à la même époque l'hymne *Solemnitas fidelium* que nous rapportons ci-après. Faute de données plus complètes et plus précises sur ce lointain passé, remarquons au moins qu'un " Office complet avec messe " suppose plus et mieux qu'une fête ordinaire, c'est-à-dire rien moins qu'une grande fête, une solennité : *solemnitas*. C'est écrit d'ailleurs.

Evidemment, avec les années, la fête finira par pénétrer partout, et il suffira de signaler pour le XVe siècle, nos couvents d'Angers, Limoges, Stuttgart, Constance, Cracovie, Aarau (Suisse), Crémone, ce dernier nous offrant dans un manuscrit de la Casanate tout un grand Office rythmé. Un manuscrit acéphale, sur vélin, coté par M. Rosenthal de Munich : *Bréviaire dominicain du commencement du XVe siècle*, et obligeamment prêté par lui à l'auteur, contenait un semblable

office. Un codex d'Upsal de la fin de ce siècle, ou des premières années du suivant, nous a conservé une séquence de grande beauté, dont voici le début :

Gaude, rutilans aurora,
Felix Anna et decora,
Quot nunc angelica ora
Te laudant cum Filia !

Une autre séquence plus belle encore, plus longue aussi, un souvenir de l'ancienne Pologne, demande ici une place à part, une place d'honneur, et comment résister à cet appel ? Ecoutons donc cette musique, celle du *Lauda Sion*, comme nous en avertit le codex d'où elle a été tirée, et joignons-nous à cette prière, la plus douce, la plus fervente qui soit. En vérité, nos Pères de Pologne savaient prier, ils savaient prier comme ils savaient mourir, et c'est à ce double titre sans doute qu'ils ont le privilège de porter sur leur robe blanche la ceinture rouge.

20. Séquence de Cracovie.

1a Jubilemus in honore
Matris Christi cum decore,
Summi regis aviæ,
1b. Omni laude vere dignæ,
Piæ, mitis et benignæ,
Excellentis gloriæ.
2a. Honorantes invocemus,
Invocantes honoremus
Venerandam angelis !
2b. Anna mater, te laudamus,
Tuum nomen invocamus
Voce, corde, canticis.
3a Nomen tibi gratiosum,
Anna, dedit pretiosum
Tua natus filia,
3b. Quam tu sine maculâ criminis
Concepisti miseri hominis
Advocatam dilectam.
4a. Nemo, qui te veneratur,
Orat frustra, sed donatur
Magnis beneficiis ;
4b. Dono sancti Spiritus
Illustratur animus
Et purgatur vitiis.
5a Esto nobis in adversis
Consolatrix, ne demersis
Dominentur vitia ;
5b. Sana morbos animorum,
Terge sordes peccatorum
Cuncta pellens turpia.
6a. Orphanorum consolatrix,
Miserorum reparatrix,
Pia, mitis omnibus,
6b. Fatigatos in labore
Hujus vitæ cum dolore
Tuis salva precibus.
7a. Reos solve, justos serva,
Preces funde pro caterva
Hic adstantis populi.
7b. Tua prece fac devotos
Et a culpa nos remotos
Innocentes sæculi.
8a. In hoc mundo nos tuere
Et post mortem fac videre
Jesum, natæ filium.
8b. Summo regi nos devote
Tuo laudes ac nepoti
Solvimus in sæculum.
9a. Carmen nostrum fac jucumdum,
Mens devota sit, cor mundum,
Pura conscientia ;
9b. Aufer mala quæ molestant,
Bona confer quæ honestant,
Cordis innocentiam.
10a. Rege mentes devotorum,
Anna, tibi famulorum,
Advocata sis mœstorum
Mortis in articulo.
10b. Monstra nobis tunc placatum
Regem, natæ tuæ natum,
Ut cantemus carmen gratum
Mentis cum tripudio.

11a. Ecce corpus Jesu Christi,
Cujus matrem peperisti
In salutem mundo tristi,
Adorandum populis.
11b. Lege quondam præsignatum,
A prophetis nuntiatum,
Et a missis prædicatum
Universis gentibus.
12a. Jesu, nostri miserere,
Annæ meritis tuere
Hanc catervam fac videre,
Temetipsum possidere
In cœlesti patria.
12b. Tuum nomen invocamus,
Christe Jesu, te laudamus,
Annæ meritis speramus
Vitam, ad quam festinamus
In æterna gloria.

Sequent. ms. Prædicatt. Cracoviens. s. sign. sæc. 15-16. Melodie : Lauda Sion. Dreves, t. IX, p. 99-100.

Remarquez-vous comme, à la fin, l'adieu se prolonge, tout dans cette piété devenant symbole ? Ce que le chœur de droite, 1a, vient de chanter, le chœur de gauche, 1b, le répète écho pour écho : *Summi Regis aviæ — Excellentis gloriæ ; Venerandam angelis — Voce, corde, canticis ; mitis omnibus — salva precibus ; Natæ filium — Solvimus in sæculum.* Alors si, pour finir, la droite s'attarde, la gauche s'attardera aussi. *Cor unum, et anima una.* C'est presque le premier mot des règles monastiques.

Revenant à l'institution de la fête et à sa généralisation dans l'Ordre, nous ne dirons pas comme fête nouvelle, — ce qui nous échappe, — mais comme fête *tout double* (terme particulier à notre liturgie), nous trouvons dans nos *Acta* quelques renseignements pratiques, intéressants peut-être. Les ordres religieux ne font rien à la hâte ; il faut du temps pour que les coutumes, même les meilleures, même en matière de piété, y prennent force, et même quand elles y ont réussi, il faut pour les autoriser, pour les sanctionner, non pas un, mais deux et trois chapitres généraux. Alors ce qui avait été jusque là présenté comme *inchoation*, devient *constitution* et acquiert force de loi. Mais encore faut-il que les trois chapitres généraux aient été consécutifs, sans quoi tout doit recommencer. Ainsi le chapitre de Spire (?) * décrète, le 13 mai 1459 : " Au lendemain de la fête de saint Jacques apôtre, la fête de la bienheureuse Anne sera célébrée partout et dans chacun des couvents (*ubique et in singulis conventibus*) sous le rite tout double[10].

Le chapitre de Novare, six ans après (1465), renouvelle ce décret et ajoute : " Comme l'office qui devrait être dit pour cette fête n'a pas encore été composé, on en dira un autre selon la commodité de chaque maison, jusqu'à ce que le Révérendissime Maître de l'Ordre y ait pourvu."

Ignorait-on les deux Offices que nous donnons plus loin en *Appendice*, ou bien en voulait-on un meilleur ?

En tout cas, les choses en restèrent là et le projet ne fut repris que quarante-huit ans plus tard, en 1513. Alors nouvelle *inchoation* : *De beata Anna...fiat ubique totum duplex.* De même au chapitre de Naples, 1515 ; de même au

* Le latin dit *Capitulum Novimagense.* Est-ce Nimègue, Noyon, Spire (*Noviomagus*) ?

chapitre de Rome, 1518...*et hæc habet tria capitula,* " et cette ordination a trois chapitres," c'est-à-dire que désormais, elle a force de loi pour tout l'ordre[11]. C'est tard, dira-t-on peut-être, mais c'est encore soixante-six ans avant que le Pape Grégoire XIII proclame la fête de la Sainte universelle dans l'Eglise. Au reste, c'était probablement " la coutume " déjà ancienne de plusieurs maisons qui se trouvait ainsi approuvée d'autorité par une décision d'ordre général, et notre ambition de montrer toujours et partout le progrès de la dévotion à notre Sainte est encore pour l'instant satisfaite.

Notre poésie liturgique a dignement traité la bienheureuse Anne et nous voudrions connaître ses auteurs, quelques-uns au moins. Hélas ! c'est ici comme ailleurs, et nous n'en avons qu'un à signaler, Jean de Roma, qui composa pour le bréviaire d'Apt l'office de *l'Invention des reliques de sainte Anne,* un joli souvenir de famille que nous retrouverons en autre lieu.

***

Aux temps dont nous parlons, nos Pères fondaient des confréries, et c'est ainsi que sans parler de la Confrérie du Rosaire déjà ancienne, " celles de la Sainte-Croix, du Saint-Sacrement, du Saint-Nom de Jésus, de la Miséricorde, de la Concorde, du *Salve Regina,* de Sainte-Anne, sont toutes nées, selon Justin Miechow, comme de petites fleurs, du rosier fleuri de l'Ordre des Prêcheurs[12]. " Le même auteur nous apprend que la confrérie de Sainte-Anne établie à Salzbourg en 1476, par le Père Jacques Sprenger, prieur du couvent de Cologne, " reçut d'un grand nombre de personnes un accueil plein de dévotion. Dans notre Pologne surtout, elle fut protégée par la pieuse reine Anne Jagellon, fille du roi Sigismond Ier et femme du roi Etienne Bathori. "

Un peu plus tard, en 1608, le P. Vincent de Lemberg fondait une société semblable à Preslav, diocèse de Posen, bon exemple que devaient imiter en 1644 les Dominicains du Mans.

Ces derniers possédaient déjà, peut-être depuis longtemps, cette chapelle Sainte-Anne que mentionne une ancienne chronique de leur couvent récemment mise au jour[13]. Même dévotion à Paris. " Dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Jacques, dit Millin, l'auteur des *Antiquités nationales,* à côté de la chapelle du Rosaire, il y en avait une autre décorée de colonnes corinthiennes ; au milieu, il y avait une niche dans laquelle on voyait une mauvaise figure de sainte Anne apprenant à lire à la Vierge[14]. " Nous maintenons " mauvaise " pour l'intégrité du texte. A propos, à Louvain, dans la magnifique église que les révolutions nous ont enlevée, mais que la justice populaire semble vouloir toujours nous restituer en l'appelant encore aujourd'hui " Notre-Dame aux Dominicains," nous avons pu voir bien des fois une autre statue de la Sainte, fort ancienne, sans élégance, peut-être " mauvaise " elle aussi, mais combien vénérable! puisqu'elle semblait témoigner d'un culte autrefois cher à nos religieux.

Des autels ou chapelles, nous en avions à Cologne, à Mayence, en France,

à Albayda en Espagne, un peu partout. — Des œuvres d'art, également. Ainsi, en Anvers, dans notre église Saint-Paul, un tableau remarquable de Martin Pepyn (1575-1643) nous montre encore sainte Anne présentant un fruit à l'enfant Jésus que Marie tient dans ses bras : sujet si familier aux artistes des seizième et dix-septième siècles. A droite et à gauche, complétant la scène, saint Joseph, Zacharie, Zébédée, saint Joachim. Plus loin, à Cadix en Espagne, dans une autre église dominicaine, sainte Anne apparaissait encore, du moins au dix-huitième siècle, dans un groupe dont le Père Labat donne en ses *Voyages* une description très détaillée et très originale[15]. Evidemment aussi, le tableau de Joannes Vicente (v. 1524-1579) qui se voit aujourd'hui à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg et représentant sainte Anne avec saint Dominique, a dû appartenir primitivement à quelque chapelle de notre Ordre.

De même nous avons eu quelques maisons à part celles déjà mentionnées. Bien avant 1638 où nos Pères de Montemileto dédiaient à la Sainte leur nouveau couvent, saint Vincent Ferrier prêchant dans la petite chapelle d'Albayda nommée tout à l'heure, y prédisait la construction prochaine d'un monastère dominicain sur les lieux mêmes et sous le même nom, ce qui arriva en effet. Même nom encore à la maison de nos Sœurs de Côme en Lombardie, fondée avant 1500, et à celle de nos Sœurs de Prague en Bohême, antérieure à 1431. Cette année-là, chez ces dernières, un événement eut lieu auquel notre Sainte ne dut pas rester étrangère quoiqu'elle ne soit pas expressément nommée. Nous citons le R. P. Mortier parlant de la cruauté des Hussites en Bohême :

" Sur vingt couvents de Frères-Prêcheurs, trois seuls furent épargnés, et un couvent de Sœurs sur quatre, celui de Sainte-Anne à Prague...On peut s'étonner que ces religieuses aient évité leurs fureurs. Un document des archives du monastère raconte que, un jour, Jean Ziska se présenta à la porte principale, prêt à tout massacrer. Dans ce monastère se trouvaient trois cent cinquante religieuses, venues d'un peu partout, pour trouver un refuge, tant de l'Ordre de Saint-Dominique que des autres Ordres. Epouvantées de cette visite, mais confiantes en la Providence divine, les Sœurs Dominicaines se rendirent à la porte de clôture. L'une d'elles était proche parente de Ziska. Dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds, sur le seuil de la porte, le suppliant d'épargner le monastère. Ziska eut un mouvement de pitié : " A cause de vous, lui répondit-il, j'épargnerai ce monastère. " Mais Ziska n'était pas toujours présent et son autorité toujours respectée. — Quelques jours après, les Taborites, dit ce même document, comme des chiens furieux poussés par les plus violentes passions, et brûtalement sûrs de les satisfaire, se ruèrent sur le monastère. Or il arriva que, comme frappés d'aveuglement, ils ne pouvaient trouver la porte d'entrée. Ils erraient tout autour comme des forcénés. Le Seigneur Jésus, ajoute l'auteur, Epoux des Vierges, défendit les Sœurs contre ces bêtes féroces[16]."

Il reste à noter quelques autres témoignages de piété, ceux-ci plus per-

sonnels et peut-être par là même plus probants. A Jérusalem, nos Pères Fabri (1482), François Pipino et Fra Ricoldi de Monte Crucis, visitent avec grande dévotion " le lieu où naquit la Sainte Vierge et où fut ensevelie sa bienheureuse Mère[17]." — Vers l'an 1515, Jérôme de Loaysa avait pris l'habit de saint Dominique dans le couvent de Cordoue, et en 1537, Charles-Quint le faisait nommer évêque de Carthagène. Transféré un peu plus tard au siège archiépiscopal de Lima, capitale du Pérou, il y fonda l'Université que cette ville possède encore, et bâtit l'église cathédrale, une des plus grandes et des plus belles du Nouveau-Monde. Pour l'instant, nous oublierions ces titres de gloire pour nous rappeler seulement qu'il établit aussi le célèbre hôpital de Sainte-Anne, auquel il laissa 16,000 écus de rente. Il mourut dans la trente-huitième année de son épiscopat, et voulut être enterré parmi les pauvres, dans l'hôpital qu'il leur avait construit. L'épitaphe suivante rappelle encore sa mémoire :

HIERON. DE LOAYSA
Religione, clementia, liberalitate clarus,
Obiit anno M D L XXV, die 25 oct.

Depuis l'an 1478, nos Pères de Sainte-Croix de Cologne possédaient " un doigt de la Sainte," relique insigne qu'ils avaient obtenue à Pérouse, et c'est l'un d'eux, vraisemblablement, qui aura écrit l'ouvrage ainsi intitulé : *Legenda sanctissimæ matronæ Annæ. Carmina quædam in honorem sanctæ Annæ et sancti Dominici.* Le manuscrit en tout cas est sûrement du XVe siècle et nous remercions la librairie Rosenthal de Munich de nous l'avoir fait connaître, même de nous en avoir transcrit plusieurs passages, fort intéressants en vérité. Les *carmina*, surtout, seraient à conserver. Ce sont, comme dit l'auteur des *Rosea beatissimæ Annæ crinalia.*

Cependant, ni cet opuscule, ni la plus ancienne des hymnes plus haut mentionnées, n'est le premier hommage de la littérature dominicaine à la Mère de Marie. Dès le XIIIe siècle, autour de 1250, le grand encyclopédiste que fut Vincent de Beauvais († v. 1264) avait raconté dans son *Speculum Majus*, entre l'histoire de Virgile et celle d'Horace, la naissance de la bienheureuse Vierge Marie et fait en même temps, comme il convenait, l'éloge de sa sainte Mère. Un peu plus tard, Jacques de Voragine (1228-1298), archevêque de Gênes, avait popularisé le même récit dans sa *Légende dorée*, le livre d'or en effet, le livre le plus populaire du moyen âge, le *vade-mecum* de toutes les âmes pieuses, l'ouvrage qui a certainement le plus fait pour la diffusion parmi elles du culte de notre Sainte. Un peu plus tard encore, Bernard Gui, ou Guido, Guidonis, de la Guyonie, comme l'appellent différemment les historiens, écrit un chapitre de *Sancta Anna* dans son *Speculum sanctorale*, et s'il trouve peut-être moins de copistes que son prédécesseur, parce que pour celui-ci ils sont innombrables, il en a cependant assez pour que son œuvre se répande partout au dehors.

Nos écrivains, historiens, panégyristes, artistes, n'auront donc pas besoin d'aller chercher en d'autres bibliothèques que les leurs des matériaux de tra-

vail, et ils feront valoir à qui mieux mieux leur bien de famille. Beaucoup de ces ouvrages n'ont sans doute jamais été imprimés ou se sont perdus, mais il nous en reste encore assez pour nous renseigner sur la dévotion de leurs auteurs et celle du public : une dévotion souvent trop amie de l'humilité puisqu'elle a voulu rester anonyme. C'est le cas de cet inconnu dont l'ouvrage, une *Historia perpulchra de Anna sanctissima,* est conservé à la bibliothèque Mazarine. A la demande de " son père Dominique," ce qui fait supposer qu'il était Frère-Prêcheur, l'auteur " s'est levé de son lit," et il a fait ce qui lui était demandé, en regrettant toutefois, qu'on eût consulté moins " son esprit caduc et borné " que son affection à l'égard d'un tel maître. Il indique ses sources et si on le tourne en ridicule, lui-même comme les auteurs qu'il suit, il croira que c'est encore un honneur de se tromper *un peu* avec des hommes de si haute valeur : *Cum quibus si et ego aut irrisus aut explosus fuero, non id probro duxero quod longe præstantius est cum peritissimis viris paululum errare.* Cependant il reconnaît encore une fois son insuffisance — *suam auctor agnoscens insufficientiam* — et il implore le secours de la Sainte, puis, soudain réconforté, il entame son premier chapître. Plus informé, plus inspiré que son confrère de Cologne, il en écrit 18 pour la première partie, et 25 pour la seconde. Il emprunte à celui-ci des vers, ou les prend dans le patrimoine commun :

Anna parens summæ genitrix veneranda parentis
Quæ pandis populis prima salutis iter.

Il écrit d'ailleurs poétiquement, avec élégance, dans un latin tout à fait classique, et l'imprimerie, pourtant sévère en ses choix et préférences, s'est emparée de son ouvrage. C'est aujourd'hui un vénérable incunable, très rare et par là même très précieux.

Que n'a-t-elle pu également mettre la main sur un autre ouvrage autrement célèbre parce que signé d'un grand nom, d'un très doux nom ? Contre les tenants du *trinubium* et pour le triomphe définitif de la bonne cause, un génie précoce écrivit un jour l'opuscule *De monogamia beatissimæ Annæ Dei Genitricis Matris,* et l'on sait qu'il s'appelait Thomas Malvenda, un écrivain qui serait de ce fait illustre quand il n'aurait pas laissé d'immortels travaux et commentaires sur la Bible. Ce n'est pas trop d'admirer une seconde fois ce fier jeune homme de dix-neuf ans qui osait se dresser tout seul contre de vieux maîtres du savoir, des bacheliers et des docteurs, et qui répondait par une dissertation victorieuse à leurs prétendus arguments. Par malheur, le temps, ou plutôt, comme dit Nicolas Figuières, " la jalousie de l'ennemi commun " (*communis inimici invidia*) n'a pas épargné ces pages éloquentes et viriles, et c'est à peine s'il en reste quelques traces. Mais le même Figuières, dans ses Prolégomènes sur les *Commentaria* et Quétif et Echard, dans les *Scriptores Ordinis Prædicatorum,* nous en ont conservé les dernières lignes. On devine s'il nous est agréable de les traduire :

" Voilà, dit le jeune auteur, ce que j'ai pu trouver à dire sur la virginité de saint Joseph et sur l'unique mariage de sainte Anne. J'ai voulu rendre

hommage à la dignité méconnue de la sainte femme sainte Anne, en combattant de toutes mes forces une opinion que le vulgaire entretient à tort, et si je ne l'ai pas fait selon la science, j'y ai du moins employé tout mon zèle, un zèle inspiré de Dieu. Qu'un esprit d'enfant ou de jeune homme soit bien pauvre et bien chétif, je l'ai reconnu déjà, et je ne puis pas me dissimuler mon ignorance. C'est pourquoi, si j'ai dit des choses qui ne sonnent pas très bien à l'oreille des sages, qu'ils daignent me pardonner par égard pour mon âge. Je suis en effet un misérable petit bout d'homme (*miserabilis homunculus*), indigne de toute sympathie, mais humblement soumis au Pontife romain, aux pieds duquel j'incline bas ma tête. — Fait au couvent de Lombay, de l'Ordre des Prêcheurs, de l'enfantement de la Vierge l'année 1585, de mon âge la dix neuvième finissant, ce dix-neuvième jour du mois de mai."

Avant l'ensoleillement plénier que devait être la vie littéraire de Malvenda, ce petit livre, selon la pensée de Figuières, ne fut-il pas comme une délicieuse aurore[18] ?

Resterait à lire les panégyriques de la Sainte, les sermons pour sa fête ou pour les fêtes de la sainte Vierge où les orateurs : saint Vincent Ferrier, le premier, Jean Nider, Léonard d'Utine, Abraham Bzovius, Guillaume Pepin, Coppenstein, de Lanuza et tant d'autres, ont célébré sa bienheureuse Mère ; des pages intéressantes pour notre sujet dans des ouvrages moins spéciaux, tels que la *Veritas religionis christianæ* du cardinal Vincent-Louis Gotti, les *Exercitationes historicæ* d'Hyacinthe Serry, les *Litanies de la sainte Vierge* de Justin Miechow, etc. Mais peut-être le lecteur est-il déjà suffisamment informé, pour ne pas dire édifié. Nous croirions cependant manquer de respect à l'illustre Saint que fut saint Vincent Ferrier, si nous nous bornions à écrire son nom, comme en passant, nom si cher encore de nos jours à tant de ses *miraculés*. Où prononça-t-il le sermon *de Sancta Anna* que nous possédons, et les trois autres qui pourraient porter le même titre, sur la *Nativité de la sainte Vierge ?* Nous ne disons pas : En quel pays, quelle ville, quelle église ? Les documents publiés par le R. P. Fages nous apprennent que ce fut en 1411, à Tolède, en 1412, à Barcelone, mais nous voudrions savoir si ce fut dans une église ou devant ces auditoires de plein air qui étaient habituellement les siens, parce qu'aucune cathédrale n'eût pu les contenir ? Qui ne sait que, à son arrivée dans les villes ou villages, il fallait l'entourer d'un cercle de bois très fort pour empêcher la foule de l'étouffer, de l'écraser littéralement ? Alors, mettez une de ces multitudes toujours affamées de verbe saint, de verbe divin ; mettez un orateur incomparable doublé d'un saint à miracles, et jugez de l'effet que produit cette parole claironnante, simple, intelligible à tous, sincère, croyante, pieuse, vivante, la seule qu'il faudrait toujours parler : " Puisque la messe d'aujourd'hui, aussi bien que la fête, est de sainte Anne " — notez que c'est dit peu après l'an 1400 — " le sermon sera également de sainte Anne. . ." — " Sainte Anne a désiré longtemps, elle a espéré d'une espérance qui touchait à la certitude, elle a conservé pour Dieu le fruit de son sein." Puis vient toute la légende telle que nous la connaissons : la longue stérilité,

les aumônes, les jeûnes, les prières, la promesse de consacrer à Dieu l'enfant qui naîtra, les apparitions de l'Ange : tout comme si ce grand esprit et ce grand cœur d'apôtre ne pouvait trouver rien à dire de plus touchant. Nous parlions d'éloquence : c'est là qu'elle est en effet, dans ce simple récit fait par la bouche d'un saint.

Mêmes hommages aux Parents de la Vierge dans les sermons *de Nativitate:* " Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; Anne est la terre, Joachim est le ciel." Comment ? il l'explique : *Terra nostra dedit fructum suum,* " La terre a donné son fruit ; Anne nous a donné la Vierge, " et comme on écoute, les femmes surtout ! Anne est la terre, ensuite, parce que la femme, si vertueuse et sainte qu'elle soit, doit être soumise à son époux, qui, lui est le seigneur et maître dans sa maison. " — Puis il rappelle à tous ses auditeurs, hommes et femmes, leurs devoirs : la prière, le jeûne, l'aumône, la foi et l'espérance en Dieu, à l'imitation de Joachim et d'Anne, et ne pouvant finir sans une évocation de la douce Vierge Marie, il la montre sur terre gravissant les quinze degrés du temple, au ciel montant au-dessus des six ordres des saints et des neuf chœurs des anges [19]. " La leçon est claire.

Un détail ici est intéressant : " La cléricature et les divers bénéfices que posséda Vincent Ferrier, encore adolescent, ne font aucun doute, " écrit le P. Fages dans ses *Notes et Documents,* et il cite à ce sujet un vieux registre : *Item visitavit* (*episcopus*) *altare sancte Anne dicte Ecclesie in quo est beneficiatus Vincentius Ferrarii...* " Le 12 octobre 1365, l'évêque Vidal de Blanes visita, dans l'église de Saint-Thomas, à Valence, l'autel de Sainte-Anne dont Vincent Ferrier est bénéficiaire [20]. " A ce même autel, le Saint dut venir prier au moins quelquefois, quand l'occasion s'en présentait, et c'est encore un autre plaisir de penser que ses restes maintenant reposent dans la Bretagne de Sainte-Anne d'Auray, à Vannes, pas bien loin.

* * *

N'ajoutons plus qu'un mot. — Sans avoir poussé notre étude jusqu'à nos derniers temps, nous croyons cependant que la dévotion de nos Pères s'y est maintenue à l'égard de notre Sainte. Un *Diario* ou calendrier du couvent de Colorno près de Parme, pour l'année 1783, porte cette rubrique au 26 juillet : " Fête de sainte Anne. Avec la plus grande dévotion (*con somma divozione*) nous devons honorer cette grande Sainte... La messe est à l'autel de la Sainte-Famille... Le matin, à l'heure habituelle, récitation du très saint Rosaire, et alors commence la neuvaine de notre Père saint Dominique à son autel [21]. "

On peut encore, dans l'Ordre, goûter ce rapprochement, et ce serait partager les goûts de cette petite sœur dont parle le R. P. Cormier, la sœur Jeanne de Serres, tertiaire dominicaine, qui ajoutait à ses pratiques quotidiennes un pèlerinage hebdomadaire, le samedi à Notre-Dame de la Garde, et d'autres annuels à la Sainte-Baume, à Saint-Maximim, à Apt, en l'honneur de sainte Anne, à Notre-Dame des Lumières près du berceau de son enfance [22].

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1) Seraph. Razzi, *Vite de i Santi e Beati del Sacro ordine de Predicatori cosi huomini come donne,* Florence 1577, et Palerme 1605. — Miechow, *l. cit.,* t. VI, p. 130. — *Acta sanctorum,* t. LXI, p. 152 : "Quum anno 1759, die 25 augusti, investigare cultus publici B. Benvenutæ indicia pergeretur, allatæ sunt septem pictæ imagines a peritis recognoscendæ, etc... ". — (2) Migne, *Patr. lat.,* t. 185, col. 1504, *op.* S. Bernardi, t. IV. — (3) Ripoll, *Bullarium Ord. Præd.* (8 in-fol., Rome, 1729), t. VIII, p. 453. — (4) Quétif et Echard, *Scriptores O. P., t.* III, p. III, IX,. — (5) Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles,* t. III, p. 350, ou notre volume précédent.

(6) Vol. précéd. p. 649. — (7) Dans de Wailly; *Recueil des Hist. des Gaules,* t. XXI, p. 744.

(8) Anglus, Eboracensis patria et professione sacræ theologiæ magister, eruditione ecclesiastica clarissimus, florebat quam maxime ad annum 1373. Is est quem alii Stobeum vel Stolbey corrupte nuncupant. Hæc ejus opera : *Chronica Pontificum Ecclesiæ Eboracensis... Officium completum et missa de Nomine Jesu et aliud de Beata Anna.* Quétif, *Script. Ord. Præd.,* I, 671.

(10) *Acta capitulorum gen. Ordinis Præd.,* III, 269, Martial Auribelli étant Général. — (11) *Capit. O. P. ut supra,* IV, p. 95, 126, 158. — (12) *Conf. sur les lit. de la S. V.,* t. IV, 617 et 619. — (13) Chs. Cosnart, *Hist. du Couv. des Fr-Pr. du Mans* (in-8, Le Mans 1879), 27-200. — (14) Millin (Aubin-Louis), *Antiq. nat.* ou *Recueil de Monum. pour servir à l'Hist. gén. et part. de l'Empire fr.,* 5 in-8, Paris 1790, t. IV, p. 43.

(15) "Au bout de l'église, une chapelle qui a un enfoncement de quatre ou cinq pieds au-delà de l'épaisseur du mur, dans laquelle on a pratiqué une grande niche remplie de plusieurs figures. Celle du milieu représente l'enfant Jésus, dans un berceau, à côté duquel est la sainte Vierge habillée de pied en cap comme une jeune mariée, les cheveux nattés derrière la tête, couverts d'une dentelle d'or. Ses habits magnifiques se changent selon la saison, et les temps de l'Eglise. Elle a un très beau chapelet à la ceinture. Sainte Anne, qui est de l'autre côté du berceau, est habillée comme une vieille Dame, d'une grande robe de velours noir, avec des dentelles d'or. Elle est assise sur un carreau à la manière du pays, et tient son chapelet à la main. Saint Joseph est à côté de sainte Anne, vêtu à l'espagnole, les culottes, le pourpoint et le manteau de damas noir, avec la golille, le bas de soie et le soulier de maroquin noir, avec la rose de rubans de la même couleur, les cheveux partagés sur le côté de la tête et poudrés, les grandes lunettes sur le nez, le chapeau à forme plate sous le bras gauche, l'épée de longueur et le poignard, avec un très gros chapelet à la main droite. Deux autres saints habillés en évêques, la crosse d'une main et le chapelet de l'autre." *Voyages du P. Labat en Espagne et en Italie* (8 in-12, Amsterdam 1731), t. I, p. 15.

(16) Mortier, *Hist. des Mtres Gen. de l'O. des F. P,* t. IV, p. 268, d'après H. Styxa, *Hist. Prov. Bohemiæ,* II, p. 32. — (17) Lavigerie, *S.-A. de Jérusalem, Revue Thomiste,* 1893, p. 257 ; Fr. Ricordi, *Liber Peregrinationis.*

(18) Quétif et Echard, *Scriptores ord. Præd.,* t. II, p. 450 : "Vix ille pubertatis annos attigerat cum *Beatæ Annæ et Joachimi Monogamiam, Josephique Beatæ Mariæ Dei genitricis sponsi Virginitatem stylo propugnandam suscepit,* speciali in in id et eximio confecto opusculo, posteris, heu rerum vicissitudo ! temporum mox

injuria subrepto, paucissimisque illius foliis et quaternionibus etiamnum servatis superstitibus, quibus et auctoris intentum ejusque religio dilucide signatur et ætas his verbis :

" Hæc igitur sunt quæ pro Josephi virginitate, et pro Annæ unicis nuptiis mihi se offerunt dicenda : conati enim sumus pro nostra virilitate (?) secundum zelum Dei, nescio an secundum scientiam, sanctissimæ Annæ matronæ dignitatem extollere, et vulgi opinionem quam diu plerique imbiberant, vehementer elidere. Exilitatem ingenii mei puerilis, pauperiemque adolescentis prodidi, quare ignorantiam non excuso. Optaverim autem si quæ dixerim sapientum auribus minus consona, ut ætati venia detur. Ego enim miserabilis homunculus, et vix ulla commemoratione dignus, Romanis pedibus meum caput submittere debeo. — In conventu S. Crucis de Lombay ordinis Prædicatorum, anno Virginis partus millesimo quingentesimo octuagesimo quinto, ætatis meæ DECIMO NONO declinante, mensis maii decimo nono die."

Dans les Prolégomènes de Nicolas Figuières sur les *Commentaria in S. Scripturam* de Malvenda lui-même (tome I, in-fol. Lyon, 1650), on lit, § II : Primus felicissimi ingenii auctoris partus fuit opusculum de *Monogamia Beatissimæ Annæ Dei Gen. Mat.* deque Virginitate SS. Patriarchæ Joseph ejusdem SS. Virginis sponsi. In hujus operis calce sic auctor loquitor : Hæc igitur sunt, etc. Et après la citation : Utinam opusculum hoc tibi, Lector, dare possemus, sed communis inimici invidia mutilum mansit ; solum enim tertium, quartum et sextum quaternionem, qui et ultimus est, assequi potuimus. Prædictam subscriptionem transcripsi tibi ut in ea perspiceres vitæ auctoris gratam auroram ad illuminandum propensam, ac ejus in tam teneris annis maturitatem, fidem, ac in S.-R. Ecclesiam, velut innatam observatiam humilemque subjectionem.

Sébastien Michaelis (né vers 1543 à la Sainte-Baume, Provincial de la Province d'Occitanie en 1590) avait-il lu le "le petit livre" de Malvenda ? Nous regrettons en tout cas d'avoir, pour l'intégrité de l'histoire, à signaler de lui l'ouvrage suisuivant : *Démonstrations évangéliques sur la vraie généalogie et histoire de sainte Anne et de ses trois filles les saintes Maries, où est prouvé que les saintes Maries sont vraies seurs de Notre-Dame.* Lyon, Jean Philorc, 1592, in-4, 156 pages. " Paucos in suam sententiam traxit," affirment Quétif et Echard, t. II, p. 411.

(19) Voir ci-après. —(20) *Notes et documents de l'Hist. de S. Vincent Ferrier*, Paris, 1905, p. 35. Pour le sermon de Tolède, p. 195, et celui de Barcelone, p. 244. (21) *Diario di Colorno per l'anno 1783*, in-18, Parme 1783, p. 363. — (22) *Petite Année Dominicaine.*

Bibliographie

XIIIe s. Vincent de Beauvais, *Speculum historicum*, 4 in-fol., Douai 1624 ; proleg. c. 9 ; lib. VII, c. 64 ; lib. XXXI, c. 62. Nombreuses éditions.

Jacques de Voragine, *Legenda Aurea*, à la Nativité de la sainte Vierge, etc.

Bernard de la Guyonie, lieu cité.

XIIIe- XIVe s. Pierre de la Palu, *Petrus de Palude*, d'abord professeur de théologie à Paris, puis patriarche de Jérusalem en 1330 (1277-1342). On lui attribue trois sermons sur sainte Anne. *Ubi lateant* ? Ils ne se trouvent pas dans les *Sermones Thesauri novi*, 2 pt. in-fol., Strasbourg, 1508.

Anonyme dominicain du XIVe siècle. — *Discipulus redivivus* etc...opus ante

trecentos annos a pio et docto sacerdote Ordinis Prædicatorum conscriptum... collectum a fratre Bonaventura Elers, O. P., subpriore Medlingano, 2 in-8, Augustæ Vindelicorum, 1728. — Tome I, p. 294 : Sermo V, *De Conceptione S. Mariæ Virginis*. Légende de S. Joachim et de sainte Anne d'après le *De Ortu Virginis* de S. Jérôme : l'offrande refusée, l'apparition de l'ange, la Porte dorée, etc.

Saint Vincent Ferrier (1347-1419), O. P. : Beati Vincentii, natione Hispani, professione sacri Prædicatorum Ordinis, *Sermones de Sanctis*, in-12, Antuerpiæ, 1570. (Notes par le P. Damien Diaz, O. P.). Un autre volume, même ed., pour les dimanches et fêtes. — Festum et solennitas hodierna est illius benedictæ et sanctæ matris virginis Mariæ beatæ Annæ. Et sicut officium missæ fit de ea, ita erit et sermo noster (p. 277). — B. Anna habuit fructum suum, scil. Virginem Mariam, 1o Desiderando longe ; 2o Sperando certe ; 3o Conservando digne (278). — Sermo II de Nativ. B.M.V. : In principio Deus creavit cœlum et terram... Anna terra dicittur, & Joachim cœlum. Ratio quia mulier quantumcumque sit sancta et virtuosa, debet esse subdita, et vir debet esse dominus, et major in domo. Quia sicut terra non est nisi punctus respectu cœli a quo recipit influentiam, quia alias terra non fructificaret, ita uxor respectu viri a quo regitur ; etc. (363).

XVe s. Sancti Antonini, Archiep. Florentini, O. P., *Summa Theologica*, 4 in-fol., Verona, 1740. — Parentes Mariæ figurantur per cœlum et terram (t. IV, col. 929). — Beata A. assimilatur terræ, quare et quomodo (930). Il répète ici tout ce qu'on lit dans les Evangiles apocryphes et les Pères Grecs. — Vertus de S. A. et S. Joachim (col. 942).

Jean de Nider, du couvent de Nuremberg († 1438). Titre disparu. Après l'index du commencement : *Incipiunt aurei sermones totius anni de temp(or)e et de Sanctis*, etc., sacre pagine eximii p(ro)fessoris Ioannis Nider, etc., s. d. n. l., ; vers 1470, d'après Rosenthal ; in-4 à 2 col., non paginé ; très rare, d'après Hain, no 11798. — 2e partie, *Sermo III de Concept. B. V. M.* ; Sermo XXIX, In festo nativ. B. V. : Ita hæc (Anna) per votum et repromissionem a Deo Genitricem affert ut in hoc a nullo illustrium vincatur, etc.

1474. Léonard d'Utine (1400-1470) : Leonardi (Matthæi) de Utino, Ord. Præd., *Sermones aurei de Sanctis*, fort in-4 ; 1474. In festo Nativitatis gloriosæ Virginis Mariæ : Lætare Anna sterilis quæ non paris... —

XVe s. *Legenda sanctissimæ matronæ Annæ.—Carmina quædam in honorem s. Annæ et s. Dominici*. Manuscrit intéressant, sur papier, exécuté au XVe siècle, probablement par un frère-prêcheur. 36 ff. in-4, Vélin. Cap. I. De parentela sanctæ Annæ et parentibus eius. De generatione et posteritate sororis eius *Esmeriæ*. etc. — F. 25 : De digito sanctæ Annæ de civitate Perusiensi ad Coloniam Agrippinam delato (cap. XVII). — F. 26 v. Carmen in laudem S.A. : Anna parens... — Fol. 32. Incipit roseum crinale secundum :

Anna, tu summi decus es Olympi
Ac salus vera fragilis perempti :
Orbis hæc nostri capias rogata...

F. 35 r. : Epigramma ad sanctam Annam (10 vers) ; ad sanctum *Dominicum* 18 vers). Prêté par la Librairie Rosenthal.

Manuscrit de la bibliothèque Mazarine, 4315, Recueil de treize pièces imprimées et mss ; fin XVe et début du XVIe s. — Première pièce : *Historia perpulchra de Anna sanctissima* ; 41 feuillets existants ; caractères gothiques. Au frontispice, gravure : Jesus Maria Anna ; en haut, Dieu le père ; au milieu, la colombe.—

Fol. I. Incipit prologus in primum librum de origine Sancte Anne : De paupertate mea te pulsante, te inquietante, mi pater Dominice (etsi adeo quia amicus es sed quia importunus es), de cubili surrexi et præstiti utcumque quod ipse petisti. Præstiti certe non tibi ad votum sed quod michi ad manum venire potuit pro posse utique meo, non pro arbitratu tuo. Tu videris an satis justus exactor fueris quod pensare debueras non affectum erga me tuum sed meum caducum atque inane ingenium.. etc. — Suam auctor agnoscens insufficientiam Annæ præsidium implorat. — XIV. De magna in nos Annæ matris pietate et misericordia. — 22 vers : *Anna parens, etc.* — Liber secundus de Annæ et Mariæ nuptiis. Ch. XXIV, De Annæ deliciis commorantis cum Domino Salvatore et quod ei Christus in morte astiterit et consolatus sit.

XVIe s. 1510, — Clement Losow, des Frères-Prêcheurs d'Allemagne, *Legenda Sanctæ Annæ*, Nuremberg, 1510, in-8 (Quétif et Echard, t. II, p. 23).

1543. Anonyme, *Lectiones de certis Anni festis*, Antuerpiæ 1543.

1588. Seraphinus Razzi, *Vite de i Santi e Beati del sacro Ordine de Predicatori* etc. Florentiæ, 1588, in-4, et Traduction française, Paris, Adrien Taupinart, 1616, in-4.— Deux faits relatifs à sainte Anne et à des frères-prêcheurs.

1601. Ciaconii (Alfonsi), O. P., *Vitæ et gesta Summorum Pontificum*, 2 in-fol., Romæ, 1601 ; dans la Vie de Jésus-Christ, premier Pontife.

1613. Abrahami Bzovii, Ord. Præd., *Florida Mariana* (panegyrici 24), Coloniæ Agrippinæ, 1613, in-8 carré, relié avec les *Conciones quadragesimales* etc. (mêmes lieu et date). Dans le Panegyr. III, In festo Nativ. SS. Virg., p. 45, une colonne sur les parents de la S. Vierge.

1617. Nicolaus Lorini del Monte, " vir elegantia et eloquentia clarus," *Elogii delle piu principali sante Donne*, Florentiæ, 1617, in-4 (373 pag.)— Quétif, II, 406.

1630. R. P. F. Guillelmi Pepini, theologi parisiensis eximii, Ord. Pr., *Conciones de Imitatione Sanctorum* etc., in-8 carré, Cologne, 1630. Deux sermons *de B. Anna*, p. 315 et 320, imités de S. Vincent Ferrier, p. 421 : *De Nativ. B. Virginis.*

1633. P. Andreæ Coppensteinii Mandalensis (Ord. Pr.), *Nucleus aureus Conceptuum prædicabilium*, in-8 carré, Coloniæ (s.d.) ; imprimatur de 1633.— Fol. 476-479, 6 colonnes de texte très fin, sous le titre : *In festo S. Annæ Matris B. V. Mariæ.* Dignité de S. Anne.— Pars II. Annam monogamam fuisse, ac uniparam : cite d'abord les contradicteurs et prouve ensuite sa thèse.

1653. — H. B. de Lanuza, episcopi Barbastrensis et Albarrazani, O. P., *Medulla cedri Libani, sive Conceptus prædicabiles super Dominicas*...et t. II, *Supe. Festa*, 2 in-8 carré, Antuerpiæ, 1653. — Concio CII : In festo S. Annæ Matri. Virginis Mariæ (p. 348 à 356) ; texte : Pro puero isto oravi et dedit mih. Dominus petitionem meam. I Reg.I.

1667. Prieur du Couvent de Pleissen, en Bohême, Fr. Raphaelis Delaminetz, O.-P., Prior Conv. Pilsnensis in Bohemia, *Paradisus Concionotorum tetralogiæ mysticæ* ; 4 tomes reliés en un énorme in-8 carré ; Aschaffenburgi, 1667. Le 2e titre porte : Sermones...quos decantavit lingua et calamo Fr. Raph., etc. — Quatre sermons sur S. Anne — de p. 197 à 208 inclus. de la deuxième pagination. III .Verumtamen tametsi S. Anna non nisi unicam mundo filiam produxit, & tamen filia centenis et millenis, infinitisque aliis filiis et filiabus longe prævaluit (p. 205).

Le Père Martineau (1640-1720), Belles pages sur l'épreuve de la stérilité ; dans sermon publié par Houdry, *Bibl. des Prédic.*, Paris, 1868, t. XIV, p. 615-16.

1678. R. P. Piat Heylinck, O. P., Sermons sur les Grandeurs de la Mère de Dieu (" pour le Soulagement des Prédicateurs "), in-12, Douay, 1678. — Marie est un trésor que sainte Anne a découvert au monde. Exorde : Sainte Anne est appelée Terre, Vigne, Olive, Forest, Montaigne, Paradis, Thresorie, Thresor. Elle est appelée Terre, d'autant qu'elle a produit ce très noble Rosier d'où est née cette Rose très odoriférante du Verbe Incarné, dit S. Vincent Ferrier... ; Vigne, d'autant que d'icelle comme d'une vigne est sortie cette grappe, qui enyvre dans le ciel tous les Bienheureux... Serm. II, pour le jour de la Naiss. de la V. (p. 110).

1698. Caroli Petri, O. P., S. T. L. et Jubilarii, *Conciones thomisticæ*, 2 in-12, Cologne, 1698. — T. I, p. 225 : Multæ filiæ congregaverunt etc. *Sujet :* Sanctam Annam, Deiparam pariendo, omnes veteris testamenti feminas sanctitate vicisse...

XVIIIe s. 1726 : Petri Pauli Corsi (Messanensis), Ord. Præd., *Encomia inter Sanctas sanctissimæ Annæ, Dei genitricis Mariæ matris*, in-8, Messine, 1726.

1736. Vincentium-Ludovicum Gotti, Ord. Pr., S. Rom. Eccl. Card., *Veritas Religionis Christianæ, et librorum quibus innititur... demonstrata per*—, 2 in-fol., Venise, 1750. Edition antérieure. Tome I, c. III, p. 279 : B. Mariæ parentes ; y soutient la monogamie, et revient plus loin sur le sujet, p. 569.

1743. Conradus Prigelius, S. O.P., S. Theol. Mag., *Centifolium vernans flore, et fragrans odore Rosæ mysticæ* (seu centum Sermones de Mariano Rosario), Augustæ Vindelicorum, in-8 carré, 1743.— Un sermon sur sainte Anne, p. 367, où il lui consacre l'exorde, en citant Trithème : Un client du Rosaire malade, à qui la S. Vierge apparaît et recommande d'ajouter après chaque dizaine un *Pater* et un *Ave* en l'honneur *de S. Anne* (Trith., C. 3 *de Laudibus S. Annæ*).

1746. Cano (Melchior), *Opera*, gr. in-8 carré, Bassani, 1746. Cf. *De Locis*, lib. XI, c. 5.

1761. Graveson (Amat de), O. P., *De Vita, mysteriis et annis Jesu Christi*, préambule à son *Historia ecclesiastica*, 7 in-4, Venetiis, 1761.

1770. Serry (Hyacinthi), O. P., *Opera omnia*, 6 in-fol., Lugduni, 1770. Au t. III : *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ de Christo ejusque Virgine Matre—habitæ in Academia Patavina.* Voir *Exercit.*, XVIII, p. 61 sq.

Poésie liturgique

21. Hymne.

Ad Vesperas.

1. Solemnitas fidelium
Magnum revolvit gaudium,
Congaudeant cœlicolæ,
Piæ lætentur animæ.

2. Mariæ Mater inclita,
Quæ condonata merita
Declarat in vocabulo,
Præsenti migrat sæculo.

3. Obtentu mater filiæ,
Mariæ plenæ gratiæ,
Nobis auctorem omnium
Reddat Anna propitium.

4. Annam honorant angeli,
Superni quam palatii
Deducunt in sacraria
Pro natæ reverentia.

5. Annam certatim concinunt,
Dum complacere gestiunt
Imperatrici cœlicæ,
Parentis hujus filiæ.

6. Anna, beati nominis
Parensque tantæ virginis,
Quod tuo sonas nomine,
Tibi devotis obtine.

7. Sit laus paterno lumini,
Sit filioque flamini,
Qui nos per Annæ meritum

Cœli ducat ad aditum.

Diurn. ms Dominicain, 14e s. ; cod. d'Aarau (Suisse). — Brev. ms. de Marienberg, 14e s., etc. ; Dreves, XXIII, 117.

22. *Ad Nocturnum.*

1. Chori plaudant alacriter
Angelorum et hominum,
Congratulando pariter
Matri reginæ virginum.
2. Quæ regum et pontificum
Proles et mater pauperum,
Ornat hortum Dominicum
Velut lignum fructiferum.
3. Ex Joachim, quem habuit
Vitæ virum eximiæ,
Cœli reginam genuit,
Matrem solis justitiæ.
4. In sedibus regalibus
Cum filia jam jubilat,
Quæ præ beatis omnibus
Ut sol præ stellis rutilat.
5. Sit honor regi gloriæ,
Qui meritis et precibus
Hujus matris et Filiæ
Nos jungat cœli civibus.

Brev. ms. dominicain, an 1407 ; cod. de Stuttgart, I, v. 46. — Psautier ms. du Carmel d'Heilsbronn (Bavière), 15e s. ; cod. de Stuttgart, I, v. 95. — Hymnaire ms. Néerlandais, 15e s ; cod. de Cambridge. — Dreves, XXIII, 118, et Polius, *Exegeticon.*

23. HYMNE.

1. Solemnitas est Annæ viduæ ;
Quæ nos lavit a mundi fœtibus ;
Celebratur hodie :
Dies est lætitiæ.
2. De radice Jesse propaginis
Hanc eduxit Creator sæculi
Manu sapientiæ,
Suæ templum gloriæ.
3. Stella nova ex ea oritur,
Hujus ortu mors nostra moritur ;
Evæ lapsus jam restituitur
In Maria.
4. Ut aurora Anna progreditur
Velut luna pulchra describitur :
Super cuncta ut sol eligitur,
Mater pia.
5. Mater clemens et mater unica,
Virga fumi sed aromatica,
In te cœli mundique fabrica
Gloriatur.
6. Te signarunt ora prophetica,
Tibi canunt Salomon cantica,
Te vox angelica
Protestatur.
7. Verbum Patris processu temporis
Intrat tuæ secretum filiæ :
In hac totum et totum deforis
Simul fuit.
8. Fructus virens virentis arboris,
Christus gigas immensi roboris,
Nos a nexu funesti pignoris
Eripuit.
9. O beata Anna, mater pia,
Intra tuum celasti gremium,
Quo salutis reis remedium
Indulgetur.
10. O vera spes et inclyta via,
Fac post vitæ præsentis stadium
Ut optatum in cœlis bravium
Nobis detur. Amen.

Dans M. Barge, O. P., *Cantus pro bened. SS. Sacr.*, Desclée, in-8, 1909 : Ex veteri codice *O. P.*, *sæc.* XV.

24. SÉQUENCE.

1a. Alma mater generosa,
Nam Mariam peperisti,
1b. Quæ præ cunctis gratiosa
Genitrix est Jesu Christi.
2a. Hæc pretiosa munera
Nobis, Anna, contulisti.
2b. Tu es arbor fructifera,
Duplum fructum pertulisti.
3a. Tu columna luminosa
In tenebris effulsisti.
3b. Tu es terra fructuosa,
Quæ tantum germen dedisti,

4a. Quod Mariam genuisti
Matrem regis omnium,
4b. Per quam mundo reddidisti
Flebili solatium.
5a Virga Jesse florida
In radice humida,
Anna matre, crescit.
5b. Sic ex nube rorida
Stillat unda fluida,
Qua mundus virescit.
6a Tu origo gloriosa
Summæ prolis exstitisti,
6b. Nos ad regna gaudiosa
Ducas, quæ tu conscendisti.

Prosarium ms. dominicain, 15e s., Codex d'Angers, 90. — Dreves, x, 730 (référence unique).

---

25. Office.

In I Vesperis

1. Diem festum Annæ sanctæ
Celebremus in gloria !
Militans cum triumphante
Jubilet Ecclesia !
2. Plaudat chorus fidelium,
Cœtus canat credentium,
Annam beatam feminam,
Annam matronam inclytam.
3. Ex hac Maria prodiit
Quæ sola matrum protulit,
Salva pudoris clausula,
Natum regentem condita.
4. Ambæ parentes nobiles
Ambæque prædicabiles,
Mundi lucernæ splendidæ
Divino micant lumine.
5 Sit laus paterno numini
Sit Filio, sit Flamini
Qui nos per Annæ meritum
Cœli ducant ad aditum. Amen.

In I Nocturno Antiphona.
Manum suam Anna misit ad fortia,
Et digiti ejus
Apprehenderunt fusum.

Psalmi unius Virginis — Antiphona.
Manum suam aperuit
Inopi et palmas suas extendit
Ad pauperem.
Ant. Fortitudo et decor
Indumentum ejus et ridebit
In die novissimo.
℣. Diffusa.
℟. I. Anna florens clara prosapia
Juxta nomen abundans gratia
Generavit reginam virginum
Quuæ cunctororum portavit
Dominum
℣. Digna quidem cœlesti titulo
℟. Stellam maris produxit sæculo.
— Generavit, etc.
(Voir *Benedictins.*)
℟. II. Stirps Aaronis sanctam
Cum stirpe David dedit Annam
Quam genus et mores
Commendant claraque proles.
℣. Prodiit ex Anna
Vas portans nobile manna.
℟. III. Te felix domina
Sublimat filia trina
Prima Deum cœli
Genuit credens Gabrieli
℣. Dum aliæ natos
Genuerunt hosque beatos.

In 2 Nocturno : Ant.
1. Os suum aperuit sapientiæ
Et lex clementiæ in lingua ejus.
2. Consideravit semitas domus suæ
Et panem otiosa non comedit.
3. Date ei de fructu manuum suarum
Et laudent eam in portis
Opera ejus.
℣. Specia tua.
℟. IV. Anna nupta Joachim
Deo servivit sedula,
Quæ produxit stellam maris
Naufragantibus seculo.
℣. Strips nobilis,
Virtute spectabilis,
Larga egenis,
Omni grata populo.
℟. V. Oriunda ex Bethlehem
Clara Anna duxit originem.
Ex alto regum sanguine

Et summorum sacerdotum
sacro genere.
℣. Tam clarum genus magnis
virtutibus
Venustavit et sanctis operibus.
℟. vi. Anna floret ut lilium
In summi regis curiâ,
Thronum adepta regium
Cum immortali gloria,
Inter matronas rutilans
Ut sol mundum illuminans.
℣. Jam cum sanctis gaudebit in
patria
Summi boni fruens præsentiâ.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Ego quasi therebinthus
Extendens ramos meos,
Et rami mei
Honoris et gratiæ.
2. Ego quasi vitis fructificavi
Suavitatem odoris
Et flores mei fructus
Honoris et honestatis.
3. Beatus venter qui te portavit
Et beata ubera
Quæ te lacteverunt
Dominam et Salvatricem mundi.
℣. Adjuvabit.
℟. vii. Felix Anna cujus tres filiæ
Sic preventæ sunt dono gratiæ
Ut felices præ cunctis cæteris
Sunt jam in liberis.
℣. Prima gingnit regem gloriæ
Sex sanctos præcipuos aliæ.
℟. viii. O Mater Anna nobilis
Oliva pulchra fertilis
Alto fructu fecunda.
Beata cujus ubera
Suxit virgo puerpera
Ab omni labe munda.
℣. Anna mater egregia
Conserva Dei gratia
A morte nos secunda.
℟. ix. Trinitati laus æterna ;
Anna, die hodierna
Tendit ad superna gaudia ;
Regnat et exultat cum liberis
Cujus sanctissimi ventris
fructus amabilis
Est reclinatorium aureum
Trinitatis
℣. Speciosa facta est et suavis
In deliciis tuis.

Brev. ms. dominicain du comm. du xve s., chez M. Rosenthal (1891). Qu'il fût " dominicain," on en jugeait de suite par les fêtes propres à l'Ordre. Sur velin ; 12 centim. par 17.

AUGUSTINS — CHARTREUX — PRÉMONTRÉS — JÉSUITES

Quelques notes encore

Les Augustins

Dès le xive siècle, les Augustins faisaient la fête de sainte Anne, comme en témoignent l'hymne *Præclari Patris Abrahæ* et le bel office rythmé que nous donnons plus loin. La fête était solennelle, si nous pouvons prendre à la lettre la première antienne de Vêpres : *Annæ sanctæ celebremus : Inclita solemnia ;* si surtout ce genre d'office était, comme nous le croyons, réservé aux grandes fêtes.

Il semble bien d'ailleurs que la Sainte était en grande vénération chez eux

depuis longtemps. Ainsi, voyons-nous que l'an 1254, ils fondaient sous son vocable leur monastère d'Enghien, le plus ancien de cet ordre dans les Pays-Bas. Walter I, alors duc d'Enghien, en posa la première pierre. En 1301, furent jetés les fondements d'une nouvelle église destinée à remplacer la chapelle primitive devenue insuffisante. " Incendiée plusieurs fois et rebâtie en dernier lieu au commencement du dix-septième siècle, elle subsiste encore, " écrit M. Ernest Matthieu en 1878[1].

Un autre couvent du même nom s'éleva à la même époque selon les uns, en 1515 seulement suivant les autres, à Liège[2], et en 1602 la ville lui fournissait des subsides pour la construction ou la reconstruction de son église[3]. Il reste de ce couvent un très curieux monument artistique portant pour monogramme F. I. LA. et que M. Pinchart décrit ainsi : " Ce monogramme est encore une addition à faire au dictionnaire de M. Brulliot. Il se trouve au bas d'une gravure sur bois des plus grossières, faite, croyons-nous, par quelque frère (*Frater Joannes Lambertus ?*) du couvent des Augustins Chaussés près de Liège, d'où elle s'en est allée à Saint-Trond, car nous l'avons trouvée collée dans un manuscrit incomplet provenant de cette corporation, et qui a été mis au rebut. Elle représente sainte Anne avec la sainte Vierge et l'enfant Jésus, entourés de douze autres figures, au-dessous desquelles s'élèvent des colonnes qui soutiennent une espèce de portique. Au bas se trouvent ces quatre vers :

O Mère sainte Anne digne qu'on réclame :
Voz chapelain d'aupres de liege,
Les Augustins de corps et d'ame
Vo' priêt ê hault po(ur) avoir siege.
1577

„Cette gravure est haute de 28 cent. et large de 18.5. L'épreuve que nous en avons semble avoir été tirée à la main, car plusieurs tailles ne sont pas marquées sur le papier[4]. "

Le couvent de Lierre, et deux autres à Paris, le premier pour les hommes, le second pour les femmes, portaient aussi le même nom. Selon Sauval, les Augustins étaient venus s'établir à Paris en 1259, et l'on peut croire que cette dédicace de leur couvent à sainte Anne datait de sa fondation même. Les Augustines, venues plus tard, en 1640, s'établirent au coin de la rue du Cheval-Vert et des Postes, faubourg Saint-Marcel[5].

Nous trouvons de plus dans nos notes deux autels, l'un au couvent de Cologne, l'autre au couvent d'Aoste en Piémont, ce dernier " construit en briques, avec une table de pierre et décemment orné," comme le porte un compte-rendu de visite épiscopale de l'année 1625[6].

Aux monuments liturgiques du XIVe siècle cités tout à l'heure il convient d'ajouter une hymne du XVe, et de bons ouvrages publiés dans les Pays-Bas, en Italie, en Espagne, de 1528 à 1701.

Les Chartreux

En 1413, les Chartreux ajoutèrent à leur calendrier les fêtes de sainte Anne et de saint Thomas d'Aquin alors prescrites pour l'Ordre[7], et en 1569, celle de notre Sainte y devint solennelle[8].

Nous avons parlé ailleurs des chartreuses de Coventry et de Bruges[9]. Ni l'une ni l'autre n'existent plus, mais celle de Louvain n'a pas totalement disparu et ses ruines sont très intéressantes à visiter. Nous ne sommes pas sûr, bien qu'on nous l'ait affirmé, que sainte Anne en fût la patronne, mais nous savons au moins qu'elle y était honorée. Que prouve autre chose en effet ce vitrail qu'on lui avait consacré et qui fut placé en 1502, dans le chœur de l'église conventuelle, comme nous l'apprend une chronique de ce couvent conservée à la bibliothèque royale de Bruxelles[10] ? — Le vitrail, qu'est-il devenu, lui, et tant d'autres monuments précieux où l'histoire de la piété, comme l'histoire de l'art, trouverait matière à ses meilleures pages ?

Qu'est devenue aussi l'ancienne chartreuse de Bologne avec son église dédiée à sainte Anne ? Que reste-t-il d'une autre que nous rencontrons au dix-septième siècle près de Nancy, et placée sous le même patronage ? A Cologne, le couvent de Sainte-Barbe-aux-Chartreux existe-t-il encore et conserve-t-il toujours son ancienne relique de la Sainte ?

Mais les livres ont chance de vivre et quelques bibliothèques possèdent encore les ouvrages du Père Dorlandus (1454), de Gautier Born (1499), de Pierre Cousturier (1523), de Joseph Peborch, sans parler des sermons du célèbre Lansperge (1490-1529), ni de la *Vita Christi* de Ludolphe de Saxe ou Ludolphe le Chartreux — toutes œuvres qui racontent la légende de la Sainte.

Arrêtons-nous un instant à Pierre Dorlandus. C'est en allemand qu'il aurait écrit sa *Vie de sainte Anne* et selon toute vraisemblance, dans les dernières années du quinzième siècle. Ce texte original existe-t-il encore ? Nous ne savons pas. Il en fut publié une traduction latine dans l'ouvrage susdit de Ludolphe le Chartreux, Lyon 1542. Malgré nos recherches et nos désirs, nous n'avons pu trouver nulle part cette édition, mais une autre de 1642 que M. Rosenthal, de Munich, a bien voulu nous envoyer en examen. Celle-ci porte pour titre, si nous traduisons : *Vie de N.-S. J.-C.*, par le R. P. Ludolphe de Saxe, chartreux... A la fin est ajoutée la *Vie de sainte Anne, mère de Marie, mère de Dieu,* par le frère Pierre Dorland, du même ordre, Lyon, 1642. A la page 739, commence la vie de la Sainte sous ce titre également traduit : " Vie de la très glorieuse Anne, mère de Marie, Mère du Christ, résumée par Ascencius sur la très suave histoire de la même Sainte, composée jadis en allemand par très religieux homme frère Pierre Dorland, des Chartreux de Zeelhem."

Ce petit ouvrage a de la valeur, et la plupart des *Légendes* postérieures l'ont cité à qui mieux mieux. Nous remarquons surtout les pages relatives

à la mère de sainte Anne et à son mariage, les meilleures sur le sujet. Ce même Dorlandus avait encore écrit un *Diadema sanctæ Annæ* en vers élégiaques, et Pâquot nous apprend qu'il s'en conservait un manuscrit à la chartreuse de Zeelhem, avant les ravages des calvinistes[11].

Le second biographe, Gautier Bor ou Born, est un de ces auteurs, comme il y en a toujours eu un grand nombre, un grand nombre avant lui, un grand nombre après lui, qui ont l'air de croire et de donner pour certain tout ce qu'il leur plaît d'imaginer. Il a tout vu, il sait tout. Il sait, par exemple, que, après le départ de la sainte famille pour l'Egypte, sainte Anne, qui n'avait pas eu connaissance de ce départ, " s'en alla en hierusalem estant fort desolee demandant apres elle de rue en rue et de maison en maison ; apres fist encoires le semblable en Bethleem en Bethanie en Jerico en Affrique en Samarie et en Naim et en tous lieux ou il luy estoit possible aller... " (ch. XXXVIII). Il sait " comment elle eut grand pitié touchant l'occision des petits innocens " (ch. XXXIX), et " comment aussi elle cueillit les petits enfans mors hors du sang courant et les nettoya et les fist enterrer " (ch. XL) ; " comment elle print congé de ceulx de Bethleem quand elle se voulut rendre es desers " (ch. XLII), et " comment encore au desert elle fut tentée de l'ennemy " (ch. XLIV), jusqu'à ce que " JÉSUS avec toute sa compagnie vînt la visiter " (ch. XLVII). Le livre fut " corrigé et mis en langue françoyse par Josyf de Peborch," qui eut grand soin, on le voit, de nous conserver ces précieuses révélations.

Il faut pardonner à Pierre Cousturier (Petrus Sutor) la dissertation qu'il fit imprimer à Paris en 1523 sur le *triplici connubio divæ Annæ* comme aux opinions de Lansperge sur le même sujet, comme à certaines strophes d'hymnes ou d'offices liturgiques. C'est Cousturier lui-même qui nous l'apprend : *Variæ siquidem sunt humanorum animorum habitudines* (fol. 58), et pourquoi nous-mêmes sommes-nous si délicats ?

Les Prémontrés

Les Prémontrés avaient à Paris une église dédiée à sainte Anne. Leur prieuré, situé au coin des rues Hautefeuille et de l'Ecole de Médecine, avait été établi vers 1260. L'église fut reconstruite en 1618 et c'est sous cette date que nos documents en font mention, mais on ne dit pas que ce fut alors sous un patronage nouveau. Il est au contraire permis de penser que ce patronage était ancien, contemporain peut-être de la chapelle primitive. De cette église, il reste encore aujourd'hui l'abside, et c'est selon M. Bordier, la maison appelée la Rotonde. Les autres bâtiments ont été démolis en 1817[21].

Nous avons pris note aussi d'un autel dans un couvent situé près de Cologne et d'un autre dans le couvent de Coblentz. Ailleurs, c'est-à-dire aux environs de Louvain, dans un prieuré qui remonte au douzième siècle, une sculpture en bois attirait notre attention : le groupe si populaire autrefois

de sainte Anne portant sur ses genoux à la fois la sainte Vierge et l'enfant-Jésus. Les traditions du couvent attribuent ce travail à un frère convers et en assignent la date au quinzième siècle. Hauteur 75 c... Décor de l'époque.

Des mêmes religieux nous avons l'hymne *Ave Mater Anna* imitée de l'*Ave Maris Stella.*

Les Pères Jésuites

Dès les premiers temps de leur fondation, les Pères Jésuites consacrèrent à notre Sainte plusieurs de leurs maisons. Trois nous sont mentionnées dans "l'Histoire du premier siècle de la compagnie :" l'une à Watènes, en Belgique, l'autre dans la Province du royaume de Grenade, la troisième dans la Province de la Germanie supérieure[13]. Aux environs de Bruxelles, à Dilighem, au pied d'un côteau sur lequel s'élevait une antique abbaye, près du chemin conduisant à Merchten et à Termonde, deux Jésuites attachèrent à un arbre, vers l'année 1640, une statue de sainte Anne. En 1649, François de Kinschot et sa femme Marie-Gertrude de Lanchals, bâtirent en cet endroit une chapelle ; ils y fondèrent le 30 avril 1650, deux messes hebdomadaires qui se célébraient le lundi et le mardi, un salut du samedi, et trois messes annuelles pour les jours de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne ; ce petit édifice portait pour inscription : *Languentium medecina.* Il a entièrement disparu[14].

En 1670, les Pères Jésuites demandaient des sculptures à Luc Fayd'herbe (1617-97) pour leur chapelle de Malines, dite "de la Sodalité." La chapelle a été détruite, mais ces sculptures ont été conservées. On peut les voir sous le grand portail de Saint-Rombaut. C'est d'un côté, dans une niche du mur soutenant la tour, sainte Anne assise ayant la Vierge à ses côtés, groupe en pierre largement taillé, expressif et riant, mais peut-être un peu épais ; de l'autre côté, dans une niche symétrique à celle-ci, saint Joachim assis prenant un livre que lui présente un génie debout.

Les plafonds de l'église des Jésuites à Anvers ont été brûlés, et l'art en même temps que la piété y a perdu une œuvre précieuse de Rubens : une *Sainte Anne avec la Vierge.* Le Cabinet des Estampes de Bruxelles nous en a fait voir une reproduction par la gravure, et c'était notre intention, comme pour tant d'autres, de la donner ici quelque part.

Une des salles de l'*Universita degli Studii* à Gênes nous montre saint Louis de Gonzague et saint Stanislas de Kostka en compagnie de sainte Anne et de saint Jean-Baptiste. L'œuvre est de Sébastien Galeotti (1675-1746).

Maintenant allons-nous interroger l'immense répertoire qui a pour titre : *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus ?* Le nom du Père de Backer et des relations personnelles avec son continuateur, le R. Père Sommervogel, nous y invitaient irrésistiblement. C'était un long travail, mais en est-il un de plus intéressant que de chercher et surtout de trouver ? Si des pages, des centaines de pages à la file, des volumes entiers même ne nous

apportaient rien, d'autres au moins fournissaient une petite note, et c'est ainsi que, à la fin de nos recherches, les *ouvrages spéciaux* dépassaient la quinzaine : nous entendons les ouvrages proprement dédiés à la Sainte, à son histoire, ses miracles, son culte ; nous entendons les ouvrages déjà anciens, allant des premières années du XVIIe siècle à 1866, le dernier que nous signalons plus loin, mais non sans doute le dernier qui ait paru.

Il faudrait compter en outre tant d'autres écrits où il est parlé de la Sainte : la *Vita Christi* de Lucas Pinelli, les *Méditations sur la vie du Christ* de Canisius, les *Fêtes de la Vierge* de Pierre Bivar (Biverus), l'*Historia Deiparæ* de Christophe de Castro, *la Vie de notre Vie* du Père Coleridge, deux ouvrages, ces derniers, où les pages consacrées à la Mère de la sainte Vierge, sont les meilleures, les plus étudiées, les plus consciencieuses qu'on puisse lire. Il faudrait aussi compter tant de panégyriques, sermons, discours, poésies diverses, excepté des hymnes liturgiques, et cela uniquement sans doute parce que le temps des liturgies particulières et de l'hymnographie à pleins bréviaires était déjà passé quand saint Ignace fonda sa Compagnie de Jésus.

Parmi les spécialistes ou les hagiographes proprement dits, notons au moins quelques auteurs. L'un que M. Henri Brémond vient de rendre à la gloire en disant de lui tout le mal et tout le bien possible — " la gloire est un mélange de voix confuses," pensait Bossuet, les voix d'une même personne peut-être aussi bien — l'un, Etienne Binet (1569-1639), " François de Sales et Mascarille," qui " a délayé en trente ou cinquante volumes l'*Introduction à la Vie dévote*," " intolérablement prolixe," mais " parfois délicieux, toujours imprévu," " d'une verve étincelante " et d'un " entrain irrésistible[15]," le même Père Binet " aurait composé une *Vie de sainte Anne et de saint Joachim* qui fut traduite en espagnol par le P. Vallejo." Pourquoi ce conditionnel dubitatif ? Parce que nous citons le P. de Backer (I, col. 664), et qu'il faut toujours citer textuellement. Cependant un magnifique ouvrage paru à New York en 1858 (chez Dunigan), *The Life of the Blessed Virgin*, donnait comme étant du Père Binet la *Vie de sainte Anne* qu'on y faisait entrer pour les premiers chapitres.

Biverus — de son nom latinisé — fait deux parts de son livre, un livre de 800 pages, la première aux fêtes de la sainte Vierge, la seconde à la Mère de la Vierge, sous ce titre : " Privilèges sacrés de la bienheureuse Marie communiqués à saint Joachim et à sainte Anne. " Autant vaudrait dire que les parents de Marie occupent tout le livre, puisqu'ils en emplissent même la première partie : " Sainteté de Joachim et d'Anne (p. 18) ; culte universel de sainte Anne (24) ; sa maternité miraculeuse (135) ; sa béatitude (244) ; son oblation de la Vierge (283) ; sa double maternité à l'égard de Marie, petite enfant par la chair, mais si grande par l'esprit (417). La seconde partie est divisée en trente-sept articles : A ses parents, Marie communique la gloire ; elle est pour eux l'aurore, la lune, le soleil, la grâce, la victime, le livre ouvert, la splendeur, la richesse, la voie lumineuse, le fruit de bénédiction, la joie, le ciel vivant, etc. etc. Puis vient l'éloge de Joachim

et d'Anne, de leurs vertus, de leur dignité incomparable, puisque " leur image, c'est leur Fille et leur Petit-Fils ; puisqu'ils sont grands et élevés comme des dieux."

Plus sobre d'images, moins brillant de style, le Père Guillaume Cuper est l'auteur de la remarquable étude qui se trouve au 26 juillet des *Acta sanctorum*. Il ne faut pas grand temps pour reconnaître ici une critique judicieuse et très sûre, une grande liberté d'appréciation, des documents, des faits pris aux bonnes sources, enfin de l'*histoire*, autant du moins que le sujet en peut comporter. En tout cas, au lieu de la légende pure et simple, romanesque ou dramatique, comme elle nous est faite d'ordinaire, nous avons avec lui de l'*étudié*, du *sérieux*, et fût-on soi-même des plus prévenus et des plus sceptiques, on se tiendrait satisfait. Nous signalons surtout le chapitre : *Utrum sancta Anna fuerit monogama, et Deipara illius unigenita.* La réponse conclut à l'affirmative, évidemment.

Remarquons de suite au sujet des 15 ou 16 ouvrages dont nous parlons la diversité de leurs origines. Quatre ou cinq ont été imprimés en France (Kernatoux, Martin, Mermillod, etc.) ; un à Mayence (Christophe de Castro) ; deux en Anvers (André de Boye et Bivar) ; un à Vilna (Tylkowski) ; un à Varsovie (Jean Korsak) ; un à Bologne (Francisco Mariani) ; deux à Naples (Auriemma et Bersani) ; un à Palerme (Polisicchio) ; deux en Espagne (Emmanuel Hortigas et Garcia, le premier à Saragosse). De là nous pourrions peut-être déjà conclure que la dévotion à sainte Anne, chez les Pères Jésuites, n'a pas été locale, mais très largement répandue dans la plupart des lieux qui ont eu l'avantage de les posséder, une dévotion réelle et franchement diffusive d'elle-même, à ce qu'il nous en paraît.

Il ne manque pas d'autres indices et l'un, par exemple, intéresse particulièrement notre pays. Quand la France autrefois s'avisa de venir fonder un royaume sur nos " quelques arpents de neige, " les Jésuites estimèrent un honneur et un grand bonheur — leurs écrits en témoignent — d'y périr de froid, de faim, de tous les genres de mort que pouvait inventer la férocité des Iroquois. En attendant, ils apprenaient les langues sauvages, catéchisaient, prêchaient, faisaient l'école, fondaient des missions ici, là, fort loin, jusqu'aux grands lacs, au Mississippi, en Louisiane, et partout ils semaient le nom et le culte de sainte Anne. Nous le verrons mieux ailleurs, mais notons dès maintenant que, ici même à Québec, où pour l'instant ces lignes sont écrites, ils établirent, dès les premiers temps de la colonie, la Confrérie de sainte Anne, eux-mêmes avec Monseigneur de Laval s'en constituant les premiers associés.

S'il était permis à qui que ce soit de se mettre en scène, l'auteur ajouterait qu'il a jadis personnellement constaté chez les Pères Jésuites de Louvain et de Bruxelles cette dévotion dont il parle, et il profiterait de l'occasion pour les remercier des inestimables services qu'ils lui ont rendus au cours de ses premiers travaux. Quiconque est entré dans les bibliothèques publiques d'Europe sait quelles formalités il faut remplir, quels longs quarts d'heure et longues demi-heures même il faut attendre avant d'être servi ; quels refus

plus ou moins déguisés il faut parfois essuyer, surtout si le sujet d'étude n'a pas le don de plaire à Messieurs les employés ; quel ennui c'est, après avoir perdu son temps au commencement, d'être commandé par l'horloge à la fin.

On est mieux traité chez les Pères Jésuites. Ils possédaient à Louvain et surtout à Bruxelles des bibliothèques très précieuses pour l'hagiographie, et c'est assez dire de l'une, la dernière, qu'elle fournit depuis deux siècles aux Bollandistes les matériaux des *Acta Sanctorum*.

A Louvain, le R. P. de Leu nous fit le plus fraternel accueil, ouvrant ses portes toutes grandes, travaillant avec nous, et nous fournissant même des clefs pour entrer incognito et chercher à notre aise. Entre temps un Père venait qui nous souhaitait bon courage, causait un peu ou nous indiquait des sources inconnues, et c'était parfois le R. P. Sommervogel — grâces lui en soient ici rendues !

A Bruxelles, le R. P. de Smet, directeur des *Acta Sanctorum*, mettait à notre disposition une bibliothèque plus riche encore ; se donnait la peine de chercher pour nous des documents et poussait la confiance jusqu'à nous laisser emporter pour quinze jours, entre autres ouvrages très rares, une ancienne *Légende de sainte Anne* dont on ne connaît plus qu'un seul exemplaire, celui-là même qu'il nous prêtait. La langue française n'a que son pauvre MERCI ! mais c'est le temps ou jamais de s'en servir.

QUELQUES NOTES

Charles Véron, des ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN, nous informe utilement quand il parle de " tant de très sainctes messes qui se chantent en notre église de notre Père saint Augustin en cette ville et cité de Tournay, sçavoir tous les mardys de l'année en esté a sept heures, et en hyver a huict heures du matin en l'honneur de saint Joachim et de saincte Anne[16]. " — Il est lui-même l'auteur d'un ouvrage maintenant fort rare, et qui nous a valu des heures délicieuses une après midi de juillet 1892 à la bibliothèque de Gand. C'est le *Triomphe de saint Joachim et de sainte Anne*, publié en 1624. " De cette histoire," dit-il dans l'épître dédicatoire, " j'ay banny et forclos les deux prétendus marys que quelques-uns, sans fondement, ont fait epouser saincte Anne après le decez de sainct Joachim, la peignant en robbe de deuil pour passer le reste de ses ans mortels en vefvage. "

Et ainsi il avance, protestant avec énergie contre les traditions erronées, et, comme il faut bien à cette entreprise consacrer quelques pages : " Pour accoiser, continue-il, les esprits qui ne croyent sinon ce qu'ils touchent avec le doigt, et apprivoiser les entendements plus farouches qui se sont laissé emporter à des opinions telles quelles, qu'ils ont humé de certains petits fatras, bouquins ou livres apocriphes composez par ie ne scay quels vieux réveux au dépens de l'honneur de ces saincts, léquels ont dit ce qu'ils devoient taire pour le bien de la vérité et teu ce qu'ils devoient écrire et ne l'ont fait, par ce qu'ils l'ignoraient, et leur eut coûté trop de veilles et sueurs pour en

trouver la vraye histoire dans les siècles reculez de l'antiquité : pour désabuser donc plusieurs personnes prevenues de telles opinions fondées sur des arguments de tricnic (*sic*), je m'élargerai encore un petit sur cette matière ... " (p. 248).

Et pour " s'élargir " plus sûrement, et " plonger " avec plus de confiance " la sonde de sa petite portée dans l'abîme non géable " (*guéable*) de son sujet, ou en d'autres termes : pour " énerver la force des raisons " qu'il pourra " alléguer pour luy donner du lustre " (p. 251), il fait appel à saint Bernard, " ce saint de sucre et de miel." (p. 255). Après quoi, toutes erreurs étant dissipées et toutes choses mises au clair, il est tout à son aise pour recommander à plein cœur la sodalité de saint Joachim et de sainte Anne, laquelle, il affirme, " est préférable presque à toute autre, " et cela pour bien des raisons, mais pour cette dernière surtout, que " saint Joachim serait comme le capitaine de la bande patriarcale." L'intention justifie.

***

Un manuscrit du XVe siècle, à la bibliothèque Mazarine, provenant du couvent des CÉLESTINS de Paris nous offre une hymne de louange, en vérité très pieuse et très digne d'être conservée. A cette époque, du reste, les Célestins de Héverlé près de Louvain, avaient déjà une chapelle dédiée à notre Sainte (nous y reviendrons). Les TRINITAIRES possédaient un prieuré à Catane, en Sicile, avant 1644[17] ; de même les SERVITES CONVENTUELS, à Plaisance, comme en témoigne Grævius[18] ; de même les THÉATINS à Paris, leur couvent établi par Mazarin sur le quai Malaquais ayant pris le titre de Sainte-Anne la Royale " par affection pour Anne d'Autriche[19], " comme disent les mémoires, mais un peu aussi, sans doute, par affection pour sa céleste Patronne. En tout cas, c'est avec pompe qu'ils célèbrent sa fête, et une fois en particulier, c'est l'illustre Jean de Lingendes qui donne le sermon, et cela en présence de la reine-mère, Anne d'Autriche. L'exorde est une sorte de parallèle entre la reine et la Sainte qui lui a donné son nom : toutes deux elles furent de sang royal, toutes deux stériles et puis fécondes et fournirent, l'une un Dieu-homme, et l'autre un roi-homme, ayant ainsi entre elles, dans les privilèges, une ressemblance qui doit exister également dans les vertus. Là-dessus, l'orateur développe celles de sainte Anne qu'il propose pour exemple à Sa Majesté[20].

Une autre fois, c'est " Monsieur Ballet, prédicateur de la Reine," qui est l'orateur de circonstance. " *Dominus humiliat et sublevat* (*I Reg.* c. II). " Je consacre cet éloge à la gloire de la sainte Mère de Marie... Je vais le prononcer dans un temple élevé au Très-Haut sous sa protection par la pieuse magnificence d'une grande Reine, et où on lui rend un culte éclatant... Son mérite fut d'avoir été soumise aux desseins de la Sagesse de Dieu... Sa gloire est d'avoir coopéré aux desseins de la miséricorde Dieu (p. 5)..." Les humiliations de la Sainte, entre autres : Hérode est sur le trône de ses ancêtres (4-12) ; indigence etc. Mais *Dominus sublevat* : les aïeux (33)... la Vierge Marie (37-7). Un grand panégyrique de 51 pages, sa longueur

même étant déjà pour nous un sujet d'édification[21]. Encore ici les vicissitudes des choses humaines et nous pouvons dire, des choses divines : — le couvent des Théatins, après avoir servi de salle de bal pendant la Révolution, fut démoli en 1821, et aujourd'hui, en face ou à peu près, le regard se heurte à la hideuse grimace de Voltaire.

Mentionnons pour finir une chapelle qui se trouvait dans l'abbaye de Floreffe près de Namur[22]; le monastère de Bistritza, en Moldavie, où, depuis des siècles on vénère une image miraculeuse de la Sainte[23]; le couvent des Religieuses de Sainte-Anne fondées en 1686 à Paris, à côté de Saint-Roch[24]; le monastère de Notre-Dame de Nazareth près Cassel, qui portait en armoirie : " d'argent, à une sainte Anne en compagnie de la Vierge et de l'enfant-Jésus[25] ; " la fondation d'Anne-Catherine, fille de Guillaume III duc de Mantoue, ordonnant à toutes les religieuses du couvent qu'elle venait de fonder à Inspruck, de prendre à leur profession le nom d'Anne avec celui d'une autre sainte, en l'honneur de sainte Anne, patronne de leur maison[26]. Rappelons aussi le grand ouvrage du père basilien Rocchi sur *Saint Joachim* ; les sermons de l'oratorien Mansi, quelques belles pages du P. Faber et la délicieuse poésie signée de son nom que nous avons traduite ailleurs ; et enfin, saluons par anticipation les odes gracieuses de la sœur Anna-Raphaël de Californie, faisant écho après dix ou onze siècles aux récits épiques de la première religieuse qui ait chanté Madame saincte Anne, Hroswitha de Gandersheim.

Un dernier mot. — Si la poésie chantée est la plus haute expression de l'amour et de la louange, on sait bien, après toutes les citations qui précèdent, que les religieux sont montés jusque là bien vite, c'est-à-dire bien avant le xve siècle, au xiiie, même au xiie, tels les moines de Winchester en Angleterre ; et si encore telle hymne se retrouve, comme nous disions plus haut dans une note, en cinquante, soixante-quinze, quatre-vingt-dix bréviaires différents, ces bréviaires nous venant des monastères pour la plupart, on voit déjà l'immense chœur que forment tous ces religieux pour l'instant réunis : bénédictins, prémontrés, franciscains, frères-prêcheurs, augustins, augustiniens, ermites de Saint-Augustin, hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, etc : religieux d'Angleterre, de France, de Suède, Norvège, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, réunis pour chanter *corde uno et anima una* la toute bonne, toute sainte, toute bienheureuse Anne, Mère de leur commune Mère, l'Immaculée Vierge Marie.

RÉFÉRENCES, NOTES ET ADDITIONS

Les Augustins

(1) Ernest Matthieu, *Hist. de la Ville d'Enghien* (2 vol. en 1 tome, Enghien, 1878), p. 555. — (2) *Acta SS.*, t. xx, p. 653 ; Nicolas de Tombeur, *Prov. belg. Ord. Erem. S. Aug.*, in-fol., 1725. — (3) *Analectes pour servir à l'hist. . .de la Bel-*

gique, t. VIII, p. 36. — (4) Pinchart, *Archives des Arts*, etc. (3 in-8, Gand, 1860-81), t. I, p. 66. — (5) Sauval, *Antiq. de Paris* (3 in-fol. 1724), t. I, p. 618 et 657. — (6) *Revue de l'Art chrétien*, 1884, p. 337.

Bibliographie

1528. Anonyme, *La vida, generacion y excelencias de la gloriosa S. Ana y S. Joachim*, Salmanticæ, 1528.

1614. Mathias Pauli, moine augustin (1580-1651), *Les sept petites Heures du nom de Jésus et de sainte Anne* (en flamand), 1614 in-16. Même ouvrage sous le titre de *Bouquet de piété*, Gand, 1615, in-12, en flamand (Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, v. à ce nom).

1639. Joseph Gerdolphe à Ryckel, de l'ordre des Augustins : *Phylacterium ex Reliquiis sacris Jesu, Mariæ, Annæ et Joseph compositum*. Bruxellæ, 1639, in-4 (Foppens, II, 773).

1701. Moltrasius Nicolaus, moine augustin de Milan, *Vita di S. Anna cavata succintamente da quanto ne scrissero di piu accertate li Santi Padri*. Milano, 1701, per il Malatesta. (Ossinger, *Bibl. augustin.*, 1768, p. 595).

Poésie liturgique

26. *Ad Nocturnum.*

1. Præclari patris Abrahæ
Celso exorta semine,
In quo es et benedicta
A Deo, Anna inclyta.
2. Quæ ut gemma pretiosa
Promicasti gloriosa,
Ex Aaron stirpe sacra
Christi matrem paritura.
3. In te insignis pietas,
In te mira benignitas,
In te felix fecunditas,
In te refulget sanctitas.
4. Funde preces ad filium
Tuæ prolis, Jesum pium,
Ut nos post hoc exsilium
Vehat ad cœli solium.
5. Præsta, laudanda Trinitas,
Et adoranda Unitas,
Ut transferamur candidi
Ad cænam agni providi.

Brev. ms. de Saint-Florian (près Linz, Autriche), 14e s. ; Brev. ms. de Tepla, Bohême, 1353, etc. Dreves, IV, p. 78.

---

27. Office.

In 1 Vesperis ; super Psalmos.

a. Annæ sanctæ celebremus
Inclita solemnia,
Ut per eam impetremus
Natæ patrocinia.
℟. Anna, Jesse plantula,
Ex te crevit virgula,
Quæ produxit lilium,
Verum Dei filium.
℣. Felix illa dies fuit,
Prolem hanc qua genuit.

Ad Magnificat.

a. O beata Christi ava,
Sordes nostras prece lava
Tuæ natæ interventu,
Ut locemur in concentu
Beatorum omnium.

Ad Matutinum, Invit.

Sit laus nostro salutari
Qui per Annam generari
Matrem sibi voluit.

In 1 Nocturno, Antiph.

1. Anna pio viro munda,
Diu tamen infecunda,
Copulatur Joachim.
2. Simul ergo, quæ habebant,
Peregrinis dividebant
Templis et egentibus.
3. Sic per annos duodenos
Peragebant et octenos
Cælibe conjugium.

Responsoria.

1. Ex Nazareth originem
Joachim eduxerat ;
Annam sed in Bethlehem
Clara stirps produxerat,
℣. Ambo æque nobiles,
Devotos et dapsiles.
2. Quadam die soli stanti
Angelus apparuit
Et, ne fleret, contristanti
Joachim prohibuit :
℣. Exauditas nuntiat
Preces, quas obtulerat.
3. Joachim ex nuntio
Tremiscens angelico
Senem sese cogitabat,
Intra sese hæsitabat
℣. Ob prolixa tempora
Et exstincta femora.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Illis non habentibus
Prolem, cum gemitibus
Domino voverunt
2. Se daturos tenerum
Habituros puerum
Templo serviturum.
3. Assecuti proprium
Tandem desiderium
Cœlitus fuerunt.

Responsoria.

1. In exemplum statim Saram
Angelus proposuit ;
Edidit prolem quæ caram
Nec ætas prohibuit.
℣. Sic Racheli factum fuit,
Joseph quando genuit.
2. Fidem ergo confer dictis
Nec discedas ut confictis,
Annæ namque gravidus
Tunc apparet uterus.
℣. Felix illa dies erit,
Prolem cum genuerit.
3. Cum producet illa fœtum
Totum mundum reddet lætum ;
Inde salus prodiet
Quæ numquam deficiet.
℣. Gignet enim filiam
Gratia plenissimam.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Legis improperium,
Dum ad sacrificium
Simul eunt, audiunt.
2. Infecundos arguit
Sacerdos et respuit
Oblatum munusculum.
3. Hunc et illam consolatur
Angelus, dum spes donatur
Nasciturae sobolis.

Responsoria.

1. Lætus ergo præstolatur,
Ut effectu compleatur
Promissum mirificum
Allatum per angelum.
℣. Sic et uxor gravida
Partum exspectat avida.
2. Tandem Anna sobolem
Parturivit nobilem
Et juxta oraculum
Indidit vocabulum,
℣. Quæ peracto triennio
Cœli dicatur obsequio.
3. Jesu Christe, nepos cujus
Tu es, ob amorem hujus
Molem tergens peccatorum
Regno transfer nos polorum,
℣. Fecundatos inclitis
Castitatis meritis.

Ad Laudes, Antiph.

1. Sedem Anna Domino
Decoram paravit,

Intra quam a sæculo
Manens se locavit.
2. Terra laudet Dominum,
Virginem qui virginum
Nasci de Anna statuit.
3. Obstruxit Deus omnium
Os Joachim dicentium
Maledicto obnoxium.
4. Israeli convenit
Deum benedicere,
Qui de ipso voluit
Matrem sibi sumere.
5. Vobis, Sion filiæ,
Magnæ sint lætitiæ
Dei pro hospitio
Præparato filio.

Ad Benedictus.

a. Miserendi patribus
Tempus adventabat,
Mariam cum angelis
Venturam monstrabat,
Quæ cum matre postulet
Ut nos pie visitet
Oriens ex alto.

In 2 Vesperis.

Ad Magnificat.

a. Anna, sonans gratia,
Nobis gratiosa
Sis obtenta venia,
Ne nos criminosa
Ultra premat actio
Sed det satisfactio
Loca gaudiosa.

Brev. ms. de S.-Florian, 14e s; de Vorau (Autriche) 14e s.; de Vienne, Closterneubourg, Inspruck, etc., 15e s. Dreves, v, 110-112.

28. Hymne.

1. Ave vitæ vitis,
Ava Christi mitis,
Anna tu dignare
Nos te collaudare.
2. Sumens nostra vota
Quæ mente devota
Tibi resonamus,
Audi quæ rogamus,
3. Solvens mortis lora
Christum nobis ora,
Anna, prece grata
Ostende placata.
4. Monstra vitæ viam
Factam per Mariam,
Christum quæ gestavit
Ipsumque lactavit.
5. Virgo, vitæ porta,
Per quam est exorta,
Annam extollamus
Hymnos concinamus.
6. Vitam præsta puram,
Ut mundi picturam
Læti transeamus,
Cœlos conscendamus.
7. Sit laus Deo patri
Summum decus Christo
Spiritui sancto
Honor trinus et unus.

Brev. ms. de Saint-Florian, 15e s. ; de Kremsmunster, de Lambach, de Lintz, etc. Dreves, iv, p. 83.

Les Chartreux

(7) Manuscrit 95 de Grenoble, *Antiphonaire noté à l'usage des Chartreux.* — (8) *Dict. d'Archéol.* à *Chartreux* (*liturgie des* —). — (9) Voir pour Bruges, Gailliard, *Ephémérides brugeoises,* Gand, 1847, in-8, p. 381. — (10) *Chronique de la chartreuse de Louvain depuis sa fondation en 1498, jusqu'à l'année 1525,* ms. 15043, Bibl. royale de Bruxelles. — (11) Pâquot, *Mém. p. servir à l'hist. litt. des Pays-Bas,* etc. (18 vols., in-12, Louvain, 1763), t. vi, p. 120.

Bibliographie

1499. Gautier Bor, *Die historie van Santa Anna overgheset wten latijn in Duysch bi broeder Wouter Bor.* Sans nom de lieu (Swolle), Peter Os van Breda, 1499,

180 feuillets, gothique. Titre de catalogue. Le titre véritable est : *Die histori vâ die heilige moed' Santa Ana en vâ haer olders daer si vâ geboreis en va horê levê en hær peniteci en mirakele mittê exempelen.* (Bibl. de Gand, réserve 457). Il existe plusieurs éditions de cet ouvrage, la plupart sans date.

Petrus Dorlandus (1454-1507) ; voir ci-dessus (texte) et ci-après à 1581, 1617, 1642.

XVIe s. 1523. Fratris Petri Sutoris (Cousturier), doctoris theologi, professione Carthusiani, *De triplici connubio divæ Annæ disceptatio.* In ædibus Ioannis Parui (Jean Petit) bibliopolæ Parisiensis, sub flore lilii, via Iacobea, MDXXIII. 20 cent. sur 14 ; 59 feuillets. Capite primo (fol. III), prælibatis duobus recentibus de connubio partuque divæ Annæ erroribus, duæ ponuntur propositiones, quarum prima alterum reprobans errorem trifariam probatur. Prima Propositio : Beata Anna non unam tantum filiam habuit, nec proinde Virgo Dei Genitrix unica ejus filia fuit.— On voit quel est le fond ; échantillon de la forme : fol. LIX et dernier : Sed istos obtrectatores imperitos, sciolos, ac præsumptores ineptos (quorum nimiam proth dolor ! copiam ætas nostra peperit) missos faciamus...hii enim (qua sunt insania), plerumque respondere non valentes, ad contumelias confugiunt, famosos tacito nomine libellos efficiunt, doctissimos viros subsannant, rationes syllogismosque omnes despiciunt...etc.

Fin du XVe s. Jean-Just Landsberg (1490-1529). D. Joannis Justi Lanspergii Carthusiani, natione bavari, *Sermonum in evangelia et epistolas quæ Dominicis et festivis diebus in Ecclesia populo pro concione proponi solent.* Tomus II, *de Sanctis.* Coloniæ-Agrippinæ, in-8 carré, 1693.— In solemnitate D. Annæ (Sermo unicus) : Date ei de fructu manuum suarum et laudent ...(Prov. 31). Vitæ illius pariter et mortis a me encomium præstolamini, rem utique dignissimam atque mea quidem sententia, haud minus difficilem (494). — Anna qualis fuerit moribus ut genuerit reginam cœli ; ut cunctis mulieribus præferatur (495). — Nobilitatis Annæ causa quæ fuit (496). — Anna uti substantiam suam expenderit (497). — Anna, quanto laudum præconio sit extollenda (498). — Anna ut sit radix, Maria ut sit virga, Christus ut sit flos (498). — Annæ vita et conversatio quam sancta .— Annæ secundæ et tertiæ nuptiæ quam honestæ fuerint(498-9).

1542. Ludolphe de Saxe (ou le Chartreux) : cf. 1642.

1544. Joseph de Peborch, *L'histoire de madame saincte Anne et de sa vie, miracles et exemples. Avecques plusieurs oraysons pour adresser ung chascun christien a prier Madame Saincte Anne.* Par Gautier Bor, chartreux, mis en langue françoise par Josyf de Peborch ; Imprimé en Anvers à la Taulpe par moy Henry Pierre XLIIII (1544), in-12. Au frontispice, gravure sur bois : A gauche, la Vierge portant l'Enfant ; à droite, sainte Anne tendant la main. Trois personnages debout. A la fin : " Cy finist la vie de Madame Saincte Anne avec plusieurs beaulx miracles et oraisons translatez de latin en flament par frere D Gaultier bor Chartreux. Et depuis a esté corrige et mis en langue francoyse par Josyf de peborch." In-18, sans pagin. (car. gothique).

A titre de curiosité, nous donnons le sujet de quelques chapitres : Ch. I. De Emerentienne mere de Madame Saincte Anne et de ses meurs. — IV. De la nativité glorieuse et singulière de Mme S. A. et de son lignaige. — V. En quel jour de la sepmaine Mme S. A. fut née. — IX. Comment Anne se marya en l'aage de dix huyt ans. — XXIV. Comment Anne après le décès de son mary prit par commandement de dic (Dieu) son second Mary nome Cleophas... —

XXXIII. Comment Anne cercha Marie sa fille en la nuyt que Jesu Christ fut né. — XXXV. Comment Anne trouva Marie et Jésus et Joseph. — XXXVI. Comment Marie Anne et Joseph avecq lenfant Jesus apres la purification sen allerent en hierusalem.— Ch. LIXV et suiv. : Les miracles de S. A.— Ch. LXX et suiv. : Oraisons.—Ch. LXXV: Une briefve demonstrance du noble lignaige de Joachin et Anne parens de Marie mere de Dieu Avec aulcuns *Ave Maria* en latin et en françois

1581 (?). Badius Ascencius (1462 près Bruxelles — 1535), *Vita gloriosissimæ matris Annæ Christiparæ Virginis Mariæ genitricis, ab Ascencio in compendium redacta, ex historia suavissima ejusdem matris Annæ, ab religiosissimo viro F. Petro Dorlando ordinis carthusiensis in Zelem, Teutonice prius edita.* — La *Vita Sanctæ Annæ* de Pierre Dorlandus, restée longtemps inédite, selon toute apparence, fut mise en abrégée par Josse Badius Ascencius, et aurait paru d'abord à Paris en 1581. On la retrouve dans les anciennes éditions de la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, Lyon 1610, Lyon 1642 etc. Passage du chapitre Ier relatif à la visite de la mère d'Emérentienne aux solitaires du Mont-Carmel :

Qui in jejunio et oratione Deum consuluerunt, donec eorum tres in spiritu rapti, radicem videre pulcherrimam geminam ex se arborem emittentem, e quarum altera natus est ramus speciosissimus, tria diffundens ramalia, e quorum primo longe decentissimo, natus est flos purissimus atque fragrantissimus, odore cœlum et terram perfundens optimo. Ex reliquis quoque prioris arboris ramalibus flores nati sunt, si seorsum spectentur pulcherrimi, sed ad primi floris comparationem nihil. Ex altera vero arbore orta est virga sane pulchra pulchriorem producens florem, nec tamen primo comparabilem. Hac radice sic visa, audita est simul vox dicens : Hæc radix est Emerentia nostra, magnæ propagationi destinata. Qua re intellecta, virgo Deo et parentibus obediens, Stolano viro justo et Deum timenti nupsit. — Caput II. De nativitate duarum Emerentiæ filiarum. — III, De divæ matris Annæ conjugio et eleemosynis.

1617. P. Dorlandus, *Vita ac res gestæ b. Annæ, libri* V, in-fol., Antuerpiæ, 1617.

1618. Surius, dans *Vitæ Sanctorum*, t. VII, p. 311-313, éd. de 1618, in-fol., Coloniæ.

1621. Autre édition de Walter Born, en flamand, Anvers 1621, in-12 : *Historie van de weerdige moeder Sint Anna. Beschryvende haer leven ende dood, met eenige groote weldaeden, aen haere Diendaers bewesen.* Overgeset uyt het Latyn in onse Nederlandsche, door Walterus Born, Carthuyser tot Moninckhuyen. (T'Antwerpen, By P. G. Rymers. Approbation de 1621. 112 pages in-16.)

1642. *R. P. Ludolphi de Saxonia, ordinis carthusiani, Vita Domini nostri Jesu Christi... Adjicitur ad calcem Vita S. Annæ Deiparæ Mariæ matris per F. Petrum Dorlando, carthusiani item ordinis ascetam.* In-fol., Lugduni, 1642.

Poésie Liturgique

29. Hymne.

1. Ave, Anna, radix Jesse,
Ex te orta est expresse
Virga, quæ produxit florem,
Qui salubrem dat odorem
Dulcedinis vivificæ ;
Ave, cœlum, ex quo stella
Luxit, quæ in sua cella
Clausit verum solem Christum,
Qui illustrat mundum istum
Interne ac deifice.

2. Salve, arca urnam gestans,
Quæ est manna verum præstans,
Vena fontis in Bethlehem,
Quem sitit rex Jerusalem

Præ cunctis claris poculis ;
Salve, benedicta tellus
In qua requievit vellus,
In quod sicut ros descendit
Deus, pacem qui rependit
Jucundam nostris oculis.
3. Gaude, stirps preclara David,
Unde nobis pullulavit
Tam ingens, tam multus fructus,
Quo fugatur omnis luctus,
Dans dona vitæ suavia.
Gaude, namque beatorum
Quinque tu apostolorum
Atque Joseph, justi viri,
Sed et summi Dei miri
Carissima es avia.
4. Eia, gaude summa laude,
Quia sanctæ tuæ plantæ,
Tres Mariæ, nobis piæ,
Hanc septenam Deo plenam
Enixæ sunt prosapiam ;
Cunctis nuptis plus beata,
Infecundis plus ditata,
Inter matres mulierum
Nulla par est, hoc est verum,
Hinc salutem capiam.
5. Fac me, Anna, dignum manna,
Asta suavis, et a pravis
Me tuere, fac habere
Dulce omen tuum nomen,
Quod idem est, quod gratia.
O patrona pia, bona,
Cum tam grata stirpe nata
Me guberna ad superna,
Quo rex præpos tuus nepos
Dat omnibus solacia.

Orationale ms. carthusien du 15e s. Codex de Trèves. Aussi Epternach, Luxembourg, Campen etc., 15e s.. Dreves, XXXIII, 39.

---

30. HYMNE.

1. Salve, sancta Parens,
Matris Salvatoris,
Anna labe carens,
Vos cœlestis roris.
2. Salve, Mater gratiosa,
Pietate grata,
Stirpe generosa,
Prole sublimata.
3. Prolem paris trinam,
Unam prædecoram
Stellam matutinam
Et solis auroram.
4. Quam in summo Poli
Vides collocatam,
Junctam vero Soli
Stellam ex te natam.
5. Ergo gratulare
Tanta prole digna :
Nosque consolare
Dulcis, et benigna.
6. O flos mulierum,
Fac per tuam prolem
Nos in cœlis verum
Contemplari solem.
7. Deo laus immensa,
Qui cœlesti manna
Nos in sua mensa
Recreet cum Anna.

Brev. carthusien imp. de 1587. Autres dates plus anciennes dans Dreves pour Polling, Dusseldorf etc.

---

31. *Fragments.*

Albert de Prague :

Salve, salve, præelecta
Trinitati et electa
Regis summi filia ;
Anna, benedicta mater,
Summi Regis nostri mater,
Stirpe nata regia.

. . . .

Parlant du Paradis :

In quo arbor crevit læta
De quo Daniel propheta,
Lata et altissima ;
Sub qua vere habitabant
Peccatores quos signabant
Aves in ramusculis,
Per quas boni figurantur
Qui ab ea satiantur
Virtutibus ut esculis.

Dreves, III, 161.

Les Prémontrés

(12) H.-L. Bordier, *Les égl. et monast. de Paris*, in-8, 1856, p. 55.

32. *Hymne.*

1. Ave, Mater Anna,
Dei Matris alma,
Semper benedicta,
Felix cœli porta.
2. Sumens de Abraha
Ortum patriarcha,
In partu Mariæ
Mutans Evæ nomen.
3. Solve primæ matris
Vincla maledictæ,
Contra vim serpentis
Bona cuncta posce.
4. Monstra te esse matrem
Benedictionis,
Ut sis mater matris
Nati Dei patris.
5. Virgo singularis,
Fructus ventris tui
Sine labe venit
Pro salute mundi.
6. Vitam de radice
Jesse assumpsisti,
Ex David semine
Virgam produxisti.
7. Sit laus Deo patri,
Christo, paracleto,
Virgini, filiæ
Piæ matris Annæ.

Dreves (IV, 77) donne : Brev. sec. rit. candidiss. ord. Præmonst. imp. Parisiis 1598 ; Balinghem : Ex officio Beatæ Virginis, Ord. Præmonst.

Les Pères Jésuites

(13) *Imago primi sæculi Societatis Jesu* (in-folio, titre arraché ; à la fin, approbation 8 janv. 1640,) p. 242, 246, 248.— (14) Wauters, *Hist. des env.de Bruxelles*, 3 in-8, Blles, 1855, t. II, p. 16. — (15) *Hist. litt. du sentiment relig. en France*, 1916, p. 129-148 ; Henri Brémond et Charles Grolleau, *Anthologie des écrivains cathol. franç. du* XVIIe s., 1919, p. 28.

Bibliographie

1606. Pinelli (Lucas), S. J., *De Vita Christi ejusque matris*, in-12, Duaci, 1606.

1610. Christophe de Castro, S. J., *Historia Deiparæ Virginis Mariæ*, Moguntiæ, 1610, de p. 1 à 126.

1618. Crasset, Jean, né à Dieppe, 1618, *De l'instruction de la jeunesse.* Discours prêché aux Ursulines de Sainte-Avoye, le jour de sainte Anne, publié à part, in-12, 1682, 90 pages.

1623. Francisci Remondi Divionensis (e S. J.) *Carmina et Orationes*, in-12, Antuerpiæ, 1623. Page 149 : *Orat. de Nat. B. Virg.*

1628. Jac. Canisius, S. J., *Sacræ meditationes super Christi Domini et B. Virginis Deiparæ mysteriis.* Monachii, 1628, in-16. Part. III, ch. 2 et 4.

Sans date. Etienne Binet (Dijon 1569-Paris 1639) — Voir le texte.

1630. Brunner (Andreas), S. J., *Festi Mariani cum Illustrium Divorum Imaginibus et elogiis prope* DC...... Monachii, 1630, 2 in-32 ; Cf. t. II, 33e folio de novembre.

1636. Andrée de Boye (jésuite belge, né 1571, m. 1650) : *Gloria magnorum*

Patriarcharum Joachim et Annæ, Antuerpiæ 1636 (Foppens, I, p. 50 et Sotvell, *Bibl. Script. S. J.*, Romæ, 1676, p. 48.)

1638. Auctore R. P. Petro Bivero Matritensi, S. J. theol., Sereniss. Principum Belgii Concionatore. *De Sacris privilegiis ac festis magnæ filiæ, sponsæ et matris Dei, argumenta selecta concionum.— Accesserunt SS. Joachimus, Anna et Josephus.* Antuerpiæ, 1638, in-fol. (800 p. env.) — Anne souvent nommée dans la partie de l'ouvrage consacrée à la S. Vierge, 1 à 575.

A la page 575 commence tout un autre livre intitulé : *Sacra Privilegia beatæ Mariæ communicata SS. Joachim et Annæ*, en 37 articles (jusqu'à p. 603 incl.) 1o Participatio gloriæ Marianæ — 2o Aurora erga parentes — 3o Luna erga parentes — 4o Sol erga parentes — 5o Gratiosa proles parentum — 6o Victima parentum — 7o Sanctitas Ioachim et Annæ — 8o Gloriosa sterilitas — 9o Innata Mariæ virginitas — 10o Liber Ioachim et Annæ. Auctores hujus libri (scil.. Mariæ) fuerunt Ioachimus et Anna, et ambo suis nominibus præferunt quid in hoc volumine contineatur. Continetur in volumine plenitudo gratiæ, etc. (p. 582). — 11o Lux et splendor Ioachim et Annæ — 12o Divites per Mariam parentes — 13o Via lucis et æstus in domo Ioachim — 14o Arbor Ioachim et Annæ — 15o Fructus benedictionis — 16o Vivum cœlum Maria respectu parentum — 18o Oblatio Virgĭnis — 19. Oblatio perpetua J. et A. — 20. Perfecta oblatio — 21. Gloriosa imago Ioachim et Annæ. Nemo imaginem veneratur qui non sit cultor ejus quam repræsentat. Maria imago SS. Ioachim et Annæ sicut Christus imago Patris (590). — 22. Ex sterilitate lætitia. — 23. Lætitia parentum. — 24. Optima filiarum omnium. — 25. Sacrum matrimonium factum per parentes. — 26. Ornant librum mysticum Mariæ parentes. — 27. Defensores virginitatis Mariæ Ioachim et Anna. — 28. Inventores optimi generi Iosephi. — 29. Inventores bonæ formæ regiminis. — 30. Beneficentia Ioachim et Annæ. — 31. Fructus orationis Ioachim et Annæ. — 32. Fructus jejunii. — 33. Rationale obsequium Ioachim et Annæ. — 34. Primitiæ nostræ naturæ oblatæ per Ioachim et Annam. — 35. Imago Ioachim et Annæ filia et nepos. — 36. Quasi dii conspicui Ioachim et Anna. — 37. Celebrant Patres gloriosos viros Joachim et Annam (603).

Vers 1650. Le P. John Falconer (décédé en 1656) ; *The life of saint Anne*, manuscrit (de Backer, t. I, col. 1787).

1659. Kernatoux, François (né à Breteuil, m. 1667), *Vie de sainte Anne, mère de la Sainte Vierge*, Vannes, chez V. Dorioux, 1659, in-12. On trouve dans ce livre l'histoire de l'Invention de l'Image de S. Anne, et de la fondation de l'église en son honneur à Auray.

1663. Spinellus, Ant., S. J., *Maria Deipara thronus Dei, de B. V. Mariæ laudibus sub typo divini throni ;* Cologne, 1663, in-4, vélin.

1663. Emmanuel Hortigas, S. J. (né à Saragosse 1609, m. 1678). *Exercisios de san Josef, y san Joaquin en dias, y horas para la escuela de Maria, y congregacion de la Buena Muerte*. . .a la Ilustrisima Senora Dona Ana de Pinos. En Zaragoza, 1663, in-12, 320-18 pages (de Backer, ed. Sommervogel, II).

1664. Benjamin de St-Pierre. *La gloire de Sainte Anne, en l'origine et progrès admirables de la célèbre dévotion de sa chapelle miraculeuse, près Auray, en Bretagne* (ouvrage composé par le P. François Kernatoux, jésuite, et mis au jour, en 1664, par le P. J. Benjamin de St-Pierre, carme, prieur de Ste-Anne.) Edit. revue, corrigée et augmentée, Vannes, ve J. Nic. Galles ; s.d., in-12, 152 p. Plusieurs

éditions, dont la dernière (?) en 1822, in-18, 162 pages, chez Veuve Bizette, Vannes.

1664. *Miracula authentica...excerpta ex libello gallico quem anonymus S. J. Sacerdos anno 1664 edidit et a nobis jam latine reddita.* Dans les *Acta Sanctorum*, au 26 juillet, p. 270.

1665-68. Auriemma, Thomas, jésuite napolitain (né vers 1614, m. 1671) ; Op. 6, *Historia panegirica delle Attioni, Glorie e Gratie di S. Anna Genetrice della Gran Madre di Dio Maria. Ricavata da quel, che n'han lasciato scritto gli antichi Padri Greci e Latini, ed altri gravissimi Autori. Con alcune divotioni, e colla Genealogia della Santa.* Da Tomaso Auriemma, della Compagnia di Giesu. In Napoli, per Luca Antonio di Fusco, 1665, in-4, 288 pages et 12 feuillets de table. — Op. 8. *Vita e miracoli di S. Anna*, Napoli, in-8, 1668 (de Backer, t. I, col. 324).

1674. Adalbert Tylkowski, célèbre jésuite polonais. Le P. de Backer mentionne 58 de ses ouvrages, parmi lesquels : *Opusculum devotionale de S. Anna.* Vilnæ, typis academicis, 1674, in-12.

XVIIe s. François Garcia, S. J. (né à Ballecas, Espagne, en 1641, m. 1685.) *Devocion a S. Joachin y Santa Anna*, in-8, s. l. ni d. (de Backer, I, col. 2041).

1682. " Nous, Louis Eudo, prêtre...ayant lu ce présent livre intitulé : *La Gloire de sainte Anne, mère de la bienheureuse Vierge Marie, avec une instruction aux Pèlerins de sa chapelle miraculeuse près d'Auray, par un R. P. de la Compagnie de Jésus, revu, corrigé, et augmenté de nouveau de plusieurs miracles en cette dernière édition ;* et considéré...permettons qu'il soit imprimé...Vannes, ce 18 août 1682. "

1728. Guyet, *Heortologia, sive de festis propriis locorum et ecclesiarum, authore* Carolo Guyeto, S. J., in-fol., 1728.

1729. G. Cuperus, *Commentarius historicus* ou *Vie de la Sainte* dans les *Acta Sanctorum* (1729, et autres éditions), au 26 juillet, tome VI. Après le commentaire du P. Cuper : Recueil des miracles opérés par sainte Anne, recueillis par Pierre Dorland, chartreux, et publiés d'après le manuscrit de Cologne. p. 261-279.

Dans l'édition Palmé des *Acta Sanctorum*, on trouve à part la *Vie de sainte Anne*, t. XXXIII, p. 233 sq., divers faits intéressants : Tome I, p. 720 ; t. III, p. 226 et 639 ; t. VII, p. 555 ; t. XIII, 1ère partie, p. 36 sq, 2e partie, p. 16 sq ; t. XIV, p. XXXVI, 39, 43, 60, 561, 29a , 596ab ; t. XV, p. 485 ; XX, p. 511 ; t. XXIV, p. LXXI ; t. XLVII, p. 239, 753 ; t. LIV, p. 620 ; t. LVI, p. 1099 ; t. LXI, p. 152 ; t. LXII, p. 899a, p. 426, 439, 458 ; t. IX, p. 77 sq, Vie de S. Joachim.

1740. Antonio Francisco Mariani, S. J., *Leggenda di S. Anna et maniera di preparazione alla sua festa.* Bologna, 1740, in-12, et 1746 (de Backer, t. II au nom).

1750. Jean Korsak, jésuite russe. D'après le Père de Backer, le titre de son ouvrage, mis en latin, serait celui-ci :

Punctum honoris sanctorum Josephi, Joachimi et Annæ et respectu illorum dignitatis exiguum, ita, lapillo Danielis simile, et puncto in magnum montem totam terram implentem mutatum, gloria, virtutibus, miraculis magnis horum sanctorum orbem lithuanicum implens, a P. Joanne Korsak, S. J., Prov. lith. Th. una cum pulvere ad pedes Eorumdem magnorum Sanctorum procidente, anno jubilæi 1750 *descriptum. Varsoviæ.*

Nous laissons aux latinistes la traduction française de ce titre singulier. Nous

risquons sous toute réserve le mot-à-mot suivant : " Suffrage d'honneur aux saints Joseph, Joachim et Anne, bien modeste eu égard à leur dignité, mais semblable à la petite pierre de Daniel, et pouvant en un instant (*puncto*) se changer comme lui en une montagne qui emplisse toute la terre, emplissant le monde lithuanien de la gloire, des vertus et des grands miracles de ces saints, par le P. J. Korsak, S. J., théologien de la Province de Lithuanie, s'inclinant jusqu'à la poussière aux pieds de ces grands saints ; écrit l'an du jubilé 1750. "

Voici, comme curiosité bibliographique, le titre original :

Punkt honoru swietych Jozefa, Joachima y Anny, jak respektem Ich godnosci drobny tak do kamyka Danielowego podobny : Z punktu w wielka gore cala ziemie napelniajaca przemieniony, slawy, cnotami, cudami wielkich tych Swietych swiat Litewski napelniajacy, prezez X. Jana Korsaka, S. J. Prow. lith. Th., razem z prochem do nog tych wielkich swietych upadajacego w roku jubileuszowyn 1750 opisany. Warszawa, D. S. J. In-8, 510 pages. — De Backer, *Bibl. des Ecriv. de la Cie de Jésus* (2e éd., 3 in-fol. Liège, 1866), tome II, au nom *Korsak*.

1831-45-69. Arthur Martin, S. J. (Auray, 1801 ; Ravenne, 1856), *Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, 1ère éd. 1831, in-18, XII - 339 pages, chez Galles, Vannes ; 3e éd. in-8, 283 pages. Chez le même avec planches gravées par l'auteur d'après dessins originaux de son frère et d'une de ses sœurs, 7e éd. 1869, 287 pages ; 8e édition, in-18, 283 pages, chez Galles, Vannes.

1842. Joseph Polisicchio, S. J. (1796-1867), *Pratichi in onore dei SS. Gioachino ed Anna*, Palermo, 1842, in-12 (de Backer, III, col. 2425).

1847. *La Gloire de Sainte Anne en l'origine et progrès admirables de la célèbre dévotion de sa Chapelle miraculeuse, près d'Auray en Bretagne.* A Vannes, chez N. de Lamarzelle, 1847, 142 pages in-18. Réédition d'un ancien ouvrage composé par un Père Jésuite au XVIIe siècle. L'approbation de l'époque, reproduite à la fin, porte : 19 août 1682.

1865. Stephano Bersani ; *Vita della Gloriosa S. Anna, genitrice della Madre di Dio Maria, Scritta da Tommaso Auriemma della Compagnia di Gesu, ristampata, accresciuta, ed arricchita della autorita dei SS. Padri e Dottori*, pel sacerdote Stephano Bersani. Napoli (Vincenzo Marchese, Largo Donna Regina), 1865, in-8, 294 pages (de Backer, I, col. 325).

1866. Le Père Mermillod, S. J. (1824-1873), *Le culte et le patronage de sainte Anne, Mère très glorieuse de Marie-Immaculée*, Clermont-Ferrand, 1866, in-12, 383 pages. — Traduction allemande par le P. Auguste Oswald, in-16, VIII-454, Paderborn 1869. — I. Légende de sainte Anne et de saint Joachim, p. 9. — II. Raisons les plus probables du silence des Evangiles sur sainte Anne. — Pelbart de Temeswar — Saint Thomas de Villeneuve — Mgr Pie — Saint Jean Damascène — La terre promise, p. 15. — III. Maternité de sainte Anne. Cette dignité l'élève au-dessus de toutes les autres saintes. — Saint Thomas — Saint Fulbert de Chartres. — Le vénérable Lansperge— Les ménées de l'Eglise Grecque — Georges de Nicomédie. p. 25. . .

1899. Le Père Henry-James Coleridge, *La Vie de notre vie* (traduction), 19 vols. in-8, 1889. Sur S. Anne, t. I, 250 sq., 267 sq., 362 ; t. II, 355 ; t. III, 304.

Ermites de Saint-Augustin

(16) *Triomphe de saincte Anne*, 1624, p. 601.

Bibliographie

Ch. Véron (docteur en Théologie, et Prieur des Ermites de S. Augustin en Tournay), *Le triomphe de saint Ioachim et de sainte Anne*, composé par le R. P.—, in-32, à Tournay, chez Adrien Quinque, 1624 ; ouvrage dédié à très illustre et vertueuse Dame Madame Louise de Lorraine, Princesse de Ligne. — Quelques chapitres : I. De l'origine et première institution des sainctes sodalités ou confréries en general. — II. De l'utilité des Confréries (49). — V. Des indulgences (168). — VII. Que la Sodalité de S. Joachim est pour certaines considérations préférable presque à toute autre (208). — VIII. De l'excellence de saint Joachim et de sainte Anne (248). — XI. Que S. Anne n'a eu qu'un mary, sçavoir le glorieux Patriarche S. Joachim (406). — XIII. Des biens et émoluments spirituels qui sont en la Confrérie de S. Joachim (587).

Religieux divers

(17) Pirro, *Sicilia Sacra*, 2e part., 79. — (18) Placentiæ...conventus et ecclesia S. Annæ ubi habitant fratres servitæ conventuales ; ibidem hospitale S. Annæ. Joan. Georg. Grœvii (op. et stud.), *Thesaurus Antiquit. et histor. Italiæ Neapolis, Siciliæ*, etc. (45 in-fol., Lugduni Batav., 1725), t. VI, p. 93, 94. — (19) Sauval, *Antiquitez*...t. I, 109, 648 ; Bordier, *l. cit.*, pl. 81. — (20) Ms. 1395 T. A., de la Bibl. nat.— (21) M. Ballet, *Panégyrique de sainte Anne prononcé le jour de sa feste dans l'église des Révérens Pères Théatins, en 1749*, par M. Ballet, ancien curé de Gif, prédicateur de la Reine ; à Paris, chez Prault, 1755, in-81 (51 pages). — (22) Obituaire de l'abbaye de Floreffe, no 42 : Egidius Daschelet, obiit 25 maii 1592. Sepultus est in sacello divæ Annæ et Catharinæ (*Analectes p. serv. à l'hist. eccl. de la Belg.*, t. VIII, p. 334).

(23) Rohault de Fleury, *Etud. icon.*, t. II, p. 565. — (24) Sauval, *Antiq.*, I, p. 653. — (25) D' Hauterive, *Armorial*, t. I, p. 209. — (26) Helyot, *Hist. des Ordres relig.*, 8 in-4, Paris, 1792, t. ?, p. 320.

Célestins

33. Louange et prière.

1. Gaude felix Anna quæ concepisti [prolem
Quæ paritura erat mundi [salvatorem ;
Gaude felix Anna Mater magnæ [prolis,
Ex qua processit rutilans stella [solis.
2. Gaude felix Anna genitrix Mariæ
Quæ Deum peperit et est mater Messiæ ;
Gaude felix Anna quæ sola [meruisti
Ut esses mater Virginis Matris [Jesu Christi ;
3. Gaude felix Anna, gaude sine fine ;
Pro me preces porrige cœlorum [reginæ
Anna parens supplicis dominæ,
Gemmaque lucis cœlestis curiæ
Te laudamus amore filiæ.

℣ Intercede pro nobis, beata [mater Anna,
℟ Ut digne tecum adsistamus [Christo in gloria.

Oremus. Deus, qui beatam Annam diu sterilem prole gloriosa et humano generi tam salutifera fecundare volu-

isti, da ut omnes qui ob amorem filiæ Matrem venerantur utriusque præsentia in hora mortis gaudere mereantur.

Bibl. Mazarine, ms 3895, Recueil de poésies, 2e partie : *Josephina* de Jean Gerson (Fol. 123 a-b) ; *Gaudia de beata Anna*. Papier et parchemin, 142 ff. ; H. 145, L. 105 mill. xve s.

AUGUSTINS

34. *Ad Vesperas.*

1. A solis ortus cardine
Ad usque terræ limitem
Annam canamus principem,
Matrem Mariæ virginis.

2. Hæc inter matres præeminet
Nobilitate germinis,
Quod ventris arca continet,
Fit mater Dei hominis.

3. A tempestate sæculi
Per stellæ adminiculum
Hæc felix mater liberat,
Dum stellam maris generat.

4. Luna noctem clarificat,
Cum stirps Jesse fructificat,
Cum proles Annæ nascitur,
Auroræ lux progreditur.

5. Hæc mundo solem protulit,
Qui sol splendorem attulit
Nobis paternæ gloriæ,
Lumen totius gratiæ.

6. Beata mater munere,
Quæ parit sacro ubere
Mariam, fovit gremio,
Strinxit amplexu proprio.

7. Laudet chorus fidelium
Jesum Mariæ filium,
Qui hanc honore, gloria
Coronavit in patria.

8. Regnat mater cum filia,
Festa ducunt solemnia ;
Jesu, earum precibus,
Nos junge cœli civibus.

9. Sit Trinitati gloria ;
Maria plena gratia,
Per te sit Christi visio
Felix nostra fruitio.

Brev. ms. de Saint-Emmeran, Ratisbonne (Bavière). Dreves, IV, p. 75.

II. LES CONFRÉRIES LAÏQUES

Généralités — Confréries de Sainte-Anne : 1° Confréries d'arts et de métiers. — 2° Chambres de Rhétorique. — 3° Confréries de piéte ou de charité.

On sait que pendant des siècles, sous les noms divers de corporations, corps de métiers, jurandes, serments, maîtrises, gildes, chambres de rhétorique, chambres *tout court,* confréries, chapellenies, *chantries* (en Angleterre), des sociétés populaires ont surgi par milliers de tous les coins de l'Europe; se sont développées à l'envi les unes des autres, et par là même ont joué un rôle plus ou moins important — parfois très important — dans la vie civile et religieuse des peuples. Ce qui caractérise le moyen âge,— notre Père Mandonnet vient de nous le dire d'un mot très heureux — c'est sa " puissance d'affinité[1]." Chez le peuple, le petit peuple, ce que les italiens appellent le *popolo minoto* (le peuple maigre), tout le monde est cousin ; c'est trop peu, tout le monde est frère, et chacun prend une part du fardeau des autres, en même temps que les autres prennent leur part du sien.

Avant d'interroger l'histoire sur celles de ces confréries qui ont pu être spécialement dédiées à sainte Anne, faisons place d'abord à quelques généralités. Au reste, tout ce que nous dirons ici, ou à peu près, peut s'appliquer d'avance, et aussi bien, aux confréries de sainte Anne.

Jusqu'aux douzième et treizième siècles, les gens de métier, ou les " petits," comme on les appelle d'ordinaire, ne sont, à vrai dire, que de simples serfs, et les privilèges de la bourgeoisie ne descendent pas encore jusqu'à eux. Ainsi, au commencement du douzième siècle, une sorte de persécution ayant éclaté dans le Limbourg et dans les provinces voisines, nulle part les magistrats des villes ne voulurent prêter appui à ces ouvriers forains. Tel est du moins le sens des plaintes que leur prête un chroniqueur de l'abbaye de Saint-Trond : " Est-ce que des campagnards comme nous, qui gagnent leur pain par un travail honnête, ne méritent pas votre protection, tout autant que les riches des villes[2]? "

Mais il existait pour l'ouvrier un moyen d'émancipation sociale. Il lui suffisait pour cela d'entrer dans l'une ou l'autre des corporations industrielles que renfermait la cité, ou même parfois la campagne, et dont les franchises étaient déjà connues. Ainsi, sous le nom d'apprenti, l'adolescent qui voulait se vouer à un métier, se trouvait un maître qui consentît à lui enseigner son art, et il devenait par là membre de sa famille. Ce maître, qui lui servait de père pendant son apprentissage, veillait sur ses mœurs comme sur son travail. Ce terme écoulé, l'apprenti était reçu dans la corporation par le doyen et les anciens du métier, et dès lors, il jouissait de tous les privilèges civils, comme de tous les avantages religieux de l'association. Ce n'était plus seulement un

homme isolé, un serf " taillable à merci ; " c'était un " confrère," un citoyen, et un citoyen d'autant plus considérable que son métier l'était lui-même davantage.

Les corps de métiers, ou simplement les " métiers, " comme on disait autrefois, ont été extrêmement nombreux pendant tout le cours du moyen âge, et quand, tout à l'heure nous parlions de milliers, le chiffre n'était nullement exagéré. Etienne Boileau, dans le livre qu'il leur a consacré, en mentionne une centaine pour la ville de Paris, au treizième siècle. Et pour l'Angleterre seule, M. Hazlitt a porté à quarante mille le nombre des associations de toute sorte qui ont existé dans les villes ou les campagnes de cette contrée[3]. D'après l'*Index Monasticus* de M. Taylor, il y en aurait eu *neuf cent neuf* dans le seul comté de Norfolk. Pour l'Italie, M. Pastor en a compté soixante-treize dans la seule ville de Florence, au commencement du XVI[e] siècle[4]. Nous pouvons conclure à un chiffre proportionnel pour tous les autres pays d'Europe, car si, de fait comme de droit, il n'y eut d'abord de maîtresses-gildes que dans les villes, peu à peu cependant, les plus petites gens, même ceux des bourgs, des villages et des plus modestes hameaux, comme nous l'apprennent les capitulaires, se liguèrent entre eux afin de devenir à leur tour, par le seul fait de leur réunion en confréries, des institutions ou des sociétés plus ou moins puissantes. Et en effet, ils joignaient ainsi au nombre l'avantage d'avoir des chefs et d'être organisés régulièrement.

C'est dans les derniers siècles du moyen âge que les confréries prirent leur plus vaste développement, mais les premières apparaissent bien longtemps avant cette époque. Des actes conservés à Cologne, nous disent qu'en 1149, des tisserands de cette ville ont organisé une confrérie dans la pieuse espérance de la vie éternelle[5]." A Valenciennes, la *Confrérie de la Halle*, avait été fondée vers 1060[6]. A Magdebourg, la chapelle des marchands s'élève presque aussitôt que la ville, c'est-à-dire dès le dixième siècle. Au neuvième siècle, Hincmar parle des règlements qui régissaient les " gildes " ou " confréries," ce qui suppose évidemment qu'il en existait déjà : " *Ut de collectis quas Geldonias, vel Confratrias vulgo vocant, sicut jam verbis monuimus et nunc scriptis expresse præcipimus, tantum fiat quantum ad auctoritatem et utilitatem atque rationem pertinet*[7]." Au huitième siècle, le principe d'association semble avoir déjà pris une extension très large, puisque Charlemagne s'en inquiète, et qu'il lance, en 779, contre les conjurations des gildes, un capitulaire des plus sévères. On signale, entre autres corporations, celles des orfèvres, laquelle avait son centre à Paris, et dont les privilèges déjà reconnus en 768, dit-on, furent confirmés en 846 par un capitulaire de Charles le Chauve[8]. Et c'est ainsi que remontant toujours de plus en plus haut, et négligeant quelques associations d'un caractère purement civil comme celles des Germains, des Saxons et des Scandinaves, nous atteignons la plus ancienne confrérie dont l'histoire fasse mention, celle que Constantin établit à Byzance dans l'église qu'il fit bâtir et dédier sous l'invocation des *Saints-Apôtres*. Non seulement tous les artisans et artistes de Byzance en faisaient partie,

mais encore les architectes et les médecins, et la confrérie ne tarda pas à s'étendre dans tout l'Orient, où elle subsista jusqu'à la chute de l'empire en 1453[9].

* * *

On peut diviser les confréries du moyen âge en deux grandes classes : les confréries de piété ou de charité, et les confréries d'arts ou de métiers, mais la différence entre ces deux classes est moins dans le fond que dans la forme, et ce qui domine encore chez ces dernières, c'est le caractère religieux.

Voyez d'abord *les devises*. La plupart se retrouvent aux chapelles des églises — car chaque confrérie avait sa chapelle ainsi que nous le verrons tantôt — ou bien encore sur les anciennes bannières et armoiries, ou encore dans des ouvrages historiques spéciaux. En voici quelques-unes que nous fournit M. Félix de Vigne[10] :

Fendeurs de bois de Gand — blason, sainte Trinité et *Laus Deo.*

Le serment de Saint-Antoine — devise : *Elk mydt dangier* (Chacun se garde du danger).

Chambre de Rhétorique de Bruges — : *Myn werk is hemelick* (Mon ouvrage est céleste).

Chambre de Rhétorique d'Ypres — : *De geest blaest daer hy wilt* (L'esprit souffle où il veut).

Chambre de Rhétorique de Tirlemont — : *Fontyne des levens* (Fontaine de la vie).

Chambre de Rhétorique de Axel — : *God outcommer elcx herte* (Dieu tranquillise tous les cœurs).

Chambre de Rhétorique de Menin — : *Wy hopen, broeders* (Frères, nous espérons).

Chambre de Rhétorique d'Audenarde — : *Paeis zy met ulieden* (La Paix soit avec vous).

Chambre de Rhétorique de Caprycke — : *Ses al in de herte* (Elle est tout, dans le cœur).

Généralement, chaque corporation de métier avait sa chapelle particulière, et parfois, quand la gilde était puissante, ces chapelles étaient de vastes bâtiments qui avaient la grandeur d'une église de village. Le seizième siècle surtout en vit construire en grand nombre dans presque toutes les villes, et les architectes les plus habiles, comme les sculpteurs les plus renommés, furent employés à leur érection.

Les gildes qui n'avaient pas les moyens de se faire construire une chapelle particulière avaient des autels consacrés à leurs patrons dans les églises cathédrales ou paroissiales, et quand on parcourt aujourd'hui ces églises, on voit encore nombre d'autels qui ont conservé les insignes des anciens métiers. C'est ainsi, pour citer un exemple, que, à Saint-Rombaut de Malines, dans l'ancienne chapelle de la Corporation des maçons, l'autel — et soit dit en passant, il fut sculpté par un maître, Jean Van den Steen — nous offre encore, dans la frise, les outils de la maçonnerie.

On ne concevait pas, en effet, qu'une confrérie ou un métier pût subsister s'il n'était sous la protection d'un Saint ou d'une Sainte. Intercalons ici dans nos vieilles écritures (de 1901 ou 1902) deux passages d'un livre plus jeune, même tout récent, et si agréable à lire surtout au *chapitre des Confréries*, le livre de M. Emile Mâle sur l'*Art religieux de la fin du moyen âge* : " Nous n'avons plus aujourd'hui la moindre idée de ce que fut la vie chrétienne à la fin du moyen âge. Jamais l'homme ne fut moins isolé. Divisés en petits groupes, les fidèles formaient d'innombrables confréries. C'était toujours un saint qui les rapprochait. Car les saints étaient alors le lien qui unissait les hommes (p. 17). "

Et encore : " Tout ce petit monde de saintes et de saints avait pour les hommes de ces temps un charme infini. Ainsi faits, ils étaient moins respectés qu'aimés. Mais peut-être jamais ne furent-ils plus persuasifs. Tous ces détails familiers entraient dans le cœur. " Ce saint Yves que voilà, avec sa toque, sa robe d'avocat et son dossier à la main, ce fut pourtant un homme comme moi, " se disait l'homme de loi, le procureur ; " il est donc vrai qu'il est possible, dans notre métier, d'être quelquefois désintéressé. " Le cordonnier écoutait volontiers les conseils qu'on lui donnait au nom d'un saint qui portait le même tablier que lui. Le charme fut rompu le jour où les Italiens nous enseignèrent le grand style. Les saints dirent adieu à l'homme et remontèrent dans le ciel. Les héros, les philosophes antiques qui prétendaient représenter saint Pierre ou saint Jacques n'avaient plus rien à dire à personne. D'où venaient ces hommes avec ce profil droit, ces grands manteaux, cet air dominateur ? On ne savait et on se souciait sans doute fort peu de le savoir. Il est vrai qu'ils pouvaient plaire au savant. L'humaniste qui se promenait à Saint-Etienne de Troyes avait la satisfaction de remarquer que le groupe de la Rencontre de sainte Anne et de saint Joachim tout récemment sculpté aurait pu représenter excellemment la dernière entrevue de Porcie et de Brutus (p. 163). "

M. Hazlitt observe ce même caractère de piété dans les gildes anglaises : " L'enrôlement de ces compagnies sous le patronage tutélaire du Sauveur, de la Vierge ou d'un Saint, fut en usage dès les premiers temps, et il était considéré généralement comme une sanction et un gage de sécurité, chose qui, d'ailleurs, aujourd'hui encore, aux yeux d'un certain nombre, garde la même signification. La vie commerciale et la vie religieuse se tenaient, chez nos ancêtres, par des liens très étroits, et ç'eût été rompre avec toutes les coutumes que d'entreprendre des transactions ou de décider d'aucune mesure sans l'approbation présumée de l'Invisible. Nous remarquons un vestige de ce sentiment dans l'habitude conservée par les municipalités de consacrer à la prière la réunion qui précédait certaines cérémonies électorales[11]. "

Pour le choix du patron, cependant, on n'observait pas toujours la couleur locale mais on suivait plutôt le mouvement de sa propre dévotion, sans trop s'inquiéter si le saint choisi avait ou non exercé la profession qui lui était ainsi confiée. On peut voir dans les niches de la Tour Saint-Jacques à Paris

les statues des anciens patrons de la Ville : Saint-Louis, patron des bouchers ; saint Georges, des armuriers et aumiers ; saint Jean-Baptiste, des couteliers ; saint Michel, des aumussiers ; saint Jean-l'Evangéliste, des peintres et marchands de couleurs. Mais combien qui manquent ? par exemple : saint Nicolas (épiciers), saint Luc (peintres), saint Antoine-au-Sépulcre (vanniers), saint Blaise (tisserands), saint Sébastien (ferrailleurs), saint Honoré (boulangers)...et puis, *last but not the least*, sainte Anne (menuisiers, orfèvres, etc., etc). De même, en certains endroits, saint Nicolas était le patron des avocats ; saint Louis, celui des marchands, des perruquiers, etc. ; saint Pierre, des serruriers ; saint Paul, des cordiers ; saint Barthélemy, des bouchers ; sainte Geneviève, des ciriers ; à Clermont, saint Dominique était le patron des tailleurs tandis qu'en d'autres localités, il ne fallait rien moins que la Sainte-Trinité pour honorer dignement la profession [12].

On voit déjà ce que pouvait être la réception d'un apprenti dans une gilde, nous voulons dire le sérieux, la solennité de la cérémonie. Regardez cette ancienne gravure. Dans une vaste salle remplie de spectateurs, un trône se dresse dominé en arrière par une grande Madone accompagnée de beaux anges moitié agenouillés, et au-dessus, par un dais à riches tentures de velours; sur ce trône, le Doyen ou le Grand-Maître, paré de son plus beau costume et de tous ses insignes, le sceptre au côté droit, la main gauche tendue, adresse la parole à un jeune homme debout devant lui, beau comme un prince, la main droite levée comme prête à faire le serment d'usage. Tous les aînés, tous les dignitaires de la gilde sont là, et à l'arrière-plan, dans le coin, non cependant trop loin du maître, on distingue une belle tête de moine, de moine à capuce, un dominicain, il semble, attentif, presque soucieux, un pli vertical au sourcil, les doigts écartés, comme s'il s'inquiétait des réponses que va faire son novice. Le maître parle :

" Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, trois personnes, un seul Dieu tout-puissant ! Cette ordonnance est celle que notre métier a établie et maintient pour s'entretenir et se gouverner avec la grâce de Dieu, et aussi pour servir notre noble prince, le comte de Flandre, avec tout notre cœur, notre vie et notre bien, pour nous conserver en estime et en honneur nous-mêmes et la bonne ville de Gand [13]. "

Suivent les prescriptions d'un côté, les engagements de l'autre. On croirait, à une première lecture des chartes de ces diverses corporations, qu'il ne s'agit pour elles que du salut des âmes, et que l'association n'a d'autre but que d'y pourvoir. Les statuts de l'ancienne gilde saxonne d'Exeter disent positivement que " la confrérie s'est assemblée à Exeter pour l'amour de Dieu et pour le bien des âmes. " Elle tient trois réunions générales par année, et à chacune d'elles le prêtre chante deux messes, l'une pour les confrères vivants, l'autre pour les confrères défunts. Au cours de l'année, les membres doivent chanter (*sing*) deux fois le psautier, une fois pour les vivants, une fois pour les morts. A la mort d'un confrère, ils doivent faire dire six messes,

ou réciter six fois le psautier. Et s'ils n'assistent pas aux réunions, ils doivent, pour une première absence, faire dire trois messes, pour une seconde cinq, et pour une troisième ils sont privés des faveurs de la confrérie, à moins qu'ils n'aient pour excuse la maladie ou que le maître n'ait pour lors requis leurs services [14].

Nous avons de même le texte de la prière qu'on disait aux réunions de la gilde de Saint-Christophe à Norwich, prière très longue où rien ni personne n'est oublié, et qui semble plutôt faite pour un couvent de moines que pour une corporation laïque. On doit prier pour l'Eglise, pour le Pape, pour les cardinaux et le patriarche de Jérusalem, pour la sainte Croix, pour la Terre-Sainte, afin que Dieu l'arrache à la puissance des païens et la rende à l'Eglise ; pour la paix et l'unité de l'Eglise ; pour les archevêques, évêques, pasteurs et tous les ordres ecclésiastiques, afin que le Seigneur daigne les garder et sauver corps et âmes ; pour le roi, la reine, les ducs, comtes, barons, chevaliers, écuyers, citoyens et bourgeois, afin que Dieu les garde du péché mortel ; pour les veuves, les vierges, les égarés et toute la communauté du peuple chrétien, afin que le Dieu de miséricorde lui donne de vivre ici-bas dans la vérité et la grâce ; pour les navigateurs et pèlerins, afin qu'ils puissent aller et venir en sûreté ; pour les fruits de la terre et de la mer, et pour le beau temps ; pour tous ceux qui, étant dans l'erreur, recherchent la vérité ; pour tous les frères et toutes les sœurs de la gilde ; pour les âmes de nos pères et de nos mères, et pour toutes les âmes chrétiennes [15].

On voyait encore en 1889, à Lubeck, sous le premier étage de la *Schifferhaus* ou " Maison des bateliers," une inscription en vers allemands qui pouvait se traduire ainsi :

" Vous êtes, Seigneur Jésus-Christ, celui auquel sont soumis les vents et les flots ; que votre main daigne donc répandre ses bienfaits sur notre corporation de marins. Des tempêtes, des pirates, des dangers, daignez, Seigneur, défendre constamment nos expéditions. Que notre corporation, ainsi que tous les navigateurs, demeurent sous votre égide. Donnez-nous la paix, la joie, l'union. Que votre bénédiction s'accroisse parmi nous. A vous seul, ô Dieu, la gloire [16] ! " Le texte mériterait d'être enchassé.

La corporation des bateliers avait acquis cette maison en 1535, et y avait fixé le lieu de ses réunions. L'aménagement, en 1889, était le même qu'autrefois : plafond en bois porté par de grands étais simplement décorés de quelques sculptures monumentales ; de toutes parts, suspendus en l'air, des modèles de vaisseaux ou des objets rapportés de lointains voyages ; les murs garnis de peintures enfumées ; par ci par là, des statues, et notamment une belle image de sainte Anne.

Il n'est maintenant pas besoin d'ajouter que la corporation, toute corporation est soumise à une discipline sévère ; qu'il est défendu, par exemple, de travailler le soir, " parce que l'ouvrage ne serait pas bon," ou le samedi après-midi, à cause de la solennité du lendemain, ou un jour de fête d'apôtre [17] ; défendu aussi d'aller aux bals, aux spectacles, aux cafés ; que l'ouvrier doit

se coucher de bonne heure afin d'être levé à la pointe du jour, lorsque " la cloche de la paroisse voisine retentira de nouveau pour annoncer l'ouverture des églises ; " qu'il doit, les dimanches ordinaires et les jours de fêtes, entendre la messe, ou comme on disait alors, " aller à l'offrande, " car c'est là que la voix du prêtre l'accoutumera, lui et les siens, à ce nom de *frères* qui est à la fois si simple et si grand ; assister aux enterrements des membres de la gilde, et, en certain cas, faire dire des messes ; suivre le convoi du pauvre comme celui des membres les plus riches, le service funèbre devant pour lors se célébrer avec l'encens et les cierges, aussi bien que celui de son maître : *Illius sepultura peragi debet cum bysso et luminibus, tanquam domini sui*[18].

C'est assez clair et d'ailleurs on a soin de le lui répéter souvent : l'ouvrier doit positivement être bon chrétien et parfait citoyen. A sa réception solennelle dans la corporation, on lui a donné lecture de sa charte de profession, et là, les lois générales auxquelles l'homme, le chrétien, l'habitant de la cité doit obéissance, lui ont été promulguées en même temps que les règles de l'état qu'il embrassait. Il n'a qu'à se souvenir de sa promesse, et si seulement cela est, cela suffit. — Parole d'honneur !

Et c'est ainsi que de grandes pensées se mêlant à d'humbles travaux, l'artisan s'anoblissait à ses propres yeux ; ainsi que se transformait peu à peu, grâce à cet esprit religieux qui l'entourait de toutes parts, le serf grossier parti quelquefois des bas-fonds de la société : l'homme se relevait plus encore que la profession.

* * *

Il reste un mot à dire des confréries comme foyers de vie artistique, surtout au XVe siècle, et encore ici il s'agit implicitement des confréries de Madame saincte Anne.

Le plus grand nombre des corporations avaient, comme celle des bateliers de Lubeck, leurs maisons communes appelées *chambres* ou *halles*, et il en subsiste encore en France, en Allemagne, en Angleterre, notamment à Londres, où l'ancienne *Guild-Hall* des marchands est restée debout jusqu'à nos jours ; en Belgique, où par exemple, les drapiers d'Ypres établissaient jadis un beau point de mire pour les futurs canons allemands. (Il a bien fallu ici changer notre ancienne rédaction). Toutes aussi, nous l'avons dit, avaient leurs autels ou chapelles dans les églises, quelquefois dans les cathédrales, comme à Paris.

Or, toutes ces compagnies rivalisaient entre elles de luxe, décorant leurs *chambres* de peintures et de sculptures souvent très remarquables. Ainsi, la *chambre* du Vieux Serment de l'Arbalète en Anvers, possédait un tableau d'Abraham Janssens, figurant la Concorde, et la reproduction d'une toile de Rubens par Gérart Hoet. La *chambre* du Jeune Serment de l'Arc montrait une œuvre de Jean Fyt avec des personnages de Janssens, et un *Saint-Sébastien* de Michel van Coxie. Et de même, lorsque la confrérie de Saint-Luc fut logée dans la Bourse d'Anvers, elle orna avec une grande

magnificence les salles mises à sa disposition[19]. Ainsi, à plus forte raison, en était-il pour les chapelles. Et par exemple, la seule église de Notre-Dame d'Anvers renfermait, avant l'invasion française en 1794, vingt-quatre chapelles de corps de métiers, dans lesquelles on pouvait compter cinquante-un tableaux, dont plusieurs étaient des œuvres de maîtres. *La Descente de Croix*, la *Visitation*, la *Présentation du Christ au Temple* de Rubens, décoraient celle des Arquebusiers. Parmi les autres toiles, on en distinguait quatre de Michel van Coxie, deux de Frans Floris, seize de Martin de Vos, et d'autres de Wenceslas Coeberger, Otho Venius, Henri Van Balen le Vieux, Corneille Schut et François Pourbus[20].

C'est à ce zèle artistique des corporations que nous devons un grand nombre de tableaux ou de sculptures relatives à notre Sainte. Nous voudrions pouvoir ici reproduire une gravure que nous avons d'un des plus beaux retables du monde. C'est un haut-relief sculpté et doré, datant du seizième siècle et représentant *l'Arbre généalogique de sainte Anne*. Il se trouve dans une chapelle de l'église Saint-Sauveur, à Bruges. Dimensions : 1m. 56 en hauteur sur 1.86, soit : à peu près 5 pieds sur 6. Au bas, sainte Anne assise dans un fauteuil. Sur les branches de l'arbre, à la droite de la Sainte, statuettes assises ou agenouillées de " Iude," " Ioseph Iustus " et " Maria Cleophas;' à gauche, celles de " Ian Evangelist, " " Maria Salome, " " Jacop de Mist " (Jacques le Mineur), et " Simoen. " En haut et-au-dessus, Marie, et l'Enfant. Au-dessous de l'arbre, à la droite de sainte Anne, des statuettes portent chacune sur un phylactère le nom des personnages : " Stolanus, " " Ioachim, " " Iosep, " " Eluet, " " Hismeria " et un évêque, probablement le donateur. A gauche, " Emerencia, " " Cleophas, " " Salomé, " " Sacarias, " " Ian Baptiste, " " Elizabeth, " " Ioannes. " Sur la colonnette gauche du cadre, une statuette portant sur une banderolle le nom de " Zebedeus. " La colonnette droite a également une statuette, mais la banderolle en a été renouvelée, et le nom ne s'y trouve pas. — L'artiste est inconnu. Plusieurs noms des personnages, en lettres du seizième siècle sont, comme on l'a vu, écrits en flamand. Les figures ont en général beaucoup d'expression et le travail est admirable. Fond bleu, tige couleur bois de chêne, vêtements de tous les personnages — or, ainsi que les colonnettes et ogives. Robe de sainte Anne brune, manteau or, voile blanc au cou, siège doré. A hauteur des personnages du bas, fond uni doré. Figure de la Vierge demi souriante et délicieuse. — Ajoutez sur tout cela un rayon de soleil, et vous aurez sous les yeux ce que nous avons vu un soir de juillet : une *splendeur*.

En vérité les ouvriers d'autrefois étaient bien ce qu'on les nommait, des *artisans*, des *faiseurs d'art*, et parlez-nous des mots qui disent encore quelque chose !

* * *

Des cent mille confréries du moyen âge, un bien petit nombre ont subsisté jusqu'à nos jours. En France, elles furent supprimées pendant la Révolution.

A cette époque on en comptait encore cinquante à Paris seulement. Quelques-unes cependant ont été restaurées depuis, et pour ne parler que d'un coin de la France qui nous est cher au-dessus de tant d'autres, la petite ville de Lourdes a conservé intactes ses vieilles institutions de piété et de philanthropie. Les laboureurs de Notre-Dame-de-Grâces, les ardoisiers de Notre-Dame du Mont-Carmel, les tailleurs et les couturières de Sainte-Luce, comme les menuisiers de Sainte-Anne, ont traversé victorieusement les siècles.

En Belgique et dans les Pays-Bas les confréries furent abolies vers 1794. En Allemagne, dès 1232, un acte de Frédéric II les proscrivit, mais elles réexistaient en pleine vigueur vers 1316, sous le duc de Brabant. Aujourd'hui, après bien des alternatives de succès et de revers, il s'en retrouve encore un certain nombre. En Espagne et en Suisse, surtout dans le canton de Berne, elles ont pu échapper à toutes les révolutions. En Italie, au contraire, elles ont presque toutes disparu au XIXe siècle, après une existence six ou sept fois séculaire[21].

Encore une fois tout ce qu'on vient de lire peut se rapporter, de près ou de loin, aux confréries de sainte Anne, et ces détails préliminaires nous ont semblé propres à jeter sur elles une plus vive lumière. Si nous avions besoin d'une excuse pour des développements quelque peu étendus, notre excuse serait là.

LES CONFRÉRIES DE SAINTE-ANNE.

I. — ARTS ET MÉTIERS.

Comme nous l'avons dit plus haut à propos des associations en général, les confréries de sainte Anne peuvent, rigoureusement parlant, se partager en deux classes : les confréries d'arts ou de métiers, et les confréries de piété ou de charité.

Nous commencerons par les premières, en faisant toutefois une place à part aux " Chambres de Rhétorique, " parce que l'art de poésie qu'elles représentent, mérite, à coup sûr, qu'on le distingue des autres.

Mais comme nous n'en sommes pas de suite " aux fleurs de rhétorique, " nous citons tel quel, sauf un mot rayé, un passage de M. Dubrocq de Ségange, ce qui nous donnera dès maintenant quelque idée du multiple patronage que notre Sainte exerçait autrefois, au temps où le peuple croyait encore à l'intercession des Saints : " Sainte Anne patronne des mères de famille, ménagères, couturières, lingères, dentellières, chaussetiers, filassiers et filassières, tisserands, meuniers, faiseurs de balais, institutrices, fripiers, menuisiers, tourneurs, ébénistes, tonneliers, nourrices, palefreniers, caudataires de cardinaux, orfèvres, marins, sapeurs-pompiers... [22] "

Cette énumération n'est que partielle mais elle peut nous suffire pour l'instant. Et puisque, tout à l'heure, nous avons insisté sur l'ancienneté des congrégations ouvrières ou marchandes, une question se pose naturellement

tout d'abord au sujet des diverses gildes de sainte Anne dont nous avons à parler : A quelle époque l'une ou l'autre remonte-t-elle ? Y en a-t-il qui soient bien anciennes ?

Il nous faut l'avouer, à part certaines corporations dont les dates d'érection nous sont connues, parce qu'elles sont relativement récentes, nous ne savons presque rien des autres sur ce sujet particulier, du moins rien de parfaitement certain. Les ouvrages sont rares qui traitent des métiers du moyen âge ; plus rares encore ceux qui en traitent au point de vue qui nous aurait surtout intéressé, nous voulons dire au point de vue à la fois historique et religieux ; et quant aux gildes de sainte Anne en particulier, il est évident que nul n'en a jamais parlé. Le lecteur ne s'étonnera donc pas que, même après beaucoup de recherches, nous fournissions, en somme, si peu de renseignements sur ce point très spécial du culte de notre Sainte dans les siècles passés.

Tout à l'heure, une confrérie de piété érigée à Gand nous fera remonter jusqu'à l'an 1101, mais nous avons écrit " confrérie de piété. " Pour ce qui est des corps de métiers proprement dits, la plus ancienne date *historique* ou parfaitement certaine que nous possédions est celle de 1382, et elle se réfère aux menuisiers de la ville de Clermont, en Auvergne. Il est fait mention de cette confrérie dans un arrêt de cour, du 4 septembre de cette même année, mais il est permis de supposer qu'elle existait déjà depuis quelque temps[23].

Pour les menuisiers de Paris, quelques auteurs indiquent 1396, et nous y reviendrons tout à l'heure. Viennent ensuite pour 1430, la *Saint-Ann's Guild* de Dublin ; pour 1447, les orfèvres de Paris ; pour 1487, les menuisiers d'Angers ; pour 1500, les tailleurs d'Edimbourg ; pour 1509 la Gilde de Sainte-Anne de Louvain ; pour 1512, celle d'Oxford : autant de dates qui marquent une année de l'existence et non, sans doute, celle de la fondation.

Menuisiers

Quant aux menuisiers de Paris et à l'âge qu'on leur donne, eux-mêmes, aussi bien que les orfèvres, comme nous le verrons tout à l'heure, se prévalaient d'une bien plus haute ancienneté. L'archevêché de Québec possède un document fort curieux, très intéressant, mais que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, tant à cause de sa longueur que de son incorrection désespérante. C'est en cinq pages in-folio, et *en une seule phrase*, la *Réponse de Mrs de la confrérie de ste anne de paris aux confreres de lassociation de Quebec qui se proposent detablir la dte confrerie au dt Quebec.* Cette pièce est datée de 1659. On y voit d'abord que, " dans l'église des Billettes, une chapelle était aux menuisiers de tout temps depuis que l'église avait été bâtie. " Le document semble ensuite rapporter la construction de cette église à l'an 1290, et en tout cas il la donne implicitement comme antérieure à 1294 puisque, alors, il nous montre " les religieux de l'ordre de la charité de nostre dame,"

chargés de la desservir. Et " ensuite, " continue-t-il, " on augmenta la dite chapelle à deux autres dont celle dediée a Dieu sous l'invocation de nostre grande Sainte a été establie avec celle de la ste vierge, " " récit que nous avons trouvé au vrai tant dans les archives du lieu que antiquité de paris et autres lieux particuliers que lon tien veritable. "

Malgré l'élasticité de cet " ensuite, " on ne peut supposer que la construction ou la dédicace de la chapelle sainte-Anne ait été longtemps ajournée. D'ailleurs, s'il est raisonnable de penser que la chapelle fut construite, non pour une confrérie à venir, mais pour une confrérie déjà existante et vraisemblablement déjà considérable, la corporation même appartiendrait encore, par sa fondation, aux dernières années du treizième siècle, tout au moins. Le document ne dit rien sur ce point qui est pour nous d'une certaine importance, vu le moment, mais en fixant à l'année 1368 la *confirmation* de la confrérie, il ne contredit pas, tant s'en faut, nos conjectures sur la date bien antérieure de la fondation.

Quoi qu'il en soit, si les " confrères de Paris " disent vrai à leurs nouveaux confrères de Québec, le 1396 des auteurs n'est pas exact : il est trop jeune de cinquante ans au moins, sinon de cent ans.

La question de date de la sorte quelque peu discutée, une note du P. Cahier, dans ses *Caractéristiques des Saints*, nous permet d'expliquer comment sainte Anne avait été choisie comme patronne par les menuisiers. — Deux mots y suffisent : " Etant donné que le tabernacle est le chef-d'œuvre de la menuiserie, il convient que la profession honore d'un culte spécial celle qui a fait la première le plus beau des tabernacles, et celle-là c'est sainte Anne, parce qu'elle fut la Mère de la Vierge Marie, et que la Vierge Marie, c'est le tabernacle du Fils de Dieu[24]. " Le jeton de la confrérie, frappé en 1748, confirme d'ailleurs l'explication du P. Cahier. Il a pour sujet la scène de la *lecture* et pour exergue : *Sic fingit tabernaculum Deo*[25].

Les premiers statuts que nous connaissions de cette confrérie lui avaient été donnés par Charles IV, en 1396. Plus tard, en 1467, ils furent confirmés par Louis XI ; de nouveau en 1580, et l'un d'eux porte que " Quiconque voudra ouvrouer dudict mestier à Paris, faire le pourra, pourvu qu'il soit ouvrier suffisant......et (ait) fait un chief-d'euvre de sa main suffisant...... En outre, payera douze sols parisis d'entrée dont le Roy aura six solz, et les jurez du dict mestier quatre solz pour leur peine, et deux solz à la confrairie Madame Saincte Anne, establie au dict mestier, sauf que les fils des maîtres ne payeront point d'argent pour leurs entrées[26]...... "

Les avantages spirituels étaient considérables, et proportionnés du reste aux pratiques de piété en usage dans la confrérie. Le vieux document de Québec nous dit que les membres " avaient part à toutes dévotions, indulgences, services, prières du dit ordre de la Charité, " et gagnaient en particulier " une indulgence plenière en la feste de sainte Anne. " Les exercices publics, toujours d'après le même registre, étaient les suivants : " Outre le jour et veille de notre grande fête, une messe tous les dimanches de l'année

avec *Inviolata* à haute voix, et l'ordre (sans doute l'*orgue*) au commencement de la Ste messe en l'honneur de la très ste vierge ; une de *requiem* tous les premiers lundys des mois, avec tres (*trois*) grands services, lun le lendemain de la ste Anne, lautre le jour de st roch et lautre le jour des trepassés pourveu que ce ne soit pas le dimanche ; cela etant est remis au lundy suivant ; le salut de la ste vierge le jour de st thomas apotres, avec les sept psaumes *exaudiat* et les prieres pour le roy. "

Pour tant de piété, autant sans doute que pour l'excellence de son art, la confrérie jouissait de privilèges exceptionnels. Ainsi, pour emprunter encore ce détail au vieux document de Québec, sous les règnes de Charles VI, de François I et de Henri II, plusieurs confréries ayant été abolies "à cause des desordres qui si comettoient, on a pris tous les vaisseaux d'argent dans lesquels il y avait des reliques de plusieurs saints ; on a oté les stes reliques et on les a mises entre les mains des chefs des eglises ou elles etoient pour les mettre en veneration aux fidelles dans du cuivre enjollivé. . .et de la valeur du prix de lor et de largent on en a fait des monnoies a la marque du roy pour subvenir aux extremes necessités de ces temps là, et même avoir pris quantité de vaisseaulx de prix des confreries qui ont été conservés pour subvenir et aider aux necessités, mais de la notre on n'y a jamais touché ny a nos vaisseaulx d'argent comme on apprend par les lettres patentes de nos rois. "

Comme ceux de Paris et pour la même raison, les menuisiers d'Angers avaient placé leur corporation sous le patronage de sainte Anne. On lit dans leurs statuts, tels que confirmés par Charles VIII, en septembre 1487 :

" I. Et premièrement. Que d'ores en avant et comme du temps passé les jurez et maîtres dudit art et mestier de charpenterie et menuserie en la ville et quintes d'Angiers, se assembleront, chacun an, le jour et feste sainct Serene ou Madame Saincte Anne, qui est la confrairie des maîtres et ouvriers du dit art et mestier, et seront esleus deux maîtres du dit mestier qui auront regard et seront tenuz garder et entretenir les ordonnances du dit mestier. . . . . .

" II. *Item.* Et seront tenuz les dits charpentiers de menuserie faire bonne besoingne et marchandise sans aubour (*ruse*) ne pourreture, vermolleure ne eschauffeure. . . . . . "

Il y a un autre vieux texte plus intéressant encore, celui-là relatif aux menuisiers d'Aire en Artois et le voici, au moins en abrégé, dans sa teneure originale :

" Octroy en faveur des huchiers (*menuisiers*), cuveliers, charpentiers et maçons de la ville d'Aire, afin d'ériger une confrérie à l'honneur de Dieu et de sainte Anne.

" 3 août 1504.

" A tous ceulx quy ces présentes lettres verront, MAYEUR ET ESCHEVINS DE LA VILLE D'AIRE, SALUT. Sçavoir faisons que, sur la requeste à nous faicte par ceulx des stils et mestiers de huchiers, cuveliers, charpentiers et machons estans en ladite ville, de ce qu'ils puissent tous par ensamble eslever

en icelle ville une confrerie en l'honneur et reverence de Dieu et sainete Anne, et affin qui ce puist estre chose estable et permanente, et que les services divins, suffraiges et oblations quy sont encommencez faire à l'honneur et reverence de Dieu et de ladite Saincte puissent être continuez et entretenus... il nous pleust leur octroier et consentir lettres de plusieurs poincts et privileges par eulx requis et au long déclarés en leur requeste,...avons consenty et accordé, consentons et accordons à ceulx des dits stils de huissiers, cuveliers, charpentiers et machons que touchant ladicte confrérie et pour l'entretenement d'icelle, ilz se puissent doserenavant reigler et conduire en la forme et manière cy après déclairée :

" Et primes que pour l'entretenement d'une messe chacune sepmaine, ensamble du luminaire ad ce necessaires avecq des autres entretenemens, chacun confrère sera tenu payer chascun an pour luy et sa femme douze deniers, et ceulx à marier six deniers. "

(*Suivent des règlements d'ordre purement civil ; puis :*)

" *Item* que le jour de ladicte Saincte tout ceulx des dictz stilz et mestiers seront tenus de accompaigner leur doïen à la messe qu'ilz feront chanter et célébrer solempnellement chascun an en l'eglise de Sainct-Pierre, sur l'amende de douze deniers au prouffict de ladicte confrerie.

" *Item* que tous ceulx quy ledict jour de madame saincte Anne ne garderont et sollemniseront la feste d'icelle, quy feront ou feront faire par leurs varlez lesdicts stils et mestiers encoureront en amende de cincq solz à applicquer : deulx solz au prouffict de ladicte confrerie, deulz solz au prouffict de la table et de la despense qui se fera ledict jour, et douze deniers au chastelain qui en fera l'execution. "

(*Autres articles sans rapports avec la Sainte, et, enfin :*)

" En tesmoing de ce, nous avons mis le scel au causes de ladicte ville d'Aire à ces présentes, quy furent octroyées le IIIe jour d'aout l'an mil cinq cens et quattre.

" Ainsi signé sur le reply ; D'ESTRÉE[27]. "

A côté de l'ancien Artois se présente l'ancienne Flandre-française, avec Lille pour capitale. Or, à Lille encore, sainte Anne est la patronne des menuisiers. Voici, d'après l'*Armorial de Flandre,* recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV, de 1690 à 1710, quelles étaient les armoiries de l'association :

" D'argent à une sainte Anne de carnation, vêtue de sinople et de gueules, assise à senestre sur une escabelle de sable, et appuyant sa main dextre sur l'épaule de la sainte Vierge, aussi de carnation, vêtue d'azur et d'argent, à laquelle elle montre à lire dans un livre aussi d'argent, tracé de sable, le tout posé sur une terrasse de sinople, chargée en pointe d'une varlope couchée d'or, ferrée d'azur, et accompagnée en chef d'une équiere de gueules, soute-

nue d'un compas d'azur à dextre et d'un ciseau d'azur, emmanché d'or, posé en pal, à senestre[28]. "

On trouve, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Carpentras, no 1379 (1684-1690), fol. 684 : " Statuts de la confrérie de Sainte-Anne érigée en l'église cathédrale de Carpentras par les maistres charpentiers, menuisiers, sculpteurs, broquiers, tourneurs, rodiers, scieurs et autres travailleurs de l'art du bois ; " 12 juillet 1690. — De même : no 1607 : " Livre de la dévote confrérie de sainte-Anne, érigée dans l'église paroissiale de Malaucène, " 1646-1683. Le livre contient 207 feuillets — pour notre édification à tous.

D'autres confréries du même genre existaient sans doute à peu près dans tous les lieux où le nombre des ouvriers était assez considérable. Ainsi pour l'Auvergne seule, M. Bouillet en trouve à Riom, à Brioude, à Montferrand, à Ambert, à Maringue, à Issoire, etc[29]. Dans le *Recueil des ordonnances des Rois de France*, M. Molinier signale des pièces relatives aux huchiers des villes suivantes[30] : Rouen (janvier 1415, t. x, p. 253) ; Paris (1467, 24 juin, t. XVI, p. 609) ; Evreux (février 1471, t. XVII, p. 464) ; Tours (mai 1472 et mars 1487, t. XXI, p. 75) ; Angers (septembre 1487, t. XX, p. 16) ; Le Mans (octobre 1497, t. XX, p. 8) ; Bordeaux (avril 1501, t. XXI, p. 276), etc. Ajoutons nous-même les menuisiers de Bourges et concluons que Madame saincte Anne était la patronne, non seulement de tel ou tel groupe ici ou là, mais de la profession même.

Orfèvres.

Des menuisiers aux orfèvres, la transition peut se faire sans frais d'étiquette, car les deux métiers étaient autrefois très proches parents, cousins, *frèrots*, selon notre jolie expression canadienne d'autrefois. Pour les orfèvres, le chef-d'œuvre à parfaire, c'était aussi un tabernacle, mais celui-ci enfermant de plus près la divine Victime, nous voulons dire : le ciboire ou le calice, et à cet égard, sainte Anne était encore l'artiste souveraine, le maître à imiter.

Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), dans ses *Curiosités de l'histoire des Arts*[31], et Gautier, dans son *Dictionnaire des Confréries*, placent à l'an 1447 la fondation de la communauté des Orfèvres de Paris, dite de *sainte Anne et de saint Marcel*, et c'est à peu près la date que fournit un historien de la ville de Paris, du Breul[32]. Mais si l'on en croit un vieux document qui semble authentique, cette confrérie serait beaucoup plus ancienne. Comme il existait à Paris d'autres associations d'orfèvres " qui n'estoient propres, dit Félibien, qu'à causer de la dissipation, des émulations mal réglées, des procès et de la division, " Louis XIV tenta de les supprimer toutes sans exception. A cette occasion, les confrères de sainte Anne présentèrent une requête au roi, dans laquelle ils exposaient que la confrérie de sainte Anne et de saint Marcel était érigée depuis plus de CINQ CENTS ANS ; qu'elle n'avait rien de commun avec les autres confréries du corps des orfèvres, et qu'elle avait

toujours été administrée par des maîtres particuliers, indépendants des maîtres et gardes de l'orfèvrerie. Ils demandaient enfin à conserver leur association, et de plus, le droit de porter la châsse de saint Marcel dans les processions. On leur accorda tous les points de leur requête par lettres patentes du mois de mars 1683[33].

Un autre document, daté de 1685 et reproduit dans la *Collection* de M. C. Leber, relative à l'histoire de France[34], tendrait à prouver à son tour l'ancienneté de cette confrérie, sans toutefois préciser davantage la date de sa fondation. On y lit ce qui suit :

" Eudes de Paris, évesque de Paris, qui vivoit sous Philippe-Auguste, roy de France, ayant enrichi cette nouvelle église (Notre-Dame) par le présent qu'il luy fit des reliques de saint Marcel, évesque de Paris, les orfèvres, pour signaler leur piété et leur dévotion envers ce grand saint, et reconnoistre l'obligation qu'ils avoient à messieurs du chapitre, de leur avoir donné une des chapelles de leur église, ornerent ces reliques d'une châsse des plus magnifiques, qui fut dès lors, du consentement de messieurs les évesques et chapitre, élevée au-dessus du maistre autel de leur église, où elle repose encore aujourd'huy.

" En considération de quoy et des dépenses qu'ils y firent, Mrs du chapitre les honorèrent du titre et qualité de porteurs de la châsse de saint Marcel, prérogative dont ils ont joüy et joüissent encore à présent[35].

" DEPUIS CE TEMPS ils eurent la mesme dévotion pour sainte Anne, d'où est venue l'érection de leur confrérie sous le titre de sainte Anne et de saint Marcel, dont le service se fait à leur chapelle le jour saint Marcel et le jour sainte Anne[36] ......" etc.

Le même registre nous apprend encore que, à partir de 1448, tous les ans, le premier mai, la confrérie faisait présent à la Vierge d'un arbre vert qu'elle plantait à minuit sur la place du Parvis, en ligne droite avec le maître-autel de Notre-Dame, d'où lui vint le surnom de *Confrérie du may*. En 1499, " les orfèvres adjoutèrent à cette première dévotion du may, le don d'une machine d'architecture en forme de tabernacle suspendue en hault de la voulte de l'église vis-à-vis la grande porte du chœur, à laquelle ils joignoient et attachoient, par chaque année, le premier jour de may, des sonnets, rondeaux, ou autres sortes de vers, selon les occurrences du temps, contenant des prières à la sainte Vierge pour la santé et prospérité du roy régnant pour lors, et pour les besoins de l'Estat et du public......

" Ils en mirent un autre en mil cinq cens trente-trois, auquel ils posèrent des tableaux de l'histoire du Vieux-Testament, commençans par la création du monde, fort excellemment faits à six pampres, à l'angle de chacun desquels étoit représentée la figure d'un prophète, et portoit dans sa superficie une infinité de rameaux.

" Et voilà la seule et veritable origine du premier tableau votif donné par les orfèvres en offrande à la sainte Vierge, le premier may mil cinq cens trente-trois......

" L'an mil six cens huit, les orfèvres posèrent encore un autre tabernacle plus beau et plus riche que les deux premiers...... depuis lequel temps ils ont continué tous les ans un nouveau tableau contenant la vie de la sainte Vierge, ce qui a finy en 1629...... En l'année 1630, les orfèvres......présentèrent leur requeste à Messieurs du Chapitre,......tendant à ce qu'il leur fût permis de donner, au lieu de ces petits tableaux votifs qu'ils offroient auparavant, un plus grand tableau d'onze pieds......pour orner les colonnes et piliers de la nef de l'église ; ce qui leur fut octroyé[37]. "

C'est ainsi que la cathédrale s'enrichit de plus de soixante-dix grands sujets de sainteté, sur bois et sur toile, qu'on y admirait encore avant la Révolution, et qui garnissaient non seulement les piliers de la nef, mais encore la plupart des chapelles. Le premier de ces tableaux donnés par les orfèvres, avait été peint par Lallemand, maître du Poussin, en 1630 ; le dernier le fut en 1707 par Courtin. Les plus grands maîtres du XVIIe siècle briguèrent l'honneur d'être choisis par les maîtres et le *prince* de la confrérie de sainte Anne, pour exécuter ce tableau d'offrande. Il convient de nommer en particulier Jean Jouvenet, Michel Corneille, Louis Boulogne, Simon Vouet, Sébastien Bourdon, Blanchard, Poussin, Lebrun, Philippe de Champaigne, Eustache Lesueur, L. de La Hire, Marot, Lacurne de Sainte-Palaye, Parocel, Noël Coypel. La plupart de ces remarquables compositions nous ont été conservées par la gravure, et quelques-unes sont entrées depuis dans les galeries du Louvre. Il n'y avait pas au dix-septième siècle d'autre musée public à Paris que celui de Notre-Dame, et on le devait à la magnificence des orfèvres de Madame saincte Anne, à leur zèle intelligent pour les arts[38].

On juge par là en quel honneur cette confrérie était tenue à Paris. Pendant plusieurs siècles, elle avait eu seule le privilège de porter le *poêle* ou le dais sur la tête du roi, de la reine ou du prince faisant son entrée en ville et si, après Louis XII, elle dut partager cette prérogative avec les autres corps de métiers, elle garda pourtant toujours le premier rang parmi eux. A la faveur populaire, se joignait celles des papes et des reines. " Il faut vous dire, nous raconte encore notre vieux document déjà cité, qu'en 1620, Paul V, pape, informé de la dévotion que feüe reine Anne d'Autriche de glorieuse mémoire, mère de Louis-le-Grand à présent régnant, avoit envers cette confrérie, dont elle avoit souhaité d'estre du nombre, pour avoir part aux prières qui s'y font et aux messes qui se célèbrent chaque année dans la chapelle, et de laquelle elle avoit pris le bâton, et rendu les pains bénis avec magnificence, ce mesme pape lui envoya un des ossements de sainte Anne qui luy avoit esté presenté par le patriarche de Jérusalem, lequel elle deposa entre les mains des orfèvres, qu'ils firent enchâsser dans un reliquaire qui est encore aujourd'huy dans leur possession. "

Une confrérie qui offrait annuellement à Notre-Dame " un grand tableau d'onze pieds de haut, " peint par un maître, devait entendre quelque chose à la magnificence des fêtes et en particulier au luxe du costume. Qu'on en juge, quant au costume, par celui que portait, non pas le maître, non pas

tel ou tel haut dignitaire, mais le simple *crieur* de la confrérie. Nous citons encore un ancien registre : " Item ceste presente année ensuivant IIII^c IIII^xx et XI (1491) a esté donné à la dite confrarie par Katherine, femme de Robert Bonneuvre, une cotte ou corset pour vestir au crieur qui crie lad. confrarie, laquelle cotte est d'escarlate vermeille, semée de rosiers à roses blanches, et les deux ymages de sainte Anne devant et derrière, et les d. rosiers tout fait de bonne broderie à soye et or, et les franges de fine soie jaunes, vertes et rouges, et doublée de toile de Hollende noire[39]. "

La corporation des orfèvres souvent menacée, souvent attaquée, défendit toujours victorieusement ses privilèges, jusqu'au moment où la révolution de 1789 renversa d'un seul coup toutes les institutions de la marchandise en même temps que toutes les lois fondamentales de la société française. Evidemment, dit ici M. Paul Lacroix, avec une émotion qui trahit l'artiste épris du passé, " l'orfèvrerie ne pouvait échapper à ce vaste naufrage qui engloutissait à la fois la royauté, la religion et la fortune publique. A quoi, d'ailleurs, auraient pu servir des orfèvres dans un temps où l'on brisait sceptres et couronnes, où l'on fondait l'argenterie des églises, où l'on déposait joyaux et bijoux sur l'autel de la patrie, où la monnaie d'or et d'argent était remplacée par la monnaie en métal de cloche et par les assignats ? L'orfèvrerie ne devait pas survivre à la monarchie qui l'avait vue naître[40]. "

Tout n'a pas péri cependant, et à côté des souvenirs historiques qui font survivre la chère société, il reste un souvenir artistique.

Un curieux recueil de diplômes des confréries parisiennes, conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, contient quinze diplômes des confrères de Sainte-Anne, et parmi eux celui qui était propre à la Confrérie des orfèvres. C'est une gravure du dix-huitième siècle. Elle représente la Sainte tenant un livre que regarde Marie enfant ; au frontispice, deux évêques, dont l'un est saint Marcel, foulant le dragon, et l'autre probablement saint Denis, saint Germain ou saint Landry. (Aucun attribut ne permet de l'identifier avec certitude.) En bas du diplôme, dans un cartouche, se voient les armes de la corporation : de gueules à une croix engrelée d'or ; aux 1 et 4 cantons, d'un ciboire d'or et aux 2 et 3, d'une couronne aussi d'or, et un chef d'azur, semé de fleurs de lys d'or. La devise, qui manque ici, était : *In sacra, inque coronas.*

Tous ces détails, peut-être un peu longs, sur la confrérie de sainte Anne et de saint Marcel, rendent superflus ceux que nous pourrions fournir sur les orfèvres de la ville de Tours. Qu'il nous suffise donc de remarquer en passant leur bannière. Elle portait d'azur, à une sainte Anne de carnation, vêtue d'or sur gueules, assise et montrant à lire à la sainte Vierge, vêtue d'argent et contournée aussi de carnation[41]. "

Autres patronages.

Que sainte Anne ait été et soit encore la patronne des menuisiers, nous l'avons expliqué par le symbolisme du tabernacle ; qu'elle l'ait été égale-

ment des orfèvres, on l'explique encore par la sainteté d'un art qui, en n'appartenant " fors qu'au service de Nostre Seigneur et de ses sains et à la honnerance de sainte Yglise[42], " avait la gloire, " depuis la mort du Christ," de confectionner les ciboires et les calices, " vaisseaux sacrez destinés à contenir le corps et le sang d'un Dieu[43]. " Entre la Vierge Marie, fille de la bienheureuse sainte Anne, et le tabernacle ou le ciboire et le calice, il y avait un rapprochement quasi tout naturel. Mais notre Sainte a été, comme on va le voir, la patronne de beaucoup d'autres confréries qui n'avaient aucun rapport, celles-là, avec le service de l'autel, et le fait ne peut avoir d'autre cause que la popularité même de son culte au moyen âge et dans les premiers siècles de l'ère moderne.

Nommons d'abord les corporations de tailleurs. A Edimbourg, en 1500, les tailleurs possédaient dans l'église Saint-Gilles un autel dédié à sainte Anne, leur patronne. Un document de 1554 mentionne aussi l'existence d'un autre autel dans l'église de l'Abbaye de Holyroad[44]. De plus, on peut supposer qu'un troisième autel plus ancien, dédié à la Sainte dans l'église Saint-Cuthbert, appartenait aussi à la même confrérie[45].

Les tailleurs de Valenciennes portaient pour écusson : " D'or à une présentation de la Vierge au temple par sainte Anne et saint Joachim, qui la conduisent par la main ; ces trois figures de carnation, vêtues d'azur, de pourpre, de sinople et de gueules, sainte Anne montrant de sa main senestre le portail du temple d'argent, peronné de six pièces de même et massonné de sable[46]. "

Le méreau des tailleurs de Maestricht présente : sur la face, la sainte Vierge et sainte Anne assises, ayant l'enfant Jésus entre elles. Au-dessous d'elles, un écusson aux armes du métier : des ciseaux ouverts. Au-dessus de l'enfant, l'étoile maestrichtoise. Autour d'une bande perlée, la légende : CLEDERMÆCKERS AMBACHT IN MAESTRICHT (Corporation des tailleurs de Maestricht), terminée par le millésime 1698[47].

Nous indiquons rapidement, faute de détails qui puissent intéresser, " les dévotieux confrères maîtres-tisseurs à toile " d'Aix en Provence[48] ; les maçons de Malines[49] et les faiseurs de balais (*Bezemmakers*) de Bruges[50] ; les tourneurs de bois et sculpteurs de Gand[51] ; les wariers ou fripiers de Liège ; les chausseticrs de Valenciennes[52] ; les poissonniers de Malines et de Louvain[53] ; une autre gilde de sainte Anne qui existait dans cette dernière ville et à qui nous devons la célèbre *Descendance de sainte Anne* de Quentin Metsys (1509) ; les bouchers de la petite boucherie de Valenciennes, et les bateliers de Gand dont nous ne connaissons guère que les armoiries. Celles-ci portaient :

" D'argent à une Vierge de carnation, assise à dextre, vêtue d'argent et d'azur, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus de carnation et une sainte Anne de même vêtue de gueules et d'azur, assise à senestre et soutenant l'enfant Jésus de sa main dextre[54]. "

Les bateliers de Gand ont laissé mieux qu'un écusson. C'est un grand gon-

fanon que l'on peut voir encore au Musée Archéologique de cette ville (n° 787). Le centre est occupé par un médaillon peint sur toile, décoré d'un trois-mats en pleine mer, battant pavillon d'Espagne. Près du médaillon, les armes d'Espagne et celles d'Autriche. Au centre, les armes de Gand et vers le bas, l'écusson du Vieux-Bourg. Trophées d'ancres en sautoir surmontés d'une étoile à six rais. Un médaillon ovale renferme l'inscription suivante :

Desen standaert is doen maecken de ghemeene gulde broeders van H. Moeder St Anna onderhaudende in de cathedrale Kerk van St Baefs, als vader Livinius Inghels. Anthon auden vader Joos Naesens, Jan van Paemel, Abraham Hebbe. Jan van Reyschoot . . . Als cnape Francies d'Heere, Anno 1701.

Cet étendard a été fait pour l'association commune des confrères de la sainte mère Anne existant en la cathédrale de Saint-Bavon, sous le présidence de . . . *et les noms.* Fait par (?) François d'Heere, l'an 1701.

Sur la face opposée, les armes d'Espagne et d'Autriche ; médaillon en toile peinte représentant sainte Anne, la Vierge et l'Enfant. Portrait équestre de Charles II d'Espagne.

Accordons aussi une mention honorable aux fripiers Gantois. Au jour de leur fête patronale, après la grande procession et la messe solennelle où ils avaient déployé, comme toutes les autres confréries, le plus de pompe possible : reliquaires, drapeaux, blasons, chandeliers superbes, luxe de costume, ils distribuaient aux pauvres cent six pains de froment de trois livres, et quand la caisse de la confrérie le permettait, ils ajoutaient un morceau de viande plus ou moins considérable pour chacun [55].

Au Mans, si on peut les nommer encore après tant d'autres, les TONNELIERS avaient mis leur confrérie sous ce même patronage de sainte Anne. Une ancienne chronique nous fait lire ce qui suit :

" Les maîtres Tonneliers de la ville du Mans fondèrent au couvent des FF. Prêcheurs 8 livres de rente payables chaque année au jour de sainte Anne, suivant acte dressé par Me Jean de l'Abbaye, notaire royal au comté du Maine, paroisse de Saint-Nicolas, le 25 février 1644.

" Les MM. Tonneliers de cette ville, se sont assemblés ès personnes de Louis Lebatteux et Michel Legras à present jurés du dict mestier, etc. Tous maîtres du dict estat assemblés dans le cloistre des PP. Jacobins suiuant l'intimation à eux donnée,

" Et les RR. Pères Jacobins :

" Lesquels ont accordé ce qui en suict : c'est à sçauoir que les dicts Jacobins s'obligent et seront à l'aduenir tenus de dire et célébrer tous les premiers dimanches des moys, une messe basse devant l'autel de sainte Anne, et disperser l'eau bénite auparauant icelle. Le jour de sainte Anne une messe chantée à nottes et à orgue auec procession ; le lendemain des dicts jours Sainte-Anne, une messe pour les trépassez, aussy auec procession, à l'inten-

tion des dicts Tonneliers...... Les messes des premiers dimanches des mois, seront commencées précisément après Primes dictes par les Pères, et celles du jour Sainte-Anne et du jour du lendemain à l'ordinaire[56]. "

Il n'y a pas jusqu'aux ARBALÉTRIERS qui n'aient pris notre Sainte pour patronne, peu importe d'ailleurs la raison de ce choix. Ceux de Beeringen nous sont peu connus, et tout ce que nous pouvons savoir à leur sujet, c'est que leurs chartes ayant péri dans un incendie, en février 1654, ils en dressèrent de nouvelles qui furent confirmées le 16 mai 1661[57]. Mais nous possédons quelques renseignements un peu moins sommaires sur les Arbalétriers d'Enghien et en même temps sur la dévotion si généreuse d'Anne de Croy envers sa patronne.

Donc, par acte du 6 octobre 1634, Anne de Croy, dame d'Enghien, ordonne à son fils aîné " d'ériger une confrérie d'arbalestriers à l'honneur de sainte Anne en son chasteau d'Enghien. " Cette confrérie noble devait dépendre uniquement de la famillle d'Arenberg. Sa fondatrice avait désigné pour en faire partie le comte d'Arenberg, son fils aîné, ses enfants, les officiers principaux de sa maison et ceux de la ville d'Enghien, au nombre de douze ou quinze.

" Les confrères devront, selon l'acte précité, s'armer d'arbalètes et s'exercer au tir tous les dimanches, afin de pouvoir concourir honorablement, soit avec les serments de la ville, soit avec les serments étrangers......"

Pour honorer princièrement la nouvelle association, Anne de Croy ordonne à ses exécuteurs testamentaires " de faire faire un collier d'argent doré quy soit beau et montant à la valeur de trois cents florins ; " aussi " une couppe dorée avec sa couverte, de la valeur de deux cents florins; " de plus, ajoute-t-elle :

" L'on fera faire une belle enseigne de taffetas incarnat blanc et noir qui sont mes couleurs, et encontre on y mettra une sainte Anne comme estant ladite confrairie et de l'autre costé un S. François, à quoy on emploira trois cents florins.

" Et pour la première fois que l'on tirera le perocquet, on accoustera l'enseigne du caffa avec un pourpoint blanc et des chausses noires passementées de blanc et un escharpe incarnat, et un chappeau avec un cordon et une pannasse de mes couleurs, quy pourra porter environ 60 florins[58]. "

Cette confrérie a survécu à la destruction de l'ancien régime. Ce n'est pas la seule que possédait Enghien sous le vocable de sainte Anne, et nous trouverons tout à l'heure en cette même ville une Chambre de Rhétorique fort intéressante.

Enfin rien d'étonnant que, surtout en Flandre française et en Belgique, notre Sainte soit depuis des siècles la patronne des COUTURIÈRES, LINGÈRES, DENTELLIÈRES, en somme de toute l'industrie du vêtement, pour ne pas dire l'industrie du luxe. M. le baron de Reinsberg-Duringsfeld, dans ses *Traditions et légendes de la Belgique*, nous présente " la Sainte-Anne " comme la grande fête de tout ce monde féminin, lequel s'amuse, il est vrai, mais sans doute " dans le Seigneur," après avoir bien prié le matin :

" Dès la veille, dit-il, à Bruges, à Bruxelles, et en d'autres endroits, on

pare les écoles et les ouvroirs de fleurs et de guirlandes. Le matin, de bonne heure, toutes les jeunes filles qui fréquentent les ateliers de dentelles ou les ouvroirs d'une couturière, viennent souhaiter la fête à leur maîtresse et lui offrir un grand bouquet de fleurs. Puis elles se rendent à l'église, et après y avoir entendu la messe en l'honneur de leur sainte patronne, retournent à l'école ou à l'ouvroir, où le déjeûner aux gâteaux est servi. Le repas terminé, on s'apprête à faire une promenade en chariot ou en voiture vers une ville ou un village des environs, pour s'y amuser. Celles de Bruges vont ordinairement à Blankenberghe ou à Ostende.

" Cette promenade est le divertissement principal du jour. Le chariot est orné de fleurs, et chargé de paniers pleins de provisions et de gâteaux, mais les élèves et les ouvrières qui veulent être de la partie, doivent, pendant toute l'année, avoir bien rempli leur tâche, autrement elles doivent rester à la maison. Pour être à même de payer les frais de cette excursion, il est d'habitude de s'imposer chaque semaine une légère cotisation. Aussi destine-t-on au même but les petites amendes qu'inflige le règlement de chaque atelier ou ouvroir contre des actes d'oubli, d'indiscrétion ou de négligence...

" C'est peut-être le patronage des couturières qui a donné naissance à l'habitude de dire : " Elle entre dans la garde-robe de sainte Anne, " pour désigner une fille qui devient vieille, dicton qui s'emploie aussi bien dans le pays wallon que dans les provinces flamandes, où *Sinte-Anne-Schapraei* a la même signification. "

M. de Reinsberg nous apprend encore que ces jeunes lingères, dentellières, etc., ont leurs cantiques à elles, leur chansons à elles, pour le jour de leur fête patronale, et sans doute elles en agrémentent souvent, aux jours ordinaires, leur travail et leurs loisirs. M. de Coussemaker en a recueilli plusieurs et donnons au moins d'après lui une strophe de cantique et un bout de chanson (traduction du flamand) :

Laissez-nous vous célébrer par nos (louanges,
Notre douce mère sainte Anne ;
Et vous rendre hommage,
Parce que vous êtes notre suprême bien

Refrain : Sainte Anne,
Mère Anne,
Vous avez vu notre douleur ;
Sainte Anne, Mère Anne,
Après nos pleurs, donnez-nous la joie.

La chanson, l'une au moins, n'est guère moins pieuse (*Sint Anna Nuchten*, " Le matin de sainte Anne ") :

Quand vient le jour de sainte Anne,
Dès le matin, notre cœur est rempli de joie.
Nous allons ensemble à l'ouvroir
Et de l'ouvroir à l'église.
" Nous marchons toutes deux à deux
A l'offrande, avec des *chandelles* de cire ;

Nous entendons la grand'messe,
Et nous choisissons sainte Anne pour patronne.
" Quand la messe est terminée,
Nous partons pleines de joie.
Nous partons de l'église,
Et nous allons de l'église à l'ouvroir. "

Jusque là tout est bien, et la promenade en chariot n'a rien non plus d'inquiétant.

CHAMBRES DE RHÉTORIQUE.

Le goût théâtral ne s'est peut-être nulle part montré plus ardent que dans l'ancienne Flandre, ou il a fleuri de temps immémorial, concurremment avec l'activité industrielle. M. Van der Straeten, que des relations personnelles très précieuses nous font nommer ici avec plaisir, nous assure que, au quinzième siècle, il y avait à Audenaerde seul sept chambres de Rhétorique[5]. Gand en possédait quatre, dont l'une, la *Fleur de Baume*, avait la suprématie sur toutes les autres chambres du pays. La jeunesse se portait en masse vers ces institutions, d'autant que ses succès dans l'une ou l'autre étaient pour elle un des sûrs moyens de s'élever aux premières dignités de l'Etat[60]. Ces confréries artistiques ont vécu de longs siècles, et jusqu'en 1834, les usages subsistants de mimes des Trois-Rois ou de la Passion étaient encore si répandus, et ressemblaient d'ailleurs si peu aux anciens, que l'évêque de Cambrai crut devoir les défendre[61].

Bien avant la fondation d'Anne de Croy dont nous parlions tout à l'heure, dès le quinzième siècle, peut-être même dès le quatorzième, il existait déjà dans la " bonne ville d'Enghien, " une Rhétorique connue sous le nom de Sainte-Anne. Au temps de Philippe-le-Bon (1396-1467), cette chambre était déjà la plus estimée du Hainaut, et la renommée qu'elle possédait dès cette époque prouve bien l'ancienneté de son établissement.

Au commencement du XVIe siècle, l'organisation de la chambre avait conservé un double caractère : elle constituait à la fois une confrérie pieuse sous l'invocation de sainte Anne, et une société dramatique ayant pour emblême la *Fleur de pensée* (*Pensee-bloem*), et pour devise : *Penser y fault.* On y rencontrait donc deux catégories de membres : les uns étaient des fidèles des deux sexes qui désiraient jouir des avantages spirituels accordés à l'institution ; les autres, des hommes amis des lettres qui s'unissaient pour l'avancement de l'art. Les statuts de 1501 obligeaient toutes les personnes à payer un droit d'entrée de douze escalins tournois, dont huit étaient employés à la décoration de l'autel, et quatre au profit de la chambre.

L'institution, ayant un caractère religieux, imposait, de ce chef, certaines obligations. Les membres devaient faire célébrer chaque semaine en l'honneur de sainte Anne leur patronne, une messe en leur chapelle, à l'église paroissiale. Ces messes étaient annoncées par le valet aux confrères, et ceux-ci devaient y assister sous peine de cinq escalins d'amende. De plus ils étaient tenus," en l'honneur de Dieu et de madame saincte Anne," de se confesser trois fois par an, aux fêtes de Noël, de Pâques et de l'Assomption, chaque absence étant punie d'une amende de quatre escalins.

Les mystères les plus fréquemment joués étaient la Passion de Notre Seigneur, l'Adoration des Mages, la Résurrection, les Sept Œuvres de Miséricorde. Sans la perte des archives, détruites dans un incendie en 1497,

nous saurions ce qui valut à cette confrérie d'être placée, en 1431, au premier rang des institutions similaires de l'ancien comté de Hainaut. Mais la chronique locale nous a conservé le souvenir de la fête de sainte Anne, toujours célébrée avec grand éclat sur la place publique, où un théâtre était dressé pour la circonstance ; de même celui des somptueuses processions de la Kermesse, où, comme en 1533, quatorze chars allégoriques étaient traînés chacun par quatre ou six chevaux. Sur les chars étaient figurés : Bethléem et les circonstances de la Nativité de Jésus-Christ ; des scènes de la Passion, le Crucifiement, le Christ apparaissant à Madeleine, la vie de sainte Ursule, de saint Laurent ou de saint Hubert, et notamment l'allégorie biblique de la tige de Jessé.

Il reste quelques rares productions littéraires de la Rhétorique d'Enghien, parmi lesquelles nous distinguons une requête en vers adressée au magistrat de la ville en vue d'obtenir la permission de faire une collecte pour l'ornementation de la chapelle. Ce document mérite d'être cité :

" A vous pères de la communauté, je demande au nom de sainte Anne, de ne pas rejeter cette requête. Les maîtres de la chapelle Sainte-Anne remontrent respectueusement, qu'ayant remarqué le grand amour que le Dieu tout-puissant leur témoigne en daignant prendre, tous les mois et les jours de grandes fêtes, son lieu de repos ou tabernacle dans notre chapelle pour y donner son corps précieux à la communauté, ils ont remarqué aussi le mauvais état de l'autel où le Dieu grand et tout-puissant doit se reposer. Depuis quelques années, Dieu y a pris son lieu de repos ; cependant nous voyions la chose à contre-cœur et nous ne pouvions y remédier, car nos revenus insuffisants ne nous le permettaient pas. Ce qui nous a engagés à mettre la main à l'œuvre, ce sont quelques dons que des personnes dévotes ont faits pour cet objet. Impuissants à achever notre ouvrage, nous prenons notre recours vers vous, et vous prions de nous permettre de faire une quête par la ville et de tendre notre plateau, dans l'enceinte de l'église, pendant les offices divins, les dimanches et jours de fêtes. Ce faisant, Dieu et la sainte mère Anne vous rendront le tout au triple. Nous prions le magistrat d'écouter favorablement notre demande, et nous espérons que la chose sera agréable à Dieu et à la communauté [62]. "

Cette requête fut favorablement accordée le 12 novembre 1678. Cette date est consignée dans une inscription chronogrammatique encore visible aujourd'hui sur le plafond plat qui remplace l'ancienne voûte de la chapelle :

heILIge anna Weest nV besCherMster Van VWe
DIenars[63].

Ce qui signifie : "Sainte Anne, soyez à présent la protectrice de vos serviteurs," et donne, en additionnant les majuscules, la date qu'on vient d'indiquer.

Au dix-huitième siècle, la chambre solennisait encore la fête de sa patronne par une procession dans les rues de la ville. Aujourd'hui, il ne reste plus de cette association littéraire, autrefois si brillante, qu'une confrérie purement religieuse qui a son siège en l'église paroissiale de Saint-Nicolas.

Une chambre tout aussi ancienne que celle d'Enghien était la célèbre *ommegang* de Tamise, dans la Flandre orientale. Un chroniqueur en fait déjà mention dès le commencement du quatorzième siècle. Des amateurs ayant pour devise "OOTMŒDIG VERZÆMDT" (humblement assemblés) et pour blason sainte Anne avec la Vierge et l'enfant Jésus, assis dans un pavillon formé de branches de vigne, ont tenté de la ressusciter au commencement du XIXe siècle[64].

Une ancienne peinture sur bois du musée d'Anvers représentant le blason de la Chambre de Lierre, dite *Het Jennetten Blœmken* (Le Narcisse) nous reporte encore assez loin dans le passé. On y voit au centre sainte Anne avec la Vierge et l'enfant Jésus. Les quatre angles sont chargés d'écussons offrant les armoiries d'Espagne, celles de la famille de Berchem et de la ville de Lierre.

Précieuses reliques que ces blasons des vieux temps et qui constituent des documents historiques d'une valeur indiscutable ! S'ils restent muets sur les détails, au moins ils donnent la certitude sur le point essentiel du patronage de sainte Anne.

La Sainte reparaît encore dans les armoiries de la Chambre de Rousbrugge-Haringhe, en compagnie de la Vierge et de saint Joachim. Entre elle et le saint, s'élève une branche de lys d'où s'échappe un gracieux enfant Jésus, surmonté de la devise: TROOSTVERWACHTERS, *Confrères attendant consolation*[65].

Sainte Anne était aussi la patronne de la gilde des ONNOOZELE (Innocents) de Staden, et de la Rhétorique de Middelburg. M. Minard van Hoorebeke décrit ainsi un méreau de cette dernière confrérie : " Sur la face, l'arbre de Jessé ; sur les branches inférieures, dans le feuillage, sont assises sainte Anne et la Vierge Marie. Plus haut, entre les branches, se trouve une banderolle déroulée sur laquelle on lit la devise de la société : " IN MINNE. GRO. " Au-dessus de la banderolle, l'enfant Jésus tenant dans la main gauche le globe terrestre surmonté d'une croix, et bénissant la terre de la main droite ; entre une bande unie à l'intérieur et une autre à l'extérieur, se lit de nouveau la devise : IN MINNEN GROIENDE (Croître en amour), puis le millésime 1592, terminé par un bourg. — Le revers contient un écusson bien travaillé avec plaque destinée à recevoir le numéro d'un membre de cette chambre, et entre une bordure comme celle de la face de l'avers, on lit les noms des directeurs : Roelant. I-Prinse-Isaac, D. V. Deken, terminés par un bourg accosté de deux étoiles[66]."

A Vilvorde, la Chambre de Rhétorique avait pris le nom de GOUDE-BLŒM (*la Fleur d'or*), et pour devise : NIET SONDER GOD, IN LIEFDE GRŒYENDE (*Rien sans Dieu, croissant dans l'amitié*). Son écusson offrait la représentation de ses patronnes, sainte Anne et sainte Elizabeth. D'après l'historien des *Environs de Bruxelles*, M. Wauters, le 2 juin 1560, la gilde ouvrit un concours où se rencontrèrent les chambres suivantes : *La Rose* de Louvain, le *Livre* et la *Fleur de blé* de Bruxelles, la *Pivoine* de Malines, la *Grappe de raisin* de Berchem, la *Petite Fleur de fève*, et l'*Arbre croissant* de Lierre. La *Rose* remporta le prix du prologue ; la *Pivoine* celui de la belle entrée ; la *Fleur de blé*, le second prix du jeu ; la *Grappe de raisin* le prix du blason[67].

L'association, supprimée lors de l'invasion française, se reforma quelques années après et eut une courte époque de splendeur. Elle subsistait encore vers 1860, et elle avait conservé son théâtre, sans y donner pourtant de représentations.

Et comment oublier la chambre de la ville d'Ypres, la " gilde princière," comme on l'appelait au dix-septième siècle, elle qui fut choisie, en 1640, de préférence à toutes les autres, pour jouer la *Sainte vierge et martyre Dimphna,* de Jean Bellet[68] ? Comment aussi ne pas mettre au compte de toutes ces " Rhétoriques " ce que M. Mâle dit d'une confrérie similaire de Rouen : " Les assemblées y étaient vivantes, pittoresques. On récitait des poèmes, on donnait des prix aux vainqueurs, on jouait des mystères, on célébrait des cérémonies symboliques. La statue d'un saint bienveillant présidait à ces fêtes. Le clergé n'avait nul besoin d'exciter le zèle des fidèles : il n'était occupé qu'à le modérer. La foi, surtout la foi dans l'intercession des saints, était alors vivante, créatrice[69]."

Et maintenant, s'il est vrai que, en Belgique, il y avait des Chambres non seulement dans toutes les villes mais aussi dans presque tous les villages ; si de plus, il en existait un nombre considérable en France et en d'autres pays, il deviendrait facile, moyennant des recherches moins incomplètes que les nôtres, d'ajouter bien des pages à cet article ; mais, c'est le sort de toute œuvre humaine de n'être toujours qu'une ébauche et nous n'avons pu échapper à cette loi générale.

II. Les confréries de piété.

La distinction que nous avons établie plus haut entre les corps de métier et les confréries de piété proprement dites ne porte que sur une différence *du moins au plus,* non, tant s'en faut, sur une différence radicale. A vrai dire, et les pages précédentes l'ont fait assez voir, tout corps de métier était une société à la fois civile et religieuse. Dans la cité, il avait sa *chambre :* à l'église, il avait sa chapelle, et entre les deux, c'est-à-dire entre le travail et la prière, le patron ou la patronne servait de trait d'union.

A part ces corporations à double caractère, il a dû cependant en exister d'autres, celles-là exclusivement religieuses, n'ayant pas — pour parler comme tout à l'heure — de chambre en ville, mais leur unique rendez-vous à l'église. C'est proprement ce que nous appelons aujourd'hui la confrérie, ou en certains cas, l'archiconfrérie.

Mais maintenant, les sociétés que nous allons ci-dessous passer en revue, ont-elles été, au sens actuel du mot, des confréries ? L'une ou l'autre n'a-t-elle, pas été en même temps, un métier, une *gilde ?* C'est possible. Tout cet article, malgré le travail que nous y avons dépensé n'est, en somme, qu'un tâtonnement, un essai où le point d'interrogation joue son rôle. Quelqu'un plus tard, un Européen, vraisemblablement, parce que ce sera plus logique et plus satisfaisant pour le lecteur, étudiera peut-être ces mêmes questions.

Belgique

Pour les confréries de piété comme pour les autres, l'ancienneté est la question capitale, et à ce point de vue, la confrérie de Gand serait la toute première. La date qu'on assigne à sa fondation est si lointaine que nous la donnons sous toutes réserves, n'osant pas nous-même la proposer comme tout à fait certaine. Nos lecteurs pourtant restent libres de pareils scrupules, et ils peuvent prendre à la lettre ce que nous allons traduire pour eux d'un opuscule flamand publié ces quelque trente ans passés :

" Vers la fin du onzième siècle, lorsque nos princes belges s'enrôlaient pour la croisade, Godefroid de Bouillon promit d'enrichir sa patrie d'un trésor précieux, s'il réussissait dans sa grande et sainte entreprise. Quand le succès de ses armes l'eut fait monter sur le trône de Jérusalem, il se ressouvint de son vœu. Il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem et obtint de lui deux reliques, dont une de sainte Anne, mère de la sainte Vierge. Une mort prématurée n'ayant pas permis à Godefroid de doter lui-même sa patrie de ce trésor, Baudouin, son frère, chargea un des chapelains du patriarche de Jérusalem de le faire parvenir à Gand. Godefroid avait choisi cette ville à cause de l'affection qu'il avait toujours portée à Robert, comte de Flandre, qui avait pris une part si glorieuse à la conquête de Jérusalem, et qui avait été surnommé, de ce fait, Robert de Jérusalem.

" Après un long et pénible voyage, le chapelain débarqua en Italie, et d'après l'ordre de Baudouin, se rendit à Rome pour faire connaître le but de son voyage au pape Pascal II. Cela fait, il partit pour la Flandre, où il arriva en l'an 1101, et donna la sainte relique à Baldéric, quarante-unième évêque de Tournai. L'évêque la reçut, accompagné de son clergé et de milliers de fidèles, et ordonna de l'enchâsser dans un reliquaire recouvert d'écailles de tortue et d'orfèvrerie. Ce reliquaire devait être placé dans un buste de sainte Anne que l'on conserve encore dans l'église Saint-Nicolas (de Gand), à l'autel de la Sainte. De ce jour date la dévotion des fidèles à sainte Anne, et la confrérie de ce nom. Chaque année une neuvaine se faisait en son honneur, et le dimanche qui tombait pendant ces jours de prières voyait une grande procession parcourir les rues de la ville.

" Quand les calvinistes, en 1566, dévastèrent les églises, ils n'épargnèrent pas celle de Saint-Nicolas, et ils y détruisirent toutes les images et les statues. Seul, le reliquaire de sainte Anne échappa au désastre, parce que des membres zélés de la confrérie l'avaient caché dans l'épaisseur d'un mur. Après quelques années, quand la ville de Gand rentra sous l'obéissance des Espagnols, sous la conduite d'Alexandre Farnèse, le trésor fut tiré hors du mur, et promené triomphalement à travers les rues. La dévotion des fidèles, déjà très vive, alla dès lors toujours croissant, et tout le monde voulait se ranger sous la bannière de sainte Anne.

" Cette confrérie est la plus ancienne que l'on trouve dans l'histoire ecclésiastique de notre ville. ELLE EXISTE DEPUIS L'AN 1101, puisque le pape Pascal II l'approuva et l'enrichit de nombreuses indulgences, le 15 avril de cette même année. Plus tard, d'autres Pontifes lui accordèrent des faveurs, par exemple : Alexandre VI en 1494, Urbain VIII en 1642, Benoît XIV le 31 mai 1747[70]. "

Il y a une trentaine d'années (1892), un beau matin de juillet, l'auteur du présent travail eut l'avantage de visiter cette église de Saint-Nicolas, et il put voir une foule pieuse vénérer encore l'antique reliquaire comme aux meilleurs jours de la piété gantoise. Dans une chapelle latérale, un monument de l'ancienne dévotion lui parut si intéressant qu'il demanda et obtint la permission de le photographier. C'était un panneau richement encadré datant, selon toute apparence, de la seconde moitié du XVIIe siècle, et contenant les noms des principaux membres de l'association. Seulement la lumière était mauvaise, le lettrage en or ici et là presque effacé, l'artiste inhabile, et le cliché en conséquence, fut misérable. Nous pouvons cependant y démêler encore les noms de Philippe le Hardi et de sa femme, Marguerite de Flandre (1384) ; de Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; d'Isabelle, fille du roi Jean de Portugal (1477) ; de Charles le Téméraire avec sa femme Catherine, fille de Charles VII, roi de France ; de Marguerite, sœur du roi Edouard d'Angleterre (1477) ; du noble seigneur Jean de Luxembourg, lieutenant de Philippe le Bon ; de Philippe II, roi des Espagnes et des Indes ; de Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas ; de Marie, reine d'Angleterre ; des sérénissimes Albert et Isabelle, archiducs d'Autriche et ducs de Bourgogne ; du très excellent Don François de Mello, suprême régent des Pays-Bas, rendu célèbre par sa défaite à Rocroy, etc. — Au XVe siècle, l'âge d'or de toutes les confréries, celle-ci était très florissante, et un mémoire du temps énumère les tableaux et autres objets précieux dont sa chapelle était enrichie[71].

Saint-Nicolas n'était pas la seule église de Gand qui possédât une confrérie de notre Sainte. On en trouve une autre en 1498 à Saint-Martin, sous les vocables réunis de sainte Anne, saint Gilles et saint Job. En 1502, elle soumit ses statuts à l'approbation des magistrats de la ville, et il fut décidé que, dans les cérémonies de l'église, les administrateurs porteraient un costume de couleur orné d'un insigne distinctif[72]. Il y en eut une autre plus tard, en 1693, à Saint-Michel.

Le passage des reliques de sainte Anne à Gand, et la proximité des lieux dut amener la création de nouvelles confréries, à Tournai, par exemple. Et, en effet, un cartulaire de l'église Saint-Brice daté de 1288 nous fait savoir que, à cette époque, il existait déjà dès longtemps dans cette même église une " chapellenie de sainte Anne "[73], ce qui veut dire proprement une confrérie.

En 1329, le chanoine Jean de Boulars en fondait une autre à Notre-Dame, et plus tard en 1391, l'évêque Jean de Wasonne instituait, en l'honneur de la Sainte, un office solennel avec " chant, luminaire et sonnage. " Plus tard

encore, Clément VII accordait des indulgences aux fidèles qui garderaient la fête de sainte Anne et qui, ce jour-là, s'abstiendraient "d'ouvrer[74]." Enfin Charles Véron nous parle d'une procession que les confrères faisaient tous les premiers mardis de chaque mois, et où l'on chantait :

Ave mater matris Dei
Per quam salvi fiunt rei.
Ave prole fecundata,
Anna Deo dedicata,
Pro fideli plebe tota
Apud Christum sis devota[75].

Une fraternité semblable, qui existait chez les Augustins de Liège, était confirmée en 1515 par l'évêque et prince Ehrard de La Marche. Lui-même s'y inscrivit le premier, et deux cents ans plus tard, elle comptait encore parmi ses adhérents les consuls et les personnages les plus considérables de la cité[76].

A Sainte-Anne de Bruges, la confrérie se chargeait spécialement du soin des pauvres, et nous avons publié jadis quelques-uns des méreaux ou *bons de pain* qu'elle leur distribuait suivant leurs besoins, de vrais bijoux d'art, au moins quelques-uns.

Notons encore les confréries de Dixmude[77], d'Ellignies-Sainte-Anne, et surtout celle de Bottelaere, cette dernière érigée en 1626 et confirmée la même année par le pape Urbain VIII qui l'enrichit en même temps de nombreuses indulgences[78].

Le même Pontife approuvait en 1644 pour la ville de Bruxelles une société semblable, déjà ancienne, et qui tenait ses réunions dans la chapelle Sainte-Anne située sur la rue de la Montagne[79].

France

A Paris, à part les corporations des menuisiers et des orfèvres, le treizième siècle avait vu se fonder en 1215, à l'église Saint-Paul, la confrérie de la Conception de la sainte Vierge et pareil titre indique déjà l'objet de sa dévotion. D'ailleurs, elle inscrivait plus tard sur son méreau ou diplôme : *Beati Joachim et Anna per quos nata est nobis Virgo Maria : SS. Petre et Paule, intercedite pro nobis ;* "Bienheureux Joachim et Anne de qui nous est née la Vierge Marie, saint Pierre et saint Paul, intercédez pour nous." Egalement en l'honneur de la Vierge et de sa Mère, une confrérie semblable fut érigée plus tard — on dit en 1311 — à Saint-Séverin. Cette dernière portait sur son méreau la *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne sous la Porte Dorée.* Pour l'église Saint-Eustache, Lebœuf signale une confrérie de sainte Anne fondée en 1342 par les exécuteurs testamentaires de Marie *la Pastoière* (la pâtissière), lesquels achetèrent pour la doter, une rente sur la boîte royale de la marée[80]. Une chapelle de l'église rappelle encore le souvenir de cette ancienne institution.

Au Cabinet des Estampes, une gravure qu'on dit être du dix-huitième siècle, prouverait peut-être que la Confrérie de Saint-Nicolas des Champs appartient à la même époque. La pièce, ou le diplôme — car c'en est un — mesure à peu près 11 pouces par 7 (0.275 x 0.180 m). On lit en haut :

SAINCTE ANNE, MÈRE DE LA STE VIERGE, PATRONNE DES FAMILLES CHRÉTIENNES.

Au milieu, dans un cartouche :

La confrairie
de Ste Anne Erigée en
l'esglise parrochialle
St Nicolas des cha(m)ps
A Paris, il y a
plus de trois
cents ans.

Sur les colonnes qui soutiennent l'encadrement, on lit : *O sancta Anna inter mulieres benedicta et inter matres beata.* V. *Ora pro nobis, beatissima Anna,* etc. Dans une partie de l'encadrement, on voit au fond, un temple, à peu près celui de Raphaël dans le *Mariage de la Vierge.* Sur les marches et le parvis, se tiennent diverses personnes, parmi lesquelles on reconnaît facilement sainte Anne, quoiqu'elle ne porte pas le nimbe. C'est évidemment la femme qui, tenant déjà deux enfants par la main, tend une pièce de monnaie à un pauvre boîteux.

Ce même titre de " Patronne des familles chrétiennes, " se remarque sur le diplôme de Saint-Jacques du " Hautpas ," où la Sainte est entourée de la Vierge, de saint Joachim et de saint Joseph, et sur celui des " Chanoines réguliers de Prémontré, rue Hautefeuille, près les Cordeliers, " où sainte Anne est nommée : " la Royalle Patronne des familles chrestiennes. "

Et pour terminer ce que nous avons à dire ici de Paris, les Prémontrés réformés établirent, eux aussi, le 5 mars 1664, une confrérie qui honorait notre Sainte, et sous un titre conforme aux deux diplômes précédents : " Confrérie de la Sainte famille de Jésus, Marie, Joseph, Joachim et Anne[81]. "

LA PROVINCE.

La province n'est pas moins dévote que la capitale. M. l'abbé Ollivier, bien placé pour faire semblables découvertes, a trouvé " dans la vieille cathédrale de Nantes une chapellenie érigée en l'honneur de sainte Anne, dès le XIIe siècle, et une autre instituée par l'évêque Henri en 1305[82]."

Toussaint Gautier écrit à son tour : " Au haut de la rue de Saint-Malo à Rennes, s'élève un vieux monument religieux qui remonte au XVe siècle, et sert aujourd'hui de magasin à un marchand de fer, après avoir été autrefois une chapelle dédiée à sainte Anne. Cette chapelle joint l'église paroissiale de Saint-Aubin et a devant elle les ruines de l'antique église des Dominicains. La confrérie qui s'y trouvait fut supprimée sous la Révolution, mais elle a été rétablie sous Grégoire XVI (1841)[83].

Autres sociétés semblables à Dol, Hazebrouck[84], Bailleul, Amiens, Blois, un peu partout en Bretagne, grâce à Sainte-Anne d'Auray, un peu partout dans le midi, grâce à Sainte-Anne d'Apt. Celle de Blois est authentiquée par

ce vieux registre : " Le vingt-huitième jour du mois de juillet 1448, fut comptée certaine despense extraordinaire faicte à Blois par l'ordonnance de madame la duchesse en un dîner qu'elle donna aux frères et seurs de la confrérie de sainte Anne, en l'église de Nostre Dame de Bourcmoyen, au dit lieu de Blois, XXIII louis, IIII sous, II d.[85]. "

Pour Avignon, un manuscrit de la bibliothèque de cette ville (no 2392) contient (fol. 373) une "supplique des recteurs de la confrérie Sainte-Anne," et un autre (no 3848), un " Rapport sur la reddition des comptes de l'administration de la dévote confrérie de Madame saincte Anne, régie par M. Barthelemy Varry, notaire, recteur de ladite confrérie, pendant les années 1604-1612 ; — 2 juin 1615 (fol. 12). "

Le *Gallia novissima* (p. 646) signale une " Chapellenie de Sainte-Anne " à Toulon, en 1688.

Carcassonne a aussi laissé quelques traces dans l'histoire. D'après un ancien *Cartulaire* publié par M. Mahul, " le 26 mai 1397, Hélie, abbé de Montolieu, administrateur du diocèse, établit une confrérie de sainte Anne, mère de la sainte Vierge dans l'église cathédrale de Carcassone où l'on conserve la main droite de cette Sainte. " L'année suivante, cette relique est " déposée dans une nouvelle capse, fabriquée aux frais de Jean Lecrieur, trésorier du Roi à Carcassonne. A cette occasion le chapitre institue une procession générale annuelle dans la cité, " et ce pieux usage existait encore en 1774, comme en témoigne un *Nécrologe*, cette année-là même : " Le 26 juillet, on fait la procession autour de la cité, pour la confrérie de Sainte-Anne : on y porte la relique sous dais : il y a station à Saint-Sernin ; au retour, la grand'messe est célébrée au maître-autel par le chanoine marguillier de la confrérie. " En 1634, un bref du pape Urbain VIII accorda des indulgences à cette dévote confrérie, l'une des plus anciennes du royaume[86].

Nous avons nommé Sainte-Anne d'Auray et nous y venons de suite après avoir cependant salué les anciennes confréries d'Apt et de Bordeaux, ainsi que la récente fondation du Père Barrette à Marseille (1844). Anne d'Autriche et Louis XIII avaient été informés des événements miraculeux qui avaient accompagné à Auray la découverte d'une antique statue de notre Sainte par Nicolazic, événements que nous raconterons nous-même plus tard, et dès lors, ils avaient conçu le projet d'y établir une grande confrérie. Anne d'Autriche écrivit donc pour ce sujet aux pères Carmes de l'endroit, le neuf août 1638, et envoya en même temps une lettre au général de l'Ordre à Rome. Empressé de se rendre au désir de la reine, celui-ci demanda et obtint, le 21 septembre de la même année, l'expédition de la bulle d'établissement. De son côté, Louis XIII écrivit au maréchal d'Estrée, ambassadeur extraordinaire de France à Rome, pour qu'il impétrât du Pape Urbain VIII diverses grâces et privilèges. Voici le texte de sa lettre :

" Mon cousin,

" Ayant une dévotion particulière à sainte Anne, et la reine ma femme aussi, ce nous est un grand contentement de savoir que Dieu a fait plusieurs mi-

racles par son intercession et a départi plusieurs grâces à ceux qui l'ont invoquée dans une chapelle dédiée à cette Sainte, près d'Auray, en Bretagne. C'est ce qui m'a convié à donner aux religieux qui la desservent une notable relique de ladite Sainte pour y être portée en ladite chapelle. Et afin que Dieu y soit d'autant plus honoré et ses serviteurs consolez de ses bénédictions, je désire que vous demandiez à nostre Saint-Père des indulgences pour ceux qui y feront leurs prières et dévotions à certains jours de l'année, selon le mémoire que les religieux Carmes qui sont à Rome mettront entre vos mains. Cette lettre, qu'ils vous rendront en même temps, n'estant à autre fin, je ne vous la ferai plus longue que pour vous recommander d'avoir ce soin. Priant Dieu, qu'il vous aye, mon cousin, en sa sainte garde.

" Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 17 mars 1639.

" LOUYS

" BOUTHEILLER. "

Le pape accorda, par une bulle du 22 septembre 1638, une indulgence aux confrères et sœurs le jour de leur entrée en la confrérie, au jour et fête de sainte Anne, moyennant la confession, la communion et la visite d'une église ou d'une chapelle dédiée à la Sainte. Il en ajoutait une troisième qu'on pouvait gagner à l'article de la mort. De plus, aux principales fêtes de l'Eglise, et à certaines pratiques spéciales de dévotion, s'attachaient un grand nombre d'indulgences partielles, comme par exemple : à l'assistance à la sainte messe et aux assemblées publiques ou privées de la confrérie ; à la récitation de cinq *Pater* et cinq *Ave* pour les défunts ; aux œuvres de zèle pour l'instruction des pauvres et la conversion des pécheurs.

Après ces premiers préliminaires, Anne d'Autriche écrivit à Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, en le priant d'ériger au plus tôt la confrérie. Nous donnons ici le texte de la lettre royale :

" Monsieur l'Evesque de Vennes, la dévotion que j'ay plus que tous autres à sainte Anne pour l'honneur de son nom que je porte, me fait vous prier instamment de vouloir instituer une confrairie en son honneur, et entre les prières que vous ordonnerez y estre faites, les religieux dudit lieu chanteront à haute voix, à l'issue des vêpres, les litanies de sainte Anne, pour la conservation, la prospérité du Roy mon seigneur et des enfants de France. Cette dévotion me sera si agréable, que j'en favoriserai volontiers l'accroissement, par la singulière protection en laquelle je la prendrai d'aussi bon cœur que je prie Dieu, de vous avoir, monsieur l'Evesque de Vennes, en sa sainte garde.

" Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 22 novembre 1640. "

En conséquence de ces lettres, et pour " satisfaire aux volontés de la Reyne, " l'évêque de Vannes se transporta à Sainte-Anne d'Auray le 15 février 1641, et institua la dévote confrérie. Le même jour, il en publia les statuts[67].

On le pense bien, Anne d'Autriche voulut la première payer d'exemple : dès le premier jour, elle écrivit son nom de sa propre main sur le registre de la nouvelle société, en recommandant expressément que ceux du dauphin,

depuis Louis XIV, et du duc d'Anjou fussent inscrits auprès du sien. Par la suite, des femmes illustres devaient suivre cet exemple : Henriette-Marie, fille de Henri IV, sœur de Louis XIII et femme de Charles I d'Angleterre, avec sa fille Henriette-Anne, duchesse d'Orléans ; Charlotte, duchesse de Montmorency, mère du Grand Condé; Nicole de Lorraine, femme de Charles IV ; Anne de Bourbon, les duchesses d'Elbeuf, d'Uzès, de Montbazan, de Vitri, de Cossé-Brissac ; les comtesses d'Egmont, de Saint-Paul, de la Guiche, de Schomberg, de Baynast ; Louise-Isabelle d'Etampes, maréchale de la Châtre, et pour couronner tous ces noms de femmes, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de SÉVIGNÉ.

Parmi les noms d'hommes, on distinguait M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice ; M. de Marbeuf, baron de Blaison, président au parlement de Bretagne, et les autres présidents de Bourneuf, de la Goublaie, de Bréquigny, de Baud, de Brie, du Belloy, de Lanfernay ; les conseillers du Guesclin, de Dreux, des Ferrières ; l'écuyer du roi de Marhan, le grand-voyer de Dol de Cleuz, etc ; puis les de Molac, de Perrien, de Montaigu, de Birague, d'Argentré, de Villeneuve, d'Epinay, de Freté, de Dorval, de Coëtlogon, de Cérizay, de Saint-George, et tant d'autres avec toutes leurs familles.

Un registre plus récent présente les noms de la duchesse d'Angoulême, de la duchesse de Berry, de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie, du général Lamoricière, du général de Sonis, du général de Charette, de Montalembert, de Louis Veuillot, etc, etc.

L'évêque de Vannes avait fait œuvre trop belle pour ne pas trouver d'imitateurs. Aussi voit-on en 1642 Victor Le Bouteiller, archevêque de Tours ; en 1647, René du Louet, évêque de Cornouaille ; en 1652, Robert Cussi de La Bérardière, évêque de Léon, approuver la publication dans leurs diocèses respectifs des statuts de la confrérie d'Auray, et lui accorder leur patronage.

ITALIE

A Rome d'abord, nous constatons que sainte Anne a été de tout temps la patronne des palefreniers. Une de ses églises, située au pied du Vatican, porte leur nom, et il y a lieu de croire que leur confrérie est très ancienne. Elle est aussi la plus illustre, si l'église où elle a eu longtemps son siège, est elle-même la plus illustre du monde. Nous avons nommé Saint-Pierre de Rome. Le Père Philippe Bonanni est parvenu, au moyen de médailles anciennes représentant, en tout ou en partie, l'ancienne basilique vaticane, à reconstruire cet auguste édifice tel qu'il existait autrefois, et parmi les autels qu'il y indique, nous signalons celui qui était dédié à sainte Anne, et où, suivant l'archéologue, " les serviteurs des Cardinaux, vulgairement appelés *Palefreniers*, se réunissaient à certains jours pour réciter leurs prières communes [88]." La médaille qui a servi de document ou de pièce justificative au Père Bonanni fut frappée avant 1640, et la confrérie elle-même était sans doute antérieure à cette date.

Une autre fraternité, également ancienne, a été rétablie vers 1885 à Saint-Laurent " in Borgo " par les Clercs réguliers des écoles pies. En cette église Benoît XIII lui avait approprié une chapelle où vingt messes devaient être célébrées chaque année à perpétuité pour les associés défunts, et l'autel était déclaré privilégié en 1743 par Benoît XIV [89].

Les *Acta* de saint Charles Borromée, publiés à Lyon en 1642, disent que " les deux sodalités pieusement instituées dans quelques villes de cette province, l'une des vierges de sainte Ursule, l'autre des veuves de sainte Anne, ont produit, la grâce de Dieu aidant, des fruits de salut dans les familles et parmi les populations. C'est pourquoi, chacun des évêques suffragants, selon qu'il le jugera opportun, devra prendre très grand soin d'ériger l'une et l'autre sodalité, tant dans sa ville que dans les principales églises de son diocèse. " — Signé : Charles Borromée, 1576 [90].

Allemagne

Il semble que ce soit le pays par excellence des confréries de notre Sainte. Dans la seule ville de Mayence nous en trouvons trois, dont une, en 1404, dans l'église de Saint-Wigbert [91], dépendante d'un monastère de Cisterciennes ; une autre en 1428 chez les Dominicains, et c'est celle qui existait encore naguère dans l'église paroissiale de Saint-Emmeran ; la troisième chez les Carmes, confirmée définitivement en 1489 par l'archevêque Berthold de Henneberg [92].

Après Mayence vient pour 1463 Wimpsen [93] ; pour 1476, Cologne [94] ; pour 1480, Coblentz [95]; pour 1481, Francfort [96] ; pour 1484, Osnabruck ; pour 1492, Kœnigsdorf ; pour 1496, Worms et Gernshei [97]. A Francfort, la chapelle de la confrérie fut bâtie à grands frais, et l'on plaça dans une monstrance en argent les reliques qu'on avait fait venir de l'abbaye de l'Ile-Barbe près Lyon [98]. A Worms, la chapelle fut érigée en 1496, et la chronique locale raconte que l'empereur Maximilien assistait à la cérémonie avec sa femme Anne de Bourgogne et d'autres grands seigneurs, membres de l'association. Ce fut un des comtes de la suite impériale qui posa la pierre de l'autel [99].

Pour la confrérie d'Osnabruck et toutes celles qu'elle fit naître dans les alentours, l'abbé Trithème a des pages chaleureuses et qu'il vaudrait la peine de lire. Il y prend à partie les " profanes détracteurs " de la piété populaire qui prétendent que ces fraternités ont pour effet de diminuer la foi catholique, de soustraire à Dieu le culte qui lui est dû, de réduire à néant l'autorité des pasteurs ecclésiastiques, et surtout de détourner des églises séculières, au profit des églises monastiques, les offrandes des fidèles. " Accusation scélérate, " à laquelle il répond par une dénégation absolue sur tous les points. Et en somme, ajoute-il, " pourquoi nous faites-vous la guerre, si ce n'est pour le profit de vos bourses, pour l'amour de l'or, et non pour l'amour de Dieu ! Cessez donc cette lutte insensée, et ne vous arrogez pas le droit de condamner ce que tant de souverains Pontifes ont solennellement approuvé. Croyez-moi, il n'est pas bon de tirer la langue (*linguam extendere*)

contre les saints de Dieu, et c'est jeter la honte au front de la Vierge Marie que de parler comme vous faites contre sa Mère[100]! "

Jacques Polius mentionne encore plusieurs autres confréries qui existaient en Allemagne de son temps, c'est-à-dire dans la première moitié du dix-septième siècle, et il cite celles de Fulde, d'Aix-la-Chapelle, d'Andernach, de Hamme, de Borenhoven près Boppard, de Coblentz, d'Esseren près Berchem, d'Erpel et de Kempen près Cologne, de Halberstadt, de Lintz, de Mannebach près Bacharach, de Sechtem près Bruhl, de Lorich, de Rothenburg, de Berncastel, de Düren, de Hammerstein près Andernach, où la confrérie existait de temps immémorial ; de Cologne, où il y en avait chez les Carmes, chez les Mineurs conventuels et les Recollets, de même dans l'église collégiale de Saint-Cunibert et dans la chapelle de Saint-Benoît[101].

Autres pays

Nous notons pour l'Autriche la " sodalité " de Salzbourg, instituée en 1619 et confirmée la même année[102] ; pour la Suisse, celle de Fribourg, établie en 1508, et poursuivant notre course, nous atteignons la Pologne, autre pays remarquable pour sa dévotion à notre Sainte. Un pape en témoigne qui n'est rien moins que Sixte-Quint, et l'on devrait lire la bulle où il érige en archiconfrérie la fraternité de Varsovie. Son préfet, ses officiers et tous ses membres déploient tant de zèle pour le bien des âmes ; il existe d'autre part tant de confréries analogues, à Lomza, à Vilna, Wartha, Lemberg et partout en Pologne, en Lithuanie, et en Russie, non seulement chez les religieux de saint François, mais dans presque toutes les autres églises ; il s'est construit partout tant de sanctuaires en l'honneur de sainte Anne qu'il importe d'honorer d'un titre plus digne la fraternité de Varsovie. C'est pourquoi il l'érige en archiconfrérie, c'est-à-dire qu'il en fait " la tête " (*caput*) de toutes les autres qui sont déjà ou seront plus tard établies en ces pays[103].

On nous permettra ici en passant de joindre aux fils de saint François ceux de saint Dominique, car notre Vincent de Lemberg, pour un, non content de la confrérie de sainte Anne qui existait déjà chez lui et qu'il avait peut-être lui-même établie, en obtint une autre du pape Paul V en 1608 pour le bourg de Preslav (Pereiaslavl), au diocèse de Posen[104].

Angleterre et Irlande

Et d'abord, Londres. — Dugdale a écrit tout un livre sur Saint-Paul de Londres, et il n'a pas oublié la gilde pour nous si intéressante qui avait là son siège. " J'en viens, dit-il, à cette fameuse crypte située sous le chœur de l'église, où se voient trois rangées de gros et massifs piliers. Cette crypte étant une église paroissiale, dédiée à la vierge sainte Fède, s'appelait jusqu'ici l'église de Sainte-Fède *in Cryptis*, ou plus vulgairement Sainte-Fède-sous-Terre. Mais là, à part les anciens ornements dont un inventaire peut se voir

dans un parchemin conservé chez le doyen du chapitre de Saint-Paul, je n'ai rien à noter que les *chanteries* et les gildes. "

Dugdale cite quatre de ces chapellenies, puis il ajoute : " Il y avait en outre, dans l'enceinte de cette crypte, deux *Gildes*. La première, placée sous l'invocation de sainte Anne, fut fondée en 1371, Jean de Appilby étant alors doyen de Saint-Paul. De lui et de son chapitre, la dite fraternité, représentée par son recteur, obtint le libre usage à des heures convenables, d'une chapelle y construite, et les clefs de la même et la liberté d'y introduire toutes peintures, images, livres, calices, etc., en l'honneur de sainte Anne, pour l'ornement de cette chapelle[105]. "

Une autre confrérie qui semble avoir été en son temps florissante était la *Chantry of Saint-Ann* d'Oxford. Un document de 1512 présentant les taxes ou subsides payés au roi Henri VIII par les diverses institutions de la ville, porte la contribution du collège de l'Université à deux shellings huit deniers ; celle de la chapellenie de Saint-Thomas à huit shellings ; celle de la chapellenie de Sainte-Anne à vingt shellings[106].

Finissons par la *Saint-Ann's Guild* de Dublin, une des plus intéressantes pour nous parce que, malgré nos recherches, nous avons trouvé très peu de renseignements sur le culte de notre Sainte en Irlande, et que l'existence de cette confrérie dans la capitale, au xve siècle, est peut-être l'indice d'une dévotion alors assez répandue dans le pays tout entier. L'histoire nous apprend donc que " Henri VI d'Angleterre, dans la neuvième année de son règne, c'est-à-dire en 1430, accorda des lettres patentes autorisant l'érection dans l'église de Saint-Audoen (Saint-Ouen) à Dublin, d'une confrérie (*chantry*) à la louange de Dieu et de la Vierge Marie et à l'honneur de sainte Anne,— la chapelle devant s'appeler chapelle de Sainte-Anne, et les fondateurs et leurs successeurs, devant s'intituler : la *Gilde ou la Fraternité de Sainte-Anne*[107]." L'histoire s'occupe ici avant tout de la prospérité matérielle, mais c'est encore pour nous une indication précieuse. Ainsi d'abord, la gilde fut de bonne heure assez riche pour se construire un grand édifice en pierre qu'elle appela le " Collège," ou la "Halle de la gilde de Sainte-Anne, " et elle s'acquit bientôt des propriétés très considérables en immeubles, maisons et terres. Lorsqu'en 1633, le Conseil de Dublin décréta qu'on ferait la dépense de cent louis pour réparer l'église de Saint-Audoen, la gilde de Sainte-Anne en fournit quarante pour sa part. En 1636, elle payait derechef quatre-vingts louis pour de nouvelles réparations à la même église ; en 1679, c'était encore cent louis pour l'entretien de la chapelle Sainte-Anne, mais cette fois le conseil, content sans doute des libéralités de la gilde, convenait de ne plus rien lui demander avant vingt ans au moins.

Et c'est ainsi, "en fin finale, " comme on disait jadis, que de l'est à l'ouest, et du nord au sud de l'Europe, le bras de la grande Patronne de tout le monde n'était pas encore raccourci.

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS.

(1) *Les origines de* L'ORDO DE PŒNITENTIA, Fribourg, 1898. A cette époque appartiennent les premières ébauches de la présente étude. — (2) *Chron. Abb. S. Trudonis*, citée par Moke, *Mœurs, usages. . .des Belges*, t. I, p. 187.— (3) Hazlitt, *The livery companies of the city of London* (in-4, 1892), p. 62. — (4) Pastor, *Hist. des Papes*, t. V, p. 41. — (5) Moke, *l. cit.*, 2e partie, p. 96 et 98. — (6) *Id.*, *Ibid.*, p. 90. — (7) Labbe, *Sacros. Concil.*, t. V, p. 572. — (8) Bibliophile Jacob, *Curiosités de l'hist. des Arts*, p. 199-202. — (9) Gautier, *Dict. des Confréries*, éd. Migne, p. 178. — (10) F. de Vigne, *Corporations. . .de la Belgique et du Nord de la Fr.*, p. 104.

(11) The enrolment of these (companies) under the tutelary patronage of the Saviour, the Virgin or a Saint, was a common form of sanction and security from the earliest period, and one which has not yet, in the eyes of some, parted with its significance. Commercial and religious life was bound up together in a far greater degree among our forefathers, and it was unusual to undertake transactions or to decide on any measure without the presumed approbation of the Unseen. We note how vestiges of this feeling linger in the municipal habit of assembling in prayer prior to certain electoral ceremonies.— Hazlitt, *loco cit.*, p. 24.

(12) Guénebault, *Dict. iconogr.*, éd. Migne, p. 964. — (13) In de name des Vaters, des Suens, ende des helichs Gheests, drie p-soone een God almachtich, amen. So zyn dit navolgende de goede pointen ende ordinàcien die de Houtbrekers binnen der stede van Ghendt houdede ende meytenerende zy omme t'ghemeinne ambacht te gouvernerene ende te hauden staende bidêr gratien Gods ende ooc omme haren edelen princen en heere den graeve van Vlaendien te dienene met al harlieder herten, live ende goede ter eere ende weerdicheden van hem ende der goeder stede van Ghendt . . . . . .*Charte des débiteurs de bois*, recopiée sur le registre de la corporation en 1461. Moke, *l. cit.*, p. 195-6.

(14) " This assembly was collected in Exeter for the love of God, and for our souls' need, both in regard to our health of life here and to the after-days, which we desire for ourselves by God's doom. Now we have agreed that our meeting shall be thrice in the twelve months ; once at St-Michael's mass ; secondly, at St-Mary's mass, after midwinter (*Purification*), and thirdly at Allhallows mass after Easter ; and let each guild-brother have two sesters of malt, and each young man one sester and a sceat of honey ; and let the mass-priest at our meetings sing two masses, one for our living friends, the other for the dead ; and let each brother of common condition sing two psalters of psalms, one for the living, and one for the dead, and at the death of a brother each man six masses or six psalters of psalms ; and at a death, each man five pence ; and at a houseburning each man one penny. And if any one neglect the day, for the first time, three masses, for the second five, and for the third time let him have no favour, unless his neglect arose from sickness or his Lord's need, &c." Kemble, *Saxons in England*, vol. I, Append. D., p. 512.

(15) La gilde de Saint-Christophe fut établie à Norwich en 1384. Abrégé du texte original : " To the worship of Jesus Christ and of his dear Mother and of St Christopher, the holy martyr, and all holy hallows, devoutly we begin this fraternity by these ordinances underwritten : To the beginning we shall pray devoutly for the state of holy Church, and for the peace of the land ; for the Pope

of Rome and his cardinals, for the patriarch of Jerusalem, for the Holy Land and the Holy Cross, that God for His might and mercy bring it out of heathen power into rule of holy Church,... ; for our lord the king, for our lady the queen, dukes, earls, barons and bachelors of the land, that God of his grace save them and keep them from deadly sin, and give them grace, the realm and holy Church and their own souls so to rule and keep be worship to God, and to all christian men salvation ; for all knights, squires, citizens and burgesses, franklins and all the titlers and men of craft, widows, maidens, wives, and for all the commonalty and Christian people... ; for all men that be in false belief and would be (*id est :* wish to be) in good belief, God give them grace to come to their desire ; for our fathers' souls and mothers', brethren and sisteren, and for all the brethren and sisteren of this guild and for all Christian souls. Amen.

" And also it is ordained that this bede and prayer shall be rehearsed and said at every time that the aldermen and the brethren be together. " Toulmain Smith, *English Guilds*, p. 22 (*Early English Text Society*, 1870).

(16) Du bist der mann heir Jesu Christ
Dem wind und meer gehorsam ist :
Drum halt in gnaden deine hand
Aub über unserm schifferstand
Vor sturm vor raubern, vor gefahr
Heer unsere seefahrt stets bewahr
Lasz die gesellschaft und gemein
Der schiffer Dir empfohlen sein ;
Gieb frieden freud und eenigkeit ;
Bewahr dies haus vor allem leid ;
Dein segen sich bei uns vermehr ;
Dir sei o Gott allein die ehr.

Gilde de S. Thomas et de S. Luc, bulletin de la 22 réunion, 1889, p. 117.

(17) Boileau, *Le Livre des métiers*, ed. de Depping, in-4, Paris, 1837, p. 48, Introd. On permettait cependant aux orfèvres d'*ouvrir* aux fêtes d'apôtres, ou même le dimanche, mais chaque ouvroir à son tour et un seul à la fois. *Ibid*, texte p. 39 : " Nul orfèvres ne peut ouvrir sa forge au jour d'apostele, si elle n'eschiet un Semedi, fors que un ouvroir que chascun ouvre à son tour à ces festes et au dimanche. "

(18) Moke, *l.. cit.*, 2e partie, p. 322. — (19) A. Michiels, *Rubens et l'école d'Anvers*, 4e éd., Paris, 1877, in-12. — (20) *Description des principaux ouvrages de peinture et de sculpture actuellement existants dans les églises, couvents et lieux publics de la ville d'Anvers.* Brochure anonyme, Anvers, sans date (XVIIIe siècle). — (21) Hazlitt, *loc. cit.*, p. 74 ss ; H. Lasserre, *N.-D. de Lourdes*, in-8, 1873, p. 6 ; Moke *l. cit.*, t. II, p. 35 ; Gautier, *Dict. des confréries*, p. 67 et 114.

(22) Louis Du Broc de Segange, *Les saints protecteurs des corporations*, Paris, Bloud et Barral, 2 in-8 s. d. (1889), t. II, p. 89. En Catalogne, les jeunes femmes expriment leurs invocations dans un cantique (*Goigs*) cité par cet auteur.

(23) J.-B. Bouillet, *Hist. des Commun. des arts et métiers de l'Auvergne avant 1789* (in-8, Clermont-F-d, 1859), p. 245. — (24) Cahier, *Caract. des Saints*, 2 in-4 (1867), t. I, p. 607.

(25) Barbier de Montault, *Iconographie*...,t. II, p. 211. Le Père Cahier ajoute un détail curieux au sujet des menuisiers : " Leur grand recours, pour dissimuler

certains défauts du bois, était ce qu'on appelait dans les ateliers de la *cervelle de sainte Anne*, et on dotait de ce nom peu gracieux un mélange moins gracieux encore de colle forte et de sciure de bois, dont on emplissait les cavités. *Caract. des Saints* (1867), t. I, p. 607.

(26) Gautier, *Dict. des Confréries*, p. 405-9, et Molinier (Emile), *Hist. générale des Arts appliqués à l'industrie, du* ve *à la fin du* XVIIIe *siècle*, 4 in-4, Paris s.d., II, 177. — (27) *Papiers d'état et de l'audience*, liasse no 1105, aux *Archives générales*, Bruxelles. — (28) Borel d'Hauterive, *Armorial de Flandre, du Hainaut et du Cambrésis*, tome I de l'*Armorial Général de France* (gr. in-8, Paris, 1856), p. 169. — (29) Bouillet, *loc. cit.*, p. 252. — (30) Molinier, *loc. cit.*, II, 185. — (31) Paris, in-18, 1858, p. 262.

(32) L'an 1449, aucuns notables personnages, maistres orfevres de Paris eurent devotion de présenter le premier jour de may à l'heure de minuict tous les ans devant le portail de l'église Notre-Dame un May... Fut aussi érigée, du consentement de M. l'Evesque de Paris, une confrairie de Saincte-Anne en ladite église et quatre confrères pour la régir... DuBreuil, *Antiq. de Paris*, cité par la *Semaine religieuse de Paris*, 25 juillet 1896, p. 139. De même V.-J. Vaillant, *Les Mays de Notre-Dame de Paris*, la *Confrérie royale de Sainte-Anne...etc.*, dans *Nouvelles Archives de l'Art français*, t. VIII (1880-81), p. 390-450, et les *Mémoires de la société de Paris*, t. XIII, p. 290.

(33) Pour ces lettres, cf. Gautier, *l. cit.*, p. 582. — (34) C. Leber, *Collection des meilleurs dissertations,notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (Paris, 1838, in-8), t. XIX, p. 541. — (35) La châsse de saint Marcel avait été faite, disait-on, par saint Eloi, le premier des orfèvres canonisés, et l'on s'explique que la confrérie de sainte Anne ait revendiqué l'honneur de la porter dans les processions. — (36) Extrait du : *Recueil et mémoire historique touchant l'origine et l'ancienneté de la présentation du Tableau votif que les marchands orfèvres, joaillers confrères de la confrérie de sainte Anne et de saint Marcel de cette ville de Paris présentent tous les ans le premier jour de mai à la sainte Vierge.* Paris 1682, in-8. — (37) Document cité ; aussi Le Comte, *Cabinet des Antiquitez*, t. I, p. 79, et Lacroix, *loc. cit.*, p. 263. — (38) Jacob, *loc. cit.*, p. 322 ; Le Comte, *Cabinet des Antiquitez*, t. I, p. 81. A page 84, énumération de 69 tableaux. — (39) *Archives de l'Empire*, Registre de la confr. de S.-Anne, K. 999, p. 22, O, dans la *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 6e série, t. V, p. 86, note.

(40) *Curiosités*, etc., p. 369. — (41) Texier, *Dict. d'orfèvrerie* etc., p. 233. — (42) Et. Boileau, *Le livre des métiers*, édit. Depping (in-4, 1829), p. 158, mot déjà cité. — (43) *Document* de 1685 cité plus haut.

(44) " The corporation of Tailors appear to have had an altar in Saint-Giles' Church, dedicated to their patron saint, saint Ann, at the date of their seal of cause, A. D. 1500. In 1554 Robert, commendator of Abbey of Holyroad, grants to " ye Tailzour crawft within our said Brwcht of the cannogait (canongate) of our said Abbey of Holyroad, " Letters of Incorporation, which specially provide for " augmentation of diuine service at one altar biggit within our said Abbay, uhair sanct Ann, their patrone, now stands. So that this saint appears to have been the adopted patroness of the craft in general. " D. Wilson, *Memorials of Edinburg in the Olden time* (2 in-4, Edimb., 1848), t. II, p. 207, appendice ; aussi : Grant, *Old and new Edinb.* (3 in-4, s. d.), t. I, p. 239, et t. II, p. 58 et 266.

(45) " In October 1487, William Towers (*ou* Touris) of Inverleith, granted

an annuity of 14 marks for supporting a chaplain to officiate at Saint-Ann's altar in Saint-Cuthbert's Church, Edimbourg." G. Chalmers, *Caledonia*, or *a Hist. and topical account of North Britain* (6 in-4, London, 1886-90), t. IV, p. 781 ; aussi Grant, *ut sup.*, p. 94.

(46) Borel d'Hauterive, *Armorial* cité, p. 245. — (47) Minard Van Hoorebeke, *Recherches sur les Corp. de métiers de la v. de Maestricht*, p. 308 ; et *Revue de la numismatique belge*, t. III, p. 349 (in-8, 1847).

(48) Manuscrit 2919 de la bibliothèque publique d'Avignon (fin du XVIe s. ; parchemin, 13 ff., 190×127 mm.). "Chapitres et estatus et resollus par les predhommes et devotieux confraires les mestres tisseurs à toille de la confrairie, ordonnée et establie (à Aix) soubz le nom de Madame saincte Anne en l'année mil cinq cens nonante deux et du mois de juing" (confrérie de l'église Saint-Sauveur).

(49) Marchal, *Mémoires sur la sculpture aux Pays-Bas* (1877), p. 41. — (50) Minard Van Hoorebeke, *Descript. de méreaux, etc, des gildes......des Pays-Bas* (2 in-4, Brux., 1878), t. II, p. 87 et 112. — (51) Minard, *ibid.*, t. I, p. 217. — (52) Cahier, *Caract. des Saints*, t. II, p. 607, 644, 650 etc.— (53) Van Castel, *Hist. des rues de Malines* (in-8, Malines, 1882), p. 329, et Van Even, *Louvain monumental*. — (54) Borel d'Hauterive, *ut sup.*, t. I, p. 245. — (55) F. de Vigne, *l. cit.*, p. 56 et p. 73. — (56) *Chronique de* 1692, citée par Ch. Cosnard, *Hist. du Couv. des FF. Prêcheurs du Mans*, in-8, Le Mans, 1879. — (57) *Analectes p. serv. à l'Hist. eccl. de la Belgique*, t. IX, p. 421. — (58) *Fondations d'Anne de Croy*, ms. des Arch. de l'Admin. des hospices civils d'Enghien, dans Ernest Matthieu, *Hist. de la ville d'Enghien* (2 in-8, 1878), p. 395-97. — (59) Edm. Van der Straeten, *Le théâtre villageois en Flandre*, 2e éd., 2 in-8, Bruxelles, 1881, t. I, p. 13. — (60) N. Cornelissen, *De l'origine, des progrès et de la décad. des Ch. de Rhét. établies en Flandre*, in-8, Gand (v. 1812), p. 10-11. — (61) Migne, *Dict. des mystères*, col. 764.

(62) Le texte est rapporté par E. Matthieu, *Hist. de la v. d'Enghien* (2 in-8, 1878), t. II, p. 692, et ce qu'on vient de lire sur la chambre d'Enghien est emprunté au même ouvrage, t. II, p. 680-697 passim, et même vol., p. 505 ss. Echantillon du texte :

Gy, vaders van tghemyen, ick vraghe van ulieden
Dat gy in Anna's naem des vraghe laet ghesciden.
Verthonende reverentelyck hoc de Capelle meesters
Vande capelle van S. Anna aenmerckt hebbe de grote
Liefde die Godt almachtigh hun is thounende van alle
Maenden en op hooghe feest daghen syen tabernakel
Ofte rust platse te willen nemen in onse capelle
Om aldaer syn werdich lichaem aen de ghemynte uyt te
Dylen,......................................

(63) HeILIge (52) Weest (5) nV (5) bes CherMster (1100) Van VWe (15) DIenars (501). Or, 52+5+5+1100+15+501=1678. — (64) Van der Straeten, *l. cit.*, p. 228. — (65) Van der Straeten, *l. cit.*, p. 200. — (66) Minard-Van Hoorebeke, *Descript. de méreaux*, ouv. cité, p. 220. — (67) Alph. Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles* (3 in-8, Brux., 1855), t. II, p. 469. — (68) Alph. Vandenpeereboom, *Ypriana : notices, études, notes et documents* (7 in-8, Bruges, 1878), t. V, p. 132. — (69) Mâle, *L'art relig. en Fr. à la fin du M. âge*, dans le chapitre sur les Confréries, p. 170-205. — (70) Anon., *Handbookje des broederschaps vande heilige moeder Anna, opgeregt in de parochiale kerk van den H. Nicolaus*

te Gent, in-32, Gent, 1860, p. 6-11. Traduction d'un père Dominicain de Louvain, à qui nous offrons nos remerciements. — (71) L. Dierickx, *Mémoires sur la ville de Gand* (2 in-8, Gand, 1814), t. II, p. 110 et 452. — (72) Rembry, *St. Gilles, sa vie*, etc, (2 in-8, 1881), t. II, p. 636. — (73) L. Cloquet, *Tournai et Tournaisis*, (in-18, Bruges, 1884), p. 337. — (74) J. Le Maistre d'Anstaing, *Recherches sur l'histoire...de l'égl. cath. de N.-D. de Tournai* (2 in-8, Tournai, 1842), t. I, p. 238. — (75) Chs. Véron, *Le triomphe de S. Joachim et de S.Anne...* (Tournai 1624), p. 642.

(76) " Anno 1515 institutam a nostris confraternitatem S. Annæ confirmat serenissimus Erardus a Marca, Ep. et Princeps Leodicensis qui et ipse adscriptus est omnium primus, quemque in hunc usque diem cum consulibus secuti sunt viri civitatis primarii. " Nicolas de Tombeur, *Prov. belgica ord. eremit. S. Aug.*, in-fol., 1726.

(77) Gramaye, *Antiquitates belgicæ* (in-fol., Lovanii, 1708), p. 127. — (78) *Handboekje der Godvruchtigheid tot de H. Moeder Anna bijzonderlijk geerd in de Kerk te Bottelare*, in-32, Gent, 1880. — (79) Rombaut, *Bruxelles illustré*, 1779, t. II, p. 245, et Du Welz, *Vie de S. A.*, p. 85. — (80) Lebeuf, *Hist de la Ville... de Paris* (15 in-12, 1754), t. I, p. 98, *et Revue Archéolog.*, année 1854, p. 710. — (81) Lebeuf, annoté par Cocheris, t. III, p. 231. — (82) Ollivier, *Sainte Anne*, in-8, Nantes, 1907, p. 356. — (83) Toussaint Gautier, *Dict. des confréries et Corporations d'arts et métiers*, Migne, *Nouv. Encycl. théol.*, t. L, col. 138. — Description de cette chapelle dans Marteville, *Hist. de Rennes*. — (84) Borel d'Hauterive, *Armorial*, p. 213. — (85) De Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, t. III, p. 337, d'après la *Chambre des Comptes de Blois*, aux *Archives nationales*, k. 270. — (86) Mahul (M.), *Cartulaire et Archives...de l'ancien diocèse...de Carcassonne*, 6 in-4, Paris, 1867 ; t. V, p. 575, d'après De Vic, *Chronicon Episcoporum Carcassonæ* ; t. VI, p. 620.

(87) Deux des statuts :

1o " Les confrères et sœurs porteront une singulière dévotion à la glorieuse sainte Anne, la réclameront en leurs besoins, pratiqueront chaque jour quelque acte à son imitation et en son honneur, feront prières pour leurs nécessités, et des confrères et sœurs, devant quelque image de la Sainte, soir et matin. — 6o " Les confrères et sœurs imiteront la glorieuse sainte Anne dans la distribution qu'elle faisait de son bien en trois parties : pour le temple, les pauvres, et sa famille, afin d'attirer la bénédiction de Dieu et sur eux et sur tout ce qui leur appartient. "

(88) Bonanni, *Numismata Summorum Pontificum Templi Vaticani Fabricam indicantia* (in-fol., Romæ, 1696), p. 37. Le titre du chapitre porte : *Altaria antiqua*. Voici le texte original : " Numero hoc (27) indicatur altare sub invocatione sanctæ Annæ, quod Matthias Paparonius Canonicus reddidit. Ad illud statis diebus, S. R. E. Cardinalium famuli, vulgo Parafrenarii, conveniebant ad sacras preces recitandas. Ejus iconem exprimi curavit Illustrissimus Ciampini in tabula XIX, litt. H. " — Les Bollandistes, t. XXVII, p. 94, indiquent également cet autel. Voir aussi R. P. Mortier, *S.-Pierre de Rome*.

(89) J. Schneider, S. J., *Rescripta authentica sacræ Congreg. indulgentiis sacrisque reliquiis præpositæ* (in-8, Ratisbonæ, 1885), p. 535-6 : Summarium indulg. aliorumque bonorum spiritualium congregationis Devotorum et Devotarum S. Annæ renovatæ in ecclesia S. Laurentii " in Borgo " PP. Clericorum Regularium Piarum Scholarum.

(90) Sodalitates illæ duæ, una virginum sanctæ Ursulæ, altera viduarum sanctæ Annæ in aliquot provinciæ hujus urbibus piè institutæ......uberrimos, adjutrice Dei gratia, fructus et populis et familiis attulerunt...... Quare unusquisque Episcopus tum in urbe, tum in oppidis diœcesis suæ insignibus sodalitatem utranque ut opportunum viderit, quam diligentissime erigi, instituive curet. — Actes du IVe Concile de Milan, dans les *Acta Ecclesiæ Mediolanensis a sancto Carolo cardinali S. Praxedis, arciep. Mediolan. condita*, Federici Card. Borromæi archiep. Mediolan. jussu collecta et edit., 2-in fol., Lugduni, 1683, t. I, p. 163 ; voir aussi 556, 591, et t. II, p. 1302.

(91) *Thuringia sacra*... (Francfort, 1737) p. 548.— (92) Revue allemande *Der Katholik*, 1878, 1ère partie, p. 65. — (93) *Der Katholik*, ci-dessus, passim. — (94) Coppenstein, *Quodlibetum Coloniense de Fraternit. S. Rosar. B. V. M.*, p. 23. — (95) (96) (97) (98) (99) — *Der Katholik* ci-dessus, passim.

(100) Trithème, *De Laud. Smæ M. Annæ*, Leipzig, fol. 33 ro et vo. : " Quis nesciat quod pro marsupiis vestris bellum contra sanctas fraternitates geritis, et monachos non amore Dei sed auri laceratis... Cessate, obsecro, cessate ab hac stultitia ; et nolite reprehendere quod tantos pontifices cognoscitis approbasse. Credite mihi, non est bonum contra sanctos Dei linguam extendere ; non est bonum tantorum hominum devotionem erga sanctam Annam velle prohibere. Confusioni Mariæ appropiat qui os suum contra sanctam Annam laxat, etc. "

(101) Polius, *Historia SS. J. et Annæ*, p. 162 sq., et du même, *Exegeticon*, p. 307. — (102) Hansizius, *Germania sacra*, Augsbourg, 1727, t. II, p. 761.

(103) " Sixtus Papa V, ad perpetuam rei memoriam : Præclara, ac insignia charitatis et pietatis opera, quæ dilecti filii, Prior, seu senior, Camerarius, Deputati, aliique confratres societatis S. Annæ, quæ gloriosissimæ Virginis Salvatoris Nostri Jesu Christi genitricis Matrem esse et appellari commerita fuit, ad gloriam Dei, et animarum Christi fidelium salutem quotidie exercent, nos inducunt, ut eamdem confraternitatem, quæ non solum Lomzæ, Vilnæ, Carinæ, Scampis, Varsaviæ, Vartæ, Leopoli, sed etiam per universam Poloniam, Lithuaniam, et Russiam tam apud fratres S. Francisci de observantia, quam apud alias plerasque Ecclesias, atque sacella ejusdem sanctæ Annæ erecta, et instituta reperitur, ampliori, ac digniori nomine, ac titulo decoremus, ac illustremus, favoribusque, gratiis et prærogativis prosequamur opportunis ;

" Itaque charissimæ in Christo filiæ nostræ Annæ Poloniæ reginæ illustris ejusdem societatis Patronæ, ac Protectricis, supplicationibus hac in parte inclinati, Confraternitatem S. Annæ prædictæ Varsaviæ existentem in Archiconfraternitatem et caput omnium Confraternitatum, sub eadem invocatione in quibuslibet civitatibus, terris, oppidis, et locis Regni Poloniæ, ac aliis dominiis, et ditionibus prædictæ reginæ Annæ constitutis erectarum, et erigendarum, et aliarum cujusvis alterius nuncupationis ejusdem tamen instituti eidem Archiconfraternitati pro tempore aggregandarum auctoritate apostolica perpetuo erigimus et instituimus, etc, etc.

" Datum Romæ die 16a septembris 1586, Pontificatûs nostri anno II. " *Bullarum... Summorum Pontif. amplissima collectio* (Romæ, 1741), t. IV, part. Iva, p. 238.

(104) *Bullarium ordinis Prædicatorum*, t. v. p. 661 : Paulus V, ad perpetuam etc. Dilecto filio Vincentio de Leopoli fratri ordinis Fratrum Prædicatorum. Ex pastoralis officii nostri debito, ad ea libenter intendimus per quæ Christi fidelium

devotio, et animarum salus augeri possint. Supplicationibus igitur tuo nomine Nobis humiliter porrectis, inclinati, tibi, ut unam sanctissimi Corporis Christi, et aliam sub sanctissimæ Trinitatis in ecclesia domus Ord. F. Prædicatorum Leopoliensis (*Lemberg, ou vulgairement Lwowie*), ac aliam sub sanctæ Annæ in ecclesia parochiali oppidi Preslaviensis Diœcesis Posnaniensis necnon aliam sub Rosarii...erigere, seu erigi facere libere, et licite valeas, apostolica auctoritate, tenore præsentium facultatem, et auctoritatem concedimus, et impertimur... Datum etc, die 28a aprilis 1608.

Cette bulle se trouve aussi dans : *Acta sanctæ Sedis necnon Magistrorum et capitulorum generalium S. O. Prædicatorum, pro Societate SS. Rosarii*, jussu fr. J.-M. Larroca edit. (4 tomes in-8, Lyon, 1891), vol. II, part. I, ou t. III, p. 235.

(105) Dugdale, *The History of St Paul's Cathedral in London from its foundation* (in-fol., London, 1716) : Saint Faith's Church (under the Quire of Paul's). I come to that vault situate under part of the Quire, and the structure Eastward thereof ; wherein are three Ranks of large and massy Pillars (as shown).This being a Parish-Church, dedicated to the honour of saint Faith the Virgin, was heretofore called *Ecclesia S. Fidis in Cryptis* or in the Crowds (*peut-être pour* Grounds) — according to the vulgar expression. But thereof, farther than the ornaments anciently belonging to it, of which a particular Inventory is to be seen in an ancient Parchment roll, remaining in the custody of the Dean and Chapter of S. Paul's, I have no more to take notice, than the *Chantries* and monumental Inscriptions. Of these Chantries, the first was founded in 23 E. 3 (rien de plus explicite), p. 119. Besides these *Chantries*, there were two Gilds within the Precinct of this Undercroft, the one of *Saint Anne*, founded in anno MCCCLXXI, John de Appilby being then Dean of Paul's ; of whom and the Chapter, the Warden and Fraternity thereof obtained License of Ingress and Egress into a certain Chapel here, at fitting hours, and to have keys of the same ; as also liberty to bring in any Pictures, or Images, Books, Chalices, etc., in honour of *Saint Anne*, for the ornament of that Chapel, p. 120.

(106) W. Turner, *Selections from the records of the city of Oxford*, 1509-1583, Oxford, 1880, in-8, p. 9.

(107) " The parish of S. Audoen was founded before the close of the 12th century. Henri VI, in the ninth year of his reign (1430-31), granted letters patent, authorizing the erection in this church of a chantry to the praise of God and of the Virgin Mary, and in honour of St Ann, — the chapel to be called St-Ann's chapel, and its founders and their successors to be styled the Guild or Fraternity of St-Ann. " J. T. Gilbert, *A history of the city of Dublin* (3 in-8, Dublin, 1859), t. I, p. 278. — Au tome III, p. 353, le même auteur cite un document extrait des *State papers* et datant de 1540 : " Est in civitate prædicta (à Dublin) in dicto vico le Cookes streete in prædicta parochia S. Owini quædam domus pertinens ad fraternitatem sanctæ Annæ in eadem ecclesia, quam Nicholaus Humfrey mercator modo tenet... Et est ibidem in Alto vico juxta Aquæductum quædam shopa pertinens ad dictam fraternitatem sanctæ Annæ. "

Chants populaires des Flamands de France

C'est le titre d'un recueil publié à Gand en 1856 par M. de Coussemaker (paroles et musique). Précédé dans cette voie par M. Willems (*Oude vlaemsche Lie-*

deren, Gent, 1848), il y fut suivi par M. le baron de Reinsberg dans ses *Traditions et légendes de la Belgique* (Bruxelles, 1870, in-8). Sauf le cantique ci-après reproduit (sans la musique), les chansons de sainte Anne, *Sinte-Anna Liedjes*, ne font guère que décrire les particularités de la fête ou exprimer les plaisirs et les regrets qu'éprouvent les jeunes dentellières ou couturières durant et après la fête de leur patronne. D'après M. de Coussemaker, le cantique *Moeder Anna* serait du XVIIe siècle. Les chansons elles-mêmes sont assez anciennes.

CANTIQUE

1. Laet ons met lofzangen pryzen
Onze moeder Anna zoet,
En haer lof en eer bewyzen,
Want zy is ons naerste goed.
Heylige Anna,
Moeder Anna,
Die ons droefheyd hebt gezien ;
Heylige Anna,
Moeder Anna.
Na zuchten geeft verblyd.
2. Als wy nu gaen openbaren
Hare groote heyligheyd,
Wy moeten dan ook verklaren
Hare groote weerdigheyd,
Heylige Anna, enz.
3. Gy zyt van God verkoren
Om zyns zoons grootmoeder te zyn.
En de gebeden te hooren
Van elk die droefheyd zyn.
Heylige Anna, enz.
4. Gy hebt aen opgedragen
In hare teere jongheyd,
Uw dochter van drie jaren,
Uwen waren troost en vrengd.
Heylige Anna.
Reinsberg.
V. de Coussemaker, 309-10.

1. Laissez-nous vous célébrer par nos louanges,
Notre douce Mère sainte Anne ;
Et vous rendre hommage,
Parce que vous êtes notre suprême (bien.
(*Refrain*) Sainte Anne,
Mère Anne,
Vous avez vu notre douleur;
Sainte Anne, Mère Anne,
Après nos pleurs, accordez-nous (la joie.
2. Lorsque nous voulons parler
De votre grande sainteté,
Nous ne devons pas taire
Votre grande dignité.
(*Refrain*) Sainte Anne, etc.
3. Vous avez été choisie de Dieu
Pour être la grand'mère de son Fils,
Et pour exaucer les prières
De tous ceux qui sont en tristesse.
(*Refrain*) Sainte Anne, etc.
4. Vous avez offert
Votre fille de trois ans
Dans sa tendre enfance,
Votre consolation et joie.
(*Refrain*) Sainte Anne, etc.

CHANSONS :

1. Sint-Anna Nuchten
(*Le matin de sainte Anne*

1. Enals daer sint'Annna nuchten (komt,
Onz hertje die vol blydschap is
En wy gaen al naer de werke
En van de werke naer de kerke.
2. En wy gaen al t'samen paer en paer
Om met wassenkeersen te offer'n (gaen,
En wy hooren de hoogmisse ;
Wy kiesen sint'Anna voor patroo- (nisse.
3. En als daer de misse wierd gedaen,
Wy zyn al zoo blyde van deure te (gaen.
En wy komen al van de kerke,
En van de kerke naer de werke.

Traduction, ci-dessus dans le chapitre. La chanson qui a le plus de succès, c'est celle qui a pour titre : *Sint Anna Dag* " (*Le jour de sainte Anne*),et on l'entend surtout à Bailleul, à Cassel et à Steenoworde :

2. *Sint Anna Dag.*

't is van dage Sint'Anna dag, Sint'
Anna dag !
Wy kyken al naer den klaren dag
En wy kleen ons metter spoed
Om te gaen naer de kerke zoet.
Als de misse wierd gedaen
Wy zyn al bly de vandeuse te gaen.
Josephus is gekomen alhier
Met zynen wagen en zynbastier,
De provianden, koeken in manden,
De provianden dragen wy meen.
Die willen al met ons meen gaen,
Moet en'gheel jaer hun mestag doen ;
En die 't niet en hebben gedaen,
Moet en blyven en niet meen gaen.

" C'est aujourd'hui le jour de sainte
(Anne, le jour de sainte Anne.
Nous aimons toutes ce radieux jour,
Et nous avons grande hâte
D'aller à l'église.
Lorsque la messe est dite,
Nous partons avec bonheur.
Joseph levé avant l'aurore,
Est venu ici avec son chariot couvert
(et sa bête.
Nous apportons des provisions,
Et des gâteaux plein nos paniers.
Toutes veulent venir avec nous,
Mais elles doivent avoir bien fait leur
(devoir toute l'année.
Celles qui ne l'ont pas fait doivent
(rester chez elles
Et ne peuvent venir avec nous.

3. *Sint Anna Feest*

1. Jonge dochter, en wilt niet treuren
't is Sint Anna die komt aen
En, 't zal nog wel eens gebeuren
En den dag die zal vergaen.
Laet ons dansen, laet ons springen,
Laet ons maken groot plaisier
En dat met contentement,
Zoo een leven, zoo een eind.
2. En sint'Anna die gaet deure
Zy ga naer een ander land ;
En wy zitten hier en treuren
Met ons geldjen heel von kant.
En wy zitten in de kamer
Met ons kussen op'de knien.
Is dat niet een groot verdriet ?
Geerne werken en doen ik niet.

1. Jeune fille, ne t'afflige pas,
La fête de sainte Anne approche.
Elle doit arriver bientôt
Puis elle passera.
Dansons, sautons,
Prenons plaisir et contentement ;
Telle vie, telle fin.
2. Sainte Anne s'en va ;
Elle part pour un autre pays.
Nous sommes tout tristes ;
Notre argent est dépensé.
Nous voilà assises dans l'ouvroir
Avec notre carreau sur les genoux ;
N'est-ce pas là un grand ennui ?
Le travail ne me plaît guère.
Coussemaker, *l. cit.*, 318-19.

Quelques autres avant les précédentes : Vive le jour des dentellières ! — Vive le jour de sainte Anne ! (313-4) — Je n'ai pas le cœur à la besogne. — Je voudrais que ce fût tous les jours " la Sainte-Anne ! " (315) — La fête de sainte Anne approche ! — Hé ! courage ! vivat ! — Nous irons danser ensemble ! — Hé ! courage ! Vivat ! Sa ! Sa ! Sa ! (316).

LES PAYS D'EUROPE ET D'AMERIQUE.

I. Pays d'Europe : Iles Britanniques. — Belgique. — Pays Divers : *Hollande, Danemark, Suède et Norvège, Russie, Pologne, Autriche-Hongrie, Suisse.* — Allemagne. — Italie. — France. — Espagne.

II. Amérique du Sud et Amérique du Nord (*Canada, Etats-Unis.*)

AVIS

Ecclesiastical persons shall take away, utterly extinct and destroy all shrine, coverings of shrines, tables, candlesticks, trindles or rolls of wax, pictures, paintings, and all other monuments of feigned miracles, pilgrimages, idolatry, and superstition, so that there remain no memory of the same on walls, glasses, windows, or elsewhere whithin their churches or houses, and they shall exhort all their parishioners to do the like within their several houses.

CROMWELL.

" Les ecclésiastiques feront disparaître et détruiront entièrement toutes châsses, enveloppes de châsses, autels (?), chandeliers, ex-voto de cire, peintures, images, et tous autres monuments de soi-disant miracles, pèlerinages, idolâtrie et superstition, de façon qu'il n'en demeure aucun vestige ou souvenir ni sur les murs, ni dans les vitraux, ni ailleurs en quelque endroit que ce soit des églises ou des maisons, et les ministres de la religion devront engager tous leurs subordonnés à faire de même dans leurs habitations privées. "

Sous une forme ou sous une autre, c'est le mot d'ordre, partout et toujours, de la rage antireligieuse.

Mais il reste la liberté, au moins celle qui ne s'enchaîne pas .

Stone walls do not a prison make
Nor iron bars a cage ;
Minds innocent and quiet take
That for an hermitage.

If I have freedom in my love,
And in my soul am free,
Angels alone, that soar above,
Enjoy such liberty.

RICHARD LOVELACE, dans sa prison, au temps de Cromwell.

C'est pourquoi, il reste aussi un peu partout quelques débris de "superstition."

The contemplative man can find
Sermons in stones and good in everything.

SHAKESPEARE.

PAYS D'EUROPE

Les Iles Britanniques

Coup d'œil rétrospectif. — La Fête. — Pèlerinages. — Exemples des grands. — Londres et la province : églises, chapelles, etc. — Petites notes. — Aujourd'hui.

Que l'Angleterre, en des temps meilleurs, ait aimé d'un grand amour la très douce Vierge Marie, c'est ce que le R. P. Bridgett a démontré dans un ouvrage qu'il osait intituler " Le Douaire de Notre-Dame " (*Our Lady's Dowry*), comme si, en effet, l'Angleterre eût été l'héritage premier et principal, l'héritage privilégié entre tous de Notre-Dame. Ne discutons pas, mais remercions le P. Bridgett d'avoir montré à quel point le culte de la sainte Vierge, antérieurement au schisme du seizième siècle, s'était emparé des institutions, des coutumes et de toute la vie des fidèles de la Grande-Bretagne ; comment rois, princes, universités, collèges, ordres de chevalerie, corporations, religieux, prêtres, laïques, matelots, soldats, ouvriers, tout le peuple comme toute la noblesse, rivalisait de zèle pour la gloire de Marie ; comment églises, chapelles, sanctuaires de toute sorte surgissaient de toutes parts en son honneur. Aujourd'hui l'Angleterre, dit-on, compte trois cent soixante-quatorze églises dédiées à la sainte Vierge, mais qu'était-ce autrefois quand elle les avait presque toutes ? Un des plus beaux livres qui existe, ne serait-il pas ces *Laudes Beatæ Virginis*, poèmes d'un *scribe* anglais des premières années du XIIIe siècle et que la *Kelmscott Press* a publiés en 1896, avec toute la splendeur qui leur convenait ?

Or faudrait-il encore le dire ? le culte de la Fille appelle, amène toujours le culte de la Mère, et le fait a dû se reproduire dans les Iles Britanniques. Seulement, ici, peut-être plus qu'ailleurs, les monuments qui l'attesteraient ont à peu près tous disparu. Nous dirons en autre lieu ce qu'il est advenu des œuvres d'art, et pour le quart d'heure, nous constatons la pénurie des documents scripturaires. Sauf quelques débris échappés comme par miracle à la destruction générale, que reste-t-il, par exemple des archives si précieuses de tant d'églises et surtout de monastères ? Souvenez-vous que l'Angleterre seule, au moment du schisme, possédait environ 800 monastères d'hommes et de femmes, ou couvents de frères mendiants, sans compter les chapitres des églises cathédrales et collégiales, ni les collèges et hôpitaux qui appartenaient à des moines, ni toutes les petites fondations que les grandes abbayes avaient essaimées autour d'elles.

Les regrets sont stériles et nous n'insistons pas. Il suffit d'ailleurs qu'il nous reste "quelques débris", comme nous venons de dire, et rappelons d'abord en mémoire, la chose pouvant être utile, quelques anciens souvenirs déjà consignés dans des études précédentes.

Un martyrologe anglais de l'époque du roi Alfred (871-901) présente en résumé, sous la date du 8 septembre, la *Légende* de la sainte Vierge : l'apparition de l'ange à ses parents, sa naissance miraculeuse et la rubrique du jour: " Naissance de sainte Marie, " est bien celle d'une fête, non d'une simple mémoire. Encore plus tôt, au tout commencement du IXe siècle, le *Félire d'Ængus* annonce que Marie est commémorée au 8 septembre, et déjà au VIII siècle, les statuts synodaux de saint Boniface parlent comme d'une fête de la " Nativité de Marie. "

Au même VIIIe siècle, le même *Félire d'Ængus*, ainsi que le *Martyrologe de Tallaght*, enregistrent la fête de " la Conception," et le *Calendrier de Winchester*, au XIe siècle, " l'Oblation de Marie au Temple. " Conception, Naissance, Présentation de la Vierge : il serait bien un peu naïf d'observer qu'il était difficile en ces trois fêtes de séparer la Mère et la Fille.

Au XIIe siècle, saint Hughes, évêque de Lincoln, veut traverser de France en Angleterre; il prie sainte Anne — oui, elle-même — de lui accorder un vent favorable, et son historien ajoute que " c'était là un usage dont les marins de son pays ne se départaient jamais. "

Rappelons encore : une chapelle du XIIIe siècle dans le prieuré de Walsingham près Norfolk ; la fête solennelle instituée en 1378 par le pape Urbain VI ; la chartreuse de Coventry fondée en 1381 par le roi Richard II, et revenons un instant sur la fête de la Sainte. Trois ou quatre poèmes que nous avons reproduits dans un précédent volume sont pour nous sur ce point d'une importance capitale, parce qu'ils prouveraient l'existence d'un culte public de notre Sainte au douzième siècle, non peut-être partout, mais au moins en quelques églises d'Angleterre. Winchester, par exemple, l'ancienne métropole, nous a conservé deux poèmes, l'un de 124, l'autre de 146 vers, qui sont, en même temps que des hommages de vénération, de très dévotes et touchantes prières, comme les séquences qu'on avait accoutumé de chanter aux jours de solennité ; comme celle que l'on chantait déjà à Cantorbery, et qui débute par ces mots très explicites :

Ad matris Annæ *annua*
Extollenda præconia,
Confluat mente devota
Redemptorum ecclesia.

Ce n'est donc plus une surprise de trouver cette même fête en d'autres églises, par exemple, à Saint-Albans au XIIIe siècle ; à Oxford, à Sherborn, en Irlande, en Ecosse, au XIVe siècle, et ici en passant, signalons pour Aberdeen un des plus beaux offices rimés que nous connaissions. Ce n'est pas non plus une surprise qu'une hymne d'Hereford nous dise au XVe siècle : *Nova festa, sed diu gesta*, fête nouvelle mais dès longtemps célébrée ; ni qu'un de nos Pères, Thomas Stubbs, compose un *Officium completum cum missa de nomine Jesu et Annæ* ; ni enfin, que le pape Urbain VI, en 1378, exalte " l'af-

fectueuse dévotion " du peuple anglais à la Mère de la glorieuse Vierge Marie, et lui accorde en récompense, une fête " que tous les prélats et tous les fidèles du royaume pourront solennellement et dévotement célébrer[2]. "

Sources miraculeuses — Pèlerinages

Voudrait-on ne pas se scandaliser ? nous citerions ici, en la traduisant, une pièce curieuse qui date du temps de Cromwell, et qui met en lumière, tout en voulant s'en moquer, cette " affectueuse dévotion " dont le pape est charmé.

C'est par la poésie populaire, la ballade, la chanson, que Luther avait fait pénétrer dans les foules allemandes le goût des nouvelles doctrines et la haine de l'ancienne. Le moyen devait réussir en Angleterre, et Cromwell se garda bien de le négliger. Il avait même trois poètes gagés exprès pour cette besogne. C'est une de ces pièces sottement railleuses et impies, mais au fond inoffensives, qui va, pour le quart d'heure, nous servir de document :

1. To Walsingham a gadding
To Canterbury a madding
As men distraught of mind ;
With few clothes on our backs,
But an image of wax,
For the lame and for the blind,
To Hampton, to Ipswich,
To Hartforth, to Shoreditch
With many mo' places of price,
As to our Lady of Worcester,
And the sweet Rood of Chester,
With the Blessed Lady of Penryce.
2. To Lymster, to Kingston,
To York, to Donnington,
To Redding, to the Child of grace ;
To Windsor, to Waltham
To Ely, to Caultam
Bare-footed and bare-legged apace ;
To Pomfret, to Willesden,
To Saint-Anne of Buxton,
To Saint Michael's Mount also...
....
Such was our trust,
Such was our lust,
Upon creature to call and cry ;
As men did please,
For every disease
To have a god peculiarly.
3. Then ran we about

1. Ils s'en vont rôder à Walsingham
Et faire des folies à Cantorbéry,
Comme gens qui ont perdu l'esprit,
Quelques vêtements sur le dos
Et dans la main une image de cire
Pour les boîteux et les aveugles.
On court à Hampton, à Ipswich,
A Hartforth, à Shoreditch
A beaucoup d'autres précieux endroits :
Comme à Notre-Dame de Worcester
Au doux Christ de Chester,
A la bénie Dame de Penryce ;
2. A Lymster, à Kingston,
A York, à Donnington,
A Redding, à l'Enfant de grâce ;
A Windsor, à Waltham,
A Ely, à Caultam
Pieds nus, jambes nues, à grand pas ;
A Pomfret, à Willesden,
A Sainte-Anne de Buxton,
Au mont Saint-Michel aussi, etc...
Telle était notre naïveté,
Telle était notre impureté
De faire appel aux créatures en pleurant,
Et de nous créer à notre gré
Pour toute espèce de maladie,
Un dieu-médecin particulier.

To seek idols out
Wandering far and near ;
Thinking the power
Of our blessed Saviour
In other places more than here.
And now some may run,
And when they have done,
The idols they shall not find ;
For the Rood of grace
Hath lost his place...
Etc...... Etc......

3. Nous courions alors ici et là
En quête d'idoles,
Qu'elles fussent près où loin,
Et nous pensions que la puissance
De notre béni Sauveur
Etait plus grande en tel lieu qu'ici.
Maintenant ceux qui le veulent [peuvent courir,
Mais quand ils auront couru,
Idoles ne trouveront pas,
Parce que le Crucifix de Grâce
A perdu sa place..., etc. etc.

Sainte Anne aussi évidemment.

Au sujet de cette Sainte-Anne de Buxton, voici un bel échantillon de style, de sauvagerie et de servilité, sans parler de la platitude. C'est une lettre de Sir William Bassett à Cromwell, traduction littérale :

" Mon vraiment honorable et spécialement bon Seigneur, selon mon devoir prescrit et la teneure des lettres de votre Seigneurie à moi récemment adressées, j'ai envoyé à votre Seigneurie par ce porteur, mon frère, Francis Bassett, les statues de sainte Anne de Buxton et de sainte Modwena de Burton-sur-Trent, lesquelles statues j'ai enlevées de la place qu'elles occupaient et apportées dans ma propre maison moins de 48 heures après la contemplation des dites lettres de votre Seigneurie, et cela d'aussi sage manière que ma petite et fruste intelligence a pu m'y aider. Et afin d'empêcher dorénavant en ces lieux toute idolâtrie et superstition, je n'ai pas seulement démoli les tabernacles et autels où elles se tenaient, mais enlevé les bequilles, bandages... objets de cire, toutes choses qui trompent le peuple ignorant et l'incitent à faire des offrandes semblables ; donnant en même temps aux gardiens de ces lieux admonition et ordre de ne permettre aucune offrande de ce genre jusqu'à ce que le bon plaisir du roi et de votre Seigneurie soit connu à cet égard. Mon Seigneur, j'ai aussi fermé et scellé les puits de Buxton de sorte que personne ne pourra s'y laver, jusqu'à ce que le bon plaisir de votre Seigneurie soit connu, priant votre bonne Seigneurie de me le faire connaître quand il lui plaira, et l'assurant que je ne manquerai pas d'exécuter l'ordre de votre Seigneurie jusqu'à l'extrême limite de mon petit esprit et petit pouvoir. Et mon Seigneur, pour ce qui concerne l'opinion du peuple et la sotte confiance qu'il met en ces images, en dépit de la vanité de pareilles choses, ce porteur mon frère pourra vous en raconter beaucoup plus long que je ne pourrais vous en écrire, car il était avec moi toujours et partout pendant que j'étais à l'œuvre, comme le sait bien Jésus, qui veuille toujours tenir votre bonne Seigneurie en sa sainte garde.

" Ecrit à Langley, avec la rude et simple main de votre assuré et fidèle *orateur*, maintenant comme toujours à vos ordres presqu'autant qu'à ceux du roi, jusqu'à la dernière limite de mon petit pouvoir.

" William Bassett, chevalier[1]. "

Un petit pouvoir " suffisait à briser une statue mais non " la sotte confiance" des fidèles. Thomas Morus n'aura pas écrit pour rien son *Dialogue sur les images*[5] et, à l'exemple de Marie Stuart qui visita souvent ces lieux pendant qu'elle était sous la garde du comte de Shrewsbury, des pèlerins monteront, en cachette s'il le faut, au Saint-Anne's Well (1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer), puis comme aujourd'hui, ouvertement, pouvant ensuite se reposer, s'ils le désirent, à l'*Hotel Saint-Anne in the Crescent.*

Une autre source miraculeuse était et reste encore le *Saint-Anne's Well* de Great Malvern, à quelque distance du célèbre Prieuré de ce nom, un monastère dont l'église a été conservée (XIe siècle), si tout le reste, sauf la porte d'entrée, a disparu. Ici, pour essayer de se traduire, la reconnaissance a parfois demandé à la poésie son rythme harmonieux :

Hail ! thou whose every act bespeaks
A heart human and kind...

"Je te salue, ô toi qui fais preuve toujours d'un cœur si tendre, d'un cœur humain, et dont l'amour, avec un secret plaisir, procure le bonheur à l'humanité.

" Ici le malheureux qu'une souffrance obstinée faisait depuis longtemps gémir, est soudain délivré de sa peine, et n'a plus de crainte pour l'avenir...

" Ici l'infortuné, soudain ramené de la nuit noire, ouvre ses yeux à la lumière joyeuse et sourit à l'aurore qui vit un jour s'éteindre son regard attristé...

"Ici encore, nous, les bardes qui venons boire à cette fontaine, nous sentons que l'eau sainte de Malvern peut à la fois inspirer et guérir... "

Cette pièce, beaucoup plus longue, est datée de Worcester, mai 1755, et une autre de 1801 débute par ces jolies strophes :

I woo thee, Hope ! sweet child of Heaven,
And press thee fondly to my breast ;
For, ah ! to thee the power is given
To soothe e'en misery to rest.

" Je te salue, Espérance, douce enfant du ciel, et te presse tendrement sur mon cœur, car à toi fut donné le pouvoir de changer en repos toute souffrance.

" Oh ! puisses-tu ne jamais déserter mon âme trop longtemps victime d'un sombre désespoir ; trompe-moi plutôt par d'illusoires promesses, et à force de sourires, chasse au loin ma douleur[6]..."

Saint-Anne-in-the-Wood, près de Bristol, paraît avoir été un autre sanctuaire de pèlerinage, et nous voyons avec plaisir un roi d'Angleterre venir y faire un jour ses dévotions. Les détails nous manquent, mais trois lignes d'un vieux chroniqueur nous en disent assez long déjà. Le roi s'appelait Henri VII, et c'était en 1486. Cette année-là, il vint visiter Bristol et logea à l'abbaye de Saint-Augustin, où l'abbé et ses moines l'avaient reçu avec la procession et les hommages accoutumés. Et "le matin suivant, quand le roi eut dîné, il se mit en route pour un pèlerinage à *Sainte-Anne dans le bois*[7]." Peu de temps auparavant, ce vaillant chef de la famille des Tudors avait terminé par une victoire décisive la guerre des Deux-Roses, et l'on peut penser qu'il venait maintenant en remercier la bonne Sainte. Sa mère, *lady*

Margaret, avait fondé naguère dans l'aumônerie de Westminster, tout près de l'ancienne chapelle Sainte-Anne, un asile pour les femmes pauvres[8], et l'histoire rapporte encore d'autres

bons exemples donnés par les grands.

Ainsi, la Chartreuse de Sainte-Anne, à Coventry, avait eu pour fondateur en 1385, Richard II, qui, de plus, l'avait dotée royalement, " à condition qu'elle y entretînt douze écoliers pauvres dix années durant, c'est-à-dire de l'âge de sept à dix-sept ans, lesquels prieraient pour le bien du dit roi et de son épouse pendant leur vie, et pour la santé (*the health*) de leurs âmes après leur mort. " Ce monastère semble avoir joui des faveurs spéciales de la Sainte. Un historien observe, non sans ironie, que ses religieux fortunés obtinrent des pensions au lieu du martyre ; " un autre qu'il fut un des premiers rétabli après la suppression, et ne fut taxé qu'à 20 louis sterling, tandis que d'autres, également restaurés, payaient cependant à l'Etat des rentes énormes[9].

Nous lisons dans une pièce non signée ni datée, mais dont la teneure, la facture et le style ont de grandes analogies avec une autre qui porte le nom du même Richard II (1366-1400) : " En signe de spéciale bienveillance, nous accordons à Richard de Scrope un acre de terre avec ses appartenances à prendre dans le village de Wenslaw et à partager entre autant de pauvres qu'il plaira au dit Richard d'y faire habiter, le chargeant aussi de trouver un chapelain pour la chapelle Sainte-Anne de Bolton et un autre pour la chapelle Saint-Oswald, lesquels devront y célébrer la messe tous les jours à perpétuité, suivant une ordonnance que le dit Richard fera à ce sujet[10]. "

Dans la neuvième année de son règne, c'est-à-dire en 1430, Henri VI accorda des lettres patentes autorisant l'érection dans l'église de Saint-Ouen (Saint-Audoen) à Dublin, d'une confrérie (*Chantry*) en l'honneur de sainte Anne (the chapel to be called St Ann's chapel, and its founders and their successors to be styled the Guild or Fraterniy of St Ann), la chapelle devant s'appeler " Chapelle de Sainte-Anne ", et ses fondateurs et leurs successseurs devant se nommer : la *Gilde* ou la *Fraternité de Sainte-Anne.*

Jehan de Wavrin, Seigneur du Forestel, nous raconte dans ses *Anchiennes cronicques d'Engleterre*[11], avec tout le développement que le sujet comporte, le vœu très touchant d'un autre souverain d'Angleterre, Edouard IV. C'était en 1478. Le roi avait à faire justice d'un soulèvement du comte de Warwick, et il s'aprêtait à régler le différend par la force des armes. " Or, dit l'aimable chroniqueur dans son vieux et pittoresque langage, le roy et son ost..... vinrent à une ville appelée daventry, où, le dimence, le roy en grant devotion oy le divin service, car il estoit le jour de Pasques flories, en la grande Eglise, où Dieu et sainte Anne monstrerent ung beau miracle, signifiant bon prodige et heureuse adventure qui debvoit advenir par la main de Dieu au dit roy, en la mediation de ceste benoitte matronne sainte Anne.

" Vray est que quant le roy Edouard estoit hors de son royaulme, en grant

trouble et pensee par l'adversité devant ditte, il requerait souvent nostre Seigneur Dieu, sa glorieuse Mere et les beneurez sains et saintes de Paradis, entre lesquelz il avoit especiale devotion à madame saincte Anne, la pryant qu'elle le voulsist ayder en sa querele, et à elle se voua, disant que à la premiere ymage pourtraite ou taillee à la samblance d'elle qu'il trouverait, il y ferait ses prières et offrandes. Or advint que en ce saint dimence de Pasques flories, ainsi que le roy alloit à procession, et tout son peuple aprez luy, par bonne devotion, comme au service du jour apartenoit, ainsi que la procession fut revenue dedens l'église et arrestee devant le crucefix, où le peuple s'agenouilla reveramment, le roy pareillement se mist à genoux pour honnourer le crucefix, et là, à ung piller, pendoit à l'encontre du roy un tableau fermé et cloz d'une cheville de fer, comme il est coustume en quaresme de muchier toutes ymages es eglises : dedens lequel tableau ainsi fermé avoit une petite ymage d'allebastre fourmee et taillee selon la figure et semblance de madame saincte Anne ; lequel tablet, ainsi fermé que dist est, se ouvry soubdainement en rompant ceste dite cheville de fer, laquele chose bien aparcheurent le roy et tout le peuple, qui là estoit present. Et quant le roy congneut l'ymage, il luy souvint soubdainement de son veu, remercyant Dieu et saincte Anne, et prenant ce pour bon espoir de prospereuse adventure que Dieu luy voulloit envoier en sa querele. Si honnoura l'ymage en donnant illec ses offrandes humblement et devotement ; aussi firent tous les assistens, moult esmerveillés du dit miracle. "

Et le lecteur devine le résultat, c'est-à-dire la "descomfiture" du comte de Warwick, en attendant qu'il fût "occis." La victoire "par la voullenté de Dieu, le merite des glorieuz sains et moiennant la vraye querele, demoura au roy Edouard. . .et y estoient ses ennemis plus de XXX M (30,000) comme il fut sceu de vray, contre IX M : non plus n'en avoit. Après laquele battaille ainsi finee, le roy haultement remercya Nostre Seigneur de la belle grace que fait lui avoit en ceste journee[12]. "

En passant, ce comte de Warwick était-il un descendant de la famille du même nom qui, sous Henri IV d'Angleterre, quelque soixante ans auparavant, faisait placer sur son tombeau une statue en pierre de sainte Anne, " peinte des plus fines couleurs et ornée d'or, d'azur, de fine pourpre, et de fin blanc[13] ? "

A Edimbourg, ce qu'on appelle le " Parc Sainte-Anne " faisait autrefois partie du domaine royal comme l'indique à l'évidence son nom gaélique de *Croft-an-Righ*, ou " Champ du Roi. " D'anciennes maisons conservées aux alentours et près du palais actuel de Holyrood semblent avoir été des résidences de courtisans. C'est vraisemblablement par un roi d'Ecosse que le parc aura été si bien baptisé, et en tout cas, il nous plaît beaucoup de l'imaginer.

Les grands imitent les monarques s'ils ne les ont pas précédés. Ainsi avant l'année 1397 un " Hermitage Sainte-Anne " était bâti à Cambridge par Henry Tangmer, un des principaux bourgeois de la ville. De même, en 1398, William Dalby fondait un hôpital à Okeham, Rutlandshire, sous le vocable de Sainte-

Anne et de Saint-Jean l'Evangéliste, tandis que Walter Cook, chanoine de Lincoln, construisait à Knoll, Warwickshire, une belle chapelle dédiée à la Sainte et à saint Jean-Baptiste. Plus tard, vers 1486, Richard Delves, *presbyter*, établissait une *Chantry* à l'autel sainte-Anne dans l'église de Warrington, comté de Lancaster[14].

Londres

Mais il nous tarde de venir en plein Londres, en pleine capitale, et de voir comment cette ville s'est conduite à l'égard de notre Sainte.

Au XIVe siècle, Londres possédait — nous l'avons déjà vu — une confrérie (*chantry*) de Sainte-Anne, et la traitait avec grand honneur puisque sa chapellenie était à Saint-Paul même. Dans la crypte de l'ancienne église — car on sait que la nouvelle ne date que de la fin du dix-septième siècle — " il y avait en effet, selon Dugdale, deux gildes ou confréries, dont la première, placée sous l'invocation de sainte Anne, avait été fondée en 1371, Jean d'Appilby étant alors doyen de Saint-Paul. De lui et de son chapitre, la dite fraternité, représentée par son recteur, obtint le libre usage, à des heures convenables, d'une chapelle y construite, et les clefs d'icelle, et la liberté d'y introduire toutes peintures, images, livres, calices, etc, etc, en l'honneur de la sainte patronne, pour l'ornement de cette chapelle[15]. "

Il y avait mieux cependant à Londres qu'une chapelle dans une crypte, fût-ce la crypte de Saint-Paul, il y avait, à la même époque, une église, en attendant qu'il y en eût une seconde et une troisième un peu plus tard.

La plus ancienne s'appelait autrefois Sainte-Anne-des-Saules (*Saint-Anne in the Willows*), et elle existe encore aujourd'hui rue Aldersgate, derrière le bureau de Poste. John Stow, citoyen de Londres, en a écrit en 1598 : " Dans le Pope-Lane, église paroissiale de Sainte-Anne des Saules, ainsi appelée je ne sais pourquoi, mais selon quelques-uns, à cause des saules qui croissaient aux alentours. Maintenant, il n'y a plus guère de place pour tant de feuillage, excepté dans le cimetière où croissent quelques frênes. En 1548, un incendie détruisit cette église autant qu'elle pouvait l'être, mais depuis elle a été réparée, et l'on y voit encore quelques monuments d'antiquité[16]. "

Un historien plus récent écrit à son tour : " Dans le quartier d'Aldersgate, avant l'incendie de 1666, il y avait six églises : Saint-Jean, Sainte-Marie, Saint-Olaf, Saint-Léonard, Saint-Botolph et Sainte-Anne. Sainte-Anne seule a été reconstruite. Elle s'appelait " église Sainte-Anne et Sainte-Agnès " du nom de deux sœurs ainsi nommées qui l'avaient édifiée, ou encore Sainte-Anne des Saules, d'un bosquet de ces arbres qui l'entourait. La date de sa fondation est inconnue mais on sait qu'un Jean de Chambrey en était le bénéficier en 1322. La charge de recteur était sous le patronage du doyen et des chanoines de Saint-Martin, et ce recteur allait aux offices de Westminster avec le chapitre. L'église fut détruite par le feu en 1548, réparée en 1624, de nouveau incendiée en 1666, reconstruite par Wren (l'architecte

de Saint-Paul), en 1680, et de nouveau restaurée et embellie en 1701-1703[17] etc.

C'est une structure en brique de 53 pieds de longueur par 35 de hauteur. La tour, placée à l'ouest, mesure 14 pieds à sa base, et supporte une lanterne elle-même couronnée par une toiture qui dessine la lettre A majuscule. Hauteur totale 95 pieds. A l'intérieur, quatre colonnes corinthiennes, une voûte peinte en bleu-pâle et ornée de sculptures dont l'effet est très agréable. Vitraux peints[18].

Une seconde église existait dans le quartier des Blackfriars, ou qua tier des Dominicains, ainsi nommés autrefois en Angleterre parce qu'ils portaient toujours la chape noire sur leur robe blanche. D'après John Stowe, le vieil historien déjà cité, elle fut détruite par Sir Thomas Carden en même temps que celle des " Frères noirs " (Frères Prêcheurs), mais sous le règne de Marie, le même personnage se voyant obligé de trouver une église pour les habitants du quartier, leur fournit un logement, lequel subit un désastre en 1597, mais fut rebâti, agrandi et béni le 11 décembre de la même année[19]. Ce sanctuaire nouveau détruit dans l'incendie de 1666 où seize quartiers de la ville sur vingt-cinq furent ruinés, ne fut pas reconstruit. Le site cependant en est marqué par l'ancien cimetière dont il reste des traces dans la *Church Entry*, Ireland Yard. Les registres de l'église mentionnent, parmi les sépultures de personnages éminents, celles de Dick Robinson, acteur (1647), Nat-Field, poète et acteur (1632), William Faithorne, graveur (1691), et Van Dyck. Ce dernier mourut dans cette paroisse, laissant par testament une somme d'argent pour les pauvres. Sa fille, Justinienne, y avait été baptisée le 9 décembre 1641, le jour même de la mort de son père. Walpole dans ses *Anecdotes of Painters,* nous apprend qu'Isaac Oliver, peintre-miniaturiste, y fut aussi inhumé et que son fils lui éleva, là même, un monument[20].

Une troisième église est celle de Soho, dans le quartier de Westminster, consacrée en 1685 par l'évêque Compton et dédiée à la Mère de la Vierge, ce qui fut fait, dit un auteur, " par manière de compliment pour la princesse Anne. La tour elle-même fut construite aussi danoise que possible, pour flatter son mari danois[21]. " Ce n'est cependant pas, dit un autre, une merveille d'art, et si elle n'est pas " ridicule " comme certains nous l'affirment[22], elle a du moins un air étrange. Au sommet, un " monstrueux globe de cuivre " contient les cadrans de l'horloge. Au côté ouest, et visible de la *Princess street,* se trouve la tablette consacrée par Horace Walple à la mémoire de Theodore, roi de Corse, mort en 1756 et enseveli dans l'église.

Trois hôpitaux de Londres portent également le nom de la Sainte, l'un sur le *Manor Road,* le second sur *l'Alpha road* et le troisième sur *l'Albert place,* ces deux derniers tenus par les Sœurs de charité. Une autre maison appelée le *Royal Asylum of Saint-Ann's society,* fondée en 1709, sert de refuge aux enfants pauvres des familles protestantes[23]. Enfin trois rues de la grande ville ont conservé leur nom maintenant fort ancien de *St-Anne.* Un bel exemple que nombre de villes catholiques pourraient imiter !

Hors de la capitale.

Il existe aujourd'hui dans le Royaume-Uni au moins trente églises catholiques dédiées à sainte Anne, et loin que les protestants aient rayé la Sainte de leur calendrier ni peut-être de leur culte religieux, ils ont laissé ou donné son nom à près de cent autres églises ou chapelles publiques, possédées par les sectes diverses. Les dates données pour les premières sont en général peu anciennes, mais il est probable que, en maints endroits, l'église nouvelle n'est que la restauration d'une plus ancienne dont elle a ressuscité le vocable.

Quoi qu'il en soit, la Sainte avait une église à Barnestaple, dans le Devonshire, vers le milieu du quinzième siècle. Le fait est constaté par George Oliver dans son *Monasticon* d'Exeter[24]. Le même auteur en signale une autre à Saint-Martin près Looc, diocèse d'Exeter, construite en 1436[25].

A Lincoln, Saint-Anne Thorngate est ancienne. Là, d'après Leland, à Saint-André, d'après Gibbons, existait une *Guild of Saint Anne,* dont les pageants sont mentionnés en 1514, 1515, 1555, 1568. On l'appelait *the great guilde,* peut-être par opposition à celle qui occupait la chapelle Sainte-Anne du *Lincoln Minster.* Ici, en 1531, deux chapelains célébraient la messe, l'un à 5 heures, l'autre à 10 heures du matin. On ne dit pas que ce fût tous les jours, mais rien n'empêche de le penser[26].

Sainte-Anne de Kilvington, diocèse de Middlesbrough, est de 1690 ; Ormskirk et Westby, diocèse de Liverpool, de 1732 et 1742. — En 1776, le marquis de Donegall faisait bâtir à ses frais celle de Belfast en Irlande, remarquable par son portique dorique, sa tour ionique et sa coupole corinthienne. — La cathédrale de Leeds, fondée en 1786 (*alias* 1790), s'est mise sous le patronage de sainte Anne, et trois autres églises qui en dépendent ont suivi le même exemple : celles de Bradford (1873), de Deepcar, et de Keighley (1835).

Liverpool a deux églises, l'une à Edge Hill fondée en 1843, l'autre à Freshfield en 1886. — Birmingham, Manchester, Salford, Fairfield, Oldham, Stretford, Bradford, Ashton-Under-Lyne, Ugthorpe, Blackburn, Lanherne, Nantwich, Rock Ferry, Chertsey, Whitehaven, Vauxhall, et plus loin Dublin, en Irlande, et Cadzow, en Ecosse, ont de même chacun la leur. Dans l'Ile de Jersey, il y a un doyenné sous le nom de Sainte-Anne des Iles ; et dans l'Ile d'Alderney, encore deux églises, la première assez ancienne. Nous donnons en appendice une liste plus complète.

De tous ces sanctuaires dédiés à la Sainte, ou même de toutes les églises d'Irlande, y compris les cathédrales, nulle n'est plus connue, plus aimée, plus fréquemment désignée à l'attention de l'étranger que celle de Shandon, située dans la partie nord de la ville de Cork. Dans sa structure actuelle, elle n'est guère ancienne, datant à peine de 1722 ; elle n'a guère de style ; sa tour disproportionnée ressemble, dit-on, à une poivrière ; ses murs n'ont pas la même couleur, deux côtés d'une nuance, deux d'une autre, une partie de la pierre provenant d'un ancien monastère franciscain, l'autre des ruines d'un

vieux château, mais elle possède des cloches d'une tonalité incomparable et elle doit sa prééminence au poète génial qui les a chantées, Father Prout, de son vrai nom Francis-Sylvester Mahoney. Qui ne connaît, s'il a fait un peu d'anglais, ou cherché des exemples d'harmonie imitative, ce petit poème délicieux, intitulé *The Bells of Shandon*, vraie musique en lui-même comme celle qu'il voudrait nous faire entendre ?

With deep affection and recollection
  I often think of the Shandon bells,
Whose sounds so wild would, in days of childhood,
  Fling round my cradle their magic spells.
On this I ponder, where'er I wander,
  And thus grow fonder, sweet Cork of thee,
With thy bells of Shandon
  That sound so grand on
The pleasant waters of the river Lee[27].

En Irlande, les églises portent plutôt le nom de la rue ou de l'endroit où elles sont situées, et c'est pourquoi nous en trouvons si peu sous le nom de la Sainte, mais au moins nous avons cette *Saint-Anne's Shandon*, avec Dublin et Belfast. Il en était de même en général pour les monastères, ou s'ils avaient un patron, c'était toujours la sainte Vierge ou par exception un Saint irlandais[29]. Pour le reste, où trouver des documents concernant le passé ? Le moindre cependant peut être un indice, tel celui-ci : " John Swayn ayant occupé le siège d'Armagh plus de vingt-un ans, résigna en 1439, et fut inhumé à Saint-Pierre de Drogheda dans le sanctuaire de la chapelle qu'il avait lui-même fondée et dédiée à sainte Anne[30]. "

Du reste, on ne peut douter que notre Sainte ait été en grande vénération dans l'Ile des Saints, avant même que les Carmes si dévoués pour son culte ne l'y eussent propagé. Ici, dès les premières années du IXe siècle, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, était célébrée la Nativité de la sainte Vierge[31], et veuillez donc relire la conférence du Père Tom Burke sur la dévotion séculaire de ses compatriotes à la bénie Vierge Marie. Et encore une fois, que ce soit étroitesse d'esprit ou non, nous ne concevons pas cette dévotion sans l'autre qui nous occupe en cet ouvrage. Cette expression *l'Ile des Saints* est plus qu'un mot ou une épithète. " Du Ve au XIe s., écrit dom Cabrol, l'Eglise celtique est demeurée une pépinière de saints. Nulle part, excepté peut-être en Egypte, les institutions monastiques ne se développèrent avec une plus grande rapidité et ne produisirent des types plus originaux et d'une sainteté plus généreuse et plus éminente[32]... " Nous citerions encore, si on nous le permettait, cette appréciation d'Ernest Renan :

" Peu de chrétientés ont offert un idéal de perfection chrétienne aussi pur que l'Eglise celtique aux VIe, VIIe, VIIIe siècles. Nulle part peut-être Dieu n'a été mieux adoré en esprit que dans ces grandes cités monastiques de Hy ou d'Iona, de Bangor, de Clonard, de Lindisfarne... C'est chose vraiment admirable que la moralité fine et vraie, la naïveté, la richesse d'invention qui distinguent les légendes des saints bretons et irlandais. Nulle race ne prit

le christianisme avec autant d'originalité et, en s'assujettissant à la foi commune, ne conserva plus obstinément sa physionomie nationale."

Ce passage est tiré du livre intitulé *La poésie des races celtiques* (p. 438), et quel titre pouvait mieux convenir au sujet ? Poésie des cinquante-trois monastères fondés par saint Colomban seul ; des chapelles que déjà saint Patrice, en 432, et saint Brendan, en 553, dédiaient à l'Immaculée Mère du Christ ; des écoles "de saints et de docteurs", car c'était tout un de la sainteté et de la science[33] ; des livres d'heures qui s'y multipliaient et où l'or, le minium, le carmin, le bleu outremer, les plus fines couleurs, les nuances les plus délicates " pourtraicturaient " les saints du Paradis[34].

Chapelles

Nous indiquons, aussi en appendice, plusieurs chapelles, soit chapelles indépendantes, soit chapelles d'églises ou de monastères. Deux ou trois ont laissé trace dans l'histoire, à part celles de Walsingham, de Lincoln ou autres déjà mentionnées, et par exemple, George Oliver en place une au chevet de Saint-Sidwell à Exeter. Il l'a trouvée inscrite dans un registre de 1418, et il en est de nouveau question en 1437 dans un acte du Parlement relatif au revenu de l'église. Au commencement du règne d'Elisabeth, un établissement de charité y fut adjoint fondé par George et Oliver Manwaring[35].

A propos de l'église Saint-Cuthbert, à Edimbourg, nous lisons dans l'historien Wilson : " La paroisse Saint-Cuthbert paraît avoir été un des districts les plus anciens et les plus étendus qui aient été institués en paroisse. L'église est sans conteste d'une date très éloignée, peut-être même des premières années qui suivirent la mort de saint Cuthbert, ce qui nous porte à la fin du septième siècle. A part l'autel principal, il y en avait plusieurs autres dédiés à la sainte Trinité, à sainte Anne et d'autres saints, mais à leur sujet il ne reste plus de mémoires très précis. L'ancienne église a été soumise à bien des vicissitudes, et considérablement modifiée par des altérations et réparations successives, de sorte qu'il en restait comparativement peu de chose quand elle fut démolie en entier au milieu du dernier siècle et remplacée par l'affreuse *grange* que l'on voit aujourd'hui[36].

Une autre note relative à cet autel Sainte-Anne nous apprend que, en octobre 1487, un certain William Towers, d'autres disent Touris, d'Innerleith, accorda une rente de quatorze marcs pour le support d'un chapelain qui devait y célébrer la messe[37].

Deux autres chapelles à Edimbourg, c'est-à-dire à Saint-Gilles et à l'église de l'Abbaye (*Abbey Church*), étaient entretenues par la confrérie des Tailleurs[38], et si peu de renseignements que l'Ecosse nous ait fournis sur son ancienne dévotion à notre Sainte, nous nous tiendrons satisfait. — Du reste, en voici encore un autre qui, si minime soit-il, a encore pour nous quelque valeur : John Smith, abbé de Kimloss dans le Comté de Moray, de 1505 à 1535, fut un insigne bienfaiteur de son église. Il lui donna, par exemple, un

grand lustre pour suspendre au-dessus du maître-autel, un chandelier à cinq branches, un devant d'autel en métal, des chasubles de soie...et trois cloches appelées ANNE, Marie et Jérôme[39].

Autres petites notes

Les premières sont empruntées d'avance à l'*Iconographie* de notre Sainte (dernier volume du présent ouvrage), et c'est ainsi que les vitraux de l'église de Tous-les-Saints (*All Saints' Church*) à York, et d'autres à West Wickham, comté de Kent, nous la montrent encore instruisant la Vierge[40].

Dugdale décrit d'après le docteur Nash les vitraux qui décoraient l'église du grand Prieuré de Malvern : " Dans la nef-nord, dit-il, étaient représentées en cinq vitraux diverses histoires du Nouveau Testament, chaque vitrail ayant douze compartiments. Dans la première de ces vernières, on voyait les épousailles de Joachim et d'Anne, un ange disant à sainte Anne :

Cum veneris ad portam auream virum tuum obvium habebis ;

le même Ange apparaissant à Joachim...le reste cassé[41]. " Le prieuré de Malvern avait été fondé en 1083.

Au quinzième siècle, le comté de Surrey tanait une grande foire le jour de sainte Anne, et tenait ce privilège ou cette permission du roi Henri VI qui l'avait accordée en 1440 à Jean de Harmondes-North, abbé de Chertsey[42].

Oxford possédait une chapellenie (chantry) de sainte Anne, sûrement antérieure à 1502, puisqu'alors on la dit très florissante. C'est elle qui, plus tard, paie la plus forte taxe au roi Henri VIII, soit vingt shellings, tandis que la contribution de la chapellenie de Saint-Thomas ne s'élève qu'à huit shellings, et celle du " Collège de l'Université ", — ainsi on l'appelle — à deux shellings huit deniers.

Un curieux *diet roll* — dépense de table — du prieuré de Saint-Swithin, à Winchester, pour l'année 1515, montre que le dimanche précédant la fête de sainte Anne admet certains adoucissements à l'austérité du réfectoire. — On sert ce jour-là du pain mouillé (dans de la sauce), des œufs, un quartier de venaison, une soupe à l'oignon, du bœuf, du mouton au goût de chacun, du vin pour le chapelain, des pieds-de-veaux pour le célébrant et ses ministres, une entrée spéciale pour le Sous-Prieur et l'*Hordarian*, c'est-à-dire l'officier en charge des biens de la communauté. Cette communauté comprend une quarantaine de moines, et la dépense, beaucoup plus considérable qu'aux jours ordinaires, monte à 8 shellings, 4½ deniers[43].

Au temps de Shakespeare le nom de la Sainte est dans toutes les bouches, mais on le prononce bien souvent comme fait encore le peuple pour le nom trois fois saint de Dieu : *by Saint Anne* ! *by Saint Anne* ! et cela est dit à propos de tout, à propos de rien[44].

Avec regret maintenant nous allons dire adieu au passé en prenant note

toutefois d'une relique de sainte Anne à l'abbaye de Reading [45], d'une *Life of saint Anne,* IN VERSE, par Osbern Bokenam (XVe siècle), d'un ancien hôpital Sainte-Anne à Ripon, d'une chapelle à Hessonford, comté de Cornwall, d'une *Saint Anne's retreat* à Sutton, diocèse de Liverpool, d'un couvent à Leeds et de trois autres en Irlande, c'est-à-dire à Tallaght, à Booterstown et à Miltown, après quoi, nous nous demandons ce qu'il reste

aujourd'hui

en Grande Bretagne, de sa vieille dévotion à notre Sainte. Nous parlons d'abord de la population protestante.

A moins que les choses n'aient changé depuis Grancolas qui nous l'affirme en 1727 : " L'Angleterre protestante a gardé plusieurs fêtes de nos saints, entre autres la Sainte-Anne [46]. " Elle a gardé aussi certaines coutumes populaires. Evidemment, la Réforme a fait ici son œuvre, et l'élément catholique ou religieux a disparu, mais ce qui reste est, évidemment aussi, un souvenir des anciens jours, et à ce titre mérite encore d'être signalé. C'est ainsi, pour ne citer qu'un fait, que à Newbury (Berks), on fait toujours grande fête, le premier lundi qui suit le jour de Sainte-Anne. Pendant la journée, une grande procession défile par les rues de la ville, et l'on y promène, sous des formes plus ou moins grotesques, les emblêmes des diverses dignités civiques [47]. Ce n'est pas sérieux, soit, et sûrement non, puisque c'est grotesque—nous venons de l'écrire, mais cela c'est l'*accident* de la chose, et il reste toujours *l'idée,* le sens même de la chose, comme en ces rites de l'Eglise qui n'ont besoin, pour être vénérables, que d'être compris, tant par les acteurs que par les témoins.

D'ailleurs fut-on anglais et protestant jusqu'aux moëlles, on ne résiste pas indéfiniment au charme de la beauté morale et physique, et c'est pourquoi, peu à peu s'est propagé, en Angleterre comme aux Etats-Unis et ailleurs, le goût des *images* de la Vierge, peinture, gravure, statuaire, ce goût devenant une sorte de dévotion artistique à l'Immaculée. N'est-ce pas une protestante, et fanatique comme les femmes, Mrs. Jamieson, qui a écrit le bel ouvrage d'art intitulé *Legend of the Madonna* ? Conjointement, parce que la Vierge avait une Mère, l'Angleterre protestante a beaucoup admiré le *Mary's Girlhood* (Enfance de la Vierge) de Dante Gabriel Rossetti, une belle peinture en effet, un peu froide, un peu raide, il est vrai, mais très correcte, très noble et digne d'être chantée par la poésie, comme de fait elle l'a été [48].

In vinculis Adam traham eos : "Je les attirerai par des lacets humains." L'art est un lacet humain. " L'Eglise anglicane, écrit M. Trésal, n'est pas sortie des entrailles de la nation ; Henri VIII et la reine Elisabeth ont plutôt fondé le schisme contre la volonté de la majorité de la nation, et s'il a pu durer, c'est qu'il a été et reste encore une institution d'Etat. Que deviendra l'Eglise d'Angleterre, quand le gouvernement du pays, rompant des liens qui paraissent peu naturels à plusieurs, lui aura enlevé ce caractère officiel dont elle tire de si nombreux avantages [49] ? "

La " Bonne Sainte " pour sa part, hâtera-t-elle cette rupture ? Se souviendra-t-elle que la Grande-Bretagne fut le douaire de sa Fille et qu'il faut le lui rendre ? De Winchester, de Cantorbery,d'Oxford, des carmels d'Irlande, aucun écho ne vient-il plus des cantiques d'antan ? Pour dix justes, autrefois, Dieu eût épargné des villes entières ; combien en faut-il de nos jours pour sauver un pays ?

Voix du passé :

Pia Mater et humilis
De qua Maria prodiit,
Tuis adesto famulis,
Quos culpa gravis deprimit [50].

Voix du présent :

Spotless Anna ! Juda's glory !
Through the Church from East to West
Every tongue proclaims thy praises,
Holy Mary's Mother blest.

Et combien d'autres qui invoquent la sainte Aïeule ! Ce n'est pas une chanson, c'est un cantique ce doux petit poème que Thomas Moore improvisa un soir à l'entrée de notre fleuve Outaouais :

" Doucement, avec les vagues harmonies du soir,—Nos voix s'accompagnent de la cadence des rames.—Pendant que, sur la rive, les bois s'assombrissent,—Chantons à sainte Anne notre hymne de départ !— Ramez, frères, ramez, le courant nous entraîne,— Les rapides sont proches et le jour a passé !

" Pourquoi ce soir dérouler notre voile ?—Pas un souffle ne vient rider le flot bleu !—Mais quand la brise s'élèvera du rivage,—Oh ! alors gaiement nous reposerons nos rames fatiguées.—Soufflez, brises, soufflez ! le courant nous entraîne,— Les rapides sont proches, et le jour a passé !

" O fleuve de l'Outaouais ! Cette lune tremblante—Va nous voir flotter sur l'écume de tes vagues !—Sainte de cette île verdoyante, entends nos prières !—Oh ! accorde-nous la fraîcheur du ciel et la faveur des vents ! — Soufflez, brises, soufflez ! le courant nous entraîne. — Les rapides sont proches, et le jour a passé [51]. "

C'est très beau aussi, très pieux, ces deux strophes malheureusement anonymes :

" Racine de cette tige dont la céleste fleur a répandu au loin le parfum de son haleine ; fontaine intarissable coulant toujours et jamais épuisée, Lis de Jessé, Rose de Nazareth !

" Salut à toi, Mère de la Vierge qui s'est levée comme une douce étoile sur les flots de la mort, du péché et de la guerre ; Mère de la Reine choisie par Dieu pour être l'épouse du Roi des Rois dans les siècles éternels [52]. "

C'est un acte d'amour et une prière fervente ceci encore du Père Matthew Russell :

" Il est une douce Sainte, là-haut, que nous n'aimons pas, j'ai peur, de

l'amour qu'elle mérite. Et pourtant, elle est bien digne de notre amour, la bonne et bonne sainte Anne : Aimons-la donc de toute notre âme !

" Celle dont le sein virginal fut le doux berceau du bébé divin, la Mère de Jésus douce et tendre, celle-là, chère sainte Anne, fut un jour ton enfant. Ton enfant, elle l'est encore au ciel, et de son trône tu dois être toute proche.

" A toi, ô Mère, les délices de voir ce bouton de rose s'épanouir en beauté rare ; à toi, d'entendre sa prière enfantine ; à ton amour émerveillé, de suivre la trace en elle du divin grandissant.

" Avais-tu disparu de la terre quand Gabriel à Marie porta le message du ciel ? La tendresse de ta Fille a-t-elle recueilli ton dernier souffle et rendu pour toi plus douce l'étreinte de la mort ?

" Cela, nous ne le savons pas, mais nous savons que, maintenant au ciel comme autrefois sur terre, la bénie Vierge, toujours douce et tendre, est encore ta bien-aimée, ta bien-aimante enfant. Oh ! combien grand ton pouvoir doit être ! Emploie-le, bonne sainte Anne, pour moi.

" Dis à ta Fille qu'elle demande à son Fils de me pardonner mes torts, et malgré tout, de m'épargner. Elle écoutera la prière de sa Mère, car la prière de sa Mère, c'est tout simple, ne peut pas rester vaine.

" Et quelle autre grâce vais-je encore implorer ? Ah ! celle-ci : de voir en moi grandir de jour en jour cet amour et ce zèle si ardent qui vibre au cœur des Bretons, honorant ainsi, de tout mon pouvoir, la Mère de Marie, la bonne sainte Anne[53]. "

La gloire de l'Angleterre, disait Léon Gautier, ce n'est ni son parlement, ni sa richesse, ni sa puissance mondiale, c'est le Père Faber, et le lecteur doit avoir rencontré quelque part ces douze ou quinze grandes strophes majestueuses où le célèbre converti exprime sa tendresse, une vraie tendresse en effet pour la bonne et bienheureuse Mère de Notre Dame. " Elle a longtemps souffert, longtemps pleuré. . .mais la joie vient tôt ou tard pour tous les cœurs qui ont eu foi, et les soupirs des saints finissent un jour par des cantiques. Dieu réserve ses meilleurs dons pour ceux qui ont pleuré, et son amour est d'autant plus fort qu'il a plus longtemps attendu.

" Oh ! béni soit le jour où notre vieille terre porta son fruit ; où, dans la petite ville assise au pied de la montagne blanche, elle vit paraître la plus belle des vierges qu'elle eût jamais vues, tandis que les anges chantaient leurs cantiques à la jeune Nazaréenne !

" Parmi les gais refrains des bergers et les bêlements joyeux de leurs brebis, cette naissance, Anne bénie, t'apporta l'allégresse, à l'heure où les arbres avaient poussé leurs fruits dorés et la vigne ses grappes de pourpre, dans les champs et les jardins de la verte Galilée.

. . . .

" O Anne, sainte bienheureuse ! quelle vie tu as vécue ! quel épanouissement de sainte joie sans cesse renouvelé ! Toute caresse de ton enfant pouvait t'apporter une nouvelle extase, et pourtant, avant que de poser sur son front ton baiser maternel, devant elle, je le crois, tu tombais à genoux !

" Oui la joie sanctifie le pauvre cœur humain... Oh ! demeure donc avec nous, Sainte si chère, parce que Marie, ton enfant, est la joie de nos cœurs[54]. "

Est-ce un signe qu'il reste encore quelque dévotion pour la Sainte au cœur des catholiques du Royaume-Uni, et l'histoire se répéterait-elle de ces vieux marins anglais et de ce saint évêque Hughes de Lincoln qui avaient peur de la mer, mais confiance en une céleste patronne plus forte que les tempêtes?

***

Nous devrions finir, et pourtant, dans un autre genre, une page est trop belle, elle sert trop bien notre cause, répond trop raisonnablement à des objections vingt fois entendues par le modeste auteur de ce livre, qu'il ne peut résister à la tentation de la citer tout entière (traduction). Il fallait toute la lucidité d'esprit, tout le sang-froid d'un anglais — cela va peut-être ensemble — pour l'écrire si logique, si claire, si calme, si compatissante même pour les errements de la critique ancienne et moderne. L'auteur est le Père Coleridge, S. J., un converti comme le Père Faber ; le sujet, ce que nous appelons toujours en cet ouvrage la Légende de Saincte Anne, au sens du latin *legenda,* chose à lire, à lire comme ce qui suit :

" Il est fort possible que plusieurs des détails de cette histoire ne puissent pas être prouvés historiquement. Mais ce serait une grande erreur que de vouloir, pour cela, en condamner tout l'ensemble comme une légende sans fondement. L'histoire entière est belle et présente un caractère vraiment scriptural. Quelques-unes même de ses parties nous l'offrent avec tant de vivacité qu'elles semblent être empruntées aux histoires de l'Ecriture, tandis que les autres sont d'une grâce et d'une simplicité qui ne ressemblent guère à une pure fiction.

" Après ce qu'on a appelé la Renaissance des belles-lettres en Europe, et spécialement à la suite de la grande tempête de la Réforme, l'esprit de la critique s'empara des intelligences cultivées, même parmi les catholiques ; et quoique nous devions beaucoup, sans aucun doute, aux travaux des meilleurs critiques catholiques, il n'est pas entièrement certain que la tendance destructive qui régnait alors, ne se soit pas donné, par la faute de quelques-uns d'entre eux, une trop libre carrière, surtout dans les choses qui touchaient aux instincts de la dévotion et de la piété du peuple chrétien. La critique la plus sage est celle qui prend en considération tous les éléments qui en sont dignes. Or, parmi ces éléments, il fut, pendant un certain temps, trop ordinaire de ne point compter l'autorité de l'ancienne tradition sur les saints et les martyrs, tradition qui s'était déjà peut-être formulée dans le culte et la célébration liturgique et qui, après cette sorte de consécration, semblait ne plus s'appuyer sur autre chose en fait de preuve historique.

" Nous commençons maintenant à voir, avec plus de clarté, de combien peu de valeur est un argument purement négatif, quand il s'attaque aux développements de la dévotion chrétienne, surtout si elle est répandue au loin et nous apparaît dans différentes parties du globe. Nous sommes déjà habitués

à voir de vieilles légendes, rejetées auparavant avec dédain, confirmées tout à coup aujourd'hui par de nouvelles découvertes, et nous sommes à même de comprendre comment, parce que la première trace d'une tradition ne se rencontre qu'au cinquième, au sixième, au septième siècle, ou même plus tard, ce n'est pas une preuve que cette tradition ait été inventée alors pour la première fois. L'Eglise est guidée par un instinct divin, aussi bien que par une prudence très circonspecte dans la sanction qu'elle donne aux commémoraisons liturgiques et aux pratiques de dévotion. Or elle a encouragé ses enfants dans les honneurs qu'ils rendent à saint Joachim et à sainte Anne... !" et l'admirable auteur continue ainsi longtemps encore à la plus grande gloire de Dieu et de la logique humaine[55].

Un dernier mot. Miss Mc Laren, docteur en médecine, ancienne prosélyte du *Women's suffrage*, se convertit en 1899, devient tertiaire dominicaine, et bâtit une chapelle de Sainte-Anne dans la villa qu'elle a baptisée du même nom[56]. Etait-ce un acte de reconnaissance ? Nous ne savons, mais nous savons que Marie ne refusera jamais rien à sa Mère, ni Jésus à Marie, même des conversions sans nombre jusqu'au retour général de l'Angleterre à sa première souveraine, l'Eglise catholique.

Voici déjà cinq cents ans, au nom peut-être de sa patrie, Chaucer a fait cette prière que la douce Vierge Marie n'a pas dû oublier :

And for that faith is dead withouten workis,
So for to worken give me wit and grace !
That I be quit from thence that most dark is.
O thou that art so fair and full of grace,
Be thou mine advocate in that high place,
There, as withtouten end is sung Hozanne,
Thou Christes mother, daughter dear of Anne !

S'il faut traduire encore :

" Et parce que la foi sans les œuvres est morte,
Donne-moi pour travailler esprit et grâce,
Afin que je sois par là sauvé des ténèbres.
O toi qui es si belle et pleine de grâce, sois mon avocate,
Dans ce là-haut, où sans fin on chante l'Hosanna,
Toi, Mère du Christ, chère fille d'Anne ! "

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1) Wordsworth and Littlehales, *The old Service-books of the english Church*, s. d., p. 191. Il dit "vers 1350." — (2) Labbe, *Sacrosancta Concilia*, 1671, t. XI, part. 2., col. 2050. — (3) Dans Foxe, *Acts and Monuments*, éd. 1838, t. v, p. 404.

(4) Sir William Bassett to Cromwell (From Ms. Cotton, Cleop. E. IV, fol. 238). — Ryght honorabull my inesspeyciall gud lord, acordyng to my bownden dewte and the teynor of yowre lordschypys lettres latelеy to me dyrectyd, I have sende unto youre gud lordschyp by thys beyrer, my brother, Francis Bassett, the ymages

of sentt Anne of Buxtone and sentt Mudwen of Burton apon Trentt, the wych ymages I dyd take frome the place where they dyd stande, and brought them to my owne howss within XLVIII houres after the contemplacion of youre seyd orschypis lettres, in as soober maner as my lyttull and rude wytt wollde serve me. And ffor that there schullde no more idollatre and supersticion be there usyd, I dyd not only deface the tabernaculles and placis where they dyd stande, but also dyd take away cruchys, schertes, and schetes, with wax offeryed, being thynges thatt dyd alure and intyse the yngnorantt pepull to the seyd offerying, allso gyffyng the kepers of both places admonicion and charge thatt no more offeryng schulld be made in those placis tyll the kinges plesure and youre lordschypis be ffurther knowen in that behallf. My lord, I have allso lokkyd up and sealyd the bathys and wells at Buxtons, thatt non schall enter to wasche them, tyll youre lordschypis plesure be ffurther knowne, whereof I besych youre gud lordschyp that I may be acertanyd off agayn att youre plesure, and I schall not fayle to execute yowre lordschipis cummandmentt to the uttermust of my lyttull wytt and power. And, my lord, as concernyng the opynion off the pepull and the ffonde truste that they dyd putt in those ymages, and the vanyte of the thynges, thys beyrer my brother can telle your lordschyp much better att large then I can wryte, for he was with me att the doing of all, and in all placis, as knowyth Jhesu, whome ever have youre Gud lordschyp in his blessyd kepyng. Wrytten at Langley, with the rewde and sympyll hande of youre assuryd and feythfull Orator, and as on ever att youre cummandmentt next unto the kyng to the uttermust of my lyttull power. — William Bassett, knyght (sans date, vers 1534), dans Wright (Thomas), *Three Chapters of letters relating to the suppression of Monasteries*, edited from the originals in the British Museum, in-8, London, 1843. " The baths of Buxton, in the Peak of Derby, dit l'auteur, were frequented as early as the times of the Britons and Romans. In popish times, these, in common with other wells and fountains, were regarded with a superstitious feeling, derived from the period of Saxon paganism, and preserved in many popular ceremonies to the present day. The wells at Buxton were dedicated to St Anne, and the chief place for drinking the waters is still called St Anne's well. The abbey of Burton upon Trent, in Staffordshire, was celebrated as the resting place of the bones of St Modwen. The image alluded to in the above letter probably stood over the well, still known by the name of Modwen's well. "

(5) Thomas Moore, A dyaloge of Syr Thomas More knyghte : one of the counsayll of our Soverayne lorde the kyng and chauncelloure of his duchy of Lancaster. Wheryn he treated dyvers maters as of the veneracyon and worship of ymays and relyques, prayng to sayntis and goynge on pylgrymage. With many other thyngys. — Newly oversene by the sayd Syr Thomas More Chauncellour of England, 1530, in-4 (Bibl. de Boston).

(6) Hail, thou whose every act bespeaks
A heart human and kind ;
Whose soul with secret pleasure seeks
The welfare of mankind.

. . . .

Here shall the sighing wretch oppress'd
With pain of stubborn kind,
At once of all his sufferings eas'd

Leave all his fears behind...

. . . .

Here, from the brink of darkness drawn
Restored to cheerful light.
The wretch looks up and hails the dawn
Who mourned his fading sight.

. . . .

We too, of inspiration tell,
Since bards who drink shall feel
The streams from Malvern's holy well
Can both inspire and heal.

Dans John Chambers, *General History of Malvern*, 1817, London, p. 248.

Ibid., p. 262, 2e strophe :

Oh ! never, never, my bosom leave
Too long the prey of fell despair ;
Still with delusive tales — deceive —
Still smiling chase away my care...

En passant cueillons cette strophe délicieuse de Mrs Felicia Hemans sur la Source de Wigfair, " Puits de Notre-Dame " il est vrai :

Fount of the Vale ! thou art sought no more
By the pilgrim's foot as in time of yore ;
When he came from afar his beads to tell,
And to chant his hymn at ' Our Lady's Well.'
There is heard no *Ave* through thy bowers,
Thou art gleaming lone midst thy waterflowers.

(7) Leland's *Collectanea*, t. IV, p. 201, cité par Britton : *The hist. and Antiq. of the abbey and cathed. Church of Bristol*, dans les *Cathedral antiquities* (5 in-8, London, 1836). Texte : " Within Saint Austein's Church th' Abbot and his convent receyved the King with Procession as accustomed. And on the morne when the king had dynede he roode on Pilgreinage to Saint Annes in the wodde. "
(8) Stow's *Survey of Westminster*, p. 525 ; Weaver's *Funeral monuments*, p. 498 ; Francis Bond, *Westminster Abbey*, 1909, p. 62.
—(9) Tanner, *Notitia monastica*, in-fol., 1744, p. 586.— Dugdale, *Monast. anglic.*, t. I, p. 963, et *Warwickshire*, 1730, p. 205. — Frederic W. Woodhouse, *The Churches of Coventry*, 1909, p. 99. — Dom Gasquet, *Henry VIII and the english monast.*, 1906, p. 186 ; le même, *English monastic life*, s. d. — Benjamin Poole, *Coventry : its history and antiquities*, in-4, London 1870. — William Reader, *The hist. and antiq. of the city of Coventry*, 1810.

(10) Dugdale, *Monasticon*, t. III, p. 137-8. — (11) Cf. *Collection de la Société de l'histoire de France* (in-8, Paris 1863 sq.,) t. III, p.117 sq.— (12) J. de Wavrin, *Loco cit.*, p. 127 sq.

(13) Walpole (Vertue), *Anecdotes of Painters*, t. I, p. 39. — Aussi Charles Knight, *Old England*, 2 in-fol., Londres, 1845, t. I, p. 375 à propos de la chapelle Beaumont " attached to the church of St Mary, Warwick (vers 1440) : Kristian Coleburne, a painter dwelling in London (on the 13th of June, 32 Henri VI) covenanteth...to paint in most fine, fairest, and curious wise, four images of stone ordained for the new chapel in Warwick, whereof two principal images,

the one of our Lady, the other of St Gabriel the angel, and two less images, one of St Ann, and the other of St George : these four to be painted with the finest oil colours, in the richest, finest and freshest clothings etc. "

(14) Raines (Rev. F. R.), *A History of the Chantries within the county palatine of Lancaster*, Chetham Society, 2 in-8, 1862, t. I, p. 64.

(15) " In the undercroft of the old church there where two Gilds, the one of Saint Anne, founded in Anno MCCCLXXI, John de Appilby being then Dean of Paul's ; of whom and the Chapter, the Warden and Fraternity thereof obtained Licence of Ingress and Egress into a certain Chapel here, at fitting hours, and to have keys of the same : as also liberty to bring in any Pictures, or Images, Books, Chalices, in honour of *Saint Anne*, for the ornament of that chapel. " Dugdale, *l. cit.*; aussi A. Dimock, *The cath. ch. of S. P.*, in-12, 1900, p. 47.

(16) John Stow, citizen of London : *A Survay of London, contayning the Originall, Antiquity, Increase, moderne estate and Description of that Citie, written in the year 1598 by* — (edited by Henry Morley, in-8, London, 1890, p. 293). On lit sur la pierre d'un tombeau ancien :

Qu an tris di c vul stra
os guis ti ro um nere vit
H san Chris mi t mu la

Quos anguis tristi diro cum vulnere stravit
Hos sanguis Christi miro tum munere lavit.

(17) Frederick Ross, F. R. H. S., *Bygone London*, in-8, London 1892, p. 128. — (18) A. E. Daniell, *London city churches*, in-8, 1896.—Charles and Marie Hemstreet, *Nooks and corners of old London*, New York, s d. (1910). — (19) Stowe, *l. cit.*, — J. C. Hare, *Walks in London* (2 in-12, London, 1878), t. I, p. 259. — (20) Walpole (Vertue), *Anecdotes of Painters* (3 in-8, London, 1849), t. I, p. 182. — J. Heneage Jesse, *London, its celebrated characters and remarkable places* (3 in-8, London, 1871), t. II, p. 257, d'après le *Cunningham's Handbook of London*, article *Saint Anne, Blackfriars*. — (21) J.-C. Hare, *ut sup.*, t. I, p. 132 : "...dedicated to the Mother of the Virgin, out of compliment to the Princess Ann. " — (22) W. J. Loftie, *A History of London* (2 in-8, London, 1883), t. II, p. 98. — (23) S. Low, junior, *The Charities of London* (in-12, 1850, London), p. 304. — (24) G. Oliver, *Monasticon diœcesis Exoniensis* (in-fol., Exeter, 1846), p. 481. — (25) Id., *ibid.*, p. 441. — (26) Chr. Wordsworth, M. A. (Prebendary of Lincoln), *Notes on mediæval services in England, with an index of Lincoln ceremonies ;* in-8, London, 1898, p. 108, 149 etc. Plus tard, Henri, duc de Lancastre, dédia cette chapelle à saint Edouard le Confesseur. Anonyme, *Handbook to the cathedrals of England*, 4 in-12, Londres, 1861, t. III, p. 284.

(28) — Les œuvres du Père Prout, prose ou vers, sont à lire pour l'entrain, *l'humour*, qui les anime. Voir en particulier sa conférence sur le poisson comme nourriture. Il naquit à Cork en 1804, vécut à Londres, mourut à Paris, et fut inhumé près du clocher de Shandon dans un caveau qu'y possédait sa famille.

(29) Cf. Archdall (Mervyn), *Monasticon hibernicum*, in-4, Dublin, 1786 ; mention d'environ 1300 couvents. Que signifient : Annadown, Annagh, Annagha, Annagduffe, Annaghgalve, Annaghyew, Annatrim, etc., etc. ? — Mears (William),

éditeur, *Monasticon hibernicum* or the *Monastical History of Ireland*, in-12, Londres, 1722. — (30) Brennan, *An Eccles. hist. of Ireland*, Dublin, 1864, p. 374.

(31) O'Hanlon (John), *Lives of the Irish Saints with special festivals* (9 vols. in-8 parus), Dublin, s. d. "In the ancient Irish Church, the Nativity of the B. Virgin was celebrated on the 8th day of september, as we learn from the *Feilire of Ængus:* Mary's commemorated to-day... In various parts of Ireland, this festival was celebrated formerly with very special devotion, as parishes, churches and chapels had long been dedicated to the Blessed Virgin Mary, and this was a favoured festival day. T. IX, p. 198.

(32) Cabrol (Dom F.), *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*, Paris, in-12, Gabalda, 1909, p. 19. — (33) Healy (John), *Insula sanctorum et doctorum*, or *Ireland's ancient schools and scholars*, in-8, Dublin, 1890. — (34) Nesbitt, *Devotion to the B. Virgin in Ancient Ireland*, dans *Eccles. Review*. (Philadelphia), May 1910. — (35) *Monasticon diœcesis Exoniensis*, p. 408.— (36) Daniel Wilson, *Memorials of Edinburg in the Olden time*, 2 in-4, Edimb., 1848, t. II, p. 195.— (37) George Chalmers, *Caledonia*, or *A Hist. and top. account of North Britain*, 6 in-4, London, 1886-1890, t IV, p. 781.— (38) Grant, *Old and New Edimburg*, 3 in-4, s. d., t. I, p. 239, et II, 58 et 266. — (39) Bridgett, *The holy Eucharist*, t. II, p. 99. — (40) Bridgett, *Our Lady's Dowry*, in-8, London, 1875, p. 264. — (41) Dugdale, *Monasticon* (édit. 1817-1830), t. III, p. 446. — (42) Brayley, *Hist. of Surrey*, 1841, t. II, p. 191. — (43) G. W. Kitchin (est-ce un nom d'occasion ?), *Compotus rolls of St Swithin's Priory, Winchester*, in-8, London, 1892, pages 307 et 356.

(44) *First Servant:* My lord, you nod ; you do not mind the play. — *Sly.* Yes, by saint Anne, I do. A good matter surely : comes there any more of it ? *The taming of the shrew*, act. I, sc. I, vers 254. — Ailleurs : *Sir Toby:...* Dost thou think, because thou art virtuous, there shall be no more cakes and ale ? — *Clown.* Yes, by saint Anne, and ginger shall be hot i' the mouth too. *Twelfth night*, act II, sc. III, lig. 123 sq.

(45) Ths. Wright, *l. cit.*, p. 227. — (46) Jean Grancolas, *Commentaire historique sur le bréviaire romain*, 2 in-12, Paris, 1727, I, 51. — (47) T. F. Thiselton Dyer, *British popular customs*, in-8, London, 1876, p. 346.

(48) Cf. Hon. Alison Stourton, *Regina Poetarum, Our Lady's Anthology*, Londres et New York, 1907, Extrait :

This is that blessed Mary, pre-elect
God's virgin.........
.............From her mother's knee
Faithful and hopeful, wise in charity ;
Strong in great peace, in pity circumspect...

So held she through her girlhood, as it were
An angel-watered lily that near God
Grows and is quiet. Till, one dawn at home,
She woke in her white bed and had no fear
At all — yet wept till sunshine and felt awed
Because the fullness of the time was come.

(49) Trésal, *Les Origines du schisme anglican*, 1908, — (50) V. la pièce dans l'appendice. — (51) *Infra*, A Canadian Boat-song. — (52) *Infra*, Hail pious, mother. — (53) *Infra*, There's one sweet Saint. — (54) *Infra:* A tribute of

Father Faber. — (55) R. P. Henry James Coleridge, S. J., *La Vie de notre Vie*, traduction Petit, 17 vols. in-8, Lethielleux, 1889, t. III, p. 254-56.

(56) Rme P. Cormier (Maître-général des Frères Prêcheurs), *Miss Agnes McLaren*, 1914.

Bibliographie

Manuscrits :

Au British Museum : Arundel, no 330, fol. 34b, Legenda brevis de Anna, matre s. Mariæ, 14e s. — Arundel, no 341, fol. 21 : Hymnus de S. Anna, 15e s. — Arundel, no 327, fol. 29 : Life of St Anne *in verse*, by Osbern Bokenam, 15e s. — Ms. 29984, fol. 185 : Septem privilegia b. Annæ (avec prières), 15e s. — Ms. 29,728, fol. 239 (Dutch), Hours of S. Anne, 15e s. — Ms. latin 28,783, fol. 56 : Verses on her descendants. — D'après Ayscough, *A catalogue of the mss. preserved in the Brit. Mus.*, 2 in-4, London, 1782 : No 2683, Liber precum cum elegant. pict. et illum., 15e s.; Memoria S. Annæ.— No 2718, parchemin 16e s., Liber precum, avec Quinque gaudia S. Annæ.— No 2803, s. d., Liber precum, olim ad Reginam Mariam pertinens, in pergam. cum pict., continens memoriam de S. Anna. — No. 34,119, fol. 140b Life of S. Anne, 1765. — Sans date, addition, ms. 5758, fol. 233 : Verses on the miracles performed by the head of S. Anne. — Harley mss. 4664, hymne de S. A.— Sloane mss., Hymnes à S. Anne du 14e et du 15e s. dans ms 247, fol. 36 ; 2565, fol. 22 ; 2633, fol. 28 ; 2683, fol. 20. — Ms latin 2515, fol. 111 : Service in honour of S. Anne, 15e s.

Oxford. — Mss. de la Bibl. Bodleïenne : No 110, des 12e, 13e et 14e ss. ; au fol. 176 : Defensorium Annæ matris B. Virginis deque ejus maritis, prole et familia. *Incipit :* Errorum veterum inventores inter cetera fabularum suarum figmenta."

Cod. 59. A folio containing two mss. written on paper. The former is of the xvth cent and consists of 134 numbered leaves. Au fol. 44b : "Here begynnethe a devoute Invocacion to Sainte Anne by that solempne religious Lidegate (Lydgate), made at the commaundement of my Ladie Anne, Countasse of Stafford. *Incipit :* Thowe first moever that causest al thinge...

Codex 301, partim membr., partim chart., in-4, sec. xv ; fol. 118, fol. 11b-12 ; Officia brevia pro diebus S. Annæ matris B. Virginis, S. Dominici, et S. Thomæ Herefordensis episcopi.

Codex 730. La licence ou l'imprimatur pour *Prerogatives of S. Ann*, Anonyme (peut-être William Clagett), — Février 1687.

Plus haut, à l'article Pères Jésuites, nous avons mentionné une *Vie de sainte Anne* par le P. Falconer, restée manuscrite.

Pour les manuscrits à miniatures du British Museum et les représentations de la Sainte qu'on y trouve (112 sujets), voir *Iconographie de S. Anne*, dernier volume du présent ouvrage.

Imprimés :

Nous ne connaissons qu'un ouvrage ancien qui porte en son titre le nom de sainte Anne : *An abridgement of the prerogatives of saint Anne.* D'après *The young students library*, il aurait été publié à Londres en 1688. La bibliothèque de Boston en possède un exemplaire sans date ainsi libellé :

Clagett, William (1646-1688), *An abridgment of the prerogatives of St Ann, mother of the Mother of God.* A preface is added concerning the original of the story. (Anonyme). London, Chiswell, xv-20 p.

Parmi les ouvrages anglais où il est parlé de la Sainte, ou qui peuvent nous renseigner sur son culte en Angleterre, ou ailleurs, il y aurait, à part ceux indiqués dans les références précédentes :

1900. E. A. Wallis Budge, *The miracles of the blessed Virgin Mary and the life of Hanna* (Sainte Anne), *and the magical prayers of Aheta Mikael.* In-4, London, 1900. Réédition d'un ouvrage oriental dont il a été question ailleurs.

1901. W. A. W. et J. C. W., *A Christian corner in the Roman Forum*, in-12, Rome, 1901.

1902. G. Rushforth, *The Church of S. Maria Antiqua*, dans *Papers of the british School*, t. I, 1902, p. 58, 81, 82.

1903. H. M. Bannister, *The introduction of the cultus of St Anne into the West*, dans *The english historical Review*, 1903, t. XVIII, p. 107-112.

1904. H. Thurston, *The irish origins of our Lady's Conception Feast*, dans *The Month*, 1904, p. 460, note 4.

R. P. Faber, *Spiritual Conferences :* The Mother of the Immaculate Queen.

I. Preparations for the Immaculate Conception : On earth and in Heaven.

II. The theatre of the actual mystery. — III. The mysteries of saint Anne. IV. The prerogatives of saint Anne : 1° Prerogatives of the saints of the hypostatic union. — 2° Power with Joseph, as Mary's husband. — 3° Power with Mary, as her mother, like Mary's power with Jesus. — 4° Power with Jesus, because of the Immaculate Conception. — 5° Power with the angels, as a sort of queen-mother. — 6° Power with the Apostles, on the same ground. — 7° Power with the Holy Trinity, as the elect vessel and theatre of their greatest grace.

Let all who have a devotion to the Immaculate Conception put themselves in a special way under saint Anne's patronage. It was saint Anne, who opened in the secret solemnities of that everblessed mystery the everlasting jubilee of Jesus, and it was within her womb that God granted the first and the completest plenary indulgence in the world.

Autres beaux passages, notamment sur la sainteté d'Anne et de Joachim.

Hymn to Saint Anne

Spotless Anna ! Juda's glory !
Through the Church, from East to [West,
Ev'ry tongue proclaims thy praises,
Holy Mary's Mother blest.

Saintly kings and priestly sires
Blended in thy sacred line ;
Thou in virtue, all before thee
Didst excel by grace divine.

Linked in bonds of purest wedlock,
Thine it was for us to bear,
By the favor of high Heaven,
Our eternal Virgin Star.

From thy stem in beauty budded
Ancient Jesse's mystic rod ;
Earth from thee received the Mother
Of th'almighty Son of God.

All the human race benighted
In the depths of darkness lay,
When in Anne it saw the dawning
Of the long expected day.

Honor, glory, virtue, merit,
Be to Thee, O Virgin's Son !
With the Father and the Spirit,
While eternal ages run.

Edward Caswall,
dans *The Dominican Hymn book*, in-18, Burns and Oates, London, 1881.

A CANADIAN BOAT SONG
Written on the river St Lawrence.

Et remigem cantus hortatur.
QUINTILIAN.

Faintly as tolls the evening chime,
Our voices keep tune and our oars keep time.
Soon as the woods on shore look dim,
We'll sing at St Ann's our parting hymn.
Row, brothers, row, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the daylight's past !

Why should we yet our sail unfurl ?
There is not a breath the blue wave to curl !
But when the wind blows off the shore,
Oh ! sweetly we'll rest our weary oar.
Blow, breezes, blow, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the daylight's past !

Utawas' tide ! this trembling moon
Shall see us float over thy surges soon.
Saint of this green Isle ! hear our prayers ;
Oh ! grant us cool heavens and favouring airs !
Blow, breezes, blow, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the daylight's past !

Une légende explicative accompagne la chanson.

I wrote these words to an air which our boat-men sung to us very frequently. The wind was so unfavourable that they were obliged to row all the way, and we were five days in descending the river from Kingston to Montreal, exposed to an intense sun during the day, and at night forced to take shelter from the dews in any miserable hut upon the banks that would receive us. But the magnificent scenery of the St Lawrence repays all such difficulties. Our *Voyageurs* had good voices, and sung perfectly in tune together. The original words of the air to which I adapted these stanzas, appeared to be a long incoherent story, of which I could understand but little, from the barbarous pronunciation of the Canadians. It begins:

Dans mon chemin j'ai rencontré
Deux cavaliers très bien montés.

And the *refrain* to every verse was :

A l'ombre d'un bois je m'en vais jouer,
A l'ombre d'un bois je m'en vais danser.

I ventured to harmonise this air, and have published it. Without that charm which association gives to every little memorial of scenes or feelings that are past, the melody may perhaps be thought common and trifling ; but I remember when we have entered at sunset, upon one of those beautiful lakes, into which the St Lawrence so grandly and unexpectedly opens, I have heard this simple air with a pleasure which the finest compositions of the first masters have never given me ; and now there is not a note of it which does not recall to my memory the dip of

our oars in the St Lawrence, the flight of our boat down the Rapids, and all those new and fanciful impressions to which my heart was alive during the whole of this very interesting voyage. The above stanzas are supposed to be sung by the *Voyageurs* who go to the Grand Portage by the Utawas River.

Th. Moore, *The complete poetical Works of* — (Paris, in-8, 1827), p. 116.

Saint Anne

Hail pious mother, holy Anna hail !
Thy name falls sweetly on the Christian's ear ;
They called thee *gracious*, chosen to prevail
By grace, throughout thy heav'nward journey here.

Root of yon Branch, whose heav'nly blossoms sent
Wide o'er the earth the perfume of its breath ;
Perennial fount, e'er spreading, never spent,
Lily of Jesse, Rose of Nazareth.

Hail mother of that Star which placid rose
Above the flood of death and sin and war ;
The mother of our Queen whom Heaven chose
Spouse of the King of kings for evermore !

Receive our supplications, mother dear,
Who merited alone, of all mankind,
The honor to conceive, to nurse and rear
God's stainless Mother, for our joy designed.

Oh, never cease, we pray thee, to present
Before that Son and Mother our desire,
The King and Queen of yonder firmament,
That happy home to which our souls aspire.

Anonyme.

The Mother of the Madonna

There is one sweet Saint above
Whom I fear we do not love
With the love which is her meed.
Worthy of our love indeed
Is the good and kind St. Anne :
Let us praise her all we can.

She within whose virgin breast
Babe Divine took sweetest rest,
Jesus' Mother meek and mild,
Nay, she *is* thy child on high —
Where she reigns, thou must be nigh.

Thine, O Mother ! the delight
To behold this blossom bright
Opening out in beauty rare ;
Thine to hear her infant prayer ;
Thine with wondering love to trace
Her increase in peerless grace.

Hadst thou gone from earth before
Gabriel to Mary bore
Marvellous message from above ?
Did thy tender Daughter's love

Hover o'er thy parting breath,
Sweetening the pang of death ?

This we know not — but we know
That in heaven, as here below,
Blessed Mary, meek and mild,
Is thy grateful, loving child.
Oh ! how great thy power must be !
Use it, kind St. Anne, for me.

Bid thy Daughter ask her Son
To forgive the wrongs I've done,
And, in spite of all to spare.
She will heed her mother's prayer —
And *His* Mother's prayer, 'tis plain,
Never, never can be vain.

What new grace shall I implore ?
Ah ! to feel yet more and more
Of that filial love and zeal
Which the Breton peasants feel —
Honoring as best I can
Mary's Mother, good St. Anne.

MATTHEW RUSSELL, S. J.

A TRIBUTE OF FATHER FABER

O Anne ! thou hast lived through those long dreary years,
When childlessness hung o'er thy home like a blight ;
But angels, dear mother, were counting thy tears,
And thy patience, like Job's, had been dear in God's sight.

Thou wert meek when they scorned thee, thy rest was in prayer ;
Thy sorrow was sharp, yet its sharpness was sweet ;
When those that were round thee gave way to despair,
Thy faith was more certain, thy trust more complete.

Oh ! the vision of thee, in thy lone mountain home,
With thy calm broken heart, so heart-breaking to see,
In those dark after-years to thy Daughter might come,
And the great Queen of sorrows learn something from thee.

But joy comes at length to all hearts that believed,
And the sighs of the saints must at last end in song ;
The best gifts of God fall to those who have grieved,
And His love is the stronger for waiting so long.

Oh blest be the day when old earth bore its fruit,
The fairest of daughters it ever had seen,
In the village that lies at the white mountain-foot,
And the angels sang songs to the young Nazarene !

Mid the carols of shepherds, the bleating of sheep,
The joy of that birth, blessed Anne, came to thee,
When the fruits were grown golden, the grapes blushing deep,
In the fields and the orchards of green Galilee.

Since creation, was ever such gladness as thine,
To whom God's chosen Mother as daughter was given ?

O her beautiful eyes, dearest Anne, how they shine,
And the sound of her voice is like music from Heaven !

Why was it thy heart did not break with excess
Of a joy that was harder than sorrow to bear ?
Perchance had thine earlier sorrows been less,
Thou couldst not have lived with a vision so fair.

Like a presence of God, in thy home's hallowed bound,
Like a pageant of Heaven, all day was she seen ;
And didst thou not see how the angels thronged round,
All amazed at the sight of their infantine Queen ?

She was crowned even then, like a creature apart,
The child God had called to be Mother and Maid ;
Didst thou watch how the fountains of blood in her heart,
Like the fountains in Sion, incessantly played ?

O Anne ! from that blood the Creator will take
The Flesh that shall save the lost tribes of our race ;
And His wonderful love the Eternal will slake
At thy child's sinless heart, at those fountains of grace.

O Anne ! joyous Saint ! what a life didst thou live,
What an unbroken brightness of innocent bliss !
Ev'ry touch of thy child a fresh rapture could give,
Yet didst thou not kneel ere thou daredst to kiss ?

And we too, glad mother ! are gay with thy mirth,
For he who loves Mary in mirth ever lives ;
There is brightness and goodness all over the earth,
For the souls Mary welcomes and Jesus forgives.

Yes ! gladness makes holy the poor heart of man ;
It lightens life's sorrows, it softens its smarts ;
Oh ! be with thy children, then, dearest Saint Anne,
For Mary thy child is the joy of our hearts.

REV. F. W. FABER.

POÉSIE LITURGIQUE

35. SÉQUENCE.

1. Testamento veteri
Anna fuit genita
Et de stirpe regia.
2a. Hæc matrona nobilis
Diu fuerat sterilis
In magna tristitia.
2b. Cui fructum contulit
Et sic luctum abstulit
Divina clementia,
3a. Patriarchis edita,
Anna luce prædita
In perenni gloria.

3b. Deprecamur, inclita,
Ut per tua merita
Nobis detur gratia.
4a. Anna parens ; labe carens,
Rubens rosa speciosa,
Florens inter lilia,
4b. Matrem Christi genuisti ;
Tua prece nos a nece
Tuearis noxia.
5a. Ecce lucis officina
Ægris spes et medecina ;
Tua proles est regina
In cœlesti patria.
5b. Ipsa cunctis jam prælata
Per te sumens hæc precata
Nostra fiat advocata,
In Dei præsentia.

Missel ms d'Oxford de 1384 ; de Salisbury et d'Utrecht, 15e s.— Dreves et Balinghem.

36. SÉQUENCE.

1a. Anna, stirpe generosa,
Conjunx diu sterilis,
1b. Facta prole gloriosa,
Ventris fructu fertilis ;
2a. Cujus est repudiata,
Muneris oblatio ;
2b. Angelico confortata
Cœlitus eloquio,
3a. Demum prolem læta paris
Per quam gaudent omnia,
3b. Quæ vocatur stella maris
Mundo ferens lumina.
4a. Anna felix, te laudantes
Voce, voto respice ;
4b. Cum Maria famulantes
Hora mortis suscipe.
5. Votaque devota...

Missel ms de Hereford, 14e s., codex d'Oxford. Dreves, t. XL, p. 135 (référence unique).

37. SÉQUENCE.

1a. Salve, o Anna inclita,
Salve, beata femina,
1b. Et te tuo solamine
Præsentem nobis exhibe.
2a. Turris inexpugnabibis
Turrisque fortitudinis,
2b. Ab inimici facie,
Adesto nobis undique.
3a. O tu, Anna sanctissima,
Christi existens avia,
3b. Veniam tuis servulis
Supplica nobis languidis.
4a. Ad te, mater, clamantibus
Sis præsens fusis precibus ;
4b. Fer Deo vota supplicum
Te rite postulantium.
5a. O Dei matris genitrix,
Nos tuis sanctis meritis
5b. Expurga a criminibus,
Deo commenda cœlitus.
6a. Ad te nostra intentio,
Ad nos tua redemptio
6b. Evigilet, ne dormiat,
Nos semper ut custodiat.
7a. O Anna, mater nobilis,
Imprimis venerabilis,
7b. Succurre nobis miseris
Oppressis mole criminis.
8a. Per te nobis propitius
Fiat cœlorum Dominus,
8b. Consociet nos Angelis
Jesu Mariæ precibus.

Missel ms. de Sherborn, vers 1400. — Miss. ms d'Amiens, 15e s. Dreves, t. XL, p. 136.

38. SÉQUENCE.

1a. Omnis mundus
Exultet et sit jucundus
Alleluia.
1b. Nova festa
Nunc adsunt sed diu gesta,
Res miranda.
2a. Anna nupsit nobili
Joachim consimili,
Soli stella.
2b. Hi dilecti pariter
Vixerunt feliciter
Fide clara.

3a. Tandem cuique visio
Monstratur ab angelo
Pari forma ;
3b. Crediderunt nuntio
Nec horum devotio
Fit corrupta.
4a. Post hæc Anna concepit
Et Mariam peperit
Valle nostra,
4b. De qua Christus nascitur ;
Ejus lacte pascitur
Carne sumpta.
5a. Iste Dei Filius
Missus erat cœlitus,
Sed hunc plebs Judaica
Damnat cæca.
5b. Unde crucifigitur,
Lancea perfoditur :
Fecit hæc delicta
Plebs prædicta.
6a. Jesu, nos adjuva ;
Cum matre Maria
Transfer de valle
Hac misera
6b. Ad cœli gaudia,
Ubi cum avia
Regnas et matre
Puerpera.

Missel ms. de Hereford, 15e s. — Dreves, t. IX, p. 103.

39. Hymne de Vepres.

1. Ave, mater Anna,
Plena melle canna,
Cui marem passa
Nulla coæquanda.
2. Ave prædicanda,
Superexaltanda,
Mater matris poli
Regis atque soli.
3. Quam quis nescit fari,
Quamvis sensus clari,
Cui quod est votum
Constat esse totum.
4. Ergo te rogamus,
Tibi supplicamus,
Ut quod potes, velis,
Prece da nos cœlis.
5. Placa nobis natam
Mundo per te datam ;
Natum illa suum
Tu nepotem tuum.
6. Laus sit Trinitati,
Laus sit Unitati,
Laus Patri ac Nato
Lausque Paraclito.

Brev. mss. de Salisbury, Cambridge Hereford, Aberdeen, 15e s. Dreves, t. XIX, p. 55.

Topographie

Églises, Chapelles (anciennes)

Monuments anciens : Miettes d'Histoire :

Barnestable, Devonshire, égl. vers le milieu du XVe s., devenue une école publique (Oliver, *Monast. Exon.* 481). — Bolton, sous Wenslaw, près d'York, ch. du XVe s. (Texte). — Coventry, chartreuse, 1381 (T.). — Exeter, av. 1418, ch. en hors-d'œuvre sur S.-Sidwell, et maison de secours (Oliver, 408). — Dans le diocèse,à S.-Martin, près de Looe, égl. construite en 1436 (Oliver, *l. cit.*, 441). — Knoll, ch. S. Jean-B.-S.-Laurent- et Ste-Anne, XIVe s. (Dugdale, *Warwickshire*, 1656, 702-3). — Lincoln, autel dans la cath., XVe s., confrérie, 1487 ; Ste-Anne Thorngate (Wordsworth, *Notes on Medieval services in England*, 130). — Londres : autel et confrérie dans la crypte de S. Paul, XIVe s. (T.) ; ch. anc. dans l'abbaye de Westminster (Stow's *Survey of Westminster*, p. 525) ; S.-Anne in the Willows, "S.-Anne des Saules," antérieure à 1322. — Autre dans le quartier des Blackfriars, brûlée en 1666. — Autre, dite de *Soho Square* consacrée en 1685. — Malvern, prieuré (T.). — Norfolk (près de —), chapelle dépendante du prieuré de Walsingham, antérieure au XIVe siècle. Dugdale cite au sujet de cette chapelle

un document qui n'est ni signé ni daté, mais où certains noms historiques nous permettent de déterminer une date approximative. — Okeham, collège en 1398 (*Monast. Anglic.*, II, 473.) — Ripon, Yorkshire, Hop. ancien (*Monast. angl.*, II, 781 ; Leland, *Itin.*, I, 40). — Thresk, " chantry of S. A. " (Newcourt's *Repert.*). — S.-Ann's Aldersgate (*Newcourt's Repert*, 278). — Warrington, Lancaster, *Chantry* (confrérie) fondée par Richard Delves presbyter, " v. 1468 (Raines, *l. cit.*).

Eglises catholiques en Angleterre.

Birmingham, rue Alcester, 1849. — Diocèse d'Hexham : Whitehaven, 1870. — Dioc. de Leamington : Wappenbury. — Leeds, cathed., 1790, restaurée, 1838. Diocèse : Bradford (1873), Deepcar, Keighley (1835). — Liverpool, Edge Hill (1843), Dioc. : Freshfield (1886), Ormskirk (1732), Westby (1742). — Londres, rue Underwood, Mile-End ; New Town ; autre à Victoria Docks.— Manchester, Junction street. — Middlesbrough : Kilvington (1690), Ugthorpe, Whitby. — Nottingham : Buxton (texte).— Plymouth. —Portsmouth : Lanherne (1797). Ann's Hill. — Salford, S.-Ann's Adelphi desservie par la cathédrale. Dioc : Accrington, Ashton-under-Lyne (1859), Blackburn, Fairfield, Oldham, Stretford. — Shrewsbury : Nantwich (1856), Rock Ferry (1862). — Southwark: Chertsey, Vauxhall.

The Catholic American Encyclopedia porte à 30 le nombre des églises catholiques dites " de Sainte-Anne. "

Églises Protestantes.

D'après *The Clergy list* (*Clerical Guide and eccl. directory*), 1911. Londres, Kelly. Le nom entre parenthèses indique la ville voisine ou le comté.

Aigburth (près Liverpool 1844 ; Alderney (ile d') ; All Cannings (Salisbury); Ambleside (old church, *Westm.*), Ancroft (Northumberland) ; Bagshot (Surrey); Baslow (Derby) ; Bermondsey (Surrey), 1871 ; Bethesda S.-Ann, at Llandegai Carnarvon, 1805 ; Bewdley, 1853 (Worcester) ; Birkenhead, S. A., 1861 ; Birmingham ; Blackfriars (London W.) ; Bowden-Hill (Chippenham) ; Braunton (Devonshire) ; Brondesbury, 1905 (Londres) ; Brookfield, 1853 (Londres) ; Brown-Edge, 1844 (Staffordshire) ; Bucks-Mills (Devonshire) ; Buxton (Derby), clergy : C. Brewin ; Carmarthen (Carmarthen) ; Caton (Lancaster) ; Catterick (York) ; Chasetown (Staffordshire) ; Clifton (Manchester), 1874 ; Congresbury (Bath), 1865 ; Copp S. Anne or Great Eccleston, 1859 (Lancaster) ; Derby, 1873 ; Derby West or Stanley ; Dropmore (Buckshire), 1866 ; Duddeston (Birmingham); Edgeside (Lancaster) ; Elmstead (Essex) ; Epwell (Oxford); Fence-in-Pendle, 1837 (Lancaster) ; Grantham (Lincolnshire), 1910 ; Gunnislake (Cornwall) ; Halifax (York) ; Hanger-Lane (Middlesex) ; Haughton (Lancaster) ; Haverthwaite, 1844 (Lancaster) ; Heage, Ambergate (Derbyshire), 1897 ; Hessenford (Cornwall), 1833 ; Hewelsfield (Gloucestershire) ; Highgate Rise Middlesex) ; Hindsford (Lancaster), 1884 ; Holloway (Londres), 1871 ; Hoxton (Londres), 1865 ; Kew S. Anne (Surrey) ; Lambeth (Londres), 1869 ; Lancaster, 1842 ; Lewes (Sussex) ; Limehouse (Londres) ; Littledale (Lancaster) ; Liverpool, Richmond, 1831 ; Londres : S. Anne Soho ; S. Anne et S. Agnès ; Longsight (Lancaster) ; Looe East (Cornwall) ; Lydgate (York), 1844 ; Manchester (avec la S. V.) ; Neath Tonna, (Llandaff) ; Cardiff (1908) ; Newcastle-

on-Tyne, 1843 ; Newton-Heath (Lancaster), 1883 ; Nottingham, 1865 ; Oldland (Gloucestershire), 1861 ; Oxenhall (Gloucester) ; Rainhill (Lancaster), 1840 ; Roath, S. Anne et S. Agnès (Cardiff) ; Rochdale, Belfield (Lanc.), 1906 ; St Anne on the Sea (Lancaster) ; Sale (Manchester), 1856 ; Sheffield ; Sibford Gower (Oxford) ; Singleton (Lancaster), 1851 ; Siston (Gloucester) ; Stamford-Hill (Middlesex), 1861 ; Stanley (Lancaster) ; Sutton (Nottingham) ; Thornbury (Hereford) ; Thwaites (Cumberland), 1724 ; Turton (Lancaster), 1837 ; Upperton (Sussex) ; Wandsworth (Southfields), 1846 ; Warrington (Lancaster), 1869 ; Willenhall (Staffordshire), 1861 ; Woodplumpton (Lancaster); Woolwich (mission) ; Wrenthorpe (York) ; Wycombe (Buckingham).

Divers.

St.-Anne's on the Sea, village maritime du comté de Lancaster : église, 1890. — Village entre Lytham et Blackpool. — St Anne's Head, promontoire de la côte du comté de Pembroke (Pays de Galles, Angleterre), marquant l'entrée occidentale du Milford Haven. — Saint Anne's Hill, point culminant de la petite chaîne des Marlborough Downs, comté de Wilts, Angleterre.— Couvents à Caversham (Oxfordshire), Leeds, Londres : Petites Sœurs des Pauvres ; Sœurs de Charité, S.-John's Wood, Albert place..., Newcastle-on-Tyne. — S.-Anne's retreat à Sutton, dioc. de Liverpool. — Ecoles à Blackburn (Sœurs de Notre-Dame) ; Freshfield : Liverpool (Sœurs de N.-Dame et Sœurs de S.-Vincent de Paul) ; Londres (Alpha road, rues Cale et Chelsea) ; Walsingham. — Trois rues de ce nom à Londres. — *St Anne's well*, source miraculeuse à Malvern.

Irlande.

Sauf quelques exceptions, les églises portent les noms des rues où elles se trouvent. — Belfast, égl. par. construite par le marquis de Donegall en 1776. Portique dorique, tour ionique et coupole corinthienne. — St Anne's Shandon, commune et égl. du comté de Cork (Texte). " Cork, Shandon Church (St Ann's), a plain, rather grotesque-looking edifice, was begun in 1722.... Its ring of bells has been celebrated by Rev. Francis Mahony (Father Prout) who is buried in the family vault at the foot of the steeple. R. T. Lang, *Ireland*, in-8, 1904, p. 37. — Autre égl. à Wexford. — Carmélites à Tallaght ; couvents à Booterstown et à Miltown (*Mount St Anne*). — Cimetière à Dublin. — Entre Cork et Blarney Castle, *Saint-Anne's Hill hydropathic establishment* fondé en 1843 par le Docteur Barter.

Ecosse.

Eglises : Annbank, dioc. de Galloway.— Cadzow, d. de Glasgow. égl. — Glasgow, égl. dans la ville. — Wick, dioc. d'Aberdeen, égl. S.-Joachim..

Iles Anglaises.

Ile de Jersey, à Saint-Hélier, doyenné sous le nom de Sainte-Anne des Iles.
Ile d'Alderney, église Sainte-Anne et Sainte-Madeleine.

Ile d'Aurigny, église de la paroisse Sainte-Anne, ancienne. Petite ville dite " de Sainte-Anne " au centre de l'île. Eglise récente, du style *early-english*, bâtie sur les dessins de Sir G.-G. Scott en mémoire de la famille des Le Mesurier, " the last of the hereditary Governors. "

Belgique

Souvenirs anciens. — Les écrivains. — Anvers. — Louvain. — Bruxelles et environs. — Bottelaere. — Gand. — Bruges. — Tournai et Tournaisis. — Villes diverses. — Villages et paroisses.

La dévotion à sainte Anne est ancienne en Belgique, s'il est vrai qu'elle s'organisait en confrérie à Gand dès le début du XIIe siècle, ainsi que nous l'avons vu plus haut. D'autres témoignages déjà présentés ailleurs reviendront peut-être en abrégé au cours de cette étude, et achèveront de nous faire une conviction sur ce point, s'il est besoin. Remarquons cependant de suite un fait peu ordinaire en vérité et à peine indiqué au volume précédent. Le docteur de Smyttere nous rapporte une curieuse lettre d'Yolande de Bar, dame de Cassel, écrite le 17 décembre 1357, " au sujet du vœu qu'elle avait fait d'offrir à sainte Anne une *image* d'argent, du poids que pourrait avoir son fils. " Ces vieux textes sont trop rares, trop vénérables, pour qu'on ne les cite pas tels quels, et donc :

A tous ceux qui ces présentes verront et orront, Yolande de Flandres, Comtesse de Bar et dame de Cassel, salut en Nostre Seigneur Jehesu-Christ.

" Comme pieça neussiens voei et promis faire ouvrer une ymaige d'argent en figure et remembrance de madame saincte Anne, mere de la glorieuse Vierge Marie, mere nostre Seigneur Jehesu Christ, au juste poids d'argent de nostre aimé fil Robert, duc de Bar, a prendre au jour que nous voudrions faire ouvrer ycelle ymage, pour donner à une eeglise en l'honneur de ma dicte dame saincte Anne, lequel nostre fil puest peser a present environ neuf vins et quatorze mars d'argent en œuvre, et en fasson dycelle ymage puist couster environ seix cens petits florins.... Considéré l'effet d'ycelui nostre vœu et promesse estre subjet a pertes et peris au temps qui court, etc, etc. "

Cette première pièce est expliquée et complétée par la suivante :

" 16 juin 1358. " Dispense accordée à noble dame Yolande de Flandres, comtesse de Bar, dame de Cassel, par François, cardinal du titre de Saint-Marc, commis à ce par le pape Innocent, d'accomplir le vœu qu'elle avait fait de faire présent à une église où il y aurait autel de sainte Anne d'une image d'argent de la représentation et du poids de son fils le duc de Bar ; ayant trouvé qu'il aurait fallu y employer 190 marcs d'argent et que les ouvriers et orfèvres demandaient 600 escus d'or et une année entière pour y travailler, et qu'en outre il pourrait arriver que les seigneurs des lieux où serait donnée la dite image (*statue*) la pourraient enlever et en convertir l'argent en autre usage, il lui est accordé, en commutation de vœu, d'en faire faire une du poids seulement de 10 marcs et de convertir le surplus en fondations de chapelles, ou en acquisitions d'héritages pour les églises et ornemens par l'avis de son confesseur.

" Donné en Avignon, le 16 des kalendes de juillet de l'an VI du pontificat du pape Innocent VI (1358)[1]. "

Rendons hommage dès maintenant aux apôtres de notre dévotion, c'est-à-dire aux écrivains, prosateurs ou poètes, qui ont eu à cœur de la propager.

Balinghem et l'abbé Chevalier donnent comme étant du XIVe siècle l'hymne suivante qu'ils reproduisent d'un bréviaire du monastère de Sainte-Waudru, à Mons :

1. Anna Christi thalamum
Intrans cum honore,
Cinnamomum, balsamum
Exsuperat odore.
2. Pulso mentis nubilo
Deterso mærore,
Conspicit cum jubilo
Regem in decore.
3. Vigilans et sitiens
Hæc quæsivit Deum,
Larga dona tribuens
Sic invenit eum.
4. Benedicant omnia
Deum qui dotavit
Annam tali filia
Quæ Jesum lactavit.
5. Aulam cœli curiæ
Anna mox ingressa,
Laudat regem gloriæ
Voce indefessa.

Rappelons que, non seulement à Sainte-Waudru, mais à Bruxelles, Ypres, Tournai, Anvers, et qui sait en combien d'autres églises ? la fête de notre Sainte était célébrée dès cette époque.

A la bibliothèque Mazarine de Paris, un *Psalterium* manuscrit de Liège et un *Diurnum* de Gand, tous deux du XVe siècle, nous font lire à leur tour :

1. Nocti succedit lucifer
Quem mox aurora sequitur,
Solis ortum prænuntians
Mundum lustrantis lumine.
2. Christus sol est justitiæ,
Aurora mater gratiæ
Quam lucens Anna prævenis
Legis propellens tenebras.
3. Matris Christi tu genitrix,
Christi tu felix avia
Cum nato cumque filia,
Nos adjuva te tertia.
4. Gignenti laus et genito
Sancto simul spiraculo,
Nostris Deus reatibus
Annæ placare precibus.

La Belgique commença de bonne heure à publier des *Vies* ou *Légendes de sainte Anne*, et la première, par exemple, parut chez Gérard Leeu d'Anvers en 1485, ou très près de cette date. Au *recto* du titre, une xylographie représente la Sainte avec la Vierge et l'Enfant, et une autre, au *verso*, la Vierge et l'Enfant avec saint Joseph. Une addition manuscrite à la fin de l'opuscule dit qu'il a été donné en 1493 par frère Jean Zinnighem au couvent des Guilhelmins de Bruges. — Le même éditeur nous offre en 1489 un *Speculum rosariorum Jhesu et Mariæ*, suivi d'une *Legenda seu vita beatissimæ Annæ*. Le titre se termine par la touchante demande " d'un *pater* et d'un *ave* en faveur de ceux qui ont fait la dépense de cette publication, et cela pour le salut des disciples du Christ. "

Ces deux ouvrages sont en latin, mais un autre paraît en flamand, même ville, en 1491, ce qui prouverait peut-être que le peuple veut s'édifier, lui

aussi, tout autant que les lettrés. C'est encore " en Anvers " (ainsi disait-on jadis), chez Godfrid Back, que paraissent en 1495 les *Tria rosacea coronamenta* de Besselius " en l'honneur d'Anne, de Marie et de Jésus, " ornés, eux aussi, de gravures sur bois.

A Louvain, en 1496, Jean de Westphalie imprime une *Legenda sanctissimœ matronœ Annœ*, suivie des *Prœconia rosarii B. Virginis Mariœ*, le tout " en hommage au Dieu tout-puissant et à la glorieuse Vierge Marie, mais aussi pour publier et étendre le culte de la bienheureuse mère Anne, et c'est l'œuvre collective de pieux frères dont les noms sont écrits dans le livre de vie. "

La même année et l'année suivante, Adrien van Liesveldt d'Anvers revient au flamand, et tandis que l'opuscule précédent ne comptait que 56 feuillets, les deux nouveaux en contiennent jusqu'à 88 et 90. — Vers 1498, encore chez Godfrid Back d'Anvers, Martin Sclegers livre au public une *Historia perpulchra de Anna sanctissima*, ornée d'une xylographie. Reconnaissant son *insuffisance*, il implore le secours de la Sainte, et, après un premier livre sur l'origine et la vie de l'aïeule du Christ, il en écrit tout un autre sur ses miracles.

Si maintenant le zèle des auteurs se ralentit, c'est sans doute que la piété des fidèles peut se contenter de ce qui est fait, parce que, sans doute aussi, c'est bien fait. Cependant en 1586, 1614 et 1628, une traduction de Gautier Born, les *Heures* de Mathias Pauli, une *Leven van die heylighe vrouwe Anna*, viennent stimuler encore la dévotion, en attendant qu'un modeste anonyme nous donne sa gracieuse *Perle-Moeder* (Bruxelles, 1665). Sur l'emploi d'un pareil titre, l'auteur lui-même s'explique dès le début : " Puisque, dit-il, ce petit livre s'intitule la *Mère-Perle*, il est bon de dire la raison pourquoi nous lui donnons ce titre, laquelle n'est pas difficile à trouver. Et, en effet, de même que la *mère-perle* est la mère de la perle, ainsi la sainte Mère Anne est la mère de la chaste perle, qui est la sainte vierge Marie. Et de même que la perle, comme disent les naturalistes, n'est point produite par l'eau salée de la mer, mais par la rosée du ciel dans la mère-perle, ainsi le corps de la bénie sainte Anne, comme une mère-perle remplie de la rosée de la grâce divine, a été miraculeusement préparé pour produire le très saint fruit qui fut la Mère de Dieu : ce qu'il faut attribuer plus à l'œuvre de la grâce qu'à celle de la nature, car Anne ne pouvant être mère a obtenu par ses prières ferventes, ses jeûnes et ses aumônes. ainsi qu'il a été dit plus haut, ce très saint fruit et cette chaste perle, qu'elle n'aurait pu obtenir de la nature. Et c'est en considérant ces choses que saint Antonin a pu écrire : " Marie a été conçue comme une perle dans la *mère-perle*, ce qui veut dire ; dans le sein de la bénie sainte Anne ; et engendrée par la rosée céleste, ce qui veut dire : par la grâce et la vertu divine. " Ce petit ouvrage nous offre une très jolie gravure, et très originale, la seule que nous connaissions de ce genre, représentant notre Sainte sous le symbole de l'arche de Noé. Dans le lointain à droite, l'arche est portée sur les eaux ; à l'avant-plan, groupés vers la gauche, des suppliants tendent les mains vers la sainte Vierge, dessinée debout sur un nuage, et celle-ci montre de la main gauche sa Mère assise plus haut à droite, comme si elle disait : " C'est à elle

qu'il faut adresser vos prières. " L'idée est belle et bien rendue. On dirait le burin d'un maître.

Parmi les ouvrages moins anciens, nous notons une *Histoire de la chapelle Sainte-Anne de Bruxelles* (1760), par Joannes de Boeck ; un travail semblable du prêtre Jean-Baptiste du Welz (1779), précédé d'une *Vie* de la Sainte ; une *Leven der heilige Anna* de Victor de Buck, 1855 ; un *Manuel de la confrérie de la sainte Mère Anne établie en l'église Saint-Nicolas de Gand*, 1860 ; et remerciant de nouveau tous ces bons ouvriers du passé, nous entreprenons notre voyage d'exploration à travers le pays.

Anvers.

Anvers possédait autrefois un " Hôpital Sainte-Anne " fondé en 1412 d'après Scribani et Papenbrock, en 1400 d'après Dierexsens. Il devait sa fondation à Elisabeth Hays, laquelle donna pour ses commencements deux maisons contiguës l'une à l'autre, dont l'une était sa propre demeure. Une chapelle y fut plus tard annexée et s'embellit magnifiquement au XVIe siècle, grâce à la pieuse affection des personnes du voisinage envers sa patronne.

Il y avait aussi une " chapitre noble des Dames de sainte Anne. " L'an 1600, nous apprend Scribani, Simon Rodriguez Peretti, baron de Rodes, Portuguais de naissance, achète une maison au prix de douze mille florins, y adjoint un jardin, construit une chapelle qu'il munit de tous les accessoires du culte, et lègue une dot considérable pour l'entretien de douze femmes nobles, privées de leurs biens par des revers de fortune[2]. " Un tableau de Théodore-Joseph Cleynhens au musée de Prague, commémore cette fondation. On y voit à gauche quelques petites maisons anciennes ; à droite, un mur d'enceinte en briques crutes avec une porte d'entrée faisant angle ; à l'intérieur, un parterre avec deux platanes ; dans le fond, dominant le mur d'enceinte, une chapelle et des toits de maisons.

Et maintenant quel rapport y a-t-il entre les deux chapelles de ces deux établissements et le gracieux monument qui se voit aujourd'hui, rue de l'Empereur ? Dans la ville même, nous n'avons pu rien en savoir. M. Génard, qui en donne une gravure, écrit au bas : " Chapelle et hospice des tondeurs de drap, " et dans le texte, il ajoute : " fondé en 1596 *alias* 1600 par Simon Rodriguez, rue de l'empereur[3]. " C'est tout. D'autre part, un autre historien, dont nous regrettons d'avoir perdu la référence, dit à son tour : " Anvers, rue de l'empereur, ancienne chapelle de la corporation des foulons, fondée en 1505, *alias* 1514. " Est-ce la chapelle de l'hospice décrite par Papenbrock et Dierexsens ? Est-ce la chapelle du chapitre noble des Dames devenue plus tard celle des Foulons ? Fut-elle construite en 1505 *alias* 1514, ou en 1596 *alias* 1600 ? Nous l'ignorons absolument, et nous nous contentons, du moins pour le moment, d'en admirer l'architecture gothique dans son style tertiaire flamboyant.

Ajoutons que notre Sainte possédait un couvent de Clarisses, au XVe siècle ;

plus tard, au xvie siècle, un autel à Notre-Dame exécuté par Corneille Struy ; un peu partout dans la ville des œuvres d'art, et qu'un hameau voisin porte encore son nom. Si peu de renseignements que nous ait fournis l'histoire locale sur le point particulier qui nous occupe, nous revoyons toujours la vieille cité flamande telle que la représente une toile de Matthieu Schoewaerts, dans un des salons du musée Plantin-Moretus : au fond la ville, vue de la Tête de Flandre ; au milieu, transversalement, l'Escaut, sur lequel est jeté un pont ; à l'avant-plan, le hameau de Sainte-Anne avec une grande foule.

Louvain.

Nous connaissions un peu la ville, ses églises, ses collèges, sa population très cultivée et sympathique, et ce que nous savions déjà nous donnait l'envie de savoir davantage. En un vieil auteur, après que tant de jeunes avaient passé sans répondre à nos questions toujours les mêmes, nous avions lu ce qui suit : " Les Bourgeois de Louvain, dont les vertus et piété se devroient étaler, priser et louër devant leurs richesses, ont tousiours excellé en zele et preudhommie, tant devant que durant, voire après leur grand traffic. Ils ont tousiours été attachez au service divin, et à celuy de la Religion, à l'exemple de leurs maîtres, qui ont plus cultivé les choses sacrées, embelli et augmanté que tous les autres Princes. Ils se glorifioient du tiltre d'avocats ou defenseurs des Eglises et des Abbayes. Ils se vantoient, et le prouvoient effectivement, de plusieurs monastères qu'ils avoient fait bâtir ou augmentez, de plusieurs églises et chapelles, et des rentes qu'ils avoient données...

Plus loin : " La dévotion (à Louvain) est fort grande, les processions très fréquentes, et les Indulgences plénières bien souvent deux ou trois fois la semaine, mais en diverses Eglises, qui servent d'aiguillon aux habitants pour s'échaufer à la piété, aux bonnes œuvres et se retirer des occasions de mal faire... Pour animer cette dévotion, outre ce que je viens de dire, les Eglises sont bien nettoyées, les autels richement parez, où les messes se célèbrent devotement et bien souvent avec de belles musiques... Il ne se passe presque aucun jour qu'il ne se fasse quelque sermon... Outre tant d'Eglises desquelles j'ay fait mention, il se trouve encore de belles chapelles qui sont visitées avec grande ferveur... Bref, il y a encore quantitez de statues de nostre Sauveur, de nostre Dame et de quelques autres saints aux carrefours où l'on voit la nuit des chandelles alumées, devant lesquelles bien souvent les passans font leurs prières et les autres plus hastez et moins devotieux se contentent d'ôter leurs chapeaux et faire la révérence. On conte encore 24 autres petites chapelles où le service divin se fait[1]. "

C'était clair : Louvain avait toujours été autrefois ce qu'il nous semblait être encore aujourd'hui : une ville fort catholique, *voire même* dévote. Mais ce bon M. de Parival avait répondu à notre question d'une façon bien sommaire, et nous voulions quelque chose de plus précis, de plus complet. D'après M. Van Even, une petite chapelle de Sainte-Anne avait été construite en 1620,

rue de Tirlemont, reconstruite en 1735, mais il n'en restait plus même une trace de nos jours, parce que les révolutionnaires, l'ayant démolie en 1798, avaient fait paver immédiatement l'endroit qu'elle avait ci-devant occupé[5].

Nous avions pris note également d'un collège Sainte-Anne fondé dans la même ville ; d'une confrérie ancienne et très florissante ; d'autels, de tableaux, de statues, et enfin l'auteur anonyme d'un *Guide fidèle de Louvain* mentionnait pour la commune de Heverlé, une très ancienne chapelle de Sainte-Anne, mais les détails manquaient[6]. La tentation nous vint donc de les chercher, et nous revivrons un instant, si on le permet, ce lointain souvenir.

En sortant de Louvain par la porte de Namur, suivez à droite la nouvelle route pavée qui s'étend à perte de vue devant vous, et si idéalement belle, plantée comme elle est d'un quadruple rang d'ormes et de peupliers. Quand vous avez marché un quart de lieue le long du mur d'enclos d'un vaste parc, vous débouchez devant un magnifique jardin d'architecture allemande, au fond duquel s'élève l'ample façade d'un château.

C'est une demeure de royale apparence flanquée à ses extrémités de deux tours carrées, surmontées elles-mêmes de toits aigus renflés à leurs sommets, et terminés par deux globes d'ardoise au-dessus desquels planent, les ailes au vent, deux grandes aigles de bronze. Ce parc et ce château, c'est le parc et le château de Héverlé, l'antique résidence des chambellans des ducs de Brabant, d'Arschot et de Croy. Parc immense qui ne compte pas moins de quatre lieues d'étendue et qui embrasse dans son enceinte les forêts de Héverlé, de Merdael et de Mollandael; vastes débris elles-mêmes de l'antique forêt charbonnière que César dit avoir vue dans la Gaule, et qui s'étendait alors du Rhin jusqu'à l'Océan.

Dans la cour du château, au-dessus d'une porte cintrée à la romane, on aperçoit, cloué à la muraille, un énorme bois de cerf dix cors tout rongé par les ans et la pluie. Ce fut le dernier qu'on tua dans cette forêt qui en avait vu tomber tant d'autres. Et ce souvenir d'un autre âge est comme un résumé d'histoire, d'une très longue histoire. Ici en effet saint Hubert a passé, peut-être avant sa conversion, quand il mêlait à ses plaisirs celui de la chasse ; certainement après sa conversion, quand, devenu évêque, il vint consacrer la chapelle que saint Lambert avait ici bâtie et dont on peut voir encore la vieille tour romane en un coin du parc, sur une légère éminence. Il dut y revenir bien des fois pendant son séjour au village voisin de Tervueren, où il mourut en 727. Ici encore, dans les profondeurs des bois, les chênes séculaires ont dû s'émouvoir bien des fois au joyeux hallali des chasseurs, quand, par exemple, Guillaume de Croy invitait Charles-Quint, son élève, à venir poursuivre le cerf sur ses domaines.

Et les tournois ! et les grandes fêtes seigneuriales ! et les alliances princières! et les brillants équipages ! et la vie à grandes guides des châteaux ! Ainsi tout cela passe et repasse dans votre esprit — vous diriez, sous vos yeux.

Est-ce tout cependant ? On l'a bien deviné, et une seule chose peut justifier les développements que nous donnons à ce vieux souvenir : sainte Anne aussi a passé par là !

Un ancien texte nous fait lire ; "En 1592, Marie-Madeleine de Hamale, femme du prince Guillaume de Croy, donnait son château aux religieux Célestins pour leur créer une demeure en ces lieux. En 1600, Charles I, duc de Croy, fit réparer le château devenu monastère, qui avait souffert pendant les troubles des Pays-Bas. Il mourut en 1612, et son corps fut déposé dans la chapelle Sainte-Anne."

Un autre texte nous dit que, le couvent étant terminé, le corps de son pieux fondateur fut enterré dans la chapelle du monastère, "chapelle dite de Sainte-Anne," et que "sa femme, étant morte quelques années après, fut déposée dans le même caveau."

Chapelle de l'ancien château, ou chapelle du monastère ; chapelle ancienne comme le château même, ou plus récente et fondée par les religieux Célestins : quoi qu'il en soit, si sainte Anne maintenant avait disparu, au moins elle avait passé par là, nous le répétons, et sous sa garde maternelle, des générations de princes avaient dormi.

La tradition veut que, des pierres de cette chapelle démolie, on ait bâti le couvent des Franciscaines qu'on rencontre en deçà sur la rue de Namur. Et ces pierres encore ont la vie, puisqu'elles ont une histoire.

Ce n'est cependant pas tout, et notre excursion commence à peine !

A part cette chapelle du château, le chroniqueur du dix-septième siècle, tantôt nommé, nous en signalait encore une autre, "fort ancienne," disait-il, au même village de Héverlé. Disons de suite que, aujourd'hui, il y a Héverlé *tout court* et *Vieux-Héverlé*, Oude-Héverlé en flamand, deux communes distinctes, mais que le vieil auteur ne distinguait pas lui-même, probablement parce que, de son temps, elles n'en formaient qu'une seule. Ce détail ou cette lacune, en compliquant nos recherches, nous ménagea cependant d'agréables surprises.

A Héverlé *tout court*, une coquette église se présenta avec de beaux motifs de la Sainte, notamment dans les verrières, où nous la trouvions d'abord en pied, puis avec la Vierge, tandis que, à côté, dans un troisième vitrail, saint Joachim bénissait Marie. Cependant ce joli sanctuaire, en apparence assez récent, ne pouvait pas être la "vieille chapelle" du vieux chroniqueur, et nous n'étions pas au but.

Au dehors, un bon monsieur qui prit la peine d'écouter nos questions, nous conseilla d'aller tenter fortune, plus loin, à Oude-Héverlé. "A trois quarts d'heure d'ici, en suivant toujours la chaussée, vous verrez, disait-il, une église, puis un peu au-delà, sur la route de Charleroi, une espèce de petit oratoire qui doit être ce que vous cherchez."

Le soleil commence à baisser; la route est fort belle, comme toutes les routes des vieux pays ; nous reprenons donc notre chemin. A trois quarts d'heure peut-être du monsieur, mais en fait, à une heure et quart de notre pas, nous apercevons en effet l'église du village. Courage ! "un peu au delà," et nous y sommes ! Enfin, dans le lointain, un grand arbre se dessine sur la voûte bleuâtre du ciel : un grand arbre épanoui en bouquet, en palmier, et sous son ombre, nous entrevoyons une maçonnerie en forme d'oratoire. C'est

peut-être cela ! Nous approchons, nous arrivons. Voici un petit édicule, mais de fait tout petit, de neuf ou dix pieds à peine de hauteur sur à peu près cinq de largeur, sorte de niche posée sur un socle et fermée par un treillis de fer, derrière lequel nous apparaît le groupe déjà si familier de sainte Anne portant sur son bras à la fois la Vierge et l'enfant Jésus. Par terre, une pièce de bois posée transversalement, nous invite à nous agenouiller. Rien que la statue, avec son type très caractéristique du quinzième siècle, nous ramène très loin dans les âges passés, et à cette même place où nous sommes, devant cette *Sainte-Anne-du-chemin*, comme nous l'appelons à part nous-même, il nous semble que des milliers et des milliers de passants viennent se mettre à genoux tour à tour pour prier comme nous.

La part faite à la dévotion, restait la question historique. Le chroniqueur avait parlé d'une " chapelle, " non d'un oratoire sur le bord du chemin. Donc nous n'avions pas encore *trouvé*, mais l'église que nous avions tout à l'heure dépassée, sans même nous y arrêter, serait peut-être ce que nous cherchions. D'ailleurs M. Van Even, confirmant la donnée du chroniqueur, nous avait dit quelques jours avant cette promenade : " Je ne sais pas bien, mais je crois que, à part la chapelle des Célestins, il y a eu autrefois une église ou un sanctuaire quelconque de Sainte-Anne dans les environs de l'abbaye du Parc ou du village de Héverlé. "

Nous revenons donc sur nos pas, et cette fois pour faire halte à l'église paroissile. Une très singulière architecture ! De fait, l'édifice n'était guère qu'un toit, un toit excessivement aigu, excessivement haut, descendant presque jusqu'à terre, et supporté sur les côtés par des murs de dix ou douze pieds de hauteur à peine.

Comme nous faisions le tour du singulier monument, un vieillard vénérable apparut. C'était Monsieur le Curé. Il vint à nous, et nous eûmes bientôt fait de le mettre au courant de nos recherches. Il s'étonna d'abord que, à une lieue de là, on n'eût pas su nous renseigner mieux. Puis : " Voilà, dit-il, la " chapelle " de votre chroniqueur. Elle est si ancienne, si ancienne, que les gens d'ici la disent du temps de Noé. Quelques-uns, ajouta-t-il plaisamment, croient que c'est l'arche qui a survécu au déluge ! Primitivement, ce n'était qu'une chapelle, assez grande, mais beaucoup moins que cette église. On l'a agrandie par les côtés en allongeant le toit jusqu'au plus près possible du sol, et en ajoutant au chevet une abside. "

Les soudures ici et là disloquées du mur de façade prouvaient à l'évidence les dires du Curé. On pouvait, grâce à elles, dessiner très exactement la physionomie de l'ancienne chapelle, et en faisant abstraction, ce qui était facile, des deux ajustages à droite et à gauche, très sûrement, nous avions sous les yeux ce que nous cherchions depuis trois heures et plus.

L'intérieur du monument acheva de nous convaincre, si toutefois il en était besoin. Au milieu de la voûte, un écusson portait en grands caractères ce nom tout simple, mais qui avait pour nous toute la portée d'une affirmation nouvelle ou d'une confirmation : ANNA. De plus, sur la console d'un pilier du chœur,

se profilait le même groupe que tout à l'heure au bord du chemin, mais encore plus ancien d'apparence. Enfin, l'église restait encore dédiée à sainte Anne, au moins dans l'opinion du peuple, et la même abstraction qui nous avait aidé au dehors se répétant à l'intérieur, nous étions vraiment dans l'antique chapelle signalée par l'annaliste anonyme du dix-septième siècle, chapelle qui avait été juste assez grande alors pour réunir quelques centaines de pieux fidèles ou pèlerins, mais trop petite pour être une église de paroisse.

Et c'est ainsi que ce jour d'heureuses découvertes fut par nous marqué d'un caillou blanc, selon l'antique usage !

* * *

L'" antique chapelle " ainsi authentiquée et localisée, restait à faire une autre enquête pour le collège de Sainte-Anne.

Ce n'est plus maintenant qu'une maison bourgeoise récemment restaurée, située sur la rue de Namur, vis-à-vis le collège du Saint-Esprit. Après la suppression de l'Université en 1797, le Collège fut vendu par la direction du prytanée français de Saint-Cyr, et devint une propriété privée. L'acquéreur le convertit en café. Les petites Sœurs des Pauvres s'y installèrent provisoirement vers 1858, et l'occupèrent jusqu'en 1862. Depuis cette époque, il sert de nouveau d'habitation particulière. La grande porte d'entrée, transportée au fond de la cour, et invisible maintenant aux passants, rappelle seule l'ancienne destination de l'édifice. Heureusement, ici les documents ne manquent pas, et nous possédons même le texte du testament par lequel Nicolas Goblet, prévôt du chapitre de Notre-Dame à Dinant, fondait en 1553 ce collège pour nous si intéressant, l'un des quarante-deux dont se composait alors l'Université de Louvain.

Nous traduisons, puisque la pièce en vaut la peine[7] :

" Au nom du Seigneur, ainsi soit-il...

" A tous savoir faisons que l'an de l'Incarnation du Seigneur mil cinq cent cinquante trois, en présence de moi, notaire public, et des témoins soussignés, a comparu personnellement l'honorable seigneur et maître Nicolas Goblet de Bouvines, prêtre, licencié en droit canonique, prévôt de l'église collégiale de Notre-Dame de Dinant, au lieu et diocèse de Liège, résidant actuellement à Louvain au dit diocèse de Liège, pouvant, quoique malade, se tenir debout et marcher dans sa chambre, ayant pleine possession et contrôle, par la grâce de Dieu, de ses sens externes et internes...lequel susdit a fait son testament...

" D'abord, le dit Seigneur testateur a humblement recommandé son âme au Dieu tout-puissant pour le moment qu'elle aura quitté son corps, et il a désiré que sa dépouille mortelle soit ensevelie dans l'église des Frères Mineurs de cette ville de Louvain, devant l'autel de sainte Anne, choisissant ce même lieu pour ses funérailles...

" De même, le dit Seigneur testateur désire donner et faire accepter la maison qu'il habite à Louvain, avec toutes ses dépendances, pour fournir un logement à dix étudiants pauvres de l'Académie des Etudes générales en l'Université

de Louvain, ou pour en former le mieux que l'on pourra, un collége destiné à ces mêmes étudiants, le dit collège étant érigé, fondé et institué en l'honneur du Dieu tout-puissant et de sainte Anne...

" De même, le dit testateur, a légué au même collège ou à ses boursiers deux florins de rente annuelle et héréditaire pour l'entretien d'une lampe qui sera placée dans le mur, au-dessus de la porte du dit collège, devant l'image de la bienheureuse Anne, et qui devra brûler en chacun des jours futurs... Ensuite, le vingt-deuxième jour de juin, ajoutant à son testament, l'altérant et déclarant la chose, le dit Nicolas Goblet a ajouté, altéré et déclaré, en forme de codicille, ce qui suit :

" En premier lieu, il a déclaré posséder un tableau représentant l'image de sainte Anne, lequel il prie ses exécuteurs testamentaires de placer chez les Frères mineurs, en face de son tombeau, et au-dessous, un candélabre de bronze en forme de bras, sur lequel, en tout jour de fête triple[8], pendant l'office divin, et ce, à perpétuité, sera allumé un cierge d'une demi-livre pesant, entretenu aux frais du dit collège par lui érigé et fondé.

" De même, le dit Seigneur testateur veut que sous l'image de sainte Anne placée sur le mur au-dessus de la porte de sa maison, on pose sur le même mur une lame de bronze ou de cuivre portant sculptés en grandes lettres les mots suivants :

COLLÈGE FONDÉ EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE PAR LE SEIGNEUR ET MAÎTRE NICOLAS GOBLET.

Le vieux Parival parle avec éloge de ce collège, " auquel y a, dit-il, un Président et dix Ecoliers avec des Robes longues, qui embrassent premièrement la Philosophie, puis le Droit ou la Theologie. Les enfans de la parenté du fondateur, comme presque en tous les autres, ont la préference, ordre juste et louable, car la charité bien ordonnée commence par soy-même. Ceux de *Bouvain* (Bouvines) suivent, puis de Namur et finalement de Louvain.[9]"

***

A part les trois chapelles dont il a été question tantôt, un vieux texte de 1730 en mentionne encore une autre dans la paroisse de Saint-Quentin : *Sub parochia S. Quintini, sacellum publicum S. Annæ, extra muros, dictum in Vinckebos.* Une petite chapelle sur le bord du chemin, à quelque distance de l'église, pourrait bien être ce *sacellum publicum* du vieux chroniqueur, mais nul n'a pu nous l'assurer. — Dans l'église elle-même, très ancienne et très belle, il y a un autel dédié à notre Sainte, et au-dessus, une des toiles les plus remarquables de Gaspard de Crayer. Elle représente sur un trône sainte Anne et la Vierge avec l'enfant Jésus, et à leurs pieds saint Sébastien, saint Christophe, saint Antoine et saint Roch. Enlevé en 1795 et placé au musée de Bruxelles, ce tableau fut rendu à l'église en 1806.

Si vous revenez rue de Namur et descendez jusqu'à Saint-Pierre, l'église la plus remarquable de la ville — et entre parenthèses, combien auguste, et glorieuse, et chère au monde entier depuis 1914 ! — vous y trouvez, vous y

trouviez du moins, voici vingt ans, de beaux souvenirs de la Sainte : d'abord sa chapelle, où se voyait jadis l'éblouissant triptyque de Quentin Metsys plus tard transféré au musée de Bruxelles, représentant la *Descendance* (ou Famille) *de sainte Anne*. Ce tableau avait été commandé en 1509 par la Gilde de sainte Anne qui existait alors à Saint-Pierre, et sans doute elle devait être très florissante la confrérie qui faisait ainsi travailler pour elle le plus grand peintre flamand de l'époque. — Peut-être est-ce elle également, continue notre ancien manuscrit, et nous le reproduirons désormais tel quel, comme si rien n'avait changé en Belgique — peut-être est-ce elle-même qui a doté l'église de la statuette si précieuse qu'on y voit — ou pour parler plus juste — qu'on peut réussir peut-être à s'y faire montrer. Trois fois l'année seulement, on l'expose à la vénération du public, mais hors de là, on la tient enfermée dans une retraite impénétrable, et si l'on veut savoir, derrière un panneau d'armoire qui cache lui-même une énorme porte de fer et un escalier, et une seconde porte en haut de l'escalier, et là sans doute quelque solide coffre-fort, le tout s'ouvrant au moyen d'un trousseau de clefs, énorme lui aussi, parce que les serrures sont très nombreuses et compliquées.

C'est délicieux pour un étranger, ces cordialités toutes gratuites, et il faut le dire naïvement, le cœur nous battait le jour où, par une faveur insigne, le vénérable doyen de l'église, aidé de son sacristain, voulut bien nous laisser voir à nous et au photographe qui nous accompagnait, l'inestimable trésor. C'était une statue d'argent massif mesurant environ deux pieds de hauteur sans le socle, et très lourde, parce que le métal n'avait pas été ménagé. Style fin du quinzième siècle. Ce sera peut-être notre bonheur plus tard de publier une gravure exécutée d'après le cliché que nous avons pu faire faire alors sur place et sur l'heure, malgré la lumière douteuse de la sacristie.

Si de Saint-Pierre nous passons à Saint-Jacques, écoutez le vieux document qui vous dit que, en 1491, maître Simon Wagevents coula pour la grande tour de cette église six cloches, dont l'une prit pour nom Sainte-Anne et pesait 1119 livres.

Allez à Saint-Michel voir l'autel de la Sainte ; à Sainte-Gertrude, et avec votre appareil maintenant, pour photographier les stalles les plus travaillées qu'il y ait au monde après celles de Westminster, et qui vous racontent en bas-reliefs ou rondes-bosses magnifiques toute la légende de la Sainte.

Venez de là chez M. Van Uytvanck, un artiste doublé d'un archéologue. Il a réuni une fois tous les principaux types des anciennes statues de sainte Anne qu'il a pu rencontrer dans la ville ou au dehors, et il vous offrira peut-être en photographie le groupe superbe de toutes ces statues réunies. — A plus tard encore.

Et enfin, si au sortir de chez M. Van Uytvanck, nous prenons la route de Terbanck, à l'opposé de Héverlé, tout près encore de Louvain, nous rencontrerons sur le bord du chemin une chapelle de monastère, vieille de deux siècles, contenant du côté de l'Evangile, un bel autel de sainte Anne, contemporain de sa fondation.[10] Après quoi, nous n'aurons plus à noter qu'une toute petite

chose, mais à notre avis, charmante, à savoir : que depuis on ne sait quand, et de nos jours encore, les enfants ont coutume, pour fêter *la Sainte-Anne*, de construire de petits reposoirs ou autels dans toutes les rues, et de demander de l'argent aux passants, pour y faire brûler des cierges [11].— Sans doute, et permettez, ils pourraient faire plus mal.

Bruxelles et environs.

La chapelle de la rue de la Montagne a une histoire, et il s'y rattache des souvenirs qui témoignent hautement de l'ancienne piété flamande.

Vers la fin du XVe siècle, vivait à Bruxelles un honnête marchand nommé Jean Van Zuene. Animé d'une grande dévotion envers sainte Anne, il avait conçu le dessein d'élever en son honneur un oratoire public. A cet effet, il préleva sur ses bénéfices de petites sommes qu'il déposait dans une cassette, et au bout d'une trentaine d'années, ses épargnes se montaient à six cents florins, somme considérable pour l'époque. Au désir de prouver à la Sainte sa dévotion se joignait celui de faire une œuvre de charité.

Avant que le canal de Bruxelles-Anvers fût construit, disent ici nos documents, " les entrepreneurs de chariots qui voituraient les passagers et les marchandises vers les villes d'Anvers et Malines, et ensuite vers la Hollande, comme aussi vers Louvain, Tirlemont et le Païs de Liège, étaient presque tous logés environ la rue de la Montagne et la rue voisine, qui en a retenu le nom de *Longs-chariots*, et afin de procurer à ces gens-là l'occasion d'entendre la messe avant leur départ vers les dites villes, Jean Van Zuene fit construire la dite chapelle Sainte-Anne sur la Bergstraete, ou rue de la Montagne. "

Sentant la mort approcher, le pieux marchand avait en effet décidé par testament d'employer à cette construction les six cents florins de ses économies, et il choisit deux de ses amis, Nicolas Van Troostenberghe et Gilles de Coninck, pour exécuteurs de ses dernières volontés. Ceux-ci pressés d'accomplir le pieux désir de Van Zuene, firent l'acquisition de cinq petites maisons, dont trois étaient situées rue de la Montagne et deux autres dans la petite rue voisine, alors appelée rue des Orfèvres. L'une d'elles était, selon les anciennes chroniques, une célèbre auberge portant pour enseigne l'image et le nom de sainte Anne.

Immédiatement après cet achat, les deux bourgeois s'adressèrent au chapitre de Sainte-Gudule pour obtenir l'autorisation de bâtir leur chapelle. Le chapitre s'y refusa, invoquant une ancienne ordonnance du Roi qui défendait d'établir dans ses Etats des églises ou chapelles sans sa permission spéciale.

Rebutés mais non découragés, Nicolas et Gilles présentèrent leur requête à Charles-Quint, et des lettres patentes ne tardèrent pas à y faire droit. La chapelle fut édifiée en peu de temps, et le 13 juillet 1519, elle était ouverte au culte et consacrée par Monseigneur Robert III, duc de Croy, soixante-treizième évêque de Cambrai.

Ce fut une joie universelle dans les quartiers de la Berghstraete et du Spiegelbeek (marché-aux-Herbes). Jusqu'à la Révolution française, on fêta l'anni-

versaire de cet évènement le 13 juillet de chaque année, le quartier recevant ce jour-là une décoration spéciale et la chapelle étant illuminée.

En 1579, le sanctuaire fut pillé par les hérétiques, mais les images, calices et vases sacrés furent bientôt remplacés et tous les dommages réparés, grâce à la corporation des teinturiers qui avait pris la direction de la chapelle. Un curieux registre de l'an 1600 nous renseigne sur l'état du sanctuaire à cette époque. C'est le "Procès-verbal d'une visite canonique de toutes les églises, chapelles, et autels, soumis aux doyen et chapitre de l'insigne église collégiale de Sainte-Gudule, en la cité de Bruxelles," faite en cette même année. Nous traduisons :

" Le 17 avril, les seigneurs députés ont visité la chapelle de Sainte-Anne située sur le *Berchstrate* :

" 1. Fabrique (construction) en bon état, et couverte. La chapelle est consacrée. Le surintendant est le Seigneur Malcote. Il y a quatre recteurs : deux des environs et deux autres appartenant à la Gilde des Pelletiers. — 2. . . — 3. L'autel.— 4. 5. 6. 7. Messes fondées. — 8. Les Laudes se chantent les dimanches et jours de fête. — 9. Un calice doré, coupe d'argent, le reste de bronze. — 10. Deux autres calices de bronze, dont il n'est plus fait usage. — 11. . .— 12. Le Saint-Sacrement est gardé avec révérence.— 13. La lampe brûle jour et nuit. — 14. —15. — 16. Il n'y a aucune image scandaleuse. — 17. 18. Les comptes sont rendus chaque année et les recettes excèdent les dépenses [12].

Plus tard, à partir de 1610, l'administration de la chapelle fut dévolue à un surintendant ayant sous lui deux directeurs. Ce conseil désignait pour célébrer les offices divins, un prêtre qu'on appelait communément le Recteur óu curé de Sainte-Anne.

Ces surintendants, choisis parmi les bourgeois les plus notables, tinrent à honneur d'embellir la chapelle confiée à leurs soins. Dès cette année 1610, ils firent élever une tour " aux frais de 1258 florins 7 sous, " dans laquelle on monta deux cloches deux ans après.

En 1623, la dévotion croissant toujours, Philippe Huenens acheta une maison voisine, qu'il transforma et qui devint le chœur de la chapelle agrandie. Il lui en coûta, disent encore les chroniqueurs, " 2766 florins et 6 sous pour l'amélioration. "

En 1644, le Pape Urbain VIII confirma solennellement l'institution de la Confrérie de Sainte-Anne et l'enrichit d'indulgences. — En 1654, la vieille façade en briques fut remplacée par celle qui existe encore aujourd'hui et dans une niche surmontant la porte d'entrée, on plaça la belle statue de la Sainte en pierre d'Avesnes, due au ciseau du célèbre François Du Quesnoy. Quelques années plus tard, le pieux Guillaume Van Nyversele, protonotaire apostolique et recteur de la chapelle, obtint du comte de Salazar une insigne relique de la Sainte que l'on enferma dans une châsse d'argent magnifiquement ciselée. Hélas ! l'œuvre qui avait coûté tant de peines et de soins allait être bientôt détruite. Le 14 août 1695, le maréchal de Villeroi bombarda la ville de Bruxelles. Quatre mille maisons et quinze églises furent réduites en cendres. La chapel-

le de Sainte-Anne subit le même sort. Seule la façade ornée de la belle statue de Du Quesnoy demeura intacte.

Le zèle et la piété des Bruxellois s'efforcèrent bientôt de réparer ce désastre. Au bout de quatre ans, la chapelle était relevée, et le 21 mai 1699, Jacques Lyncar, archevêque de Tumi, réfugié en Belgique, en fit la dédicace.

Sous l'administration du surintendant Charlier se passa un événement relaté par les archives de la chapelle avec un luxe de détails qui témoigne bien de l'importance qu'on y attachait. L'année 1724, le recteur fit enchâsser une remarquable relique de la sainte Croix dans un reliquaire garni d'or et enrichi de perles fines. Ce précieux dépôt fut exposé le 28 octobre dans la grande nef de l'église de Sainte-Gudule. Après le salut, se forma une procession solennelle précédée d'une de ces magnifiques cavalcades si goûtées autrefois. Les membres de la Confrérie de Sainte-Anne tenant des flambeaux allumés faisaient escorte à l'insigne relique portée par le chanoine-chantre de la collégiale. La procession fit son entrée dans la chapelle au son de la grosse cloche de Sainte-Gudule. Le chantre termina la cérémonie par le chant du *Te Deum*, et le soir, toutes les maisons s'illuminèrent soudain pendant que le carillon de Sainte-Gudule faisait entendre les sons joyeux de ses cloches légères.

En 1776, on enleva de la façade la belle statue de la Sainte pour la placer au-dessus du maître-autel, où on la voit encore aujourd'hui. De nombreux ornements sacerdotaux, de superbes dentelles, des vases sacrés, furent successivement donnés ou légués au sanctuaire par ses directeurs et d'autres personnes pieuses. Au moment où les membres de la Confrérie s'apprêtaient à célébrer le 150e anniversaire de son établissement, les Français firent leur entrée à Bruxelles. Ils pénétrèrent de force dans la chapelle et firent main basse sur toute l'argenterie et les objets de valeur qu'ils y trouvèrent. Un chroniqueur dit ici avec tristesse : " Les troupes françaises ont enlevé notre beau ciboire d'argent doré, deux calices d'argent doré, la belle châsse d'argent de sainte Anne faite en 1683, et tout ce qu'elles ont trouvé de précieux, jusqu'aux ornements sacerdotaux. La châsse avait coûté 443 florins 8 sous. "

Le général Dumouriez, en quittant Bruxelles le 23 mars 1793, ordonna, il est vrai, de rendre aux églises ce qu'on leur avait enlevé ; mais déjà toute l'argenterie de la chapelle avait été fondue et portée à la Monnaie. Les Belges avaient à peine fêté leur délivrance que les Français envahirent de nouveau leur pays. Le 14 juillet 1794, ces derniers confisquèrent tout ce que le sanctuaire avait acquis dans l'intervalle en fait d'argenterie et d'ornements précieux, et cette fois, pour plus de sûreté, ils emmenèrent comme otage M. le baron de Celles, surintendant de Sainte-Anne, qui, à peine arrivé à Paris, y mourut d'inquiétude et de frayeur.

Le 25 juin 1799, la chapelle fut mise en vente ; rendue au culte en 1802, fermée de nouveau en 1804, puis rouverte encore en 1814. Depuis 1874 elle sert à la congrégation de Notre-Dame de Lourdes comme lieu de réunion[18].

***

En suivant la rue de la Montagne, on arrive, après quelques minutes, à Sainte-Gudule. Là encore, dans un des vitraux de la chapelle du " Saint-Sacrement de miracle, " la Sainte apparaît et l'église elle-même possède une de ses reliques.

De Sainte-Gudule, une visite au Musée royal peut être utile si l'on veut seulement s'enquérir de la provenance des tableaux. Il va de soi en effet que les peintures qui emplissent aujourd'hui les galeries d'Europe n'ont pas été faites pour elles. Soit dit en passant, ce serait faire œuvre bonne que d'étudier ainsi l'*ubi* premier de tant d'œuvres d'art, et il nous semble que ce serait une page intéressante pour l'histoire de la dévotion, si pareille histoire doit jamais s'écrire. A Bruxelles, le musée de peinture possède un catalogue savant, très élaboré, un vrai livre et qui nous fournira à son heure des descriptions et détails utiles. Entre autres choses, il nous apprit que le tableau de Jan Van Coninxlo intitulé la *Descendance apostolique de sainte Anne,* avait appartenu primitivement à une église de la ville, à l'église dite des Bogards ; que celui de Van Orley représentant les *Episodes de la vie de la Vierge,* provenait de l'église du Sablon ; qu'une *sainte Famille avec Sainte Anne,* superbe toile anonyme, provenait de même de l'église Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, et ainsi de quelques autres moins remarquables.

C'étaient donc autant de sanctuaires où sainte Anne avait été connue et honorée. Le procès-verbal cité tout à l'heure nous en fait connaître deux autres de plus. Il est dit à propos de l'église Saint-Géry : " On nous a montré cinq calices consacrés avec patènes, dont l'un appartient à l'autel Sainte-Anne ; " à propos de la chapelle Saint-Laurent aujourd'hui détruite : " Il s'y trouve un autel Sainte-Anne[14] consacré...où l'on dit la messe tous les mardis en l'honneur de cette Sainte, *par dévotion.* " D'après le *Perle-moeder* dont nous parlions plus haut, il y en avait un autre encore à l'église Sainte-Elisabeth.

Avant de quitter la ville pour faire une course dans les environs, notons de plus une "maison pieuse" fondée sous l'invocation des sainte Anne en 1627 par dame Anne de T'Serclaes, près de la porte de Laeken, " pour l'entretien de huit pauvres vieilles femmes[15]." Notons aussi à l'hôtel d'Ursel un objet d'art très intéressant, c'est-à-dire, une petite *sphère* en bois sculpté, datant du xve siècle et mesurant un peu plus d'un pouce et demi de diamètre (0.04 m.). Elle s'ouvre par le milieu. Chacune de ses concavités renferme un sujet en bas-relief ; l'un représente sainte Anne; l'autre saint Christophe. Inscriptions à l'intérieur : PRODIIT EX ANNA VAS PORTANS NOBILE MANNA ; et : SANCTE CHRISTOFORE, ORA PRO NOBIS. A l'extérieur : GAUDE GLORIOSA SUPER OMNES SPECIOSA. VALE VALDE D (*ecora*). ; et : SALVE RADIX SANCTA EX QVA MUNDO LUX EST ORTA.

***

Laeken ! — Ce nom rappelle l'antique fontaine du quatorzième siècle dont Sanderus nous a déjà donné plus haut la description. Saluons-là du moins encore une fois en passant. Saluons de même la chapelle plus ancienne de Pede-Sainte-Anne dont il a été question déjà deux fois, et pour Auderghem également

traité ailleurs, ajoutons d'après l'histoire, que son église était autrefois un pèlerinage très fréquenté[16].

Ce n'était pas le seul qu'il y eût aux environs de Bruxelles. Un autre pèlerinage très suivi, dit le baron de Reinsberg, se faisait jadis à la chapelle Sainte-Anne, entre Brusseghem et Wolverthem. "Cette chapelle, qui existe encore, fut fondée en mémoire de ce que, suivant la tradition, la peste qui sévissait dans ces contrées, fut arrêtée en cet endroit par l'intercession de la Vierge. Au commencement du dix-septième siècle, ce petit sanctuaire était encore construit en bois, bien que, de temps immémorial, il fût fréquenté par des pèlerins qui y venaient implorer sainte Anne, pour être préservés de la fièvre. En vertu d'une autorisation accordée par l'archevêque, le 17 juillet 1640, il fut construit en pierre. La chapelle actuelle date de 1700 ; elle est en briques rouges ; les contours de la façade seuls sont peints en blanc[17]."

La chapelle de Koekelberg, également sous l'invocation de sainte Anne, et dépendant autrefois de la paroisse de Berchem-Sainte-Agathe, s'est développée depuis en église succursale, sans doute à cause du concours des pèlerins.

A Willebroeck, sainte Anne est honorée comme seconde patronne de la paroisse, avec saint Nicolas comme titulaire.

A Roosendael, l'ancienne abbaye avait consacré un autel à notre Sainte, bénit en 1570 par Ghislain, évêque suffragant de Cambrai[18].

Menu détail encore. La forêt de Soigne est divisée en quatre parties appelées *triages*. L'un de ces triages est assigné à sainte Anne. Il y a plus ; on a même voulu baptiser le plus beau hêtre de la forêt et on l'a nommé : " le hêtre de Sainte Anne " (*Sint'Anna buek*)[19].

Bottelaere.

Si grande qu'ait été l'affluence des pélerins à Auderghem et à Brusseghem, elle a toujours été incomparablement plus nombreuse à Bottelaere. Bottelaere est pour la Belgique ce que Sainte-Anne de Beaupré est pour le Canada, en sens que c'est le premier et principal pèlerinage de la Sainte, le pèlerinage d'un peuple, tandis que les autres sont des pèlerinages de localités et de groupes à part.

Citons d'abord l'historien du diocèse de Malines, Van Gestel, qui écrivait en 1752 :

" Depuis environ l'année 1643, sainte Anne est honorée à Bottelaere comme une Patronne et une Mère, surtout le mardi de la Pentecôte et le jour de sa fête, ce dernier étant toujours précédé d'une neuvaine. Aujourd'hui on voit dans ce village une belle et spacieuse église érigée en l'honneur de cette sainte avec le produit des aumônes et offrandes des pèlerins qui continuent de s'y rendre chaque année en grand nombre, attirés par la renommée de miracles " sans cesse renouvelés[20]. "

Les Bollandistes reproduisent une déclaration écrite en 1727 par le clergé de cette localité et constatant de fait que, " devant l'image (la statue) de la Sainte, les démons sont chassés, les malades guéris, les femmes exaucées dans

leurs plus légitimes désirs. La Sainte protège ceux qui l'appellent à leur aide dans les dangers ; rend aux insensés l'usage de la raison, et accorde en un mot des faveurs de toutes sortes ; c'est là ce qu'attestent non seulement l'expérience de tous les jours, mais encore des centaines de peintures, d'images, *d'ex-voto*, de témoignages signés par des prêtres et des médecins. Un fait digne de remarque, c'est que, malgré sa vétusté, la sainte *image* est exempte de toute trace de corruption ; de plus, en passant dessus un linge blanc, on peut s'assurer qu'elle n'est jamais souillée par la poussière que soulèvent nécessairement les pas de la multitude des fidèles et le nettoyage de l'église. La dévotion du peuple est excitée par la présence des reliques de la Sainte et le concours des fidèles est tel, qu'on a vu parfois jusqu'à quatre mille personnes y recevoir la sainte communion en un même jour[21]. "

Un 28 juillet d'environ trente ans passés, l'intérieur de l'église gardait encore, avec un parfum de fleurs et d'encens, toutes les décorations de la fête célébrée l'avant-veille. L'image qu'on disait déjà si vieille en 1727 paraissait au contraire très fraîche et très belle. Nos prières finies à l'intérieur, il restait à les continuer au dehors. Au-dehors en effet, disséminés çà et là dans les champs, sept petits édicules très gracieux attirent l'attention du pèlerin. Chacun d'eux renferme, derrière un grillage, un bas-relief représentant l'une des scènes de la vie de sainte Anne. Nous avons admiré surtout la *Presentation de la sainte Vierge au Temple,* et la *Mort de sainte Anne.* Dans le pays, on appelle ces stations les *Sept Salutations de sainte Anne,* et les pèlerins ne manquent jamais de venir y faire leurs dévotions, soit en groupes, soit isolément. Tous les jours, nous dit le curé, on en voit s'y arrêter.

De Bottelaere, il convenait d'emporter un souvenir, et l'on devine lequel. Malheureusement, Monsieur le Curé fut au regret de ne pouvoir nous contenter : " Je ne connais ici, dit-il, qu'une personne qui possède une photographie de l'église, et c'est Madame la Douairière. "

Faire une visite à Madame la Douairière nous semblait bien un peu hasardeux, mais nous comptions sans notre vénérable compagnon de voyage, le R. Père Portmans, alors Prieur de Gand, et plus tard, Provincial de nos Pères de Belgique.

Madame la Douairière nous fit le meilleur accueil du monde. Elle avait eu effet l'église en double, intérieur, et extérieur, et avec une grâce parfaite : " Prenez, dit-elle, je suis trop heureuse de faire quelque chose pour sainte Anne et pour le livre que vous lui destinez ! "

Si jamais ces humbles pages traversent la mer et qu'elles se rendent jusqu'à Bottelaere, qu'elles disent entre leurs lignes ce que leurs lignes ne peuvent ni contenir ni exprimer : mieux donc qu'un simple merci qui peut se dire et s'écrire.

Gand.

Faudrait-il mentionner encore une fois l'ancienne, très ancienne confrérie de Gand, si vénérable aujourd'hui avec ses neuf cents ans d'existence ? Au moins

vivait-elle encore en 1860, ainsi qu'en témoigne un opuscule du temps. Elle avait son siège à Saint-Nicolas et il reste de son passé d'éloquents souvenirs : notamment un buste reliquaire de sainte Anne qu'on dit aussi ancien que la confrérie même, et un panneau déjà décrit ailleurs, portant les noms des confrères les plus illustres d'autrefois.

Nous n'avons pas dû non plus oublier une autre corporation indépendante de cette première, et qui s'appelait — n'en déplaise à la belle littérature — la corporation des *tourneurs de bois*. Un acte de 1521 témoigne en effet du choix qu'ils avaient fait de leur patronne[22].

Mais il y a mieux, et Gand possède aujourd'hui une superbe église dédiée à notre Sainte. Il a dû en exister une autre beaucoup plus ancienne, ou du moins une chapelle, sinon dans le même endroit, du moins quelque part dans la ville. Un texte nous dit en effet, que, " en 1644, la chapelle de Sainte-Anne fut construite sur l'emplacement d'une ancienne[23]." Par rapport à 1644, cette *ancienne* pouvait dater d'un siècle ou même plus. Rien ici n'a pu nous donner de renseignements précis, pas même l'historien des *Antiquités belges*, Gramaye, qui avoue ne rien savoir sur ce point[24].

La pose de la première pierre de l'église nouvelle eut lieu le 1er septembre 1853. A cette occasion, une plaque de cuivre portant une longue inscription commémorative en flamand fut enfermée dans une boîte de plomb et enfouie sous le sol. Il nous suffira d'y apprendre que le gouvernement, la province de la Flandre orientale, les magistrats de la ville et plusieurs particuliers avaient largement contribué à cette construction; que l'architecte était Louis Roelandt, le roi régnant Léopold Ier, l'évêque consécrateur Mgr Louis-Joseph Delebecque, le curé de la paroisse Messire Victor Aubin ; qu'à la cérémonie assistèrent le roi, le prince héritier, sa majesté royale Philippe, comte de Flandre et sa majesté royale la princesse Caroline, les autorités civiles et militaires, etc.

Rares sont les édifices où la polychromie intérieure produise aussi bon effet que dans cette église, assurément l'une des plus remarquables de la Belgique.

Bruges.

Bruges avait autrefois un couvent de Sainte-Anne occupé par des Chartreusines et nous n'ajoutons qu'un mot à ce qu'il en a été dit ailleurs. Depuis sa fondation en 1348, les fidèles venaient y vénérer une relique et une image de la Sainte, illustrées par de nombreux miracles. Sanderus, pourtant si sobre de détails en général, signale le fait que, l'an 1569, une des religieuses, nommée Marie-Aurélie, fut guérie d'une paralysie après avoir vénéré cette image[25]. "

Nous avons également fait connaissance avec les deux corporations des cordiers et des *bezemmakers* (faiseurs de balais), lesquelles se réunissaient pour leurs offices dans la chapelle Sainte-Anne de l'église Saint-Sauveur, et c'est à l'une d'elles que nous devons le magnifique rétable dont nous avons donné plus haut la description. Une chapelle de même vocable se voit encore

à Notre-Dame, derrière l'autel du Saint-Sacrement. Vers l'an 1770, on l'orna d'un autel de marbre construit dans le goût de l'époque.

L'église Sainte-Anne, de style Renaissance, et signalée au voyageur pour ses tableaux de Van Oost le Vieux et de Deyster, fut fondée en 1497 et reconstruite au commencement du dix-septième siècle, comme nous le voyons par le registre qui va suivre. En 1628, Denis Christofori, évêque de Bruges, adressait au pape Urbain VIII un rapport sur l'état de son diocèse, dont un passage nous intéresse et que voici :

" L'église paroissiale de Sainte-Anne dépend par droit de patronage de la cathédrale de Bruges. Les dimanches et jours de fête, on chante tierce et les autres heures avec la messe, pendant laquelle l'orgue se joue. A part le curé, il n'y a qu'un prêtre, plus un gardien et deux enfants de chœur. L'église reconstruite sur d'anciens fondements est toute neuve ainsi que le campanile. Les ornements laissent à désirer, mais les vases sacrés sont tout à fait convenables. Les maîtres de fabrique et ceux de la table des pauvres accomplissent très soigneusement leur devoir, et rendent compte de leur administration à l'archiprêtre et au curé. — Les communiants sont au nombre de deux mille environ [27]. "

Cette table des pauvres n'était pas une institution particulière à Bruges, ni à l'église Sainte-Anne ; elle existait dans beaucoup d'autres localités et paroisses, et on en trouve déjà au treizième siècle. Celle qui nous occupe à cette heure a laissé des souvenirs dans l'histoire. On sait par exemple, qu'elle avait un revenu moyen, déduction faite de toutes charges, de 3,850 florins (6,984 francs) avec lesquels elle trouvait moyen de secourir quatre ou cinq cents personnes. Elle a aussi laissé des souvenirs d'un autre genre, c'est-à-dire des méreaux de bienfaisance très intéressants. A part ceux que l'auteur a publiés en gravures autrefois, en voici un autre de l'église Notre-Dame. On y voit, dans un encadrement, la tête du Sauveur, de face, à longue chevelure, ayant trois globules de chaque côté. Au revers se trouve le monogramme de de sainte Anne en lettres gothiques entrelacées, avec les mêmes globules. Nouvel indice que la dévotion qui nous occupe n'était pas circonscrite aux églises de la Sainte, et que si la foule des fidèles se portait là de préférence [28], d'autres sanctuaires très nombreux tenaient la même chère Sainte en particulière vénération.

"Ses églises," avons-nous dit. Et en effet, si Gramaye ne nous trompe pas, il y aurait eu dans le faubourg Muda, comme il l'appelle, un second sanctuaire " très connu autrefois des dévots pèlerins de la bienheureuse Mère de Marie [29]."

Tournai et Tournaisis.

Jean Cousin nous a dit comment, dès 1391, la fête de sainte Anne se célébrait à Tournai avec " chant, luminaire et sonnage, " tout comme l'Assomption de la très sainte Vierge. L'ancien bréviaire de cette Église célèbre en termes enthousiastes l'auguste aïeule du Sauveur :

" Elle est digne de toute louange ; elle est l'arbre de vie, dont un rameau a fleuri la Divinité ; la Terre-Sainte qui a germé le buisson ardent, incombustible ; le ciel sublime d'où surgit, lumineuse, l'Etoile de la mer ; elle est la stérilité féconde engendrant la simplicité immaculée, Marie visitée dans le temple par les anges, et élevée par eux comme une colombe domestique, la Vierge dont Salomon a dit : " Lève-toi, viens bien vite, ô mon amie. " La bienheureuse Anne a fait briller sur le monde Celle qui fut le temple du Seigneur, le sanctuaire du Saint-Esprit. C'est justice que la Mère de la Mère de Dieu soit appelée *Anna*, c'est-à-dire *gracieuse*, puisqu'elle a donné naissance à une fille si gracieuse et si pleine de grâce. Anna a créé cette terre nouvelle d'où la vérité est sortie. Elle a fabriqué cette clef de David par laquelle la porte du Paradis nous est ouverte [30]."

S'il n'y a pas eu à Tournai, que nous sachions, de sanctuaire proprement dédié à sainte Anne, presque toutes les églises possédaient des autels sous son nom ou des images pieuses. Notre-Dame avait un de ces autels dès le XIIIe siècle. Un cartulaire de Saint-Brice nous fait connaître qu'à la fin du même siècle, il existait dans cette église une chapellenie de Sainte-Anne [31] ; un autre autel se voyait à Saint-Nicolas, et les mémoires signalent parmi les " images peintes " de la grande nef, celle de Madame saincte Anne [32] (1479) ; à la chapelle Notre-Dame de la Merci, le rétable était orné d'un tableau figurant sainte Anne et saint Joachim [33] ; à Saint-Piat, c'était une statue en bois, antérieure à l'an 1420 [34] ; de même à Saint-Jacques, l'autel de la Sainte datait au moins du XVe siècle [35].

Un inventaire du trésor de Notre-Dame pour l'année 1661 nous offre encore, " dans le bas de la seconde armoire, " comme dit le texte, " une image d'argent de sainte Anne, don du seigneur Jean Houart, grand-vicaire, ornée d'une chaînette d'or suspendant une croix du poids de deux onces trois estrelins et un peu plus, également en or, donnée par demoiselle Anne du Chamge. " De plus, " six petits candélabres d'argent, avec une croix d'ébène enchassée d'argent, appartenant à la chapelle Sainte-Anne [36]."

En 1842, Lemaistre d'Anstaing, auteur d'une monographie de la même église, parlait avec admiration d'une ancienne verrière représentant sainte Anne à côté de la Vierge et de l'enfant Jésus adorés par des anges. " Cette peinture, bien conservée et entière, disait-il, est d'une parfaite exécution, et d'une vivacité de couleurs qui se fait remarquer d'en bas. Date, 1581 [37].

Aujourd'hui encore, le culte de la Sainte a conservé à Tournai et aux environs quelque chose de son ancienne popularité. Parmi les vitraux récents de Saint-Jacques, on remarque celui de sainte Anne et de saint Joachim, symbolisant le mariage chrétien.

Au faubourg de Maire, à Froyennes, la *ducasse* ou kermesse Sainte-Anne se renouvelle chaque année, au dernier dimanche de juillet et jours suivants. Ces jours-là, il y a chômage; les ouvriers désertent les ateliers et il est impossible de les y retenir pour quelque raison que ce soit.

A quinze kilomètres de Tournai, Herquegnies célèbre avec plus de solennité

encore la mémoire de sa patronne. Il s'y fait deux kermesses, l'une au troisième dimanche de juillet, l'autre en septembre.

A quelque distance, Wasmes-Audenez-Briffoeil montre avec orgueil son ancienne église Sainte-Anne, surmontée d'un dôme et d'une lanterne.

Plus loin, c'est-à-dire à vingt-trois kilomètres de la ville, après qu'on a salué en passant la chapelle de la Durenne, on arrive au village d'Ellignies-Sainte-Anne. S'il est vrai, comme nous l'ont appris des renseignements pris sur les lieux mêmes, que notre Sainte n'y est plus l'objet d'un culte spécial, et qu'il ne se fait plus de pèlerinage comme autrefois à sa statue, au moins s'est-il conservé de l'ancien temps quelques coutumes pieuses. Ainsi on désigne toutoujours sainte Anne par son vieux nom du moyen âge : *Madame sainte Anne*, formule de respect vraiment touchante quand on la retrouve dans le langage d'aujourd'hui. Ainsi encore par tout le pays environnant, on ajoute au *benedicite* les invocations suivantes :

Dieu bénisse la compagnie !
Aussi la bénie Vierge Marie
Et Madame Sainte Anne [38] !

Villes diverses.

A MALINES, une ruelle nommée *Sint-Anna Straatje*, ou "Ruelle Sainte-Anne," évoque le souvenir d'une chapelle dont l'origine est inconnue, mais qui existait déjà dans la seconde moitié du XVe siècle. Elle fut profanée par les Gueux en 1598. L'archevêque Matthias Hovins la consacra de nouveau peu de temps après, sous l'invocation de la sainte Croix et de sainte Anne. En 1797, elle fut vendue comme bien national. — La dévotion des fidèles se porta dès lors à Notre-Dame au-delà de la Dyle, où un superbe autel en marbre blanc avait été dédié à la Sainte en 1699. Une messe s'y chante encore tous les mardis en son honneur. — A part la chapelle de la rue Sainte-Anne, il y en avait une autre, ou plutôt une grande niche, abritant la statue de notre Sainte, sur le Quai au sel. En face, et c'était naguère la maison numéro 5, se trouvait le marché au poisson, et l'endroit a conservé depuis 1519 le nom de " marché Sainte-Anne [39]. "

A VILVORDE, nous l'avons déjà vu, la Gilde ou Chambre de rhétorique, nommée la " Fleur d'or, " était placée sous le patronage de sainte Anne et de sainte Elizabeth. A l'église paroissiale, au seizième siècle, on faisait tous les mardis l'office de la Sainte [40].

Pour TIRLEMONT, un arrêt de la chambre de Tonlieu de 1651, mentionne une porte dite de Sainte-Anne, près du cimetière de la ville [41].

A HASSELT, dans l'église Saint-Quentin, il y avait un autel ou bénéfice de Sainte-Anne, fondé en 1477 [41] ; de même à Diest avant 1558 [42].

A MOLL, parmi les six autels de l'ancienne église, sainte Anne avait le sien, et jusqu'en 1732, il était orné d'un retable sculpté et doré représentant la généalogie de la sainte Vierge [43].

A LIERRE, Gommaire Baeck, citoyen honorable, fondait en 1598 une maison

de retraite pour les vieux ménages pauvres, et la mettait sous la protection de notre Sainte[44].

A TAMISE, une *ommegang* ou confrérie littéraire, déjà florissante au XIV siècle, avait choisi la Sainte pour sa patronne. Des amateurs la ressuscitèrent au commencement du XIX[e] siècle[45].

A TERMONDE, l'église collégiale possédait une chapellenie, avec un autel par Arnould Quellyn (1625-1700),[46] et deux villages voisins, Hamme et Calkene, avaient attaché à leurs églises le nom de sainte Anne[47].

A AUDENAERDE, Adrien de Smet sculptait en 1593 les statues de sainte Anne et de sainte Agnès[48].

YPRES célébrait déjà la fête de notre Sainte en 1360. C'était un jour de grande solennité surtout pour la confrérie de Notre-Dame de Thuine, dont les offices se faisaient à l'autel Sainte-Anne dans l'église des Récollets[49].

A propos de GRAMMONT, un lettré de nos amis nous écrivait le 31 décembre 1891 : *Curiosa admodum statua poly-iconographica Gerardomontensis non est derelinquenda.* " Il ne faudra pas oublier la curieuse statue polychromée de Grammont. " Elle se trouve à l'hôpital de la ville. La figure de sainte Anne a des traits et des proportions toutes gothiques. Seulement, on a fait subir au vieux monument ce qu'on appelle d'ordinaire une " réparation, " chose qui en pareil cas, n'est le plus souvent qu'une maladresse. On n'a pas respecté les traces de polychromie, et on y a substitué des couleurs fraîches, qui, vu le caractère de la pièce, font un effet déplorable.

Pour ENGHIEN, nous avons déjà fait mention d'un monastère d'Augustins fondé en 1254 ; d'une chambre de Rhétorique contemporaine de Philippe le Bon (1396-1467) et peut-être antérieure à lui ; d'une chapelle construite en hors-d'œuvre sur l'église Saint-Nicolas ; d'une confrérie militaire établie au commencement du XVII[e] siècle par Anne de Croy. La chapelle de Saint-Nicolas, autrefois à l'usage de la chambre de rhétorique, sert aujourd'hui de chapelle paroissiale. Les Rhétoriciens la firent restaurer en 1697, mais d'après M. Ernest Matthieu, le plafond de la chapelle serait " un spécimen très curieux du mauvais goût qui régnait à cette époque, " et " l'autel (de gothique moderne), du goût le plus mesquin et le plus vulgaire, avec des essais de polychromie et de dorure dont la richesse prétentieuse n'est que du papillotage[50]. "

A NIVELLES, Gramaye nous indique une porte Sainte-Anne, ainsi nommée d'une chapelle voisine très fréquentée pour les miracles qui s'y opéraient, et siège d'une confrérie formée de citoyens d'élite[51].

A MONS, les Carmes déchaussés possédaient, en 1658, une précieuse relique de sainte Anne[52].

A FLOREFFE, près de Namur, une ancienne abbaye renfermait une chapelle de la Sainte.

A NAMUR même, nous trouvons à l'église de Saint-Loup une confrérie ancienne[53], et chez les Bénédictines de la Paix-Notre-Dame, une croix de procession, en vermeil, dont le premier chaton supérieur contenait " sur un fond bleu des reliques de sainte Anne[54]. "

Un ouvrage intéressant de M. Alfred Béquet, intitulé : *Les premiers monuments chrétiens au pays de Namur*, donne parmi les plans de plusieurs chapelles aujourd'hui détruites le tracé très curieux d'une petite église qui se trouvait à quelque distance du village de Lavaux-Sainte-Anne, au point culminant d'une montagne maintenant déserte, qui, dans le langage populaire, porte encore le nom de *Tienne del Vie Egliche*, " montagne de la vieille église. " Il y a bien quelque raison de penser que cette vieille église était dédiée à sainte Anne, et que le village voisin en a pris son nom[55].

A ANDENNE, le célèbre chapitre des Chanoinesses faisait dans sa liturgie les six parties de sainte Anne, " comme s'exprime un document, et " un petit office au nom de Jésus. " Le même mémoire s'explique davantage plus loin, et nous citons :

" Ch. 67. *La veille de Saint-Jacques* (*le 24 de juillet*) : Il y a une fondation pour lire les heures de saint Jacques, qui se diront devant l'autel de Sainte-Anne, lorsque les vêpres du chœur seront achevées. On doit mettre deux manches pour ces dites vêpres. Toutes les dames vont à la nef, les aînées les premières ; on se range le long des bancs du côté de Sainte-Anne... Cette fondation est faite par mademoiselle Jacques de Casteler, fondatrice du dit autel Sainte-Anne, comme par son testament en date du 10 août 1484... Le recteur de Sainte-Anne doit pourvoir à deux chandelles sur l'autel... — Ch. 68. *Le jour de Sainte-Anne* (*le 26 de juillet*) : Les prêtres chantent à grande messe ; on va à trois au milieu du chœur[56]. "

A TONGRES, une très jolie chapelle dédiée à la Sainte éveille en même temps le souvenir de saint Servais, évêque de cette ville au IVe siècle, un saint merveilleux dont nous parlerons plus tard, et qu'on disait, par exemple, " proche parent de sainte Anne, par Memalia qui fut fille d'Emiud, qui fut fils d'Esmérie, qui était sœur de sainte Anne. "

A LIÈGE, les fidèles visitaient l'église des Augustins dédiée, comme le couvent lui-même, à la Mère de Marie, ou bien l'autel de l'église Saint-Thomas aujourd'hui démolie, ou bien celui de l'église Saint-Pholien[57], tout cela avant 1515. Cette année-là, Erard de la Marche, évêque et prince de Liège, confirma solennellement la confrérie fondée par les Augustins, et s'y fit inscrire avec les principaux personnages de la ville[58].

Villages et paroisses.

Des chiffres pour commencer, non des chiffres qui diront l'exacte réalité, mais tels que nous avons pu les former après des recherches nécessairement insuffisantes.

En Belgique, à notre connaissance, une dizaine de villages ou localités diverses portent le nom de sainte Anne. Nous marquons dans un appendice leurs situations respectives. Trente-sept églises, paroissiales ou conventuelles, lui ont été dédiées à des époques diverses[59]. Sur ce nombre, nous en avons mentionné jusqu'ici une douzaine ; le reste revient aux villages et paroisses de : Roosbeeck

sur la route de Louvain à Tirlemont ; Marlinnes, entre Gand et Courtrai ; Bael et Weert-Sainte-Anne près d'Arschot ; Tongerloo, doyenné de Westerloo ; Muda, faubourg de Bruges ; Steene et Wetteren, doyenné d'Ostende; Lummen, Ellemelle, Sprimont, aux environs de Liège ; Zolder, près de Hasselt[60] ; Anseremme, Fauvilliers (Wissembach), Termes, Florenville, Nafraiture, Hotten ou Werpin, Silenrieux, ancien diocèse de Namur.

En ces derniers temps, Marlinnes (*Quaedmechelin*) a été l'objet d'une savante notice écrite par M. J. Daris. On y voit que le 2 octobre 1701, fut visitée l'église paroissiale dite de Sainte-Anne. L'archidiacre l'a trouvée de belle construction et très convenable. La monstrance, d'argent, était grande et belle, le ciboire tout entier d'argent doré, etc[61].

Pouvons-nous utiliser encore quelques notes ? A part les églises, nous comptons au moins quarante chapelles publiques, y compris celles des monastères, couvents, hôpitaux, asiles, et nous ne disons pas seulement des autels, mais des monuments à part ou du moins construits en hors-d'œuvre sur d'autres sanctuaires plus vastes. A celles que nous avons déjà mentionnées adjoignons : Bruynshem, près Susteren ; Ham-sur-Heuse, doyenné de Thuine ; Amas-sous-Ocquier, doyenné d'Ouffet, toutes trois antérieures à 1558 ; Calkene près Termonde ; Bierbais, doyenné de Gembloux ; Herstal, doyenné de Saint-Rémacle ; Vlackhem, doyenné d'Oudeghem ; Waenrode, doyenné de Disthem ; Bogaerden, doyenné de Lewis ; et une dernière dans un bois entre Roanne près Spa, et Stoumont.

Quant à énumérer les églises qui possèdent ou qui ont possédé autrefois des autels dédiés à la chère Sainte, nous le ferons dans l'appendice, et, selon toute apparence, dépasserons aisément la centaine.

Un certain nombre de ces sanctuaires ont laissé des souvenirs historiques ou artistiques. Ainsi dans l'église du hameau voisin de Pepingen, il y avait une fondation de deux messes septimanales, l'une le mardi en l'honneur de sainte Anne, l'autre le samedi en l'honneur de Notre-Dame. Le revenu de la dotation de ces messes était de cinquante mesures de seigle[62].

A Beringen, un bénéfice du même genre existait en 1699, et le recteur Jean Notelers était tenu, comme celui de Pepingen, à une messe par semaine en l'honneur de sainte Anne[63].

Le même fait est signalé pour les églises de Rummen[64] et de Raevels. A Raevels, le revenu de ce bénéfice " montait à huit quarterons de seigle et deux florins du Rhin[65]."

A Edegen, l'art était représenté par une remarquable statue de sainte Anne, œuvre de Martin Van Calstere de Malines (1600). On l'a retrouvée dernièrement dans les combles de l'église encore en partie couverte de sa polychromie[66].

A l'abbaye cistercienne de Val-Dieu, au diocèse de Liège, se voyait jadis "un tableau de sainte Anne," qui fut vendu à quinze livres pendant la Révolution[67].

A Léau, église Saint-Léonard, la chapelle Sainte-Anne conserve encore son retable du XVIe siècle, en bois de chêne sculpté. Contre le mur, se trouve un

ex-voto également en chêne sculpté et peint, " un vrai chef-d'œuvre de patience, tant les dimensions des figures qui le couvrent sont petites et les détails minutieux[68]. "

Rappelons encore un souvenir, littéraire celui-ci, à savoir que, parmi les chambres de Rhétorique si nombreuses en Belgique autrefois, deux chambres de village s'étaient vouées à notre Sainte, celle de Staden, et celle de Rousbrugge Haringhe. Toutes deux portaient dans leurs armoiries l'image de leur Patronne.

Enfin, pour ce qui est des temps actuels et des vestiges de l'ancienne dévotion populaire, il n'y a pas que les enfants de Louvain pour solenniser à leur manière le 26 juillet de chaque année ; ceux de Lierre parcourent les rues ce jour-là, en demandant aux passants " un sou pour fêter sainte Anne, " et du produit de leur collecte, ils achètent des " chandelles " qu'ils allument le soir, et autour desquelles ils s'amusent en chantant. Il n'y a pas non plus que les couturières, lingères, dentellières pour entourer ce même jour l'autel de la Sainte ; on joue du cornet à Andenaerde pour avertir les gens de se rendre à l'église ; à Bruges, les cordiers et autres métiers font chômage, comme à Liège les ébénistes et menuisiers ; au pays d'Anvers, tout le monde va à la kermesse, ce qui n'empêche pas au préalable l'un ou l'autre exercice de piété. Au reste, la kermesse du *Vlaemesch Hoofd* doit à cette circonstance son nom populaire de *Sinte-Anne* ou *Sinte-Anneken.*

En Belgique, l'ancienne dévotion offre peut-être moins de preuves extérieures qu'autrefois, ainsi qu'on nous l'affirmait dans le pays même, mais il reste Bottelaere pour la ranimer peu à peu, et puis, quand l'histoire ne peut pas se continuer, parfois elle se répète.

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1) M. de Smyttere, *Essai hist. sur Yolande de Flandre*, p. 156, donnant comme référence le " Trésor des chartes de Nancy. "

(2) Scribani, *Antuerpia*, in-4, Anvers, 1610, p. 111 ; Papenbrock, *Annales Antverpienses...ad annum MDCC*, 5 in-8, Anvers, 1845, t. I, p. 268 ; Joann. Carol. Diercxens, *Antuerpia Christo nascens et crescens*, 10 in-12, 1752, t. IV, p. 384-9 ; A. Thys, *Historique des rues et places publiques de la ville d'Anvers.*

(3) Génard, *Anvers à travers les âges* (in-4, 1888), t. II, p. 393.

(4) J.-N. de Parival, LOUVAIN, *très ancienne et capitale ville du Brabant* (in-12, 1667), pp. 74, 190, 192. L'approbation porte : *Hoc opusculum de Oppido et Academia Lovaniensi*, et la date 1666. Un texte de 1730 constate encore la même piété : " Cœterum populus, universim loquendo multum addictus est pietati, et officia divina alacriter et sedulo frequentat. Amant multum templorum splendorem et nitorem, etc. " *Relatio status Ecclesiæ Mechliniensis*, dans les *Analectes pour servir à l'hist. eccl. de la Belgique*, t. XII, p. 171.

(5) Van Even, *Louvain monumental*, description historique et artistique, in-4, Louvain, 1860, p. 240. — (6) *Le Guide fidèle, contenant la description de la Ville*

de Louvain avec la description des mayeries d'Arschot, Coggevinne, etc., *ouvrage curieux et utile*, in-18, Bruxelles, s. d. (après 1705), p. 43-4.

(7) Cité par les *Analectes*, t. VII, p. 227-237 : " Corpus suum extinctum in ecclesia Fratrum Minorum hujus opidi Lovaniensis, ante altare beate Anne ibidem ......sepeliri cupivit, suam sepulturam ibidem eligendo (p. 228)...Collegium pauperum bursariorum meliori quo potest modo ex nunc in laudem et honorem omnipotentis Dei et sancte ANNE erigit, fundat et instituit (p. 229)... Item dictus dominus testator cupit sub imagine sancte Annæ, supra portam domus sue in muro collocate, poni lamen ex ære seu cupro in eodem muro, et sculpi in eodem lamine magnis litteris hæc verba sequentia : COLLEGIUM IN HONOREM SANCTE ANNE FUNDATUM ET ERECTUM PER DOMINUM ET MAGISTRUM NICOLAUM GOBLET (237).

(8) Fête *triple* désigne fête avec " chant, luminaire et sonnage, " pour employer le langage du temps. — (9) Parival, *l. cit.*, p. 155. Voir aussi *Analectes*, ut sup. ; Andreas Desselius, *Fasti academici Studii generalis Lovaniensis* (in-8, Lovan., 1650), p. 311 ; Van Even, *Louv. monum.*, p. 300 ; Molanus, *Les 14 livres de l'hist...... de la V. de Louvain*, traduction F. de Ram (2 in-4, Bruxelles 1861), t. I, p. 642 ; *Relatio status Eccles. Mechliniensis anno 1730*, dans les *Analectes.*, t. XII, p. 116. — (10) Acte de consécration de l'église de Terbanck, 7 juin 1672, dans *Analectes*, t. VIII, p. 64. — (11) Coutume mentionnée dans Schayes, *Essai historique sur les usages, les croyances*, etc. *des Belges anciens et modernes*, Louvain, 1834, p. 236.

(12) *Acta visitationis omnium ecclesiarum, capellarum et altarium, subditorum RR. DD. decano et capitulo insignis ecclesiæ collegiatæ D. Gudilæ, in civitate Bruxellensi, anno 1600 peractæ.* L'original de cette pièce est conservé aux Archives de Sainte-Gudule.

(13) Notes diverses prises dans : J.-A. Rombaut, *Bruxelles illustré, ou Descript. chronol. et historiq. de cette ville, tant de son ancienneté que de son état présent* (2 in-12, Blles., 1779), t. II, 242-255 ; J.-B. du Welz, prêtre, *Vie de sainte Anne ...suivie de l'origine de sa chapelle, de l'institution de sa confrérie*, etc. (in-12, Blles., 1779), p. 85-162 ; l'abbé Mann, *Abrégé de l'hist. eccl., civile et naturelle de la V. de Bruxelles* (2 in-8, Blles., 1785), 1ere partie, p. 180 ; Louis Hymans, *Bruxelles à travers les âges* (3 gr. in-4, Blles.),s. d. (vers 1882), t. I, p. 376 ss ; J.-P., article dans la *Semaine religieuse de Bruxelles*, 31 janvier 1891 ; à part les *Analectes* cités plus haut.

(14) *Acta visitationis*, etc. comme plus haut. — (15) L'abbé Mann, *l. cit.*, p. 172. — (16) Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles*, t. III, p. 350. — (17) Baron de Reinsberg, *Traditions et légendes de la Belgique* (2 in-8, Blles, 1870), t. II, p. 60-1.- (18) Wauters, *l. cit.*, t. II, p. 588, 618, 662. — (19) Id., *ibid.*, p. 695 et 378.

(20) Basilica D. Annæ sacra, in qua magnus populi concursus et peregrinatio perseverat, ita ut hic locus prodigiorum et benefactorum celebris evaserit. Van Gestel, *Historia sacra et profana archiepiscopatûs Mechliniensis* (2 in-fol, Hagæ, 1752), t. II, p. 170.— (21) *Acta Sanctorum*, t. VI de juillet.— (22) Minard Van Hoorebeke, *Descript. de méreaux...des Pays-bas*, 2 in-fol., 1878, t. I, p. 217. — (23) Diericx, *Mémoires sur la Ville de Gand*, 2 in-8, Gand, 1814, t. II, p. 452. — (24) *Antiquit. belg.*, in-fol., Blles, 1708, p. 23 du livre sur Gand.— (25) Sanderus, *Flandria illustrata*, 3 in-fol, Hagæ, 1735, vol.2e, t. II, p. 128 et 129. — (26) Miræus, *Opera diplomatica*, IV, p. 447. — (27) *Analectes*, II, 416. — (28) Sanderus, *Flandria illustr.*, ut sup., t. II, p. 89. — (29) Muda (suburbanum Brugæ). Tem-

plum curiale est elegans, ob venerationem D. Annæ olim peregrinis notissimum. *Antiq. belgicæ,* ut sup., p. 118 du livre sur Bruges. — (30) Anonyme latin (en prose) dans Bourassé, *Summa aurea de laud. B. V. M.* (13 in-4, Migne, 1866), t. III, col. 1071.

(31) à (34) L. Cloquet, *Tournai et Tournaisis* (in-18, Bruges 1884), *passim,*

(35) L. Cloquet, *Monogr. de l'égl. par. de St.-Jacques à Tournai* (in-8, Bruges. 1881), p. 107. — (36) *Analectes,* III, p. 98-108. — (37) *Recherches sur l'hist. et l'archit. de l'égl. cat. de N-D. de Tournay* (2 in-8, Tournai, 1842), t. I, p. 346. — (38) Notes de M. le curé d'Ellignies, communiquées par le R. P. Véramme, Rédemptoriste de Bruxelles, avec qui nous avons entretenu de très chères et précieuses relations. Qu'il en agrée le pauvre souvenir inséré dans cette pauvre note.

(39) Pour Malines, cf. Abbé G. Van Caster, *Histoire des rues de Malines et de leurs monuments* (in-8, Malines, 1882), p. 10 et 329 ; *Relatio Ecclesiæ Mechliniensis anno 1730.* Rapport adressé en 1730 au pape Clément XII par le Cardinal Thomas-Philippe d'Alsace de Boussu, dans *Analectes,* t. XII, p. 88. — (40) Alph. Wauters, *Notice hist. s. la v. de Vilvorde,* in-8, Bruxelles, 1853, p. 66, 91. — (41) Abbé P.-V. Bets, *Hist. de la v. et des Institut. de Tirlemont,* 2 in-8, Louvain, 1861, t. II, p. 28, 92.— (41-43) *Analectes,*t. VI, p. 130 ; *ibid.,* t. II, p. 139. *Ibid.,* t. VI, p. 445. — (44) Gramaye, *Antiquitates,* ut sup., p. 35 du livre sur Anvers. — (45) Edm. Vander Straeten, *Le théâtre villageois en Flandre,* 2 in-8, Bruxelles, 1881, t. II, p. 228. — (46) Marchal, *La sculpture aux Pays-Bas,* p. 115. — (47) Gramaye, l. *cit.,* p. 54 et 66 du livre sur Termonde. — (48) Marchal, p. LXXXI.

(49) A. Vandenpeereboom, *Ypriana,* 7 in-8, Bruxelles, 1878, t. V, p. 32 et 57. De plus : Le riche dépôt d'archives de la ville d'Ypres renferme un accord conclu en 1360, par lequel...la confrérie de Saint-Nicolas...pourra faire chanter messe, vêpres et matines...trois fois par an, c'est-à-dire aux fêtes de S. Gilles et de sainte Anne, et au jour de la dédicace de leur chapelle... Rembry, *Saint Gilles, sa vie,* etc., 2 in-8, Blles., 1881, t. II, p. 198.

(50) E. Matthieu, *Hist. de la v. d'Enghien* (in-8, Enghien, 1878), p. 505-7. — (51) Porta S. Annæ a Divæ istius sacello nomen retinet, ubi clara miraculis ingenti veneratione colitur, lectissimorum ad hoc civium confraternitate instituta. Gramaye, *Antiquitates,* ut sup., p. 7, 3e pagination.— (52) Brasseur, *Sancta Sanctorum Hannoniæ* (Montibus, 1658, in-12), p. 91. — (53) Gramaye, *l. cit.,* du livre sur Namur.

(54) *Analectes,* t. XIV, p. 158. — (55) Ouvrage tiré à part du t. XIII des *Annales de la Société Archéol. de Namur.*

(56) *Analectes,* t. XII, p. 283, citant un manuscrit conservé aux Archives de l'Etat, à Namur, relatif à ce chapitre. Le titre porte : *Recueil des coutumes et cérémonies qui s'observent dans la noble église collégiale de madame Sainte-Begge, à Andenne, tant pour l'office que pour les devoirs en détail des dames chanoinesses et chapelains,* p. 415. — (57) *Analectes,* t. I, p. 252.

(58) Nicolas de Tombeur, *Provincia belgica ordinis Eremitarum S. Augustini,* in-fol., 1726. — (59) Ce chiffre est donné par le baron de Reinsberg Duringsfeld, *Traditions et legendes de la Belgique,* au 26 juillet. Sur ce nombre nos recherches personnelles nous en ont fait trouver trente-deux. — (60) *Analectes,* XVIII, 411. — (61) *Analectes,* X, 36-7. — (62) *Analectes,* ibid. — (63) *Analectes,* t. IX, p. 435.— (64) *Analectes,* t. XV, p. 81.— (65) *Analectes,* t. VI, p. 464.— (66)

Analectes, t. VI, p. 261. — (67) J. S. Renier, *Hist. de l'abbaye de Val-Dieu...au diocèse de Liège*, in-4, Verviers, 1865, p. 185. — (68) C. Piot, *Notice hist. sur la ville de Léau, Brabant*, in-8, Gand, 1844, p. 24.

BIBLIOGRAPHIE.

Manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles :

XVe s. — No 3391-99, *Vitæ Sanctorum*, 229 ff. Fol. 103-4 : *Sermo pro festivitate S. Annæ.* Fol. 104-5 : *De S. Anna et beato Procopio episcopo Pragensi.* Fol. 105 : *Oratio ad S. Annam.* — No 4837-44. *Vitæ sanctorum*, 198 fol. *Legenda S. Emerencianæ, matris beate Anne*, satis devota. — No 219-221, fol. 290-94 : *Miracula quædam de S. Anna* (11 miracles dont 5 rapportés par les Bollandistes). — No 11820, fol. 125 à 290 : *Miracula quædam de S. Anna*, et *Vita B. Annæ* du XVIIe siècle. — No 4843, *Legenda S. Annæ* satis devota. — No 12131-50, *Vita Joachim et Annæ matris V. M. Dni.* — No 9598-606. *Tractatus Dni Joannis Trithemii de Laudibus S. Annæ.* — No 1584, J. Gerson et alii *de S. Anna.* Hymnus : O radix viva nostræ pietatis.

XVIIe s.— Guillelmus Fannius, chanoine de Saint-Materne à Liège (vivait en 1608). *Une vie de S. Anne*, manuscrit qui se voyait, dit Foppens (I, 402), chez Jean Rivius, S. T. D., Augustin de Louvain, et qui " forte hodie latet ibidem. "

Imprimés.

1485. *Die historie, die ghetyden ende die exempelen van de heyliger Vrouwen sint Annen*, Antw., by Gheraert Leeu (Ontrent 1485) pet. in-8. — Dans le même opuscule se trouvent reliés les mss. suivants, du même format et d'une écriture du XVe s. : 1o Die gheboorte ende dat leven des H. Vaders Joachim ; 2o De legende van Sente Anna ; 3o De legende van Sent Ursmaer, etc. (Bruxelles, Bibl. royale, Fonds Van Hulthem).

1489. *Speculum rosariorum Jhesu et Marie.* Au fol. 183 : *Sequitur legenda seu vita beatissime Anne matris gloriosissime dei genitricis semperque virginis Marie, ex diuersis in vnum collecta.* A la fin : Impressum per me Gerardum leonis (Leeu), anno dni M CCCC LXXX IX mensis novembris die XXVI. Pater nr Ave Ma pro eis qui hunc libellum imprimi procuraverunt ad salutem christifidelium ; car. goth., in-8 (exempl. incomplet à Hambourg).

1491. *Die historie, die ghetiden vnn die exempelen van d'heyligher vrouwen Sint Annen.* Antwerpen 1491, in-12. — Un exemplaire à la Bibliothèque nationale de Paris et un autre à Cambridge.

1495. Judocus Beisselius (d'une famille patricienne d'Aix-la-Chapelle), *Tria rosacea coronamenta pulcherima atque devotissima Anne, Marie, Jesu*, in-4 de 8 feuillets avec deux gravures sur bois. — In fine : Hæc tria rosacea coronamenta hic finem capiunt, impressa Antwerpiæ per me Godfridum Back anno Incarnationis dominicæ millesimo 495.

1496. *Passio Domini et sanctæ Annæ legenda atque benedictissimæ Virginis marie rosarii preconia.* — A la fin : Impressum Lovanii per Io de Westfalia VII novembris, a XC sexto, in-8, 56 feuillets, car. gothique. Un exemplaire à la Bibl. royale de La Haye.

Dans le *Catalogue de la Vente de l'abbé Van de Velde*, bibliothécaire de l'Univer-

sité de Louvain (2 gr. in-8, Gand, 1832), cet ouvrage est attribué à un dominicain, désigné sous le nom un peu vague de Dominique. Nos recherches à son sujet ont été inutiles. Nous citons le catalogue : *Legenda sctissime matrone Anne Genetricis vginis Marie et Iesu* Xi *avie, Atque benedictissime vginis Marie Rosarii præconia* (per F. Dominicum ord. Prædic). Impressum Lovanii, per me Io de Westfalia (1496), in-8. Avec marges, sans chiffres, mais avec signature, et 3 fig. en bois. Livre rare.

1496. *Die historie, die ghetijden en die exemple vand'heyliger vrouwen sint Annen.* T'Antwerpen. Adriaen van Liesveldt, 1496, 90 feuillets, caractère gothique.

1497. Même titre ; même éditeur, 1497 ; 88 feuillets ; trois xylographies.

1498. Sclegers (Martinus), *Historia perpulchra de Anna scissima :* — Fol. 2 ve rso : Suam Auctor agnoscens insufficientiam Anne presidium implorat. — 42ff., car. goth., in-4,Anvers, Godf. Back, vers 1498.

1500. *Historia perpulchra de Anna SS.*, Antverpiæ, 1500.

1586. *Die legende ende historie van die heyligh vrouwe S. Anna...*overgheset wten latyne by broeder Wouter Born..,in-8, Jan van Ghelen, Anvers.

1614. Mathias Pauli, *Heures du nom de Jésus et de Sainte Anne*, ou *Bouquet de piété.* — Gand, 1614 et 1615.

1625. Autre édition en flamand de Gautier Born (Anvers). Approbation : " Cette histoire de sainte Anne, revue et corrigée en beaucoup d'endroits, peut être réimprimée très utilement pour les écoles. — Actum 19 Julii 1625. "— Suivent 35 chapitres, dont le dernier est " une belle instruction pour croire ce qui vient d'être écrit ; " c'est-à-dire que l'auteur a raconté plusieurs miracles opérés par l'intercession de sainte Anne.

1628. Laurentius Van Beneden, *Het leven van de Gloriose ende heylighe Vrouwe Anna moeder Vande heylighste maget ende moeder Godts Maria*, Beschreven door Laurentius van Beneden, Licentiaet inde Rechten, Pasteur tot Laken. Tot Brussel, 1628, in-12. — A la fin p. 338 (trad. du flamand) : " A tous les fidèles tant hommes que femmes qui font inscrire leurs noms dans la confrérie de Jésus, Marie, Anne, érigée par l'archevêque de Malines I. B. en l'église paroissiale et chapelle de Sainte-Anne à Bottelaere, terre de la baronnie de Rode, indulgence plénière et autres pardons accordés par notre très saint Père Urbain VIII le 7 octobre 1626, dans la quatrième année de son pontificat, comme il appert par la bulle des indulgences envoyée de Rome. "

1638. Bivero (R. P. Petro), S. J., *De sacris privilegiis ac festis magnæ filiæ, sponsæ et matris Dei, argumenta selecta concionum. Accesserunt SS. Joachimus, Anna et Josephus.* Antuerpiæ, 1638, in-fol. (800 pages).

1661. Alb. Ign. d'Hanins, *Het leven van...sint Anna* ; B. Manilius, 1661. Bibl. de Gand, no 1082.

1665. *De Perle-Moeder, dat is de H. Moeder Anna.* L'exemplaire que nous possédons est acéphale. Il porte à la fin une approbation datée de Bruxelles, 1er avril 1665 ; 144 pages, pet. in-18. — Chap. I. La vie de sainte Anne en résumé. — II. Raisons pour lesquelles la sainte Mère Anne est appelée Perle-Moeder (Perle-Mère). — III. Pourquoi la sainte Ecriture ne parle pas de sainte Anne et dit aussi peu de chose de la Sainte Vierge Marie. — IV. Pour quelle raison le mardi de chaque semaine est consacré dans l'Eglise à la sainte Mère Anne. — V. Quelles œuvres spirituelles nous pouvons faire en l'honneur de sainte Anne, le mardi ou les autres jours. — VI. De la grande puissance et bonne volonté de sainte Anne à

l'égard de tous ceux qui ont recours à elle. — VII. Pourquoi sainte Anne est comparée à l'arche de Noé. — VIII. Comme quoi sainte Anne est la patronne spéciale des femmes enceintes ou de celles qui sont stériles. — IX. Bienfaits de la sainte Mère Anne accordés à ceux qui font quelque bonne œuvre en son honneur. — X. Origine de la chapelle Sainte-Anne en l'église de Sainte-Elizabeth, à Bruxelles, bâtie l'an 1639. — XI. Pratiques pour bien honorer sainte Anne. — XII. Pratiques pour bien se confesser et communier.

1667. Jo. Crausius, *Exercitatio de Josepho et Anna.* Jenæ, 1667.

1760. P. F. Joannes de Boeck, *Beschryvinge van de capelle der heilige moeder Anna te Brussel.* Bruxelles, 1760.

1779. J.-B. du Welz, prêtre. — *La vie de sainte Anne, épouse de saint Joachim, mère de la très sainte Vierge Marie, aïeule de Notre Seigneur Jésus-Christ, et belle-mère de saint Joseph...* Suivie de l'origine de sa chapelle (à Bruxelles), de l'institution de sa confrérie, de ses indulgences, etc...ouvrage recueilli par J.-B. du Welz, prêtre. Bruxelles, 1779, in-12. — La vie de la Sainte comme partout ; ensuite prières pendant la sainte messe (24-41) et pour le Saint-Sacrement (42-53) ; l'office de sainte Anne (53-61) ; origine et progrès de la chapelle (96 à 158).

1847. *Livret à l'usage des confrères et consœurs de la confrérie de sainte Anne,* Enghien, 1847, in-18, 8 pages.

1855. Victor de Buck, *Levens der heil. Anna, Clemens, Cornelius,* etc. etc., in-18, Bruxelles, 1855. 127 pages.

1855. *Vie de Sainte Anne,* Gand, 1855, in-18.

1860. *Handboekje des Broederschaps van de Heilige Moeder Anna opgeregt in de Parochiale kerk van den H. Nicolaus, te Gent.* Gent, 1860,in-32, 63 pages. — Petit manuel de la confrérie de la sainte Mère Anne, établie en l'église paroissiale de Saint-Nicolas, à Gand.

1862. *Dévotion à Sainte Anne,* par un serviteur de la Sainte. Anvers, s. d., 278 pages in-18.

1880. *Handboekje der godvruchtigheid tot de Heilige Moeder Anna, bijzonderlijk geërd in de kerk te Bottelaere,* Gent, Poelman, 1880, in-32, 105 pages. — Petit manuel de dévotion à la sainte Mère Anne, honorée particulièrement en l'église de Bottelaere.

1886. Le P. H. Saintrain, C. SS. R., *Manuel complet de la dévotion à sainte Anne,* renfermant : 1° L'histoire du culte de cette grande Sainte en divers pays ; 2° un mois de sainte Anne avec de beaux exemples ; 3° la messe de sainte Anne, une neuvaine et des exercices pieux pour tous les temps de l'année. Tournai, Casterman, 504 pages in-32.

— J. Tollenære, chanoine de Gand, *Dévotion à Sainte Anne.*

Divers :

1531. Anonyme, Ouvrage rare dont la couverture porte : *Chroniques du Hainaut,* et le frontispice : " Le premier volume des || ILLUSTRATIONS DE LA GAULLE BELGIQUE || antiquitez du pays de Haynnau et de la grād cite de Belges a present dicte Ba || nay dont prodecent les chausseez de Brunehault. Et de plusieurs princes q ont regne, et fonde plusieurs villes et citez audit pays, et aultres choses sin || gulières et dignes de mémoire advenues durant leurs regnes iusques au duc Philippes de Bourgongne dernier decede.

Les aultres trois volumes sortiront de bref à lumière. (*Sortis en effet.*)

On les vend a Paris en la grand rue sainct Jacques en la boutique de François

regnault marchand Libraire juré de Luniversité de Paris devant les mathurins a lenseigne de lelephant. M. DXXXI (in-fol.). Au fol. CXIII verso, l'auteur entame comme il suit sa *Chronique :*

" En lan doncques de lempire Auguste cesar vingtsixième environ lan second de la cent et nonantiesme olympiade fut concepve la benoiste Vierge Marie mere de nostre Seignr Jesuchrist de Joachim et de Anne par l'intervêtio du benoist sainct esperit : de laqlle côception especialemêt sainct Jaques traicte historialement en ung petit livret leql est intitule Historia Joachimi et Anne. Et dit ainsi que la benoiste vierge Marie fut nee de la lignee du Roy David en la cite de Nazareth et au temple de Hierusalem nourrie. Sô pere fut appellé Joachim, et sa mere Anne. Ils estoiêt de simple vie juste et doulce......," et tout le reste.

1538. Colvenerio (Auctore Georgio), *Kalendarium SS. Mariæ...* 2 in-18, Douai, 1538. Voir t. II, p. 57, 146, 360.

1739. Foppens (cura et studio Joannis-Francisci), *Bibliotheca belgica, sive virorum in Belgio vita scriptisque illustrium catalogus, librorumque nomenclatura.* 2 in-4, Bruxellis 1739, *passim.*

1771. J. Molanus, *De historia SS. Imaginum et picturarum*, in-4, Lovanii, 1771, voir p. 226 sq., 393.

1864. Martinov, *Annus eccles. Greco-slavicus*, in-fol., Bruxelles, 1864, p. 220.

1872. Jamar (l'abbé), *Marie, Mère de Jésus*, gr. in-8, Bruxelles 1872 ; pp. 51 sq.

Analecta Bollandiana, t. VIII, p. 141, 156, 191, 194 ; t. XIV, p. 18, 71, 247 bis ; t. XIX, p. 113 ; t. XX, p. 49, 206, 377 *bis*, 401 : autant de passages relatifs à S. A.

Poésie Liturgique

40. Hymne.

1. Annæ sacræ solemnia
Festis colamus laudibus,
Hymnos canamus tinnulos
Ex intimis præcordiis.
2. Nam gloriosa dotibus
Coruscat in cœlestibus,
Natam, Jesumque dulciter
Amoris ambit brachiis.
3. Vere nimis laudabilis,
Deo Patri charissima
Tali beata pignore
Nepote sed beatior.
4. Hinc Anna mater, quæsumus,
Nostris fave precatibus,
Noxas repelle, gratiam
Confer tibi canentibus.
5. Virtus, honor, laus, gloria—

Psautier et hymnaire ms de Liège, 1400 (daté). Cod. de la bibl. Mazarine 385 (221). Reproduit dans Balinghem.

41. Hymne.

1. Omnis sanctorum concio,
Claro laudis præconio
Matrem attollat Virginis
Tam gloriosi nominis.
2. Anna matrona nobilis
Virtutibus spectabilis,
Mira refulsit gratia
Tali dotata filia.
3. Stirps Jesse clara floruit,
Dum Anna rosam genuit,
Quæ tulit Dei filium,
Florem virtutum omnium.
4. Hanc filiam cum filio
Cœli locatam solio
Jam pio videt oculo,
Sancto salutat osculo.
5. Deus, lux vera cordium
Et nobile solatium,
Fac Annæ per suffragia
Nos tua frui gloria. Amen.

Brev. ms. de Liège, 15e s. ; codex

de la Mazarine, 385. — Brev. de Tournai, 15e s. codex de Lille. Balinghem.

42. Hymne.

1. Chorus hymnizet vocibus
Oris simul et cordium,
Ut melos in cœlestibus
Acceptum sit concordium.
2. Matris reginæ superum
Festinus instat transitus
Quo thronum ad æthereum
Pervenit fulta laudibus.
3. Ad cœlum scandit hodie
Plus Anna sole rutilans,
Quam exercitus curiæ
Cœli suscepit jubilans.
4. Annixam præ deliciis
Super dilectam, curia
Cœlestis, in tripudiis
Prosequitur cum gloria.
5. Laus sit Mariæ filio
Dulcis Annæ nepotulo
Qui nos ab hoc exilio
Tractos, se potet poculo.

Brev. ms. de Liège, 15e s. Codex de Darmstadt ; Brev. impr. à Liège, 1498. — Hymne cependant plus ancienne ; se trouverait déjà dans un brev. de Cologne du 13-14e s. Cf. Chevalier, no 2814.

43. Fragment ?

1. Ave, felix mater Anna
Christi matris, per quam manna
Dulcoris et lætitiæ,
Sion manavit filiæ,
Quo suos alit cœlitus
Dator pacis paraclitus.
2. Anna gaude plena bonis
Gratiarum dives donis,
Te precamur, ô benigna,
Præconio laudum digna.
3. Hujus vitæ post decursum
Fac nos ascendere sursum
Ad æterna gaudia
Ubi pax est et gloria. Amen.

Brev. de Liège, 1498. Balinghem, p. 399.

44. Hymne.

1. Aulam cœli curiæ
Anna jam ingressa
Laudat regem gloriæ
Voce indefessa.
2. Anna parit tres Marias
Quarum primam Isaias
Prædixit divinitus
Virgam florem producturam,
Virginemque parituram
Dono sancti spiritus.
3. Hæc est radix Anna pia,
Virgo florens est Maria
Christus flos est inclitus.
Digna radix est honore,
Cujus virga tali flore
Fœcundatur cœlitus.
4. Anna stellam matutinam,
Stellam maris, et reginam
Peperit clementiæ,
Cum qua vere jam lætaris
Quia Deum contemplaris
Revelata facie.
5. Salve Mater matris Christi
Quæ jam felix conscendisti
Jubilans ad æthera.
Iter nobis para tutum
Ut in Domini virtutum
Collocemur dextera.

Brev. de Sainte-Waudru, à Mons. Balinghem, p 389.

Topographie
(comprenant partiellement la Hollande)

Eglises.

Anseremme, doyenné de Dinant. — Auderghem, av. 1251 (Wauters, *Env. de Blles*, III, 350.) — Axel, égl. anc., temple protestant au début de la Réforme, redédiée à S.-Anne en 1868. — Bael, doy. d'Aerschot. — Bottelaere, pèlerinage ancien (Texte). — Bruges, égl. érigée en paroisse, 1497 (Miræus, *Op. diplomatica*, IV) ; réédifiée 1607-12. — Ellemelle (Liège). — Fauvilliers (Wissembach). — Florenville. — Gand, 1853, style byzantin, plans de Roelandt ; décoration polychrome par Th. Canneel. — Hamme, égl. par. (Gramaye, p. 661). — Héverlé, près de Louvain, XVe s. — Herquegnies (à 15 kil. de Tournai), 1774. — Hotton, doy. de La Marche. — Koekelberg, près Bruxelles. — Liège, égl. des Augustins, en 1602 (*Anal.*, VIII, 36). — Lummen (Liège). — Marlinnes, égl. par., av. 1701 (*Anal.*, X, 37). — Muda, près Bruges (Gramaye). — Nafraiture. — Roosbeeck. — Saint-Trond, égl. des Fr.-Mineurs, av. 1652 (Polius). — Silenrieux, doy. de Walcourt. — Sprimont (Liège). — Steene, doy. d'Ostende. — Termes, doy. de Florenville. — Tongerloo, doy. de Westerloo. — Tongres, égl. très belle. — Verviers. — Vieux-Heverlé, près Louvain. — Weert-Sainte-Anne, succursale de Puers (Aerschot). — Wetteren. — Willebroeck, près Bruxelles (Wauters, *Env. de Brux.*, II, 618).

Chapelles.

Anvers, rue de l'Empereur, anc. ch. de la corporation des Foulons, 1505, *alias* 1514. Style ogival tertiaire flamboyant. — Bierlais, doy. de Gembloux, dans la campagne, av. 1558 (*Anal.*, II, 369). — Bogaerden, av. 1730. — Bruynshem, doy. de Susteren, av. 1558 (*Anal.*, I, 289). — Calkene, près Termonde, 1609. — Diest, av. 1558 (*Anal.*, II, 139). — Dilighem, abbaye de —, 1649 (Wauters, *Env.* II, 16). — Donstiennes. — Ellignies-S.-Anne. Sa chapelle, sur la chaussée Brunehaut, était, au moyen âge, un hospice. Reconstruite en 1843 : style ogival, murs ornés de peintures, et les fenêtres de vitraux peints par Stelz, de Nancy. — Enghien, en hors-d'œuvre sur S.-Nicolas, av. 1697 (Ern. Matthieu, *Enghien*, I, 505). — Ghinniken, ch. d'Hulven-hout. — Hasselt, av. 1652 (Polius). — Henry-chapelle. — Itterbeek, près Brux., vers 1250 (Wauters, *Env. de Br.*, I, 199). — La Durenne, à 20 kil. de Tournai. — Laeken, ch. XVe s. ; Luther y a prêché (Wauters, II, 335). — Louvain, 1620 (Van Even, *Louvain monum.*, 240). — Malines, av. 1450 (Van Caster, p. 10) : 2e ch. v. 1520 sur le Quai au Sel. — Nivelle, ch. anc. (Gramaye, p. 7). — Roanne (entre) et Stoumont, ch. dans un bois. — Waenrode, doy. de Disthem, av. 1730 (*Anal*, XII, 109). — Wasmes. — Audeney-Briffoeil, ch. octogonale avec dôme et lanterne. Ruine.

Autels ou chapelles d'églises.

Monuments anciens : Ypres, égl. des Fr.-Mineurs, av. 1255 (Vanden Pereboom, *Ypriana*, VI, 275). — Tournai, égl. S.-Brice, vers la fin du XIIIe s. ; et à N.-Dame, av. 1329 (Le Maistre d'Anstaing, *Recherches*, I, 238). — Bruxelles, S. - Laurent,

XIVe s. (*Anal.*, V, 85). — S.-Quentin, bénéfice, 1477 (*Anal.*, VI, 130). — Léau, S.-Léonard, 1507 (Piot, *Notes hist. s. la v. de Léau*, Gand, 1844, p. 24). — Tournai, S.-Jacques, av. 1541 (Cloquet, p. 93).

Autels antérieurs à 1558, d'après les *Analectes*, t. I et II : Alphen, égl. par. — Aubel, doy. de Maestricht. — Beaumont. — Beverloo. — Bilsen (Tongres). — Blaarthem, égl. S.-Lambert. — Bouvignes, égl. par. — Buvingen, égl. par. — Chastres. — Coarsel. — Curange. — Diepenbeek. —Diest, à l'hôp. S.-Eloi. — Flémalle. — Fooz. — Gerdinghen. — Gorssam. — Grand Leez. — Hackendover. — Ham-sur-Heure. — Hasselt, égl. S.-Quentin. — Heer. — Heerlen. — Heeze. — Helchteren. — Helmont. — Herck-Saint-Lambert. — Houtain. — L'Evêque. — Houthaelen. — Jemeppe-sur-Meuse. — Kermpt. — Latinne. — Lavis. — Liège, à S.-Pholien, et dans l'anc. égl. S.-Thomas aujourd'hui disparue (*Anal.*, I, 252). — Limal. — Maestricht, égl. S.-Jean-B. — Mouland. — Moustier-sur-Sambre. — Nivelles, égl. S.-André. — Peer. — Randerath. — Riel. — Roermonde.— Rummen, dans la chapelle de Graesen. — Saint-Trond, égl. Ste-Marie. — Sauvenière. — Statthe et Wanze, Hainaut. — Waremme. — Zolder. — Zonhoven.

Autre série d'après les tomes III et suiv. des *Analectes* :

Amas, doy. d'Ouffet. — Ambresiniaux. — Bastogne. — Bolland. — Comblain-Faison. — Ferrière. — Floreffe, abbaye de — av. 1592 (*Anal.* VIII, 434). — Grand-Rosière-Hottomont. — Herenthals, Ste-Waudru, XVIe s. — Herstal, av. 1558. — Jupille. — Liège, à S.-Germain, S.-Mengold et S.-Séverin (*Anal.*, III, 167-9). — Limbourg. — Marters of inde Haege (Breda), égl. par. — Moll, av. 1732. — Osterhout (Breda), av. 1566. — Pepingen, dans ch. S.-Martin, av. 1623. — Perwez. — Petit-Rechain. — Raevels, égl. S.-Gervais. — Rotselaer, av. 1559 (*Anal.*, XVIII, 12). — Sprimont. — Terbanck, av. 1672 (*Anal.*, X, 64). — Saint-Quentin, av. 1730. — Vlackhem (*Anal.*, XII, 116).

Troisième série, d'après divers ouvrages :

Affighem, à l'abbaye d'— (Wauters, *Env. de Br.*, II, 588).— Anvers, cathédr., av. 1798, et S.-Jacques. — Bruges, Notre-Dame. — Bruxelles, S.-Géry, av. 1600 ; couv. des Fr.-Mineurs (Sanderus, *Chorogr.*, III, 61). — Erkelens, égl. par., av.1652 (Polius, *SS. J. et A.*, 190).—Everbode, égl. de l'abbaye, autel par Schneemaeckers (Anvers 1640-). — Louvain : S.-Pierre, avec statue anc. ; S.-Quentin ; S.-Michel, avec statue et inscription : *Virginis sine labe Parenti dicatum : S. Annæ* ; couv. des Fr.-Mineurs (Sanderus, *Chor.*, III, 134) ; Ste-Gertrude, XVIIe s. : *In altari S. Annæ, hebdomadibus singulis, duo sacra.* Le mardi, on devait y chanter Laudes (A. Jacobs, *L'Abbaye de S.-Gertrude à Louvain*, p. 169). — Malines, N.-D. au delà de la Dyle, av. 1727 ; S.-Rombaut, autel construit en 1699 par Jean Van den Steen pour la corporation des maçons : les outils du métier sont taillés dans la frise ; autre autel dans la chapelle Priesterskelder. — Roesendael, égl. de l'abbaye, av. 1570 (Wauters, *Env.*, II, 662). — Termonde, bénéfice (Gramaye, 661). — Tournai, S.-Nicolas, av. 1606 (Cloquet) ; cathédrale, autel construit au XVIIIe s. par le tournaisien Carré avec tous les défauts des œuvres architecturales de l'époque (Rozière, *Tournai anc. et mod.*, 1864, 383). — Vieux-Héverlé, Couvent des Célestins, av. 1522.

DIVERS.

Communes, villages, hameaux, etc. : Ellignies – S.-A., Cne de Tournai ; Lavaux – S.-A., Cne de Dinant ; S.-A., Cnes de Hamme et de Waesmunster, Termonde ; S.-A., Cne de Celles, Liège. — S.-Anne-Pede, près de Bruxelles ; S.-A., près de Nivelles. Près d'Anvers, Tête-de-Flandre, ou S.-Anne, sur la rive gauche de l'Escaut. Hameau à Cambron-S.-Vincent. Saule S. A. près de Nivelle. Marais S.-A., près de Mons. A Louvain, marché S.-A. Portes à Nivelles (Gramaye, 7) et à Tirlemont, av. 1651 (Bets, *Hist. de la v. de Tirlemont*, 1861, II, 28).

Monastères, couvents.. : Alost : carmélites en 1632 (*Acta SS.*, *Vita S. Teresiæ*). — Anvers : clarisses en 1496. — Bruges : chartreusines en 1348, *alias* 1350, *alias* 1363 (Miraeus, *Origines*, 35 ; Sanderus, *Flandria ill.*, II, 127). — Bruxelles : Carmélites, 1607, *alias* 1611 (Miraeus, *Op. dipl.*, III, 647 : *Acta SS.*, S. Térèse). — Diest : Couv. de Sœurs Grises sous le nom de *Val Sainte-Anne*. — Enghien : Augustins en 1254 (T.) — Liège : Augustins, en 1515 (Nicolas de Tombeur. *Prov. belg. ord. Eremitarum S. Aug.*, in-fol., 1725). D'autres assignent au XIIIe s. la fondation de ce couvent. — Rochefort, dioc. de Namur, Sœurs de .S.-A.

Asiles, Hôpitaux, etc... Anvers : *ptochotrophium* en 1412, mentionné par Papenbroeck (*Ann. Antuerp.*, I, 268, et Scribani, p. 111 ; en 1400, suivant Diercxsens, *Antuerpia*... IV, 384). Chapelle et hospice des tondeurs de drap, fondé en 1596, *alias* 1600, par Simon Rodriguès, rue de l'Empereur (Scribani, p. 115 ; Génard, *Anvers à travers les âges*, II, 393). — Courtrai : Sœurs hospit. de S.-A. — Gand : hospice av. 1598 (Gramaye, p. 24). —Lierre : *xenodochium*, av. 1598 (Gramaye, p. 35). — Tournai : Asile pour les veuves, fondé par l'abbé Carpentier, rue de la Plancque.

Collège : à Louvain, fondé en 1535 par Nicolas Goblet.

Confréries : Gand : confrérie de 1101 ; corporations des sculpteurs, bateliers, fripiers. — Enghien : arbaletriers. — Enghien, Tamise, Ronsbrugge-Harring, Staden, Middelbourg, Vilvorde : Chambres de Rhétorique. — Liège, Bruges, Dixmude, Bottelaere, Bruxelles, Louvain (1509). — Malines : maçons et poissonniers. — Liège, fripiers. — Valenciennes : chaussetiers.

PAYS DIVERS

Hollande. — Danemark. — Suède et Norvège — Russie. — Pologne — Autriche-Hongrie (Moravie, Bohême). — Suisse.

Nous groupons dans cet article quelques pays sur lesquels nous possédons moins ou presque pas de renseignements. Le lecteur est déjà suffisamment informé au sujet de nos moyens d'action et surtout de transport. Et par exemple, tout ce que nous avons pu savoir de la Serbie, c'est que sainte Anne est la Patronne de Scopia, sa capitale. Il est vrai que c'est quelque chose, et comme une indication pour le reste du pays. De même, si rapide que soit notre course, ce sera encore un plaisir de retrouver, sur des points si divers et parfois si éloignés les uns des autres, les mêmes sanctuaires, les mêmes souvenirs d'un culte autrefois cher à toutes les nations d'Europe.

* * *

Hollande.

A l'heure où nous revoyons, pour revivre un peu de passé, ces notes déjà vieilles, Georges Normandy vient de chanter la Hollande :

> ...le Nord glorieux, superbe et triomphal,
> Le Nord aux reins d'acier, le Nord au front énorme...
> Le Nord aux pins dressés dans le vent qui déferle !...
>
> Les bois blonds automnaux, les haies d'or et de cuivre
> Squamment l'immensité des bruyères désertes ;
> Un sapin rectiligne étend son ombre verte
> Contre un chaume esseulé où il ferait bon vivre...
>
> Après Bréda, Dordrecht luit dans les feuilles d'ombre
> De ses parcs aux allées de songe où des eaux pleurent,
> Et sur les toits roses, bleus et bruns des demeures,
> Ruissellent les sons clairs, tombés du beffroi sombre...
>
> Et Rotterdam surgit : vieilles maisons étranges
> Plongeant dans l'eau qui dort leur image à l'envers,
> Hauts navires hanchus, aux proues décorées d'anges,
> Et sur les quais jonchés des voix claquant dans l'air...
>
> Voici Gouda : roseaux jaunes en étendues,
> Pacages pointillés de corbeaux gris en bandes ;
> Et voici Breukelen où des abois se scandent
> Près des meules de blé dans l'espace étendues...

La nuit se clôt. La paix devient religieuse...
Alors un grondement naît, grandit, monte et tonne...
Je t'aperçois enfin, fumeuse en cet automne,
Amsterdam ! ô cité sonore et glorieuse !...

Les *Guides* de voyage ne parlent pas un langage moins magnifique, et qu'a donc de particulier la Hollande pour émouvoir à ce point les artistes, artistes de la plume, comme ceux du pinceau ou du burin ? A propos et en passant, sait-on qu'il n'y a pas de prix pour le moindre carré de papier signé ou non signé d'un graveur des Pays-bas ? — la facture ne trompe jamais. C'est M. Vitet qui l'affirme et les américains corroborent — au moins pour ce qui est du prix.

Aux agréments du style s'ajoute chez M. Jean d'Ardenne, notre guide, l'intérêt du sujet, et nous l'écoutons avec un double plaisir :

" Sur la frontière de Belgique, près de Westcapelle, la puissante tour de Sainte-Anne apparaît, et plus loin le beffroi de l'Ecluse (Sluis en Hollandais) montre son chapeau à pointes multiples. De hautes bornes indiquent la limite des deux pays.

" *Sint-Anna-Ter-Muiden* ! C'est déjà toute la Hollande en ce qu'elle a de grâce champêtre, de douce et souriante tranquillité. Ce petit village de Sainte-Anne qui se présente tout de suite à la frontière semble souhaiter la bienvenue au voyageur, et lui donner un échantillon du pays, échantillon que sa modestie ne rend que plus séduisant. Une place minuscule, proprette, avec la fontaine commune à l'écusson de la cité, le soleil, la lune, une ancre et cette inscription S. P. Q. S. A. T. M. (*Senatus Populusque Sanctæ-Annæ-Ter-Muiden*), le Sénat et le peuple de Sainte-Anne-Ter-Muiden ; alentour les maisonnettes avenantes que l'on sait et un délicieux cadre de jardins, de frondaisons touffues !

" Puis l'énorme tour hantée par le vol de corneilles croassantes. Elle se dresse dans une paix somnolente émergeant des prairies et des vergers. Elle a l'air gênée ; sa propre masse l'embarrasse ; on dirait qu'elle se demande pourquoi elle est plantée là, dominant quelques bicoques pareilles à des jouets de Nuremberg et quelques troupeaux vautrés parmi les herbes le long des rigoles bordées de saules.

" C'est toujours la même histoire : le polder qui s'étend ici jusqu'au rempart de l'Ecluse était le lit du Zwynn. Ce paisible village zélandais, plongé dans un sommeil de ruminant au milieu de grands pâturages silencieux, s'élevait jadis au bord d'une eau profonde, sillonnée de vaisseaux. Sainte-Anne était la forteresse qui commandait la rive occidentale du port, et qui repoussa la première attaque dirigée par Maurice de Nassau en 1604, lorsque les Hollandais entreprirent le siège de l'Ecluse[1]. "

Un livre en appelle un autre, et après le *Guide* aux descriptions enchanteresses, il convenait de consulter l'histoire pure et simple. Sainte-Anne-Ter-Muiden et Sluis, ou l'Ecluse, sa voisine, prenaient alors tout l'intérêt des lieux célèbres, célèbres comme par exemple, tous les champs de bataille, car en effet toutes deux avaient été témoins jadis de luttes héroïques. L'histoire nous

rappelait en particulier la grande bataille navale engagée ici en 1340 entre Edouard II d'Angleterre et Philippe de France, et si désastreuse pour notre mère-patrie. Les quatre cents vaisseaux français montés par quarante mille hommes durent en effet se retirer devant la force ennemie, après neuf heures d'une lutte désespérée et la perte de quinze mille combattants. Quatre mille Anglais avaient péri, mais la victoire leur restait.

Le guide florianesque et l'histoire tout à fait épique, c'était plus qu'il n'en fallait pour nous pousser vers Sainte-Anne-Ter-Muiden, alors qu'une année (1892), nous en étions si près, c'est-à-dire en Belgique.

Un 28 juillet, à Sint-Anna-Ter-Muiden, il n'y a guère de " corneilles croassantes, " mais il y a bien tout le reste qu'a promis le *Guide* : les " rigoles bordées de saules, " les " bicoques pareilles aux jouets de Nuremberg, " le S. P. Q. S. A. T. M. ; il y a la forteresse, " au moins en esprit, mais en réalité " l'énorme tour hantée " — hantée par notre imagination. Elle est énorme en effet, et vraiment imposante avec sa masse carrée pouvant mesurer trente pieds de face sur une hauteur proportionnelle, et ses doubles contreforts aux quatre angles.

Il est difficile de dire l'impression que produisent ces monuments d'un autre âge quand, surtout comme celui-ci, ils entrent dans le domaine d'une étude qui vous tient au cœur ; qu'ils semblent en quelque sorte vous reconnaître, et prendre une voix pour vous parler d'un sujet qui leur est cher comme à vous! " Il faut avoir un passé à soi, a-t-on dit, pour goûter le langage des ruines " mais il ne fallait qu'un tout petit peu de dévotion à sainte Anne pour comprendre et sentir ce que nous disait la grosse tour de Saint-Anne-Ter-Muiden.

En somme, elle aussi n'est plus qu'une ruine, car où est allée l'église qui l'enveloppait ou la supportait ?

A côté, à notre gauche, une construction en brique relativement récente, toute petite, avec tout juste deux fenêtres, venait tant bien que mal s'y ajuster, terminée à l'autre bout par une miniature de sacristie ou de vestiaire.

A l'intérieur — car fort heureusement la porte de la tour était ouverte et nous avions pu entrer — à l'intérieur, au-delà du vestibule formé par la tour elle-même, nous trouvions, au lieu d'une nef l'église et d'un autel, une salle carrée de vingt pieds à peu près, avec une chaire-pupitre au fond— ces horribles commodités de l'éloquence protestante—et des Bibles sur les bancs. La chère Sint-Anna de Hollande était froide, petite, mesquine, presque sans âme.

Revenu au dehors, nous essayions de nous consoler en reconstruisant par la pensée le vieux sanctuaire. D'ailleurs des lignes de soudure descendant des quatre côtés de la grande tour nous y aidaient, en dessinant parfaitement les anciennes nefs. La tour, nous semblait-il, avait dû occuper le centre de l'édifice, tandis qu'à ses quatre pans venaient s'abouter des ailes, formant, ainsi placées et réunies, une parfaite croix grecque. Quant à la date, chose importante, le monument jugé par ce qui en restait devait être du XIVe siècle finissant.

Allions-nous repartir sans rien plus savoir ? Il devait y avoir dans l'endroit des gens renseignés, au moins un pasteur, et sans discuter les chances d'une

déconvenue, une grande envie de savoir davantage nous entraîna vers lui. Il fut en somme très aimable malgré des alternatives de confiance et de méfiance. Il nous dit que la grande tour de son église était en effet du XIVe siècle ; que l'ancienne église avait été détruite, sauf la tour, pendant l'invasion espagnole, au dix-septième siècle ; que la nouvelle datait de 1650 environ, et qu'elle appartenait alors depuis plus de cinquante ans à la Réforme ; que la partie catholique de la population allait entendre la messe à Sluis et que cette résurrection du catholicisme était relativement récente, Saint-Anna étant toute protestante au commencement du siècle, etc. Un livre dont il nous traduisit quelques passages se trouva confirmer tous ses dires (H.Q. Janssen, *Sint-Anna Ter-Muiden*, in-8 Middelburg, 1850), et il eut l'obligeance, quand nous allions prendre congé, de nous prêter une photographie de son église, à condition qu'elle lui revînt, dès qu'elle aurait été copiée, ce qui fut fait dans les vingt-quatre heures. — Et merci à l'aimable pasteur, comme à la Bonne Sainte qui lui avait inspiré une telle complaisance. A l'église catholique de Sluse elle a son autel, et une belle plaque commémorative y rappelle un de ses miracles. Un jour peut-être reviendra-t-elle à la vieille tour qui garde son nom et l'appelle toujours.

La poésie nous invite encore et nous voudrions que ce fût l'hymne liturgique proprement dite, étant donné que la Hollande, Utrecht par exemple, faisait déjà la fête de sainte Anne dès le XIVe siècle. Malheureusement, le poète, pour l'instant, est l'écrivain né sceptique et frondeur qui tournera plus tard en ridicule les moines, les prêtres, les papes, les théologiens scolastiques ; se moquera du culte des images, des reliques des saints, des pèlerinages; traitera de sots et de superstitieux les marins qui font des vœux à la sainte Vierge ou à d'autres saints pour éviter les naufrages. On a reconnu ERASME, et peut-être quelques-uns de nos lecteurs ignoraient-ils que Erasme, en effet, a écrit en l'honneur de sainte Anne tout un poème de quatre-vingt-quatorze vers, et un poème religieux comme le sujet même. Il a pour titre : *Rythmus iambicus in laudem Annæ aviæ Jesu Christi*, et se trouve au cinquième volume des *Opera omnia* publiés à Leyde en 1704. Ecoutons-en le début :

Salve, parens sanctissima
Sacro beata conjuge,
Sacratiore filia,
Nepote sacratissimo.

C'est noble et pieux ce " salut à la femme très sainte qui eut pour époux un saint comme elle, pour fille l'Immaculée, pour petit-fils le Dieu de toute sainteté. " Et le poète, toujours grave à nous étonner, raconte, sans une ombre de scepticisme, toute la légende de la Sainte, comme l'ont fait les hagiographes de profession. Il croit à tout, à la longue stérilité, aux larmes et aux prières des deux saints époux, aux paroles repoussantes du grand-prêtre, à l'apparition de l'ange, à la rencontre sous la Porte dorée. Bien plus, il finit par une prière, et si simple, si vraie, qu'il faut l'entendre :

" O Mère, trois fois, et quatre fois, et cent fois heureuse ! Puisque tu le peux, viens en aide, nous t'en prions, à ceux qui te vouent leur culte filial. Ton patronage nous permet toujours d'espérer, quelque chose que nous demandions, parce que tu n'as qu'à vouloir pour que la Vierge, ta Fille, veuille aussi ; parce que, à son tour, le petit Jésus ne saurait rien refuser à sa Mère qui le prie ; parce que, enfin, le Père aime son Fils, et qu'un père aimant son fils ne peut non plus rien lui refuser ".

Il reste quelques autres vestiges de l'ancien culte. Et par exemple, c'est à Deventer en 1478, qu'arriva ce prodige dont nous parlions ailleurs (Angleterre). Un " tableau cloant " renfermant l'image de sainte Anne, s'ouvrit soudain au moment où le roi Edouard IV, depuis quelques temps exilé en Hollande, avait pris le parti de regagner son pays. Où est-il maintenant ce "tablet" merveilleux ?

Quant aux notes qui vont immédiatement suivre, nous les devons à un vieil ouvrage intitulé *Batavia Sacra* et signé de douze initiales : T. S. F. H. L. H. S. T. L. P. V. T., alphabet qui nous reste inexplicable, mais peu importe puisque nous avons des faits.

Ainsi à Delft, sainte Anne était la patronne d'un monastère de femmes et d'une confrérie. De plus elle avait une chapelle dans l'église Saint-Hippolyte.

Elle en avait une autre à Gouda dans l'église Saint-Jean-Baptiste, et de même à La Haye dans l'église Saint-Jacques.

A Leyde, un hospice pour les veuves et les filles pauvres lui avait été dédié en 1507 par Wilhelm Brouwer et sa femme Sophie de Wilhelm.

A la cathédrale de Harlem, Nicolas de Hontem, consul, de concert avec sa femme Aleyde, avait érigé un autel pour la confrérie de sainte Anne, et cette confrérie était tenue de faire dire une messe le mardi de chaque semaine en l'honneur de sa patronne. On sait que dans la vieille Europe, le mardi était consacré à la Sainte. C'est l'Allemagne, pense-t-on, qui a la première établi cet usage.

On retrouve cette messe septimanale à l'église de Northgo (ou Noertich, comme on dit aujourd'hui), et nous voyons que, en 1570, on la chantait solennellement. Même observance à Saint-Mathias de Warmond[2].

A ces renseignements fournis par le pieux in-folio, nous ajoutons pour finir — finir trop tôt à notre gré — une confrérie du XVe siècle à Gouda[3], un couvent de Franciscains à Harlem, avant la Réforme ; la *Sint-Annenlant* en Zélande ; une *Saint-Anna Parochie* dans la Frise occidentale, et une autre, au-dessus de Groeningen[4] : un petit livre de dévotion publié par un auteur anonyme d'Amsterdam autour de 1720.[2]

DANEMARK (ET SLESWIG)

La renaissance catholique en Danemark date de l'année 1848, où Frédéric VII proclama définitivement pour tout son peuple la liberté religieuse. A ce moment le nombre des catholiques à Copenhague était de 550 âmes. L'extermination du catholicisme avait été telle et les lois si draconiennes que pas une île,

pas un village, pas une seule famille danoise n'avait gardé la foi des aïeux.

Le Danemark compte aujourd'hui après 72 ans, 12.000 catholiqués répartis en 24 paroisses, parfaitement organisées, dont cinq à Copenhague : Saint-Anschaire, Notre-Dame du Rosaire, le Saint-Sacrement, Sainte-Anne et Saint-André.

La belle place Sainte-Anne, bordée de grands palais et ornée de statues, rappelle aussi, comme l'église de ce nom, le souvenir de l'ancienne dévotion danoise. Un concile tenu à Copenhague en 1425 rendait en effet ce décret significatif : " Nous statuons que la fête de sainte Anne, mère de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, soit à l'avenir célébrée chaque année, dans toute notre province, le lendemain de la conception de la Vierge, et qu'il y ait ce jour-là vacance de travail pour le peuple[1]. "

De cette ancienne liturgie il est resté quelques hymnes dans les bréviaires de Sleswig, de Roskilde et d'Aarhus ; une séquence de belle inspiration, des offices rimés dont l'un offre cet invitatoire :

Adsunt Annæ grata sollemnia,
Laude dulcisona plaudat Ecclesia.

Suède et Norvège.

Les réformateurs du xvie siècle, ainsi que nous avons pu le constater déjà, n'ont pas réussi à détruire tous les monuments de l'ancienne piété catholique. Ici et là, de vieux manuscrits, de vieux incunables ont échappé à leurs perquisitions, ou bien ils les auront jugés inoffensifs. C'est ainsi que pour la Suède et la Norvège, des hymnes, séquences, offices rimés y attestent l'existence d'une fête en l'honneur de notre Sainte aux xive et xve siècles. A Skara, Upsal, Lincopen, Vadstena, Strengnaès, Lund, la fête revêt un caractère de solennité, comme l'indique l'emploi de la séquence à la messe. A Trondhiem, c'est tout un office rimé, invitatoire, antiennes, répons, qui célèbre la Sainte :

Florens sanctimonia
  Jam gravis ætate ;
Plena magna gratia
  Audet caritate.

Anna plorat et implorat
  Dona Sancti Spiritus ;
Cœlum rorat et irrorat
  Gratiam divinitus...

Dans un hôpital dit " de Sainte-Brigitte, " la même fête aurait eu lieu dès le xive siècle, ainsi qu'en témoigne un codex du Vatican cité par le Père Dreves. Notons au moins cette douce prière :

  Dele nostras
Anna, miserias ;
  Deus in te
Monstrat eximias
Virtutes potentiæ
Dotesque clementiæ.

  O Maria,
Dulce refugium,
  Confer Annæ,
Per patrocinium,
Nos sanctorum gaudiis
Perfrui perpetuis.

Un passage des *Revelations* de sainte Brigitte nous est déjà connu(*M.-A*.627). On dit que " cette illustre princesse étant à Jérusalem en 1378, entrait souvent dans la demeure d'Anne et de Joachim. Elle connaissait la mère de Marie ; elle avait reçu de ses reliques à Saint-Paul-hors-les-Murs, et durant une extase, s'était entretenue avec elle[2]. " On ne peut douter que dans son pays et les nombreux monastères qu'elle y fonda, elle ait recommandé de parole et d'exemple une dévotion qui lui était chère.

Dernier détail : A Aure, en Norvège, dans l'ancienne église dédiée à Marie, on voyait un autel de bois qui, malheureusement, a été brûlé. Sur le bas-relief central apparaissaient la Vierge et sainte Anne. On le considérait comme d'une extrême antiquité.

Russie.

La revue Allemande *Der Katholik* annonçait en 1903 qu'un Livonien germanophile, mu par une pieuse et patriotique pensée, avait pris à tâche de recueillir scientifiquement les détails relatifs au culte des saints dans l'ancienne Livonie, l'Esthonie, la Courlande. Ses notes couvraient une douzaine de pages dont deux se rapportaient à notre Sainte. — Nous savons par ailleurs que l'évêque Magnus Olaï, d'Abo, en Finlande, dans la première moitié du xv[e] siècle, s'occupa avec zèle de la splendeur du culte catholique ; édifia à la cathédrale la chapelle du Saint-Sacrement, et fonda les confréries de Sainte-Anne et des Trois-Rois[3].

La Russie du reste a subi de bonne heure l'influence byzantine, surtout en art, et si rien n'était plus cher à la peinture orientale que la *Légende de la Vierge*, et particulièrement celle de son enfance, on n'est pas surpris de rencontrer cette même légende traitée à la façon byzantine à Saint-Sophie de Kiew, à Saint-Georges de Ladoga, à Stoudenitsa, à Nereditsi près de Novgorod.

Aux anciennes confréries signalées ailleurs s'ajoute un grand ordre de chevalerie, " l'Ordre de Sainte-Anne. "

Fondé à Kiel, en Prusse, en 1735, par Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, il fut introduit en Russie par son fils, Paul III, vers 1762. Quand Paul I monta sur le trône en 1796, il fit reconnaître cette fondation de son grand-père, comme institution nationale, divisa l'ordre en trois classes, accessibles aux indigènes et aux étrangers, et décréta que les chevaliers de Saint-André porteraient aussi la décoration de Sainte-Anne.

L'ordre conserva cette organisation jusqu'en 1815. A cette époque, l'empereur Alexandre y ajouta une quatrième classe réservée aux militaires, et dont les membres portent la décoration émaillée sur la garde de leur épée. Pour entrer dans la première classe, il faut avoir le rang de général-major.

La fête de l'ordre est célébrée le 3 (14) février. La décoration consiste en une croix pattée dont l'écusson porte le chiffre de sainte Anne et la plaque, la devise *Amantibus pietatem justitiam et fidem. Aux amis de la crainte de Dieu, de la justice et de la fidélité.* Les chevaliers de la première classe la suspendent à un large ruban clair avec deux minces lisérés jaunes, passé en écharpe de

gauche à droite. Les chevaliers de la deuxième classe la portent à un ruban plus étroit passé en sautoir ; ceux de la troisième l'attachent à la boutonnière.

La décoration de la première ou de la deuxième classe, enrichie de rubis, et, dans les angles, de brillants, ou surmontée de la couronne impériale émaillée, était une distinction particulière dont l'empereur Nicolas récompensait les services extraordinaires.

En 1818, il y avait 1,020 chevaliers de la première classe, 5, 410 de la seconde, 31 de la troisième, et 10,220 de la quatrième.

L'ordre peut être conféré à tout ecclésiastique qui aura converti au moins cent individus non chrétiens ou cent hérétiques ; érigé, sans le secours de la couronne, des couvents et des églises ; rempli avec distinction, pendant au moins cinq ans, des charges gratuites, ou qui se sera distingué dans les sciences [4].

Aujourd'hui, une des plus belles églises de Saint-Pétersbourg porte le nom de la Sainte.

Pologne.

In Polonia celebris est hujus Sanctæ veneratio, disent les Bollandistes : " En Pologne le culte de sainte Anne est célèbre. " Le préambule à la Vie du bienheureux Simon de Lipno nous apprend que le Père Nicolas Sokolniki, prédicateur très zélé et très aimé du peuple, ne manquait jamais, dans chacun de ses sermons, de prêcher cette dévotion qui était la sienne par excellence, et que tous les mardis, la chapelle de la Sainte s'emplissait d'une grande foule. La douce Patronne se souvint de lui et ce fut un mardi, l'an 1522, qu'il s'endormit dans le Seigneur [5]. "

Le missel de Cracovie imprimé à Venise en 1532 dit de la fête qu'elle est " nouvellement établie, " mais " qu'elle existe depuis longtemps : " *Nova festa nunc adsunt sed diu gesta.* Cette séquence mérite d'être citée ici même :

45. Séquence.

1a. Omnis mundus
Decantet et sit iucundus,
Alleluuia !
1b. Nova festa
Nunc assunt sed diu gesta
Res miranda.
2a. Virga Jesse produxit,
De qua Christus illuxit
Sol de stella.
2b. En dilecti pariter
Vixerunt feliciter
Fide clara.
3a. Tandem illis visio
Monstratur ab angelo
Pari forma.
3b. Crediderunt nuntio,
Nec horum devotio,
Fit corrupta.
4a. Post hæc Anna credidit
Et Mariam peperit
Valle nostra.
4b. De qua Christus nascitur,
Ejus lacte pascitur
Carne sumpta.
5a. Iste Dei filius
Missus erat cœlitus,
Sed hunc plebs Judaica
Damnat cæca.
5b. Inde crucifigitur,
Lancea perfoditur.

Fecit hæc per delicta
Plebs prædicta.
6a. Jesu, nos adjuva
Cum matre Maria,
Educ de valle
Hac misera,
6b. Ad cœli gaudia
Ubi tu cum Anna
Regnas et matre
Puerpera [6].

Le *Bullaire romain* nous affirmait plus haut l'existence, au XVI[e] siècle, de confréries de sainte Anne dans la plupart des villes et villages de Pologne. Nommons en particulier Varsovie, Lomza, Vilna, Wartha, Lemberg. Le culte était encore en pleine vigueur en 1750 quand le Père Jean Korsak, jésuite de Varsovie, célébrait la Sainte dans la langue de son pays en ce gros volume de cinq cents pages, dont il a été question ailleurs.

Une église moderne à Cracovie prouverait peut-être la persistance d'une dévotion plusieurs fois séculaire.

AUTRICHE-HONGRIE (MORAVIE, BOHÈME)

En ces nouvelles régions, la fête de notre Sainte, au moins ici et là, date de fort loin. Les Bénédictins de Brixen la célébraient déjà au XIII[e] siècle ; on la rencontre au XIV[e] siècle à Kremsmunster, Marienberg, Lilienfeld, Seckau ; à Gratz, en Styrie ; à Erztergom (Strigonium) en Hongrie ; et il va de soi qu'elle est encore plus répandue au XV[e] siècle. Les quelques hymnes et offices rimés que nous donnerons plus loin, s'il y a place, nous fournissent un précieux renseignement sur ce point, et c'est le point capital. Quant à leur mérite littéraire, quiconque a un peu d'oreille goûterait cette musique délicieuse où les mots viennent d'eux-mêmes et la rime sans aucun effort. C'est prodigieux.

Le pèlerinage le plus ancien de l'Autriche, et encore aujourd'hui le plus fréquenté, est celui d'Annaberg, au diocèse de Saint-Polten (Saint-Hippolyte). Là, en 1217, l'abbé Gerhard de Lilienfeld avait établi des religieux cisterciens à la garde d'une petite chapelle dédiée à Jésus, Marie et Anne. L'affluence des visiteurs grandissant toujours, la chapelle fut reconstruite en 1327, bénite par l'évêque Albert de Passau, et porta dès lors le nom de notre Sainte. Plusieurs papes, des évêques, des abbés, des membres de l'aristocratie autrichienne, des souverains même, entre autres l'impératrice Eléonore, l'infante d'Espagne Marguerite, l'empereur Léopold I et la grande Marie-Thérèse se plurent à l'enrichir de nombreux privilèges, de terres, de revenus et de dons précieux. Au dernier siècle, le père de l'empereur François-Joseph, l'archiduc François-Charles, s'y rendait régulièrement tous les ans.

Annaberg est un village d'une trentaine de maisons, situé sur la route de Saint-Polten à Mariazell. Mariazell en Styrie est le plus grand pèlerinage de toute l'Autriche ; on y vient non seulement de la Styrie, de la haute et de la basse Autriche, mais encore de la Moravie, de la Bohême, de la Hongrie, même de l'étranger. La route qui conduit de Saint-Polten à Mariazell est continuellement sillonnée par les pèlerins qui vont, soit seuls, soit par petits

groupes, soit en grandes caravanes, offrir leurs prières à la sainte Vierge, mais qui s'arrêtent tous en passant au village d'Annaberg, et la plupart, toute la nuit, pour rendre leurs hommages à la mère de Marie.

L'église et le presbytère attenant sont précisément à l'entrée du village. On les voit de très loin, et leur masse imposante produit un excellent effet. Le village est situé sur une hauteur d'environ trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. L'église est grande et d'une belle architecture. On y reconnaît deux époques différentes. Le sanctuaire est beaucoup plus ancien que la nef, et formait autrefois toute la chapelle. Sur l'autel on remarque un groupe en bois de la Vierge et de sainte Anne tenant entre elles l'Enfant-Jésus.

Nous ne savons rien de la chapelle Sainte-Anne qu'on nous indique entre Ingelsberg et le Rastetzen, mais celle de la cathédrale de Salzbourg appartient à l'histoire, et la *Germania Sacra* en fait mention. En 1417, Eberhard III, archevêque de cette ville, la dota d'un nouvel autel avec tabernacle et d'une lampe à perpétuité. Plus tard, en 1591, Jean Lampl, seigneur de la cour, la fit renouveler, et après l'incendie qui suivit de près, l'archevêque alors régnant reprit le travail en faisant de grandes dépenses pour l'ornementation [7].

Un autre sanctuaire très cher aux fidèles est celui de Wiesmath, au diocèse de Vienne. La chapelle est située sur une montagne qui a pris le nom de la Sainte. On s'y rend en pèlerinage de tous les environs et de fort loin. C'est une chapelle isolée, dépendante de la commune et de la paroisse de Wiesmath qui l'a rachetée en 1803 pour la rendre au culte, car elle avait été sécularisée en 1782. Elle date de 1509, est très jolie en son style gothique et " mériterait, dit un auteur, d'être restaurée. "

Le Tyrol, au xve siècle, faisait de la Sainte-Anne une fête solennelle, si tel est le sens de *tua celebrant solemnia* d'un office rimé que nous possédons. On ne peut douter en tout cas de sa dévotion envers la Sainte à lire cet office d'un bréviaire de Gries, et surtout la séquence *Luce lucens in æterna* d'un missel de Brixen. (*Infra*, n° 62). Autrefois nous avons cru que la poésie liturgique pouvait se traduire et nous risquons cet essai de 25 ans passé.

1a. Astre qui brilles dans l'éternelle aurore, lampe toujours ardente, nous apportant la lumière ;

1b. Bienheureuse Anne, du lac ténébreux où nous voguons, fais-nous monter jusqu'aux foyers lumineux.

2a. Lumière du monde, tu as produit un astre nouveau, incomparable, plus brillant que le soleil.

2b. Car c'est de toi qu'a rayonné cette étoile des mers, dont l'éclat illumine les océans immenses.

3a. Née de race royale, ta naissance le cède à un privilège plus spécial et plus doux encore,

3b. Puisque tu es la Mère d'une enfant telle que l'humanité n'en a jamais produit de comparable.

4a. Tu es l'ouvroir céleste où la Trinité divine s'est tissé un vêtement d'humanité :
4b Fait merveilleux qui trouve sa preuve dans la chair du Christ, cette chair qu'il garde encore au milieu de ses fêtes du ciel.
5a. Ta chair et ton sang, c'est cette chair et ce sang du Christ, descendu de toi en ligne droite par l'intermédiaire de Marie.
5b. Et cette virginale enfant fut le sceau de ton alliance avec Dieu, comme le gage de ta noblesse sans égale.
6a. Tu es la fin de toute tristesse, la source de toute joie, toi dont le sein béni de Dieu
6b. Nous donne l'enfant de grâce, Mère du soleil de justice, victorieuse de tout mal.
7a. Et ta puissance est sans borne, depuis que la suprême majesté du ciel t'a glorifiée d'une telle maternité.
7b. Donne donc la paix à ceux que tourmente une puissance ennemie, et des richesses abondantes aux victimes de la pauvreté.
8a. Nous t'en prions, o Mère si bonne, comble des biens de la grâce tes pauvres de la vie présente,
8b. Afin que, riches de tes bienfaits, après les combats de la terre, nous partagions les trônes des élus triomphants.

A Inspruck, en 1607, l'archiduchesse Anne-Catherine de Gonzague, fille de Guillaume III, duc de Mantoue et femme de Ferdinand d'Autriche, fondait un monastère de Sainte-Anne pour les religieuses tertiaires de l'Ordre des Servites, et pour mieux marquer sa dévotion envers sa patronne, elle ordonnait à toutes les tertiaires de porter le nom d'*Anne* avec celui d'une autre sainte[8]. Dans la même ville, sur la rue Marie-Thérèse, on voit un monument appelé la "Colonne de Sainte-Anne", élevé en 1706, en reconnaissance d'une victoire remportée sur l'ennemi. L'inscription porte :

Of hostes tam Bavar(or)um quam Galtum,
A. MDCCIII Tyrolim invadentes, repulsos.

En Autriche comme en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie, sainte Anne a son église dans la capitale, un beau sanctuaire desservi par les Pères Jésuites et fréquenté surtout par la colonie française de Vienne. Ailleurs, elle a des autels : ainsi à Lintz avant 1652 (Polius) ; ailleurs encore des villages ou communes portent son nom : ainsi Sainte-Anne sur l'Aigen, où naquit notre cardinal Fruhwirth.

* * *

L'ancien royaume de HONGRIE était consacré à la sainte Vierge : *Marianum hoc regnum*, comme disent les historiens ecclésiastiques, et ils vantent en même temps sa dévotion d'autrefois à l'égard de sa sainte Mère. Au témoignage des Bollandistes, elle y était déjà très ancienne quand le Père Seabolth, jésuite, se proposait en 1707 de publier un manuel à ce sujet. La seule jolie chapelle construite en hors-d'œuvre sur l'église Saint-Martin de Presbourg pourrait servir de témoignage. Le plus beau style ogival du quatorzième siècle en fait un monument digne à la fois de notre Sainte et de la ville qui l'honore.

Les Franciscains du pays semblent avoir contribué à propager cette dévotion. L'un d'eux, trop modeste pour s'appeler autrement qu'un " certain frère hongrois, des Mineurs de l'observance," nous offre deux panégyriques *de Sancta Anna* parmi les *Sermones de Sanctis perutiles* publiés à Haguenau en 1499. Le premier a pour texte : " La femme craignant Dieu sera louée, " et après l'éloge de cette vertu chez la Sainte, vient celui de sa dignité, de ses vertus, de son " affection " pour nous. Le second a trait, d'un côté, à notre complète indigence, et de l'autre à la toute-puissante intercession de la Sainte (*omnimodam sufficientiam*)[9]. — Un autre, Pelbart de Temesvar, imprime trois sermons, et de plus, dans son *Stellarium coronæ benedictæ Mariæ Virginis*, il raconte pieusement la *Légende* des parents de la Vierge (1501)[10].

Peut-être pourrions-nous associer au zèle des Franciscains celui des Dominicains, s'il était prouvé que Michel de Hongrie appartenait à ce dernier ordre. En tout cas ce pieux personnage est un type remarquable de l'ancienne prédication en douze ou quinze points. Pour lui sainte Anne est un grand arbre planté au milieu de la terre : *Ecce arbor in medio terræ* (Daniel, IV). Ses douze rameaux, pour traduire littéralement, sont : l'aimable préélection, la notable préfiguration, la glorieuse *nomination*, l'excellente *nobilisation*, l'opulente fructification, l'angélique visitation, l'irrépréhensible *conversation*, etc. Le second panégyrique disserte savamment du silence de l'Evangile à l'égard de la Sainte, — et par exemple : *Ut ait Philosophus primo Physicorum et octavo Topicorum : peccatum est fieri per plura quæ fieri possunt per pauciora* ; comme dit le Philosophe dans les *Physiques* et les *Topiques* : " Où le moins suffit, c'est un péché d'employer le plus ." Et c'est pourquoi, la sainteté de la Vierge présupposant la sainteté de ses parents, Dieu n'a pas voulu permettre aux évangélistes de décrire la vie de sainte Anne. — Ce n'est pas le seul argument de ce genre.

Le tout est digne de ce traité de l'art oratoire (*Modus prædicandi*) par où débute le volume, et qui lui-même se termine par une lettre de Notre-Seigneur adressée à tous les prédicateurs, laquelle lettre est "datée du Paradis terrestre, le sixième jour de la création du monde, du pontificat de ce même Jésus-Christ l'an éternel, et scellée de son sang le Vendredi saint sur le mont Calvaire, l'an de la création 5233 [11]. "

Il est vrai que " c'est l'esprit qui vivifie " , et peut-être tout l'esprit, tout le cœur de la Hongrie est-il dans ces deux prières qui terminent l'ouvrage :

O Radix viva, miræ pietatis oliva,
De qua cunctorum processit origo bonorum,
Tu nos, Anna pia, benedic cum prole Maria.

Alia Oratio.

O felix Anna, matrona nobilis,
Quæ in cœlis regnas cum angelis,
Illic tu nostri sic memor esto
Ut tuo possimus sociari collegio.
℣. Ora pro nobis, beata mater Anna.
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus qui beatam Annam diu sterilem prole gloriosa et humano generi

tam salutifera fecundari voluisti, concede propitius, ut qui ob amorem filiæ matrem veneramur, utriusque præsentia in hora mortis gaudere mereamur...

La Moravie voisine nous rappelle le vieux couvent de Dominicaines érigé à Brünn en 1503, et un autre couvent de Sœurs Augustines dont une bulle de Paul II, du 5 juillet 1468, fait mention[12]. Rappelons que dès le xive siècle, Olmutz faisait la fête de la Sainte.

Pour la Bohême, nous nous souvenons de l'éloge qu'un anonyme franciscain de 1497 faisait de Procope, pieux et très docte archevêque de Prague, qui " recommandait très fort de vénérer sainte Anne et de célébrer sa fête " (*qui valde prædicavit sanctam Annam venerandam atque ejus festum celebrandum*). Prédication efficace puisque, au témoignage des Bollandistes, un Père Cruger, de leur compagnie, énumérait plus tard dans un de ses ouvrages des églises dédiées à la Sainte en maints endroits du pays. Cet ouvrage étant demeuré pour nous introuvable, à peine par nous-même pouvons-nous signaler un autel, celui de la cathédrale Saint-Vitus, à Prague, une statue sur le Pont de Charles dans la même ville, le fameux Carlsbrücke ou Kœnigsbrück dont la construction a duré cent quarante-cinq ans, de 1358 à 1503 ; un village placé sur les confins de la Bohême et de la Bavière ; un autre à quelque distance de Carlsbad, nommé Joachimsthal, village situé à 733 mètres dans une profonde vallée que dominent de hautes montagnes. Sa *Dechantei Kirche*, dédiée à saint Joachim et dont l'intérieur peut contenir 8,000 fidèles a été bâtie de 1530 à 1544. On y remarque un tableau de maître-autel de Lucas Cranach, et trois autres d'Albert Dürer[14].

Seulement nous possédons et recommandons de nouveau la belle poésie que nous ont laissée les liturgies de Prague, Tepla, Goldenkron en souvenir du xive siècle : hymnes, séquences, offices des missels ou bréviaires de Prague en particulier, offices de 150 à 200 vers très harmonieux, hymnes et séquences où la piété s'exprime avec une égale douceur de rythme. Il faudrait tout citer... Le Père Cruger avait intitulé son livre : *Les poussières de Bohême*. Voici au moins de la poussière d'or.

Suisse.

Encore ici des villages, des églises, des chapelles, des hymnes liturgiques, témoignages de la dévotion d'antan. Des villages nous en connaissons trois : l'un près d'Appenzel, un autre entre Gronten et Kronbach, le troisième entre Binn et Aarnen.

Des églises à Zurich (service anglican), à Zignan ; à Unterschœden ; sur les bords du Schœchenbach près d'Altorf ; aussi entre Gressoney-la-Trinité et le col de la Betta Furca. Une autre plus célèbre se rencontre à une demi-

heure de Trons au pays des Grisons. C'est là que fut fondée la *Ligue grise*, ou *Ligue supérieure* au mois de mars 1424. L'alliance, renouvelée tous les dix ans, le fut pour la dernière fois en 1778. En souvenir de ce jour, on éleva une chapelle en l'honneur de sainte Anne. Le portique est orné de quatre colonnes, et la voûte, peinte à fresques, porte des sentences bibliques en latin. L'inscription suivante se lit sur la façade :

In libertatem vocati estis
Ubi Spiritus Domini, ibi libertas
In te speraverunt patres
Speraverunt et liberasti eos

Schulting constate dans sa *Bibliotheca ecclesiastica* (t. II, p. 2) que " le culte de la Sainte était en grand honneur autrefois à Lucerne et à Saint-Gall." Il aurait pu nommer aussi Zurich et Lausanne pour les souvenirs liturgiques qu'ils nous ont laissés ; Fribourg pour la confrérie qu'elle possédait en 1508 et peut-être déjà depuis longtemps ; Rohrsbach pour le château Sainte-Anne fondé en 1440 dans son voisinage ; même le glacier Sainte-Anne entre Andermath et Hospenthal.

Nous citions plus haut d'un orational de Lehnin, une *prière* de grande piété, de grande beauté, et une autre d'un manuscrit de Saint-Gal mériterait bien aussi une place à part. Donnons-en du moins une strophe :

O Anna dulcissima !
O felix matrona !
O conjunx beatissima,
Conjugii corona !
Per tuum nam conjugium
Quod est sanctificatum,
Es miseris refugium
A superis allatum [15].

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS.

HOLLANDE.

(1) Jean d'Ardenne, *Guide descriptif illustré de la côte de Flandre* (in-12, Bruxelles, 1888), p. 356.

(2). Opera et studio T. S. F. etc., *Batavia sacra, sive res gestæ apostolicorum virorum qui fidem Batavia primi intulerunt* (in-fol., Bruxelles, 1714), 2e partie pages 232, 217, 225, 180, 237, 261, 290, 364, 372. — (3) *Aflatem van dye broederscap van onser Vrouwen ghilt ende van S. Anna.* Ter Goude, tot de Collatie brœders (frères conférenciers), s. date (1496 ou 1497); 8 feuillets in-8, caractère gothique. — (4) Polius, *SS. Joachim et Anna*, p. 180 ; Mercator et Schrader. —

(5) Anonyme, *Het St Anna Kransje*, Amsterdam, s. d. (1720 ?), 9½ par 7½ centim ; 32 pages. Série d'invocations.

ERASME : *Rythmus iambicus in laudem Annæ aviæ Jesu Christi :*

1. Salve, parens sanctissima
Sacro beata conjuge,
Sacratiore filia,
Nepote sacratissimo.
2. Domo quid hac illustrius,
Ornatiusve ? Quæ altera
Tam multiplex habuit decus ?
Tantum una monstrorum tulit ?
3. Hic maritum annis gravem
Effœta anus facit patrem.
Est virgo fœta filia,
Nepos Dei Verbum ac Deus.
4. Gener pudicus se negat
Partus parentem uxorii
At integram jurat, neque
Rivale pallet suspicax.
5. Ergo Anna mater optima,
Cumulatius multo tuas
Lacrymas Deus solatus est,
Quam vel Rebeccæ, vel Saræ,
6. Vel illius, quæ te refert
Et rebus, et vocabulo.
Quæ dum silenter anxii
Proferret æstus pectoris,
7. Visa est Heli multo mero
Amens, parumque sobria.
At te pio cum conjuge,
Amore prolis annua
8. Templis ferentem munera
Procax sacerdos repulit.
Heus, inquit, hinc mihi ocyus
Profana vota tollito.
9. Ipsa simul procul procul
Aris sacris absistite.
Vestran' Deo donaria
Futura grata creditis ?
10. Quorum pudendæ nuptiæ
Præter libidinem nihil
Luxum et senilem scilicet
Tanto tulere tempore,
11. Quo se locorum verterent
Vultus pudentum conjugum ?
Repulsa quos tam fœda, tam
Insignis exanimaverat ?
12. Joachim pudorem non ferens
Gregum ad suorum pascua
Se proripit ; tristis suam
Recepit Anna se domum.
13. Largis uterque fletibus
Votisque pertinacibus
Orare non cessat Deum
Ut probe probrum tolleret.
14. Cœlum penetrarunt preces :
Adest ab astris Angelus
Qui, prole promissa, graves
Luctus juberet ponere.
15. Surgunt alacres, invicem
Narrare visa gestiunt,
Porta maritus aurea
Se quæritantem conjugem
16. Offendit. Hic lætus stupor
Dulces utique lacrymas
Excussit ; hinc modicos lares
Junctis revisunt gressibus.
17. Haud vana vox oraculi
Lusit piam senum fidem.
Bis luna nata quinquies
Anum videt puerperam.
18. Tanto quidem felicius
Fœcunda quanto serius,
Fit Anna filiæ parens,
Nec filiæ cujuslibet,
19. Sed filiæ quæ fertilis
Eademque virgo gigneret,
At quem beata gigneret,
Summi parentes filium,
20. Qui sceptra terræ et ætheris
Cum patre habet communia ;
Qui Deus et idem homo, necis
Auctore victo per necem,
21. Vitam reduxit mortuis,
Aperuit in cœlos iter.
O ter quaterque et amplius
Parens beata. Nam, potes,
22. Juva preces mortalium
Tuo vacantum cultui.

Nam, te patrona quidlibet
Speramus assequi ; modo
23. Voles, voletque et filia,
Nec huic petenti pusio
Negare quidquam noverit.
Amat parentem filius
24. Neque filio negat Pater
Amans et ipse Filium.

Desiderii Erasmi Roterodami *Opera Omnia*, 10 in-fol., Lugduni Batavorum, 1703-6, t. v, col. 1325-6.

Danemark.

(1) Concilium Provinciæ Hafniæ ad annum 1425 : Item statuimus quod festum S. Annæ matris genitricis Dei beatæ Mariæ quolibet anno in crastino conceptionis ejusdem beatæ Mariæ Virginis per totam nostram provinciam pro festo terræ et populi, in posterum celebre habeatur. Joannis Harduini (studio), *Conciliorum collectio Regia maxima*, 12 in-fol., Paris, 1765 sq., t. viii, col. 1036.

46. Séquence.

1a. Hac in die plebi piæ
Præsens esto Annæ festo,
Christe, fons lætitiæ ;
1b. Eximia o Maria,
Pulso mæsto adsta præsto
Dum cantatur hodie.
2a. Anna, ignorante Heli,
Se commendans Deo cœli
Samuelem peperit ;
2b. Pater mittens Annæ natum
Cum chirographo ad cognatum
Raphaelem reperit.
3a. Anna Rachuelis nata,
Septem viris viduata,
Tobiæ conjungitur ;
3b. Quo potito jure dato
Piscis corde concremato,
Nam dœmon depellitur.
4a. Harum Anna in figura
Viri sui carens cura
Dolet, quod sit sterilis ;
4b. Vir redit ex inspirato
Dei cœli de mandato
Et fit inde fertilis.
5a. Benedictus Annæ fructus,
Nam multorum solvit luctus
Pariendo filium,
5b. Qui antiquum inimicum
Stravit reos et vocavit
Ad cœli palatium.

Missel de Sleswic, imprimé en 1486; Dreves, viii, 102. — Le Sleswic appar. tenait autrefois au Danemark.

47. A Laudes.

1. Lux ecce fulget celebris,
Qua migravit de tenebris
Anna soluta corpore,
Jam lucis orto sidere.
2. Matri congaudet filia
Inter cantus tripudia,
Simul cum sanctis omnibus
Exsultet cœlum laudibus.
3. Te vexit super æthera,
Anteque suxit ubera,
Qui te ad thronum sustulit,
Præsepe poni pertulit.
4. Audi precantes servulos
In tua laude sedulos,
Da nobis frui per sæcula
Æterna cœli gloria.
5. Laus patri sit cum filio,
Sancto simul paraclito,
Quem laudemus cum cantico
Ex more docti mystico.

Brev. de Sleswic, impr. en 1512 ; brev. d'Aarhus, impr. en 1519. Dreves, xxiii, 115.

SUÈDE ET NORVÈGE.

(2) Comtesse de Flavigny, *Sainte Brigitte de Suède*, 1910, p. 538.

48. SÉQUENCE.

1. Diu mansit sterilis
Cum marito conversata,
Prolis sæpe spe frustrata
Consternatur flebilis.
2a. Ambo sic infructuosi,
Vivunt tamquam odiosi
Suis contribulibus.
2b. Sæpe quoque redarguti
Sunt ab ipsis, quasi muti
Templi sacerdotibus.
3a. Hinc pudore rubricati
Templum petunt adunati.
Culpas flentes scelerum.
3b. Votum illic emiserunt :
Dare Deo promiserunt
Nasciturum puerum.
4a. Mox in fletu consolantur
Bona quia nuntiantur
Affatu angelico.
4b. Anna tandem gravidatur
Et Maria generatur
Ordine nurifico.

Missel suédois des premiers temps de l'imprimerie. D'après Cahier, *Caract. des saints*, t. I, p. 353.

49. A MATINES.

1. Præsentis festi tempore
Nos monet somnum rumpere,
Lucis propinquæ præscius,
Ales diei nuntius.
2. Colamus Annæ transitum,
Laudemus ejus meritum,
Quam jam fecit laudabilem
Urbs beata Hierusalem.
3. Æterna Christi munera
Jam gustans super æthera,
Precamur, solve vincula,
O gloriosa domina.
4. Duc nos tecum ad gaudia,
Ubi manes in patria,
Pax nostra jugis et quies,
Christi, qui lux es et dies.
5. Hinc trinitati gloria
Sit semper et victoria,
Tu finis et principium,
Rex Christe, factor omnium.

Brev. impr. à Lubeck en 1497 ; à Sleswic en 1512, etc. Dreves, XXIII, 115.

50. SÉQUENCE.

1a. Felix mundus,
ex cæli lumine
Mira sursum
in altitudine,
De stellarum ordine
Fulgens pulchritudine ;
1b. Magis felix
Annæ progenie,
De qua natæ
tres sanctæ filiæ
Clara gignunt sidera
Astraque stellifera.
2a. Prima parit
Mariam cœlicam,
Quæ præcessit
vitam angelicam,
Florens arca gratiæ,
Templum regis gloriæ;
2b. Hæc, quam Deus
servavit virginem,
Verum Deum
parit et hominem,
Cœlum sapientiæ
Solemque justitiæ.
3a. Hic prædulcis
in suo sanguine
Nos expulsos
lavit a crimine,
Adoptans in filios
Et regni consocios.
3b. Justum parit
Jacobum altera,
Joseph, Judam,

Simonem socia,
Viros apostolicos,
Virtute magnificos.
4a. Hinc Majorem
Maria Jacobum
Sequens parit
Johannemque probum,
Qui Christi mirificum
Scripsit evangelicum.
4b. Anna Dei tot beneficiis
Conjugatis
præit et gratiis,
Tot stellis novitiam
Ditavit ecclesiam.
5a. Dele nostras,
Anna, miserias ;
Deus in te
monstrat eximias
Virtutes potentiæ
Dotesque clementiæ.
5b. O Maria,
dulce refugium,
Confer Annæ
per patrocinium
Nos sanctorum gaudiis
Perfrui perpetuis.

Miss. ms. de l'Hopital Sainte-Brigitte, 14e s, au Vatican ; miss. ms. de Skara, Upsal, 15e s. Dreves, XLII, 154.

---

51. A VÊPRES

1. Salve, parens Anna,
Illuxisti late
Cœli ferens manna
Vitæ sanctitate.
2. Electa fuisti
Quod sis matris Christi
Mater ; mundo tristi
Vitam genuisti.
3. Castitatis testis
Ligni vitæ fructum
Carne sancta vestis
Evæ mutans luctum.
4. O dulcis Maria,
Matri meruisti
Quod posset in via
Sic sublimis sisti.
5. Ave, maris stella,
Trementes conforta
Sub mundi procella,
Felix cœli porta.
6. Dei mater alma
Da triumphi dona
In virtutum palma
Vincentes corona.
7. Sit laus Deo patri,
Summum Christo decus,
Spiritui sancto
Trinus honor et unus.

Mêmes références, plus brev. d'Aarhus impr. à Bâle, en 1513. Dreves-Bluhme, XLIII, 75.

---

52. SÉQUENCE.

1a. Dulcis Jesu matris pater,
Joachim et Anna mater,
Justi, natu nobiles,
1b. Florent rebus ac virtute ;
Ac transacta juventute,
Dum putantur steriles,
2a. Ex his prodit flos Maria,
Florem florum virgo pia
Ferens Dei filium,
2b. Flos decoris et virtutis,
Flos odoris et salutis
Fragrans sicut lilium.
3a. O Judæa,
Mortis rea,
Cur non credis
Et obedis,
Ut claros christiferæ
3b. Genitores
Nunc honores,
Honorata
Et ornata
Tanto Dei munere ?
4a. O Maria, flos parentum,
Mundi decus, ornamentum,
Salus, lux, lætitia,
4b. Fac concives angelorum,
Qui tuorum genitorum
Efferunt præconia.

Missel d'Upsal, vers 1487. Dreves, XLII, 164.

RUSSIE.

(3) Baudrillart, *Dict. de Géographie*, art. *Abo*.
(4) Auguste Wahlen, *Ordres de Chevalerie et marques d'honneur*, in-8, Bruxelles, 1844, p. 219.

POLOGNE.

(5) *Acta Sanct.*, t. VI julii, p. 248. — (6) Dreves, XXXIV, p. 195.

53. SÉQUENCE.

1. Congaudent angelorum chori
Jesu Christi aviæ,
2a. Quæ mundi dominam,
Domini matrem genuit.
2b. Filias tres sancta
Anna præclaras habuit.
3a. Nam Anna
lætatur in cœlis,
jam conspicatur nepotem.
3b. In terris
vivens Anna omnibus
exempla sancta præbuit.
4a. Quam celebris
in cœlis avia
Jesu Anna creditur !
4b. Laudant Annam
beatam angeli,
ecclesiæ filii.
5a. Qua gloria
In cœlis sancta Anna colitur,
Quæ dominam cœli
genuit et aluit
dulci lacte sui pectoris.
5b. Quam splendida
sedes sanctæ Annæ rutilat !
Rex omnium, Christus,
Aviam, ecce, suam
in dextera sua collocat.
6a. Te, Anna beata,
hæc plebecula
piis celebrat mentibus.
6b. Te cantu melodo,
beata Anna,
in cœlis angeli collaudant.
7a. Te cantus supplex
collaudat devotorum
fletusque pulsat gementium,
consolatrix Anna
et adjutrix omnium ;
7b. Te plebis sexus
uterque veneratur,
te omnis mæstus
deprecatur ;
o beata Anna,
pro nobis Jesum ora.
8a. Ecclesia
ergo cuncta
te cordibus
teque carminibus
veneratur.
8b. Tibi suam
manifestat
devotionem,
beata atque sancta
O Jesu avia,
9. Da nobis auxilium,
post hoc exsilium,
Anna,
duc nos ad gaudium.

Graduel ms. de Cracovie, 15-16e s.
Dreves — Bluhme, XLIV, 43.

AUTRICHE-HONGRIE.

(7) *A propos de la cathédrale de Salzbourg :* Anno 1417 Eberhardus III archiep. Salisburgensis erexit aram D. Annæ... Marco HANSIZIO (auct.), *Germaniæ sacræ* tom. I et II, in-fol., Augustæ-Vindelicorum, 1727-29 ; t. II, p. 471-2. *Plus loin :* Hoc altare anno 1591 renovavit Joannes Lampl, aulicus.

Post incendium illud impetravit D. Abbatissa in Nunberg, et donavit ecclesiæ parochiali in Titmoning (p. 659). Anno 1594, archiep. Salisb. renovavit sacellum S. Annæ quam preciosissime (p. 673).

(8) Helyot, *Hist. des ordres religieux...* (8 in-4, Paris 1794), t. III, p. 320.

(9) A la fin du vol. : *Sermones de sanctis perutiles, Biga salutis intitulati, a quodam fratre hungaro in conventu Pesthiensi fratrum minorum de Observantia comportati*...Impensis...Johannis Rynman...in oppido Haguenaw, anno 1499; fort in-8 carré à deux colonnes, non paginé. Serm. VII, *De Conceptione B. Virginis* : quelques mots sur ses parents. Serm. LXII et LXIII, *de Sancta Anna* ; Serm. LXXXIII, de *Nativitate B. V.*, avec sa généalogie.

(10) Pelbartus de Themeswar, Ord. Min., *Stellarium corone benedicte Marie virginis in laudes eius pro singulis predicationibus elegantissime coaptatum.* A la fin : Impensis sumptibusque providi viri Johannis Rynman in imperiali oppido Hagenaw,...Anno millesimo quingentesimo primo, in-4 à 2 col. non paginé. Divers passages aux livres V, 1ère part. ch. XI ; 2e part., ch. VII, VIII ; 3e part.art. III.

(11) Frontispice de l'ouvrage : *Euagatoriu(m) optim(um) mod(i) p(ræ)-dica(n)di, Sermones* XIII Michaelis de Hungaria *uniuersales. Serm. electissimi de Rosario bte Virginis et de Sancta Anna*, etc., Coloniæ, in-12, 1505, non paginé. — Quétif pense que cet auteur était dominicain ; il doute cependant. L'ouvrage est rare, et une citation de l'original ne sera pas de trop : " Dilectissimi filii, ordinis vestri regulas...auctoritate vobis divina approbamus, et ex mea jam vobiscum gratiosa presentia inviolabiliter confirmamus... Datum in paradiso terrestri a creatione mundi die sexto, pontificatus mei anno eterno. Confirmatum et sigillatum die parasceves in monte calvarie sanguine meo precioso, anno a creatione ejusdem mundi 5233. Finit Epistola.

(12) *In oppido Erumnensi.* Cf. Ripoll, *Bull. Ord. Præd.*, 8 in-fol., Romæ,1729, t. III, p. 460. — (13) Georgius Crugerius noster in *Pulveribus Bohemiæ, Moraviæ et Silesiæ*, ad diem 26 julii varias S. Annæ ecclesias in his regionibus assignat. *Acta SS.*, 26 juillet — (14) Les mines d'argent du Joachimsthal ont joui d'une grande réputation. Les premiers thalers y furent frappés en 1519. On voyait d'un côté la figure de saint Joachim.

Bibliographie.

Manuscrits. Bibliothèque privée de l'empereur d'Autriche : codex 9364, *Novale Sanctorum* de Jean Gielemans (1427-1487), 2 tomes, 0.382 par 0.27 ; Au t. I, fol. 339 : *Miraculum sollemne de B. Anna*, per quemdam Carthusiensem scriptis commendatum quod contigisse fertur anno 1407. — Autre mention de S. A. dans le *Sanctilogium* du même auteur (même lieu).

Codex 7965 (même lieu), membraneus, 0.174 par 0.115, XV vel XVI s. ; fol. I.-53 : 1° Vita sanctissimæ Annæ matris gloriosissimæ Mariæ D. N. J. C. castissimæ ac benedictissimæ virginis matris. Inc. prolog. : De paupertate mea te pulsante, te inquietante, mi pater Dominice...de cubili surrexi et præstiti utcumque quod ipse petisti. — Incipit vita : Conscriptum repperi in Annalibus veterum quod anno 428, dum Nestorius heresiarcha... Desinit :...nunquam nobis deerunt pia suffragia si cernua precamina non defuerint...

Dans le même codex, fol. 53 à 96 : *Miracula et prodigia Annæ matris,* auctore Petro Dorlando.

Imprimés.

1745. [*S. Anna.*] ANNA-BÜCHEL od. Andachts-Ubung z. d. hl. Anna, Mutter der unbefleckten Mariae, mit Lebens-Begrif d. Heiligen, auch Beicht-Communion u. a. Gebettern. V. d. Bruderschaft S. Annæ in d. Hauss S. J. in Wien. Wienn, 1745. Mit 12 Kupfern.

1896. N. Nilles, *Kalendarium manuale utriusque Ecclesiæ orientalis et occidentalis*, in-8, Œniponte, 1896 ; t. I, p. 222, 272, 479, 481, 489 ; t. II, p. 334, 497, 498, 594, 600, 703, 710, 722.

54. HYMNE.

1. De stella sol oriturus
Stellæ matrem præfert purus
Ut radium lucis novæ
Summæ Deus clementiæ.
2. Annam filiam Abræ
Quæ fulsit ex Aaron stirpe
Quasi stella matutina,
O gloriosa Domina.
3. Ex qua cœlorum regina
Mundique clemens domina
Ut hæreses interimat
Aurora lucis rutilat.
4. In Annæ prolis utero
Pro nobis factus est caro
Æterni patris filius :
Exultet cœlum laudibus.
5. Conemur nos excutere
De tenebrarum pulvere
Deique regnum quærere
Jam lucis orto sidere.
6. O Mater clementissima
Cum prole beatissima,
Posce semper prece pia
Beata nobis gaudia.
7. Præsta, laudanda Trinitas,
Da, adoranda unitas
Ut transferamur candidi
Ad cænam agni providi.

Codex de Prague, 13e s., addition du 14e ; brev. ms. de Tepla, 1353 : Seckau, 15e s. etc. Daniel, I, 288.

55. SÉQUENCE.

1a. Sanctæ Annæ sonorus
Exultet chorus,
Alleluja.
1b. Hæc est Sara secunda,
Partu fecunda,
Res miranda.
2a. Virgam Jesse produxit
De qua Christus illuxit,
Sol de stella.
2b. De Anna eximia
Fulsit virgo Maria
Semper clara,
3a. Sanctis cunctis dignior,
Ut sol stellis clarior
Pari forma.
3b. Anna amans cœlica,
Mundi sprevit lubrica
Et corrupta.
4a. Gignens salutis fructum,
Abstulit omnem luctum
Valle nostra ;
4b. Ex prole, quam genuit,
Sol verus emicuit
Carne sumpta.
5a. Sol Christus, irradia
Nostra corda gratia,
Nec sinas labe noxia
Esse cæca.
5b. Tua incarnatio
Salvet nos et passio,
Quæ vatum præsagio
Est prædicta.
6a. Nunc ora, ut pia
Mater et filia
Succurrat tibi,
gens misera.
6b. Et te post tristia
Ducat ad gaudia
Hæc, quæ genuit
puerpera.

Missels ms. d'Olmutz, 14e s. et de Prague, 15e s. Dreves, IV, 102.

56. De sancta Anna.

1. Sancta Anna, benedicta
Es in semine Abrahæ,
In laudabili amicta
Virtutum pulchritudine.
2. Ex Aaron prosapia
Originem duxisti,
Sanctitate eximiam
Dei matrem protulisti.
3. In te insignis claritas,
In te felix benignitas,
In te viva fecunditas,
In te refulget sanctitas.
4. Funde preces ad filium
Tuæ prolis, Jesum pium,
Ut nos post exilium
Ad cœli ducat solium.

Brev. ms. de Prague, 14e s. Dreves, IV, 79.

57. A Vêpres.

1. Sanctæ Annæ solemnia
Jam nobis dant solatia,
Nam sua primogenita
Magna attulit gaudia.
2. Anna sancta, fac filiam
Tuam nobis propitiam,
Ut ipsius per gratiam
Reducamur ad patriam.
3. De tua carne prodiit
Nata, quæ Deum genuit,
Ipsius nos per merita
A cunctis malis libera.
4. Anna, tuis fac precibus,
Vitam nostram in melius
Bene reformet citius
Æterni patris filius.
5. Gloria tibi, Domine...

Brev. ms. des Chevaliers de Malte, cod. de Prague, 15e s. Dreves, IV, 76.

58. Prière.

1. Ave, Anna, laude magna,
Mater matris summi patris ;
O sublimis gloria,
Stirpe David procreata
Nos salvavit ex te nata
Mater Dei, Maria.
2. Nos credendo id laudare
Et laudando plus amare
Fac, origo gratiæ,
Unde cœpit fides sana
Et percepit mens humana
Fontem sapientiæ.
3. Virgo de te procreatur,
Per quam venit, qui solatur
Omnes in martyrio ;
Regis mater generatur,
Per te, Anna, ablactatur
Cœlico cibario.
4. Multis multa hæc largitur,
Salus vera hic partitur
Omnibus fidelibus ;
Virgo mater, Jesu bone,
Omnes mortis in agone
Aptate coelestibus.
5. Nos credentes, mater, audi,
Assistentes tuæ laudi
Juva beneficiis ;
Tu, quam scimus exaudiri,
Fac nos omnes inveniri
Tecum in deliciis.
6. Eia, Anna, nunc accede,
Roga natam nec recede,
Donec nepos nos a sede
Sancta sua viserit.

Orational ms. d'Underdorf, 15e s., codex de Vienne, 4087. Dreves, XXXIII, 39.

59. Prière.

1. Anna, regum progenies
Et sacerdotum series,
Stirpem illustrem patribus
Suis ornavit actibus.
2. Nupta cœli judicio

Fideli matrimonio,
Juxta verbum angelicum
Fructum concepit cœlicum.
3. Infecunda pro tempore
Prope marcescens corpore,
Decreto patris luminum
Reginam parit virginum.
4. Cœleste beneficium
Pneumatisque solatium
In sanctam Annam fluxerat
Quæ Mariam genuerat.
5. O matrona sanctissima
Omni repleta gratia,
Deum auctorem omnium
Nobis redde propitium.
6. Per ejus, Christe, gratiam
Da in morte fiduciam,
Quando hinc egrediemur
Ut te semper contemplemur.

Orational ms. de Saint-Pierre de Salzbourg, 15e s. Dreves, XLIII, 77.

60. De Sancta Anna.

1. Cœli decor inclinatur,
Annæ venter irrigatur,
Ejus caro dum paratur
Pro thalamo gratiæ.
2. Basis virtutum jacitur,
Anna Mater dum salutatur,
Gratiæ stirps erigitur,
Maria cum paritur.
3. Scala gloriæ panditur,
Templum Annæ dum aperitur
Virginis arca cernitur,
Salvator cum gignitur.
4. Parvi fontis irriguum
Jam redundatur in altum,
Dum mystica suavitas
Dedit matri filium.
5. O Joachim conjux, plaude ;
Avia filii Mariæ,
In tuo Christo nepote
Te laudat orbis hodie.
6. Restis fidei carinæ,
Mitis mater Anna Mariæ,
Per te trahamur invite
Ad anchoram gratiæ.
7. Annæ proles benedicta,
In tuæ matris gloria,
Veni, nobis propitia
Cœli ut dones gaudia.

Brev. ms. Strigoniense (Erztergom ou Gran). Dreves, XXIII, 121.

61. A Laudes.

1. Salve, parens matris Christi,
Stellam quia protulisti,
Unde sol emicuit ;
Lux de luce prodit orta
Clausa permanente porta,
Vates ut præcinuit.
2. Felix ista genitura,
Pro qua Deus mortis jura
Dissipare voluit.
Auctrix Anna tanti boni,
Cedis maledictioni,
Vetus lex quam statuit.
3. Tu pridem infructuosa,
Cunctis eras odiosa
Tuis contribulibus ;
Prole tandem fecundata
Es beata prædicata
Olim te spernentibus.
4. Ergo natam deprecare,
Nos ut suo commendare
Nato velit precibus ;
Quod præstare tu dignare,
Bona cuncta qui creare
Scis et vales omnibus.

Brev. ms. de Gratz, 1345. Dreves, XXIII, 119.

62. Séquence.

1a. Luce lucens in æternâ,
Lucis ductrix et lucerna,
Claritatis gerula.
1b. Felix Anna, de caverna
Laci transfer ad superna
Lucis nos vehicula.
2a. Mundi jubar luminare,
Novum paris sine pare
Sole plus illuminans.
2b. Ex te duxit ortum clare

Maris stella per hoc mare
Spatiosum rutilans.
3a. Orta stirpe de regali
Super ortum speciali
Gaudens privilegio.
3b. Prole fulges sola tali
Quali nulla de mortali
Sexu vel collegio.
4a. Cella vera tu cœlestis
In qua Trinitatis vestis
Est ordita primitus.
4b. Hujus rei caro testis
Extat Christi quam in festis
Gestat jam cœlestibus.
5a. Carnem tuam carne Christi
Per Mariam quam tulisti
Recta probat linea,
5b. Quâcum Deo contraxisti,
Genus omne ac vicisti
Nata cum virginea.
6a. Tu terminus tristitiæ,
Scaturigo lætitiæ,
Quæ prolem benedictam
6b. De gremio das gratiæ,
Matrem solis justitiæ
Labe prorsus invictam.
7a. Tua grandis est potestas,
Cœli dat majestas
Matronatus gloriam.
7b. Ad tranquillam quos potestas,
Ad fluentem quos egestas
Urget, trahe copiam.
8a. Eia, Mater plena bonis,
Gratiarum dita donis
In præsenti pauperes.
8b. Hujus cursum post agonis
Triumphantum nos in thronis,
Loca donis uberes.

Missel de Brixen (Tyrol), 15e s. ; de Brandebourg, 15e s. etc., Daniel, II, 220 ; Chevalier, no 29, 180 ; Dreves, IX, 103.

Suisse.

(15) Première strophe de la pièce qui suit. — Pour la bibliographie nous n'avons que très peu à signaler :

Bibliographie.

1885. Kickenbach, *Die Verehrung der hl. Anna in der Kath. kirche in allgemeinen und am Steinerberg insbesondere*, in-8, Einsiedeln, 1885.

1901. *Rhumeskranz der heiligen Anng geflochten aus Sriften der mergen una abendlandischen Kirche*, in-8, Einsiedeln, 1901.

63. Prière.

1. O Anna dulcissima,
O felix matrona,
O conjunx beatissima
Conjugii corona !
Per tuum nam conjugium,
Quod est sanctificatum,
Es miseris refugium
A superis allatum.
2. O felix nativitas,
Dum spina parit rosam ;
Tu, fidei festivitas,
Fers prophetarum glosam.
Prophetarum glosulæ
Completæ sunt in illa,
Et nomen hujus rosulæ
Maria, mellis stilla.
3. Hæc generosa filia,
Quam tu paris, Anna,
Cui cœli supercilia
Subsistunt post et manna,
Tu convallis lilium
Paris, Anna, Mariam ;
Maria parit filium,
Qui regit hierarchiam.

4. De tali puerperio
O mater matris, plaude,
Nepotis de imperio,
Tu, felix Anna, gaude ;
Tu radix Jesse florida,
De qua radice crevit
Frondosa florens virgula,
Super quam requievit.
5. Spiritus prudentiæ,
Spiritus timoris,
Pneuma intelligentiæ
Et cœlici amoris.
Cum ceteris virginibus
Refulget fallerata,
Sub umbra sancti Spiritus
Notatur fecundata.
6. Ob hujus dulcis filiæ,
Anna, dilectionem,
Peccatorum intime
Peto remissionem ;
Salutis fer munimina,
O Christi dulcis ava,
Et abstergendo crimina
Hysopo munda, lava.
7. Tu filiam in gremio
Fers ; gerit nata natum ;
Hoc salutis præmio
Das sæculum beatum ;
De nobis operibus
Firma, salva, bea,
Divinisque muneribus
Cor mundum in me crea.

Orational ms. de Saint-Gall, 15e s. Dreves, t. XXXIII, p. 37.

64. Séquence.

1. Salve, Anna veneranda,
Recte Anna nuncupanda,
Quæ cunctis es gratiosa.
2a. Ab æterno præelecta
Et a regum stirpe secta
Manu sapientiæ ;
2b. Ex te nata stella maris,
Virgo mater, expers paris,
Regina clementiæ.
3a. O quam felix, quam beata,
Tali prole fecundata
Parens matris gratiæ ;
3b. Huic accedunt binæ natæ
Et sex proles perbeatæ
Cum præsule Simeone.
4a. En, in culmo plures spicæ,
Atque vitis ex radice
Surgentes tres palmites.
4b. Vere celsus tuus status
Et immensus potentatus
In cœlesti curia.
5a. Ergo, Anna, mater pia,
Tota stirpe cum Maria
Jesum ora filium,
5b. Quo sic eum veneremur,
Ut in cœlis collætemur
Post præsens exsilium.

Missel ms. de Zurich, 15e s. Dreves-Bluhme, XLIV, 42.

ALLEMAGNE

Martin Luther. — Saint Servais. — Eglises, chapelles, confréries anciennes. — Panégyristes : poètes et prosateurs. — Images de piété. — Sainte-Anne de Düren. — Un peu partout.

En 1893, un Monsieur E. Schaumkell publiait à Fribourg-en-Brisgau un opuscule de 92 pages sur " le culte de sainte Anne en Allemagne à la fin du moyen âge". Il y décrit assez bien les manifestations de la piété chrétienne et l'élan enthousiaste de la dévotion populaire dans le culte des saints, mais n'ayant, faute d'étude et de recherches, que peu de faits à exposer, il trouve moyen d'allonger partout la matière au moyen de diatribes contre l'Eglise de Rome. Les plaisanteries de Luther et consorts sont répétées avec complaisance, et il faut être en vérité bien attardé pour parler encore sérieusement d'idolâtrie à propos du culte des Saints.

Luther en effet, d'après cet auteur, aurait dit, en 1523, dans un de ses sermons: " On a commencé à parler de sainte Anne quand j'étais un garçon de quinze ans ; avant, on ne savait rien d'elle. " Luther a confessé lui-même qu'il " soiffait comme un Allemand " et que souvent " il était ivre du matin au soir[1]. " Ce qu'il vient de dire n'a donc pas plus de valeur qu'une bouffonnerie, un propos d'ivrogne, mais de plus, c'est une grossière ingratitude. Il ne se souvenait plus, ou il se moquait peut-être, de cet incident de sa jeunesse que tous les historiens ont raconté après lui, mais qu'on peut rappeler encore une fois. En 1505 — il avait alors 22 ans, — une catastrophe l'ébranla jusqu'au fond de l'âme : la mort subite d'un de ses amis tué en duel. Peu de temps après, tandis qu'il était encore sous l'impression de ce malheur, un orage le surprit à la porte d'Erfurt et la foudre éclata à côté de lui. Le jeune homme s'écria : " Sainte Anne, sauvez-moi, et je me ferai moine ! " C'était le 2 juillet 1505. Luther devait rappeler souvent cette date critique. Il resta quatorze jours dans l'incertitude, puis enfin se décida à solliciter son admission au couvent des Augustins. Le 16 juillet, il invite ses camarades à un joyeux dîner. On fait de la musique ; on veille fort longtemps dans la nuit ; et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que Martin confie son projet à ses amis. Laissons-lui la parole : " Dieu avait traduit mon vœu en langue hébraïque, car Anne veut dire la grâce et non la loi. Je persévérai donc, et, la veille de la saint Alexis, j'invitai quelques-uns de mes meilleurs amis pour leur dire adieu, et pour qu'ils me conduisissent au couvent. Comme ils me priaient encore d'y renoncer, je leur dis : " Aujourd'hui, vous me voyez encore, puis vous ne me verrez plus. " — Alors ils me conduisirent en pleurant[2]. "

Quoi qu'en dise " le plus grand des Allemands, " le " surhomme " de M. Harnack, l'Allemagne avait dès longtemps *commencé à parler* de sainte Anne, puisque, vers l'an 1172, le prêtre Vernher de Tegernsee, écrivant en trois

chants la *Vie de Marie*, l'avait commencée, selon l'usage, par la *Vie de Madame saincte Anne ;* puisque, encore plus tôt, c'est-à-dire, entre 960 et 980, la célèbre poétesse Hroswitha de Gandersheim avait raconté la même légende en quelque trois cents vers dans un poème magistral dédié à la sainte Vierge, deux ouvrages que Luther aurait pu lire avec avantage, aurait dû lire puisque, pour un temps du moins, ainsi qu'il en témoigne lui-même, Marie lui fut " chère " et qu'il " l'aima mieux que la vie, " tant " elle ravissait son âme[3]. "

Au siècle " de fer, " comme on l'appelle, nous trouvons à Maestricht, alors dépendant de l'Allemagne, un grand mouvement de vie et d'art, un saint vénéré auquel on élève un magnifique sanctuaire, pour lequel on cisèle des bijoux précieux, et des générations de sculpteurs qui décorent dans le plus pur style roman, les vieilles basiliques de saint Servais et de Notre-Dame. Saint Servais a été pour l'ancienne Germanie ce que saint Martin de Tours est encore pour la France : le Patron, le Saint par excellence. Contemporains l'un de l'autre, ils furent deux Grands, deux Héros, deux Apôtres, de ces hommes qui s'emparent d'un peuple par son âme et le résument en leur personne. *L'aigle* qui déploie ses ailes en guise d'éventail pour rafraîchir saint Servais pendant son sommeil ; l'*Ange* qui le conduit d'Arménie ou de Perse dans la Gaule Belgique ; la *clef d'argent* que lui remet saint Pierre ; le *dragon* qui expire près de lui, symbole de ses luttes contre l'Arianisme ; la *fontaine* qu'il fait jaillir sous son bâton pastoral ; la *mitre* qu'il reçoit de la main d'un messager céleste ; la *neige* qui respecte son tombeau tandis qu'elle en recouvre les alentours : ce sont là autant d'attributs dont s'est servi, au moyen âge, l'art populaire pour caractériser l'apôtre de la Germanie, et ce sont aussi comme autant de pages de sa grande vie !

Saint Servais était évêque de Tongres au quatrième siècle. D'anciens auteurs disent qu'il avait été amené en cette ville par un ange ; que ne parlant qu'une langue, il était entendu de toutes les nations ; que, des jours et des semaines durant, il n'avait d'autre nourriture que la sainte Eucharistie ; qu'il faisait à son gré des miracles, et que les restes de sa table, quand toutefois il s'en était approché, opéraient eux-mêmes des guérisons.

En trois conciles il manifesta son zèle pour la foi catholique, aux conciles de Cologne en 346, de Sardique en 347, de Rimini en 359. Tombé aux mains des Huns pendant un voyage en Italie, un miracle — le miracle de l'aigle déployant sur lui ses ailes, et un de ses attributs, comme nous venons de voir — épouvanta les barbares et lui valut sa délivrance. Il mourut à Maestricht, " au milieu d'une grande splendeur, " disent ses biographes, et un ange descendit du ciel pour le couvrir d'un voile de soie. Tous les malades qu'on apporta à ses funérailles furent guéris, et des centaines après eux, par la simple invocation de son nom.

Mais voici une question importante et dont la solution est encore plus intéressante pour nous : " D'où venait saint Servais ? quel était son pays d'origine et sa parenté ? " Des écrivains d'autrefois, et en si grand nombre qu'ils ont établi sur ce point une croyance publique dans l'Allemagne

du moyen âge, disent et prouvent que le Saint était né sur les frontières de la Perse, d'une *famille juive apparentée à sainte Anne.* Notons en particulier la *Jocundi translatio S. Servatii*, ou " Translation de saint Servais, " par Jocondus, écrite en 1088 et conservée dans les *Monumenta Germanica* de Pertz(t. XII, p. 89 sq.); plus tard, au XIIIe siècle, la *Chronique* de Beaudoin, religieux de l'abbaye de Ninove, où nous lisons ce qui suit : " Saint Servais, évêque de Tongres est un personnage illustre à juste titre. Notez que Anne et Esméric étaient sœurs ;...que Esmérie enfanta Elizabeth mère de Jean-Baptiste, et Eliud, qui enfanta Emiud, père de saint Servais par la bienheureuse Mémalia [4]. "

Cette croyance était d'ailleurs générale en Europe au moyen âge. Un auteur plus connu, parce qu'il a été à la fois orateur, poète, historien, philosophe, théologien, et surtout parce que, après avoir été le maître de Dante, il a eu l'honneur d'être chanté par lui, Brunetto Latini, écrit de son côté : " Ci dit le comte que Anna et Esmeria furent II. sereurs charnels. De cele Esmerie nasqui Elizabeth et Eleiuist, de Eleiuist qui fu frere Elizabeth nasqui Eminan, de Eminan nasqui sains Servais de cui li cors gist en terre de Sorges en l'eveschie de Liege. De Elizabeth, la femme Zacharie le prestre, nasqui Jehans Baptistes en un chastel de Judée [5]. "

La *Légende dorée* de Jacques de Voragnie donne la même généalogie à peu près dans les mêmes termes; de même, encore plus tard le chartreux Dorlandus, et l'auteur d'un office liturgique autrefois en usage dans l'Eglise d'Arles : " Chantez le Seigneur, dit la *collecte*, et bénissez son nom dans la joie et l'exultation, vous, les grands amis de Dieu, parents l'un de l'autre et oncles maternels de la Reine du Ciel, bienheureux Jean *Baptiseur* du Christ, et Servais, pontife de Dieu. Toi, en effet, ô précurseur du Seigneur, tu es né d'Elizabeth, fille d'Hismérie, sœur de sainte Anne ; et toi, ô pontife éminent du Très-Haut, c'est le fils d'Eliud, fils de la même Hismérie et frère d'Elizabeth, qui t'a engendré [6]. "

Nous n'avons rien à voir à cette généalogie ni encore moins aux dissertations savantes qu'elle a suscitées. Tout est pour nous dans le fait que la vieille Allemagne faisait de saint Servais un arrière-petit cousin de saint Jean-Baptiste, un arrière petit-neveu de sainte Anne ; que traçant l'histoire de son patron préféré, comme elle s'y plaisait souvent, elle se plaisait aussi à la commencer par la légende glorieuse et très douce de ses ancêtres ; que, en conséquence, le nom et la vie de sainte Anne — et pourquoi pas aussi la dévotion envers elle ? — sont avec saint Servais passés dans l'esprit et le cœur de la vieille Allemagne catholique bien avant que Luther ait été averti de la chose. Luther, moine augustin, ignorait aussi les hymnes qui se chantaient depuis longtemps dans son ordre, au moins en quelques monastères, au jour de la fête de sainte Anne ; encore mieux de fort anciennes, propres à certains couvents d'hommes ou de femmes, chapitres de cathédrales etc. Nous en avons trouvé au XIIIe siècle à Cologne, Marienberg, Lubeck, Saint-Florin de Coblentz, Sainte-Marie d'Aggsbach; au XIVe à Hambourg, Kaisersheim, Munster, Mayence, Trèves, Aix-la-Chapelle ; au XVe, à Abensberg, Altenhove,

Augsbourg, Bâle, Campen, Diessen, Dusseldorf, Epternach, Furstenzell, Herzogenburg, Munich, Nuremberg, Passau, Pollingen, Quedlinbourg, Saint-Blaise en Forêt-Noire, Schewerin, Wernigerode, Windesheim, etc, etc. Il n'avait pas dû lire non plus les *légendes* de la Sainte qui circulaient parmi le peuple, bien avant qu'il eût quinze ans ou qu'elles fussent imprimées. Autour de 1470, sinon plus tôt — Luther naquit en 1483 —, il en paraissait déjà, témoin celle que l'on conserve à Neustift, au Tyrol. Seulement, à partir de 1494, alors que Luther avait onze ou douze ans, ces *Légendes*, *Vies*, *Histoires* manuscrites attirent l'attention des éditeurs, d'autant qu'elles ont parfois pour auteurs des hommes de haute réputation, Tritenheim par exemple, et un lettré comme lui doit en prendre connaissance. Jusque là, c'est possible, " il ne savait rien, " mais il a tort de conclure que ses compatriotes ont attendu comme lui *l'imprimé* pour apprendre quelque chose — Et pardon de tenir si longtemps le lecteur en pareille compagnie. On n'a pas besoin de lire les quatre volumes du Père Denifle pour se convaincre que Luther n'a été qu'une grosse nature, intelligent c'est vrai, mais par éclairs, médiocrement instruit, brutalement libertin, bref, un cynique bouffon, et hâtons-nous de nettoyer la place.

***

Les *Annales* de Staden, recueillies par le savant Pertz dans ses *Monumenta Germanica* (t. XVI, p. 353), racontent que, en l'année 1199, des reliques de sainte Anne furent apportées de Palestine à Brême, par un archevêque nommé Hartwich, ce qui permet de penser que dès lors le culte de la Sainte existait, ou du moins commença de s'établir dans la ville et les environs.

Nous lisons dans un autre mémoire ancien : " Parmi les saintes reliques très nombreuses que l'église Saint-Etienne de Mayence conservait depuis de longues années et tenait en si haute estime, il y avait la tête très sainte de la bienheureuse Anne, Mère de la glorieuse Vierge Marie. Elle y avait été apportée en 1212, sous le règne de Frédéric II, par l'écolâtre Thibaut, homme sage autant que pieux, et Prédicateur de la croix en Terre Sainte, à qui le Prieur de Bethléhem l'avait donnée, comme un précieux trésor[7]. " Nous allons tout à l'heure raconter l'histoire de cette relique fameuse.

En 1227, sainte Elisabeth de Hongrie fonde un hôpital Sainte-Anne à Eisenach, en Saxe-Weimar.

Polius mentionne un autel dans la cathédrale de Spire pour l'année 1272, et il cite un document à l'appui. " C'était et c'est encore l'usage à certaines époques, dit-il, d'y célébrer les saints mystères pendant une semaine entière ou pendant neuf jours. " Quarante ans plus tard, en 1303, cet autel fut remplacé par un autre plus riche, donné par Albert, roi des Romains, et consacré par le seigneur Pierre, évêque de Bâle[8].

Le couvent des Cisterciennes de Trèves, indiqué ailleurs, aurait porté le nom de notre Sainte dès l'an 1231. Il compta dans la suite pour ses bienfaiteurs le pape Nicolas IV, Boëmond, archevêque de Trèves, Gérard, archevêque de Mayence, qui tous l'enrichirent de dons et de privilèges[9].

En 1312, Schmiedelberg voit s'élever sur une colline de deux cent cinquante à trois cents pieds, une chapelle avec une tour.

En 1320, le chœur de la cathédrale de Cologne réprésente dans ses fresques toute la légende de la Vierge, en y comprenant, au début, celle de ses bienheureux parents. On y reviendra.

En 1321, l'évêque Othon II construit dans le cloître de la cathédrale d'Hildesheim un oratoire gothique qui subsiste encore. Le rosier de trente pieds de hauteur qu'on remarque tout auprès fut planté, selon la tradition, par Louis le Débonnaire.

La même année voit se construire à Ausgbourg une chapelle de Carmélites qui sera plus tard une grande église, et qui est maintenant un temple protestant. On le dit le plus fréquenté de la ville, ce qui ne nous empêche pas, évidemment, d'en regretter la perte. La voûte date de 1447, le clocher de 1602. Son architecture n'a rien de très remarquable, mais certains objets d'art méritent l'attention, comme par exemple les tableaux de Lucas Cranach et de Ulrich Mayer.

* * *

Le xve siècle où nous entrons maintenant est une époque de plein développement pour le culte de sainte Anne. Nulle part les discussions qui prirent naissance alors sur l'immaculée conception de la sainte Vierge, ne furent plus vives qu'en Allemagne, et la légende de notre Sainte dut à cette circonstance en particulier, de se répandre dans les foules et d'atteindre a peu près tous les individus.

Une revue allemande, *Der Katholik*, a publié en 1878 un long article intitulé précisément : " La dévotion à sainte Anne au quinzième siècle, " *belle étude* que nous avons déjà exploitée et qui nous aidera encore ici, sans exclure toutefois les autres sources d'information [10].

En 1404, une chapellenie est fondée dans une église dite de Saint-Wigbert, dépendante d'un monastère cistercien, au diocèse de Mayence.

En 1424, Hamme, ville de Westphalie, érige une confrérie et institue une messe pour le mardi de chaque semaine. C'était le jour consacré à sainte Anne comme le samedi l'était à la sainte Vierge, " en quoi, dit un intéressé, la France, l'Italie et toute la chrétienté a imité l'Allemagne. "

En 1428, les Dominicains de Mayence organisent une association analogue et c'est celle qui existe encore aujourd'hui sur la paroisse de Saint-Emmeran.

En 1434, une chapelle est construite en hors-d'œuvre sur l'église Saint-Martin à Brunswick. De nos jours, elle a été richement décorée à l'intérieur et à l'extérieur, et les trumeaux de l'arcature sont tous ornés de statues.

En 1449, selon quelques auteurs, plus tôt selon d'autres, le Dôme d'Aix-la-Chapelle, s'enrichit de sa chapelle Sainte-Anne, considérée de nos jours comme un chef-d'œuvre du genre gothique flamboyant. Encore aujourd'hui, la Sainte est la patronne d'une des confréries de la cathédrale, et sa statue, une superbe statue en pierre, apparaît dans une niche très belle à l'extérieur du monument. — Dans la même ville, l'église et le couvent de Sainte-Anne autrefois occupés

par des Bénédictines furent cédés en 1802 aux protestants pour leur service religieux et scolaire.

En 1463, une confrérie s'établit à Wimpsen, diocèse de Worms ; une autre en 1481 à Francfort, et cette dernière bâtit une chapelle pour abriter des reliques venues de Lyon et placées dans une monstrance en argent, achetée par les confrères ; c'est pour elle que l'abbé Trithème, le grand dévot de sainte Anne, écrira plus tard son *De Laudibus*.

Une autre relique est alors en grande vénération chez les Dominicains de Cologne. C'est un doigt entier de sainte Anne, " encore recouvert de sa chair," précieux présent offert en 1478 par un couvent de Pérouse[11].

En 1484, à Kempen, les tertiaires de saint François dédient leur chapelle à sainte Anne, et la même année, Osnabruge établit une confrérie.

En 1487, les Franciscains de Dyrstein, près Cologne, mettent leur couvent sous la protection de la Sainte.

Nous retrouverons en son temps le remarquable ouvrage de Schreiber sur l'ancienne imagerie ou gravure allemande, et pour l'instant, nous reproduisons telles quelles ces précieuses lignes d'information : " Anne vénérée en Allemagne surtout depuis 1494 comme patronne contre la peste, après que l'Electeur Frédéric le Sage eût obtenu d'Alexandre II une bulle d'après laquelle sa fête devait être au nombre des plus grands jours de fête. "

En 1496, la confrérie de Worms se fait construire une chapelle près du couvent des Carmes. L'empereur Maximilien assiste à la cérémonie avec sa femme Anne de Bourgogne et d'autres grands seigneurs. Le comte Palatin fait poser par un de ses généraux la table de l'autel. Ils ont sans doute été convoqués par l'évêque Jean de Dalberg qui, en 1488, faisait peindre la généalogie du Christ avec cette inscription :

Divæ Mariæ Dei Genitrici
Venerandisque ejus Progenitoribus — 1488.

Le bon exemple porte des fruits, et la même année, une commune voisine de Worms, Gernshei, fonde aussi une confrérie, un Conrad Meysers lui donnant une maison avec ferme et jardin pour se créer un revenu convenable. Vers le même temps, les cisterciennes d'Oppenheim consacrent leur couvent à la Sainte et enfin, en 1499, Annaberg, près Chemnitz, fait don à sa patronne d'une grande église à beau portail sculpté. On y remarque aujourd'hui une chaire de 1522, cent bas-reliefs exécutés vers la même année par Théophile Ehrenfried, Jacobe Hellwig et Franz de Magdebourg, en partie d'après les dessins d'Albert Dürer ; de plus un maître-autel d'Adolphe Dowher, sculpteur d'Augsbourg, et un tableau de Matthias Grünewald.

A la fin du XV[e] siècle, la confrérie de Coblentz, fondée par les secrétaires de l'archevêque de Trèves est déjà très florissante, et elle prie l'abbé Trithème de lui composer une hymne en l'honneur de sainte Anne, à quoi il répond en 1500 par une séquence en vérité fort belle et que nous donnons ailleurs en appendice avec d'autres monuments littéraires vraiment dignes d'être conservés.

A mesure que nous avançons, églises, chapelles publiques, oratoires, autels se multiplient, sans parler des confréries, communautés religieuses etc., et l'appendice au présent chapitre en indique un bon nombre. Les dates de fondation nous manquent, mais la plupart de ces monuments sont antérieurs à l'an 1652 puisque, à cette date, un guide bien informé et très sûr, le franciscain Polius, de Düren, en fait mention. Pour les églises et chapelles publiques nommons Bamberg, Bâle, Dyrstein, Openheim, Dresde, Munich, Dusseldorf, Berlingen, Trèves, Marienburg entre Berlin et Kœnigsberg, Annaberg près Charlottenbrunnen, Reutte, au-dessous d'Augsbourg, Ruckers, Grusselbach, Gotthardts, Bachem, Badorf, Mulfingen, Füssen, Selfing près d'Ulm, Lubeck, Cologne, Heister près Linz etc. Quant aux autels, les églises de Cologne au XVII[e] siècle nous en offrent vingt-cinq à elles seules, soit entre autres : la cathédrale, Saint-Géréon, les Saints-Apôtres, Saint-Séverin, Saint-Cunibert, Sainte-Colombe, Saint-Martin, Saint-Laurent, Sainte-Brigitte, Saint-Pierre, Saint-Jacques, Saint-Jean, Saint-Paul, Saint-Pantaléon, Saint-Antoine, les églises des Frères Prêcheurs, des Frères Mineurs, des Augustins, des Carmes, des Alexiens, celles des religieuses de Sainte-Cécile, de Sainte-Elisabeth, de Sainte-Claire, de Saint-Maurice, etc.

Signalons encore pour les villes les plus connues, la basilique d'Adenau, l'abbaye cistercienne d'Aldenberg, le monastère Saint-Thomas d'Andernach, le monastère Saint-Corneille près d'Aix-la-Chapelle, la chartreuse de Saint-Eberhard près Trèves, le couvent des Franciscains d'Eger aux confins de la Bohême (1416), Erpel, Erfurt, Notre-Dame et Saint-Pierre de Fulde, les Franciscains d'Halberstadt, la basilique Notre-Dame de Kempen (1516), les Bénédictins de Konigsdorpf, les Dominicains et les Carmes de Mayence, Esseren près Cologne, siège d'une confrérie dès 1501, Nuys, Osnabruge, Saarburg, Strasbourg, etc, etc. La plupart de ces autels appartiennent ou ont appartenu à des confréries.

Nous avons dû nommer au chapitre des ordres religieux des couvents d'Allemagne dédiés à notre Sainte ; nous en avons cité quelques-uns tout à l'heure encore ; nous ajoutons ici pour compléter: les Clarisses de Lubeck (1502), les Franciscains d'Ulm, les Carmes de Schongau, une autre communauté à Lipstadt en Westphalie, et deux " chapîtres de Dames, " l'un à Wurzbourg, l'autre à Munich, ceux-ci, il est vrai, de date plus récente.

Le chapitre de Wurzbourg doit sa fondation à la comtesse Anne Marie de Dernhach. Le testament par lequel elle léguait tous ses biens pour cet établissement reçut son éxécution en l'an 1714. Les chanoinesses – car c'était le titre qu'elles devaient prendre – étaient obligées à la résidence, et les conditions d'admission étaient : la religion catholique, la descendance d'une noblesse immédiate, franconienne de préférence, huit quartiers, et l'âge de douze à seize ans. En 1844, le chapitre se composait, en outre de l'abbesse et des dames honoraires, de douze chanoinesses dites de première classe, et de vingt dites de seconde classe, toutes nommées par le roi. Elles portent une décoration que M. Wahlen reproduit dans son volume sur les *Ordres de Chevalerie*[12].

Nous empruntons au même ouvrage quelques détails sur le chapitre de Munich.

" Fondé en 1784, par Marie-Anne-Sophie, veuve de l'électeur Maximilien IV, il se composait de dix demoiselles âgées de plus de quinze ans, et prouvant seize quartiers; elles étaient assujetties à une vie commune, sous la conduite d'une doyenne, et à un office de chœur. Plus tard, la communauté de domicile fut abolie, et la jouissance des prébendes conservée à la titulaire même après son mariage. Enfin la disposition que les chanoinesses mariées conserveraient leur prébende pendant deux ans encore a été abolie depuis le 14 novembre 1837. Aujourd'hui — l'auteur écrit en 1844 — le chapitre se compose de vingt-cinq chanoinesses de première classe (800 florins) et de quarante-deux de la seconde (400 florins). Un tiers de ces revenus a été réservé par le roi Maximilien-Joseph (6 mai 1809) aux filles d'officiers.

" L'abbesse, une princesse de la maison royale, est aujourd'hui la princesse Aldegonde. Sur la robe noire qui forme leur costume, elles portent, les jours de fête, un long manteau de velours noir avec un capuchon bordé d'hermine (*l. cit.*, p. 35). "

Panégyristes.

De bonne heure, les panégyristes de la Sainte, hymnographes, poètes, orateurs, historiens, étaient entrés dans ce mouvement de dévotion, s'ils ne l'avaient pas eux-mêmes imprimé les premiers. Les hymnes liturgiques, les séquences, les grands offices rimés se multiplient, car la fête s'est peu à peu répandue partout, et merci aux dévoués collectionneurs qui nous ont conservé ces pieux souvenirs d'antan : Balinghem, Daniel, Dreves, Klemming, Mone, Wackernagel, Zabucsnig.

Sans écrire pour les livres d'heures, d'autres poètes ne paraissent pas moins pieux ni moins bien inspirés. Au dernier quart du xve siècle, Rodolphe Agricola, " la grande lumière de l'université de Heidelberg, " comme dit Thomas de Saint-Cyrille[13], brille au premier rang des professeurs humanistes. Il réunit toutes les connaissances classiques ; il fait si bien les vers que ses contemporains le comparent à Virgile ; il est admiré, même en Italie, pour son latin. Il sait l'hébreu et traduit les psaumes. D'ailleurs il cultive la philosophie, les sciences, et ne dédaigne pas d'écrire en un allemand très pur. Comme Pétrarque en Italie, il est pour ses contemporains le révélateur de l'antiquité. Avec tout cela sa pensée demeure chrétienne et règle sa conduite : " Si Agricola est si grand, écrivait Wimpheling, c'est parce que sa science et sa philosophie ne lui ont servi qu'à s'affranchir de toutes les passions et à concourir au grand œuvre de perfectionnement personnel dont Dieu est lui-même l'architecte dans la foi et la prière[14]. "

Agricola est l'auteur de ce *Carmen in laudem sanctæ Annæ* dont nous disions plus haut d'après Polius que, nonobstant ses trois cents vers et un peu plus, il avait été tout entier gravé sur le marbre[15]. C'est à n'y pas croire, mais si cela est, il doit être bien beau ce poème magistral qui mérita pareil honneur.

Il l'est d'abord par sa facture littéraire, car s'il est difficile de faire des vers faciles ; si, " vingt fois sur le métier, " le poète a dû remettre son hémistiche, au moins hexamètres se tiennent-ils convenablement sur leurs pieds à peu près jusqu'au bout ; il l'est surtout par le sentiment religieux qui l'anime.

Le poète commence par une pieuse invocation à sainte Anne, lui disant que, "quand même il aurait cent cœurs et parlerait cent langues à la fois, il ne pourrait jamais dignement la célébrer." Et comment, en effet, monter sa lyre au vrai diapason, quand il faut chanter Celle qui fut la Mère de la Vierge Marie, c'est-à-dire de ce "qu'il y eut jamais de plus grand et de meilleur au monde ", le Christ excepté. :

...qua majus nihil est meliusque creatum ?

Puis c'est la légende, toujours d'après le *Protévangile*, depuis la retraite de saint Joachim dans les montagnes, jusqu'à la naissance de l'enfant prédestinée. Plus loin, l'auteur raconte sa maladie et sa guérison, maladie très grave, fièvre brûlante qu'il compare à " l'Etna en feu ", mais sainte Anne est " le salut assuré," " le foyer cher où s'écoule doucement la vie," " la lumière qui conduit au port ", le " repos ", la santé, la joie, et c'est pourquoi, autant qu'il le peut, de sa voix, de son cœur, de sa lyre, il chante ses louanges ; il veut que tout l'univers s'unisse à lui dans ce cantique, et il finit par une prière qui implore son assistance pour la dernière heure.

Beaucoup moins ample, le *Rosarium* de Beisselius (1494) contient, lui aussi, toute la légende de la Sainte, mais présentée maintenant sous une forme inaccoutumée, pieusement originale. Cinq dizaines de distiques se succèdent, suivis chacun d'un *Ave* à sainte Anne, et formant ainsi un chapelet ou rosaire. L'*Ave* se récite comme ci-après :

Ave Dei genitricis mater venerabilis Anna, sanctæ Trinitati gratissima, præ cunctis mulieribus honorata, benedicta tu a mulieribus et benedicta proles uteri tui, prolisque virgineus natus Jesus Christus, Amen.

" Je vous salue, Anne, mère vénérable de la Mère de Dieu ; vous êtes très chère à la sainte Trinité, digne d'honneur au-dessus de toutes les femmes, bénie par toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, comme est le fils virginal de votre Fille, Jésus-Christ. "

Et pour citer au moins quelques distiques, voici les deux premiers et les deux derniers :

. . . .

" Anne, qu'il soit permis à un pauvre mortel comme moi de chanter tes louanges, et de t'offrir, si tu l'agrées, des roses et des couronnes.—Ave.

" Anne, je vénère en toi la fille auguste des rois de Juda, et l'épouse illustre du pieux Joachim.—Ave.

. . . .

" Anne, puissent les cœurs des mortels ne pas te prier en vain, puisque tout ce que tu veux, et ta fille, et Dieu, le veulent également.—Ave.

" Anne, si heureuse par tes mérites et par ton enfantement glorieux, sois aussi notre Mère, et entends favorablement notre prière.—Ave.

Mais pourquoi passer si vite et ne pas cueillir une fleur, une *rose* encore ? Le passage relatif à la Vierge nous semble si vraiment beau que nous ne pouvons nous défendre de nous y arrêter :

" Anne, l'enfant bénie que tu portes en ton sein, l'ancienne Alliance l'a préfigurée, et les prophètes ont annoncé sa venue.

" Elle, c'est le paradis fermé où croît l'arbre de vie parmi les splendeurs d'une nature encore vierge ;

" Elle, c'est le jardin gardé jour et nuit par le chérubin à l'épée enflammée ;

" Elle, c'est la fleur plus belle que le lis à l'éclatante blancheur, la douce violette et la rose empourprée ;

" Elle, c'est l'arche de l'alliance mosaïque, où repose dans une corbeille d'or pur le pain du ciel ;

" Elle, c'est la fiancée du vrai Salomon, et c'est le sanctuaire orné au dedans et au dehors de pierres précieuses ;

" Elle, c'est le temple saint où résonnent sans cesse des chants et des concerts de fête ;

" Elle, c'est l'Immaculée dont le soleil est la couronne d'or, tandis que la lune aux reflets d'argent sert de piédestal à ses pieds blancs comme la neige :

" Anna, geris sobolem cujus Phœbi aurea vestit
Flamma caput, niveos candida luna pedes. — Ave. "

De la plus grande et de la meilleure des mères, la poésie allemande chantera aussi parfois la puissance et la bonté, comme fait Rutger dans le *Carmen saphicum* que Trithème nous a conservé de lui :

" O mère de la Mère du Christ, qui resplendissez maintenant au sommet des cieux; ô sainte Anne, votre prière peut tout obtenir du Fils de Dieu Tout-Puissant.

" Vous guérissez les malades, vous purifiez les âmes souillées, vous réalisez les vœux de vos serviteurs fidèles, et par vous nous méritons d'entrer dans le royaume du ciel. "

Trithème complète la pensée de Rutger dans trois hymnes de bonne facture, et pieuses comme le *De Laudibus*. Pour lui, nul ne peut comprendre ni raconter les bienfaits que sainte Anne répand sur ses dévots enfants :

Præmia quanta suis referat cultoribus Anna
Nemo capit mente nec valet ore loqui.

" Elle rend la santé aux infirmes, la sérénité et la joie aux cœurs de ceux qui pleurent :

Corda mæstorum jubilo serenat.

" Elle efface d'une prière toute souillure de l'âme ; elle confère toute grâce et nous ouvre le ciel. "

Gratiam confert, animas fideles
Ducit in astra.

Dignité sans égale, puissance et bonté sans mesure, à toutes trois le poète adresse des salutations, des invocations et des prières :

Salve sancta Parens
Matris Salvatoris,
Anna labe carens,
Vas cœlestis roris.

Ergo gratulare
Tanta prole digna,
Nosque consolare
Dulcis et benigna.

O flos mulierum,
Fac per tuam prolem
Nos in cœlis verum
Contemplari solem.

S'il faut passer rapidement sur le long *Eligidion Guolfi Cyclopii Cycnœi* aussi peu traduisible que le nom de l'auteur même (Wittemberg, 1511) ; sur le *Carmen de S. Anna* de Philippe Drunck, le *Panegyricon* de Jean Butzbach, la dédicace qui précède la *Legenda* publiée en 1497 chez Melchior Lotter de Leipzig, on s'arrête au contraire avec plaisir à l'ode gracieuse de Jacques Montanus de Spire (1513) : *Virginis summæ genitrix.*

Jacques de Spire fait défiler sous nos yeux toutes les femmes de l'ancienne Loi : Rébecca, Lia et Rachel, épouses de Jacob, Ruth la Moabite, la mère de Samson, la mère de Samuel, toutes les prophétesses ; et Rébecca, si " resplendissante de beauté " (*nitens mira specie*), si " grande par sa sainteté "(*valens veri pietate cultus*), *s'efface* pourtant *devant* sainte Anne, et se réjouit de lui laisser le premier rang ; et Lia et Rachel contemplent sans jalousie Celle dont le trône est plus élevé que le leur (*Sede prælatam sibi celsiore*) ; et Ruth, et la mère de Samson, et la mère de Samuel, et la chaste Abigaïl, placées sous les pieds de sainte Anne, lui rendent un continuel hommage :

Sub tuis pulchre pedibus locatæ
Semper honorant ;

et " toutes les prophétesses de l'ancienne Alliance, et toutes les saintes de l'ère nouvelle pâlissent devant elle, comme toutes les étoiles ensemble devant le rayonnement du soleil. "

Il y a bien aussi quelque poésie dans ce salut qu'adresse aux saints noms de Jésus, d'Anne, et de Marie, le vieux poète inconnu cité par Polius : " Noms sacrés, chers à tous les chrétiens, doux comme une rosée d'ambroisie, comme le nectar, comme le parfum des fleurs, comme le miel : "

Hæc nobis rorant pigmenta salutis opima
Ambrosiamque sacram, nectar, aroma, favum.

Comme poésie populaire, il y aurait les cantiques publiés avec tant d'autres en 1883 par Wilhelm Baumker sous le titre (traduit) de : *Cantiques de l'Eglise*

catholique allemande, avec les airs en usage depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIe siècle. L'un, imprimé pour la première fois à Brunswick en 1507, était probablement antérieur à cette date pourtant déjà ancienne. Le second est cité dans un ouvrage de 1602, et le troisième dans un ouvrage de 1623. Baumker ne reproduit de chacun que le premier couplet avec la musique, et à la rigueur, cela peut nous suffire, les faits nous important plus que les contingences de longueur ou de forme. La forme, d'ailleurs, est jolie, comme ici, par exemple, où l'expression redoublée de la pensée rappelle le parallélisme biblique:

" Sainte Anne, noble dame, d'illustre naissance, élue de Dieu, est à voir comme le miroir de toutes les femmes,—Un miroir de cristal dans lequel toutes les femmes se peuvent voir. "

Un second fragment nous dit en deux lignes la confiance de la vieille Allemagne catholique envers sainte Anne

" La sainte femme Anne repose près de Marie qui porte l'enfant (Jésus) ;— Tout pécheur qui tournera ses yeux vers elle, obtiendra d'elle beaucoup de grâces. "

* * *

Venant maintenant aux écrits en prose, nous rencontrons de nouveau notre vieil ami Trithème, si zélé, nous l'avons déjà dit, pour le culte de notre Sainte, et lui-même si pieux, si franchement dévot. Voyez l'admirable prière qu'il adresse à Dieu et à la Sainte avant d'écrire son *De Laudibus :*

" Seigneur Dieu, lumière véritable, qui éclairez tout homme venant en ce monde ; Seigneur Dieu, qui justifiez l'impie et appelez les pécheurs à la pénitence ; Seigneur Dieu, qui donnez la sagesse aux petits et rendez éloquentes les lèvres des enfants, accordez-moi, je vous prie, le pardon de mes péchés; donnez-moi de savoir vous louer comme il convient, de voir s'accroître la lumière qui nous fait vous comprendre, vous connaître et vous aimer, de sorte que, mon amour pour la bienheureuse sainte Anne grandisse en même temps, et que je puisse mieux célébrer ses louanges. Seigneur Dieu, qui de la pierre aride avez tiré des eaux vives pour votre peuple assoiffé, brisez aussi la dureté de mon cœur, pour que, dans vos saints et dans les aïeux de votre Fils, je puisse vous chanter dignement, et par votre miséricorde et la leur, fournir un appoint à ma dévotion, et à celle de tous les chrétiens qui liront cet opuscule... C'est par votre grâce que je suis ce que je suis et que je puis le bien que je veux, car en toute chose que nous faisons, nous reconnaissons votre grâce prévenante, votre action dans le bien que nous opérons... Et vous, bienheureuse Anne, mère très sainte, dont je veux célébrer la mémoire, assistez-moi de votre bienveillance accoutumée... Vous êtes ma Souveraine, mon espérance, mon avocate: que votre clémence vienne donc maintenant en aide à mon désir de vous louer, et puisque votre faveur tant de fois manifestée m'a pressé d'écrire, faites que maintenant, je puisse vous chanter comme il convient.. " Et la même prière se continue ainsi

très fervente, très longue, jusqu'à couvrir, en imprimé, des pages entières.

Les orateurs sacrés, réguliers ou séculiers, entre autres Jean Nider, Jean Eck, Pelbart de Themeswar, l'illustre Lansperge (Landsberg), prêchent la même dévotion, tandis que des écrivains moins connus et du reste anonymes, sauf Pierre Wilderad, théologien de Heinsberg, et Sylvius d'Eger (Sylvius Egranus), curé de Zwickau, sèment à profusion dans le public la *Legenda beatissimæ Annæ.* Sous ce titre ou tel autre analogue, cette légende est reimprimée maintes fois à la fin du xve siècle, et plus souvent encore au début du siècle suivant, par exemple à Leipsig en 1497, à Strasbourg en 1500 et 1501; de nouveau à Leipsig en 1502 ; quatre ou cinq fois en 1507, dont une fois à Cologne et une autre à Brunswick ; de nouveau à Strasbourg en 1509 ; à Augsbourg, à Nuremberg et encore à Cologne en 1510 ; de nouveau à Cologne en 1516, 1519, 1531, etc. La grande cité rhénane est d'ailleurs remarquable à cette époque pour sa piété. La confrérie du Rosaire, par exemple, grâce au zèle d'Alain de la Roche et de ses collaborateurs, y monte en cinq ans de 6,000 associés à plus de 500,000, et comment la dévotion de tout ce peuple à l'Immaculée n'irait-elle pas jusqu'à sa Mère, quand les Dominicains et les Frères Mineurs offrent de précieuses reliques à sa vénération ; quand la même confrérie oblige ses membres à réciter tous les mardis trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de *Matris Annæ, et filiæ Mariæ, et filii Christi, Dei et hominis*[16]; quand encore le nom de sainte Anne entre dans l'*Ave Maria* même, ou qu'on invente un rosaire spécial en son honneur ? Tel celui de Besselius mentionné tantôt et d'autres qui suivirent au petit bonheur un peu partout, à tel effet que le Saint-Siège crut devoir les proscrire tous, parce que vraiment ils dépassaient les bornes de la louange permise et de la piété éclairée[17].

Tous ces petits livres dont nous parlons étaient bien faits pour entretenir la dévotion, en particulier, celui qui parut à Brunswick en 1507, et qui porte comme avant-titre (traduction de l'allemand) :

" Ici, dans ce livre, on trouve: une belle et salutaire doctrine, des prières et une matière suffisante ; — Ensuite la couronne salutaire du Christ ; — Ensuite la légende de sainte Anne et de tout ce qui concerne sa famille ; — En troisième lieu, le rosaire de sainte Anne ; — En quatrième lieu, les sept joies de sainte Anne ; — En cinquième lieu, la triple puissance de sainte Anne; — En sixième lieu, des prières contre la *pestilence ;* — En septième lieu, une litanie (?) de sainte Anne ; — En huitième lieu, le bon chemin du ciel ; — En neuvième lieu, une belle doctrine pour bien mourir ; — En dixième lieu, le testament d'un bon chrétien ".

Rien de pieux comme ce petit bouquin (18 feuillets), si ce n'est peut-être cet autre de 1509 que M. Rosenthal de Munich eut jadis l'obligeance de nous prêter et qui, entre autres choses, nous racontait comment " un noble et très savant ermite nommé Procope prêchait, à tout venant, qu'il fallait honorer sainte Anne, de quoi il fut récompensé en devenant évêque de Prague (ch.xi) ; " comment, au contraire, " un évêque d'Angleterre fut, lui, sévèrement puni pour avoir voulu empêcher le culte de la Sainte dans son diocèse "

(ch. IX). L'ouvrage est très rare ; il est coté 275 marcs chez les antiquaires d'Allemagne, et il faut, sans doute, en traduire au moins le titre :

" Ceci est une belle légende de la sainte femme sainte Anne et aussi de sa famille, c'est-à-dire de la Mère de Dieu, la vierge Marie, que sainte Anne a mise au monde. Pour cette raison, elle est appelée la grand'mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De même, dans ce petit livre, est contenue aussi la vie des saints évêques Eucher, Valère et Materne, qui ont converti le pays allemand à la foi chrétienne à laquelle nous croyons, et par laquelle nous devons être heureux. Imprimé à Strasbourg, lorsqu'on comptait mil cinq cent-neuf. "

Comme rareté littéraire, rien ne vaut pourtant l'opuscule d'un " certain frère Magdalius, Jacobus Gandensis, " édité à Cologne entre 1500 et 1504. Le seul exemplaire qu'on en connaisse est chez les Pères Bollandistes de Bruxelles, où le R. P. de Smedt a bien voulu nous le laisser voir. C'est un in-octavo carré, de cent huit pages non numérotées, et portant (en allemand) le titre ordinaire des publications allemandes de l'époque : " Ceci est une belle légende de la sainte femme sainte Anne....." Au frontispice, une gravure sur bois nous montre : Au milieu, sainte Anne tenant la main de la Vierge à genoux près d'elle à sa droite, et des deux côtés, les principaux personnages de leur parenté. Le texte lui-même n'offre aucune particularité digne de remarque : c'est la légende telle à peu près que l'ont racontée les ouvrages antérieurs, et il n'y a pas lieu de s'y attarder, si ce n'est pour regretter qu'elle contienne la triste fable *du trinubium*, si contraire à la vérité et si répugnante à notre délicatesse moderne.

Regret plus profond, reproche plus grave, Conrad Wimpina, *eximius bonarum artium, philosophiæ atque sacrarum litterarum professor*, fait de cette malheureuse question toute une thèse à l'ancienne mode, tout un livre qu'il divise en trois parties, comprenant elles-mêmes une quarantaine de chapitres. Jadis, aux belles époques des naïfs entraînements, nous pouvions perdre des heures à pareilles lectures, suivre la marche de l'argumentation, si un tel mot est ici à sa place, prendre même des notes, mais aujourd'hui tout ce fatras indigeste — l'auteur dit lui-même *farrago* — ne produit plus que des nausées. Et passons donc !

D'ailleurs et pour le dire à l'honneur de la vieille Allemagne l'opinion du docte professeur était loin d'être générale chez elle. Trithème, Sylvius d'Eger, l'avaient simplement méprisée, et Cornelius Agrippa, secrétaire de Maximilien I (1534), Stengel (1621), Jacques Polius (1640), Thomas de Saint-Cyrille (1657), Martin de Cochem (1691) et autres, devaient partager plus tard sur ce point leur délicatesse de sentiment.

Cette question mise à part — hélas ! ce ne sera pas pour toujours, — notons une *Leben der heylige Anna* de Clisorius (1648); une *Dissertation* de G.-H. Goetze sur le culte de sainte Anne à Meissen (1702) ; un *Compendium vitæ* de Czabert (1720), et parmi les auteurs modernes : C. Frantz (1854), Fr. Vassen (1872), J. Wessely (1874), Falk (1878), Schaumkell et Schmitz déjà

nommés (1893), Otto Redlich (1896), après quoi, certaines IMAGES DE PIÉTÉ, peut-être mieux encore que toutes nos lectures, vont continuer de nous édifier.

Images de piété.

Nous verrons ailleurs quelle place notre Sainte a jadis occupée dans l'art allemand, et nous nous bornerons ici à signaler quelques œuvres où se révèle davantage la dévotion populaire.

Peu après le commencement du quinzième siècle, d'après Passavant, naquit en Allemagne un genre de gravure sur métal d'un aspect singulier, qu'on a appelé *opus interrasile,* c'est-à-dire en *manière criblée.* Une de ces gravures, très ancienne et conséquemment très rare et très précieuse, dessine notre Sainte tenant sur ses genoux la Vierge-enfant qui porte elle-même dans ses bras l'Enfant-Jésus, motif très fréquemment traité autrefois. A droite et à gauche du groupe deux anges sont en prière. On lit au bas dans l'ancien dialecte allemand, et sur trois lignes, la prière suivante :

" Tout-puissant Dieu éternel, qui avez choisi la sainte femme Anne pour être la Mère de l'auguste Vierge Marie, accordez, de grâce, à tous ceux qui feront appel à son intercession, d'être délivrés de toutes leurs angoisses, et de toutes les afflictions de leur cœur ou de leur corps[18]. "

Cette foi vive au patronage de sainte Anne s'exprime encore dans une gravure de 1494 conservée au musée de Berlin ; dans une autre de la même année à Stockholm avec une " prière contre la pestilence ; " dans une troisième de 1499, au musée de Nuremberg, attribuée à Niklas Mair et portant en exergue : " Aidez-moi, sainte Anne, " mais peut-être mieux qu'ailleurs dans celles qui vont suivre. La première a pour motif la généalogie de sainte Anne et la légende expose les cinq joies de la Sainte (0.38 cent. par 0.29). On lit au-dessous de l'image : *Commémoraison des cinq joies de sainte Anne avec cinq Pater et cinq Ave pour obtenir une bonne mort.* Voyons au moins la première et la dernière :

Première joie.

Souvenez-vous, très sainte dame sainte Anne, de la grande dignité dont Dieu vous a ornée en vous choisissant pour être la mère de la Mère de Dieu. Au nom de cet honneur et de cette dignité, je vous implore, et je vous prie de vouloir bien demander à votre Petit-Fils qu'il me console dans toutes mes peines et mes angoisses, et particulièrement dans la dernière peine et angoisse de la mort. *Pater. Ave.*

Cinquième joie.

Souvenez-vous, très sainte dame sainte Anne, de toutes les joies dont vous êtes comblée éternellement devant Dieu, surtout lorsque vous contemplez votre Fille très chère, Marie, la Reine du Ciel et de la Terre... Je vous en prie, très chère et très bienheureuse dame sainte Anne, soyez ma fidèle médiatrice devant la face

du bon Dieu, et priez votre cher Petit-Fils qu'il me console dans toutes mes peines et angoisses, et particulièrement dans la dernière peine et angoisse de la mort. *Pater. Ave.*

Augsbourg, chez Christophe Daser, dans la rue des Forgerons.

Une autre grande image de dévotion, datant de 1660 ou à peu près, présente la Sainte debout, ayant sur son bras droit l'Enfant-Jésus, et debout aussi à sa gauche, la sainte Vierge, encore très jeune, tenant un livre ouvert. Une légende en grandes lettres occupe le haut de la feuille: *Ein schone letanen...* " Une belle litanie en l'honneur de la sainte dame Anne ", et les trois autres côtés sont en effet entourés de cette litanie. Celle-ci est fort longue —45 invocations — et l'on voit déjà de quoi était capable l'ancienne Allemagne en fait de prière. Quand on parle de la piété " exubérante " d'autrefois, on n'emploie pas une épithète de fortune mais de nature. Cependant, il faut peut-être abréger :

Antienne:

O bienheureuse aïeule de Jésus-Christ, purifiez-nous par votre intercession et celle de votre Fille, de tous nos péchés, afin que nous obtenions la communion des élus. Amen.

Kyrie eleison...
Dieu, Père du ciel, nous demandons votre grâce,
Dieu, Fils, Roi du monde, nous demandons votre grâce,
Dieu, Saint-Esprit, nous demandons votre grâce,
Trinité sainte, donnez-nous la grâce en tout temps.
Anne, qui êtes née de la race d'Abraham et d'Aaron; demandez pour nous la grâce.
Anne, qui appartenez par votre origine à la maison royale de Juda ; " " " " "
Anne, qui avez surpassé en vertus et en sainteté toutes les filles de Juda ; ...
Anne, qui avez été dans votre jeunesse l'honneur des vierges, et dans votre maturité la couronne des femmes et le miroir de la chasteté ;
Anne, qui dès votre naissance, avez brillé comme une escarboucle, par votre obéissance aux commandements de Dieu ;...
Anne, qui avez été, comme l'or pur, éprouvée dans le feu de la tristesse;
Anne, qui avez façonné le précieux ostensoir où devait reposer le vrai pain du ciel, Jésus-Christ ; ...
Anne, votre naissance a donné joie aux anges, consolation aux prisonniers, consolations aux Anciens retenus dans les limbes ; ...
Anne, bénies soient vos saintes lèvres qui ont réjoui si souvent l'impératrice du ciel et de la terre ;
Anne, bénis soient vos saints yeux, qui ont contemplé si amicalement et tendrement votre très chère fille, la Vierge Marie ; ...
Anne, bénies soient vos saintes mains et vos saints bras qui ont pressé si souvent sur votre cœur maternel la bienheureuse Rose du ciel, Marie ; ...
Anne, bénis soient le jour, le temps, l'époque, l'heure où vous avez enfanté notre espérance, la mère de Jésus-Christ ;
Anne, bénis soient le lieu et la maison où vous avez élevé si aimablement votre sainte fille, la Vierge Marie ;

Anne, bénies soient les églises dont vous êtes la patronne, et bienheureux soient tous vos serviteurs et servantes qui vous vénèrent avec dévotion ;
Anne, votre nom est plein de grâce, ô clémente, ô douce, ô bonne mère de l'étoile du matin ; . . .
Anne, avec vous je loue Dieu le Fils qui a voulu, en votre fille très pure, s'unir à notre nature (humaine) ;
Anne, avec vous je loue Dieu le Saint-Esprit qui a opéré notre salut dans le sein virginal de Marie ; . . .
Anne, souvenez-vous des surabondantes joies que vous avez éprouvées lorsque Dieu le Père céleste vous a reçue au ciel comme sa fille choisie, et par cette joie, je vous recommande surtout les personnes qui sont vierges ;. . .

A Augsbourg, chez Christian Schmidt, peintre de cartes (graveur), maison et magasin dans le faubourg St-Jacques.

La gravure avec la lettre mesure H. 0.36 (14 p. 2 l.) sur L. 0.28 (11 p.) Elle est coloriée rouge-pourpre et jaune-orange.

Voici une autre gravure, où la prière ne demande rien et n'exprime que la vénération et la louange, ce qui est souvent le meilleur moyen de tout obtenir. La légende placée en tête peut se traduire ainsi :

La sainte femme sainte Anne

Cette image te montre finement
Comment Anne, la sainte et pure,
Tient le Christ sur ses bras.
A côté d'elle, se tient gentiment
Marie, la Mère du Seigneur,
Laquelle est digne de tout honneur.

De fait l'image représente la Sainte debout, ayant dans ses bras l'Enfant-Jésus, et à côté d'elle, à demi-tournée vers sa mère, la Vierge également debout, toute jeune encore. A gauche, se dessine une église, peut-être l'église Sainte-d'Anne d'Augsbourg puisque la gravure a pour auteur maître Ulric de cette ville, " graveur sur bois et peintre coloriste de cartes à jouer, dont la boutique" ainsi qu'il nous l'apprend encore lui-même, " est à côté des moines nu-pieds. " A droite, sur une hauteur, se dresse en effet un monastère, et la " boutique " doit être l'une des constructions qui l'entourent. Au bas, sur trois colonnes, on lit cette légende en trente lignes métriques (traduction):

Celui-là devrait avoir une langue bien [savante
Et les dons du génie,
Qui voudrait exprimer par des paroles
La grande joie qu'a éprouvée
La sainte femme, la digne sainte Anne,
Lorsque Dieu lui a accordé
La grâce de contempler l'Enfant
De la sainte Vierge sa Fille,
Et de pouvoir prendre dans ses bras
Celui dont l'Ange avait prédit
Qu'il devait venir comme Sauveur
De tous les habitants de ce monde.
Quand, en effet, elle put voir à son côté
Sa fille très charmante
Comblée d'honneur par Dieu

Et choisie pour Mère du Sauveur,
De joie le cœur a bondi
A la pieuse femme en sa poitrine ;
Son âme en extase fut ravie
Et enlevée au troisième Ciel.
Là, elle adore la sagesse de Dieu
Et surtout son grand amour ;
Elle rend grâce et gloire à Dieu,
Parce que le vrai Emmanuel
A visité la terre d'Israël,
La déchargeant, par sa venue,
D'un fardeau très lourd,
Et mettant à exécution
Ce qu'il avait promis à David.

La gravure est coloriée rouge, jaune et vert, et mesure avec la lettre : H. 0.36 cent. (14 p. 2 l.) sur L. 0.24 (9½ p.) Elle nous a été prêtée en 1892 ainsi que les précédentes par M. Rosenthal de Munich, à qui nous renouvelons l'hommage de notre reconnaissance.

Il serait facile de citer par centaines d'autres preuves de dévotion *artistique*, si l'on peut ainsi parler, mais une autre suffira en attendant l'avenir. Oui en vérité, notre Sainte a été autrefois très connue, très aimée, nous dirions très *populaire* dans l'art aussi bien que dans la littérature germanique, et une visite à la cathédrale d'Ulm, par exemple, nous ferait sur ce point une conviction. — Voici d'abord le grand portail. Avec la Vierge et l'enfant, sainte Anne est là, " pleine de dignité, " comme le guide vous le fait remarquer, " et d'un profil noblement tracé. " A l'intérieur, parmi les vitraux — et ces vitraux datent des quinzième et seizième siècles, — l'un dans le chœur, le sixième, interprète la légende de saint Joachim et de sainte Anne, depuis la retraite dans la solitude des montagnes jusqu'à l'heureux accomplissement des promesses divines. C'est bien commencé, mais voici mieux encore : nous voulons dire le maître-autel avec ce magnifique retable où nous retrouvons le motif si populaire au seizième siècle et qu'on appelait dans le langage du temps la *Lignée de Madame sainte Anne*, en d'autres termes, sa famille. L'auteur n'est rien moins que Martin Schaffner (1521). — Plus loin, dans une chapelle, nous avons de nouveau la légende, commençant cette fois par la Rencontre à la Porte dorée (1509). Plus loin encore, dans la sacristie, sainte Anne est accompagnée de la jeune Vierge, celle-ci radieuse avec ses longs cheveux ondoyants; enfin, sortant de la cathédrale par le portail sud-ouest, si vous vous retournez pour en examiner le tympan, vous y voyez une série de bas-reliefs superbes relatifs à notre Sainte et à sa glorieuse maternité.

Le passé et le présent, ou Sainte-Anne de Düren.

Düren est une jolie petite ville située à peu de distance d'Aix-la-Chapelle, et qu'il est intéressant de visiter, surtout au mois de juillet, comme nous-même l'avons fait. Là comme ailleurs, ce mois est en effet consacré à sainte Anne, et tous les jours, l'église s'emplit de fidèles qui viennent y prier devant la relique de la Sainte. Ce mouvement de piété date au moins de quatre cents ans, et le titre de cet article est ainsi justifié si besoin en était.

A Düren et aux environs, un badinage, très innocent évidemment, fait de

sainte Anne la "Patronne des voleurs." Nous allons dire pourquoi en racontant l'histoire de la relique de Mayence, comme nous l'avons promis tout à l'heure. Pour cela nous n'avons qu'à résumer un document vénérable signé par un pape, Jules II.

"Jules, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu..."

"Comme nous l'ont appris des personnes dignes de foi, la tête de sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge, Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ, ne recevant plus, dans l'église Saint-Etienne de Mayence où elle était conservée depuis longtemps, les honneurs et hommages convenables, un laïque, maçon de son métier, vraisemblablement inspiré de Dieu, a enlevé cette relique de l'église Saint-Etienne, pour la transporter au monastère de Saint-Corneille au diocèse de Cologne, espérant que là, elle serait entourée d'honneurs et de vénération. Il vint d'abord en la maison de sa mère, et celle-ci comprenant ce qu'il avait fait, le pria avec instance d'aller reporter la relique où il l'avait prise. Le maçon reprit le pieux trésor et vint le déposer chez les Frères mineurs de l'observance, à Düren, petite ville du diocèse de Cologne.

"Cependant, nos chers fils les Doyen et chapitre de l'église Saint-Etienne, apprenant ce qui vient d'être dit, dépêchaient en toute hâte un frère convers des Chartreux avec mission de reprendre et de rapporter à Mayence la précieuse relique. Elle lui fut rendue, mais comme avant de se remettre en route, il était descendu dans une maison de l'endroit pour prendre un peu de nourriture, nos chers fils les citoyens de Düren s'emparèrent de nouveau de la relique, dans la persuasion qu'elle avait été enlevée furtivement, et la confièrent cette fois à leur église paroissiale.

"Le peuple de Düren et des lieux circonvoisins n'eut pas plus tôt appris ce fait, c'est-à-dire la présence en l'église paroissiale de cette dépouille sacrée, qu'une grande multitude de fidèles, mûe par un sentiment de vraie piété, se précipita vers l'église pour la vénérer.

"Ainsi en fut-il les jours suivants. Ce concours des pieux fidèles durait depuis quelque temps déjà, et de nombreux miracles avaient pour effet de l'augmenter sans cesse, quand le doyen et le chapitre de Mayence s'émurent de la chose. Ils représentaient que cette relique, bien qu'elle n'eût pas été chez eux l'objet d'un culte particulier et d'une grande vénération, avait cependant été conservée de longues années dans leur église, et ils se plaignaient qu'elle fût maintenant livrée à la dévotion d'un peuple étranger. C'est pourquoi ils en appelèrent aux tribunaux mêmes civils, les priant de prendre fait et cause pour eux contre nos chers fils les Recteur et Vice-Recteur de l'église de Düren, et contre le Bailli, les Proconsuls, Consuls, Echevins et Université de la même ville, qu'ils entendaient ainsi molester, inquiéter, et obliger à restitution. Ils ajoutaient la menace d'excommunication majeure, de privation de bénéfices et d'offices, d'interdit et d'amende pécuniaire, à encourir par eux, si dans les termes d'un délai que le délégué du Saint-Siège à Mayence pourrait déterminer, sur leur demande à cet effet, ils ne restituaient pas la tête de sainte Anne...

" Nous donc, considérant que les corps et reliques des Saints ont été très souvent, selon une disposition de la Providence divine, transportés d'un lieu dans un autre, et que le Pontife romain peut également, de sa propre volonté, les transporter ou faire transporter d'un lieu dans un autre, selon que le concours, la dévotion et la pieuse affection des fidèles, certifiée par des hommes dignes de foi, le lui fait juger expédient ;. . .

" Considérant que la dite relique de sainte Anne, longtemps conservée, il est vrai, dans l'église Saint-Etienne de Mayence, n'y a cependant pas opéré de miracles, et cela peut-être parce qu'elle n'y était point assez honorée, tandis que depuis sa translation à l'église paroissiale de Düren, une grande multitude de fidèles, poussée par une inspiration divine, comme on le croit, n'a pas cessé de la vénérer ;. . .

Considérant de plus que la dite relique, vu la profonde dévotion des fidèles, ne pourrait être enlevée sans scandale de cette église où nous devons croire que Dieu lui-même vient de la placer, et désirant empêcher autant que nous pouvons, les scandales, et conserver et accroître la dévotion du peuple, Nous donc, nous souvenant que les reliques, de leur nature, ne sont le bien de personne, *motu proprio*, non à l'instance de qui que ce soit, mais après simple délibération personnelle, avec science et par considération pour notre cher fils dans le Christ Maximilien, illustre roi des Romains. . .ordonnons aux Doyen et chapitre de Mayence de faire silence désormais sur la restitution de la dite relique et sur toute cette affaire en général ; . .décrétons, déclarons et voulons que la dite tête de sainte Anne soit conservée dans la dite église paroissiale de Düren ; qu'on y continue en toute liberté de l'honorer comme on a fait jusqu'ici ; qu'elle ne puisse jamais être transportée ailleurs, et que les doyen et chapitre de Mayence ne fassent jamais aucune réclamation à son sujet ;

" Ordonnant à ces mêmes doyen et chapitre de la dite église Saint-Etienne, sous peine de suspense, interdit et excommunication à encourir *ipso facto* par chacun d'eux contrevenant à nos ordres, de ne plus oser molester ou inquiéter à l'avenir les dits Recteur, Vice-Recteur de la dite église paroissiale, les Bailli, Consuls, Proconsuls, Echevins et Université de la dite ville de Düren au sujet de la dite relique et de sa restitution, déclarant nul et de nulle valeur tout ce qu'on oserait faire ou attenter contre notre volonté, statut, commandement et décret présent. "

Le pape demande ensuite aux intéressés de publier sa lettre et de punir ceux qui refuseraient de s'y soumettre, puis il termine ainsi :

" Qu'il ne soit permis à personne de contrevenir à notre présente lettre d'advocation, extinction, imposition, absolution, relaxation, statut, déclaration, volonté, décret et mandat, ou d'y contredire témérairement. Que si quelqu'un l'osait, savoir faisons qu'il encourrait l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

" Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'incarnation du Seigneur mil cinq cent cinq, le quinze des calendes d'avril, l'an trois de notre Pontificat ". "

Tel est ce document, au moins dans sa teneure substantielle. Le fait qu'il

raconte n'a pas pu passer inaperçu pour les historiens, et à notre connaissance, au moins dix ou douze en ont parlé.

L'abbé Trithème, le premier, lui consacre toute une page de ses *Annales d'Hirschau*, et nous fournit des détails qui manquent dans le document pontifical. Dans sa version, le tailleur de pierres travaillait avec d'autres ouvriers de son métier à la tour de l'église Saint-Etienne quand la pensée lui vint d'enlever la relique. Elle était renfermée dans un buste d'argent qu'il emporta avec la relique elle-même à Düren. Grande joie et grande affluence de peuple à Düren. Grandes réclamations et dépenses du chapitre spolié pour rentrer en possession de son trésor. Résistance obstinée des gens de Düren, que l'excommunication même ne parvient pas à soumettre, etc.[20].

Un auteur que nous connaissons déjà depuis longtemps, Polius, ne se contente pas à moins de vingt pages sur le même thème : Les femmes et jeunes filles de Düren restent trois jours entiers devant la sainte relique, "adoucissant par de pieux cantiques leurs nuits sans sommeil." Elles vont se présenter aux consuls et sénateurs, et à force de sollicitations, les décident à faire transporter la relique de l'église des Franciscains à celle de Saint-Martin, ce qui eut lieu le troisième jour " au chant des hymnes mélodieuses et au milieu d'une joie inaccoutumée. En souvenir de ce fait, ajoute l'auteur de l'*Exegeticon*, s'est perpétué l'usage, pour le jour de sainte Anne, de dresser en signe de supplication et d'action de grâces, un autel que l'on décore de tapisseries variées et d'un dais splendide destiné à recevoir la relique de sainte Anne, comme on ferait pour le saint Sacrement[21]. "

La même relation, au moins quant au fait principal, se retrouve dans Nicolas Serarius, historiographe de Mayence, Nicolas Schaten, annaliste de Paderborn, Wadding, historien des Frères Mineurs, Cuper, hagiographe de sainte Anne, Gelenius, auteur cité par Reiffenberg, sans compter Reiffenberg lui-même qui nous a fourni tout à l'heure le diplôme original de Jules II, et quelques autres comme Laurus et Colvener[22].

Leur cause aussitôt gagnée auprès du Saint-Siège, les habitants de Düren songèrent à enchâsser dignement leur relique. Pour cela, dit Polius, ils fabriquèrent une double châsse dont l'une devait contenir l'autre. Ils construisirent la châsse extérieure en fer, lui donnant de longueur cinq pieds et sept pouces de Cologne, sur une hauteur de trois pieds et un quart, y compris le pignon. Ils la placèrent au milieu du chœur, à droite, entre le grand autel et celui de la Sainte-Croix, où on la voit encore aujourd'hui. Elle est peinte en vermillon, les clous sont dorés ainsi que la base de la face antérieure, et elle est posée sur un socle de fer et d'airain. A l'intérieur, se trouve l'autre châsse, celle-là en bois de hêtre, également en pointe, artistement sculptée, peinte de bleu avec un semis d'étoiles d'or, et exhalant une très suave odeur[23]. "

Cette châsse existe encore, ou du moins celle que nous avons vue à Düren en 1892 répond exactement, sauf les dorures et le "vermillon" qui ont disparu, à la description de Polius. Le fond est noir, les clous et garnitures rouges.

Et pendant que l'église paroissiale honorait ainsi le buste reliquaire de sainte

Anne, les fidèles lui rendaient des hommages analogues en leur particulier. C'est encore Polius qui nous l'apprend, on commença dès lors de représenter partout ce buste, en signe de reconnaissance et dévotion, sur les rideaux des fenêtres et des parois, sur les carreaux de vitre, les articles en métal, les médailles et monnaies, les ustensiles domestiques et d'usage journalier [24]. "

Pour revenir à l'église elle-même, la Providence semblait avoir voulu la préparer d'avance à l'honneur qu'elle recevait aujourd'hui. Devenue trop étroite, elle avait été agrandie au quinzième siècle et ressemblait depuis à une basilique. " Quand la chère relique y fut apportée, son titulaire, saint Martin, céda le pas à la divine sainte Anne, si bien qu'elle fut bien vite rebaptisée par le peuple sous le nom "de Palais de Sainte-Anne," comme si, dit toujours Polius, "une lumière plus grande eût étouffé une lumière moindre [25]. "

Plus tard, en 1631, une confrérie s'établit composée des personnes les plus honorables de l'endroit [26]. C'est la même, pensons-nous, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Et la dévotion, également, est la même qu'autrefois. Un témoin écrit à ce sujet le 25 juillet 1863 : " Le culte de sainte Anne est très répandu et très populaire parmi les catholiques de la Province rhénane. Düren surtout en est le centre et contribue à le maintenir et à l'étendre. Le concours de toute la province à ce sanctuaire est réellement prodigieux, le jour de la fête, qu'on célèbre demain, et toujours avec une octave solennelle, des prédications extraordinaires, une ferveur et un ordre parfaits. Le parfum merveilleux que répand une précieuse relique de la Sainte, lorsqu'on ouvre la châsse magnifique où elle est conservée, est un fait inexplicable et un miracle permanent. J'ai respiré ce délicieux parfum... Les grâces obtenues sont nombreuses ; on en parle continuellement à Düren. De tous côtés, on vient visiter ce sanctuaire, et de nombreuses processions y affluent, l'église étant très vaste. Afin de donner plus d'éclat au culte de la Sainte, on vient de la restaurer avec beaucoup de goût. Dans sa tour principale, on admire une des plus grandes cloches de toute l'Allemagne. Elle se nomme *Annagloke*, et ne sonne que les grandes solennités du pays.

C'est trop peu de dire que l'église est vaste : elle est plutôt grandiose et mérite à tous égards le titre que lui donnait déjà Polius au dix-septième siècle. A distance, on aperçoit sa flèche gothique si fière et si gracieuse, lancée très haut et dominant tout le pays d'alentour. Arrivé tout près, malgré tant de monuments qu'on a pu admirer ailleurs, on admire encore celui-là. C'est grand, élevé, de bon goût, nouveau. Tant d'églises se ressemblent que c'est plaisir d'en trouver une qui ne ressemble à rien.

A l'intérieur, on a fait de nouveau à la fin du dernier siècle, de grands travaux de décoration. Ils commençaient à l'époque de notre visite et nous espérons bien qu'ils n'ont pas gâté la pureté des lignes, ni enlevé à l'ensemble son cachet de majesté. Que si, par exemple ils se sont portés sur le maître-autel, nous ne saurions le regretter. Cet autel à deux étages, style Renaissance, style rococo, nous a fait mal comme tous ses pareils, malgré les deux groupes qui le couron-

nent, nous voulons dire : *l'Apparition de l'ange à sainte Anne* et *l'Education de la Vierge.* Ce n'est pas à décorer, c'est à remplacer, et Dieu veuille en effet qu'on remplace tant de choses laides à force de vouloir être belles, l'autel de Düren d'abord, et ensuite, puisque nous y pensons en ce moment, l'autel de Notre-Dame d'Anvers...en attendant celui de Strasbourg et quelques centaines d'autres. Que vient faire la Renaissance dans les monuments gothiques ?

Un peu partout.

Le seul diocèse de Cologne compte au moins trente-cinq églises dédiées à notre Sainte, et dans presque toutes les autres, des autels ont été érigés en son honneur. Dans la campagne, sinon dans la ville, le tiers des filles, au moins, reçoit encore au baptême le nom d'Anne ou d'Anne-Marie. Ce devrait être un indice.

En d'autres provinces, plusieurs sanctuaires sont des pèlerinages très fréquentés. Ainsi à Annaberg, près Charlottenbrunnen, tous les ans, le 26 juillet, une procession solennelle, précédée de six jeunes filles portant sur leurs épaules la statue de la Sainte, se rend à la chapelle placée sur la montagne voisine, et c'est grande fête ce jour-là pour les catholiques de la ville et des environs. Ainsi encore, à Mulfingen, une source miraculeuse qui a jailli en 1646, attire depuis lors un grand concours de pèlerins. Même affluence à Rohren, près Montjoie ; à l'Anna-Capelle, sur la route de Liebau à Schœmberg ; à Wartha, entre Breslau et Prague ; à Neurode, sur la route de Breslau à Liebau ; à la chapelle du Riesengebirge, "Montagne des Géants," d'où, à deux mille cinq cents pieds d'altitude, sainte Anne domine et protège les villes voisines de Warmbrunn et de Meizdorf. Le Riesengebirge est une partie de cette chaîne de montagnes qui s'étend sous le nom de Sudètes du nord à l'ouest sur une longueur de deux cent trente kilomètres environ, du pied des Carpathes jusqu'au delà des sources de la Neisse saxonne. Prenant la route à Hirschberg, on se rend à Warmbrunn, puis à Meizdorf, puis à une heure de là, en montant toujours, à l'Anna-Capelle. Au-dessus d'elle s'élève la Koppe ou Schneekoppe, montagne la plus haute et la plus intéressante du nord et du centre de l'Allemagne, cône tronqué s'élevant à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Une autre chapelle en rotonde couronne son sommet, et porte encore plus haut, jusqu'au ciel même, la pensée du voyageur.

La petite ville d'Alberdorff, elle aussi dans le voisinage de Breslau, est visitée chaque année par soixante-dix à quatre-vingt mille pèlerins, parce qu'elle passe en Allemagne pour une seconde Jérusalem. Elle a douze portes; son cours d'eau s'appelle le Cédron ; on y trouve le Golgotha, le Saint-Sépulcre, le palais du grand-prêtre, et — détail à noter — la maison de sainte Anne.

On nomme encore, comme particulièrement dévotes à la Sainte : Hildesheim, Houstein, Urtice (diocèse de Wurtzbourg), Brunswick, où la confiance se recommande de son patronage officiel ; Munich, où s'est élevée en 1892-94 une belle église de style roman ; Marienburg, sur la route de Berlin à Kœnigs-

berg, où la Marienkirche recouvre une crypte dédiée à la Mère de Marie ; Meissen avec tout le Margarviat qui en dépend, contrée dont la dévotion a fait le sujet d'un livre plus haut mentionné ; Dresde, qui possède une *Annenkirche* du XVI[e] siècle subséquemment restaurée ; Annaberg en Misnie; Annaberg près Chemnitz, sans parler de l'autre déjà nommée située près de Charlottenbrunnen, et d'un village de l'évêché de Munster.

* * *

Au bas d'une gravure populaire dont nous parlions plus haut, il y avait " une belle salutation à dire devant l'image de sainte Anne, " et puisqu'il faut prier même pour les ennemis de la France, l'Allemagne nous permettra de la répéter en son nom :

" Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et bénie soit votre sainte mère sainte Anne, de laquelle vous, ô sainte Vierge sans tache et sans péché, vous êtes née, et qui avez donné naissance à Jésus-Christ, fils du Dieu vivant.

" Autant il y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable et de brins d'herbe sur la terre, d'étoiles au firmament et d'esprits angéliques dans les cieux, autant de fois soyez saluée avec votre Fils, très chaste Mère et très féconde Vierge Marie. Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et le fruit de vos entrailles est béni. Et bénis soient vos saints parents Joachim et Anne desquels s'est produite votre sainte et virginale chair. Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de la mort. Ainsi soit-il. "

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS.

(1) Cf. Denifle, *Luther et le luthéranisme*, Paris, 1910, t, I, p. 180, 184. — (2) Mourret, *Hist. de l'Eglise*, Renaiss., p. 286 ; Michelet ; Audin, *Hist. de Luther ;* Melanchton, *Vita Lutheri*, p. 6 ; Cochleus, in *Act.* Luth., fol. 2 ; Ulenberg, *Hist. de Vita...Doct. M. Luth.*, Cologne 1622 ; Kostlin, *Leben Luth.* Berlin 1893, I, p. 49 etc. — (3) Hroswitha, abbesse de Gandersheim, composa aussi plusieurs pièces de thâétre : *Gallicanus, Dulcilius, Callimachus*, etc., où elle exalte la pureté des vierges chrétiennes. — Une traduction anglaise des *Hymnes de Martin Luther* donne pour la XXX[e] (*The hymns of Martin Luther set to their original melodies, with an english version*, edited by L. W. Bacon and N. H. Allen, in-4, New New York, 1883) :

1. Dear is to me the holy Maid —
   I never can forget her ;
 For glorious things of her are said ;
   Than life I love her better :
     So dear and good,
     That if I should
     Afflicted be,
       It moves not me ;
   For she my soul will ravish
     With constancy and love's pure fire,
   And with her bounty lavish
     Fulfil my heart's desire.
2. She wears a crown of purest gold,
     Twelve shining stars attend her, etc...

(4) *Chronicon Balduini Ninoviensis,* dans J.-J. de Smet, *Recueil des chroniques de Flandre,* in-4, Bruxelles, 1841, t. II, p. 621. — (5) Brunetto Latini, *Li livres dou Trésor* (publié pour la première fois d'après les manuscrits...par P. Chabaille, in-4, Paris, Imprimerie impér., 1863,) p. 64. — (6) Cf. Wimpina, *Farrago miscellaneorum,* Cologne 1531, fol. 162 ro. — (7) Frid. Reiffenbergii, *Historia societatis Jesu ad Rhenum inferiorem* (in-fol., 1764), t. I, p. 6 de l'appendice.

(8) Polius, *Historia SS. Jooch. et Annæ,* 1652, p. 181. — (9) *Gallia Christiana,* t. XIII, col. 649 ; Chevalier, *Repert. des sources hist. du moyen âge.* — (10) *Der Katholik.* Beitschrif fur katholische Wissenschaft aund kirchliches Leben. Redigirt von Dr . J.-B. Heinrich und Dr. Monfang ; 1878, erste halfte, Mainz.

(11) Apud Fr. Prædicatores, digitus S. Annæ, adhuc carne et cute amictus. Erh. a Winheim, *Sacrarium Agrippinæ,* etc., in 12, Coloniæ, 1736, p. 134. — Plus loin, p. 258 : Reliquiarium magnum argenteum cum integro digito S. Annæ, quas reliquias B. Jacobus Sprengerus anno 1478 in Capitulo Generali a Conventu Perusino, veluti ejusdem conventus litteræ desuper erectæ testantur, obtinuit. —

(12) Wahlen, *Ordres de chevalerie,* in-8, Bruxelles, 1844, p. 35.

(13) *Mater honorificata,* ut sup. p. 626. — (14) Dans Tresling, *Vita et merita Rudolphi Agricolæ,* Groningue, 1830.

(15) Polius, *Hist. SS. Joachim et Annæ* (in-18, Herbipoli, 1652), sous le mot *Francofurti ad Mœnum,* p. 175. L'auteur revient deux fois sur ce fait. Premier passage : *Hos versus Rodulphi Agricolæ in honorem B. Annæ aliquando per ipsum ex voto factos, Theodoricus de Pleningen juris consultus, ipsius discipulus, haud ingratus, tum ob Præceptoris viri doctissimi memoriam, tum ob honorem divæ Annæ excribi, et in hoc Carmelitarum Francofurti sacello, eo quo videtis modo reponi curavit.* " Ces vers que Rodulphus Agricola avait composés en l'honneur de la B. Anne pour l'accomplissement d'un vœu, Théodoric de Pleningen, jurisconsulte, son disciple reconnaissant, les a fait graver comme vous voyez plus bas, et les a fait placer dans la chapelle des Carmes de Francfort, tant en mémoire de son très docte maître que pour la gloire de sainte Anne. "

Deuxième passage : *Nec laude vacare debet quod illustre panegyricon olim de SS. Joachim et Annæ a Rudolpho Agricola conditum, P. Rumoldus Laubach prior Carmelitarum ibidem maio mense anni* 1496, *sumptu Theodorici de Pleningen marmori insculptum, in navi Conventualis ecclesiæ muro lateris borealis inserendum curaverit.* " Un grand honneur pour Rodulphus Agricola, c'est que son Panégyrique de sainte Anne ait été *gravé sur le marbre* aux frais de Théodoric de Pleningen, et que le prieur des Carmes, Rombaut de Laubach, l'ait fait placer dans l'église de son couvent de Francfort-sur-Mein au mois de mai de l'an 1496. "

(16) Coppenstein, *Quodlibetum Coloniense de Fraternitate S. Rosarii B. V. Mariæ* (in-12, Coloniæ, 1624), p. 23 : Tertio, quia illa sanctissima vidua Anna nobis prolem hanc tam generosam immo sororem piissimam, virginem dico Mariam, protulit, quæ fructum vitæ obtulit. Hinc est quod pro aliquali gratitudine in honorem horum trium : scilicet matris Annæ, et filiæ Mariæ, etc. — (17) Sacra Congregatio Indicis decreto 9 Augusti 1673 proscripsit Rosarium gloriosæ sanctæ Annæ et libellum in quo modus exhibetur contemplandi mysteria ejus vitæ, ad imitationem Rosarii Beatæ Virginis ejus filiæ. Larroca, *Acta sanctæ Sedis...* pro Soc. Smi Rosarii, vol. II, parte III, p. 738. — (18) Cf. Passavant, *Le Peintre-graveur,* 1860, t. I, p. 92.

(19) Nous nous bornons à quelques passages du document original : Quidam

laicus murator, ut verisimile est, divina inspiratione motus, dictum caput de dicta ecclesia S. Stephani secrete abstulit, cogitans illud transfere ad monasterium S. Cornelii Indense.... Nos igitur attendentes quod corpora et reliquiæ Sanctorum, juxta dispositionem divinam, sæpissime de locis ad loca transportatæ fuerunt, et Romanus Pontifex pro ipsius arbitrio illas de loco ad locum transferre et collocare, vel transferri facere potest, prout pro fidelium devotione ac oppidorum pia affectione et frequentia, ac majoris christianæ Religionis cultu expedire conspicit, ac fide dignorum et multorum habet relatio, caput prædictum, licet in ecclesia dicta S. Stephani multis annis conservatum fuisset, tamen miraculis non claruit, quia forsan inibi minus honorifice et ea, quâ decuit, devotione non habebatur, et quamprimum ad dictam parochialem ecclesiam (*de Duren*) delatum fuit, magnus populi concursus non sine divina inspiratione (ut pie creditur) fuit et est ad illud venerandum ; ..... considerantes quoque, quod ipsæ reliquiæ ex sui natura in nullius bonis existunt, motu proprio, ...statuimus, decernimus et declaramus, ac volumus, dictum caput sanctæ Annæ in præfata parochiali ecclesia dicti oppidi Durensis de cetero, ut incœptum est, honorifice perpetuo conservari et nullatenus inde moveri debere.... Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostræ advocationis, extinctionis, impositionis, absolutionis, relaxationis, statuti, declarationis, voluntatis, decreti et mandati infringere, vel ei casu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei, ac BB. Petri et Pauli Apostolorum ejus se noverit incursurum.

Datum Romæ apud S. Petrum, anno Incarnationis Dominicæ millesimo quingentesimo quinto, quinto decimo calendarum aprilis, Pontificatus nostri anno tertio. Texte reproduit de Friderici Reiffenbergii, *Historia soc. Jesu ad Rhenum inferiorem*, tom. I (Coloniæ, 1764, in-fol.), p. 6-7-8.

(20) Trithème, *Annalium Hirsaugiensium tomi duo*, Saint-Gall, 1690, in-fol., t. II, p. 580.

(21) Polius, *Exegeticon historicum S. Annæ* etc (in-18, Coloniæ, 1640), 252, 258, 262, 263, 279, 283.

(22) Nicolaus Serarius, *Moguntiacarum rerum libri quinque*, in-8, Mayence, 1604, p. 72. — Nicolaus Schaten, *Annalium Paderbornensium partes tres*, 3 in-fol. Nevhvsii, 1693-1776, t. III, p. 9. — Wadding, *Annales Minorum seu trium ordinum a S. Francisco institutorum*, 25 in-fol., Romæ, 1731-1886, t. XIII, p. 142. Là il écrit à propos du couvent de Frères Mineurs fondé à Duren en 1459 : " Caput seu Cranium sanctæ Annæ furto Moguntia sublatum, in hoc conventu primum repositum fuit, deinde ad matricem Ecclesiam translatum, sæpissime repetitum et nunquam restitutum, magnas genuit lites, diutissime inter Moguntinos et Durenses agitatas. — Laurus, *Commentarium in Annulo B. M.*, p. 106. — Colvener, *Kalendarium SS. Mariæ*, 2 in-18, Douai, 1538, t. II, p. 66.

(23), (24), (25) Polius, *ibid.*, pp. 286, 245. — (26) Cordara, *Historiæ Societatis Jesu partes sex*, 2 in-fol., Romæ, 1750-9, t. II, p. 479.

BIBLIOGRAPHIE.

X[e] s. Hroswitha de Gandersheim (vers 930-v.1002) ; Drames et poèmes bibliques ; *Vie de la Vierge*, en 859 hexamètres ; une autre plus courte de 150 hexamètres; deux poèmes épiques. Talent extraordinaire. Paraît avoir été de nais-

sance aristocratique. Sur une ancienne gravure, son nom est Helena von Rossow. Sa *Vie de la Vierge* est écrite en vers léonins, c'est-à-dire avec rimes au milieu et à la fin :

> Quidquid possed*it* per tres partes reseca*vit*,
> Partem dans vidu*is*, peregrinis atque puell*is*.

Cf. Chasles, *Revue des Deux-Mondes*, t. IX, 707-731 ; Saint-Marc Girardin, *ibid.*, 15 août 1869 ; Villemain, *Litt. au moyen âge*, II, 20 ; Variot, *Evang. apocryphes*, p. 433. — Nous avons publié environ 300 vers de cette *Historia* dans *Madame saincte Anne et son culte au moyen âge*, p. 675 sq.

XII[e] s. Godefroid de Viterbe (allemand de naissance), Poème latin, imité de l'*Infantia Salvatoris.*

Vers 1172, Wernher de Tegernsee (Bavière), *Vie de Marie* en 3 chants, imitée du *Protévangile* et des autres légendes également anciennes.

XIII[e] et XIV[e] siècles. Hymnes liturgiques.

Vers 1470, Jean Nider, O. P. Après l'index, au commencement : *Incipiunt aurei sermones toci(us) anni de temp(or)e et de Sanctis ;* s. l. n. d., in-4, à 2 cols. Un *Sermo* sur S. A.

147?. *Historiæ SS. Joachim, Josephi et SS. Mulierum Mariæ Jacobi et Salome...* Augsbourg ; exempl. à Neustift, Tyrol (*Der Katholik*, erste halfte 1878).

Vers 1492. Poème allemand mentionné par Schelhornius sous ce titre latinisé : *De parentibus beatæ Virginis Mariæ, ejus desponsatione cum Josepho ac nativitate Christi ;* livre imité du *Protévangile* et du *Pseudo-Matthieu.* Gravures. Schelhornius, *Amœnitates litterariæ*, 14 in-12, Francofurti, 1725 ss, t. III, p. 110.

1493. Hartman Schedel, *Chronicarum liber*, 1493. " Continet gesta quæcumque digniora sunt notatu ab initio mundi ad hanc usque temporis nostri calamitatem. ...Adhibitis viris mathematicis pingendique arte peritissimis, Michaele Wolgemuth et Wilhelmo Pleydenwurff... " 2,000 gravures sur bois ; au fol. XCIV recto, sainte Anne et saint Joachim, avec leur légende (Bibl. publique de Cologne).

1494. L'abbé Jean Trithème (né 1462, Abbé de Spanheim en 1483); six colonnes de ses œuvres dans Gropp (*Collectio novissima scriptorum et rerum Wirceburgensium a sæc.* XVI, XVII, *et* XVIII, *hactenus gestarum*, in-fol., Francofurti, 1741, p. 247 ss.) Nous citons d'après ce même Gropp les ouvrages relatifs à sainte Anne :

Anno 1494 : *De laudibus S. Annæ Christi aviæ lib.* I*;* p. 247. — Anno 1495 : *De Miraculis Sancte Annæ matris M.V.*— Annis incertis : *Rosarium de sancta Anna 50 articulorum*, quod Raymundus Cardinalis Legatus datis indulgentiis confirmavit, lib. I. p. 248. — *Cursus, Rosarium, missale officium de S. Anna*, p. 249. — *Sequentia de S. Anna*, quæ incipit : *Jesu, cœlorum regis*, scripta ad instantiam Joannis quondam archiep. Trevirensis et canitur sub melodia : *Ave præclara*, cujus litteræ versuum capitales nomen Trithemii repræsentant ; p. 249. — Alia de S. Anna in ejus festo canenda quæ incipit : *Exultent in hac die.* — De eadem scripta ad petitionem Joannis Fortis Carmelitarum Provincialis et incipit : *Jubilemus in honore*, caniturque sub melodia : *Lauda, Sion, Salvatorem.* Cujus capita versuum nomen indicant postulantis ; p. 249.

Le *De Laudibus* est divisé en seize chapitres, dont voici les titres :

Cap. I. Exordium libri tractat de laudibus sancte Anne in g(e)n(er) ali. — II. Invocatio auctoris divini auxilii ad Deum et sanctos. — III. Exhortatio ad

omnes fideles ut sanctam Annam colant. — IV. Contra eos qui memoriam sancte Anne lacerant. — V. Quod Deus sanctam Annam ab æterno in parentem elegerit. — VI. Quam sancta et Deo grata semper extiterit vita ejus. — VII. Quod Anna filiam suam sine peccato conceperit. — VIII. Quemadmodum mater Anna filiam Deo obtulerit. — IX. Quod sancta Mater Anna apud Deum in magno sit honore. — X. Quod potens sit nostris miseriis subvenire. — XI. Quod a nobis in maxima sit reverentia habenda. — XII. De celebratione festi matris sancte Anne. — XIII. Quibus exercitiis eam honorare debeamus. — XIV. De multis miraculis sancte Anne succinctim. — XV. De fraternitate matris sancte Anne. — XVI. Conclusio finalis cum exhortatione fraternitatis.

Il a paru quelques traductions françaises de cet ouvrage : Rouen, s.d. in-18 ; Troyes, 1728, in-12 ; Vannes, 1849, in-8 ; Montbéliard, 1852 in-18, etc.

1497. *Legenda s(an)ctissime matrone avie genitricis v(ir)gi(ni)s marie matris, et Hiesu cristi avie ;* in-12 carré, 1497, Leipsig (Melchior Lotter).

XVe s. Codex Palatinus (Vatican), no 477, *Lectionnaire du Propre des Saints de Worms*, fol. 124 (26 juillet) : De sancta Anna.

Fin du XVe siècle. Quelques ouvrages indiqués par Hain (*Repert. bibl.*) ; *Historia perpulchra de Anna sanctissima*, s.l. ni d. — *Legenda Sctissime matrone Anne genitricis vgis Marie et ihu chris avie*, s. l. ni d. — *Legenda sancte Anne*, s. l. ni d. (Hain, t. I, p. 123). — *Historiæ tres de S. Anna, de S. Joachim et de S. Joseph*, s. l. ni d. (Hain, t. III, no 8742, p. 74).

XVIe. 1500. *Dyst ist eyn seltzemme und gute legende von sant Annen und jrem gantzen geslecht, welche sant Anna geboren hatt die Mutter Gottes die jungfrave Mariam. Des halber sie auch billiche genant würt eyn grossmutter des sones Gottes des vatters, unssers lieben heren ihesu cristi ;* 1500, zu Strassburg (avec gr. en b. au titre et 3 dans le texte) :

Ceci est une bonne et curieuse légende de sainte Anne et de toute la famille qui est issue d'elle, laquelle sainte Anne a donné naissance à la Mère de Dieu, la Vierge. C'est pourquoi on la nomme avec droit la grand'mère du Fils de Dieu le Père, de notre cher Seigneur J.-C. 13½ folios. Exemplaires à Bamberg et à Munich. *Der Katholik*, Mayence, erste halfte, 1878.

1500. *Legenda sanctissime matrone Anne genitricis Virginis Marie matris Jesu Christi aviæ.* Argentorati (Strasbourg), 1500 (*Der Katholik*).

1501. *Legenda sanctæ Annæ, hoc est quam rara et ideo cara Legenda de sancta Anna et de universa ejus progenie*, Argentorati, 1501, chez Bart, Kyster, in-4 (*Der Katholik*).

1501. Pelbartus de Temeswar, o.Min., *Stellarium coronæ bened. Mariæ virg. in laudes ejus pro singulis predicationibus elegantissime coaptatum*, Hagenaw, Rynman, 1501.

1502. *Legenda sanctissimæ matrone Annæ Genitricis Virginis Mariæ Matris, Jesu Christi Aviæ*, in-4, Liptzk (Leipsig), 1502 (Oettinger, et *der Katholik*).

1507. Pierre Wilderad, théologien de Heinsberg. Polius écrit en 1652, dans son *Historia SS. Joachim et Annæ*, p. 140 : Petrus Wilderad, Heinsbergicus theologus, de S. Anna doctum ac pium, ante annos 150, tractatum evulgavit sæpius recusum, qui (nescitur quo mysterio) novos semper titulos exhibuit, modo : *Vita S. Annæ Matris Mariæ*, mox *Vinea S. Annæ*, et demum *Vinetum S. Annæ* inscriptus. La bibliothèque de Boston possède parmi ses raretés cet opuscule in-12, coté xxG. 402.22 : *Vinetum amenissimum ac fertilissimum Anne sanctis-*

sime atque suavissime matris illibate Christifere Virginis Marie avieque Jesu Christi. Impr. Coloniæ per Martinum de Werdena, MCCCCCVII. — Caract. gothiq., 16 ff. in-12, avec 2 bois.

1507. *De Histori van der hilligen moder sunte Anna vond orem slechte.* Braunschweig, 1507.

1507. *Disz buch legt usz Marie Rosenkrantz un psalter Das güldin Rosentkrentzlin sant Anna brüderschaft* (Ce livre explique le Rosaire, le Psautier, la Couronne de roses d'or, la Confrérie de Sainte-Anne). 18 feuillets in-4 (Wackernagel, *Bibliog.* p. 2, IV).

1507. Sans titre. Hier in dussem boecklin Findet men Schone und nutsame lere gebede und genochlike materie etc (Texte). Belles prières, dont l'une, le, *Salve Regina* accommodé à sainte Anne.

1509. *Dis ist ein hüpsche legende von der heiligen frawen sant Anna vnd auch von irem schlecht, welche Anna geboren hat die Mutter Gottes die junckfraw Mariam. Desshalber sie auch billich genant würt ein grossmutter vnsers herren Jhesu Christi. Item auch würt hie nach in dissem Büchlein begriffen das leben der heiligen Bischoff Eucharij, Valerij vnd Materni, die do dis teutsch lant haben zu Cristen gelauben bracht, in welchem glauben wir alle selig sollen werden amen.* Getruckt zu Strassburg als man zalt tausent fünffhundert vnd neun jar.— Ceci est une jolie légende de la sainte femme sainte Anne et aussi de sa famille, c'est-à-dire de la Mère de Dieu, la Vierge Marie que sainte Anne a mise au monde. Pour cette raison, elle est appelée la grand'mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Item dans ce petit livre est contenue aussi la vie des saints évêques Eucher, Valère et Materne, qui ont converti le pays allemand à la foi chrétienne à laquelle nous croyons et par laquelle nous devons être heureux. Imprimé à Strasbourg lorsqu'on comptait mil cinq cent neuf ; in-4, 10 gravures sur bois.

Dans l'exemplaire que nous avons vu, le premier chapitre manquait. Nous donnons les sujets de quelques autres : II. De la vie de sainte Anne dans sa jeunesse, et comment elle a été donnée en mariage à saint Joachim, et comment tous deux ont vécu dans cet état. — I. Comment le sacrifice de Joachim au temple fut refusé (et la suite de la légende). — VI-VII. Le *trinubium.* — VIII. L'apparition de sainte Anne à une vierge qui ne voulait pas l'invoquer parce qu'elle avait été mariée trois fois. — IX. D'un noble et très savant homme, nommé Procope, ermite, qui a prêché qu'il fallait honorer sainte Anne, et comment il est devenu, à cause de cela, évêque de Prague. — XI. D'un évêque d'Angleterre qui voulait empêcher le culte de sainte Anne, et comment il a été puni, et comment, après ce fait, le culte de sainte Anne s'est accru. — XIV. — XVI. Miracles de toutes sortes. — XVII. Du doigt de sainte Anne qui fut apporté à Cologne, et de beaucoup de miracles opérés par cette relique, et des pèlerinages à cette église de Cologne. — XVIII. Comment le culte de sainte Anne est entré au couvent des Johannites à Strasbourg, et comment ce livre est sorti de cette maison. A la fin: Ici finit la Vie de sainte Anne, à l'honneur de la sainte Trinité, et il suit un beau traité du rosaire de Marie. — Vient ensuite la Vie des saints évêques Euchère, Valère, et Materne (Livre très rare prêté par M. Rosenthal de Munich).

1510. *Hæc est quædam rara et idea chara legenda de sancta Anna et de universa ejus progenie*...Coloniæ, Mart. de Werdena, 1510, 28 ff. (Panzer, VI, 370 et autres).

1510. *Ain gar nutzlichs büchlin von den gantzen geschlecht sant Anna unn von*

sant Anna lobliche bruderschafft. Unnd von ellichen grossen wunderzaichen sant Anna. En 1510 à Augsbourg. Très utile petit livre de toute la famille de sainte Anne, et de la confrérie de sainte Anne, et de plus, grands miracles de sainte Anne. 10 ff. in-4 ; grav. au titre. Un exemplaire à Munich (*Der Katholik*, 1878).

1511. *Eligidion* Guolfi Cyclopii Cycnæi, *De Immaculata Conceptio(n)e divæ Virginis ; de septe(m) gaudiis eiusde(m). De Tribus hu(m)anis hostibus. De sancta Anna.* Wittenburgii, MDXI.

1512. *Historia horarum canonicarum de sancta Anna etiam vario carminum genere composita.* Ouvrage mentionné par G. W. Zapf : *Augsburgs Buckdrucker geschichte nebst den Jahrbuchern derselben*, 2 in-4, Augsbourg, 1788. L'ouvrage en question est précédé des *Heures canoniques* de saint Jérôme, et il fut publié chez Erhard Ratdolt à Augsbourg en 1512.

1516. *Dysz ist eyn seltzeme und gute legende von sant Annan und von jrem gantze gesleecht welche sant Anna geboen hatt die mutter Gottes die jungfrowe Maria ; des habber se auch billiche genant würt eyn gross mutter des sones gottes des vatters unszers lieben heren Jhesu Cristi.* Ecrit par un certain frère Magdalius Jacobus Gandensis, et datant de Cologne 1516. Sans l. n. d. Marqué 1504 en manuscrit au bas du titre. 108 pages non chiffrées 0.18 cent. 125. Au frontispice, gravure sur bois, la *Famille de sainte Anne.* La " légende " à l'ordinaire, avec le *trinubium.* Ouvrage dont le seul exemplaire connu se trouve dans la bibliothèque des Bollandistes à Bruxelles. Gracieusement prêté par le R. Père de Smet.

1517. *Legende...* zu Leipzig gedruckt, gegen welche Sylvius ans Eger Auftrat. (*Der Katholik*, 1869, II, p. 133).

1518. Sylvius Egranus (d'Eger, curé de Zwickau, Saxe), *Apologia contra calumniatores, in qua divam Annam nupsisse Cleophæ et Salome* (*id quod vulgo sentiunt*) *evangelicis et probatissimis testimoniis refellit.* Sans lieu, 10 folios in-4 avec 2 gr. s. b.

1519. *Die history und das leben der heyliger frawen sant Annen eyn mutter der junckfrawen Marie, wie sy ist geboren von jrem heyligen eltern Stolanus und Emerentia, auch von yrem heyligen leben und bitterer penitentz, myt vyl schonen miraculen und exemplen.* Coln, armt von Aych, 1519. 15 ff. in-4, avec gravure au titre. " Histoire et Vie de la sainte femme sainte Anne, mère de la Vierge Marie ; comment elle est née de ses saints parents Stolanus et Emerentia — et de sa sainte vie et de son amère pénitence, avec beaucoup de beaux miracles et d'exemples. Cologne, 1519 (*Der Katholik*, I, 1878).

1520. Philerenus, Joa. Clavus, Elchingens. *In diue matris Anne laudem Odæ sapphicae.* Nürnb., Fœderic Peypus, 1520. Au titre, superbe grav. e. b. (par A. Durer ?) et à la fin, marque typogr. 6 ff. in-4. Rare. Non cité par Panzer ni Schaumkell.

1543 Jean Eck (Eckius). Colvener (II, 64) lui attribue deux homélies sur sainte Anne.

1531. Conrad Wimpina, *Farrago miscellaneorum Conradi Wimpinæ a Fagis eximii bonarum artium, philosophiæ atque sacrarum literarum professoris ;* gr. in-8 (29 cent. x 19), Coloniæ, apud Io Soterem, Anno M.D.XXXI. — Trois livres dont le deuxième en 30 chapitres, pour prouver que sainte Anne s'est mariée trois fois. Nous avions pris la peine de copier une bonne partie de cet ouvrage aussi rare que lamentable. Après 30 ans, l'heure doit être venue de jeter au feu tout ce *fagot.*

1534. Henricus Cornelius Agrippa (Cologne 1486-1535. Secrétaire de Maximilien I, conseiller et historiographe de Charles V). *De beatæ Annæ monogamia ac unico purperio. Propositiones abbreviatæ et articulatæ juxta* Disceptationem *Jacobi Fratri Stapulensis, in libro* De Tribus una. In-8. Cologne 1534 (U. Chevalier, *Repertoire.* Foppens, I, 440). — Le même traité reparaît dans les *Opera*, 1580, Lyon, t. II, p. 588ss. L'auteur est ici nommé Agrippa de Nettesheim.

1599. Schultingius, *Bibliotheca ecclesiastica, sive Commentariorum sacrorum de expositione et illustratione Missalis et Breviarii*, Colon. 1599, fol.

1609. Aubertus Miræus, *Origines cartusianorum monasteriorum per orbem universum*, in-12, Coloniæ, 1609 (très rare, Jésuites, Louvain).

1613. Bzovii (Abrahami), *Florida Mariana* (paneg. 24), in-8, Coloniæ Agrip., 1613.

1621. Stengelio (Auctore R. P. F. Carolo), *Joacimus et Anna, id est Mariæ Deiparæ Virginis Parentum Iesu Christi Dom. Deique nri Avorum vitæ historia, ex SS. Patribus et probatissimis auctoribus contexta.* Augustæ - Vindelic., 1621.

1640 et 1652. Jacques Polius de Düren ; voir à *Franciscains.*

1642. Dorlandus ; voir à *Chartreux.*

1648. P. Theod. Clisorius, *Leben und Lob der heyl. Annæ und dess heyl. Joachim's*; Cœln (Cologne), 1648, in-12 (U. Chevalier, *Répertoire*).

1654. H. G. Hessi, *Opera. Heroidum Epistolarum* l. II, Francofurti, 1654; p. 165.

1657. (Cologne), 1665 (Naples), Thomas de Saint-Cyrille ; voir à *Carmes.*

1667. Delaminetz (Raphaelis), O. P., *Paradisus Concionatorum tetralogiæ mysticæ*, in-8, Aschaffenburgi, 1667.

1693. Lanspergii (D. Joannis Justi), carthusiani, *Sermonum in evangelia et epistolas quæ dominicis et festivis diebus in Ecclesia populo pro concione proponi solent*; t. II *de Sanctis ;* in-8, Coloniæ, 1693.

1702. G. H. Goetze, *Dissertatio de cultu Annæ, aviæ Christi, in Misniam* (Meissen) *invecto*, Lipsiæ, 1702 in-4.

1720. Tob. Czabert, *Compendium vitæ ac virtutum S. Annæ* ; in-8, Kuttenb., 1720 (U. Chevalier, *Répert.*).

1722. Joannis, *Scriptores rerum Moguntiacarum.* 3 vol. in-fol., Francofurti, 1722, t II. p. 572-576.

1727. J.-Friedrich Schannat, *Diœcesis Fuldensis*, passim.

1735. R. D. Jos.-Ignat. Claus, SS. Theolog. licentiatus et Parochus in Oberdorff Superioris Sueviæ, *Spicilegium Concionatorium*, 4 in-8, Anvers, 1735 ; t. IV : in Festo S. Annæ...conceptus I, II, III, p. 88, 93, 98. I : Exorde magistral : revue générale des femmes illustres de l'antiquité depuis Sara, jusqu'à Fabiola et Flaccilla... " Verum sine mora ad te conversus, ô gloriosissima Anna, tibi gratulabundus applaudo : *Tu* supergressa es universas ! " p. 89.

XVIIIe s. Anne-Catherine Emmerich (1774-1824), religieuse augustinienne du diocèse de Munster, *Vie de la sainte Vierge*, in-8, Bruxelles, 1854. Sur sainte Anne, pages 31-64, 76-130, 283, 291. — *Visions sur la vie de N.-S. Jésus-Christ*, édition de Brentano, 6 in-18, Casterman, 1860 ; t. I, p. 61-63 ; t. II, p. 225 ; t. IV, 132 ; VI, 299-305. — Edition de Poussielgue, 3 in-12, 1864. Cf. les 20 premiers chapitres de la première partie, intitulée: *Les ancêtres de Marie*, et le ch. XXII de la 2e partie, p. 141 sq.

1822. Johann Christoph von Zabuesnig, *Katholische Kirchengesange in das Deutsche ubertragen mit dem Latein zur Seite*, 3 in-8, Augsburg, 1822.

1826(?) sq, Hain (Lud.), *Repertorium bibliographicum*, 4 vols. in-8, Stuttgartiæ et Tubingæ, s.d.

1854. C. Frantz, pasteur protestant, *Versuch einer Geschichte des Marien und Annen cultus in der Katholischen Kirche*— Essai sur l'histoire de Marie et du culte de sainte Anne dans l'Eglise catholique. In-8, Halberstadt, 1854.

1855. Wackernagel (Philipp), *Bibliographie zur Geschichte des deutschen kirchenliedes im* XVI *Jahrhundert*, gr. in-8, Frankfurt A.M., 1855.

1855. Herman-Adalbert Daniel, *Thesaurus hymnologicus, sive hymnorum, canticorum, sequentiarum circa annum* MD *usitatarum collectio amplissima*, 4 in-8, Lipsiæ, 1855.

1855 sq. Mone, *Hymni latini medii ævi*, Fribourg-en-Brisgau, 1855-56.

1859. Graesse, *Trésor*, in-4, Dresde, 1859-1869, t. I, n. 132 ; t. IV, n. 121, 145, 195 ; t. V, n. 33, 158, 265 ; t. VI, n. 462 ; t. VII, n. 14, 80, 360.

1872. Fr. Vassen, *Die Verehrung der hl. Anna besonders in Duren*, in-8, Duren, 1872.

1874. J. Wessely, *Ikonographie Gottes und der Heiligen*, in-8, Leipzig, 1874, p. 72.

1878. Falk, *Die Verehrung der heiligen Anna im* XV *Jahrhundert*, dans *Der Katholik*, V[e] série 1878, t. XXXIX, p. 60 sq.

1878. *Der Katholik, Beitschrift für Katholische Wissenschaft und Kirchliches Leben* (Revue) ; 1878, erste halfte. Mainz.

1882. *St. Joachims-Buchlein, oder das leben und die nachfolge des hl. Vaters Joachim.* — Von einem Priester der Diocese Munster ; in-18, Paderborn, 1882, 240 pages.

1883. Baumker (Wilhelm), *Das Katholische deutsche kirchenlied in seinen singweisen von den fruhesten beilen bis gegen ende des silbzehnten jahrhunderts.* 2 in-8, Freiburg, 1883.

1886 sq. Guido-Maria Dreves, S. J., *Analecta hymnica medii ævi ;* continués par R. P. Bluhme : plus de 50 tomes.

1886. G. Bossert, *St Anna cultus in Wurtemberg*, dans *Wurtembergische Kirkengeschichte*, 1886, pp. 17, 68 sq.

1889. H. Samson, *Die Schultzheiligen*, Paderborn, pp. 1 sq.

1892. W.-L. Schreiber, *Manuel de l'Amateur de la gravure sur bois au* XV[e] *siècle.* Berlin, 1892 ; t. II, p. 7 et ailleurs. Précieuse contribution à l'histoire religieuse comme à l'histoire de l'art du XV[e] siècle.

1893. E. Schaumkell, *Der Kultus der heiligen Anna, am ausgange des Mittelalters. Ein Beitrag zur Geschichte des religiosen Lebens am Vorabend der Reformation*, in-8, Freiburg, 1893.

1893. Schmitz, *Die Anna-Bilder in ihrer Beziehung zur unbefleckten Empfangniss Maria*, dans *Der Katholik*, 3[e] série, 1893, t. VIII, p. 14-37.

1893. *Der cultus der heil. Anna am ausgange des mittelalters*, dans *Der Katholik*, 1893, t. VIII, p. 251-260.

1896. Otto R. Redlich, *Zur Geschichte der St. Annen Reliquie in Duren*, dans *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, 1896, t. XVIII, p. 312-336.

Poésie

Carmen in laudem S. Annæ Christi Aviæ, Rodulphi Agricolæ (t 1485).

Fragments :

Anna, parens, summæ Genitrix veneranda Parentis,
Quæ pandis populis prima salutis iter,
Atque paris Matrem, cujus quem non capit orbis :
Ipse libens subiit viscera casta Deus,
Te cano ; tu, sancti, posco, mihi carminis haustus
Ingere, voce sacra pectora nostra rigans.
Ast mihi si centum sint uno pectore mentes,
Et totidem linguas, tot moveamque sonos,
Nulla tamen te digna queam præconia laudum
Dicere, nec meritis te cecinisse modis,
Exuperat quoniam mortalis carmina laudis
Virtus qua superas sidera summa poli.
Gloria major et hæc, cui non certaverit ulla,
Quam tibi præ cunctis filia clara tulit,
Filia, qua majus nihil est, meliusque creatum,
Germine mortali filia, Virgo, Parens ;
Filia, quæ summo potuit déducere cœlo
Corporis et nostri claudere veste Deum,
Quamque vocat matrem summi sapientia Patris
Et matrem trepidi nos miserumque genus.
Natus ab hac ille est, et matrem natus honorat,
Audit, et humanas hac perhibente preces,
Anxia quam nunquam miserorum vota fatigant,
Sed placidam mœstis porrigit usque manum ;
Hancque petit sibi spem, cui nil sperare relictum est,
Hanc portum medio naufraga turba mari,
Visceribus parta est hæc Anna tuis, et ovanti
Gaudia magna Patri, gaudia fertque tibi,
Utque futura fuit, quæ post suspiria risum,
Gaudia post lacrymas, lætitiamque daret.

Après la *legenda*, à l'ordinaire :

Tu felix igitur et tanta prole beata,
Anna, precor, nostras sume benigna preces...
Jam nihil exposcent mortalia pectora frustra ;
Quodque voles simuli Nata Deusque volent :
Scilicet hæc ita sunt et non decepta rogantum
Spes facit, ut precibus te lacrimisque petant ;
Te cuncti fugiunt morbi, pallorque dolorque,
Noxia quæque animo, corpore quæque sedent.

Maladie et guérison :

Certa loquor,......................
Namque ferox languor stratis afflixerat ægrum ;
Non vis, non color, aut corpus ut ante manet.

Victor adest morbus ; mors ad caput ore cruento
Horrida terribili concrepat arma manu.
Frigore jam febris corpus jam coxerat æstu,
Æstu quo rapido non calet Æthna magis,
Æstu qui vires, venasque resolverat omnes,
Quique animo tantus corpore quantus erat . . .

. . . .

Quid faciam, quid sperem ? quem precer ? Anna parens hæc
Ut spes una fuit, sic erit una salus.
Hæc medicum numen simul attulit ; . . .
Anna vocata mihi dulce levamen ades ;
Tu mihi certa salus, in te mea vita recumbit ;
Tu dux, tu portus, tu requiesque mihi.
Te dicent igitur mea carmina ; laus tua semper
Vivet, et insigni nomen honore feram,
Quantum voce queam, quantum contendere lingua,
Quantum animo, quantum flatibus, ore cheli.
Laus erit Anna tibi ; decus Annæ ; Annam canet orbis,
Annaque pro sacro numine nomen erit . . .

Prière :

Ergo ades, et perfer suspiria nostra Tonanti
Utque ferat placidus crimina nostra, roga.

. . . . . .

Puraque velamen cum corporis exuet hujus
Mens teneat summi splendida templa poli.
Hoc Pater, Anna, velit mundi fac maximus auctor,
Hocque tuæ Natæ Natus et ipse velit ;
Hoc sacer amborum velit ardor Spiritus unus,
Vivit quique triplex sæcula cuncta Deus.

— Jodoci Beisseli, patricii aquensis rosarium de sancta Anna. Cinq dizaines de l'*Ave* suivant :

Ave Dei genitricis mater venerabilis Anna ; sanctæ Trinitati gratissima, præ cunctis mulieribus honorata, benedicta tu a mulieribus, et benedicta proles uteri tui, prolisque virgineus natus Jesus Christus. Amen.

Pater noster — Ave Dei . . . .

Chaque *Ave* est précédé d'une invocation à sainte Anne. En voici quelques-unes, le chiffre romain indiquant la dizaine, le chiffre arabe celui de l'*ave*.

I. 1. Anna, tuas liceat misero mihi promere laudes,
Nam tibi, si pateris, serta rosasque feram. Ave.
2. Anna nites regum Judæ veneranda propago
Atque etiam Joachim conjuge clara pio. Ave.
8. Anna, tuo tandem surget de sanguine sanguis
Qui fusus miseris spem ferat usque reis. Ave.
10. Anna tuæ sobolis laudes super astra volabunt
Te quoque felicem sæcula cuncta ferent. Ave.

Pater — Ave Dei.

II. 5. Anna, geris florem qui candida lilia vincat,
Et violas humiles coccineamque rosam. Ave.
7. Anna, geris sponsam veri Salomonis, et omni
Gemma exornatam intus et extra domum. Ave.
8. Anna, geris templum cujus penetralia dulces
Implevere soni, musica et omnis ovans. Ave.
9. Anna geris velum pulchra sub imagine Patrum
In te gesta tenens quod tegat alta Dei. Ave.
10. Anna, geris sobolem cujus Phæbi aurea vestit
Flamma caput, niveos candida luna pedes. Ave.
III. 1. Anna, exoptatæ compos jam facta Mariæ,
Pectore vix toto gaudia oborta capis. Ave.
2. Anna, recens natæ plauserunt cuncta Mariæ
Sidera, et insolitum fluxit ab axe jubar. Ave.
IV. 5. Anna, soles inopi et sacris dare munera templis :
Nunc das quo mulier plus nihil ulla dedit. Ave.
V. 1. Anna, tuo fletu docta es succurrere flenti :
Hinc miserum votis tu quoque prompta faves. Ave.
5. Anna, juvas seu quem terret vis hostica, seu quem
Carceris obscuri vincula sæva tenent. Ave.
6. Anna, levamen ades fidum mortalibus ægris :
Te duce languenti perdita vita redit. Ave.
9. Anna, abs te nequeant mortalia pectora frustra
Poscere ; quodque voles, gnata Deusque volet. Ave.
10. Anna igitur meritis et tanta prole beata,
Anna parens nostras respice magna preces. Ave.

Dans Trithème : *De Laudibus Smæ Matris Annæ*, 1494, à la fin.

Carmen Saphicum Joannis Tritemii, Abbatis Spanheimensis in die sanctæ Annæ.

1. Festa sacratæ celebremus Annæ
Matris, excelsæ meritis opimæ,
Quæ Dei patris geniti parentem
Edidit orbi.
2. Cujus a nobis veneranda semper
Vita laudatur merito beata,
Dote signorum miseris levamen
Mentibus augens.
3. Languidos sanat, mala cuncta purgat,
Corda mœstorum jubilo serenat,
Apta componit, regit et gubernat,
Aspera planat.
4. Præpotens summi residens in aula
Regis, abstergit maculas precatu,
Gratiam confert, animas fideles
Ducit in astra.
5. Hic frequentantes tua festa fratres
Vota promentes, bona te precantes,
Adjuva, serva, refove, guberna,
Inclita mater.
6. Sit decus, virtus supero tonanti
Qui Deus simplex pariterque trinus
Gloriæ magnæ tribuit coronam
Jugiter Annæ. Amen.

Trithème, *De Laudibus*.

Joannis Trithemii Carmen elegiacum.

1. Præmia quanta suis referat
[cultoribus Anna
Nemo capit mente nec valet
[ore loqui.

6. Ergo, viri, moneo tantæ servite
[patronæ ;
Femineusque chorus adsit amore
[simul.

Du même.

1. Virginis matris Genitricis Annæ
Sedulas laudes resonemus omnes
Viribus totis, animi medullis
Voce sonora.
4. Anna, divinæ Genitrix puellæ
Cujus appellas genitum nepotem
Carne dumtaxat, populum pre-
[cantem
Spernere noli.
5 Virgo, pro nobis rogitantis Annæ
Matris intente precibus faveto :
Tu, nepos Jesu, facilis precatum
Ejus adimple.

Carmen saphicum Rutgeri Sicambri pro hymno in laudem sanctæ Annæ.

1. Pangimus laudes veneranda tuas
Anna. Laudantum modulis faveto
Impetrans cunctis veniam; salutis
Præmia donans.
2. Tu parens Christi Genitricis Anna,
Aetheris summa renitens in arce,
Obtines quidquid genitum precaris
Cunctipotentis.
3. Languidos sanas, maculosa tergis,
Compotes voti famulos fideles
Efficis ; tandem tribuis supernum
Scandere regnum...
Dans Trithème.

Adæ Wernheri Themarensis Carmen de sanctissima Anna.

1. In laudes aviæ pangimus inclitæ,
Cordis plectra, Jesu care nepos, move;
Nec tu, nata, canenti
Desis casta parens choro.
6. Commendes puero quem pia castitas
Natæ parturiit, nos, prece poscimus,
O matrona beata,
Christus nil tibi denegat.
7. Christo qui socius cum patre flamini
Regnat, gloria sit sæcula per omnia
Quem dant conciliatum
Nobis, ô Anna, tuæ preces. Amen.
Dans Trithème.

Ad sanctam Annam (52 vers).

Anna, Dei matris Mariæ sanctissima mater
Præviaque humanæ, causa salutis, Ave.
Mitibus o præstans fœcundaque fructibus arbor,
Ortaque Iessæa diva propago tribu
Tu vetulæ finisque, novæ tu legis origo...
Non calamo, non ore refert præconia quisquam
Quæ bene sunt meritis attribuenda tuis.
Auxiliatricem populus te concinit omnis ;
Cunctorum placida suscipis aure preces.
In te fidentem nullum tu deseris unquam
Sed prestas operam sancta patrona tuam.
Tu lapsos relevas inopes, reddis locupletes ;
Omne genus morbi tristitiamque fugas.
Ergo miser peccator ego simul orbus et exul
Quem modo destituit gratia grata dei,
Sub tua ceu pullus refoventia brachia curro ;
Te sine nam veniæ spes mihi nulla datur...
Guolfus Cyclopius Cycneus, *op. cit.* (1511).

Extrait de Sangrinus (*Vita Deiparæ*).

Te quis in orbe igitur felicem, ô Anna, negabit ?
Virginis ut felix sic es honore parens.
Nulla fuit, nec erit mater felicior usquam,
Quandoquidem Mater matris es ipsa Dei...
Num te Sara fuit felicior ? edit Isacum,
Illa abs te orta hodie Virgo Maria nitet...
Fortunata Rachel, pareret dum læta Josephum...
Tu magis excelsa, et multo magis inclyta fulges,
Mater enim es Christi Matris amata Dei.

Jacques de Spire (1513).

1. Virginis summæ Genitrix, aveto,
Anna, sublimi generosa stirpe,
Quam sacerdotum pariterque Regum
Stemmata comunt.
2. Ante te nusquam fuit ulla mater,
Quæ pari tecum pede sanctitatis
Currit, aut cujus decus it per orbem
Ut tua virtus.
5. Te nitens mira specie Rebecca
Et valens veri pietate cultus,
Præfici magno sibi puritatis
Gaudet honore.
6. Te sacræ uxores Jacob fidelis,
Sede prælatam sibi celsiore,
Candide spectant tua super aucta
Dona canentes.
7. Te supra lætis animis tuentur
Ruth, et ingenti socrus ægra luctu
Sera Sampsonis genitrix idem alto
Pectore sentit.
8. Te pii mater Samuelis Anna,
Et casto pollens animo Abigaïl,
Sub tuis pulchre pedibus locatæ
Semper honorant.
9. Tu prophetissas veteris, novæque
Legis excellis, radios ut omnes
Syderumve, Phœbi superat fugaci
Ignea Lampas.
10. Ergo tot donis opulenta mater,
Sola matronas quibus ecce cunctas
Vincis, in nostrum tua flecte semper
Lumina cœtum.

Jacobus Montanus Spirensis, in lib. *Odarum spirit*, anno 1513, Argentinæ edit.

Poésie Liturgique.

65. Office.

In I Vesp Antiph.

1. Novum sidus jubare
radians divino,
Reginæ cœli Genitrix
a Seraphin camino
Ignem venit mittere
in terram gelidorum
Sedentibus in tenebris,
lumen et viam morum.

....

3. Senescentis sæculi
luxus aspernata
Fit typus maris ænei
moribus ornata,
Sanctitatis indoli
studens illibata.
4. Nunquam cum ludentibus
totius honestatis
Speculum se miscuit,
sed formam bonitatis
Sancta Anna se præbuit
et normam pietatis.
5. Virga Jesse protulit
germen veræ vitæ,
Dum Anna nobis genuit
Mariam, matrem rite.

Ad Magnificat.

Felix terra pariens
coelum trinitatis,
In quo corporaliter
fons divinitatis
Habitare voluit ;
reos a peccatis
Solvens duc ad patriam
summæ claritatis.

Ad Matutinum.
Invitatorium.

Sion sancta, jucundare
Laudum in præconiis,
Annam sanctam, venerare
Largam patrociniis.

In I Nocturno : Antiph.

1. Annam vocatam gratiam
Gratanter invocemus,
Ut datam sibi gloriam
Post gratiam speremus.
2. Nam meritis et precibus
Dat aviæ dilectæ
Rex Christus, natæ filius,
Quidquid optatur recte.
3. Hinc nascitur de gratia,
Vas juste plenum gratia,
Pro cujus abundantia
Mensuram transit copia.

Responsoria.

1. Gloriosa de te dicta
Scimus, radix benedicta,
Radix illustrissima,
Radix Jesse, qua inflicta
Finem habent maledicta
Pro culpa primaria.
℣. Ex te consurgens virgula
Dei per virtutem
In flore fructum protulit
Cunctis in salutem.
2. Hæc est coelum, in qua stella
Ortum duxit, quem pagella
Prædixit Mosaïca,
Quæ servata a procella
Merces servat et in cella
Reponit vinatica.
℣. Ora, mater, filiam
Summe benedictam,
Ut ducat in patriam
Plebem hic afflictam.
3. O quam caris et præclaris
Arca lignis et insignis
Est compacta coelitus,
Urnam veram quæ gestavit,
In qua panis se locavit
Vitæ, Dei filius.
℣. O proles, pulcherrimi
cella paradisi,
Fructum vitæ poscimus
peccatis illisi.

In II Nocturno : Antiph.

1. Quis ergo nunc de venia
Fiducia carebit,
Cum tam mater quam filia
Rem nominis implebit.
2. Accedat reus propere
Non deserens olivam,
Quæ novum fructum gratiæ
Produxit in spem vivam.
3. Ad rivum, unde fluvius,
Ortum produxit maximus,
Æterni fontis cupidus
Currat miser intrepidus.

Responsoria.

1. Quis condigne turturis
Matrem collaudabit,
Cujus vox in superis
Audita vocavit
In consortem miseris
Deum, qui sanavit
Vulnus culpæ veteris
Et vitam donavit.
℣. Benedictus filius,
Annæ qui de filia
Nobis nasci voluit.
2. Felix mater, quæ figuris
Tot et tantis in scripturis
Præsignata legitur,
Utero de cujus curis
Observatis in obscuris
Lux egressa creditur.
℣. Sedentes in tenebris

Vallis hujus miseræ
Lucis lucem gerula
Fac videre prospere.
3. Funde vinum desolatis,
Phiala lætitiæ,
De qua novæ desperatis
Rivus fluxit gratiæ,
Ut de regno claritatis
Detur spes fiduciæ.
℣. Liberalis liberali
Preces funde sedulas,
Qui paratus est largiri
Satis plus quam postulas.

In III Nocturno: Antiph.

1. O Anna felix, annue
Ut festa recolentes
Tuæ dulcis memoriæ
Te videant gaudentes.
2. Tu cisterna de Bethlehem,
Cujus aquam sitivit
Rex David, in Hierusalem
Qui de torrente bibit.
3. Tu gloria Hierusalem,
Quæ peperisti virginem,
Quæ Deum dedit hominem
Naturæ præter ordinem.

Responsoria.

1. Gaude felix radix Davidica,
De qua nata stirps est balsamica
In qua virga crevit mirifica,
Quæ fructum tulit virtute cœlica.
℣. Invocemus filiam
gratiæ quam gratia
Fons implevit gratiæ
gratis donans omnia.
2. In æterno speculo
Prævisa sed sæculo
Data senescenti,
Dulcis Anna, sedulo
Subvenire populo
Prompta sis egenti.
℣. Tu gloria Hierusalem
in gloria locata,
Degentes in miseria
sustolle manu data.
3. Hesther nostra non innixa
Duabus puellulis,
Super suum sed innixa
Dilectum et cellulis
Meritorum jam transcensis
Regis gestans insignia,
Dispensatrix pro expensis,
Cunctis ipsam poscentibus
Largitur patrocinia.
℣. Cæcis visus reformatur
Ejus beneficiis,
Claudis gressus restauratur,
Vita datur mortuis.

Ad Laudes: Antiph.

1. Gaude, mater præoptata,
Cui sedes in gloria
Ab æterno est parata
Felici memoria.
2. Serviamus Deo nostro
cordis cum lætitia,
Dulcis Annæ recolentes
festiva solemnia.
3. Ad te lucem increatam
Nostra sitit anima,
Claritatem ut optatam
Nobis cum dulcissima
Dones Anna, vitis ubi
crescit optatissima.
4. Benedictam benedicat
omnis creatura
Super omnes mulieres,
cujus genitura
Benedicta, Deum prodit
in nostra natura.
5. Novum canamus canticum
Laudantes regem Dominum
Concordi melodia
Omnes, cujus in adspectu
Supernorum cum conventu
Mater regnat cum filia.

Ad Benedictus.

Benedictus sit Dominus,
Qui quod per os antiquitus
Promisit sanctorum,
Plene persolvit homini
Ad laudem suo nomini
Erigens sonorum

Cornu David in genere,
Quo sempiterno fœdere
Conjuncti simus dexteræ
Regis angelorum.

AD HORAS.

Ad Primam.

A. Ad ortum lucis Dominum
Oportet adorare,
Annam, lucis vehiculum,
Qui lucem jam intrare
Fecit, a quo principium
Hoc sumpsit luminare.

Ad Tertiam.

A. Adesto, sancte spiritus,
Te nobis invocantibus
Ob Annæ precem piam,
Ut igne tui radii
Succensi læti stadii
Hujus curramus viam.

Ad Sextam.

A. Qui matutinum splendidum
Meridiem et igneum
Facis, lucis creator,
Exstingue flammas litium
Per Annæ gratæ meritum,
Nobisque sis salvator.

Ad Nonam.

A. Qui sine motu stabilis
Mensuras motus temporis
Manans semper immotus,
Fac aviæ laudabilis
Ut meritis sit fragilis
Sexus tibi devotus.

In II Vesperis : Antiph.

1. Laudes Deo decantemus
Hac die lætitiæ,
Jucundanti conformemus
Cœli nos militiæ,
Et beatam prædicemus
Rivum dantem gratiæ.
2. Exaltare dignum duxit
Deus hanc veraciter
Fontem vivum quæ produxit
Redundantem largiter,
Quem influxit et effluxit
Verbum mirabiliter.
3. Hæc est Anna Deo plena,
Ex qua nobis oritur
Veniæ et vitæ vena,
Per quam nunc reficitur
Cujuscumque mens serena,
Quo sitita quæritur.
4. O terra vere beata,
Fructus almus, quem dedisti,
Satiet nos in patria
Dulcedine Jesu Christi.
5. Ad te, mater lætitiæ,
Confugimus securi,
Tolle causam tristitiæ
Dans boni spem futuri.

℟. Lauda, mater, et exulta,
Fidelis ecclesia,
Dies hæc est, qua exculta,
Super solem filia,
Transit Anna grata fulta
Dilecti præsentia.

℣. Insistentes Annæ laudi,
Jesu dulcis, nos exaudi,
Nos exclusos patria.

Ad Magnificat.

A. Magnificemus cantico
Mariæ genit icem
In carmine magnifico,
Ut nos per adjutricem
Precem matris et filiæ
Dator coronet gloriæ
Post gratiam victricem.

Ad Nunc dimittis.

A. Nunc dimitte, Jesu care,
Servis lapsus criminum,
Qui te verum salutare
Precantur et Dominum,
Et cum Anna te laudare
Detur præter terminum.

Antiph. ms. de Lubeck, 14e s. etc. Dreves, v, p. 106.

66. Séquence.

1. Exsultent in hac die
cuncti famulantes Domino.
2a. Hodie cœlorum
Anna secretum petiit,
2b. Virginem quæ sine
originali macula,
3a. Joachim ex viro concepit,
quæ cœli regem peperit,
3b. Semper virgo manens post partum
inviolata genitrix.
4a. Nunc celebrem angelis aviam
Christi sanctam credimus,
4b. Quæ vitam angelicam in carne
vivens semper duxerat.
5a. Nos igitur mortales
miserique homines,
qui domino cœli
graviter peccavimus
Culpæque veniam quærimus,
5b. Suffragium ejus flagitemus aviæ,
Quæ meritis suis
omnibus et precibus.
Invocata clementer adest
6a. Nam culpas et morbos
mentis et carnis
Simul suaviter medicat,
6b. Quæ potens in cœlo
super angelos
Una cum filia residet.
7a. Te, mater Anna,
laudamus exsultantes,
tuaque festa celebrantes
in hac die,
Qua cœli scandis ad gloriam.
7b. Te votis piis
colimus animorum ;
regem tu nobis
angelorum propitium
tuis precibus efficias.
8a. Te nepos ipse precantem
ut aviam
suam exaudire creditur.
8b. Tibi pro nobis oranti
nihil negat,
tuis cuncta subjiciens
meritis vulnera.
9. Tu ergo nostri memor
mater esse digneris
jugiter orans pro nobis.

Graduel ms. de Munster, XIVe s., Dreves, X, 129.

---

67. De sancta Anna.

1. Lux de luce prodit orta
Clausa permanente porta,
Vates ut præcinuit ;
2. Felix ista genitura
Per quam (Deus) mortis jura
Dissipare voluit.
3. Ductrix Anna tanti boni,
Cedis maledictioni,
Vetus lex quam statuit ;
4. Tu pridem infructuosa,
Cunctis eras odiosa
Tuis contribulibus.
5. Prole tandem fecundata
Es beata prædicata
Olim te spernentibus.
6. Ergo natam deprecare
Nos ut suo commendare
Nato velit precibus.
7. Quod præstare tu dignare
Bona cuncta qui donare
Scis et vales omnibus.

Brev. ms. de Passau, 1333. Dreves, XLIII, 79.

---

68. Séquence.

1a. Gaude Mater Anna, gaude
Mater omni digna laude,
Mater tantæ filiæ.
1b. Anna recte mencuparis,
Quæ gratiosam paris,
Matrem omnis gratiæ,
2a. Virgam florem producturam,
Virginemque parituram
Dono Sancti spiritus.
3a. Hæc est radix Anna pia,
Virgo florens est Maria,
Christus flos est inclytus.
3b. Digna radix est honore
Cujus virga tali flore

Fœcundatur cœlitus.
4a. Anna Stellam matutinam
Stellam maris et Reginam
Peperit clementiæ.
4b. Cum quâ vere jam lætatur
Quia Deum contemplatur
Revelata facie.
5a. Salve, mater matris Christi,
Quæ jam felix conscendisti,
Jubilans ad æthera.
5b. Iter nobis para tutum,
Ut in Domini virtutum
Collocemur dextera.

Ms. du monastère de Saint-Corneille à Cologne, XIVe s. Daniel, V, 276 ; Chevalier, no 6832 ; Dreves, XLIV, 41.

TOPOGRAPHIE.

Eglises.

Annaberg, en Saxe, 1499 ; passe pour le temple protestant le plus richement décoré que l'on connaisse. — Augsbourg (voir le texte). Derrière l'église se trouvait autrefois le couvent des Carmes dit aussi "de Sainte-Anne," où Luther séjourna pendant le reichstag de 1518. — Bâle : église av. 1652 (Polius). — Bamberg, *basilica* av. 1652 (Polius). — Cologne, diocèse, égl. modernes : Belmicke, Dusseldorf (égl. de la garnison), Lintorf, Schierwaldenrath, Walheim. — Dresde : la fontaine qui avoisine l'égl. S.-A. fut érigée à la mémoire d'Anne, femme d'Auguste I, morte en 1585. — Düren (le *Marcodurum* de Tacite) : égl. de S.-Martin plus connue sous le nom de S.-A. (Texte). — Dyrstein, près Cologne, égl. des Fr.-Mineurs, av. 1497 (Polius). — Gotthardts, près Schwartzbach, égl. par. av. 1727 (Schannat, *Diœc. Fuld.*, p. 35). — Grusselbach, près Rasdorf, av. 1727 (Schannat, p. 33). — Lubeck : entre la cathédrale et S.-Gilles, ruines de l'égl. S.-A. et du couvent des Clarisses, bâti en 1502. — Melters, dioc. de Fulde, égl. par. avec S. A. comme seconde titulaire, av. 1727 (Schannat, p. 28). — Munich : égl. dans le faubourg S.-Anne, inaugurée en 1737 ; restaurée en 1853 avec addition de deux tours. — Openheim, av. 1652 (Polius). — Reutte, au-dessous d'Augsbourg, égl. dépendant du Couv. des Franciscains. — Ruckers, près Hunefelt, égl. par. av. 1727 (Schannat, p. 30). — Schontra ? dioc. de Fulde, égl. très ancienne (Schannat, 35).

Chapelles publiques.

Aix-la-Chapelle, en hors-d'œuvre sur la cathédrale, avant 1449. Gothique flamboyant, bijou d'architecture. Baudrilard, *Dict. d'hist. et de géographie*, art. *Aix-la-Chapelle*, après avoir établi la date 1449 (col. 1258), dit plus loin (col. 1261) : "Charles IV...fonda dès l'année 1362 un autel *dans la chapelle Sainte-Anne* en l'honneur de saint Wenceslas. — Annaberg, près Charlottenbrunnen.

Bachem, près Arweiler ; Badorf, près Brul ; Berlingen, près Daun ; Boppart, dans le couvent de la B. V. M., toutes quatre av. 1652 (Polius, 179). — Brunswick : Saint-Martin, côté méridional, ch. en hors-d'œuvre, construite de 1434 à 1438, richement décorée de statues. — Burweiler, route de Gleisweiler à Edenkoben, ch. sur une hauteur. — Cologne : ch. des Clarisses conventuelles, av. 1607 (Erhard à Winheim, 247). Diocèse de Cologne, ch. actuelles, d'après le *Hanbuch des Erzdiozese Koln*, 1892, à : Badorf, près Pingsdorf ; Bergerhausen, près Bellinghausen ; Busch, près Loutzen ; Crefeld, sur la par. S.-Denis ; Dusseldorf ; Erpel ; Felde, près Gymnich ; Gummersbach, à quatre kilom. de — ,

doyenné de Wipperfurth ; Hangelar, près Valich ; Honnef, doyenné de Konigswinter ; Jostberg, près Wipperfurth ; Kottingen ; Lindenthal ; Lutzenkirchen, doy. de Solingen ; Nermerath, près Neunkirchen ; Pleiserhohn, près Oberpleis ; Raerenenberg près Raeren ; Ratingen ; Schoppen, près Amel ; Unterdofe près Brachelen ; Waisenhause, près Neuss ; Weiden, près Curten ; Wissen. — Füssen : en hors-d'œuvre sur S.-Magnus. — Grœberberg, sur le sommet de cette montagne. — Heiligenstadt, sur la route de Cassel à Halle. — Hildesheim : Dans la cour du cloître annexe à la cathédrale, ch. gothique construite par Othon II en 1321. Contre le mur extérieur de la crypte s'élève un rosier de dix mètres de hauteur qui, selon la tradition, fut planté par Louis le Débonnaire. Il est en tout cas prouvé qu'il a au moins huit cents ans d'existence. — Liebau : sur la route de — à Schoemberg, à 30 kil. de l'Anna-Capelle, autre ch. de même vocable, sur une montagne. — Marienburg (route de Berlin à Kœnigsberg) : au Vieux-Château, ch. avec portails ornés de belles sculptures. — Mulfingen : ancienne ch. où une source miraculeuse a jailli en 1646 ; grand concours de peuple (Polius, 180). — Riesengeberge, Le — ou Montagne des Géants : ch. au sommet. — Rohren, près Montjoie, près Aix-la-Chapelle ; pèlerinage. — S.-Wendelinus, près Trèves : ch. suburbicaire (Polius, 182). — Schmiedelberg : ch. avec tour, bâtie en 1312, sur une hauteur d'environ 80 mètres. — Selfing, près d'Ulm, en Souabe, ch. construite en 1571 par l'abbesse Marie de Reuschag (Polius). — Trèves : deux ch. av. 1652 (Polius, 180). — Worms, ch. érigée en 1496 par la confrérie de S.-A. près du couvent des Carmes (*Der Katholik*, 1878).

Autels ou chapelles d'églises.

Polius en indique un bon nombre, et ils sont tous, par conséquent, antérieurs à 1652, date où cet auteur publiait son *Historia SS. Joachim et Annæ :*

Adenau : basilique de S.-Jean de Jérusalem, autel fondé en 1500. — Aldenberg : dans l'abbaye de l'Ordre de Citeaux. — Alf : village près de Marienburg sur la Moselle : église S.-Rémi, autel en 1517. — Alfter près Bonn : chez les religieuses Augustines. — Altenruden : église paroissiale. — Andernach, monastère de S.-Thomas. — Arweiler, en 1482. — Attendorn : église paroissiale. — Bachem près Frechen. — Balve. — Benden : au monastère Cistercien. — Berck, égl. par. — Benrick, chez les Récollets. — Bishopshein, égl. par. — Bodingen, près Blankenberg. — Borenhoven, près Boppart. — Brauweiler, au monastère de S.-Benoît. — Caster, duché de Julich. — Coblentz : égl. N.-Dame, chez les Prémontrés et dans une île du Rhin voisine. — Coesfeld, dioc. de Munster, en 1490. — Cologne : dans la cathéd. et les églises de S.-Géréon, des SS.-Apôtres, de S.-Séverin, de S.-Cunibert ; paroisses de Ste-Colombe, de S.-Martin, de S.-Laurent, de Ste-Brigitte, de S.-Pierre, de S.-Jacques, de S.-Jean, de S.-Paul, de S.-Pantaléon, de S.-Antoine ; églises des Frères Prêcheurs, des Frères Mineurs, des Augustins, des Carmes, des Alexiens ; églises ou chapelles de religieuses : Ste-Cécile, S.-Maurice, Ste-Claire, Ste-Elisabeth — etc. — Dusseldorf : dans la ch. de l'hôpital. — Effelen ; dioc. de Cologne. — Eger aux confins de la Bohême, en 1416, dans le couvent des Franciscains. — Eldorf. — Elpel près Bonn. — Erfurt. — Erwith. — Essen, égl. S.-Jean. — Francfort sur le Main. — Frœdeberg. — Fulde, deux autels célèbres, l'un à l'église Notre-Dame, restauré en 1646, l'autre à Saint-Pierre. — Gerlingen, près Ruden en Westphalie. — Geroldstein. — Hagenbeck, près

Dursten. — Halberstadt, égl. des Frères Mineurs. — Heimbach. — Hœkeswagen, près Wiperfurt, égl. par. — Honningen, dioc. de Cologne. — Horn. — Kempen, basilique Notre-Dame, en 1516. — Kempten. — Kersenbroch près Neuss. — Kilvel. — Kirchelden près Bilstein. — Kirmisch. — Knechsteden près Cologne, chez les Prémontrés. — Kochem, sur la Moselle. — Konigsdorpf, chez les Bénédictins. — Limburg, chez les Frères Mineurs. — Lorrich, près Mayence. — Ludersdorpf. — Mayence, chez les Dominicains et les Carmes. — Mannebach, près Saarburg. — Melrick. — Metz et Munster, dans les cathédrales. — Monickhausen, diocèse de Cologne. — Nederhausheim. — Nederzirn, près Düren. — Neheim en Westphalie. — Nivenheim. — Nuys, à S.-Quirinus. — Oed, près Kempen. — Osnabruge. — Poillem, dioc. de Cologne. — Quadraid, près Nuys. — Rellinghausen, près Essen. — Romerhagen. — Ryden. — Saarburg. — Saint-Corneille, monastère de —, près d'Aix-la-Chapelle. — Saint-Eberhard, chartreuse de,— près Trèves. — Schmalenberg, territoire de Cologne. — Schonholtrausen. — Schwartzenbroch. — Schwartzreindorf. — Sintzig. — Spire : autel existant en la cathédrale avant 1272 (Texte). — Stockheim. — Strasbourg. — Sunderen. — Trèves, cathédrale, S.-Paulin, S.-Maximin et chez les Carmes. — Valvig, près Kochstein. — Velmede en Westphalie. — Urding. — Warsten. — Widlich. — Wienaw. (Polius, *l. cit.* 171-182).

Nous ajoutons à cette liste : un autel-chapelle fondé en 1404 dans l'église de Saint-Wigbert dépendante d'un monastère cistercien du diocèse de Mayence (*Thuringia sacra*, 1737, p. 548). — Un autre autel à S.-Laurent de Nuremberg, égl. devenue temple protestant.

Divers.

Localités : Villages près Chemnitz, Cha lottenbrunnen, et en Westphalie, dans l'évêché de Munster. — Ville de la Misnie, sur la rivière de Scop. — " Maison de Sainte-Anne " à Albendorf, près Breslau, ville très fréquentée. — Faubourg de Munich. — Vallée près d'Eisenach, sur la route de Coburg. — Montagne près d'Annaberg, voisine de Charlottenbrunnen; autre près de Gebweiler (1455 pieds).

Monastères, Couvents... : Aix-la-Chapelle : d'après Migne (*Dict. de statist. relig.*, p. 651), le monastère de S.-Benoît fondé en 1150 aurait été dédié à S.-A. — Düren : Couvent des Fr.-Mineurs, fondé en 1459 (Wadding, *Ann. Min.*, XIII, p. 142). — Dyrstein, dioc. de Cologne, couv. de Franciscains, en 1487 (Polius, 179). — Gratz, en Styrie, couv. de Dominicains depuis 1807. — Liptadt, en Westphalie, couv. de religieuses av. 1652 (Polius). — Lubeck : Couvent de Clarisses, bâti de 1502 à 1510 par un bourgeois de Brunswick, Lysingus Hesse. Incendié en 1843. La partie conservée sert de maison de détention. — Munich : Chapitre des " Dames de S.-A. " — Openheim : Cisterciennes au XVe s. (*Der Katholik*, 1878). — Ratisbonne, *gymnasium* de S.-A. — Schongau, Bavière : Carmes de la Réforme de Ste-Thérèse en 1720 (*Acta SS.*, Vita S. Ter.). — Trèves : Abbaye de femmes de l'ordre de Citeaux, fondée avant l'an 1231 près de Trèves. Son origine est incertaine (*Gallia Christiana*, t. XIII, col. 649). — Ulm : Couv. de Franciscains, av. 1652. — Wurzbourg : Chapitre des Dames de S.-A., 1714 (T.).

Hôpital à Eisenach, fondé en 1227 par S. Elisabeth de Hongrie ; autre à Lindenthal près Cologne.

Lycée à Augsbourg, 1582, fréquenté par Napoléon III, 1821-24. Même ville : St-Annastrasse.

L'ITALIE ET LES ILES VOISINES

Vieux souvenirs. — Panégyristes : poètes, prosateurs, artistes. — Rome. — Bologne. — Un peu partout : Venise, Padoue, Pise, Florence. — L'art. — Le peuple italien du XV[e] *siècle.*

En des études précédentes, nous avons pu constater l'existence d'une fête de sainte Anne au XIIIe siècle, à Subiaco, Brescia, Milan, Saint-Pierre de Pérouse ; d'une église de Rome qui portait son nom en 1192, sinon plus tôt ; d'un calendrier du IX[e] siècle, où des rubriques de fêtes évoquent trois fois sa mémoire ; de reliques vénérées à Sant'-Angelo-in-Pescheria au VIII[e] siècle ; de fresques à *Santa-Maria-Antica* datant de la même époque, sinon plus anciennes, et témoignant d'un culte réel rendu à la Sainte[1]. La science actuelle n'hésite d'ailleurs pas à dater de ce VIII[e] siècle " au moins, " l'introduction du culte de notre Sainte à Rome. Des témoignages divers l'y contraignent, et que ne s'en trouve-t-il d'autres pour la contraindre à remonter encore plus haut ? Rappelons du moins que vers le milieu du VII[e] siècle, Rome était à moitié Byzantine de langue, de mœurs, de fêtes civiles ou religieuses ; qu'elle avait toujours entretenu des relations avec l'Orient, pays où notre Sainte était très honorée ; que les pèlerinages en Palestine étaient fréquents et nombreux ; que le *Protévangile de Jacques* et d'autres écrits racontant l'enfance de la sainte Vierge avaient cours depuis très longtemps parmi le peuple : autant de choses qui, sans constituer des preuves indiscutables, sollicitent néanmoins notre assentiment à cette affirmation si connue de Grégoire XIII, disant que "l'ancienneté du culte de sainte Anne remontait aux premiers temps de l'Eglise : " *ab exordio nascentis Ecclesiæ,* et parlant sans doute aussi bien, sinon mieux, pour Rome et l'Italie, que pour les autres contrées du monde.

L'universalité du même culte, objet spécial du présent volume, doit beaucoup en Italie comme ailleurs, au zèle des écrivains, et cette fois au moins, rendons-leur cette justice de penser à eux tout d'abord.

Pour commencer par la poésie liturgique, déjà au XIII[e] siècle, à l'heure où, comme nous disions, " le plus grand des poètes après David saluait dévotement la plus grande des femmes après Marie, " elle célébrait dans des hymnes — ainsi à Pérouse, à Brescia, à Subiaco —, ou dans de majestueux offices rimés — ainsi à Milan, — l'incomparable dignité, la miséricorde, la puissance d'intercession de la bienheureuse Anne. Encore au XVe[e] siècle, la vénération, la piété, la confiance se retrouvaient les mêmes, et pour l'instant, s'exprimaient avec toute la délicatesse et la grâce de l'humanisme alors régnant. La fête de la Sainte, adoptée peu à peu par les diverses églises, avant même son institution définitive ou canonique, avait fourni à la liturgie, alors très libre encore de ses mouvements, un beau motif d'inspiration[2].

Aux hymnographes on peut joindre Baptista Mantuanus ou le Spagnoli, (1447-1516), récemment béatifié (1890), et surtout Jules-César Scaliger (1484-1558), " l'homme universel de son temps, " comme on l'appelait alors. Nous avons de ce dernier sept ou huit vers à peine, mais c'est le cas de dire : *Ponderantur, non numerantur :*

Carmina prima tibi, quam semina dia salutis
    Virgine cum genita prima tulisse canunt.
Tu sulcum, fructum illa dedit, tanquam ubere vena,
    Ut qui est principium, principium inde ferat.
Hinc ergo incipiens, poteram hic quoque ponere finem,
    Immenso sed me turbine raptat amor.
Nescio quo sistam in Domini prædivite regno ;
    Meta cui nulla est, non numerantur opes[3].

" A toi mes premiers vers, à toi dont il est chanté que, en nous donnant la Vierge ta fille, tu as jeté en notre terre les premières divines semences du salut.

" Tu as tracé le sillon ; Marie, comme une tige féconde, nous a donné le fruit, et celui qui est le principe de toutes choses a voulu trouver en elle son principe.

" Et dès ces premiers mots, je pourrais déjà mettre fin à ce cantique, si mon pieux amour ne m'emportait comme dans un immense tourbillon.

" O Sainte, dis-moi quelle sera ma place dans le royaume du Dieu très riche, du Seigneur dont la libéralité est infinie comme tout ce qui est lui-même."

Si belle cependant que soit cette poésie ou toute poésie, s'il s'agit de la diffusion d'un culte, ce sont plutôt de petits ouvrages spéciaux, faits tout exprès pour cette fin, qui y contribueront davantage. L'humble codex de Saint-Marc de Venise, nº 4738, intitulé *Vita di San Gioacchino e di Santa Anna* (xvᵉ siècle), même s'il n'a jamais été imprimé, a pu faire quelque bien en ce sens, et nous le plaçons avec plaisir en tête de la série. Série en effet et assez longue. Carmes, Franciscains, Dominicains, Augustins, Jésuites, prêtres séculiers, peut-être même des laïques, s'emploient à la bonne œuvre. Camille Vischi (1647), recommande aux fidèles la neuvaine qui se fait chaque année " chez les Pères de l'antique observance régulière " ; ses frères en religion, Laurent-Marie Brancacci (1652), Jean-Augustin de Saint-Paul (1661), Emmanuel de Jésus-Marie (1692), le R. Père Maître Pierre-Thomas Pugliesse, écrivent, l'un, une *Novenna Sanctæ Annæ cum meditationibus ;* l'autre un *Tractatus de Sancta Anna,* le troisième une *Istoria panegirica ;* le quatrième une *Vita Sanctæ Annæ...Carmelitarum protectricis,* et il faut croire que ce dernier livre eut du succès puisqu'il en paraît une " seconde édition " à Venise en 1707. Un cinquième religieux du même ordre, encore plus fervent, Joseph-Antoine de Saint-Elie, du Carmel de Turin, ne peut contenter sa dévotion à moins de quatre volumes, c'est à savoir : en 1713, l'*Assagio delle Grandezze di Sancta Anna* (Asti) ; en 1731, l'*Il devoto di Sancta Anna* (Turin) ; en 1737, l'*Il*

devoto di San Gioacchino ; en 1739, la *Santa Anna nel cuore di suoi divoti* (Turin), fort bel ouvrage, ce dernier, et qui se termine par des poésies d'un vrai mérite.

Chez les Franciscains, les supérieurs-majeurs donnent les premiers l'exemple ; tel Bernardin de Taormino, provincial de Sienne (1628), et il s'en trouve aussi pour recommander la *Neuvaine à la Sainte,* tel Cajetan-Marie de Bergame de la province de Brescia. Pour lui, cette neuvaine ou la dévotion même, c'est tout un (Bergame 1720 et 1740). Chez les Dominicains, c'est le discours, écrit ou parlé ; à l'occasion, le panégyrique, l'*elogio,* qui fait la propagande : tels les *Elogii delle piu principale sante Donne* de Lorini del Monte (1617), ou l'*Encomium* de Pierre-Paul de Messine (1726) — vous voyez que nous " faisons grâce " de Jacques de Voragine et de sa *Légende dorée.* — Chez les Augustins, un Moltrasius Nicolaus (comment traduire ?) publie à Milan, 1701, une *Vita de Santa Anna,* d'après " ce que les saints Pères en ont écrit de plus certain." Ce serait déjà un " critique. "—Chez les Pères Jésuites, Auriemma, de Naples, donne en 1665 une *Historia panegirica,* et en 1668 une *Vita e miracoli di S. Anna;* Antonio Francesco Mariani de Bologne publie, en 1740, une *Leggenda* et " une manière de préparation à la fête " (*maniera di preparazione*), quelque chose, sans doute, comme les *Pratiche* du P. Polisicchio parues à Palerme en 1842.

Et que d'autres opuscules du même genre on pourrait encore signaler : une *Vita della gloriosa santa Anna* (Naples, 1685), rééditée et complétée par l'abbé Bersani ; une autre d'Antoine Erei (Pesaro 1731) ; une autre du chanoine Trombelli (Bologne 1768), sans parler de travaux plus récents tels que *Le Glorie di S. Gioacchino* du Père Rocchi, savant basilien de Grotta Ferrata ; sans parler de pages ou d'articles innombrables disséminés dans les ouvrages consacrés à la dévotion à la Sainte Vierge.

D'autres propagateurs de la dévotion ont été les artistes, ou comme on disait si bien autrefois, les " imagiers, " imagiers-peintres, imagiers-graveurs, imagiers-sculpteurs, si nombreux tous, et si prodigues de leurs " images " de sainte Anne, de leurs *nativités, présentations, enfances, éducations* de la Vierge, qu'il faudrait pour le détail de leurs œuvres tout un volume. Le volume est fait — et attend son heure, patient comme ses devanciers.

Nous n'avons pas oublié parmi nos apôtres du XVIIe siècle le bienheureux Innocent de Cluse, certainement le plus ardent panégyriste de la Sainte en son temps, mais il s'agit ici d'œuvres qui nous restent, et d'ailleurs nous rencontrerons plus loin ce saint personnage.

Rome.

Pour revenir aux artistes de la plume, il y a lieu de croire qu'ils ont en effet contribué à propager notre chère dévotion, et d'abord dans la capitale du monde chrétien. Nous possédons peu de notes sur quoi que ce soit qui se rattache à ce sujet et en particulier sur les églises, mais elles semblent confirmer ce que nous venons de dire. Ainsi la *Santa Anna de Marmorata* que " l'ano-

nyme de Turin " trouvait au XIVe siècle au pied de l'Aventin, ne portait pas primitivement ce nom, mais celui de *Santa Maria in Julia*, ou comme l'écrit Mgr Duchesne dans sa belle édition du *Liber Pontificalis*, *Monasterium S. Mariæ q. ap. Juliæ*. Pourquoi changea-t-elle de nom, que ce fût l'église dont il est fait mention en 1192 — car celle-ci existait déjà au IXe siècle, — ou que c'en fût une autre. Un auteur cité par Armellini nous l'apprend : " Pendant le XIVe siècle, la dévotion à sainte Anne se répandit grandement, surtout dans la curie romaine, ou, comme on dirait aujourd'hui, y devint à la mode " (*venne di moda*), et c'est pourquoi les religieuses de ce monastère, renonçant peu à peu à leur ancien vocable, n'employèrent plus dans la suite que celui de sainte Anne ". Ajoutons, parce que nous ne pourrons peut-être pas revenir à ce sanctuaire, que le Pape Clément V, en 1307, — veuillez noter — lui accorda des indulgences pour les quatre principales fêtes de la Madone, et une autre pour la fête de sainte Anne, cette Sainte — notez encore — " étant à cette époque, en cette église, l'objet d'un culte spécial. " Nous ne faisons que traduire l'auteur déjà cité. L'église prit différents surnoms à différentes époques, selon les confréries ou corporations qui la possédèrent : *Santa-Anna dei Parafrenieri* (des Palefreniers), jusqu'à ce que ceux-ci en eussent construit une autre pour eux-mêmes près du Vatican ; *Santa-Anna dei Falegnami* (des Menuisiers) ; *Santa-Anna dei Funari* (Cordiers), *Santa-Anna de Calzettari* (fabricants de bas). Reconstruite de 1654 à 1675, elle fut démolie vers la fin du dernier siècle " pour permettre l'élargissement de la rue en cet endroit, " mais un petit sanctuaire du voisinage, via Salara, porte le nom et conserve la mémoire de celui qui a disparu[4].

Autres exemples. *Santa Maria de Puteo*, mentionnée en 1257 dans une bulle d'Alexandre IV, s'appelait indistinctement au XVIe siècle *Santa Anna degli Albanesi*. — L'église des Saints-Faustin-et-Jovite, démolie vers 1890 pour faciliter l'emmurement du Tibre, était aussi connue parmi le peuple sous le nom de la Sainte. Au XVIIIe siècle, Charles Fontana en avait renouvelé la façade, et à l'autel de gauche, dédié à la Sainte, un magnifique tableau la représentait, peint par Coghetti de Bergame[5].

" Sainte-Anne des Palefreniers, " nommée tout-à-l'heure, doit peut-être son existence à la même cause. Lorsqu'on visite aujourd'hui Saint-Pierre, on peut regretter, si on a quelque dévotion pour la Mère de la sainte Vierge, de ne pas trouver de chapelle ou d'autel qui porte son nom. Il n'en était pas ainsi dans l'ancienne basilique. On sait que, à l'aide de vieux dessins et surtout de vieilles médailles qui la représentaient en tout ou en partie, le père Philippe Bonanni a pu la reconstituer à peu près telle qu'elle existait autrefois, et parmi les chapelles, il en a trouvé une dédiée à notre Sainte. Le plan dressé par Alpharanus au XVe siècle est aussi bien connu, et en tout cas facile à consulter, puisqu'il est reproduit en maints ouvrages, notamment dans le *Saint-Pierre de Rome* du R. P. Mortier, et ce n'est pas un, mais deux autels que vous y rencontrerez, l'un, il est vrai, à vocable double : Saint-Antoine et Sainte-Anne, (N° 49) ; l'autre, Sainte-Anne des Palefreniers (N° 34). Ce dernier occupe

une place d'honneur, au fond de l'abside, dans l'alignement du maître-autel. Qu'il y eût deux autels, on ne peut s'en étonner si l'on sait qu'on n'en comptait pas moins de vingt dédiés à la Sainte-Vierge.

" Il n'y a pas de sot métier, " et en tout cas les palefreniers du Pape avaient été établis en corporation ou confrérie sous le pontificat d'Urbain VI, en 1378. Ils avaient pour patronne notre Sainte, et leur dévotion à son égard se doublait d'une autre aux âmes du purgatoire. Peut-être eux et leurs familles formaient-ils un groupe assez considérable pour désirer comme lieu de réunion un local plus grand que celui d'une chapelle,—il s'agit ici de l'ancienne église — et peut-être une dévotion croissante leur demandait-elle un témoignage extérieur plus personnel. Quoi qu'il en soit, en 1565, tout près du Vatican, près de la Porte angélique, un sanctuaire nouveau fut construit qui prit le nom de l'autel, et son architecte n'était rien moins que le célèbre Vignole. La dévotion d'autrefois s'y est perpétuée ; elle s'est réaffirmée en 1846 par une restauration complète de l'édifice, et l'on parle de processions où l'image de la Sainte était promenée à l'extérieur en grande solennité, au chant des cantiques et aux salves de canon du château Saint-Ange.

Au XVIIe siècle appartient l'église " Sainte-Anne et Saint-Joachim, " dans la *via del Quirinale,* bâtie sous Sixte-Quint par les Carmes déchaussés d'Espagne, devenue plus tard propriété de l'épiscopat de Belgique et ornée de fresques et peintures de Renier, Dobbelaer, Mergaert de Bruges.

Santa Anna nella via Merulana, maison-mère des religieuses de Sainte-Anne, est beaucoup plus récente, datant seulement de 1885, mais placée comme elle est sur le chemin qui va de Saint-Jean de Latran à Sainte-Marie-Majeure, elle paraît comme une annexe de l'une et l'autre.

Enfin qui n'a entendu parler de cette église Saint-Joachim que le monde catholique a naguère offerte à Léon XIII pour son jubilé épiscopal ? Le 1er août 1879, le vénérable Pontife avait élevé au rang des *doubles de seconde classe* la solennité de son patron et celle de sainte Anne. " La divine miséricorde, disait le décret, ayant voulu que, en nos temps malheureux, les honneurs rendus à la Bienheureuse Vierge Marie prissent des accroissements en rapport avec les besoins du peuple chrétien, il fallait que cette splendeur et cette gloire nouvelle dont leur bienheureuse Fille est environnée rejaillît sur ses fortunés parents. Puisse leur culte ainsi accru faire éprouver plus puissamment leur secours à l'Eglise [6] ! "

Et cependant ce n'est pas tout. L'" église de la Conception " *in Campo Marzo* serait encore une autre église Sainte-Anne, puisque le peuple l'appelle d'ordinaire ainsi, peut-être par quelque reste de byzantinisme, la fête de la Conception, chez les Grecs, ayant toujours été moins une fête de la Vierge qu'une fête de sa Mère.

Et si maintenant, au point de vue canonique ou administratif, c'est assez pour une même ville de trois ou quatre églises sous un même nom, il y a moins d'inconvénient à ce que les mêmes autels s'y multiplient. Aussi bien, Rome en a possédé, en possède encore à peu près partout, notamment à Sainte-Marie-

Majeure, Sainte-Marie du Transtévère, Sainte-Marie-in-Campitelli, Sainte-Marie de Fornaci, Saint-Nom de Marie, Saint-André-delle-Fratte, Saint-André-della-Valle, Saint-Pierre-in-Montorio, Saint-Jacques-des-Espagnols, Saint-Augustin, etc, etc. Parmi les œuvres d'art qui décorent ces chapelles, tout en célébrant à leur manière la grande Sainte, notons les grandes mosaïques de Sainte-Marie-Majeure et de Sainte-Marie-du-Transtévère, un admirable groupe en marbre à Saint-Jacques-des-Espagnols, un autre groupe encore plus remarquable, de sainte Anne, la Vierge et l'Enfant-Jésus, à Saint-Augustin, œuvre du sculpteur Andrea Contucci da Monte Sansovino (1512), et si belle que, sinon toujours par dévotion, au moins par admiration, poètes et lettrés de Rome viennent y déposer des sonnets ou compliments très soignés. Dans la même église, sur le troisième pilier à gauche de la grande nef, on remarque une fresque (aujourd'hui détériorée) de Raphaël représentant le prophète Isaïe... Sur l'architrave deux enfants tiennent en mains un cartouche où se lit cette dédicace : A SAINTE ANNE, MÈRE DE LA VIERGE ; A LA SAINTE VIERGE, MÈRE DE DIEU ; A JÉSUS LE SAUVEUR : Jean Corisius[7].

Comment se porte aujourd'hui à Rome la dévotion à la Mère de la sainte Vierge ou même la dévotion en général ? Le *Diario Romano* ou le calendrier à l'usage des fidèles, rappelle toujours à leur piété les six dimanches de saint Louis, les sept de saint Camille, les neuf de saint Cajétan, les dix de saint Ignace, les quinze du Rosaire ; les neuf lundis de l'archange saint Michel ; les neuf mardis de sainte Anne et les treize de saint Antoine de Padoue ; les sept mercredis de Notre-Dame du Mont-Carmel, etc.

En 1912, pour stimuler la dévotion, la Congrégation du Saint-Office accordait une indulgence plénière aux fidèles qui feraient la neuvaine de sainte Anne, soit avant la fête, soit au cours de l'année[8].

Sans oublier la relique insigne de Saint-Paul-hors-les-murs, objet de grande vénération pour les fidèles, ni la vieille confrérie de Saint-Laurent-*in-Borgo* (XIVe siècle), ni le monastère mentionné par les Bollandistes comme probablement antérieur au XIIIe siècle, venons à une autre ville très remarquable pour sa dévotion à l'aïeule de Notre-Seigneur, c'est-à-dire à BOLOGNE.

BOLOGNE.

On affirme que, dès le XIIIe siècle, cette ville possédait une église sous le nom de Sainte-Anne, et on appuie cette assertion sur les *Annales* des Camaldules. Ce que nous avons pu voir de ces *Annales* ne nous a pas fourni le précieux texte, mais il faut supposer les historiens honnêtes...

En tout cas, on cite pour le XIVe siècle un mandement épiscopal d'un haut intérêt :

" Nous, Bernard, par la grâce de Dieu et du siège apostolique, prince-évêque de Bologne, en plein synode, du consentement et de la volonté des chanoines capitulaires de notre église, des autres prélats, recteurs, prêtres et clercs dont les noms précèdent, pour le respect dû à Dieu et à ses saints, comme il est de

droit, avons ordonné de célébrer avec un soin particulier, certaines fêtes, notamment la Résurrection de Notre Seigneur, avec les six jours qui la précèdent et les six jours qui la suivent ; ... au mois de juillet, la Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie, la fête de saint Jacques, apôtre, et celle de sainte Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie[9]. "

Au quinzième siècle (1435), ainsi que le racontent — un peu différemment, il est vrai — Ughello dans son *Italia sacra*, et les Bollandistes dans la *Vie du bienheureux Nicolas Albergati*, une portion notable du chef de sainte Anne échut à la capitale des Romagnes.

" Nicolas, évêque de Bologne, dit le premier texte, fut chargé d'une mission en France auprès de Charles VII par le pape Eugène IV. Cette mission fut couronnée de succès, et le bienheureux prit congé du roi de France après avoir reçu le don magnifique du " crâne de sainte Anne, " qu'il apporta lui-même à Bologne et donna à la Chartreuse de cette ville. "

" Le B. Nicolas Albergati, disent de leur côté les Bollandistes, revint en Italie, et emportant avec lui le chef de sainte Anne que lui avait donné le roi Henri d'Angleterre, sixième du nom, fit son entrée à Bologne, la veille des calendes de décembre (*on n'indique pas l'année*) au milieu des acclamations de tout le peuple. Il céda cette précieuse relique à ses moines de la Chartreuse, et ceux-ci construisirent pour la recevoir l'oratoire de Sainte-Anne sur la rue Saint-Isaïe où elle est conservée encore aujourd'hui[10]. "

L'oratoire dut s'agrandir dans la suite puisque des auteurs plus récents le qualifient de magnifique église.

Après l'expulsion des Chartreux, vers la fin du siècle dernier, la relique fut transférée à la cathédrale. Là, nous dit-on, tous les mardis de l'année, comme durant les neuf jours qui précèdent sa solennité — fête de précepte pour la ville et le diocèse, — on honore la sainte Mère de Marie avec une dévotion et une affluence extraordinaires. Le jour de la fête, on expose la relique sur un trône, non loin du maître-autel. La messe et les vêpres se chantent en musique, et la cérémonie du soir se termine par la vénération de la relique. Le reliquaire est en argent doré, de forme octogone, orné de pyramides, de clochetons et de ciselures en style gothique.

A part l'ancienne église conventuelle des Chartreux, une autre porte pour second titulaire le nom de notre Sainte : c'est Sainte-Marie *della Carita*, siège d'une fraternité nombreuse et très vouée à son culte. Deux autres congrégations semblables se réunissent, l'une à Saint-Benoît, l'autre à Sainte-Marie *delle Laudi*. On admire dans celle-ci une belle statue de la Sainte tenant la jeune Vierge dans ses bras : elle est de grandeur naturelle, et on la doit au ciseau d'un excellent sculpteur de Bologne. Marie Barzani, à qui elle appartenait, en fit don à cette confrérie, à condition qu'on la plaçât convenablement dans une chapelle où chaque année se célébrerait un *Triduum* solennel.

Vingt autres églises de Bologne ont leurs autels de sainte Anne, et dans le reste du diocèse, plus de trente chapelles et oratoires lui sont consacrés. En tous ces lieux bénis on trouve écrits sur la toile ou sur le marbre les mêmes

témoignages d'une dévotion reconnaissante. Le P. G. R. (*per grazia recevuta*) se rencontre partout et cent fois dans un même sanctuaire.

Un peu partout

Dans l'Italie méridionale, au sud de Ruffano et auprès de Patu, un monument appelé le *Centro Pietro*, nous a fait voir une *Sainte Anne avec la Vierge*, peinture de style byzantin que M. Diehl attribue au XIe siècle. — A Saint-Marc de Venise, l'une des quatre colonnes du *ciborium* nous offre en bas-reliefs également très anciens — on a même dit du ve siècle, pieuse exagération pour le dixième-onzième — la légende de la Sainte. Dans une niche, du côté de l'épitre, un reliquaire contient un précieux fragment de *brachio sanctæ Annæ*[11]. Un couvent de cette ville était mis sous le patronage de notre Sainte avant 1439, et aujourd'hui une église s'y fait remarquer pour ses peintures, surtout celles de l'orgue, qui sont de Pietro Vecchia. — A Padoue, au XIIe siècle, existait déjà un monastère dit de Sainte-Anne. — A Nocera, au diocèse de Salerne, des " moniales " de l'Ordre de Saint-Augustin, devenues dominicaines en 1283, avaient pris la Sainte pour patronne. — D'autres maisons religieuses ont déjà fait ou feront de même : ainsi à Côme en Lombardie, à Plaisance, Alexandrie, Ancône, Verceil, Ronciglione, Brindes. — Ailleurs ce sont des églises : ainsi à Bergame, Bologne, Bugella, Florence, Foligno, Gênes, Naples, Parme, Pise, Recanati, Rocca-Contrada dans la Marche d'Ancône, Suse, Viterbe, etc. Celle de Bergame date de 1613, mais devenue depuis longtemps trop étroite, elle fut reconstruite en 1841. Une brochure publiée à cette époque donne l'histoire de la paroisse et la description du monument[12]. — Sainte-Anne de Gênes eut pour fondateur Nicolas Doria en 1584. — A Naples, la *Sant' Anna de Lombardi* ou de *Monte Oliveto*, basilique à une seule nef et à plafond, fut fondée en 1414 (*alias* 1411) par Guerello Oreglia, et construite sur les plans du célèbre architecte André Ciccione. — Pise, à part son église, possédait un monastère de la Sainte. — A Florence, le culte est ancien, et " la Sainte-Anne " est une des principales fêtes populaires, comme la Saint-Jean, la Saint-Laurent, l'Ascension. On sait également que, dans son grand tableau des *Patrons de Florence*, Fra Bartolommio a donné à notre Sainte la première place. Reposons-nous ici quelques minutes en relisant une page de M. Rio :

" Ce n'est pas contre un ennemi abstrait que l'intercession des puissances célestes est invoquée, et ce n'est point par un caprice du peintre ou de son patron que, dans le groupe formé par les figures centrales, sainte Anne attire plus les regards que la sainte Vierge, non seulement à cause de la place plus éminente qui lui est assignée, mais aussi à cause de l'intensité de sa prière vers le ciel, et même à cause de sa beauté, qui surpasse de beaucoup celle de la plupart des Madones peintes par fra Bartolommio. L'artiste avait ses raisons pour en agir ainsi. Ce 26 juillet 1343, jour de la fête de sainte Anne, elle avait été saluée comme libératrice de la patrie, parce que ce jour-là avait mis fin, par l'insurrection, à l'odieuse tyrannie du duc d'Athènes, et depuis

lors, le souvenir de son intercession efficace pour la liberté florentine, souvenir consacré par l'oratoire d'Or-San-Michele, ne s'était jamais effacé du cœur des citoyens. A leurs yeux, cette victoire était plus importante que celle de Campaldino, remportée le jour de saint Barnabé, ou que celle de 1364 sur les Pisans, attribuée pour la même raison à la protection de saint Victor, ou que la défaite du Goth Radagaise, attribuée par la tradition populaire à sainte Reparata. Tout ce patronage céleste figure dans le tableau avec d'autres saints[13]. "

L'éblouissement de cette peinture ou de cette page va-t-il nous faire perdre de vue cet autre témoin de miséricorde et de puissance qu'était l'hôpital Sainte-Anne, encore à Florence, et antérieur à 1302 puisqu'il est mentionné cette année-là sur un tableau — un tableau du musée de Bruxelles — et à propos, comme il faut aller loin parfois pour trouver la moindre information !

Quelques mots encore. Ailleurs, — car nous disions "un peu partout," — c'est le village même qui porte le nom de la Sainte. Le vieil atlas de Mercator nous en a fait découvrir trois: l'un aux alentours de Padoue, un autre dans la Calabre, près du fleuve Seminara, le troisième dans la terre d'Otrante, près de la mer.

Ailleurs, comme à Pérouse, c'est un magnifique " Pensionnat de Sainte-Anne " pour les jeunes filles, érigé par Léon XIII alors qu'il était archevêque de cette ville.

Ailleurs encore, c'est une image miraculeuse qui attire les foules, comme celle qu'on vénère dans l'église de Saint-Cyriaque à Ancône. On dit que le 26 juin 1796 cette image parut s'animer, et que le mouvement des yeux fut très sensible.

Ailleurs enfin, ce sont des tableaux, des sculptures, des verrières, toute la splendeur de l'art italien, les trois quarts du Musée de Madame Saincte Anne. . . mais à plus tard ! Lisons cependant, à propos d'art, cette demi-page de M. Gillet sur le mouvement de la Renaissance :

" L'âme populaire en est restée absolument indemne. Que peuvent lui faire, à elle, le latin de quelques humanistes et la philosophie de quelques antiquaires ? Ici se vérifie la belle remarque de Ruskin : " La vie des nations, dit-il, se conserve dans trois livres : à savoir leur histoire, leur littérature et leur art. " Mais de ces trois livres, le dernier seul présente un témoignage fidèle : il est le reflet infaillible d'un état général, l'indice de la santé ou du malaise d'un peuple, la mesure de son idéal et de sa moralité. C'est ce que va nous faire voir l'art du XVIe siècle. A côté de l'art artificiel, du " grand art, " destiné à l'usage du petit nombre, il y en a un second, fait pour les masses, pour les églises, et non moins curieux et intéressant que l'autre. On y voit quelle place la religion tient encore dans la vie, comment elle se défend contre les empiètements modernes. Les ordres mendiants redoublent d'activité, etc[14]."

Ces lignes nous en rappellent d'autres qui nous disent encore mieux, avec plus de détails, ce qu'étaient en pleine Renaissance, la religion et la piété du peuple italien. Elles sont de M. Emile Gebhart, dans ses *Jardins de l'Histoire* (p. 157) " Parmi les humbles, les gens du *contado*, les artisans, les petits bourgeois, la conscience religieuse demeurait excellente, fidèle à l'antique

Credo, et comme pénétrée de tendresse franciscaine. L'ironie, l'incrédulité, qui fait de si grands ravages chez les seigneurs, les prélats et les littérateurs, épargne toujours le petit peuple. Aucune pensée étrangère ne le travaille, aucune discipline voluptueuse n'a remplacé son vieux catéchisme. Il appartient à la confrérie du quartier et du métier ; il porte des cierges d'un sou à la Madone, il trempe dans un bénitier de faïence le brin d'olivier bénit, il se signe devant les croix de la route ; il prête foi aux histoires de l'aïeule, il garde une fraîcheur et une ferveur incomparables. Les bourgeois de vieille souche, les marchands de vieille tradition ont encore une simplicité d'âme, une loyauté pieuse, dont leurs livres de compte, consacrés par des formules chrétiennes, ont retenu la trace... Ces bons chrétiens pratiquent toujours les pénitences, les pèlerinages, les rites du temps passé ; ils font de longues processions à travers les campagnes de Toscane ou d'Ombrie, en chantant les *Laudes* édifiantes, tantôt douloureuses et tantôt joyeuses de la candide religion d'Assise. Ils ont leurs prédicateurs, leurs confesseurs, leurs directeurs de conscience, des pauvres moines errants qui prêchent dans les églises, sur les places publiques, dans les champs fleuris et font pleurer parfois vingt mille auditeurs de plein air. M. Monnier a recueilli leurs noms et la liste en est longue — etc. "

Il y a lieu de remercier l'auteur de cette page. La littérature et l'histoire nous ont fait de tels tableaux des mœurs italiennes du xve siècle, — ces sortes de choses ont toujours du succès — que nous enveloppions peut-être dans un même blâme les grands et les petits, les humanistes et le peuple. M. Gebhardt prouve que nous aurions tort, de même M. Monnier dans son *Quattrocento*, et voyez ce qu'il dit à propos des prêcheurs populaires (t. II. p. 190) :

" Ils prêchent si bien, avec tant de magnificence et de terreur, qu'il n'y a pas à dire, il faut qu'on pleure. Alors on pleure " très cordialement, " et il semble que " l'air se fende en deux tant on pleure. " — Souvenez-vous aussi d'un autre fait également suggestif, et peut-être le plus glorieux de l'histoire florentine. Le dimanche des Rameaux de l'an 1496, après un éloquent discours, Savonarole, présentant au peuple un crucifix, s'écria : " Florence, voilà le Roi de l'univers ! Il veut être ton roi. Le veux-tu ? " Une immense acclamation lui répondit, et plusieurs versaient des larmes. Dès ce moment Jésus fut le roi de Florence. Le gouvernement florentin fit graver, au-dessus de la porte du palais qui lui servait de résidence, cette mémorable inscription : *Jesus Christus Rex florentini populi senatusque decreto electus.* " Jésus-Christ, Roi par la volonté du peuple et du Sénat de Florence. "

Les Iles voisines.

La Corse est plus italienne que française, et nous profitons de ce voyage en Méditerranée pour saluer de loin, en souvenir des jours passés, son vieux couvent de Corbara, asile pendant quelques années des Dominicains *chassés de France*, et le quartier ou faubourg de Sartène qui porte le nom de notre Sainte-

En SARDAIGNE, comme nous l'avons appris déjà par un passage de la *Sicilia sacra* de Pirro[15], un monastère ou un hospice, situé près de Cluse, portait le nom de sainte Anne dès 1289. — A Cagliari, l'église Sainte-Anne remonte à la domination des Pisans[16], ce qui veut dire au treizième, peut-être même au douzième siècle.

SICILE.

Un village près d'Agrigente, une église à Palerme, une autre avec prieuré de Trinitaires à Catane, un couvent de religieuses à Platia près de cette même ville, un orphelinat près de Camerata, fondé par le bienheureux Innocent de Cluse : voilà pour commencer.

D'ailleurs, nous dit-on, la Sicile est de toutes les provinces italiennes la plus renommée pour sa piété envers la Mère de Marie. Cette dévotion, déjà existante au début du XVIIe siècle, prit alors un vaste accroissement, grâce à l'ardente prédication et aux exemples du saint religieux que nous venons de nommer, un illustre fils de saint François († 1631). Son immense confiance en la Sainte obtenait tous les miracles : et d'abord, la guérison du pape Grégoire XV. Ce pontife, atteint soudain d'une grave maladie, et réduit à toute extrémité, fit appeler en toute hâte le vénérable Franciscain. " Vous guérirez, vous l'êtes déjà, dit le thaumaturge, si vous promettez de faire solenniser chaque année par les fidèles la mémoire de sainte Anne. " Et le Pape, en effet, rendu à la santé, décréta que la fête de sa bienfaitrice serait désormais une fête de précepte (1622).

Il faut mettre encore au crédit du même bienheureux divers événements prodigieux : élection d'Urbain V, unions stériles bénies, pain obtenu pour des marins, pêches miraculeuses, tempêtes apaisées, guérisons pour ainsi dire quotidiennes, enfant ressuscité. A ces faveurs éclatantes l'aïeule du Sauveur ajoutait, envers son dévot serviteur, de touchantes familiarités. Souvent elle venait visiblement le soulager dans ses travaux, lui apporter des consolations dans ses peines, lui expliquer des choses cachées ou mystérieuses, et parfois le ravir en extase jusqu'à la hauteur des arbres du jardin[17].

La confiance envers sainte Anne survécut au bienheureux, si bien que longtemps après sa mort, on entendait des habitants de Trapani et d'autres villes invoquer la Sainte jusque dans les rues, et se prosterner dans les places publiques. Par toute l'île, nombre de chapelles furent dressées. La plus belle, où se continue, à la fête de sainte Anne, l'affluence des pèlerins, est celle des Franciscains de Palerme, dite *della misericordia*. " Cette solennité, nous dit-on, s'y célèbre avec vigile, office et messe solennelle. Communions nombreuses, prédication, grand concours de peuple, illuminations, rien n'est oublié de ce qui peut donner plus d'éclat à cette cérémonie. A l'autel de la Sainte sont suspendues des offrandes, des ex-voto en cire, quelquefois en argent, et le nombre de ces témoignages de reconnaissance est très-considérable. "

Dans la même ville, l'église des Pères Jésuites renferme une chapelle riche

en marbres précieux, en statues, et dédiée de même à la Sainte. Elle fut bâtie et décorée par le prince de Butera, dont la pieuse famille y faisait célébrer chaque jour une messe en l'honneur de sa protectrice.

Une œuvre, fût-ce l'œuvre d'un saint, a besoin de soutiens et de continuateurs, et le bienheureux Innocent de Cluse en trouva quelques-uns de son temps, plusieurs autres après lui. C'est de vingt à vingt-cinq ouvrages plus ou moins considérables, mais tous très pieux, très propres à inspirer la dévotion, qu'il faudrait signaler ici. Nous en donnons plus loin une liste, liste certainement très incomplète, mais suggestive, qui va de 1639 à 1842. Invention miraculeuse de reliques; Manière dévote de dire les neuf *Ave Maria* en l'honneur des neuf privilèges de sainte Anne ; Poème en quatre chants : Généalogie des Parents de la Vierge ; Miracles, grâces et faveurs ; Motifs de dévotion ; Exercices spirituels pour tous les jours de l'année ; Neuvaine de pieuses réflexions ; Dévotes oraisons ; Guide de la vraie dévotion ; Couronnes de louanges ; Préparation à la fête de saint Joachim et de sainte Anne, etc. etc: tout est là et tous les genres de dévotion sont parfaitement accommodés.

Dévotion d'ailleurs fort ancienne, disions-nous, en Sicile, point déjà traité ailleurs ici et là, mais qu'on peut toucher de nouveau un instant avant de finir. Il y a longtemps, très longtemps, que Castelbuono a choisi la Sainte pour sa seconde patronne avec le bienheureux Guillaume, et qu'elle vénère sa relique insigne. Il y avait longtemps que deux monastères de Sainte-Anne existaient quand Pirro les indiquait en 1644, celui qu'il appelle *Sancta-Anna de Scalis*, antérieur à 1370, et surtout celui qui avoisinait Monteforte dès avant 1145. Au XIIe siècle appartiennent encore ces mosaïques de Palerme et de Monreale, où la Sainte réapparaît si souvent, et quelquefois dans un luxe de costume que les traditions artistiques réservaient d'ordinaire à Notre Seigneur et à la sainte Vierge, chose, disions-nous, très significative. Enfin, toute byzantine comme ces mosaïques, la Sicile l'était autrefois, avec sa langue grecque, sa liturgie grecque, et l'on peut penser que, encore bien avant le XIIe siècle, elle célébrait comme les Grecs quelqu'une au moins des quatre ou cinq fêtes de Madame saincte Anne [18].

NOTES, RÉFÉRENCES, ADDITIONS

(1) Cf. Joseph David, *Sainte-Marie-Antique, étude liturgique et hagiographique, avec un plan de l'église*, Rome, Bretschneider, 1911, in-fol. de IV-120 pages avec figures. — Ce volume est un morceau détaché d'un ouvrage beaucoup plus important composé sur " Sainte-Marie-Antique " par M. le baron de Grüneisen, avec le concours de MM. Huelsen, Giorgis, Federici et David ; in-fol. de 631 pages avec 380 figures, dans le texte, 86 planches iconographiques, le plan de l'église, et un album grand in-folio de 20 pages épigraphiques. — Hartmann Grisar, *Hist. de Rome et des Papes au M. Age*, trad. Ledos, 2 in-8, Paris, Desclée, 1906, t. I, 205. — Mgr Wilpert, *Byzant. Zeitschrift*, t. XIV (1905), p. 581. — Dissertation du P.

Grisar sur *Sainte-Marie-Antique* dans *Civilta cattol.*, 1896, t. II, p. 458-78 (plan p. 460, 463). —
(2) La fête se faisait à Rome peut-être au 14e, sûrement au XVe s., comme l'indique cette fin de sermon dans un manuscrit du Vatican (Ottobonianus, 223) : " Réjouissez-vous, réjouissez-vous, mes très chères, dans cette sacrosainte solennité. " — (3) Dans *Tabula sacrorum Carminum*...per Petrum Bacherium, Douai, in-12, 1579, p. 89. — (4) Cf. *Catalogo delle chiese di Roma compilato nel secolo* XIV *dall'anonimo di Torino*, dans Mariano Armellini, *Le Chiese di Roma*, Rome 1891 ; ce dernier ouvrage nous a beaucoup aidé. — Anonyme, *La Ville de Rome, ou Description abrégée de cette superbe ville divisée en quatre volumes et ornée de 425 planches ;* in-fol., Rome 1778. — Mgr Duchesne, *Liber Pontificalis*, t. II, note 87 de p. 45. — " Nel secolo XIV, la divozione verso S. Anna, specialmente nella Curia Romana, grandemente si propago, e come diremmo oggi, venne di moda, cosi non è meraviglia, se a poco a poco le monache di questo monastero lasciando gli antichi titoli di S. Maria e di S. Anastasio cominciassero a usare anche quello di S. Anna ". Domenico Tordi, *Corriere di Roma*, anno III, p. 129, dans Armellini, *l. cit.* — A. J. C. Hare, *Walks in Rome*, New-York, s. d. ; etc.

(5) Armellini, *l. cit.*, p. 207, et 357-8. — ((6) Cf. Guéranger, *Année liturg.*, t. XIII, p. 504.

(7) Bellissimo e il gruppo di S. Anna colla Vergine e il Bambino, opera di Andrea Cantucci da Monte Sansovino, celebrata dal Vasari,... Solevano i romani appicarvi sonetti e componimenti poltici. Armellini, *l. cit.*, p. 442. Le même à propos des mosaïques de S.-Maria-in-Transtevere : Nel primo quadro rappresentante la Nativ. di Maria, si vede S. Anna sul talamo, sopra il quale e scritto SCA ANNA...Sotto si leggono i versi :

Humani generis sator et qui parcere lapsis
Instituis maculas veteris virginis aufer
Argento thalamus tibi sit quo Virgo refulgens.

(8) Décret du 22 août 1912, dans les *Acta Apost. Sedis*, 30 décembre 1912. —(9) Sigonius, *De Episcopis bononiensibus*, cité par Mermillod, *S. Anne*, p. 180. —(10) Ferd. Ughello (Auct.), *Italia Sacra, sive de Episcopis Italiæ*, 9 in-fol., Venise, 1717, t. II, p. 32. — *Acta Sanct.*, t. XV, p. 485. — (11) Ant. Pasini, *Il tesoro di San Marco*, in-4, 1886, p. 42. — (12) Gio. Suardi, *Il nuovo tempio di Sant' Anna, nel Borgo Palazzo di Bergamo*, in-8, Brescia, 1856, 119 pages. — (13) Rio, *L'Art chrétien*, t. II, p. 435. — (14) Gillet, *Hist. art. des Ordres mend.*, p. 292. — (15) Palerme, 1644, in-fol., IIe partie, p. 358. — (16) *Acta Sanctorum*, t. XX, p. 782. — Nous n'avons rien trouvé pour notre sujet dans : Fr. Antonio Felice Matthæjo (Auct.), *Sardinia Sacra seu de Episcopis sardis historia*, in-fol., Romæ, 1761.

(17) *Acta Sanctorum*, *S. Anne*, 26 juillet, II, p. 290. — (18) Cf. Gio di Giovanni (chanoine de Palerme), *De divis Siculorum officiis*, in-4, Palerme, 1736.

BIBLIOGRAPHIE :

Manuscrits : Au Vatican: codex Ottobonianus 233, 14e et 15e s., fol. 306-308: *Vita S. Annæ* (sermon ?) : A la fin : " Idcirco, lætamini, dilectissimæ ; lætamini, inquam, in hac sacrosancta sollemnitate. Amen. " — Codex Vaticanus, 7592, 14e s., fol. 335-337, *De S. Anna :* " Erat vir in Hierusalem. " — Codex

Palatinus 477, 15e s., fol. 124-5 : De S. Anna, matre Virginis Mariæ — Codex Reginæ Sueciæ, no 29, 16e s., fol. 148 : Carmina de S. Anna.

Bibl. de la Casanate, codex 1267 (alias E.-V. 47), — 15e – 17e siècles, fol. 106 (16e s.), Versus de S. Anna.

Saint-Marc de Venise, codex Contarini, no 4738 (olim 1713), 15e s., in-4, 192 ff. : *Vita di S. Gioachino et di S. Anna, e Vita di Maria Virgine, dalla nascita all' assunzione, in volgare.* — Fol. 1 : Qua si chomença la taula de i chapitolli della vita de Ioachin del tribun de Iudea de la citade de Ieruxalem et de Ana fiola de Ixatria del suo tribun de la eeneracion de Davit E Chomo Xro nasse e dela soa sancta passion infina ch'ela fo asonto in cielo e qua chomença i chapitoli... Fol. 13-14 : Prologue en vers, dernière strophe :

O Signor mio che in fin a qua me à chonceduto
Lo 'ncegno de rimar qua dauanty
Se io non auesse tanto prœduto
In questo scriuer che io ho fato dauanty
Pregar ti uoio che me impresti aiuto
Aço che questo tuty li altry auancy
Coe de Ioachino e de Ana e de Iosepo chon Maria,
E dela passion de Yhu Xro chon la so chompagnia...

Au fol. 15e : In quello tempo I era uno
Omo lo qual era santo e perfetissimo che
Auessa nome Ioachin.

Imprimés.

Aux premiers siècles, apparaissent en Italie les *Evangiles apocryphes*, ouvrages dont nous avons parlé plusieurs fois précédemment. La littérature et l'art se sont de tout temps inspirés là.

Moyen âge. XIIIe s. Brunetto Latini, *Li livres dou tresor* (en français, " parce que cette langue est plus délectable "), publié pour la première fois d'après les manuscrits par P. Chabaille, in-4, Impr. impériale, 1863, p. 65-66 : sur S. Anne. — Dante, quelques vers du *Paradis*, chant XXXIII, v. 133 sq. — Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, *Lombardica historia, quæ a plerisque* AUREA LEGENDA SANCTORUM APPELLATUR ; innombrables éditions.

Liturgie — Hymnes des XIII-XIVe-XVe s., dans Dreves, *Analecta hymnica*, passim. — A la Bibliothèque Nationale, Paris, *Breviaire de Venise*, de 1474, no 1444 (ancienne cote B-182), superbe impression sur vélin avec initiales ornées à la main. — A la fin : Hoc breviarii opus impressum est Venetiis per Jacobum Rubeum, natione Gallicum, Anno Salutis M.CCCC LXXIIII. — On trouve au VII cal. Aug. : *Sanctæ Annæ M(at)ris V(irginis)*, avec cette belle oraison : " Deus qui beatæ Annæ tantam gratiam donare dignatus es quod Mariam matrem unigeniti filii tui in suo utero meruit portare : da nobis per intercessionem matris et filiæ tuæ propitiationis abundantiam ut quarum memoriam pro amore complectimur earum apud te precibus ad cœlestem Ierusalem pervenire valeamus. "

XVIe s. Baronius (1538-1607), *Annales ecclesiastici.* L'édition consultée est celle d'Anvers 1610, 12 in-fol. Voir l'*Apparatus*, p. 14, § 41 ; aussi t. XI, p. 271, sur une très ancienne chapelle de Sainte-Anne.

1648. Marraccii, H. *Bibliotheca Mariana*, in-4, Romæ, 1648 ; autre édition à Padoue, 1698, 2 in-fol.

1665. Ant. Asiain, *Discorso sobre la verdadera patria da Sa Anna, Historia panegirica delle attioni, glorie et gratie de S. Ana*, in-4, Napoli, 1665. Item, Steph. Bersani accrescit, in-8, Napoli 1665 (N. Chevalier, *Repert.*). Item, Impress. in Megico, 1711, in-4 (de Backer, I, col. 301).

1685. Bersani, *Vita della gloriosa santa Anna*, Naples, nouvelle édition du livre précédent.

1690. Dominicus a Burgio in opere italico quod de *S. Anna* anno 1690 Panormi edidit (*Acta SS.*, t. XXXIII, p. 256 et N. Chevalier, *Repertoire*).

— Autres ouvrages appartenant selon toute apparence au XVIIe siècle et condamnés à cette époque par l'*Index*.

La Devozione della novena perpetua ad honore della gloriosa S. Anna, madre della gran madre di Dio. Decret. 18 maii 1677. — *Devotioni che si possono fare in onore di S. Anna, madre della gran madre di Dio*, ad istanza di Agostino Rispoli, Napoli, 1663. — *Devotioni tenere e fervorose, che si exsercitano dai fratelli e sorelle della confraternita di S. Anna di Napoli.* Decr. 30 jul. 1678. — *Instruttione breve per l'anima che desiderano dedicarsi alla vera divotione della gloriosa S. Anna madre di Maria.* Decr. 30 jul. 1678. — Massimo da Monza, *Gloria di S. Anna, e pratica di alcune devotioni da farsi in suo honore.* Decret. 25 jan. 1684. — *Orationi quotidiane da recitarsi ad onore delle nove grandezze di S. Anna madre della madre di Dio*, Decret. 9 aug. 1673. — Ce même jour, 9 août 1673, l'Index condamne également le *Rosarium gloriosæ sanctæ Annæ* et " libellum in quo modus exhibetur contemplandi mysteria ejus vitæ, ad imitationem Rosarii b. Virginis ejus filiæ " (Larroca, *Acta S. Sedis...pro soc. SS. Ros.* (4 vols, Lyon, 1891, t. II, p. 738).

XVIIIe s. 1701. Moltrasius Nicolaus, opuscule publié à Milan à cette date.

1719. Serry, *Exercitatio hist., crit. et polem. de Christo ejusque matre*, in-4, Venetiis, 1719.

1731. Gius. Ant. Erei, *Dissertazione intorno ai parenti, mariti e figliuole di S. Anna* ; in-12, Pesaro, 1731 (Chevalier, *Supplément*).

1735. R. P. Josephi Mansi, congr. Oratorii, Romani presbyteri, *Promptuarium sacrum et morale, hoc est, Discursus exegitici* ; 6 in-fol., Venise, 1735. De S. Anna, discursus quinque, p. 368 à 377 du tome *In Solemnitates et festa.* I. S. Annam SS. Virginem filiam suam pariendo se omnium Deo charissimis, et sanctissimis antiqui Testamenti animabus superextulisse ostenditur (*loc. cit.* p. 368). — II. S. Annæ nonnullæ accommodantur margaritarum proprietates et conditiones, siquidem ipsa ad instar conchylii, in quo uniones nascuntur (*l. cit.*, p. 370). — III. Virgo,...thesaurus ; Anna ærarium (p. 72). — IV. De Virtutibus, meritis, et prærogativis B. A. (p. 374). — V. Anna, dicitur gratia, etc. — De Nativit. B. M. V. discursus undecim, de 457 à 473 : 1, de S. Anna (p. 458) etc.

1745. Sandini, *Historia familiæ sacræ ex antiquis monumentis collecta*, ed. altera, opera Antonii Sandini, Patavii, 1745, in-8.

1747. Benoît XIV (1740-58). *Opera omnia*, 14 in-fol. et 2 de suppl. Bassano, 1747 ss ; tome VIII : *De Festis B. Mariæ Virginis*, lib. II, c. IX.

1748. Tommasi, *Op. omnia*, Ed. Vezzozi, in-4, Rome, 1748 : t. III, p. 613.

1755. Assemani, *Menologium Basilianum*, dans *Calendarium Ecclesiæ universalis*, in-4, 1755, t. VI, 25 juillet.

1768. G.G. Trombelli, chanoine régulier, *Vita e culto de SS. Gioachino ed Anna*, in-4, Bologna, 1768. — Du même : *Mariæ sanctissimæ vita ac gesta per dissertationes descripta*, dans Bourassé, *Summa aurea de laudibus B. M. V.*, in-4, Paris, 1866, t. I, col. 179, 210.

XIXe s. 1805. Narbone, dans la *Bibliotheca Sicola*, 1805, t. I, 99, 408, et III, 419-20.

1862. *Vita di Sant'Anna*, Bologna, 1862, in-16, XV-471 pages.

1863. P. Bassi, *L'Antica chiesa di Sant' Anna in Gerusalemme*, in-8, s. l, 1863.

1868. *Vita e Miracoli di S. Anna*, in-8, Napoli, 1868.

1878. Antonio Rocchi, *Le glorie di S. Gioacchino Padre di Maria Vergine, secondo i padri di Oriente*, esposte da D. Antonio Rocchi, monaco basiliano ; in-4, Grotta Ferrata, 1878, 279-LXII pages (ouvrage très remarquable).

Parte prima. Atti di S. Gioacchino. — Capo I. Genealogia e Natali di S. Gioacchino (1). — II. Conjugio di S. Gioacchino con S. Anna (8). — III. Afflizione di S. Gioacchino, annunzio dell' angelo (18). —— IV. Gaudio di S. Gioacchino nella nativita di Maria (31). — V. S. Gioacchino presenta la b. Vergine al tempio (47). — VI. Preziosa morte di S. Gioacchino (60).

Parte seconda. Virtu di S. Gioacchino. — Capo I. Eccellenza della santita di S. Gioacchino (71).)— II. Fede e speranza di S. Gioacchino in Dio (81). — III. Carita di S. Gioacchino verso Dio (91). — IV. Spirito di orazione in S. Gioacchino (100). — V. Carita di S. Gioacchino verso il prossimo (111). — VI. Castita conjugale di S. Gioacchino (122).

Parte terza. Titoli di S. Gioacchino. — Capo I. Il nome di S. Gioacchino (135). — II. Titoli dati a S. Gioacchino rispetto alla santita (149). — III. Titoli riguardo alla sua gloriosa paternita (160). — IV. Titoli riguardo a N. S. Gesu Cristo (171).

Parte quarta. Culto di S. Gioacchino. — Capo I. Antichita del culto di S. Gioacchino (185). — II. Delle feste commemorative di S. Gioacchino (195). — III. Delle feste speciali di S. Gioacchino (204). — IV. Dei luoghi sacri e memorabili di S. Gioacchino (212). — V. Delle imagini di S. Gioacchino (227). VI. Dell' intercessione di S. Gioacchino (237). — VII. Diffusione del culto di S. Gioacchino per l'occidente (249).

Appendici. I. Genealogia di S. Gioacchino (III). — II. Genealogia di S. Anna (XIX). — III. I Fratelli del Signore (XXVIII). — IV. Innologia greca in onore dei SS. Gioacchino ed Anna (XLI). — Catalogo degli autori Orientali citati (LVII).

1884. Gérardin, *Les gloires de saint Joachim et de sainte Anne dans toute l'Eglise en général et en particulier en France et en Italie*, in-8, Paris, 1884.

1889. Vincenzo di Giovanni, *La Topografia antica di Palermo dal secolo* X *al* XV, 2 in-8, Palerme, 1889 ; t. II, 343, 347.

1899. *Le lodi di Sant'Anna. Cenni storici sul culto della Santa in Italia*, in-8, Roma, 1899.

Dans les *Analecta Bollandiana*, t. XIX, *Essai de bibliographie des sonnets relatifs aux saints ;* sonnet CXI, *De Santa Anna ;* un autre, *Del santo e nobil Ioachin consorte*, fol. 58.

Autres ouvrages indiqués au chapitre des Religieux.

* * *

Ouvrages siciliens, d'après Alessio Narbone, *Bibliotheca sicola systematica*, 4 in-8, Palerme, 1850 (et autres sources).

1639. S. Anna : *De eius monogamia, seu veritas vindicata* a. Martino Anastasio, Œniponti, 1639, in-4. — Titre différent dans Chevalier, *Repert. : De monogamia beatæ Annæ, parentis Deiparæ.*

1640. S. Anna : *Relazione della miracolosa invenzione di sue reliquie,* per Francisco Scolaro, Palermo, 1640, in-8.

1645. Franc. Calona, *Divoto modo di dire le nove avemmarie per tutte giorni della settimana ad onor di S. Anna,* in-12, Palermo, 1645.

1664. Domenico Monaco, *Modo devoto di recitare le nove avemmarie in onore de nove speciali privilegi di S. Anna,* in-12, Palermo, 1664.

1670. Franc. Garsia, *S. Ana en quadro Cantos, con los argumentos del Senor D. Prosper Paterno y Lança, varon de Piraino.* Di questo castigliano poema ne da cenno il Mongitore, senza indicarne la data : solo sappiamo che l'autore mori ottuagenario nel 1670 in Paterno, che altri disse sua Patria.

1685. Petronius, Franciscus, Ord.Min., *Arbor decora et fulgida genealogiæ SS. Joachim et Annæ, Davidicæ stirpis gemino virente stipite Nathan et Salomonis exornata,...* Drepani, 1685 (très rare ; chez M. Rosenthal, de Munich).

1686. *Genealogia SS. Ioachim et Annæ,* t. II, per Franc. Petronium, Drepani 1686, in-fol.

1690. *Vita dei SS. Gioacchino ed Anna,* per Dom. Monaco ed Amodei, Palermo, 1690, in-4.

1690. Dom. Monaco, *Il trionfo della fecondita : vita dei SS. patriarchi Gioacchino ed Anna,* in-4, Palerme, 1690.

1690. Dom. Monaco, *Miracoli, grazie e favore per intercessione di S. Anna,* in-4, 1690. Quest' e la parte II dell' opera suddetta : *Il triomfo della fecondita.*

1691. *Per le glorie dell' augusto capo di S. Anna in Castellobuono,* panegirico di Atanasio Basco, Palermo, 1691, in-4.

1703. Ign. Ingarsia, *Gigli devoti alla gloriosa Madre S. Anna,* in-16, Messanæ, 1703.

1705. Vinc. M. Verdino, *Motivi alla divozione del glorioso patriarca S. Gioacchino ;* operetta postuma, in-12, Palermo, 1704, e Firenze in-8, 1705.

1707. Serafino da Santa Caterina di Siena, *Esercizi spirituali da recitarsi ogni giorno in onore dell' eroina S. Anna,* in-16, Palermo, 1707 et 1712.

1712.Gius. M. Napoli, *Novena di pie riflessioni in onore di S. Anna,* Roma, in-24, 1712.

1714. Pietro Donzella, *Divote orazioni ad onore dei SS. Gioacchino et Anna,* dans *La Sacra famiglia riverita, ovvero la Settimana santificata con divote orazioni ad onore di Gesu, Maria, Giuseppe,* in-24, Palerme, 1714.

1716. Pietro Paolo Corso, *Privilegi e grandezze del massimo tra i Santi Gioacchino,* etc, Messanæ, in-8, 1716.

1726. Vesp. Trigona, *Guida fedele alla vera divozione del patriarca S. Gioacchino, meditazione e laudi per 9 martedi,* in-16, Palerme, 1726.

1726. Petri Pauli Corsi (messanensis), Ord. Præd., *Encomia inter Sanctas sanctissimæ Annæ Dei genitricis Mariæ matris,* in-8, Messanæ, 1726.

1740. Cirillo di Giovanni, *Lode dé Santi Gioacchino, Anna e Giuseppe, prose volgari e latine,* in-8, Napoli, 1740.

1748. Salv. M. Ruffo, *Corone di laudi ai gloriosissimi sposi S. Gioacchino e S. Anna,* in-8, Palermo, 1748.

XVIIIe s. Anon., *Coronella di laudi in onor di S. Anna, da recitarsi nel suo*

Novenario e nei martedi dell' anno, nella sua chiesa della Misericordia a Palermo, in-24, Palerme, s.d.

1842. Anon., *Apparecchio divoto alle feste di S. Gioacchino e S. Anna*, Pratiche raccolte dal p. Gius. Polisicchio ; in-12, Palerme, 1842.

HYMNUS SERAPHICUS.

Ad honorem Beatæ Annæ in ejus die Festo

1. O Dies grandis, nimiumque felix,
Anna qua Mater Genitricis almæ,
Aurea fulgens redimita luce,
Munera spargit.
2. Spargit: immensis onerata gemmis,
Ut suos ditet generosa servos,
Usquedum secum veniant ad alta
Mœnia cœli.
3. Ergo nos Regi supero canamus :
Fleminæ tantæ veneremur omnes
Festa, cum grandi, Domino favente,
Cordis amore.
4. In tubæ cantu, cythara sonante,
Musici laudes modulentur, atque
Personent, alta resonante voce,
Dulciter hymnos.
5. Quin et ad Plebis stimulanda corda,
Qualiter David, pius ille Princeps,
Nobiles sæcli, Domini ministri,
6. Carmina promant.
Jubilet totus chorus Angelorum,
Gaudeant omnes Equites superni :
Ac piæ Matri populus rependat
Millia laudum.
7. Antequam fontes fluerent aquarum
Vel sua terram radiante luce
Sol inauraret, fieretque magni
Machina mundi.
8. Hinc ab æterno Deus, unus, almus,
Ut sacrosanctæ fieret Mariæ
Mater, elegit, statuitque donis
Esse replendam.
9. Nam velut Solis prope nascituri
Nunciam scimus fore mane stellam,
Sic Redemptoris fuit Anna nostri
Nuncia Christi.
10. Clara stirps valde veniens ab almo
Illius magni solio Prophetæ
Davidis psaltis, decorata multo
Sanguine Regum.
11. Clarior vero fuit ipsa longe,
Et quidem quantum superat rubentes
Ætheris stellas medio relucens
Phœbus Olympo.
12. Extitit multos sterilis per annos ;
Sed Dei tandem Gabriel revelat
Nuncius, dicens : paries Parentem
Cuncta potentis.
13. Grande miraclum! Genuit Puellam,
Quæ Dei sanctum super omne verbum
Virgo concepit, proprioque lacte
Virgo cibavit.
14. Sicque lætantes adeamus omnes
Obviam tantæ celeres Patronæ,
Atque dicamus, Domino canentes :
Vivat in ævum.
15. Mysticam cuncti veneremur Annam
Per novem menses ubi mansit urna
Virginis Matris, nimio repleta
Nectare cœli.
16. Mente devota meditemur almos
Ipsius mores, meditemur omnes
Qualiter sancto, meritis repleta,
Arsit amore.
17. Hoc suum magnum, pariterque sanctum
Nomen, excelsis titulis colendum,
Gratiam nobis sonat, et rogatum
Gaudia confert.
18. Interim nostri, veneranda Mater,
Ut recorderis, modo te rogamus :
Quod tibi servi sumus et clientes,
Anna memento.
19. Si preces fundis, mala cuncta cessant
Audiunt surdi, relevantur ægri,
Mortui vivunt, pariterque muti
Verba loquuntur.
20. Ad tuos nutus Genitrix Maria

Annuit gaudens, bonitate magna,
Nesciens Matri cohibere nullum
Virgo favorem.
21. Laus sit æterno sine fine Verbo :
Laus et ipsius sine fine Matri :
Vivat in nostris, iterumque vivat
Cordibus Anna.

Antoine de Saint-Elie, carme, *S. Anna nel cuore de suoi devoti*, p. 165.

Poésie Liturgique.

69. Séquence.

1a. Felix Anna, jucundare,
Regis summi venerare
Almam matrem et mirare
Tuam esse filiam.
1b. Eras enim, Anna, clausa ;
Rite templo nihil ausa
Immolare legis causa,
O beata sterilis.
2a. Hoc evenit, ut mirandus,
Anna, fructus ex te dandus
Nobis esset, incarnandus
Ex quo Dei filius.
2b. Sacer fructus, sacra planta
De te venit, arca tanta ;
Esto nobis, Anna sancta,
Prece tua gaudium.
3a. Alma, gaude, quæ Mariam,
Regis summi natam piam
Meruisti, cœli viam
Anna sancta, parere.
3b. Mediatrix ergo præsto
Anna sancta, nobis esto
Gloriosa die festo :
Jam æterne jubilas.
3c. Sis pro nobis advocata,
Tu et felix tua nata
Esto nobis via lata
Regis radix gloriæ.

Collectaire ms. de Parme, 15e s. Dreves, XXXVII, 110.

---

70. Office.

In I Vesperis, Ad Magnificat.
Tu virtutum
es viridarium,
Gratiarum
Sacrum sacrarium,
Forma vitæ,
Morum florarium,
Aula solis,
Mannæ cellarium.

Ad Matut. Invit. :
Adsunt sanctissimæ
Annæ natalia ;
Cœtus lætissime
Pangunt sollemnia.

In I Nocturno, Antiph.
1. Tu rogus es aromatum,
Quo surgit fumi virgula,
Septeno mundi climatum
Odoris vitæ bajula.
2. Dei summi filio
Sponsam peperisti,
In cujus connubio
Regnum acquisisti.
3. Te factoris aviam
An matrem dicamus ?
Sed utramque gloriam
Digne tibi damus.

Responsoria.
1. Flos candoris,
Gemma munditiæ,
Carbo lucis,
Virtus fragrantiæ,
Mater matris
Factoris filiæ
Reginæ gloriæ,
℣. Nepotem mitiga
Nostris defectibus ;
Proli nos colliga
Cordis affectibus.
2. Matutini
Claustrum es sideris,
Nubes solis,

Præventrix muneris,
Excitatrix,
Torpentis aeris
Inductrix ætheris ;
℣. Stella maris
Ex te resplenduit
Quæ ducatum
Marinis tribuit.
3. Jubar offers,
Mundi caligini ;
Caliganti
Lucem das homini,
Das reginam
Cœlorum agmini
Amictam lumini ;
&. In te veri
Lanterna luminis
In ducatum
Defertur hominis.

In II Nocturno, Antiph.

1. Tu es rosæ plantatio
In Jericho campestribus,
De qua rosæ floritio
Nostris vernat aspectibus.
2. Mater matris
Solis justitiæ,
Nobis lucis
Hosti tristitiæ,
Cœlo dedit
Diem lætitiæ.
3. O felix, cujus uterum
Tam felix fructus imbuit,
Per quem fructum mortiferum
Homo gustatum exspuit.

Responsoria.

1. Tu aurora
Dei gratiæ,
Cum Diana
Beati luminis
Prævenisti
Solem justitiæ,
Solem lucis,
Fax gratitudinis ;
℣. In te dies
Nostræ lætitiæ
Unit suæ
Vim pulchritudinis.
2. Tu vallis, ex qua lilium
Jucunditatis germinat,
Quod omnis pestis vitium
Odoris vi disterminat ;
℣. Germinasti
Sacris visceribus
Dei matrem,
Solem hominibus.
3. Annæ pressæ mœroribus
Cœlestis ait nuntius :
Tuis sacris visceribus
Stirpem promitto præscius,
Ex ipsa lumen gentibus
Dei nascetur filius ;
℣. Felix, ex qua
Mundi lux oritur
In qua Dei
Thronus exsculpitur.

In III Nocturno, Antiph. :

1. Fons amœnitatis,
Anna, et dulcedinis,
Solem claritatis
Fide paris luminis.
2. Parit flos munditiæ
Fructum castitatis,
Rivus castimoniæ,
Flumen pietatis.
3. Tu Sion, qua ponitur
Templum conditoris
Quo reis suspenditur
Lex mortis, timoris.

Responsoria.

1. De te sumit
Deï progenies,
Mundi virtus,
Patris effigies,
Candor lucis,
Æterna species
Solaris facies,
℣. Matrem nostro fastigio
Sponsam Cœli palatio.
2. Tu es lucis
Novæ diluculum ;
In te mortis
Umbra confringitur,

Dei matris
Dulce cenaculum,
In te vertex
Sanctorum alitur ;
℣. Tu aurora
Quam sol subsequitur,
Sol, quo sponsus
Deus ingreditur.
3. Ros, flos, gemma,
Stella, sol gratiæ,
Orbis vita,
Sphera stellifera,
Tu stellarum
Virtutum serie
Cœlos ornas,
Illustras æthera,
℣. Gratiarum
Immensa specie
Omnis levas
Mœroris vulnera.

In Laubibus, Antiph.

1. O beata sterilitas,
De qua dolor concipitur,
Ex quo prolis fecunditas
Orbato mundo panditur.
2. In sacris visceribus
Sidus concepisti
Cujus in splendoribus
Nobis illuxisti.
3. Salomonis solium
Es totum auratum,
Per beatum filium
Matri præparatum.
4. Per te duplex gloria
Nobis est exorta,
Filius et filia
Lux et lucis porta.
5. Diu tellus languit
Nube cumulata,
Flore divo floruit
Nube dissipata.

Ad Benedictus.

Tu es flumen
Fiscellam deferens,
Quæ latorem
Legis circumferens,
Defensorem
Oppressis afferens,
Hosti celat
Propinquis offerens.

In II Vesperis, Ad Magnificat.

Sara pulchritudinis,
Anna pietatis,
Rebecca dulcedinis,
Rachel venustatis,
Transfers vi propaginis
Jus sterilitatis ;
Paris domum numinis
Templum majestatis.

Brev. ms. de Mantoue, 15e s. Dreves, v, 82.

---

71. Séquence.

1a. Altissima providente,
Cuncta recte disponente
Dei sapientia,
1b. Uno nexu perjugatis,
Joachim et Anna gratis,
Juga sunt sterilia.
2a. Ex cordis affectu toto
Domino fideli voto
Se strinxerunt pariter :
2b. Mox si prolem illis dare
Dignetur, hanc dedicare
In templo perenniter.
3a. Angelus apparuit
Lucidus qui docuit
Exaudita vota,
3b. Regis summi gratia
Ut detur his filia
Gratiosa tota.
4a. In utero consecrata
Miro modo generata
Gignet mirabilius,
4b. Altissimi Patris natum
Virgo manens, qui reatum
Mundi tollet gratius.

Missel romain, impr. à Venise en 1493 (Jourdain, *Grandeurs de Marie*, t. II, p. 34).

---

72. De Sancta Anna.

Ad Vesperas.

1. Plaudat cœlestis curia,
Plaudat terrestris natio,
Felicis Annæ gaudia
Nostra clamet devotio.
2. Vox omnis sonet gloriam,
Cor omne flagret gaudium,
Sonet Annæ lætitiam
Omnis humana concio.
3. Cherubim ineffabilis,
Factoris humanatio,
Plus quam mœroris sterilis
Est probri compensatio.
4. Splendor superni luminis,
Theorica mysteria,
Injuriosi nominis
Sunt sterilis stipendia.
5. Concepit non degenerem
Prolem promissam patribus,
Prolem novellam veterem
Præsentantem in manibus.
6. Gloria tibi, Domine,
Annæ nate de filia,
Stirps, nepos, factor feminæ,
Patris magnificientia.

Brev. ms. de Farfa et de Mantoue, 15e s., etc. Dreves, XXII, 33.

Topographie.

Eglises. — Bologne : av. 1724 (Blaeu, *Novum Italiæ theatrum*, t. II, 64). — Bologne : égl. de l'anc. couv. des Chartreux ; *S. Maria della Carita*, autrefois S.-A. — Bugella : égl. de la Confrérie de S. A. (Blaeu, t. II, 2e part., pl. 47). — *Castri frontalis S. Annæ* parochialis eccl. XIVe s. (*Acta SS.*, LIV, 620). — Florence : av. 1724 (Blaeu, I, 64). — Foligno : jolie petite égl. S.-A. ou *delle Contesse.* — Gênes : égl. fondée en 1584 par Nicolas Doria, et la première qui ait été construite en Italie par les Carmes chaussés. — Naples : *S.-A. de Lombardi* ou *Monte Oliveto*, petite église fondée en 1414 par Guerello Oreglia. — Parme. — Pienza (près de —) : S.-A. *in Creta.* — Pise : égl. avec tabernacle attribué à Jacques de Pise. — Recanati : une chapelle construite sur le modèle de la Santa Casa de Lorette, et consacrée d'abord sous le nom d'*église de l'Ange*, y prit, au XVIIe siècle celui de sainte Anne, lorsqu'elle fut cédée à la confrérie érigée en cet endroit sous le patronage de la Sainte. — Rocca-Contrada dans la Marche d'Ancône, av. 1724 (Blaeu. II, 64). — Rome : une égl. antérieure à 1192 (T. d'après Armellini, *Le chiese di Roma*, p. 43). Quelques autres (Texte). — Suse, ch. avant 1726 (*Nov. Theatr. Pedemonti*, I, 2e part. p. 42). — Venise : égl. remarquable pour ses peintures, surtout celles de l'orgue, celles-ci de Pietro Vecchia. — Viterbe : av. 1724 (Blaeu, II, 64).

Autels. — Gênes : S.-Marie de la Paix, 5e chapelle, et cathédrale S.-Lorenzo. — Lorette : basilique de la *Santa-Casa.* — Naples : au *Gesu Nuovo* ou *Trinita Maggiore ;* fresques par Solimène. — Rome : Saint-Pierre, av. 1340 (Texte). — Rome, à Sainte-Marie-Majeure, dans la nef latérale droite ; à Sainte-Marie in Ara Cœli ; à Sainte-Marie in Campitelli, 2e chapelle à droite ; à Saint-André delle Fratte, dans le transept, du côté gauche, dessiné par Vanvitelli (1700-1773) ; au Saint-Nom de Marie (Forum Trajan), 2e à droite ; à Saint-Pierre in Montorio ; à Sainte-Marie des Fournaux (Fornaci), chapelle datant de 1712.

Monastères, couvents. — Alexandrie, Carmes, 1666. — Ancône : Carmes, av. 1724 (Blaeu, I, pl. 19). — Bergame : Religieuses de S.-A. av. 1557 (Blanc, *Hist. des Peintres*, à Moroni). — Brindes : Carmes, 1672. — Foligno : Couv. avec église, av. 1565. Cette année-là, la nièce de Sigismond Conti y fit transporter de

l'*Ara Cœli* la "Vierge au Donataire" de Raphaël, appelée depuis "Vierge de Foligno." — Gênes : Carmes en 1584. Province du Carmel, érigée en 1617. — Naples (environs de —) couvent de Franciscains, av. 1519 : In hunc annum (1519) incidit memoria duorum cœnobiorum Patrum Conventualium quam ex Petro Rodulpho exscribo : "In Provincia, inquit, Terræ Laboris, et custodia Neapolis in suburbio ad Portam Capuanam... (Wadding, *Annales Minorum*, t. XVI, p. 89). — Nocera, diocèse de Salerne, monastère de religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, devenues dominicaines et confiées aux Dominicains en 1283 par une bulle de Martin II, dit Martin IV (Ripoll, *Bull. Ord. Præd.*, t. VIII, 453.)— Padoue : Monast. de S. Benoît, au XIIe s. (?) Cf. *Acta SS.*, t. LI, p. 817, Vie de S. Justine. — Pise : monast. ancien. — Plaisance : Carmes av. 1724 (Blaeu, I, pl. 19 et II, pl. I). — Rome : monast. S.-A. au XIIIe s. (*Acta SS.*, XLII, p. 894). — Ronciglione, carmélites. — Mileto (Monte), entre Sienne et Rome, couvent. — Venise : monastère av. 1439. Il en est question dans le testament de Jacobollo del Fiore, 2 octobre 1439 (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. V, p. 199). De même dans le testament de Dominique Robusti, fils du Tintoret, 20 oct. 1630 : "Dopo la morte di mie sorelle Ottavia e Laura, voglio che il luocho da Zelarin sia di mio frattello ; dopo la morte del qual, detto luocho sia di mie sorelle monache a Santa-Anna, l'uno et l'altre con li obligh. soprascritti... (*Ec. des Chartes*, t. V, p. 319). — Vercelli : Carmes av. 1726 (*Novi Theatr.*, III, p. 44).

Divers.— Village aux alentours de Padoue, avant 1623 (Mercator, *Atlas*). — Village dans la Calabre, près du fleuve Seminara, avant 1623 (Mercator). — Village dans la terre d'Otrante près de la mer, avant 1623 (Mercator). — Coni, *Cuneo* des Italiens, forteresse de Sainte-Anne avant 1726 (*Nov. theatrum Pedemonti*, t. II, 2e partie, pl. 35). — Cannobia, sur la route de Lucerne à Milan, Cascade de S.-A. — Ferrare, hôpital Sainte-Anne, où le Tasse fut détenu prisonnier.

SICILE.

Agrigente, près de — : Vge av. 1644 (Pirro, *Sicilia sacra*, 2e part., 382). — Camarata : Orphelinat fondé par le B. Innocent de Cluse (Pirro, 2e part., 371). — Catane : égl. av. 1644, et prieuré de Trinitaires (Pirro, 79, 88). — Messine, égl. S.-Joachim. — Palerme, égl. S.-A et Carmes, 1628 (*Acta SS.*, Vie de S. Thérèse). — Platia, près de Catane, couv. S.-A. (Pirro, 104). — Pirro (lib. IV, p. 45) mentionne trois couvents de S.-A. : l'un près de Messine, 1597 ; un autre, S.-A. de Scalis, 1370 ; le troisième près de Monteforte avant 1145 : "Monasterium S. Annæ de S. Nicolao Montisfortis confinia (?) in suo privilegio ostendit Rogerius anno 1145, additque : Habet obedientia S. Annæ et ecclesiam S. Nicolai de Monte forte cum tenimentis (*Ibid.*, lib. IV, p. 48).

SARDAIGNE.

Cagliari, petite égl. S.-A. construite sous la domination des Pisans (*Acta SS.*, XX, 782). — Cluse (près de —) : hospice av. 1289, devenu en 1460 couv. de Frères-Mineurs (Pirro, *Sicilia Sacra*).

FRANCE

Sainte-Anne d'Apt. — Sainte-Anne d'Auray et la Bretagne. — Paris et la région parisienne. — Toute la France. — Appendice.

Sainte-Anne d'Apt

(*Les traditions provençales*).

La littérature du sujet est ici extrêmement abondante, mais tant de notes accumulées depuis longtemps seront sans peine éliminées, puisque, somme toute, elles seraient inutiles. Nul n'ignore les controverses qui se sont élevées à la fin du XIXe siècle et duraient encore vers 1912 sur les " traditions provençales, " plus particulièrement sur sainte Marie-Madeleine et ses sanctuaires de Provence. Le jour où Casaubon, l'helléniste, " le phénix des érudits, " ainsi que l'appelait Scaliger dans le grand langage du temps, vint visiter la Sorbonne, sans doute pour la première fois, on ne manqua pas de vouloir l'instruire comme on fait toujours à Paris ; de lui apprendre, par exemple, que dans la grande salle où on l'introduisait, des discussions très vives avaient eu lieu pendant des siècles, à quoi il aurait répondu non moins naïvement : " Et puis, qu'est-ce qu'on a décidé ? "

Les discussions très vives qui ont fait gémir la presse et le public pendant quinze ans sur la venue en Provence de Lazare, Marthe et Madeleine n'ont rien " décidé " non plus, mais comme elles touchent de près au culte dont nous esquissons l'histoire, nous ne pouvons pas absolument nous en taire, et voici, très sommairement, le *pour* et le *contre*.

Au temps où le midi de la France jouissait en paix de ses traditions séculaires, Frédéric Mistral pouvait écrire son chant onzième de *Mireio*, et Charles Lenthéric cette page digne entre toutes d'être conservée :

" Tout le monde connaît la grande tradition chrétienne de la Provence. Treize ou quatorze ans après la mort de Jésus-Christ, une sanglante persécution eut lieu en Palestine contre les Apôtres et les disciples dont le zèle avait converti à la foi un très grand nombre de juifs. Pour échapper au danger qui les menaçait et accomplir en même temps la mission qu'ils tenaient du Maître, un certain nombre d'entre eux s'expatrièrent et se dirigèrent vers l'Occident. Ce premier point est absolument prouvé et nullement contesté. Les relations avec Marseille étaient fréquentes et faciles, il suffisait de prendre la mer, et depuis près de quatre siècles, les navires grecs connaissaient cette route.

" La tradition intervient alors et rapporte qu'au nombre des passagers se trouvaient les membres de la famille de Béthanie. Historiquement, il est

impossible de le prouver, et aucun texte précis ne mentionne la présence des parents et des amis de Jésus-Christ dans cette première expédition. Toutefois, il est remarquable que leurs traces disparaissent complètement en Orient, précisément à partir de cette époque ; que l'on ne retrouve aucun de leurs souvenirs sur n'importe quel point du globe, et que depuis dix-huit siècles, la foi constante de la Provence n'a jamais varié, affirmant avec une netteté surprenante la présence de Lazare à Marseille, de sa sœur Marie-Magdeleine à la Sainte-Baume, de Maximin à Aix, de Marthe à Tarascon, de Marie-Jacobé et de Marie-Salomé aux embouchures du Rhône.

" Ce n'est là sans doute qu'une tradition ; mais la tradition est un des éléments de l'histoire ; c'est l'histoire parlée qui a précédé l'histoire écrite et qui l'a formée ; et, si on la repousse d'une manière systématique, on est inévitablement conduit à rejeter la plupart des textes classiques et à n'admettre comme vrais que les faits écrits par des contemporains, ce qui équivaut à nier à peu près toute l'histoire universellement acceptée aujourd'hui[1]. "

Mgr Dubreil, archevêque d'Avignon, répète à peu près et complète l'exposé qui précède dans une lettre pastorale où il annonçait le couronnement de Sainte-Anne d'Apt (1877) : " Un jour, les habitants de la colonie Phocéenne virent venir de loin une barque mystérieuse qui s'avançait malgré les vents et les tempêtes ; elle s'avançait sans voiles et sans gouvernail, mais Dieu en était le pilote, et l'ange de la cité reine de nos belles contrées, la conduisait sur ses rivages... Il y avait, dans cette barque, toute une civilisation nouvelle et un feu sacré dont tout l'occident allait être illuminé comme d'un soleil nouveau : il y avait l'Evangile. Il y avait Lazare qui devait l'y prêcher et s'asseoir le premier sur ce siège illustre où tant de saints évêques l'ont suivi. Il y avait Maximin qui devait fonder l'église d'Aix, tandis que Trophime fondait auprès celle que devait illustrer saint Césaire. Il y avait Madeleine qui devait semer sur cette terre aride ses larmes fécondes. Il y avait les Saintes-Maries dont la cendre vénérée des matelots garde et préserve des orages la côte qui porte leur nom. Il y avait Marthe, amie du Sauveur qui remontant le Rhône encore plein de son souvenir et de ses prodiges vint, portant partout la céleste lumière, sur la roche appelée Notre-Dame des Doms, bâtir à Marie encore vivante, une chapelle que Jésus, suivant une tradition, a lui-même consacrée.

" Mais à côté de ces trésors, il y en avait un autre : c'était la relique la plus digne du respect de la terre puisque celle de Marie est aux cieux. C'était le corps de sainte Anne. "

Tel est le *pour*, et telle était, pour le répéter, la tradition séculaire en France, pour ne pas dire dans le monde entier.

Le beau rôle dans une discussion, c'est-à-dire le plus facile et en même temps le plus assuré du succès, c'est celui de l'attaque, et l'on regrette tout d'abord que des hommes d'ailleurs distingués, d'autres diraient éminents, y soient descendus ; mais gardons-nous des mots, même des noms. Un d'ailleurs est

connu qui les comprend tous comme un maître ses élèves. Voici de lui quelques *passages*, car en vérité on ne peut pas parler ici d'arguments :

" En dehors de tout témoignage positif, il serait déjà vraisemblable que le pays voisin du Rhône a été évangélisé de bonne heure. Les relations commerciales de Marseille s'étendaient à toute la Méditerranée. S'il n'est pas possible d'accepter, comme ayant une valeur traditionnelle quelconque, les légendes relatives à sainte Madeleine et à d'autres personnages soi-disant émigrés de Palestine en Provence, il est naturel de supposer que, parmi tant de navires qui vinrent, aux temps les plus anciens du christianisme, jeter l'ancre dans le port de Marseille, il s'en est trouvé qui auront débarqué des évangélistes. Au milieu du IIe siècle, il y avait à Lyon et à Vienne un assez grand nombre de chrétiens, qui paraissent avoir formé d'abord une seule et même église." (p. 73-4)

En d'autres termes : " Des personnages très anciens, même des évangélistes, ont pu débarquer à Marseille, mais non sainte Madeleine et d'autres personnages soi-disant etc. " ...

Citons encore : " Il suffit d'une très faible dose de sens critique pour apprécier le peu de fondement de ces prétentions (provençales) ... Elles ne peuvent se réclamer d'aucun témoignage antérieur au XIe siècle avancé ; il est manifeste qu'il n'y en a pas la moindre trace dans les écrits des auteurs provençaux du Ve et du VIe siècle ... Or aucune des régions de la Gaule ne nous offre une littérature ecclésiastique aussi riche, aussi variée (que la Provence). Si elle s'y est conservée, pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi de quelques-uns, au moins, des documents sur sainte Madeleine ? Et par quelle autre fatalité tant d'écrivains, tant d'hagiographes provençaux, s'accordent-ils à ne pas souffler le moindre mot sur le culte le plus important de leur pays ? "

En d'autres termes : 1° Aucun témoignage antérieur au XIe siècle n'appuie les légendes provençales ; donc elles sont fausses. 2° Plusieurs ouvrages des premiers siècles se sont conservés ; donc tous ont dû l'être et ce qui manque n'a jamais existé.

Tout le chapitre est de cette logique, y compris les dix points qui le résument vers la fin (pp. 342-4). En voici quelques-uns pour mémoire :

" 3° A Tarascon, en 1187, on découvre un corps saint qui est *réputé être* celui de sainte Marthe. La légende composée en son honneur rattache naturellement la venue de Marthe à celle de Madeleine, d'après les données de la légende de Vézelay.

" 4° Dans la première moitié du XIIIe siècle *s'établit* le pèlerinage de la Sainte-Baume. Jusque-là cette caverne était dédiée à la sainte Vierge ; on y localise l'épisode de la pénitence de Madeleine, épisode adventice, ajouté après coup à la légende de Vézelay, d'après la vie de sainte Marie l'Egyptienne.

" 9° Au commencement du XIIe siècle, *on se figura* à Autun, que le tombeau de saint Lazare devait se trouver dans la cathédrale, dédiée jusque-là à Saint-Nazaire, etc.

" 10° Au XIIIe siècle, *la croyance se répandit en Provence* que Lazare était

venu dans le pays avec ses deux sœurs et qu'il avait été évêque de Marseille. Cependant les Marseillais n'inquiétèrent pas les gens d'Autun dans la possession de ses reliques, etc[2]. "

On se figura est très flatteur pour les gens d'Autun. *La croyance se répandit*... mais comment s'opéra cette merveille ? car c'en est une, et plus grande que la venue de Madeleine en Provence. *De minimis non curat prætor.*

La discussion s'engagea, et le *Maître* daigna redescendre dans l'arène :

" Pour qui, dit-il, prétend démontrer par la tradition un fait historique et contingent, le premier devoir est d'établir l'origine ou tout au moins la perpétuité de la tradition. Or ici, non seulement la source du fleuve se dérobe, mais aussi le cours de ce fleuve pendant huit ou dix siècles[3]. " Toujours l'argument du silence.

A cela Mgr Bellet répondit : " Une semblable appréciation ne nous paraît guère admissible, et l'argument qui lui sert de base ne suffit pas à la motiver. Cet argument, en effet, n'est qu'un pur sophisme, puisqu'il conclut du silence à la non-existence, et qu'il ne satisfait pas à l'obligation qui incombe à la critique de faire elle-même la preuve de cette non-existence. Par là on renverse les rôles et on veut obliger le possesseur à justifier son droit de possession. Car ces croyances, par le fait même qu'elles existent, opposent à leurs contradicteurs une mise en demeure formelle de déterminer, où, quand, comment et par qui elles ont commencé à se produire ; il faut pourtant démontrer pourquoi, en tant de localités différentes, elles ont pu être formulées, acceptées et passer dans les mœurs religieuses de tout un grand pays, et cela pendant des siècles, etc "...

Il faudrait citer les douze pages de cette réponse, de même les dissertations aussi modérées que substantielles de l'abbé Bérenger, et si les trois volumes du P. Sicard n'y ajoutent rien comme arguments persuasifs, au moins offrent-ils, au commencement, une lettre qui en tient lieu. Elle est du Révérendissime Père Cormier, alors Maître-Général des Frères-Prêcheurs, et nous ne pouvons moins faire que d'en donner quelques extraits :

" Le culte de sainte Marie-Madeleine et la vénération de ses sanctuaires dans le midi de la France est depuis des siècles un fait dont l'Eglise et le peuple chrétien sont en possession. Si, par impossible, cette possession n'avait pas à sa base une réalité primordiale transmise oralement d'âge en âge, un grave problème psychologique se présenterait : Comment de ce néant primitif a pu sortir une tradition de cette importance ? Il faudrait pour résoudre le problème ou le tenter du moins, recourir à une accumulation d'invraisemblances pouvant se résumer ainsi :

" Des prêtres, des religieux comprenant le prestige que pouvait exercer sur nos populations la " légende " de Marie-Madeleine, se seraient appliqués à l'y implanter, non de concert et d'un trait, mais peu à peu, guidés en cela par une piété abusive, mêlée quelquefois de calcul intéressé... Or, comment accréditer une idée aussi étrange ? "

Et plus loin : " Entre l'hypothèse d'une possession primitive, véritable,

quoique dépourvue à certaines époques, de témoignages écrits, et l'hypothèse d'une possession moderne sans fondements réels, n'appuyant que sur un échafaudage composé d'audace, de ruses, de mensonges, de blâmables complicités, de crédulité aveugle, j'opte pour la première, les traditions ecclésiastiques fussent-elles silencieuses. Et le simple bon sens naturel répondra : " C'est sage, c'est juste, c'est bien[5]. "

Abrégeons. Un autre savant critique écrivait en 1912, parlant de Benoît XIV : " S'il vivait encore, je crois bien que dans la prochaine révision du bréviaire, les " légendes " provençales en verraient de cruelles. " La commission chargée de la récente refonte du bréviaire a respecté les " légendes provençales " : *Non enim doctas fabulas secuti ;* et elle a cru que l'érudition, fût-elle de celles qui mènent à l'Académie, n'est comme on l'a dit, que " la formule scientifique de l'incertitude. "

Incertitude pour incertitude, mieux vaut encore celle qui ne tue ni la piété, ni la foi. " Où l'erreur n'est pas certaine, disait Etienne Lamy, pourquoi ne pas laisser le bénéfice du doute aux nobles croyances[6] ? "

Et avant lui Edmond Rostand avait écrit dans son épilogue à L'*Aiglon* ce vers lapidaire :

Un rêve est moins trompeur, parfois, qu'un document.

La tradition aptésienne

La tradition aptésienne fait corps avec " la grande tradition chrétienne de la Provence," et les arguments qui valent pour cette dernière valent également pour la première. Il est " remarquable, " ici également, que toute trace du corps de sainte Anne, sauf peut-être quelques minces reliques, " a disparu complètement en Orient, " et à moins de supposer, ainsi qu'on l'a fait trop gratuitement au XIII[e] - XIV[e] siècle, ou même encore au XVII[e] que ce corps de la Sainte a été transporté au ciel comme celui de la Sainte Vierge, il faut bien admettre qu'il est quelque part sur cette terre[7]. S'il n'est pas à Apt, comme le voudrait une tradition vingt fois séculaire, où est-il ? Qui nous le dira ? Il ne suffit pas de démolir ; il faut rebâtir. Qui nous rebâtira l'histoire des reliques de Madame saincte Anne ?

Heureusement, nous n'avons pas ici à dire le *pourquoi* et le *comment* de la dévotion aptésienne, mais à raconter sommairement l'histoire de cette dévotion. Mgr Duchesne, non dans son texte, mais au moins dans une note, a eu l'honnêteté d'écrire (en donnant un conseil à notre mère la sainte Eglise) :

" L'autorité ecclésiastique comprendrait mal son devoir si elle faisait table rase d'une tradition de culte qui dure depuis 600 ans. Après tout, les honneurs rendus à sainte Marie-Madeleine sont tout à fait légitimes. Que le lieu où on les lui rend ait été déterminé d'après une tradition plus ou moins suspecte ; que les reliques de son sanctuaire soient authentiques ou apocryphes, cela

n'empêche pas la piété d'être sincère, et c'est ce qui importe à Dieu et aux hommes[8]. "

Changez les noms et les lieux ; mettez Apt et sainte Anne au lieu de Saint-Maximin et de Marie-Madeleine : la piété est sincère aux deux endroits, elle date de loin, de très loin, et c'est tout ce qu'il importe de constater, étant donné, surtout, que la discussion sur le fond même de la question n'est pas close, ne le sera jamais.

Commençons cependant par avouer, par regretter que les origines de ce culte nous échappent. Malgré la valeur réelle des ouvrages relatifs à Sainte-Anne d'Apt, ils ne donnent pas satisfaction ; les arguments, les témoignages qu'ils présentent, ne sont pas des preuves, et mieux eût valu avouer simplement que les *preuves* en effet manquent, parce que manquent les documents contemporains des faits, et que l'unique argument ici, comme dans toute la question provençale, est l'argument de tradition, l'argument de possession. On se rappelle ce que Mgr Bellet vient de nous en dire, et le moins qu'il convienne d'admettre, c'est qu'il vaut l'argument du silence.

L'antique légende de la translation des reliques de sainte Anne en Provence se retrouve en cent ouvrages divers, et nous l'avons nous-même racontée ailleurs. En deux mots Lazare, qui les avait apportées, les confie à saint Auspice, premier évêque d'Apt ; plus tard, par précaution, ces mêmes reliques sont enfouies dans une crypte souterraine, et plus tard encore, un miracle les y fait découvrir.

Rien n'empêche, pour le dire en passant, que les opinions diffèrent sur la provenance des reliques aptésiennes. A part ceux qui acceptent la tradition provençale telle quelle, les uns en attribuent la translation aux pèlerins des premiers siècles, d'autres à la libéralité du pape saint Clément, d'autres à l'amitié du célèbre saint Cassien pour saint Castor, évêque d'Apt. " Pour nous, écrit l'auteur d'un remarquable *Manuel des serviteurs de sainte Anne*, M. l'abbé G. de Bessonies (Paris, 1890), l'explication la plus simple et la plus naturelle est la suivante :

" Sainte Hélène se rendit à Jérusalem à la fin du quatrième siècle et elle ordonna la restauration des sanctuaires de toute la Terre-Sainte. Le tombeau de sainte Anne ne put échapper à sa pieuse sollicitude et, au témoignage de Polius, elle le fit ouvrir et en retira le corps vénérable. Quelques-unes des reliques furent laissées à Jérusalem, d'autres transportées à Constantinople, séjour de l'impératrice. Mais le corps lui-même, c'est-à-dire une portion très considérable, et en particulier le chef, furent vraisemblablement donnés par la pieuse impératrice à l'évêque d'Apt ; elle était, en effet, en rapports constants avec les évêques de Provence, et pouvait avoir des raisons particulières d'honorer de ce royal présent l'église ou le pasteur de la vieille cité. "

M. de Bessonies *croit* à la découverte de ces reliques à la fin du VIIIe siècle ; les Bollandistes en empruntent la relation aux leçons d'un bréviaire publié à Apt en 1532 d'après un ancien manuscrit, et encore à notre époque la

congrégation des Rites approuvait l'insertion de ce pieux récit avec tous ses détails dans le propre du diocèse d'Avignon (1856). Le voici dans sa touchante simplicité :

" L'église d'Apt est consacrée de nouveau par le vénérable Turpin, archevêque de Reims. On procède à la célébration solennelle de la messe avec dévotion et effusion de larmes. Le pieux empereur y assiste, avec tout le clergé, l'armée et le peuple, et en particulier, en présence du noble baron de Caseneuve et de son fils. Tous rendent leurs actions de grâces au Dieu tout-puissant.

" Chose digne d'admiration, événement étrange, prodige que nul oubli ne doit jamais effacer ! Pendant que se poursuit l'office divin, Jean de Caseneuve, bien que sourd, muet et aveugle, indiquait par ses mouvements, ses signes, ses gestes, qu'on eût à rompre les degrés et à ouvrir la grotte. Aucun des assistants ne remarquait cette conduite du jeune homme, tant la ferveur les absorbait tous et les rendait insensibles aux bruits extérieurs.

" Jean persévère si longtemps, il multiplie avec tant d'insistance ses signes et ses gestes, qu'enfin le sage empereur s'en aperçoit et soupçonne, non sans raison, quelque chose de grand et de divin. Le saint empereur ordonne donc de rompre les degrés. Cela fait, on aperçoit murée la porte de la chapelle souterraine ; sur l'ordre de l'empereur, on ouvre encore cette porte ; le prince veut que Jean de Caseneuve entre le premier. Il entre donc, et fait signe de creuser plus profondément pour trouver le trésor caché. Ainsi est-il fait sur l'ordre de l'empereur Charles.

" Enfin, après que l'on a ainsi creusé le sol un peu plus profondément, on trouve d'autres degrés dissimulés par un autre mur à l'entrée de la petite grotte inférieure. Jean de Caseneuve entre encore le premier. O prodige admirable ! ô miracle divin ! Il trouve la lampe qui, depuis six cent trente ans, brûlait sans jamais s'être éteinte devant les reliques de la bienheureuse Anne. A haute voix, il s'écrie : *Là, dans cette embrasure est le corps de sainte Anne, mère de la Vierge Marie.*

" A la vue de ce divin et éclatant miracle, l'Empereur très chrétien, saisi d'une pieuse admiration, ordonne que l'embrasure soit ouverte par l'archevêque. On y trouve une châsse de cyprès ; on l'ouvre. A ce moment, à tous les prodiges déjà opérés s'ajoute un prodige nouveau, car de la châsse s'exhale un parfum tel qu'il dépasse de beaucoup tous les parfums de la terre. Ce parfum répandu de tous côtés remplit bientôt l'église entière ; il semble que l'on a ouvert, non pas la bière où reposait un corps mort, mais l'officine d'un parfumeur. Et parce qu'il n'était pas convenable qu'un trésor si précieux devînt la proie des vers, la grâce divine a voulu qu'il se soit conservé intact, jusqu'à ce jour, enveloppé dans un voile de soie.

" De plus, au-dessus du saint corps était placée une tablette, avec cette inscription : *Ici est le corps de la bienheureuse Anne, mère de la bienheureuse Marie.* Les actions de grâces redoublent envers Dieu : l'archevêque Turpin entonne l'hymne du *Te Deum*, que le chœur poursuit. Et de peur qu'une ingratitude mystérieuse à l'égard des bienfaits divins ne tarisse la source de la misé-

ricorde de Dieu, et que ses dons ne soient ensevelis dans l'oubli, le très saint empereur en fait rédiger le procès-verbal."

Une séquence de 24 versets, malheureusement gâtée par la fable du *trinubium* (*Ad honorem Dei Patris*, au supplément) et des hymnes liturgiques de bonne facture célèbrent le même miracle. Deux de ces dernières portent en acrostiche la signature de l'auteur, c'est-à-dire que chacune des strophes, sauf les doxologies, commence par une lettre de son nom : *Johannes de Roma.* Jean de Rome, dominicain du couvent d'Avignon, était inquisiteur de la foi en Provence.

73. In Inventione S. Annæ

Ad Vesperas.

1. Jam dudum lux abscondita
Lucet expansis radiis,
Et gemma terræ condita
Effertur cum prodigiis.
2. O vere mater inclita
O benedicta filia,
O regis regum avia
Succurre nobis in via.
3. Hoc corpus diu latuit,
Inventum est sub Karolo,
Mirandis signis claruit
Depositum in patulo.
4. Accurrunt sacro corpori
Rex, clerus, turbæ populi ;
Congaudent tanto muneri
Cuncti grandes, et parvuli.
5. Nulla virga sic floruit
De radice Jesse nata,
Sola Anna germinavit,
Per quam mundo lux est orta.
6. Nullus flos fructificavit
Fructum tam salutiferum,
Per quam mundus respiravit
Tollens Annæ mortiferum.
7. Ecce novus fons hortorum,
Diu terræ conditur,
Mentes rigat devotorum
Revelatus divinitus.
8. Sanctus pastor Auspicius
Actus divino flamine
Sub toto reponit corpus
Matris virginis Mariæ.
9. Quæsumus, auctor omnium,
In hoc paschali gaudio,
Ut per Annæ suffragium
Crescat nostra devotio.
10. Gloria tibi, Domine,
Qui surrexisti a mortuis,
Servos matris et filiæ
Gaudiis dona perpetuis.

74. Ad Nocturnum.

1. De tenebris lux oritur
Annæ reperto corpore,
Lampas ardens invenitur
Divino fota munere.
2. Emissus odor nimius
Totam replet ecclesiam,
Longe lateque diffusus
Super omnem fragrantiam.
3. Regali stirpe exorta
Regis regum est avia,
Nobilis vir hanc invenit,
Nobilior rex adornavit.
4. O stupendum miraculum,
Cæcus videt, surdus audit,
E linguis suscipit verbum,
Palam facit quæ non vidit.
5. Mentes reddit attonitas,
Dum sacram thecam revelat,
Hoc agit summa bonitas,
Quæ sic devotos visitat.
6. Annue nobis, Domine,
Aviæ tuæ meritis,
Ut nos privatos lumine
Videamus cum beatis.
7. Quæsumus, auctor omnium...
8. Gloria tibi, Domine,...

(Brev. d'Apt, impr. à Lyon en 1532.)

" Malgré toutes les difficultés qui s'élèvent contre la narration du bréviaire, écrit un docte Bollandiste, je ne puis croire que la substance de l'événement ait été imaginée en entier par son rédacteur, mais je ne doute pas qu'il y ait ajouté certaines circonstances accessoires. Le corps sacré de sainte Anne, ou tout au moins une partie de ce corps, comme il arrive assez souvent de dire en fait de reliques, a pu, de temps immémorial, être transporté à Apt, et plus tard, à cause d'une incursion d'ennemis, ou pour toute autre cause, être caché de telle sorte que le petit nombre de ceux qui avaient récélé ce précieux dépôt étant morts, ce lieu sera, dans la suite, resté inconnu aux autres chrétiens. Je ne nie pas que ces sacrées dépouilles n'aient été trouvées sur un indice divin et d'une manière miraculeuse, et qu'ensuite Charlemagne, ayant appris leur miraculeuse invention, ne soit venu les visiter. Ces choses qui, peut-être, n'avaient pas été rédigées par écrit, ou dont les monuments avaient péri, ont fourni, quelques siècles plus tard, à un auteur anonyme, le fondement sur lequel il a rédigé cette histoire, d'après la tradition populaire qui, avec le temps, subit toujours des accroissements et des changements, comme le prouve l'expérience de tous les jours. "

Quoi qu'il en soit, nous ne dirons pas comme d'autres que le culte de sainte Anne, prit, après cette découverte miraculeuse, un grand essor. Nous n'en savons rien : les pièces nous manquent, elles manquent à tout le monde, et les arguments tirés de l'insertion du nom de sainte Anne, dans les litanies *carolines*, ainsi appelées parce que composées, dit-on, au temps de Charlemagne ; de la présence à l'Ile-Barbe d'une relique de la Sainte contemporaine de l'Empereur ; de la découverte " d'anciennes dalles très remarquables dont les caractères et les dessins symbolisent le culte de la Sainte et accusent la période carlovingienne "— dalles longuement décrites par M. l'abbé Terris ; du fameux " voile " dit " de sainte Anne, " et fort bien appelé ainsi, parce qu'on avait acquis " la persuasion que c'était là le suaire de notre glorieuse patronne et qu'il avait été apporté d'Orient avec son saint corps : " tous ces arguments et vingt autres de ce genre ne sont pas des arguments, et c'est le tort de beaucoup de gens de s'en servir qui prétendent travailler pour les *bonnes causes*. Qui ne sait que rien n'est plus préjudiciable aux *bonnes causes?* Il est entendu qu'il ne reste à peu près rien des anciennes archives des églises ou paroisses, des anciens documents d'ordre purement dévotionnel c'est-à-dire relatifs à l'histoire des dévotions locales, et n'est-ce pas peine perdue que de vouloir remplacer par des conjectures ce qui n'existe plus ?

A peine quelques rarissimes débris nous ont-ils été conservées de la littérature provençale du XIe siècle, mais fort heureusement nous y avons trouvé un bout de sermon sur la fête de la nativité de la sainte Vierge, où est racontée la légende de sa bienheureuse Mère. Le moins que l'on puisse conclure de là, c'est que, à cette époque, et probablement dès longtemps, sainte Anne n'était pas une inconnue en Provence, et de là à conclure aussi qu'elle y était vénérée, honorée d'un culte quelconque, il n'y a qu'un pas[9].

On sait d'ailleurs que Raimbaud de Simiane, Guillaume de Sabran, chevaliers aptésiens, et Isoard, évêque d'Apt, faisaient partie de la première croisade, et que, à cette époque, le culte de sainte Anne florissait à Jérusalem. De là, on pourrait peut-être aussi tirer une nouvelle conclusion dans le même sens.

Le XIIe siècle ne nous donne rien. Pour le XIIIe, nous avons noté ailleurs une fête liturgique de la Sainte, fête qui d'ailleurs existait déjà en maintes églises, comme nous l'avons vu.

Au XIVe siècle, le culte s'affirme davantage, les documents devenant plus nombreux et plus précis. Ainsi en 1338, Benoît XII, " de grâce spéciale, décore et embellit la grotte de sainte Anne, où les reliques d'icelle estoient encore dévotement visitées, et institue l'ordre que le sieur evesque et chanoines tiendroient à la perception des offrandes[10]. " En 1365, Urbain V vient en pèlerinage à Apt, et un vitrail de l'époque dont on peut voir encore quelques restes à la fenêtre qui est au fond du chœur de l'église (autrefois cathédrale), commémore cet événement. Sainte Anne tient sur ses genoux la sainte Vierge, celle-ci portant elle-même l'Enfant-Jésus, motif très fréquent aux XIVe – XVe siècles, et le Souverain Pontife est à genoux devant ce groupe dans l'attitude de la plus dévote prière.

Vers la fin du XIVe siècle, il est souvent question dans les actes notariés, surtout dans les testaments, " d'une chapelle en l'honneur de sainte Anne, " destinée à recevoir " le corps de la Sainte, lequel " on croit avoir été trouvé dans la dite église (d'Apt), " chapelle qui s'éleva en effet et où se fit la translation solennelle des saintes reliques le 21 avril 1392. C'était l'œuvre de Jean Filletti, l'évêque zélé qui, non content de ce premier succès, voulut intéresser le souverain Pontife lui-même à sa chère dévotion comme à celle de son peuple. Pierre de Lune, reconnu alors pour pape dans son obédience, sous le nom de Benoît XIII, répondit en effet par une bulle datée de Saint-Victor de Marseille, le 15 des calendes de mai (17 avril) 1404, où il confirmait la dévotion de Sainte-Anne d'Apt, reconnaissait la tradition assurant que " son corps avait reposé pendant plusieurs siècles dans une grotte souterraine au-dessous de l'autel majeur de la cathédrale, " et réglait de quelle manière devaient être perçus les vœux, offrandes et oblations conformément à ce qui avait été statué par l'ordonnance de l'évêque Raymond de Savine, lequel avait établi un collecteur spécial des aumônes de sainte Anne[11].

Nombre d'ouvrages parus en ces dernières années et faciles à trouver racontent avec tous les détails désirables la suite de cette histoire aptésienne, et nous nous bornerons nous-même à indiquer sommairement quelques faits principaux : d'abord, pour le XVe siècle, les donations de Bertrand d'Aigues (14 mars 1404), et de " magnifique dame Delphine de Sabran, veuve de magnifique et puissant seigneur Guiraud de Simiane, seigneur de Caseneuve (13 octobre 1407) ; " l'offrande à la Sainte par Jean Filletti et les fidèles d'un " magnifique buste en argent doré, " œuvre digne d'un siècle où vivaient encore les grandes traditions de l'art chrétien ; le pèlerinage de René d'Anjou en

1470, " le bon roi " ayant, vingt-cinq ans auparavant, confirmé les privilèges du chapitre de cette église, " en considération, " comme il disait lui-même, de ce qu'il " est le dépositaire du corps de sainte Anne ; " le vœu émis par la ville en 1482, alors qu'une maladie épidémique la ravageait, d'élever une nouvelle chapelle à la Sainte, l'ancienne ne répondant plus à une dévotion toujours croissante ; l'octroi par Innocent VIII (1484-1492) d'indulgences considérables, " un puissant appas, écrit l'abbé Rose, offert à l'esprit religieux de nos populations méridionales, et qui les mit en émoi, de sorte que, de tous les pays d'alentour, sur les bords du Calavon, affluèrent des milliers de pèlerins [12]. "

Plus tard, Jules II (1505-1515) élève au rite double de première classe avec octave l'office de la Translation des saintes reliques ; Alexandre VI excommunie ceux qui abuseraient des offrandes faites à la Sainte, et il enrichit d'une indulgence la prière qu'il avait composée lui-même en son honneur. Clément VII accorde à son tour, en 1533, un jubilé de cinq ans à tout fidèle confessé et repentant qui, le jour de la solennité de sainte Anne, priera aux intentions de la sainte Eglise. Paul III, en 1540, et Clément VIII, en 1601, favorisent le pèlerinage de nouvelles indulgences.

Les rois, les princes, les grands de ce monde sont entraînés et viennent faire ici de pieuses visites : François I, en 1537, la comtesse de Tende en 1553, le Cardinal de Conti en 1604, le maréchal de Vitry en 1633, les consuls de Villeneuve-Saint-André en 1640, le duc d'Angoulême et le comte d'Alais en 1645 ; le connétable de Lesdiguières et les députés du régiment de Mercœur en 1655 ; la reine Anne d'Autriche avec ses dames d'honneur en 1660, etc.

Dans les foules, le mouvement commencé de bonne heure ne se ralentit jamais, pas même pendant les guerres de religion. Aussi bien Madame saincte Anne se plaisait-elle à répandre parmi elles ses faveurs. La bulle de Benoît XIII, mentionnée plus haut, atteste " les nombreux miracles que le Seigneur opérait en Provence, par les mérites et l'intercession de la Sainte et les grandes foules catholiques que ces miracles attiraient à Apt. " — Legrand, qui imprima son ouvrage, *Le Sépulchre de Madame Saincte Anne*, en 1605, ne parle pas seulement pour le présent mais pour le passé quand il écrit (p. 113) : " Les miracles qui journellement se font devant ces sainctes reliques au dict Apt, font plus de foy que toutes les apparences que l'on a de leur dicte translation. Car l'on y voit parler les démoniaques en telle langue qu'ils sont interrogés... Les patrons de navire et autres gens marins de Marseille savent bien dire si Madame saincte Anne est à Apt, car il n'y a année qu'ils ne lui viennent faire offrande pour l'ayde qu'ils ont eue sur mer de ceste Dame, et il n'y a Marseillois, tout petit soyt-il, qui, à l'exemple de ses père et mère, ne soyt intérieurement affectionné à ceste saincte patronne, pour les grands miracles qu'ils apprennent avoir été faicts à la seule invocation de saincte Anne... Les miracles ont été si fréquents, qu'aujourd'hui vous ne voyez que confrairies érigées, voire ès plus petits villages de Provence. "

Avant Legrand et après lui, les poètes célèbrent ce merveilleux pouvoir de la Sainte :

Hic quot prodigiis se Deus asserit !
Hic surdi patulis auribus audiunt,
Cæcis hic sua lux reddtiur, et suus
Contractis vigor ossibus.

" Par combien de prodiges Dieu ici s'affirme-t-il ? L'ouïe est rendue aux sourds, la lumière aux aveugles, la vigueur aux infirmes. "

Hic nurus castæ, viduæque matres,
Virgines, sponsæ, juvenes senesque,
Omnis et sexus reperit patronam,
Omnis et ætas.

" Ici douces aïeules, mères privées de leurs soutiens, vierges, épouses, jeunes gens, vieillards, tout sexe et tout âge trouve une patronne. [13] "

Le XVIIe siècle est encore plus glorieux pour la Sainte et l'histoire locale abonde maintenant en détails du plus haut intérêt : visite et vérification des saintes reliques ; délibération du chapitre fondant une grand'messe à célébrer tous les mardis dans la chapelle Sainte-Anne à l'intention des bienfaiteurs (1607) ; don d'une châsse en argent par le marquis de Malatesta (1617) ; legs de 1200 livres par Ange de Pontèves, baron de Saint-Martin (1630) ; lampe d'or offerte par le maréchal de Vitry (1633) ; statue d'or, par Anne d'Autriche (1660) ; nouvelle chapelle construite en hors-d'œuvre, grâce aux libéralités de cette pieuse reine, et connue depuis lors sous son nom (1664) ; générosité aussi des fidèles, comme en témoigne le procès-verbal d'une visite de l'évêque Jean Gaillard en 1673. On y remarque, entre autres richesses : plusieurs reliquaires en argent ou en vermeil, dont quelques-uns de dimension considérable, trois grands calices, une lampe en or et treize en argent, quatre chandeliers ciselés et une croix d'autel en vermeil, une vingtaine de chasubles, la plupart d'étoffe précieuse, et une quantité d'autres ornements de grande valeur. Monseigneur de Gaillard lui-même offrit plusieurs pièces d'orfèvrerie, et son prédécesseur Monseigneur de Villeneuve avait légué à la Sainte sa croix pastorale.

Que reste-t-il de tout cela et de trésors d'un autre genre encore plus précieux, les vieux manuscrits ? M. Henri Brémond use d'un bel euphémisme quand il dit que " la Révolution française n'a veillé que très *mollement* sur les dépouilles des anciennes bibliothèques monacales [14], " à quoi il aurait pu ajouter les archives des églises. Elle ne réussit pourtant pas à supprimer la dévotion à la Sainte. Longtemps proscrit et contraint de se dissimuler, ce culte entra avec la Restauration dans une nouvelle ère de splendeur. La chapelle d'Anne d'Autriche fut réparée à grands frais, M. le comte Charles de Martignan, sous-préfet d'Apt, dirigeant les travaux. Le roi et la famille royale

souscrivirent pour la somme de trois mille six cents francs, le gouvernement pour trois mille, le département pour deux mille, la fabrique pour quinze cents, etc.

La renaissance du pèlerinage fut l'occasion de fêtes solennelles, et l'une d'elles, celle de 1862, eut du retentissement dans la France entière. La vieille langue nationale fut conviée à des jeux floraux ; jeunes muses et principaux maîtres du *félibrige*, joyeux héritiers du *gai-saber*, s'engagèrent en un tournoi poétique, et la palme fut accordée à la *pichoto Anaïs*. Quel regret de toujours abréger, toujours supprimer, jusqu'au discours du célèbre Père Combalot en cette occasion !

Qu'on permette au moins pour finir la mention d'une autre fête, celle du couronnement de sainte Anne en 1877. Il reste de cette fête un éloquent souvenir dans la statue que l'on voit aujourd'hui au centre de la chapelle royale. Taillée dans la Carrare le plus étincelant, elle avait figuré naguère à l'exposition ouverte par Pie IX dans les Thermes de Dioclétien, et les connaisseurs en avaient proclamé unanimement la haute valeur artistique. " De fait, dit son donateur, Mgr Dubreil, archevêque d'Avignon, cette sainte Anne est vivante ; elle s'entretient avec Marie debout à ses côtés, et la parole est si bien peinte sur ces deux visages qu'elle n'est, quoique muette, un mystère pour personne... Marie vient de lire dans la Bible ouverte sur les genoux de sa mère ces paroles : *Voilà qu'une Vierge concevra un fils qui s'appellera Emmanuel* ... Elle demande quelle est cette Vierge qui donnera le Messie au monde. Anne, montrant le ciel de sa main, répond :"C'est le secret de Dieu." Mais on reconnaît à son regard, à son ineffable sourire, qu'elle a le pressentiment de son bonheur et de la gloire de sa Fille. " (*Mandement*)

* * *

Et maintenant, parmi tant de souvenirs que le temps ni l'espace ne sauraient effacer, il en est un tout fait de prière et de reconnaissance que nous offrons de loin à la tombe d'une enfant. En face de la basilique, une jeune fille de quinze ou seize ans — nous avons dit une enfant — vendait au comptoir de sa mère, des souvenirs de pèlerinage, statuettes, médailles, images, petites brochures. Elle était gravement infirme et souffrait visiblement. Au moine qui était entré, elle sourit, manifesta la joie que lui causait cette visite, et bouleversa le petit magasin pour en faire mieux valoir les richesses. Il y avait en effet quelques pièces utiles pour nous, quelques poésies, une brochure historique d'une réelle valeur.

L'enfant ouvrit sur nous de grands yeux pleins de curiosité quand il nous arriva de dire : " Oh ! mais, voilà qui est précieux, à combien ce volume ? " — " Mon Père, fit-elle naïvement, aimeriez-vous sainte Anne d'Apt, et voudriez-vous vous occuper d'elle ? "—" J'aime toutes les sainte Anne, et je veux m'occuper de toutes, " fut la réponse, ou à peu près. Il y eut un éclair dans les yeux de la petite Provençale ; ils se portèrent instinctivement vers la

statue qui couronne la flèche de l'église, et avec un nouveau sourire où se traduisait une âme ravie, enchantée de pouvoir faire une bonne œuvre : " Tenez, dit-elle, c'est sainte Anne qui vous le donne. Emportez-le là-bas en Amérique et qu'il vous fasse souvenir une fois ou l'autre de la petite Louise Pauzin. "

Elle est morte, la pauvre petite, trois ans plus tard. Du ciel où ses souffrances l'ont conduite, qu'elle daigne se souvenir " une fois ou l'autre " de celui qui pense encore après plus de trente ans, à Sainte-Anne d'Apt, et au petit coin de " Terre divine " [15] où dort une angélique enfant.

" Non, " chantait Mireille avant de mourir : " Non, je ne meurs pas !—

" D'un pied léger — Je monte déjà sur la nacelle !... Adieu, adieu !... Déjà nous gagnons le large, sur la mer ! — La mer, belle plaine agitée, — Est l'avenue du Paradis !... "

Adieu, adieu !... Deja nous emplanan sus mar !
La mar, bello plano esmougudo
Doù Paradis ei l'avengido...

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1) *La Grèce et l'Orient en Provence*, p. 430. — Il existe une excellente traduction française (anonyme) de *Mireio* (Mireille) avec le texte provençal en regard, in-12, Paris, Charpentier, 1905. Sur la venue des saintes Maries en Provence, voir p. 422-460. Une strophe, p. 436-7 :

La mar avié jita d'arcèli...
Pater noster, qui es in cœli (sic)
A nosto longo fam mandères un renos;
A nosto set, dins lis engano
Faguères naisse uno fountano ;
E miraculoso, e lindo, e sano,
Gisclo enca dins la gleiso ounte soun
[nostis os !

La mer avait jeté des coquillages... *Pater noster, qui es in cœlis*, — à notre longue faim tu envoyas un festin ; — à notre soif, parmi les salicornes — tu fis naître une fontaine ; — et, miraculeuse, et limpide, et saine, — elle jaillit encore dans l'église où sont nos os !

(2) L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1894, t. I, p. 73, 74, 340 sq. — (3) *Bulletin critique*, 17e année, 15 avril 1896, p. 210-11. — (4) *Les Origines de l'Eglise de France*, Paris, 1898, p. 246-255. — (5) Dans P. M.-M. Sicard, *Sainte-Marie-Madeleine*, 3 in-18, Paris, 1910.

(6) Tout le monde a lu et relu l'admirable discours du regretté Etienne Lamy à l'Académie Française lors de la réception de Mgr. Duchesne (26 janvier 1911): " Vous demandez aux légendes leur origine, aux dévotions leurs titres, aux faits leur preuve. Vous tenez à être le moins crédule des croyants... Le passé a deux témoignages, la tradition et l'écriture. La tradition est la voix des peuples : dans les siècles d'ignorance, elle est la seule mémoire ; même dans les temps qui se disent cultivés, elle demeure, pour la plupart des hommes, la grande messagère

des idées et des événements ; elle est l'unanimité perpétuée des ancêtres qui virent et des fils qui croient leurs pères ; si elle peut se tromper, elle ne veut jamais tromper. L'écriture est la déposition de témoins isolés qui passent ; si nombreux que soient les textes, la voix intermittente d'une minorité ; et cette minorité, plus que la multitude, est capable de calculs et de mauvaise foi. Il n'est donc pas contraire à la bonne méthode de contrôler aussi les documents par les traditions. Ne l'auriez-vous pas un peu oublié dans vos doctes rigueurs ? Qu'elles s'exercent contre les légendes de ce Midi qui est notre Nord, soit ! mais la légende de notre Madeleine ! Son antiquité manquât-elle de parchemins, la tradition précise qui garde sur notre sol la place où reposa le corps de la Sainte ne vaut-elle pas les traditions contradictoires qui hésitent si elles reconnaissent à Ephèse ou à Béthanie son tombeau ? Le procès est-il assez instruit pour une sentence définitive ? Où l'erreur n'est pas certaine pourquoi ne pas laisser le bénéfice du doute aux nobles croyances ?... "

A la fin — *in cauda venenum :* " Le prêtre a perdu le droit de travailler pour lui-même. Il sait que ses dons sont des prêts, qu'il sera jugé sur leur emploi, que chacune de ses supériorités le fait plus responsable. Et son inquiétude d'être illustre ne s'apaise que dans sa conscience d'être utile. "

(7) Codex de la Vallicella, VII, 153 : (Anna) animam prophetis sociavit et cum illis, ut creditur, qui cum illo resurrexerunt resurrexit. — Marie d'Agréda, *Cité mystique,* part. II, l. VI, ch. 26, n° 1468, dit avoir eu la révélation que sainte Anne avait été ressuscitée avec saint Joseph et saint Joachim : " *Diserte* nominatur S. Anna quæ cum corpore et anima ad immortalem vitam ressuscitata fuisse traditur. Unde sequitur nulla istius sanctæ ossa in terris superesse. " *Acta SS.* au 26 juillet.

(8) *Fastes épiscopaux,* note p. 340. — (9) Cf. *Culte au moyen âge,* p. 538-9. — (10) Cf. Terris (l'abbé), *Sainte-Anne d'Apt,* p. 50-53, 162-165. — (11) Bulle *in extenso* dans Terris, *Sainte-Anne d'Apt,* Avignon, 1876, *Pièces justif.,* VII. —(12) *Notice sur Agricole de Panisse, évêque d'Apt,* p.24.—(13)Voir dans l'appendice les hymnes *Festis læta, Alma quam supplex, Dum thure....* — (14) *Hist. litt. du sentiment religieux en France,* préface. — autre bel ouvrage du même auteur : *La Provence mystique au XVIIe siècle,* Paris, Plon.

(15) Cf. Gustave Zidler, *La barque évangélique,* dans son livre *La Terre divine,* in-12, Paris 1903 :

> Partie un soir d'exil des bords de la Judée,
> La barque avait erré dans les hasards des nuits ;
> Mais pour que, pauvre et faible, elle allât sans ennuis,
> Un grand souffle inconnu l'avait prise et guidée...

La Légende provençale :

Contre : Launoy, *De c mmentitio Lazari appulsu in Provinciam,* in-8, Paris, 1660, dans ses *Opera Omnia,* in-fol., Cologne, 1731, t. II, part. I, p. 202-373. Sous prétexte que ses recherches ne lui avaient pas démontré l'existence de sainte Catherine d'Alexandrie, le même Launoy remplaçait l'office de cette Sainte par une messe de *Requiem.*—Eloi Johanneau, dans les *Mémoires de l'Académie celtique,* année 1809, p. 159-161 : " Je soupçonne que l'analogie du mot allemand *Maegdlein,*

jeune vierge, avec le nom de sainte Magdeleine a pu faire confondre, dans les temps d'ignorance, le nom et le culte de la déesse *Magada*, dont *Maegdlein* est le diminutif, avec le nom et le culte de sainte Magdeleine qui était noble, riche, jeune, belle et pécheresse, et dame du château de *Magdala* en Galatie, comme Magada l'était du château de Magdebourg en Saxe. Ce qui confirme mon soupçon c'est 1° ... 2° ... etc." — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 26 juillet (doute respectueux). — L. Duchesne, *Fastes épicopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1894, t. I, p. 340 sq. ; *Bulletin critique ut sup.* — Georges de Manteyer, *Les légendes saintes de Provence et le Martyrologe d'Arles*, Toulon-Rome, 1897 ; extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'Ecole franç. de Rome, t. XVII. — Dom Morin, *Un martyrologe d'Arles antérieur à la Tradition de Provence*, dans *Revue d'hist. et de litt. relig.*, t. III, 1898, p. 10-24. — Vacandard, *Revue du Clergé français*, 1er mars 1912 : " Les positions de Mgr Duchesne restent non entamées, " et il cite les cinq premiers des fameux *dix points*.

Pour (entre autres) : Faillon, *Monum. inédits sur l'apostolat de S. Marie-Madeleine en Provence*, etc., 2 in-4, Paris, 1858.— Chanoine Albanès, *Hist. des archevêchés, évêches et abbayes de France*, dans *Gallia christiana novissima*, Montbelliard, 1849, volume : Aix, Apt, Fréjus, p. 181 : " L'Eglise d'Apt est une des plus anciennes de la France... Son premier évêque fut saint Auspice, qui lui fut envoyé de Rome par le pape saint Clément... C'est pitié de voir dans les *Acta Sanctorum* (tome I d'août, p. 155) le très maigre article de deux colonnes consacré à un évêque de l'âge apostolique, à un fondateur d'église, à un martyr du premier siècle dont on se plaint de n'avoir pu connaître ni l'époque où il vécut, ni les actions, ni le genre de mort. Le savant auteur qui avait à en parler, n'a pas su qu'il existait une vie ancienne et détaillée où toutes ces choses se trouvent...; tout lui a été inconnu. " —Mgr Charles-Félix Bellet, *Les origines des Eglises de France et les Fastes épiscopaux*, Paris, in-8, Picard, 1898. — Bérenger, *Les traditions provençales*, Marseille, 1904, p. 28-150. — Sicard, *l. cit.* etc, etc.

Ouvrages relatifs à Sainte-Anne d'Apt (sans controverse) :

1605. Pierre Legrand, *Le Sepulchre de Madame saincte Anne*, 1605, Aix, Jean Tolosa, petit in-12 de 160 pages.

1850. M. l'abbé Gay, *Le Pèlerinage de sainte-Anne d'Apt, ou Histoire de la dévotion des peuples aux saintes reliques de la glorieuse mère de Marie depuis leur translation de Jérusalem en Provence, jusqu'à ce jour.* Avignon, Seguin, 1850, in-18 de 124 pages. — Autre édition du même, sous le titre *Sainte-Anne d'Apt*, in-8, Avignon, 1851. — Ch. II. Découverte miraculeuse du corps de sainte Anne, en présence de Charlemagne. Lettre de ce prince au pape Adrien I, et réponse du Souverain Pontife. — Ch. III. Dévotion des peuples à sainte Anne d'Apt, progrès de cette dévotion ; bulles des Souverains Pontifes qui la favorisent. — Ch. V. Miracles de sainte Anne d'Apt. — Ch. VI. Description de la basilique d'Apt, des cryptes souterraines et de la royale chapelle de Sainte-Anne... Dernier inventaire des reliques de sainte Anne. Concessions de ces saintes reliques à diverses églises d'Europe (p. 57).

1861. X. Mathieu, *De la dévotion à sainte Anne, mère de la Vierge Marie, ou du culte que l'on rend à ses reliques dans l'ancienne cathédrale d'Apt en Provence*, in-8, Apt, imp. J. Saint-Jean (208 pages). Exemplaire unique dans la famille Saint-Jean.

1862. Cantique provençal de la *Pichoto Anaïs*, couronné aux jeux floraux d'Apt le 14 septembre 1862. Nous l'avons reproduit en traduction dans *Les trois légendes*

de Madame Saincte Anne, 1898, p. 385. Neuf strophes, dont voici la dernière : Sainte Anne d'Apt, tu es ma patrenne : — Moi je suis la petite Anaïs. — Garde pour moi en Paradis, — Garde-moi un rayon de ta couronne. .. Je bégaie et je veux te chanter ! — Puisse mon *piaulement* t'agréer ! — Je ne suis qu'une petite fille, — Abrite-moi, sainte Anne d'Apt.—

1862-1863. Alfreb Artaud, *Réplique à Roumanille à propos de sainte Anne.* Etude sur le cantique de sainte Anne, Marseille, 1862 et 1863, 88 pages (lamentable critique du petit chef-d'œuvre qui précède. L'auteur protesta à deux reprises.

1863. L'abbé A. Gay, curé de Brioux, *Elogé de Santo Anno d'Apt, ou Lei Gloiro de santo Anno* (17 juillet 1862), 15 pages, 213 vers, en 42 strophes. — Même poème en vers français, mai 1864 :

Ah, je vous vois venir, dépouille bienheureuse,
Qu'apporte saint Lazare embarqué sur les flots,
Etoile de Jacob, soyez-lui lumineuse ;
Sur l'onde de la mer houleuse
O vous, Anges de Dieu, soyez les matelots.

Oh ! vogue, vogue en paix, nacelle merveilleuse,
Que les écueils meurtriers s'éloignent de ton bord ;
Et toi, vent du désert, d'une haleine mielleuse
Conduis la troupe glorieuse,
Du terroir Marseillais pousse-la dans le port.

Du même auteur, plusieurs " cantiques et litanies " publiés en 1863 sq. par l'Œuvre de la chanson populaire, publication de l'abbé Bouland, Orville (Orne).

1876. L'abbé Paul Terris, *Sainte-Anne d'Apt, ses traditions, son histoire,* d'après les documents authentiques, in-8, Avignon, 1876, 184 p.

1876. Dubreuil (Mgr), *Lettre pastorale de Mgr l'archevêque d'Avignon annonçant le couronnement de sainte Anne*, in-8, Avignon 1876 (36 pages).

1877. L'abbé A. Gay, *Petite histoire populaire de Sainte-Anne d'Apt*, in-8, Forcalquier, 1877, 16 pages.

1881. Anonyme, *Sainte Anne, sa vie, son culte en Provence*, Avignon, 1881.

1885. *Panegiri Prouvençau de Santo Ano, prounouncia dins la Basilico d'At, lou 27 de juliet 1885*...per M. l'Abat Auguste Grimaud, Curat de Sorgo, At, 1885, in-8, 33 p. avec la traduction.

Sainte-Anne d'Auray et la Bretagne

I. *Sainte-Anne d'Auray.*

L'antiquité de cette *Sainte-Anne* nous est connue, et quoiqu'elle ne s'atteste par aucun document écrit, nous n'avons pas plus de peine à l'admettre que la fondation en 675 d'une chapelle dédiée à la Sainte dans les environs de la ville de Rouen, celle-ci, il est vrai, affirmée par l'histoire.

On n'a pas oublié ce que sainte Paule écrivait de Jérusalem à la noble matrone Marcella : " Tout ce qu'il y a d'illustre dans la Gaule vient ici. Le Breton,

séparé de notre monde, tourne le dos au soleil couchant et vient visiter des lieux qu'il ne connaissait que par la renommée. " Le " Breton " allait visiter l'église Sainte-Marie de la Nativité et apprenait, s'il ne la savait déjà, la légende de sainte Anne. Pourquoi l'aurait-il oubliée, rentré chez lui ?

Nous avons dit comment une croyance, aujourd'hui très accréditée, attribue la construction de la chapelle d'Auray à saint Mériadec, évêque de Vannes au septième siècle ; comment aussi, à la fin de ce même siècle, le sanctuaire disparut, laissant toutefois au village le nom de *Ker-Anna* (Village d'Anne), comme un souvenir du passé.

C'est une touchante histoire que celle du bon Nicolazic, des apparitions dont la bonne Sainte le favorisa, de l'établissement du pèlerinage d'Auray, aujourd'hui le plus célèbre de l'Europe, et combien qui l'ont racontée, chantée, historiens, orateurs, poètes ! On y dépense quelquefois tout un volume, tant le peuple raffole de ce récit toujours ancien, toujours nouveau, et si long qu'il puisse devenir en certains ouvrages. Comment ne pas en donner au moins un rapide résumé ?

Avertissons cependant d'abord que nous ne faisons pas dater du " bon Nicolazic " le culte de sainte Anne en Bretagne. Il existait déjà, et un fait suffirait à le prouver, celui-ci : A l'occasion de son mariage avec Louis XI, la reine Anne de Bretagne faisait de riches cadeaux aux églises de sa province, et particulièrement à celle de sa patronne située près de la Roche-Bernard, où elle envoyait une chapelle de velours cramoisi avec un calice et deux burettes d'argent.

Mais revenons à Nicolazic. — Keranna n'était qu'un pauvre village, quand sainte Anne le choisit pour sa demeure. Il y a de cela très longtemps, car dès les premiers siècles, la Bretagne baptisée honora l'aïeule du Sauveur et l'humble chapelle de Kéranna fut très probablement l'un des premiers sanctuaires que lui ait consacrés l'Occident devenu chrétien.

Nous sommes au premier quart du dix-septième siècle. A ce moment vivait à Kéranna un bon paysan nommé Ives Nicolazic, vrai Breton, vrai chrétien, qui " communiait tous les dimanches et fêtes de l'année, " dit un chroniqueur du temps ; qui priait Dieu et la Vierge soir et matin ; ou plutôt sans cesse, " ayant toujours son chapelet à la main. " Il aimait la sainte Vierge Marie, il aimait sainte Anne, qu'il nommait sa " bonne maîtresse, " et sa deévotion pour elle n'était pas seulement un attrait qui le portait à la prier chaque jour ; c'était un sentiment plus ardent et plus vif : c'était l'amour, un véritable amour, et l'amour grandissait, et l'âme se transfigurait peu à peu sous son action mystérieuse.

Or un soir d'été qu'il amenait ses bœufs du paturage à la source, il s'arrête saisi de crainte, car en face de lui, sur le bord de la fontaine, " brille une lumière si grande que l'on voit clair tout à l'entour comme en plein soleil ; " et au milieu de cette clarté, apparaît une belle dame, de figure vénérable, vêtue d'une robe plus blanche que la neige ; elle tient en main un cierge étincelant et ses pieds reposent sur un nuage blanc.

Est-ce un rêve, une illusion du sens, " quelque tromperie du diable ? " Nicolazic est bien perplexe, et à qui dira-t-il son tourment ? Le même phénomène ou d'autres prodiges semblables se renouvellent nombre de fois pendant près de trois ans : un flambeau merveilleux qui éclaire la route quand il revient des champs ; concerts angéliques qui s'élèvent du Bocenno, où il se trouve tout d'un coup transporté ; nouvelles apparitions de la Sainte dans tout l'éclat de sa blanche auréole et de ses vêtements blancs, tant qu'enfin, au soir du 25 juillet 1624, quand il s'est retiré dans sa grange pour mieux prier, quand il prie depuis longtemps et qu'il est maintenant mûr pour la mission qui lui est destinée, une grande lumière se fait encore, et surgit encore la Dame blanche d'une majesté incomparable. Enfin, elle va parler :

" Yves Nicolazic, ne crains pas ; je suis Anne, Mère de Marie. Va dire à ton pasteur que dans la pièce de terre appelée le *Bocenno,* il y avait autrefois une chapelle, consacrée à mon culte. C'était la première de tout le pays. Voilà aujourd'hui neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été détruite. Je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins. Dieu veut que j'y sois honorée encore. "

L'homme, chez le saint, reprenait parfois le dessus. La mission dont il était chargé, lui, l'homme, le pauvre homme qu'il se reconnaissait, n'était-elle pas trop difficile ? Qu'était-il, lui, pauvre paysan, pour servir de mandataire à l'aïeule du Christ ? Comment pourrait-il persuader qui que ce soit de la réalité de sa vision ? On le traiterait d'insensé, de visionnaire; on l'accuserait de témérité et d'orgueil ; jamais il ne trouverait l'argent nécessaire pour bâtir la chapelle que demandait la Sainte.

Il fallut une nouvelle apparition et cette fois des menaces. Enfin Nicolazic se décida, mais ses pressentiments ne l'avaient pas trompé, et ce fut, ce jour-là, le commencement de ses épreuves. Le recteur de Pluneret, dom Sylvestre Roduez, l'accueillit fort mal, le traita de songe-creux, et lui défendit de croire à ce qu'il appelait " des rêveries extravagantes. " Le *curé,* dom Jean Thominec, fut aussi incrédule. (Entre parenthèses, on donnait en ce temps-là aux vicaires le titre de *curés*). Le " pauvre homme était découragé et d'autant que maintenant la Sainte lui commandait d'entreprendre en personne la construction de sa chapelle. Elle lui promettait, il est vrai, des secours matériels, lui donnait même d'un premier coup, dit la légende, " douze quarts d'écus, " mais le clergé ne fut pas persuadé. Nicolazic passait pour un halluciné, et le projet de bâtir un oratoire dans un pays où il y avait déjà tant de chapelles abandonnées, paraissait une folie. Le bon et pieux laboureur fut même menacé d'excommunication.

Ces vieux narrateurs, le Père Hughes de Saint-François (1635), Mathias de Saint-Bernard (1651), Kernatoux (1659), Jean-Thomas de Saint-Cyrille (1665), savent tout et ne taisent rien. Avec quelle foi et quelle complaisance ils enregistrent les moindres circonstances, les moindres faits ! Ils croient si fort, ils sont si sincères qu'ils inspirent confiance, et du reste la garantie de leur véracité, c'est la fondation du pèlerinage, le mouvement qui va bientôt

porter les foules vers ce coin de terre jusque-là ignoré, car pour parler comme faisait notre Révérendissime Père Cormier à propos de la Sainte-Baume, comment d'un néant primitif a pu sortir pareil entraînement général marqué de piété si vive et si persévérante ?

Lisez donc la suite du récit : la nouvelle apparition de la Sainte ; la découverte dans le champ du Bocenno de son antique statue ; l'intervention du pieux évêque de Vannes, Sébastien de Rosmadec ; le dévouement des Pères Capucins maintenant gagnés à la cause ; le pieux enthousiasme du peuple; l'érection du petit oratoire où la statue sera exposée ; la célébration de la première messe le 26 juillet 1625 ; la construction rapide d'une grande chapelle dont les Carmes prendront possession en 1628 ; l'affluence toujours croissante vers le sanctuaire. " Le concours fut si grand en l'année 1629, écrit le P. Hugues, qu'on y eût pu compter dans les trois jours, à ce qu'il me sembla, soixante-dix ou quatre-vingt mille personnes, dont la plupart se confessèrent et communièrent. La même chose arrive encore tous les ans. "

La renommée des miracles jointe aux inspirations de la grâce attirait cette armée de pèlerins. L'intercession de la sainte aïeule du Sauveur était manifeste et l'on pouvait dire en Bretagne comme autrefois en Judée : " Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pécheurs se convertissent. " On vit même des paroisses et des villes presque entières, sauvées de la peste ou d'autres maladies contagieuses, se transporter à Kéranna pour chanter des hymnes d'action de grâces, comme par exemple la ville de Pont-l'Abbé en 1634.

Thomas de Saint-Cyrille, parlant dans sa *Mater honorificata*, des miracles opérés jusqu'à 1647, " lesquels, dit-il, ont été consignés dans des livres ou dans les registres de l'église, " compte " douze morts qui, par le mérite de cette glorieuse Mère, ont été rendus à la vie ; soixante malades arrachés à un danger imminent de mort, onze aveugles qui ont recouvré la vue ; neuf muets et dix sourds à qui la parole ou l'ouïe à été rendue ; treize captifs miraculeusement rendus à la liberté ; dix innocents vengés de fausses accusations ; trente-six paralytiques qui ont recouvré l'entier usage de leurs membres, et treize autres qui sont revenus à une parfaite santé après avoir été atteints de maladies incurables. Trente-trois ont été sauvés d'un grand sinistre maritime ; trente-cinq en danger de se noyer ont dû leur salut à sainte Anne ; treize ont pu échapper sains et saufs de l'esclavage des Turcs. Grand nombre de mères lui doivent leur vie et celle de leurs enfants. La santé a été rendue à plus de cent personnes souffrant de diverses maladies. Cinquante-deux ont été délivrés d'accidents divers dont la gravité devait leur causer la mort. Enfin un grand nombre ont expié par des châtiments éclatants leur opposition à cette dévotion. Et que d'autres prodiges accomplis depuis 1647, époque où les faits précédents furent consignés ! Mais comme le prix du salut de l'âme l'emporte sur celui du corps, plus dignes aussi et plus remarquables sont les bienfaits miraculeux accordés dans l'ordre spirituel : ces conversions tout à fait prodigieuses

d'hommes obstinés dans le crime, ces confessions de pécheurs qui s'étaient négligés depuis cinquante années, et le changement merveilleux des âmes. Le nombre de ces bienfaits est incalculable et n'est connu que des sacrés tribunaux de la pénitence ; par conséquent, à raison du respect dû au sceau inviolable du secret de la confession, ces miracles de l'ordre spirituel restent dans l'oubli et le silence."

D'Abraham Bosse, l'habile graveur tourangeau (1602-1676), le Cabinet des Estampes de Paris possède une grande planche qui a précisément pour titre *Les miracles de sainte Anne.* Autour de la Sainte et de son église une vingtaine de cartouches munis de légendes nous font connaître à souhait ces merveilles. La poésie de son côté atteste ces faveurs sans nombre, et cueillons dès maintenant ces deux strophes d'un vieux cantique français, le plus ancien, dit-on, qui existe :

Qui de nous, ô mortels,
Honorant ses autels
De prières et d'offrandes,
N'a pas reçu soudain
De la divine main
L'effet de ses demandes ?

Secrets sont les desseins
De Dieu qui par ses saints,
Comme par des oracles,
Fait paraître à nos yeux
Que la terre et les cieux
Sont pleins de ses miracles.

Kéranna est devenu Sainte-Anne. Le nom est le même, mais il prend une signification plus grande, car l'oratoire qui abrite la statue vénérée, au lieu d'être la chapelle d'un petit village breton, devient le centre d'une dévotion dont la renommée remplira le monde.

Anne d'Autriche, nous l'avons vu, envoie ici une ambassade, et plus tard, 1639, elle obtient de Louis XIII qu'il donne au nouveau sanctuaire une relique de la Sainte apportée de Jérusalem en 1232 par Geoffroy du Soleil, gentilhomme de l'Orléanais. Quand le précieux don arrive à Nantes, la ville s'organise en pèlerinage, et c'est elle qui l'apporte en grande solennité jusqu'à Auray. Une confrérie, dite " confrérie Royale, " est établie, et des milliers de personnes se font un honneur comme un devoir d'y appartenir. En 1644 Henriette de France, reine d'Angleterre, fuyant devant ses sujets révoltés qui devaient bientôt décapiter leur roi, est jetée par une tempête sur les côtes de Bretagne, et quelques jours après, elle vient prier à Sainte-Anne d'Auray. Un tableau que l'on conserve encore dans la basilique, la représente s'inscrivant sur le registre de la confrérie en présence d'un Carme et de Nicolazic. Trois ans plus tard, la reine exilée, ayant retrouvé sa fille, offrait au sanctuaire une croix diamantée en souvenir de cette grâce insigne. Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, donnait une statue en argent massif, et la femme du grand Dauphin de France, en 1682, une lampe très riche, comme gage de reconnaissance.

Le pèlerinage est fondé depuis longtemps, le mouvement établi, et c'est pour toujours. Notons le pèlerinage de la duchesse d'Angoulême en 1823, de

la duchesse de Berry en 1828, la première offrant un ostensoir, et la seconde une lampe d'argent ; de même la pieuse visite de Napoléon III en 1858, du général de Sonis en 1872, du général de Charette, de Montalembert, de Louis Veuillot ; le cadeau de l'impératrice Eugénie, reliquaire en argent massif orné de médaillons émaillés ; l'ornement brodé par la comtesse de Chambord, gracieux pendant à la chasuble autrefois présentée par Anne d'Autriche, etc.

Laissez-nous citer ici une demi-page de Mgr Baunard : " Le 8 décembre 1872, fête de Marie Immaculée, un spectacle grandiose fut donné à M. de Sonis, dans la petite ville bretonne de Sainte-Anne d'Auray. Avant de partir pour la guerre, sept cent marins de la circonscription de Vannes étaient venus se recommander à sainte Anne. Ils revinrent tous au pays. " M'autorisez-vous, demanda le commissaire de l'inscription maritime au vice-amiral Gicquel des Touches, m'autorisez-vous à les convoquer pour un pèlerinage d'actions de grâces ? " — " Non seulement je vous y autorise, répondit l'amiral, mais je vous y accompagnerai. " C'était ce pèlerinage qui se célébrait cette année 8 décembre 1872.

" Toute la Bretagne était là, représentée par trente mille pèlerins. La messe solennelle fut célébrée à la *Scala sancta*, en présence de l'évêque de Vannes. Mgr Fournier, évêque de Nantes, y parla ; des milliers de fidèles s'approchèrent de la table sainte. On vit le général de Sonis s'avancer un des premiers pour recevoir son Dieu. Toute cette foule semblait n'avoir qu'un seul esprit, qu'un seul cœur. M. de Sonis pria beaucoup. Toute la nuit précédente, il avait fait faction aux pieds de sainte Anne, apprenant d'elle comment on offre une fille au Seigneur, de même qu'elle avait autrefois offert à Dieu la Vierge Marie[1]. " Cette dernière ligne était une allusion à la prise d'habit de Mlle Marie de Sonis, qui eut lieu le 2 février de l'année suivante, à la maison-mère du Sacré-Cœur de Paris.

On a pris note de ce chiffre quasi-fantastique : trente mille pèlerins, mais quiconque a vu Sainte-Anne d'Auray en juillet, surtout le 25 ou le 26, jour de la fête, ne le croira pas majoré pour l'effet.

Nicolazic avait rêvé pour sa " bonne maîtresse " d'une église " grande comme une cathédrale. " Or ce beau morceau d'architecture dessiné par M. Deperthes en 1865, dans le style renaissance du temps de Louis XIII, c'est vraiment une cathédrale, et rien d'imposant comme cette haute tour dominée par la statue dorée de la Sainte, trône tout céleste, phare des marins et voyageurs, étoile radieuse qui réapprend aux malheureux l'espérance avec la prière[2].

En quel nombre ils arrivent pour la fête, les pèlerins, non seulement de toute la Bretagne, mais du Maine, de la Normandie, de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou, de la Picardie, de la Bourgogne, même de l'étranger ! Et proportion gardée, il en est de même tout le long de l'été. Les pieux pèlerinages se succèdent, et pour le seul diocèse de Vannes, soixante-dix paroisses se rendent ainsi en procession au sanctuaire. Pour l'année entière, on compte en moyenne

deux cent mille pèlerins, et le nombre des messes s'élève à dix mille. Vous savez ce refrain :

Da zantez Anna
Da zantez Anna
Da zantez Anna
Nebia, Anna
N'ankoua.

" A Sainte-Anne, à Sainte-Anne, à Sainte-Anne qui va prier, sainte Anne ne l'oublie pas. "

Et ce mot du poète :

C'est notre mère à tous ; mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

Tout Breton, en effet, y vient au moins une fois, si ce n'est pas dix fois et cent fois. Et ici, malgré tous nos soucis de brièveté, comment ne pas recueillir comme un dernier hommage à " l'archiduchesse de Bretagne " — le mot est d'un évêque — une page signée d'un grand nom, le plus grand pour quelques-uns de la critique de théâtre. Jules Janin — car c'est de lui qu'il s'agit — Jules Janin a-t-il partagé la foi des *simples ?* S'est-il un jour mêlé à cette foule de pèlerins dont il admire la piété si vraie, si confiante, si heureuse ? A-t-il pensé que, au pays d'Arvor, la Vierge cédait sa place et son titre à son auguste Mère, car il dit " Notre-Dame d'Auray, " non, comme tout le monde, " Sainte-Anne d'Auray. " En tout cas, c'est bien avec toute son âme, ce semble, qu'il écrit :

" Non loin de Vannes, n'est-ce pas Auray qui se montre à nous sous son aspect tout breton ? Auray, c'est la forte citadelle qui a joué un grand rôle dans notre histoire. Ce nom-là vous rappelle la terrible bataille où mourut Charles de Blois, où Duguesclin fut fait prisonnier, où Clisson perdit un œil. Son port est sûr, ses fabriques sont nombreuses ; elle vit de sa pêche, de son industrie, et enfin elle est célèbre dans toute la Bretagne par le fameux pèlerinage de Sainte-Anne. *Notre-Dame d'Auray*, c'est la chapelle élevée à une lieue de la ville, dans les landes de Pluméret, sur l'emplacement même où fut trouvée une image de la Sainte. C'est le lieu sacré de la Bretagne, c'est la chapelle des grands miracles, c'est le saint lieu de charité et d'espérance...

" *Notre-Dame d'Auray, priez pour nous !* Chaque année, plus de cent mille chrétiens accourent de toutes les parties de la province, pour se prosterner à Notre-Dame d'Auray. Il en vient du pays de Léon, douces vallées, frais sentiers de verdure, éblouissantes campagnes, la terre bénie des églises, des chapelles, des calvaires placés sur le bord des sentiers...

" Vous reconnaissez le pays de Léon à sa piété profonde, à son regard sérieux, à son pas solennel. Le pèlerinage l'appelle ; il part, le chapelet à la main, et déjà son voyage est une prière ! Beau voyage d'un chrétien ! Les cloches sonnent sur son passage ; les oiseaux chantent leurs cantiques, le prêtre le

bénit quand il passe, l'église a pour lui un asile et des prières. Le Léonais est austère : l'homme et la femme sont vêtus de noir...

" Le pèlerinage d'Auray est la grande fête des croyants de toute la Bretagne. Les pèlerins y viennent du riche pays de Léon, des fraîches vallées de Goëro, ainsi que des plaines arides de Cornouailles. L'homme de Cornouailles est poète, improvisateur ; il marche où l'imagination l'appelle ; il s'en va à Notre-Dame d'Auray, tout paré de sa veste brodée, menant sur son cheval sa jeune femme, la tête ornée de dentelles et de ses longs cheveux, sa plus belle parure.

"Il en vient du pays de Tréguier et ceux-là foulent aux pieds la violette et la fleur de lait. Ils marchent, les heureux, entre deux haies d'aubépines et de chèvrefeuille. Laissez passer le paysan de Tréguier qu'il apporte ses vœux et ses prières à Notre-Dame d'Auray.

" Il y a pourtant le pèlerinage de Saint-Mathurin à Moncontour, le pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours à Guimgamp, mais ni Monsieur saint Mathurin dont les bœufs même vont baiser la châsse d'argent, ni madame de Bon-Secours, que l'on invoque pendant la nuit, nuit dangereuse aux jeunes pèlerins des deux sexes, ne font oublier Notre-Dame d'Auray...

" Saint pèlerinage ! Il attire toutes les âmes. C'est surtout vers la fin de juillet, à la fête de sainte Anne, que les chemins d'Auray et de Pluneret se couvrent de ces pieux voyageurs ; alors le village n'a plus assez de maisons, la ville plus assez d'hôtelleries. Mais qu'importe ? Celui qui ne rencontre pas de toit hospitalier, couche à la belle étoile ; Madame Anne lui sourit du haut du ciel, les étoiles le couvrent de leurs clartés divines ; il a prié ce soir, et demain, à son réveil, il ira se plonger dans la fontaine salutaire, demain il ira s'agenouiller à l'autel de la Sainte, il chantera dans la longue procession la longue litanie. O bonheur ! il pourra contempler, face à face, la statue de sainte Anne, sauvée par un miracle. Oui certes, le miracle éternel et divin de la croyance, de la reconnaissance et de la charité[2]. "

C'est beau comme un poème, comme une chanson de Botrel, par exemple, la *Réponse de la grand'mère*... " Partir, c'est mourir un peu, " au moins partons en chantant :

J'ai ben reçu, mon petit-fieu,
La lettre où tu me dis adieu
Avant de partir en campagne.
Et je dicte la lettre-là,
Que tu liras ben loin déjà
De la Bretagne !

J'en ai tant dit des " Au revoir ! "
Que je devrais ben en avoir
Pris l'habitude ;
....
Pourtant j'ai le cœur plein d'émoi :
C'est qu'aussi je n'ai plus que toi
Plus que toi, tout seul en ce monde...

Pense à moi, souvent, très souvent ;
Et chaque fois que le grand Vent
Viendra de la côte bretonne,
Laisse-le te ben caresser,
Il t'apportera le baiser
Que je lui donne.

Je prierai la Vierge d'Arvor,
Ben que j'invoque, et mieux encor
Sainte Anne lorsque je suis seule :
C'est elle qui doit, dans les cieux,
Protéger tous les Petits-fieux,
La bonne aïeule !

Et qu'importe une demi-page de plus ? Voici " la chanson de la Reine Anne " d'Anatole Le Braz. Goûtez encore, chantez toujours :

Nous vous avons appelée Anne.
Plus grande, je vous conterai
Combien douce, au pays de Vanne,
Fleurit Anne, la fleur d'Auray.

Quand vous serez encore plus grande,
En juillet, au temps du ciel bleu,
Nous vous mènerons par la lande
A la grand'mère du bon Dieu.

Et vous verrez vers sa filleule
La vieille sainte Anne venir,
Et sur vous ses doigts fins d'aïeule
Se poseront pour vous bénir.

Par la vertu d'Anne-la-Bonne,
Vous serez dans votre maison
La fleur d'ajonc, la fleur bretonne
Qui fleurit en toute saison.

Si nous dormons alors sous terre
Où s'appuyèrent nos genoux,
A Sainte-Anne, au pays austère,
Priez en souvenir de nous.

* * *

Nous vous avons appelée Anne.
Vous avez les yeux fins et beaux
Comme la reine paysanne,
Comme la " Duchesse en Sabots. "
etc.

La Chanson de la Bretagne, 1901.

II. en Bretagne

Madame saincte Anne est chez elle en Bretagne. D'après Henri Colas, poète du terroir, elle aurait un jour confessé au Seigneur qu'elle " s'ennuyait en Paradis : "

C'est vrai, j'y ai trop de loisirs,
Et je voudrais un peu d'ouvrage.
— Eh bien ! souris-moi, car je gage
Que je vais combler tes désirs :
J'ai la Bretagne, et te la donne ;
Si tu veux, sois-en la Patronne :
Ainsi seront pris tes loisirs.
Et sainte Anne embrassa Jésus.
Auray devint sa capitale ;
Elle aima tant sa cathédrale,
Son pays, ses Bretons têtus,
De son peuple fut tant aimée,
Tant chérie et tant acclamée
Que jamais ne s'ennuya plus.

Il y a davantage : sainte Anne était Bretonne, même Bretonne bretonnante. Ecoutez la légende de Cornouaille telle que la raconte M. Anatole Le Braz[3] :

" Eh oui ! sainte Anne était Bretonne. Allez au château de Moëllien, on vous montrera la chambre qu'elle habitait, du temps qu'elle était reine de cette contrée. On la bénissait dans les chaumières, à cause de sa bonté, de son infinie commisération pour les humbles et pour les malheureux.

" S'étant, un jour, éloignée de son mari, et marchant au hasard, elle arriva dans l'anse de Tréfentec. Une barque de lumière s'y balançait doucement, quoique la mer fût très agitée ; et, à l'arrière de la barque se tenait un ange blanc, les ailes déployées en guise de voiles. L'ange dit à la Sainte : " Monte,

afin que nous appareillions, car les temps sont proches. " — " Où prétendez-vous me conduire ? " — " Le vent nous mènera : la volonté de Dieu est dans le vent. "

" Ils voguèrent du côté de la Judée, et prirent terre dans le port de Jérusalem. Quelques jours plus tard, Anne eut une fille, que Dieu destinait à être la Vierge. Elle l'éleva pieusement, lui apprit ses lettres dans un livre de cantiques, et fit d'elle une personne sage de corps et d'esprit, digne de servir de mère à Jésus. Sa tâche terminée, comme elle se sentait vieillir, elle implora le ciel, disant : " Je me languis de mes Bretons. Qu'avant de mourir, je revoie ma paroisse, la grève, si douce à mes yeux, de la Palud en Plouvnevez-Porzay ! " Son vœu fut exaucé. La barque de lumière la revint prendre, avec le même ange à la barre ; seulement il était vêtu de noir, pour signifier à la Sainte son veuvage ; le seigneur de Moëllien ayant trépassé dans l'intervalle. Les gens du château, assemblés sur le rivage, accueillirent leur châtelaine avec de grandes démonstrations de joie. " Allez ! leur dit-elle, et distribuez aux pauvres tous mes biens ! "

" Elle résolut de finir ses jours terrestres dans la pénitence. Et désormais elle vécut ici, sur cette dune déserte, en une oraison perpétuelle. L'éclat de ses yeux rayonnait au loin sur les eaux, comme une traînée de lune. Aux soirs d'orage, elle était la sauvegarde des pêcheurs. D'un geste elle apaisait la mer, faisait rentrer les vagues dans leur lit, ainsi qu'une bande de moutons à l'étable. Jésus, son petit-fils, entreprit à cause d'elle le voyage de Basse-Bretagne. Avant de gravir le Calvaire, il vint lui demander sa bénédiction, accompagné des disciples Pierre et Jean. La séparation fut cruelle : Anne pleurait des larmes de sang, et Jésus avait beau faire, il ne réussissait point à la consoler. Finalement il lui dit : " Songe, grand'mère, à tes Bretons. Parle ! Et, en ton nom, quelque faveur que ce soit, je suis prêt à la leur accorder. "

Sainte-Anne de la Palud serait donc — les gens du pays nous l'affirment d'ailleurs — la " mère de Sainte-Anne d'Auray, " et pourquoi pas puisque plus ancienne d'un bon bout ? Qu'est-ce que cette autre Sainte-Anne de Bretagne ? Un paysagiste anonyme et sûrement trop modeste, nous en trace le dessin très achevé que voici :

" Parmi les magnifiques grèves qui entourent la baie de Douarnenez, l'une des plus belles, au dire de tous, est celle de Sainte-Anne-la-Palud. Une longue traînée de sable fin, impalpable, s'étend jusqu'à plusieurs kilomètres. Pas de rochers, pas de brisants : rien que cette poussière blanche, si légère, si sèche que le moindre souffle de vent l'emporte au loin, l'amoncelle en dunes : collines éphémères, aujourd'hui fixées par la pluie, demain desséchées par le premier rayon de soleil, et qui s'envolent, se dispersent, pour se reformer plus loin.

" Un sentier grossièrement tracé par les charrettes des paysans en quête de sable, conduit à travers mille détours sur une falaise assez élevée ou plutôt sur une immense dune figée. Des chardons bleus, des graminées, des liserons roses, ont implanté leurs racines tenaces dans cette poussière légère et l'ont immobilisée ; mais nulle trace de culture : c'est un désert aride où les vents

d'automne soufflent avec furie ; où le soleil de juillet brûle et dessèche la pauvre végétation, déjà bien attaquée par le souffle de la mer.

" Entourée d'une ceinture d'ormes rabougris, tordus, perdant leur sève par mille blessures, une chapelle de granit gris dresse son clocher à jour, et le vieux coq de la flèche, mutilé dans sa lutte incessante avec tous les vents du ciel, redresse sa tête dédorée comme pour annoncer un sanctuaire vénérable entre tous.

" En dehors de l'enceinte formée autour de la chapelle par des ormes rabougris à feuilles rares, tant le vent de la mer leur est cruel, c'est la solitude des dunes et des landes. Au printemps, ces terres désolées ont leur moment de fugitive beauté quand par exemple les ajoncs, les genêts se parent de leurs fleurs d'or. — Mais à part quelques pâtres paissant leurs petites vaches noires, quelques pêcheurs donnant un coup de senne sur la grève, nulle part personne. Au loin, très loin, apparaît seulement, le clocher de Plonévez-Porzay, la paroisse dont dépend cette Sainte-Anne, dite de la Palud.

" La veille du dernier dimanche d'août, tout un peuple se transporte sur cette lande, et le désert s'emplit comme par enchantement. Toutes les routes sont couvertes de pèlerins, la baie sillonnée d'une multitude de barques. Douarnenez-Crozon, Plougastel déversent à toute heure des nuées de pêcheurs endimanchés.

" C'est un véritable pèlerinage national que Sainte-Anne-de-la-Palud. Ici les Bretons sont chez eux, et les diverses paroisses de la Cornouaille et du Léon aiment à s'y retrouver chaque année dans la fraternité touchante des vieux Celtes. Si le temps est beau, si la moisson est terminée, il en vient de partout, et la lande se couvre de charrettes, de baraques, de tentes et d'abris de toute sorte. Il y a les pêcheurs de Plougastel, partis de bon matin, dans la nuit peut-être, et que sept lieues à pied n'ont pas effrayés... ; il y a les gens de Châteaulin, tout de noir vêtus... les montagnards de Pleyhen, de l'Arhès et des Montagnes Noires en habit de laine brune aux boutons rouges, la culotte courte, les guêtres noires brodées de vert ; les paysans de Quimper en bleu ciel, le gilet brodé d'or ; il y a les rieuses jeunes filles de Pont-Aven et de Banalec, avec un teint rose et de grands yeux bleus moqueurs ; et plus nombreux encore les pèlerins de Douarnenez, de Pont-l'Abbé et de Locronan.

" Tout le clergé aussi des environs est accouru. C'est jour de grande fonction, car tout ce monde " va à confesse " pour communier le lendemain. Déjà la vieille statue fruste, grossière, toute noire, qui est là dans un enfoncement de la chapelle, a revêtu sa robe de satin bleu avec un entre-deux de magnifiques dentelles d'or. Une énorme couronne de roses rouges et blanches écrase sa tête. De chaque côté du piédestal, s'élève un énorme porte-cierges en bois tourné et sculpté, autour duquel rayonne le vieux bedeau très fier d'être si occupé. Les plus fervents passeront la nuit en prière aux pieds de sainte Anne ; les cierges par milliers illumineront la chapelle, leur clarté vacillante au souffle de la mer donnant d'étranges teintes à ces figures incultes courbées devant l'autel...

" On devine ce que sera le lendemain avec le surcroît des pèlerins ou des simples curieux de Quimper et de Brest ; les files de boutiques chargées de *souvenirs ;* les cloches qui sonnent, même la vieille un peu fêlée qu'on a trouvée, dit-on, sur la grève, il y a plus de cent ans ; tout le monde qui se range sur deux lignes ; la procession, précédée de vingt tambours battants ; les croix et les bannières ; les jeunes filles vêtues bleu et blanc, portant la statue de la Vierge ; les femmes en costume rouge étincelant d'or, portant la statue de sainte Anne ; les hommes soutenant la châsse pleine de saintes reliques ; M. le Maire, M. le Curé ; les lourdes syllabes celtiques du vieux cantique à sainte Anne ; la grand'messe, le sermon vibrant, la dernière bénédiction.

" Puis encore quand la fête est finie, les routes noires de monde — puis les ombres venant peu à peu s'étaler sur les dunes maintenant désertes car toute journée de soleil a son soir — et au lieu de ces voix humaines, joyeuses tout un jour, le soupir éternel des forêts et des flots, et au-dessus, la bonne vieille Sainte, heureuse d'avoir eu au moins un jour, son jour[4]. "

Pure poésie, tout autant que ce *Pardon* de M. Rousse :

Sur les dunes, parmi des tentes innombrables,
Autour d'une chapelle, au brûlant soleil d'août,
Tout un peuple, qui prie en silence, est debout ;
On n'entend que la mer se brisant sur les sables.

Douze tambours soudain battent un roulement ;
Du clocher de granit s'élance une volée ;
Et voilà qu'à travers la foule amoncelée
Des bannières, des croix s'avancent lentement.

Salut, vieux étendards ! Salut, dômes gothiques
Saints bretons, bénissez votre peuple à genoux ! etc.[5]

" En Bretagne, dit le P. Mermillod, plusieurs chapelles sont bâties sur le bord de la mer, et très peu de marins s'embarquent sans avoir fait visite à l'une ou à l'autre. Ils se portent de préférence vers Sainte-Anne-du-Houlin, près de Saint-Brieuc. Peut-être serait-il difficile de trouver dans ce pays si catholique dix églises qui n'aient pas un autel sous son vocable. "

En tout respect, la " préférence " varie selon la proximité des lieux, car il est naturel que, sauf Sainte-Anne d'Auray où, l'on s'en souvient, " tout Breton doit venir au moins une fois en sa vie, " la piété, souvent pressée autant que pressante, aille au plus proche. En général, c'est toujours assez proche en effet, car Madame saincte Anne est partout en Bretagne. Elle est à Ramagné en Ille-et Villaine, et elle y fait des miracles[6] ; elle emplit tout le diocèse de Quimper, avec ses églises ou chapelles de l'Ile-de-Batz, Comanna, Kernilis près de Lesneven ; de Lanveoc sur la rade de Brest, Guilvenec près de Penmarch, Daoulas, Botsorhel, Carhaix, Elliant, Erqué-Armel, Fouesnant, Ker-

nevès, Lampaul-Guilmiliau, Moëlan, Ploueis, Plougerneau, Saint-Frégeant[7]?

Pour le pays de Nantes, M. l'abbé Ollivier, auteur d'un remarquable ouvrage sur notre Sainte, nous fait connaître à son tour : " l'antique oratoire de Lessaint, à Guénouvry ; la chapelle de Casson et celle de Sainte-Anne de Campbon, devenue l'église paroissiale ; Sainte-Anne de Rohart, en Savenay ; Sainte-Anne du Goust, à Malville ; au village de Coursay, en Monnières, la chapelle bâtie, en 1644, en l'honneur des " saints Anne, Joseph, et Marie ; " à Montbert, la chapelle fondée par Pierre Bedeau, procureur du roi ; à Sainte-Pazanne, Sainte-Anne de la Préauté, où, le 3 août 1670, est fondée une messe, chaque dimanche, " et toutes les fêtes commandées par l'Eglise et spécialement le jour de la fête de sainte Anne, nonobstant la suppression qui en a été faite. " D'autres chapelles, élevées dans l'église ou accolées à ses murailles se voyaient, comme à Mouzillon, Saint-Philbert et Notre-Dame de Clisson. Entrons, continue le même auteur, dans la vieille cathédrale des Félix et des Gohard. Nous y trouvons une chapellenie, érigée en l'honneur de sainte Anne, dès le XII[e] siècle, et une autre instituée par l'évêque Henri, en 1305. Lors du choléra de 1832, une neuvaine de sainte Anne fut établie à Saint-Pierre. Les églises de Saint-Saturnin, Sainte-Croix, la Chartreuse, 1466, témoignaient de même de leur révérence pour l'aïeule du Christ, par une chapellenie, une confrérie et une chapelle[8]. "

Il appartenait au même auteur, curé de Sainte-Anne de Nantes, de nous raconter l'histoire de sa propre église, et nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire *in extenso* ces nobles pages. En résumé, " le 28 septembre 1792, un chasse-marée de Carnac — il se nommait la Sainte-Anne — jetait l'ancre en face de l'île Sainte-Anne, apportant à Nantes les choches dont la Révolution venait de dépouiller la chapelle de Nicolazic. N'était-ce pas comme un éveil donné à la piété nantaise ; une sollicitation d'offrir un refuge à l'aïeule du Christ, de nouveau exilée ?... En tout cas, le 22 novembre 1846, se trouvait dressé et bénit, sur le vaste plateau de la Hautière, le nouveau sanctuaire de la Sainte, cette flèche hardie qui domine au loin la cité ; cette gentille nef gothique ; ce majestueux autel de marbre qu'encadrent d'élégantes boiseries et ce bel orgue ; ces gracieuses verrières qui redisent l'histoire de sainte Anne; ces nombreux ex-voto qui racontent ses bienfaits. Les fidèles lui font, par milliers, une filiale garde d'honneur, dans cette confrérie, fondée par Mgr de Hercé, 1846, et érigée, 9 décembre 1879, en archiconfrérie, par Léon XIII. Les jours bénis de sa neuvaine deviennent, chaque année, pour la cité et ses 50,000 pèlerins, comme une fête nationale. A l'extrémité de la verdoyante avenue qui aboutit à l'église, s'élève, au sommet des cent vingt marches d'un monumental escalier, cette grandiose statue de bronze, d'une expression si maternelle, majestueuse et profonde : c'est sainte Anne et sa Fille bénissant le port de Nantes. Le 22 avril 1851, la cité pour ainsi dire tout entière, formant une incomparable cour d'honneur à toutes les autorités religieuses, civiles, militaires et académiques de la ville était accourue l'inaugurer et la saluer de ses chants[9]. "

Au moins cueillons une strophe de la pièce signée Elisa Morin :

Sur ce haut piédestal celle au loin qui rayonne,
Est du pays breton la puissante patronne !
Le ciel de ses pouvoirs charge son bras divin.
Sa fille est sur son cœur : ces deux célestes femmes
Semblent en s'enlaçant unir aussi leurs âmes
Pour veiller sur notre destin.[10]

Plus haut, l'abbé Ollivier avait écrit à propos de la chapelle de Vue au pays de Retz : " Cette chapelle, avec son vieux cimetière et son champ de foire, existe de temps immémorial. Le marché conclu le 30 août 1644 entre le recteur Mathieu Odye et les Favreau de la Bodinière, parle expressément d'une reconstruction. La chapelle était le centre d'un pèlerinage fréquenté; sainte Anne y opérait des miracles, ainsi qu'en témoignent des actes notariés que l'on peut voir encore. "

Et Rennes, l'ancienne capitale du duché de Bretagne, n'aurait-elle ici aucune contribution à nous fournir ? Oui plutôt, et la sienne est d'autant plus appréciable qu'elle nous reporte plus loin dans le passé. Au haut de la rue Saint-Malo, en effet, s'élève un vieux monument religieux qui remonte au xve siècle et qui sert aujourd'hui de magasin quelconque. C'était autrefois une chapelle de Sainte-Anne, dépendante d'un hôpital fondé en 1340 par plusieurs confréries de métiers de la ville. En face, se trouvent les ruines de l'antique église des Dominicains, " auprès de laquelle, dit un sympathique écrivain, nous ne sommes jamais passé sans éprouver un sentiment de tristesse en songeant aux jours de la splendeur passée[11]. " — Avant la Révolution française, une confrérie de notre Sainte se réunissait dans cette chapelle, et un rescrit de Grégoire XVI l'a rétablie en 1841 avec toutes les indulgences qui y étaient primitivement attachées[12].

Sans aller plus loin, pas même à l'aimable petite Sainte-Anne du Portzic, près de Brest, nous conclurons déjà que la bienheureuse Mère de la Vierge Marie est bien manifestement, authentiquement, la Patronne vénérée du pays d'Armor, comme la bénie Vierge elle-même en reste toujours la Reine très aimée. Elle l'est même au sens canonique du mot, car on sait que, sur la fin de 1912, à la demande du clergé et des évêques du pays, sa Sainteté Pie X a donné à leur chère Sainte ce titre maintenant officiel de " Patronne de la Bretagne[13]. "

Nous finirions là si une délicieuse petite histoire racontée par le R. P. Dugard, O. M. I., dans la *Bannière* de janvier 1912, ne nous hantait ici la mémoire. Elle est intitulée : *Je le dirai à votre maman,* et la voici :

" Chacun sait que la dévotion à la Bonne sainte Anne est grandement populaire chez les Bretons. De là une confiance voisine de la familiarité dans leurs rapports avec les autres saints du paradis, serait-ce la sainte Vierge, ou saint Jean-Baptiste. Voyez plutôt.

" On vient de transporter à Lourdes une pauvre Bretonne de sept ans, pa-

ralysée de toute la partie inférieure du corps. Doucement conduite dans sa voiturette par des mains délicates, elle suit les évolutions du pèlerinage ; partout elle prie avec une piété d'ange ; partout elle se sent enveloppée par la prière ardente de la foule, qui, nulle part, comme à Lourdes, n'a la vertu d'émouvoir la terre, et, si j'ose dire, de commander au ciel ; car là, mieux qu'en aucun endroit du monde, on sent la profondeur de ce mot de saint Augustin : " La prière, c'est la toute-puissance de l'homme et la faiblesse de Dieu. "

" La Vierge qui a guéri, presque ressuscité, un Gargam, qui ne croyait pas au miracle et détournait les yeux de la croix, va-t-elle s'incliner vers cette innocente ? Elle est si naïvement confiante, la chère petite infirme! Ses yeux sont figés sur la blanche vision de la Grotte ou sur Jésus-Hostie, qui passe en faisant le bien : prière des yeux, prières des lèvres aussi, et du cœur, et de l'être tout entier !...

" Or, d'autres furent guéris, mais la petite Bretonne fut ramenée à la gare sans amélioration. Là, elle supplie avec des larmes qu'on la conduise encore à la sainte Grotte. Les brancardiers consultent leur montre et leur cœur. Il reste un peu de temps. En route ! Voici de nouveau aux pieds de la Madone du Gave notre petite mendiante de miracle, plus obstinée que la Chananéenne. Elle prie, elle pleure....Hélas ! rien et rien. Cependant l'aiguille a marqué la dernière minute accordée avant le départ du dernier train. La mort dans l'âme, les infirmiers entraînent la chère dolente vers la station. Mais voici la scène la plus étrange ! Au moment de quitter la Vierge, notre fillette se retourne, et, lui montrant son petit poing nerveusement serré, elle lui crie : " Vous ne voulez pas me guérir ? Eh ! bien, je le dirai à votre Maman ! "

" Elle est aussitôt guérie, saute de sa voiture et marche. "

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS

(1) Mgr Baunard, *Le Général de Sonis*, in-8, 1891, p. 426.

(2) A part M. l'abbé Nicol qui consacre vingt-cinq ou trente pages de son livre à la description de la basilique, M. l'abbé LeGuen a écrit un long et curieux ouvrage sur le symbolisme de sa structure et de son ornementation. Il y explique l'orientation de l'église (p. 19), la croix (p. 28), les portes (p. 36), (p. 43), les autels p. 62), les degrés du sanctuaire (p. 71), les statues (p. 79), le plein cintre (p. 97), la sculpture d'ornement (p. 104), les arceaux de la voûte principale (p. 122), les piliers (p. 138), les compartiments des voûtes (p. 150), les couronnes (p. 175): un bon livre en vérité mais qui n'eût rien perdu à être plus simplement écrit. La prière du commencement est touchante : " O puissante patronne des Bretons, priez Notre-Seigneur de bénir ces pages destinées à exposer à vos enfants les principaux symboles qui enrichissent votre demeure et les vérités saintes dont ils provoquent le souvenir, afin que la contemplation des grandeurs de Dieu et des admirables desseins de sa miséricorde fasse jaillir de leurs cœurs

un cantique de louanges et d'actions de grâce. " L'abbé LeGuen, *Basilique de Sainte-Anne, Symbolisme*, Vannes, Galles, 1877, in-12, 184 pages.

(2) Jules Janin, *La Bretagne, Histoire, paysage, monuments*, in-8, Paris, s.d., p. 623. — (3) *Au Pays des Pardons*, p. 283. — (4) Anonyme, *En Bretagne*, libr. Mame.

(5) *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. XXVI, p. 381. — Voir aussi A. LeBraz, *Au pays des pardons*, ou l'édition américaine *The Land of Pardons*, New York, 1906, p. 282. A propos de ce sanctuaire et de sa grande fête annuelle, M. LeBraz nous décrit les préparatifs domestiques et jusqu'aux cérémonies de la toilette. Chaque famille conserve soigneusement son costume le plus beau dans un placard qui ne s'ouvre qu'une fois l'an, pour le " dimanche de sainte Anne. " Il appartient de droit ce jour-là à l'aînée des filles où à la bru, etc.

(6) Cf. M.-L. Badiche, *Histoire de la chapelle miraculeuse de Sainte-Anne de la Basserie*, in-18, Sainte-Anne, 1843. — (7) Belle étude de M. l'abbé J.-M. Abgrall sur les *Monuments du culte de sainte Anne au diocèse de Quimper*, 14 pages in-octavo (dont 9 ou 10 consacrées aux églises ou chapelles, et le reste aux images de la Sainte), dans *Revue de Bretagne*, t. XXVII, 1902, p. 161-174. — (8) Athanase Ollivier, *Sainte Anne*, in-8, 446 pages, Nantes, 1907, p. 355. — (9) Athanase Ollivier, *l. cit.*, p. 358. — Le même auteur raconte dans la *Semaine religieuse de Nantes*, 26 juillet 1913, la visite de Louis XIV au couvent franciscain de la Hautière, le 3 septembre 1661, " venant ainsi comme introniser le culte de sainte Anne sur la colline que devait un jour glorifier son temple. " — (10) Ollivier, *l. cit.*, p. 359. — Notre " poète national, " Louis Fréchette n'a pu taire l'émotion qu'il éprouva devant cette statue : " Le vieux loup de mer, le rude et naïf matelot qui revient des parages lointains après de longues années d'absence ; le marin qui part plein d'espoir et le regard tourné vers l'inconnu, tous se signent en passant devant la sainte patronne de la Bretagne. C'est comme la personnification visible de la Patrie qu'ils saluent. C'est l'adieu de départ, c'est la bienvenue au retour. " Dans *la Patrie* (journal) 1887. — (11-12) Gautier, *Dict. des confréries*, p. 139. — (13) Cf. la revue mensuelle *Rome*, février 1913.

BIBLIOGRAPHIE (à part les ouvrages indiqués ci-dessus) :

1625. Spondanus Apamiensis Ep. et Card., *Annales*, ad ann. 1625.

1635. Le Père Hugues de Saint-François, *Les Grandeurs de sainte Anne*, 1635, in-8.

1645. Jean Guillemot, *Delineatio observantiæ Carmelitanæ Redonensis*, Lutetiæ 1645, ch. 31.

1651. Mathias de Saint-Bernard, *Les triomphes de sainte Anne dans sa vie cachée*, in-4, Paris, 1651.

1659. Un Père de la Compagnie de Jésus (Kernatoux), *La gloire de sainte Anne*, 1659, 1682, 1822, 1847 (à Vannes, chez N. de LaMarzelle, in-32, 142 p.)

1665. Fornara, *in Anno memorabili Carmelitarum*, t. II, sub die 26 julii p. 233.—Daniel a Virgine Maria, *in suo Speculo Carmelitarum*, t. II, part. 4a, 26 jul., no 2139. Bollandistes, *Acta sanctorum*, t. VI jul.

1843. M. L. Badiche, *Histoire de la Chapelle miraculeuse de Sainte-Anne de la Basserie* (Ramagné, Ile et Vilaine) ; *Vie de sainte Anne*, 1843, Sainte-Anne, in-18, 208 pages.

1849. *Vie de sainte Anne, ignorée jusqu'à ce jour. Sainte-Anne d'Auray, ses miracles, souvenirs historiques et curiosités du pays.* Vannes, 1849, in 8.

1863. Alfred Lallemand, *Notice historique sur la très ancienne chapelle de Sainte-Anne et la statue miraculeuse qui en provenait, et sur la précieuse relique donnée par Louis XIII au pèlerinage de Sainte-Anne près d'Auray.* Vannes, 1863, 104 p. in-18. Extrait de l'*Annuaire de Morbihan*, tirage à part.

1869. L'Abbé Bernard, *Les gloires de Ste-Anne d'Auray. Son culte, son histoire, son couronnement*, in-18, Paris, 1869.

1872. O. Pradère, *La Bretagne poétique*, in-8, Paris, 1872, p. 356-66.

1873. Le P. Arthur Martin, *Le Pèlerinage de Ste-Anne d'Auray*, 8e édit., Vannes, 1873.—Nettement, *Quibéron*, in-18, Lecoffre. La première partie traite de Sainte-Anne d'Auray.

1874. L'abbé Nicol, *Le Druide du Bocenno*, tragédie, Vannes, 1874.

1876. Jules Delmas, *Souvenirs historiques de Sainte-Anne d'Auray et de ses environs*, in-18, 1876.

1877. L'abbé LeGuen, *Basilique de Sainte-Anne, Symbolisme*, in-12. Vannes, 1877. 185 pages.

1877. Max. Nicol, *Sainte Anne et la Bretagne*, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1877, t. II, p. 337-350.

Le même, *Sainte-Anne d'Auray, Histoire du pèlerinage*, gr. in-8, 1878 ; même ouvrage, 4e éd. 1887, in-8, 232 pages. A Sainte-Anne au magasin du *pèlerinage.*

1877. *Allocution de sa Grandeur Mgr Bécel, évêque de Vannes, à la consécration de la basilique de Sainte-Anne d'Auray.*

1881. Alfred Lallemand, avocat, ancien magistrat, etc. *Sainte Anne, son culte dans l'église catholique et dans la Bretagne Armorique.* Vannes, Galles, 1881, in-18, 326 pages (écrit en 1870).

Mgr de Ségur, *Les merveilles de Sainte-Anne d'Auray*, brochure, reimprimée dans les *Œuvres*, édition de 1893, t. XI, p. 219-324.

1885. Vicomte Hippolyte Le Gouvello, *Le pénitent breton, Pierre de Keriolet*, in-12, Paris, 1885.

1887. Mémoire présenté à la congrégation des Rites par le diocèse de Vannes pour demander le privilège d'une messe avec office spécial pour la fête de sainte Anne ... Publié par les *Annales de S. Anne de Beaupré*, février 1887 .

1888. Louis Fréchette,*Sainte-Anne d'Auray et ses environs*, dans *Le Canada-Français*, Québec, 1888, pp. 445-65.

Vers 1895. *Yves-Canada*, drame épique, par un professeur du petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. En 1632, au moment où l'on bâtissait à Auray la chapelle de Sainte-Anne, un jeune homme, le héros du drame, nommé Yves, et pour la pièce, Yves-Canada, y vient en pèlerinage avec sa famille, avant de s'embarquer à Saint-Malo pour la Nouvelle-France. Il y rencontre " le bon Nicolazic, " et reçoit de ce grand dévot à sainte Anne de pieuses recommandations, notamment celle de rester toujours fidèle à la patronne des Bretons. Le vaisseau qui porte Yves et les siens est assailli dans le fleuve Saint-Laurent par une tempête, mais un vœu à la Sainte les sauve du naufrage. A quelques jours de là, Sainte-Anne de Beaupré est fondée. La paroisse l'est en même temps. Yves s'y établit, et donne à sa patrie nouvelle des fils dignes d'elle et de lui.

Le drame se termine par un dialogue moitié chanté, moitié parlé, entre un Canadien et un pèlerin breton, qui se rencontrent, un jour de grande fête, près

de la basilique de Beaupré. Malgré quelque peu de formulisme et certains clichés tout faits, cet épilogue restera comme l'une des bonnes pages du répertoire poétique de sainte Anne.

Un passage, en particulier, demande à être cité, et nous voudrions aussi pouvoir en donner la musique :

Le Canadien

Ami, mets ta main dans la mienne :
Fils des mêmes aïeux,
Sur notre terre canadienne,
Les Bretons sont chez eux.

Le Breton

Ce que tu dis, mon cœur le pense,
Et je me réjouis
De retrouver Bretagne et France
Si loin de mon pays.

1898. P.-V. Charland, O. P., *Les trois légendes de Madame saincte Anne*, in-8, Québec, 1898, et *Madame saincte Anne et son culte au moyen âge*, 2 in-8, Paris, 1911, 1913.

1912. *Le mois littéraire et pittoresque*, mai 1912: *Le théâtre populaire breton à Sainte-Anne d'Auray*, article de Julien Dudi, p. 450-58. " Ce théâtre a voulu demeurer purement religieux et spécialement se consacrer à peindre l'histoire même des origines du pèlerinage. M. l'abbé Joseph LeBayon a écrit de belles pièces en vers français : le *Converti de Notre-Dame, Nicolazic*, mais dans le dialecte breton-vannetais, il est incomparable."

Autant qu'il nous souvient, ce joli quatrain est d'un poète breton :

Sainte Anne, souviens-toi de l'ardente prière
Que je viens déposer au pied de ton autel.
A ceux que j'aime, à moi, donne force et lumière,
Tes vertus ici-bas, et ta couronne au ciel.

Paris et la Région Parisienne

Nous avons vu ailleurs que, vers le milieu du XIIIe siècle, la fête de sainte Anne était célébrée à Notre-Dame de Paris. *Petrus de Columna*, disait le texte, *instituit duplum in festo beatæ Annæ*, et que faut-il entendre au juste par là ? Faisait-on déjà à cette époque les distinctions de rite simple, semi-double, double, etc. ? Quoi qu'il en soit, il s'agit bien d'une fête, et d'une fête plus ou moins solennelle, peut-être très solennelle, puisque trente-sept cierges devaient être allumés pendant les matines et les deux premières messes[1].

Si, pour le bénéfice d'un article plus complet, il nous est permis encore ici d'infliger au lecteur des répétitions, nous lui rappellerons que, à la même époque, et déjà dès longtemps, Notre-Dame de Paris avait en pleine façade une porte dite de Sainte-Anne ornée de sculptures historiées qui racontaient à leur manière la légende de cette Sainte ; que la même Notre-Dame possédait autour de 1270 une chapelle de Sainte-Anne, " où brûlait une lampe à perpé-

tuité ;" que la corporation des orfèvres, placée sous le patronage de saint Marcel et sainte Anne prétendait remonter au moins au treizième siècle ; que la confrérie de la Conception de la Sainte Vierge, érigée en l'église Saint-Paul en 1215, vouait un culte spécial à saint Joachim et à sa sainte épouse ; enfin, revenant sur un texte de Sauval déjà cité, nous le modifierons si c'est nécessaire, mais nous admettrons encore une fois l'existence dans Paris d'une chapelle Sainte-Anne, fondée par Anne de Russie, femme du roi Henri Ier, ce qui nous reporte à la première moitié du *onzième siècle.*

L'église des Augustins, bâtie en 1293 était-elle dès le principe sous le vocable de la Sainte, ainsi que nous l'avons lu quelque part ? Lebeuf écrit (I, 289) : " Les Grands Augustins, après plusieurs stations en divers lieux de Paris, se fixèrent sur la paroisse Saint-André vers l'an 1293. Leur église est sous le titre de Sainte-Anne." Oui, mais depuis quand ? Notons en passant que dans Saint-André même, démoli en 1800, une chapelle de la Sainte avait été fondée en 1518[2].

Sur l'ancienneté du culte à Paris, il peut surgir des objections. Une pièce de vers célèbre, écrite en 1270, et reproduite de nos jours comme curiosité littéraire par plusieurs auteurs[3] sous le titre de : *Les Rues de Paris*, ne mentionne aucune rue, aucune église ou chapelle de la capitale qui porte le nom de sainte Anne, et ce peut être un argument contre le texte de Sauval et contre nos prétentions à nous, quand même nos prétentions n'iraient pas au-delà du treizième siècle. Mais l'argument, ce semble, n'est pas terrible. L'auteur, un poète, ne s'était sans doute pas proposé d'écrire un " Guide du voyageur." Et même alors, voyez si le *Paris-Bœdeker* d'aujourd'hui vous indique, par exemple, Sainte-Anne de la Maison-Blanche. Même argument pour le plan de Paris publié vers 1552 où rien ne se trouve de ce qui nous intéresse[4].

Pour le XIVe siècle, c'est-à-dire d'abord pour l'année 1311, nous avons pris note d'une seconde confrérie dite *de la Conception*, ayant notre Sainte pour patronne, comme le prouve son méreau, et mieux encore son titre même ; pour 1342 ou plus tôt, d'une troisième confrérie avec chapelle à Saint-Eustache ; pour 1350 d'un congé à l'Université, au 26 juillet ; pour 1396, d'une quatrième confrérie, celle des menuisiers. Nous en avons longuement parlé plus haut et l'on se souvient que ces " messieurs " disaient très ancienne leur chapelle des Billettes, comme celle de Notre-Dame. A cette époque appartient peut-être également un autel de l'église Sainte-Croix, une des plus anciennes de la ville, puisque, d'après la *Revue Archéologique* (1846), elle daterait du VIIe siècle.

Nous manquons de détails sur une église qui se trouvait dans l'île Saint-Louis ou quartier de la Cité, probablement au XVe siècle. Après avoir énuméré les monuments qui ont disparu de cet endroit : Saint-Jean-le-Rond, vieil Hôtel de Juvénal des Ursins, église Saint-Landry, Saint-Aignan, Saint-Germain-le-Vieux, Sainte-Croix, Sainte-Geneviève-des-Ardents, Saint-Martial, Saint-Symphorien, Saint-Denis-la-Châtre, Saint-Denis-du-Pas, Saint-Pierre-aux-Liens, Saint-Barthélemy, etc., etc., M. Edouard Fournier nous donne en

passant une indication rapide mais précieuse : " L'église des *Barnabites,* construite en 1629, *sur l'emplacement de l'église de Sainte-Anne,* qui succédait elle-même à celle de *Saint-Eloi,* survit seule à tant d'autres qui l'environnaient. " A la rigueur, ce renseignement pourrait nous suffire, mais l'auteur nous fait le plaisir d'ajouter ce qui suit : " Sous Louis XVI, lorsqu'on reconstruisit la partie de la rue de la Barillerie où elle (l'église des Barnabites) se trouve, elle aurait dû être démolie ; on se contenta de la masquer d'une façade et de l'enfouir dans une cour étroite, où depuis 1790 elle devint un magasin de l'Etat. Les dernières démolitions qui menaçaient le reste de la rue de la Barillerie comme le *Prado,* et les Magasins de la *flotte anglaise* et des Forges de Vulgains (aujourd'hui disparus) n'ont fait que la démasquer. Sa façade, éclipsée soixante-dix ans, a reparu, et elle fait assez bonne figure, presque vis-à-vis du Palais de Justice, bâti par de Brosse, vers le même temps et dans le même style. L'alignement qui, par un hasard providentiel, a respecté toutes les églises qu'il semblait devoir faire jeter par terre : la tour *Saint-Jacques,* dont il a dégagé les abords, le *chevet de Saint-Leu,* qu'il n'a fait qu'effleurer, l'*Oratoire* qui n'a pas souffert davantage, etc., épargne également l'église des Barnabites. Puisqu'elle ne gêne en rien le passage du boulevard de Sébastopol à travers la cité, puisqu'elle est respectée parce qu'il y a de plus inexorable en ce temps-ci, la ligne droite, il y aurait vraiment mauvaise grâce à ne pas la conserver[5]. "

Puisse-t-elle en effet, rester debout toujours pour marquer toujours le site du sanctuaire que nous regrettons ! de la rue aussi qui portait le même nom, et par où, dit Jaillot, " sa Majesté passait toutes les fois qu'elle se rendait au Palais[6]. "

Félibien, d'après un vieux mémoire, nous offre un détail intéressant pour l'année 1497 : " Du jeudy XII Janvier, dit-il, la cour a vacqué pour ce que l'on faisait en cette ville de Paris processions générales pour l'indisposition du temps et des inondations d'eaues... Et ont été portées plusieurs châsses et reliques en grant nombre, mesmement les châsses de saint Marcel, saint Landry, saint Blanchart, saincte Anne et autres " (IV, 612). A propos, et soit dit par anticipation, une ordonnance du 19 janvier 1607 mentionne " la procession du jour madame saincte Anne, qui se faict tous les ans à Sainct-Victor et les Taydeons (*Te Deum*) qu'il plaict au Roy comander[7]. "

Au XV[e] siècle reviendrait encore la Confrérie de Notre-Dame des Champs, si un de ses diplômes exécuté à la fin du XVIII[e] siècle ne nous trompe pas : " Confrérie de sainte Anne, patronne des familles chrétiennes, érigée il y a plus de trois cents ans. "

Pour le seizième siècle, un *Pouillé du diocèse de Paris* nous indique sous l'année 1534, une chapellenie de saint Jacques et de sainte Anne dans l'église de Saint-Gilles (Ægidius), un autel à Saints-Michel-et-Denis, une chapelle dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève[2].

Pour le dix-septième et le dix-huitième siècle, Sauval, Dulaure, de Saint-Victor, Bordier et autres nous fournissent des données qui nous feraient conclure

à un complet envahissement de la ville par notre Sainte. Son nom ou son souvenir se retrouvent en effet partout.

On a coutume d'attribuer à la reine Anne d'Autriche cette expansion du culte de sa patronne, et c'est juste, mais il serait peut-être également juste d'associer à son nom celui du vénérable M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, et peut-être aussi celui du bienheureux Jean Eudes.

La pieuse épouse de Louis XIII porte " perpétuellement " sur elle, comme une de ses lettres en témoigne, la relique qui lui a été donnée par la ville d'Apt en 1623, et elle ne voudrait pour aucune considération se séparer de " ce présent d'inestimable valeur. " Pendant vingt-deux ans, elle prie et fait prier sainte Anne de lui accorder un héritier au trône de France. Tandis qu'à Apt on dit une messe et fait tous les jours une procession à cette intention, à Paris, on voit fréquemment l'auguste reine, accompagnée de son royal époux, faire le pèlerinage de la chapelle Sainte-Anne, à Notre-Dame, chapelle qu'elle voudra elle-même restaurer ou même reconstruire[9] à ses frais. En 1622, elle donne des reliques de la Sainte à la confrérie qui porte son nom dans l'église de Saint-Eustache[10]; elle envoie à Sainte-Anne d'Auray une ambassade qui devra honorer et invoquer pour elle sa sainte patronne (1629) ; elle donne à ce sanctuaire une autre relique beaucoup plus insigne qui fut, a-t-on dit, " toute une prédication pour les provinces à travers lesquelles on la transporta. "

Là même, elle fonde " la confrérie royale, " et l'on devine aisément sous quel nom. A Chartres, elle enrichit le chœur de la Cathédrale d'un pavillon magnifique où sera conservée et honorée la relique de sa sainte Patronne. En 1660, profitant d'un voyage de Louis XIV, son fils, en Provence, elle vient à Apt accompagnée de la grande Mademoiselle et d'une foule de courtisans. Le lendemain de son arrivée, se rendant à la cathédrale, elle vénère les reliques de la Sainte et fait don d'une somme très considérable, destinée à la chapelle qui se construisait alors en hors-d'œuvre sur la cathédrale, et qu'on appelle encore aujourd'hui indistinctement " chapelle de Sainte-Anne " ou " chapelle d'Anne d'Autriche. " Beaucoup plus tôt, en 1631, une rue est ouverte dans le quartier du Palais Royal pour réunir les faubourgs Saint-Honoré et Montmartre, et c'est elle sans doute qui la fait appeler " rue Sainte Anne ", rue qui existe encore, rue de la Bibliothèque nationale, et où vécurent Bossuet et Racine, c'est-à-dire au numéro 63 d'aujourd'hui.

Ecoutons Sauval : " Il y a deux rues à Paris, faites sous Louis XIII et Anne d'Autriche qui portent le nom de Sainte-Anne... ainsi appelées pour faire honneur à la reine et pour marquer le temps qu'elles furent commencées... Pour la même raison encore, au-dessus des deux entrées du Pont des Tuileries, a été écrit en lettres d'or et cubitales, *Le Pont Sainte-Anne*, et cela depuis que les Théatins ont commencé leur église qu'ils ont nommée *Sainte-Anne la Royale*. Outre ceci, une nouvelle porte de la ville, dressée au bout de la rue Montorgueil ou de la rue des Poissonniers, s'appelle encore la *Porte*

Sainte-Anne, et tout de même un nouveau faux-bourg nommé la Nouvelle-France, prend le nom de Faubourg *Sainte-Anne,* ce qui a été cause que la CHAPELLE ou l'église succursale, érigée là depuis peu, a pris aussi le nom de Sainte-Anne [11]. "

Nous reviendrons à ces sanctuaires tout à l'heure, et pour le moment, en " l'honneur de la reine " et de sa patronne, nous allons faire visite à l'abbaye royale du Val de Grâce. C'était autrefois un monastère de filles de la réforme de saint Benoît. Anne d'Autriche rebâtit avec magnificence l'église et le monastère, et en 1645, le jeune roi Louis XIV posa la première pierre du nouvel édifice, encore aujourd'hui une des beautés de la " ville aux merveilles. "

Dans l'enfilade de la croisée du dôme se trouve la chapelle Sainte-Anne, où, jusqu'à la fin de l'ancien régime, étaient déposés les cœurs des princes et princesses de la famille royale. La grande voûte de la nef, l'intérieur des arcs-doubleaux qui soutiennent le dôme sont enrichis de sculptures, d'ornements d'architecture, de médaillons, de bas-reliefs que la main des frères Anguier a su rendre dignes de la majesté du lieu. Enfin la fresque qui couvre le fond du dôme met le comble à la magnificence du monument. Ce morceau de peinture, l'un des plus grands de ce genre qui existe en Europe, représente la gloire des élus dans le ciel, et contient plus de deux cents figures de proportion colossale. Dans la partie la plus élevée de la composition, un ange tient ouvert le livre des sceaux, où sont écrits les noms des élus. De côté et d'autre, des saints distribués par groupes, patriarches, apôtres, martyrs, vierges, confesseurs, sont abîmés dans la comtemplation de la majesté divine. Dans la partie inférieure, la Reine Anne d'Autriche est représentée conduite par SAINTE ANNE et par saint Louis au pied du trône de l'Eternel, et lui offrant le plan du dôme qu'elle vient de construire. Vers le point le plus élevé de la voûte, la vue se perd dans les espaces infinis des cieux.

Cette apparition de sainte Anne dans cette vaste composition, le rôle que la piété d'Anne d'Autriche lui fait remplir et l'incomparable dignité de son attitude, la place qu'y occupe la pieuse reine elle-même, font à l'âme une vive impression, et l'on revit un moment dans le passé, au temps où la France, gouvernants aussi bien que le peuple, savaient encore s'agenouiller pour mieux croire, aimer et prier [12].

* * *

Sans vouloir faire de Louis XIII et encore moins de Louis XIV des apôtres de notre dévotion, on peut cependant rappeler que le premier, en 1621, reconstruisit l'église Sainte-Anne d'Arles et fournit de ses deniers quinze mille livres pour son entier achèvement. Il conservait avec vénération une relique de la Sainte qu'un gentilhomme avait apportée de Jérusalem en France en 1232, et s'il consent à s'en dessaisir, c'est que son épouse la lui demande pour le sanctuaire d'Auray où elle doit recevoir les hommages de tout un peuple.

Quant à Louis XIV, il est très jeune quand Mazarin fait venir de Rome les Théatins (1648), et leur donne plusieurs maisons sur le quai Malaquais avec, en plus, 100,000 écus pour bâtir une église, mais ce n'est pas lui, c'est " le roi, " dit expressément Félibien, qui " la baptisa du nom de Sainte-Anne la Royale[13]. "

D'ailleurs, voici une déclaration et ce que l'on pourrait appeler une " profession de foi, " et il la fait au moment de renouveler le vœu de Louis XIII ou la consécration de la France à la Sainte Vierge : " Et comme la Reine Regente, nostre très honorée dame et mère, qui a pour patronne Anne mère de Nostre Dame, a toujours eu pour elle des sentiments particuliers de vénération et qu'elle nous a donné aussi les mêmes impressions de devotion qui se sont accrus avec nostre aage, nous ne pouvons davantage différer de renouveler de semblables vœux à l'honneur de la très Sainte Vierge etc. [14]. "

Pour remplacer aujourd'hui " Sainte-Anne la royale, " et " son clocher pointu " et le " prêche " perpétuel qui en descendait sur les passants, nous avons tout près, la statue ou la grimace de Monsieur de Voltaire... et passons aussi...venons au Père Eudes et à Monsieur Olier.

Au Père Eudes nous avons mis un peut-être et de fait nous savons peu de chose de sa dévotion à notre Sainte, n'en possédant guère qu'un témoignage. C'est l'office très doux et très pieux qu'il composa pour la fête de la Sainte-Enfance de la bienheureuse Vierge. Les leçons en sont prises de saint Jean Damascène : *O par beatum Joachim et Anna*, texte si connu. Les hymnes sont de toute beauté, et qu'on en juge par ces quelques extraits :

A Vêpres

1. Ave Dei Cordis
Infans prædilecta :
Ave nostri Cordis
Lux, Amor et vita.
2. Infans Dei Patris
Nata benedicta :
Infans, regum Regis
Mater admiranda ;
3. Infans, Paracleti
Sacrosancta Sponsa :
Infans Dei trini
Imago perfecta.
4. Regina cœlorum,
Princeps Angelorum,
Amor Annæ matris
Cor Joachim patris.

Après l'Invitatoire

1. Quam terra, pontus, sydera
Colunt in orbe maximam
Hanc matris Annæ viscera
Nobis tulerunt parvulam.
2. Quam turmæ cœli suscipit
Terræ polique Principem,
Hanc Anna gaudens parturit
Matrem Dei mirabilem.
3. Gaude, beate Joachim,
Quam protulisti sæculo
Decore vincit cherubim,
Orbemque replet gaudio.
4. Regina cordis seraphim
Annæ cor et cor Joachim,
Semper tuos fac servulos,
Parvam sequi te parvulos[51]...

Avec Monsieur Olier, nous avons plus de certitude. Ainsi il vient vénérer à Chartres la relique insigne que possède la cathédrale et il reconnaît " avoir

reçu des grâces toutes particulières dues à l'invocation de la Mère de Marie [16]. " Plus tard, il fait le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, trajet fort long et pénible en ces temps-là, et voyez maintenant comment il recommande la dévotion à sainte Anne en même temps qu'à la nativité de la sainte Vierge : " Pour entrer dans cette dévotion, vous pourriez avoir chez vous un oratoire où vous mettriez un petit berceau dans lequel serait une figure de la très Sainte Vierge ayant d'un côté sainte Anne, de l'autre saint Joachim : le reste de sa couche serait environné d'anges, dans l'expression du respect, de la joie, de l'admiration ; et vous iriez tous les jours, pendant le temps de ce mystère, rendre vos devoirs à Marie enfant. Il me semble que c'est une bien douce visite que celle que l'on peut faire en esprit à sainte Anne et à saint Joachim, pour leur demander l'entrée de leur sainte demeure, et l'accès au berceau de leur sainte Enfant dont ils sont les gardiens et les anges visibles [17]. "

Ce que le saint prêtre écrivait, il le prêchera sans doute aux fidèles dans la vaste église qu'il leur fait construire et dont il dédiera une chapelle à la Mère de la sainte Enfant. En attendant, comme il prévoyait que l'érection de Saint-Sulpice durerait plusieurs années, il voulut établir un autre lieu de prière dans le faubourg. " L'abbé de Saint-Germain, écrit à ce propos M. Faillon, détermina la rue de Bourbon, pour y fixer la nouvelle succursale dans une maison où des séminaristes allaient faire le catéchisme aux enfants de ce quartier, et qui, transformée alors en chapelle, fut bénie solennellement le jour de la Purification 1648. Dès ce moment on commença à la désigner sous le nom de *Sainte-Anne*. M. Olier y envoya d'abord des ecclésiastiques pour y prêcher, confesser et faire le catéchisme ; ensuite il y en établit d'une manière fixe pour le service de ce quartier, et forma ainsi une seconde communauté [18]. "

Nous n'avons pas voulu changer le mot assez imprécis de M. Faillon : " on commença " mais qui ne comprendra que M. Olier dut " commencer " le premier, et que sans son exemple, nul sans doute n'eût osé le faire ?

Anne d'Autriche et le saint fondateur de Saint-Sulpice ont pu inspirer d'autres fondations sous le même titre, mais nos informations à leur sujet n'allant pas plus loin, nous citons simplement les notes qui nous restent sur le sujet en général.

Une première est prise de l'ouvrage publié en 1856 par H.-L. Bordier : " L'ancienne chapelle du collège du prieuré des Prémontrés, démolie en 1618 et remplacée aussitôt par une église dédiée à saint Jean Baptiste et à sainte Anne, forme encore aujourd'hui, par son abside, la maison appelée " la Rotonde. " C'est tout ce qui reste des bâtiments de l'ancien collège. " (p. 90).

D'après Jaillot, la " Porte Sainte-Anne " datait de 1645 (II, 4).

Sauval écrit (I, 125) : " L'hôpital Sainte-Anne, dit de la Santé, dépendant de l'Hotel-Dieu, fut bâti en 1651, pour y recevoir les malades en temps de contagion. Il est situé au bout du faubourg Saint-Marcel, sur le chemin de Gentilly, et à main gauche en sortant par la porte Saint-Jacques. " Du-

laure ajoute un détail : " Cet hôpital consiste en un grand bâtiment qui est bien situé. Comme il est uni à l'Hôtel-Dieu, on y envoie les convalescents de cet Hôtel pour s'y rétablir et prendre l'air. " (II, p. 43).

A l'année 1655 se rattache une fondation dont parlent tous les historiens de Paris, ce qui, à cause des variantes, embrouille un peu les choses. A les démêler on trouve équivalemment ce qui suit :

Jaillot constate d'abord (II, 4) que " le quartier de la rue Poissonnière s'étant peuplé, il fut érigé en faubourg en 1648. On lui donna pour lors, de même qu'à la rue, le nom de Sainte-Anne, à cause d'une chapelle qu'on y avait construite sous l'invocation de cette Sainte (1655) pour la commodité de quelques habitants trop éloignés de Montmartre. " Bordier la place entre les rues Bleue et Montholon (p. 90).

D'après J.-B. de Saint-Victor (III, 51), " Roland de Buce, confiseur, fit construire la chapelle et la maison du chapelain, puis céda le tout à l'abbaye de Montmartre, par contrat du 23 octobre 1656. " La rue Poissonnière s'appelait indifféremment au XVII[e] siècle " Chaussée de la Nouvelle-France " (Jaillot, II, p. 4), probablement en l'honneur de la récente colonie d'Amérique et sa chapelle, en 1716, servait de succursale à la cure de Saint-Laurent. Elle disparut quelques années plus tard.

Les Filles de l'Union chrétienne, établies rue de la Lune en 1661, par Demoiselle Anne de Croye, avaient pour patronne notre Sainte. J.-B. de Saint-Victor les fait subsister là jusqu'au commencement de la Révolution (III, 29).

Même patronage à la confrérie érigée en 1664 chez les Prémontrés réformés de la Croix-Rouge ; à celles de Saint-Jacques du Hautpas et des chanoines réguliers de la rue Hautefeuille. Leurs diplômes portent l'image de la Sainte, seule avec la Vierge, ou avec Jésus, Marie, Joseph et Joachim. La légende est *Confrérie de Sainte-Anne, mère de la sainte Vierge, patronne* et quelquefois *la royale patronne des familles chrétiennes.* "

Saint-Victor (II, 112), Sauval (I, 653), Dulaure, Sivry et Champagnac[19] nous renseignent quelque peu sur " la communauté de Sainte-Anne qui prospérait autrefois à côté de l'église Saint-Roch. Elle avait été fondées par Nicolas Fromont ou Frémont, grand audiencier de France, en faveur des filles pauvres de la paroisse de Saint-Roch, à l'effet de leur procurer, avec une instruction chrétienne, une industrie suffisante pour leur faire gagner honnêtement leur vie... L'établissement fut confirmé par le roi et l'archevêque au mois de mars 1686. Cette communauté, établie rue Neuve-Saint-Roch, était composée de quinze sœurs, qui, animées d'un zèle que la religion peut seule inspirer, enseignaient gratuitement aux filles pauvres de la paroisse la couture, la tapisserie, la dentelle, et tous les ouvrages qui conviennent à leur sexe. Cet établissement disparut aussi au commencement de la Révolution. "

Au XVII[e] siècle appartiennent encore trois rues à part les trois autres déjà mentionnées pour les quartiers de la cité, du Palais-Royal et de Saint-Denis (rue Poissonnière), c'est-à-dire celles de la Place Maubert, du Lux-

embourg et de Montmartre[20] ; de même la Maison dite " de l'Image-de-Sainte-Anne, " rue Mazarine (1663)[21] ; le couvent des Augustines situé au coin de la rue du Cheval-vert-des-Postes, faubourg Saint-Marcel (Sauval, I, 657) ; beaucoup d'autels ou de chapelles que nous indiquons en supplément ; grand nombre d'œuvres d'art dont l'étude ou la nomenclature est remise à plus tard, sauf celle-ci dont parle Sauval (I, 109) : " C'était avec grand sujet qu'on appelait la rue Saint-Denys la Grand'Rue, car sans difficulté, non seulement elle a été durant plusieurs siècles la seule grande rue du quartier que nous appelons la Ville, mais encore la seule qui conduisait à la cité, en quoi consistait la Ville : et même depuis, ça été comme une autre rue triomphale par où nos rois ont fait ordinairement leurs entrées magnifiques à leur avènement à la Couronne, après leur sacre, à leurs mariages... Dirai-je après cela que ceux qui aiment les beaux-arts, regardent avec plaisir deux basses-tailles de Me (Maître) Ponce, l'un des plus renommés sculpteurs du siècle passé, où il a représenté le combat de saint George contre le Dragon, et une SAINTE ANNE QUI MONTRE A LIRE A LA VIERGE, et que chacun y admire la fontaine S. Innocent ? "

Pour la région parisienne, l'abbé Chastelain, en 1672, trouve très belle, quoique petite, " l'église du titre de Sainte-Anne " que les Ursulines ont fait bâtir sur la paroisse d'Argenteuil, doyenné de Montmorency. Lebeuf, à qui nous devons ce renseignement en ajoute un autre. " Il y a des Vignes au voisinage d'Ecouen, en tirant sur le chemin de Villiers-le-Bel, et sur le même chemin se voit une jolie chapelle de Sainte-Anne. " (II, 17, 186).

* * *

Le XVIIIe siècle échappe davantage à nos recherches, mais il est permis de croire que ce qui existait au siècle précédent existe encore, au moins dans une large mesure. En 1725, Félibien nous répète à peu près tout ce que nous ont dit ses devanciers, et il ajoute peut-être un peu de nouveau, comme " les habitants du faubourg Sainte-Anne " (IV, 480), " les Bénédictines de la Congrégation de Sainte-Anne au bourg d'Issy " (V, 193) ; " les filles de Sainte-Anne au faubourg Saint-Marcel " (V, 211). En 1727, parut le *Commentaire* de Grancolas *sur le bréviaire romain*, et il est difficile d'oublier sa mauvaise humeur à propos de bien des choses, en particulier, à propos des livres de piété : " On remplit ces livres d'une multitude innombrable de dévotions mal arrangées ; on y voit des petits Offices de sainte Anne, de saint Joseph et autres Saints, des litanies pleines de faussetés, etc., etc. " C'est possible, peut-être même regrettable à certains points de vue, mais pour l'histoire de notre dévotion, le témoignage est précieux, et merci !

Les Théatins, de leur côté, restent fidèles à leurs traditions, et de même que, au XVIIe siècle, Claude de Lingendes est l'orateur de leur fête patronale, ils invitent pour la même circonstance en 1755, M. Ballet, " prédicateur de la Reine. " — Titre officiel.

Restons-en là. Il est peu probable que plus tard les pédantesques âneries des philosophes et même la Révolution aient rien changé à ce que Pascal appelait en son temps : " les opinions saines du peuple, " ce qui est de tous les temps.

Et même du nôtre. Le Paris qui a fait le Sacré-Cœur de Montmartre et fera demain Sainte-Jeanne-d'Arc, a fait aussi Sainte-Anne de la Maison-Blanche, " Sainte-Anne de Paris, " ainsi qu'on l'appelle, et nous y viendrons tout à l'heure. Combien d'églises comme Notre-Dame, Saint-Sulpice, Montmartre, Notre-Dame-des-Victoires, ont leurs chapelles de Sainte-Anne, leurs tableaux, leurs statues de sainte Anne, leurs prières publiques ou neuvaines à sainte Anne ? N'est-ce pas surtout pour Paris, où il résidait, que l'abbé de Bessonies a écrit son beau *Manuel des serviteurs de Sainte Anne*, sûr en effet que dans la ville restée malgré tout la plus religieuse de la France, il s'en trouvait un grand nombre ?

Mais il n'y a pas lieu d'insister et venons plutôt à deux ou trois monuments qui nous invitent avant notre excursion en Province.

Le premier, c'est le *Refuge Sainte-Anne*, à Châtillon. Après Louis Veuillot qui lui avait consacré un article dans l'*Univers*, le marquis Costa de Beauregard et un rédacteur du *Correspondant* viennent d'en dire les plus aimables choses. — (Ceci était écrit en 1895 : *Grande ævi spatium*). — Quelle histoire sous leur plume que celle de Mademoiselle Chupin et de sa pieuse fondation ! C'est touchant et merveilleux comme une chronique des anciens âges. Nous allons la résumer :

Au-delà de Vanves, à Châtillon, dans une petite maison, jadis, dit-on, maison de plaisir, habite une vieille religieuse de quatre-vingt-deux ans qui achève de mourir. Elle ne se lève plus; sa mémoire et sa parole la trahissent ; son âme semble se recueillir avant de la quitter. On l'appelle Sœur Vincent-Ferrier ; autrefois, il y a bien longtemps, quand elle était inspectrice à Saint-Lazare, on l'appelait Mademoiselle Chupin.

Mademoiselle Chupin est une des figures les plus extraordinaires que l'on ait rencontrées dans la charité. Chiffonnière sublime, elle a passé sa vie à fouiller les ordures de Paris, y cherchant des âmes, et, dans ces âmes qu'elle dégageait, une dernière parcelle d'or.

Quand Mademoiselle Chupin, venue de Bretagne à Paris sans but déterminé, était entrée comme inspectrice à Saint-Lazare à vingt-deux ans, personne ne s'était occupé jusque là du moral des tristes pensionnaires, filles échouées dans cette vase où elles s'enlisaient chaque jour davantage. La jeune inspectrice en fut saisie, et sans théorie ni système, uniquement mue de pitié pour les dégradations avec lesquelles elle était en contact, emportée par un irrésistible besoin de sacrifice, elle se voua à la rédemption de ces perversités et de ces déchéances.

Ce fut l'origine du Refuge Sainte-Anne. Après une station au boulevard Montparnasse, dans une raffinerie abandonnée, qui servait aussi de repaire aux faux monnayeurs, et une seconde étape à Clichy, d'où la chassèrent les

horreurs de la Commune, Mademoiselle Chupin, se fiant à la Providence, alla s'installer à Châtillon, où depuis vingt ans son œuvre continue de faire le bien sous le regard de la sainte Patronne qu'elle lui a donnée [22].

La bonne Sainte ouvre son cœur à toutes les misères, même à la plus grande de toutes, celle de l'esprit. Celui-là n'était pas flatteur, mais peut-être assez près de la vérité qui disait que " Paris, centre des lumières, objectif de tous les ambitieux, est élevé de plein droit au rang de capitale de l'aliénation mentale. " En un temps où l'administration parisienne — nous parlons de 1867 — accepte encore pour les fondations de bienfaisance des noms religieux, à quel saint sera confié l'asile de 600 lits que MM. Haussmann et Girard de Cailleux veulent ouvrir sur la gauche de la gare de Sceaux ? La réponse est toute trouvée.

Nous avons nommé Sainte-Anne de la Maison-Blanche, Sainte-Anne de Paris, et à son sujet, M. le curé de Miramont écrivait en 1892 :

" J'ai formé le projet, approuvé par son Eminence le Cardinal Richard, archevêque de Paris, d'élever sur ma vaste et populeuse paroisse une église dédiée à sainte Anne, mère de la très sainte Vierge, patronne des mères chrétiennes et de la Bretagne.

" Cette église remplacera l'humble chapelle de trois cent cinquante places, absolument insuffisante pour une population qui dépasse déjà 40,000 âmes, et qui s'accroît tous les jours.

" Ce sera, à Paris, la première église paroissiale élevée en l'honneur de l'illustre aïeule du Sauveur Jésus, si connue et honorée dans le midi de la France, en Bretagne, en Belgique, en Espagne et au Canada, etc., etc. "

Comment, par quelle merveilleuse assistance de la Sainte, cette église fut construite, *La Semaine religieuse de Paris* (20 août 1910) va nous le dire : " Il y a une cinquantaine d'années, tout le quartier du treizième arrondissement n'était qu'un modeste village fort marécageux, dépendant de la commune de Gentilly. Peu à peu, on commença à bâtir sur la Butte aux Cailles et à la Glacière. La localité prenant de l'importance, M. le Curé de Gentilly la dota d'une chapelle de secours dédiée à saint Marcel. Il existait, non loin des remparts, une auberge champêtre où les Parisiens aimaient à venir festoyer en famille les dimanches d'été : c'était la Maison Blanche. Le quartier qui se formait emprunta son nom à cette auberge : Saint-Marcel de la Maison-Blanche.

" Mais la population augmentait considérablement de jour en jour, au point qu'en 1887 elle était évaluée à 40,000 habitants environ. La petite chapelle était devenue très insuffisante. C'est alors que M. l'abbé Miramont fut nommé curé de la Maison-Blanche. Sa première pensée fut de construire une église et il chercha sous quel vocable il l'érigerait.

" Tout à fait providentiellement, il apprend que jadis, la pieuse épouse de saint Louis, Marguerite de Provence, avait fait bâtir à la Glacière une cha-

pelle dédiée à sainte Anne et qu'elle avait fondé, non loin de là, un hospice portant également le nom de Sainte-Anne. Tous ces faits lui semblèrent une indication du ciel. Un voyage qu'il fit en Bretagne, à Sainte-Anne d'Auray, acheva de le fixer dans son choix. Il résolut donc de consacrer sa paroisse et sa future église à la glorieuse aïeule de Jésus, en la conjurant de lui venir en aide. Sa prière fut exaucée : il reçut presque aussitôt d'une pieuse famille de Saint-Roch la somme de 100,000 francs. Ayant alors acquis le terrain nécessaire près des rues actuelles de Tolbiac et de Bobillot, il se mit en mesure de construire. Que d'obstacles imprévus ! Cette vallée primitive de la Bièvre n'offrait pas la consistance suffisante pour asseoir un grand édifice. Il fallut creuser 71 puits d'une profondeur de 22 mètres et les remplir de 2000 mètres cubes de béton, entreprise gigantesque entraînant des dépenses extraordinaires. Mais sainte Anne veillait du haut du ciel sur cette œuvre qui était sienne: les aumônes affluèrent, les difficultés qui paraissaient insurmontables furent vaincues et les murs du sanctuaire s'élevèrent rapidement vers les cieux. Le 25 avril 1896, Son Em. le Cardinal Richard consacrait et livrait au culte une longue et vaste église à cinq nefs.

" Mais M. l'abbé Miramont s'est également ingénié à étendre le culte de sainte Anne Il établit dès 1893 une archiconfrérie et suscita des pèlerinages de tous les points de Paris et de la banlieue. C'est ainsi que l'église Sainte-Anne de la Maison-Blanche est devenue un lieu de culte très fréquenté pendant le mois de juillet. "

NOTES.

(1) Cf. *Moyen-âge,* I, 49, et au tome II, p. 564, il s'est peut-être glissé une erreur au sujet d'une fête semblable qui aurait existé à Sainte-Geneviève dès le XII[e] siècle, vers la fin, il est vrai. La Bibliothèque nationale donne cette date pour une *Legenda in solemnitate beatæ Annæ,* mais d'après Dreves, que nous citons d'ailleurs en note, p. 630 du même ouvrage, cette *legenda* serait une addition du XIII[e] siècle. Où est la vérité ? — (2) Berty-Tisserand, *Histoire gén. de Paris.*, Région occid. de l'Université, Paris, 1887, in-4, p. 173.

(3) En particulier par M. Bordier, *Les églises et monastères de Paris,* Paris, 1856, in-18. — (4) Cf. *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris,* 1875, p. 60 : Noms des rues, places, églises, couvents, collèges, hôtels inscrits sur le plan de Paris, etc. — (5) E. Fournier, *Promenade historique dans Paris,* in-18, 1894, pp. 325-6. Cet ouvrage est " extrait, dit l'auteur, d'un in-folio publié, il y a trente ans, par Charpentier de Nantes sous le titre *Splendeurs de Paris.*"—(6) Jaillot (le Sieur), *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris,* 5 in-8, Paris, 1772, t. I, p. 4. — (7) *Hist. générale de Paris,* Registres du Bureau de la Ville, t. XIV, p. 138.

(8) *Cartulaire de N.-D. de Paris,* 4 in-4, dans la *Coll. des Docum. ined. s. l'Hist. de France,* Paris, Impr. royale, t. IV, p. 447. — (9—10) *Semaine relig. de Paris,* 25 juillet 1896. — (11) Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de Paris,*

3 in-fol., Paris, 1724, t. I, p. 109. — (12) Cette grande composition est de Pierre Mignard ; c'est sa meilleure et l'on sait que Molière l'a célébrée dans un poème digne de lui-même, et du peintre, et de son chef-d'œuvre. — (13) Note de M. Fournier, l. cit., p. 343 : " Au coin de la rue des *Saints-Pères*, ou plutôt de Saint-Père, car la chapelle d'où ce nom lui vient ne s'appelait pas autrement, voici les hôtels de Tessé, de la Briffe, de Choiseul et de Bauffremont. Les *Théatins*, dont ce quai porta longtemps le nom, ont eu de 1648 à 1790 leur couvent entre ce dernier hôtel et celui de Villette. Leur église au clocher pointu, que vous pouvez voir sur toutes les anciennes gravures représentant ce quartier, fut disposée en salle de spectacle pendant la Révolution, et devint le *café des muses* en 1815. La maison où sont installés les bureaux du *Moniteur* et de la *Revue européenne* occupe une partie de son emplacement. "

(14) *Analecta Juris Pontif.*, t. XIV, 1875, p. 23. — (15) *Œuvres complètes* du B. Jean Eudes, Vannes, 1910, t. XI, p. 456. — (16) Mgr Pie, *Œuvres*, t. IV, p. 84. — (17) *Vie intérieure de la très sainte Vierge*, ouvrage recueilli des écrits de M. Olier, 2 in-8, Rome, 1866, t. I, p. 123.— (18) Faillon, *Vie de M. Olier*, 3 in-8, Paris, 1873, t. II, p. 366. — (19) *Dict. des pèlerinages* dans Migne *Encycl. théol.*, t. XLV, p. 32. — (20) Anonyme, *Sainte-Anne de Paris*. — (21) Berty-Tisserand, *Topographie hist. du vieux Paris*, 5 in-4, t. III, p. 215. — (22) Cf. *Le Correspondant*, 25 juillet 1895, p. 354 sq.

Bibliographie.

Gilles Corrozet, libraire, *La fleur des Antiquités, Singularités et Excellences de la ville et cité de Paris*, in-8, 1532 ; réimprimé en 1581, 1586, 1588 par Nicolas Bonfons. —Duchesne, *Antiq. et recherches des villes de France*, 1609-14 (non de lui). — Dom Jacques du Breul, O. S. P., *Théâtre des antiquités de Paris*, in-4, 1612, suppl. 1614 ; autre éd. 1639. — Egasse du Boulay, *Hist. de l'Univ. de Paris*, 6 in-fol., 1665-1673. — M. L. R., *Les curiositez de Paris, de Versailles, de Marly*, etc., in-8, Paris, 1716 (réimpr. 1883), p. 89. — Félibien, *Hist. de la Ville de Paris*, 5 in-fol. 1725. — Lebœuf (l'abbé), *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 15 in-12. Paris 1754 ; autre édit. 1883. — Dulaure, *Nouvelle description des curiosités de Paris*, 2 in-18, Paris, 1791, 3e éd., t. II, p. 43. — J.-B. de Saint-Victor, *Tableau hist. et pittoresque de Paris*, 1822, 4 vol. et atlas.

Toute la France.

La fête. — Tour de France, Vieux souvenirs : églises et chapelles, reliques, confréries. — Ecrivains. — De nos jours (pèlerinages). Usages populaires. — Vue d'ensemble.

Un catalogue complet des communes, villages, hameaux, églises paroissiales ou autres, chapelles, monastères, couvents de France qui portent le nom de Sainte-Anne serait intéressant à parcourir ; plus intéressant encore, si non content du présent, il ressuscitait tout le passé, car on imagine bien que le temps, l'indifférence ou la malice des hommes a maintes fois en maints en-

droits effacé ce doux nom. A distance, avec des moyens extrêmement limités, nous avons commencé ce travail, et Dieu veuille qu'un autre, mieux placé et outillé que nous, le reprenne et l'achève !

Une cinquantaine de localités diverses portant le nom de la Sainte, cela suppose d'abord autant de sanctuaires, grands ou petits, qui lui sont dédiés, et combien d'autres nous indiquons à part ceux-là, soit anciens, soit modernes, soit dans les villes, soit dans les campagnes ! Sans reprendre par le menu un travail qu'on trouvera plus loin (supplément), soulignons du moins les monuments anciens, et parmi les faits, ceux qui méritent davantage l'attention.

Le fait le plus important, à notre avis, c'est bien la fête de la Sainte, son culte liturgique. Or, moyennant les hymnes, séquences, offices rimés que l'on peut trouver encore en très grand nombre de nos jours dans les anciens bréviaires, missels, livres d'heures, livres d'offices quelconques, nous pouvons fournir la preuve que la fête de sainte Anne était célébrée dès le XIIIe siècle, à Notre-Dame et à Saint-Victor de Paris, à Chartres, Saint-Chéron-les-Chartres, Avignon, Apt, Toulon, Marseille, Senez, Sens (ou Senones — *breviarium Senonense*), Jouarre-en-Brie, Soissons, Saint-Lô, Douai, Reims, Nevers, Sainte-Barbe-en-Auge, diocèse de Lizieux. A plus forte raison l'était-elle en un plus grand nombre d'églises ou de monastères au XIVe, et qu'il suffise de nommer, au nord : Lille, Cambrai, Rouen, Caën, Bayeux, Coûtances, Alençon ; au centre : Angers, Fontevrault, Tours, Bourges, Limoges, Sainetes ; en Alsace-Lorraine, Haguenau ; au midi : Arles et Carcassonne, toutes les églises nommées plus haut se joignant évidemment à celles-ci. Il va de soi que, au XVe siècle, la même fête est à peu près générale en France.

Encore une fois, qui devrait être la dernière, nous évoquons le souvenir du monastère fondé vers 675 à Fleury en Vexin, au diocèse de Rouen, par Pepin, maire du Palais, et des neuf ou dix églises que possédait au XIIIe siècle le diocèse de Chartres. L'église métropolitaine elle-même racontait la légende de la Sainte, dès le XIIe siècle, dans les chapiteaux historiés de sa façade occidentale, et plus tard, elle lui faisait une place de premier choix dans le vitrail qu'on a si bien nommé la Rose de France. Elle possédait d'ailleurs depuis 1205 un de ses ossements que lui avait apporté le comte de Blois, revenant de la Croisade, et comme l'écrit M. Emile Mâle, " le porche nord de la cathédrale paraît commémorer par une de ses statues la récente acquisition de cette précieuse relique. On voit, en effet, adossée au trumeau du portail central, non pas la Vierge portant l'enfant, comme le voudrait l'usage, mais sainte Anne portant la Vierge. Cette singularité se reproduit à l'intérieur, où un des vitraux de la claire-voie placée sous la rose du nord nous montre aussi sainte Anne tenant la Vierge enfant dans ses bras. Il est visible qu'on a voulu honorer d'une façon toute particulière la mère de Marie et que la présence de son " chef " dans l'église peut seule expliquer la place insolite qu'elle occupe[1]. "

Beaucoup d'autres églises de France — nous l'avons vu ailleurs — honoraient déjà ou devaient honorer dans la suite des reliques de la Sainte, et men-

tionnons entre autres : L'Ile-Barbe qui croyait tenir la sienne de Charlemagne ; Paris, Valenciennes, Saint-Omer, Bourges, Rouen, Limoges, Saint-Priest, Narbonne, Villeneuve d'Avignon, Carcassonne, Thérouanne, l'abbaye d'Ourcamp, diocèse de Noyon, Marin, paroisse du Chablais etc., etc. Carcassonne, depuis des siècles, garde l'une des mains, et sa générosité en a extrait de précieuses parcelles pour Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Joseph de Limoux, et deux fois pour le sanctuaire de Beaupré (Canada)[2]. D'anciennes chroniques rapportent que "le 11 mai 1578, la reine Catherine de Médicis, ayant manifesté le désir de vénérer la main de sainte Anne, la châsse lui fut portée sous un dais par Pierre de Saint--Martin, chanoine, accompagné des consuls de la cité[3]."

A propos, et s'il importe de le redire encore, quand les documents parlent de *caput, brachium, pes, manus sanctæ Annæ*, il ne s'agit que de parties plus ou moins considérables, et Colin de Plancy, pour un, montre autant d'ignorance que peu d'esprit quand il prétend vouer au ridicule les cinq ou six bras et les sept ou huit têtes de notre Sainte. Il est vrai que c'était avant sa conversion et qu'il dut regretter plus tard ces insanités de jeunesse[4].

Quoi qu'il en soit, ces restes sacrés, si minimes fussent-ils, étaient traités avec grande révérence et dévotion. Un cartulaire de l'église de Thérouanne portant la date de 1276 décrit "un vase de cristal recouvert d'argent ciselé où sont renfermées des reliques de sainte Anne et d'autres saints[5]."

A la collégiale Saint-Amé de Douai, le "pied de sainte Anne" était un objet de grande vénération autant qu'une belle pièce d'orfèvrerie, et les amateurs de vieux textes ont ici de quoi se régaler. Dans les comptes de l'année 1314, on lit, entre autres choses : "*Item pro reparatione pedis beate Anne* XIII l.[6]" — Un reliquaire qui a besoin d'être *réparé* doit compter déjà quelques années d'existence, et nous sommes en 1314. De même dans les comptes de la Fabrique pour les années 1344-45 : "Pour le portière du piet sainte Anne, repoindre, XXXVIII s." ; pour les années 1353-54 : "IIII escus à Sandrart de Valenciennes, orfèvre, pour souder I pumiel de le crois moyene et dorer, et pou le piet de le casse me dame sainte Anne dorer et rassir, et le couvercle dou kief meseigneur saint Amé refaire et rassir un glan d'or, et pour le potente du cantre refaire[7]." — Pour 1378-79 : "A Jehan Lepot pour son salaire de trauer l'entablement du piet sainte Anne, et pour river III clous d'argent parmi les mains des deux angeles et pour rebruntir tout le dit jouel." — Enfin dans les divers inventaires, on trouve pour 1382: "Le piet sainte Anne ou y fault III ewillete d'argent pour fermer les ailes des angeles ;" pour 1454 : "Le piet sainte Anne soustenu de deux angeles dorez ;" pour 1484 : "Le dextre piet madame sainte Anne bien richement aorné d'un cristal et soustenuz de deux angeles, pareillement au dessoubz de la basse soustenuz de quatre lyoncheaux d'argent; sur laquelle basse y a ung ymage d'argent de sainte Anne;" en 1629 : *Pes sanctæ Annæ cristallo magno inclusus cum duobus angelis argenteis et imagine sanctæ Annæ subtus.* En résumé donc, avant 1314, il existait à la collégiale de Douai un reliquaire de sainte Anne, ouvrage de cristal porté par

deux anges, reposant sur une base soutenue par quatre lions et portant l'image en argent de notre Sainte[8]. D'ailleurs, cette même église, on s'en souvient, célébrait en grande pompe et déjà depuis bon nombre d'années (1291) la fête de la Sainte.

Un autre reliquaire est mentionné dans l'Inventaire de la chapelle Notre-Dame des miracles à Saint-Omer, pour l'année 1347 : c'est un vase de cristal porté sur un pied d'argent entouré d'un *tabernacle*[9].

L'inventaire du Trésor de la Sainte-Chapelle de Bourges, porte, au 10 mai 1405 : " Une Croix séant sur un cristal rond auquel il y a des reliques de sainte Anne[10]. "

Un document analogue sur les reliquaires, livres et ornements de la Sainte-Chapelle de Paris pour 1573, porte à son tour : " Ung gross couppe couverte, faicte par personnages de bosse... dedans laquelle couppe y a des costes de madame saincte Anne. La dicte couppe d'argent doré et toute vermeillée, dorée dedans et dehors.[11] "

Nous verrons encore mieux plus tard comment les orfèvres ont su honorer leur Patronne, et lui fabriquer, par exemple, de " grands tabernacles d'argent doré, " pesant jusqu'à " soixante-trois marcs ; " de grandes *ymages* d'argent doré, " des " statues d'yvire (ivoire) " en des " tabernacles d'argent à portelètes, avec des pièces émaillées de la vie de Nostre Dame ; " d'autres *ymages* " toutes pareilles, pesant quatorze marcs, cinq onces, dix estellins.[12] "

Plusieurs autres confréries — nous l'avons vu également — étaient sous le même patronage : menuisiers de Clermont (1382) ; menuisiers de Paris (1399), d'Aire en Artois, Lille, Angers, Malaucène, Carpentras ; tisserands d'Aix ; tonneliers du Mans ; tailleurs de Valenciennes, et combien d'autres ? — sujet déjà traité plus haut.

* * *

Continuons notre tour de France et pardon d'avance pour quelques répétitions de plus ici ou là.

Dans le diocèse de Nancy, près d'Albestroff, chef-lieu du canton de la Meurthe, arrondissement de Château-Salins, on remarque une belle chapelle romane assez récente mais construite sur l'emplacement d'une autre beaucoup plus ancienne, puisque suivant la tradition du pays, elle datait du XIIe siècle. La même tradition portait que la Sainte elle-même en avait déterminé le site. Ce lieu de pèlerinage est devenu plus important encore depuis qu'il s'est enrichi d'une relique insigne provenant d'Apt en Provence.

Dans les archives du chapitre de Notre-Dame de Reims, il est fait mention de deux chapelles Sainte-Anne, l'une fondée en 1230, l'autre en 1246, et M. Varin, apparemment bien informé, en signale une troisième en l'abbaye d'Avenay, une quatrième à Mutry, annexe de Tauxières.

A Carcassonne, en 1308, les Dominicains, et 50 ans plus tard, en Avignon, les Franciscains dédiaient à la Sainte des chapelles de leurs églises.

Intéressante pour sa date, 1363, est la chapelle de Colmar, Haut-Rhin, et cette autre non moins antique dite " de la Forêt du Perche, " ainsi présentée par un historien du pays, M. Gouverneur : " Dans le voisinage du domaine de Rotrou et de la commune de Gardais, un plateau élevé regardant l'est, interrompt brusquement le versant de la forêt dont le pied vient se perdre dans les terrains marécageux, d'où sortent les étangs de Sainte-Anne et de Tyron. Sur ce plateau au terrain nu et stérile, une chapelle, surmontée d'un clocheton, et portant le nom de Sainte-Anne-des-Bois avait été édifiée dès le quatorzième siècle. Détruite en 1810, elle fut remplacée par une modeste construction nouvelle, mais ses fondations subsistèrent et en 1856, le propriétaire de la ferme du Val, trouva encastrée dans un grès qui formait seuil la médaille commémorative de la fondation [13]. "

Quand on traverse la partie de la riche et fertile vallée de l'Aisne, sise entre Compiègne et Noyon, on remarque, sur une colline boisée, une tour aux proportions gigantesques. C'est la tour de Notre-Dame de Chiry, église qui possède une partie considérable du chef de sainte Anne, don de Mathieu de Roye, au quatorzième siècle [14].

En 1560, la ville d'Angers, non contente de la confrérie qu'elle s'est donnée au siècle précédent, choisit la Sainte pour sa seconde patronne [15].

L'église Sainte-Anne d'Arles, reconstruite en 1621 par Louis XIII et qui sert aujourd'hui de musée lapidaire, appartenait probablement à la même époque. C'est un monument gothique mauresque, se composant d'une nef terminée par un chevet dont elle est séparée par deux marches et une grille.

D'après un mémoire de 1607, " le chapitre accorde à Monseigneur d'Arles 150 escus pour l'euvre de saincte Anne et promet les donner en trois payes ; " d'après un autre du 2 septembre 1616, " sur les propositions faites par M. le sacristain touschant l'affaire de Ste Anne, le chapitre a resolu que la chasse Ste Anne, reliquaires, calices, cloches et autres meubles seraient portés dans nostre église [16]. "

Lyon, la ville de Marie qui fut des premières à saluer le dogme de l'Immaculée-Conception, se trouvait attirée, par la même vénération, vers la mère de la sainte Vierge. Aussi voit-on ce culte séculaire se poursuivre encore de nos jours à Notre-Dame de Fourvière, à la cathédrale, à Saint-Bonaventure, à Sainte-Anne du Sacré-Cœur, église nouvelle, qui fut honorée d'une confrérie par Pie IX, en 1864.

Rouen, avec sa fête de la *Translation des reliques* de la Sainte le 30 janvier, continue la tradition de ses " trois siècles palinodiques " et de son culte marial encore plus ardent et expansif qu'à Lyon. Plus ancien aussi, au moins dans sa manifestation extérieure, puisque dès le XIe siècle (1072), Rouen célébrait la fête de l'Immaculée-Conception, si bien appelée autrefois " la Fête aux Normands. " Les palinods sont de facture intolérable aujourd'hui,

mais ils nous intéressent en ce qu'ils célèbrent à l'envi la Mère de la Vierge immaculée. Ainsi :

Prince du Puy, Anne est la roche eslue,
Le beau Pegaze est le tres Saint-Esprit,
Qui mist au jour la mere de Jesus-Christ (*sic*)
Source sacrée en pureté conçue...

Ainsi encore :

Prince orgueilleux du monde, abrégé d'imposture,
En vain ta vanité promet à ton espoir
Cette âme qu'en ses flancs Anne va concevoir :
Le ciel condamne ici ton audace impuissante.

Tu peux voir ses beautés, tu la peux désirer ;
Mais sache, quand un Dieu se choisit une amante,
Qu'un démon n'a pas droit d'y pouvoir aspirer [17].

Non loin de Rouen, au hameau de La Fontaine, près Saint-Pierre de Varengeville, une chapelle avait été établie dans un ancien château-fort dont il reste encore des murailles en pierre très épaisses et l'encorbellement d'une tourelle.

Encore en Normandie, au village de Briais, une autre chapelle était reputée par les antiquaires un des monuments religieux les plus anciens du pays. Elle avait autrefois son chapelain, ses fondations et son cimetière ; aujourd'hui elle a été remplacée par une nouvelle église, qui est encore le lieu de réunion de nombreux pèlerins de la contrée, le jour de la fête.

Le diocèse de Valence revendique Sainte-Anne de Bonlieu, ancien monastère qui prit, au xv[e] siècle, probablement, le nom de notre Sainte. " Le village, nous dit-on, occupe le centre d'une vallée. De trois côtés, l'horizon est borné par de belles montagnes boisées ; peu élevées au sud et au nord, elles prennent à l'est un aspect imposant et grandiose : leurs sommets, souvent neigeux, se perdent dans l'azur du ciel, tandis que des gorges noires et profondes laissent deviner de vrais précipices. Là, tout est calme ; point de sifflet de locomotive, point de fumée ni de vapeur ; un torrent furieux à ses heures descend des montagnes et serpente la vallée ; sur ses rives sont assises les ruines en partie relevées du beau sanctuaire dédié à sainte Anne, entouré du petit village qui s'est groupé alentour. — L'âme est saisie à cet aspect où se combinent la grandeur, la simplicité, la paix, d'un sentiment indéfinissable que l'on n'éprouve pas ailleurs. Là tout est humble, et tout cependant vous accueille avec une sorte de solennité ; on parle bas en arrivant, on sent instinctivement qu'il y a là comme une autre vie, et que la dévotion séculaire qui en fait depuis sept siècles (?) l'apanage de la sainte aïeule du Sauveur conserve à ces lieux un cachet presque biblique et tout patriarcal. C'est humble et pieux comme Nazareth, c'est pauvre et solitaire comme la grotte de Bethléem [18]. "

***

Venant maintenant à quelques dates plus précises, en 1448, un texte de la chambre des comptes de la ville de Blois, relate une "despense extraordinaire faite par l'ordonnance de madame la duchesse, en un dîner que mds (mon dit seigneur) donna aux frères et seurs de la confrarie de Saincte Anne, en l'église de Nostre-Dame de Bourgmoyen au dit lieu de Blois. XXIII l. IIII s. II d.[19]."

En 1477, Jean du Bellay, d'abord moine, puis évêque de Poitiers, établit la fête de la Purification de sainte Anne, pour le mois de novembre[20].

En 1483, l'abbaye de Saint-Jean à Valenciennes instituait pour elle-même la fête de sainte Anne sous le même rite double de première classe[21].

Un cartulaire de la cathédrale de Grenoble, à l'année 1497, nous indique deux chapelles, l'une à Buissière qui est à la présentation (*quæ est ad presentationem*) des héritiers de Pierre de Savoie ; la seconde, à la Balme (*apud Balmam*) fondée par Pierre Fabri, *alias* Myardi, de Mures en Savoie. Il mentionne ensuite plusieurs autels, ou chapelles d'églises : par exemple, à Saint-Pierre de Moirans, au Val Saint-Etienne, à Saint-Vincent du Plâtre ou du Chevallon, à la Bienheureuse-Marie de Presles (*de Pratellis*), à Saint-Pierre de Pont-en Royans etc.[22].

Même richesse, et plus grande encore, dans le diocèse de Besançon. Notre Sainte a son autel à Saint-Jean-Baptiste de Besançon, dans les églises de Bonay, Boussières, Buthier, Gesier, Pessans, Saint-Ferjeux, Arc-sous-Montenot, L'Etoile, Bétoncourt-les-Ménétriers, Pourentru, Saint-Julien, Fontaine, Soye près Rougemont, Montgeroye, Bizot, Remoray etc[23].

En 1517, Raymond de Sebonde, le professeur de Toulouse tant célébré par Montaigne, couronne sa *Viola animæ* par un *Carmen ad beatam Annam :*

Hic effunde preces devote, poplite flexo,
  Anna parens ubi cum prole beata sedet.
Ne dubita capias quidquid rogitaveris ipsam,
  Namque precibus iugiter Anna nitet...

En 1531, la peste sévissant à Dijon, les citoyens font le vœu de célébrer chaque année la fête de sainte Anne avec toute la solennité du jour de Pâques, et le fléau disparaît. Le *Gallia christiana* nous fournit le texte de cette pieuse résolution et le voici en français :

" L'an du Verbe incarné 1531, le 7 du mois de septembre, les habitants de Dijon, publiquement assemblés sous la présidence de leurs vénérables seigneurs ecclésiastiques, à l'occasion de la peste qui, depuis plusieurs années, exerçait ses ravages dans leur ville, et par l'autorité et du consentement de Monseigneur Long-Vic, Duc-Evêque de Langres et Pair de France, et de maître Nicolas Gauthier, chantre de la Sainte-Chapelle, ont fait vœu de célébrer chaque année une fête en l'honneur de sainte Anne, mère de la Vierge Marie, d'y communier et de solenniser cette journée avec la même pompe et le même honneur que celle de la résurrection de Notre-Seigneur.

" Afin d'assurer l'accomplissement de ce vœu, ces mêmes seigneurs ont

encore statué ce qui suit : Chaque année on fera une procession solennelle le dimanche ou la fête qui précède immédiatement celle de sainte Anne, suivant qu'il paraîtra plus convenable aux autorités ecclésiastiques ; et un prédicateur, en annonçant cette solennité du haut de la chaire, exhortera chaque citoyen à remplir son vœu de la manière qu'il a été émis, c'est-à-dire à confesser ses péchés, à se disposer à recevoir dignement la sainte Eucharistie, le jour de sainte Anne, comme chacun s'y est engagé, de peur que le Seigneur, irrité de l'oubli de cette promesse, ne permette de nouveau l'invasion du fléau dont la ville était ravagée lors de l'émission de ce vœu, et dont elle à été délivrée par les mérites et l'intercession de sainte Anne après l'avoir émis. Daigne à jamais détourner de nous un semblable malheur, ce Dieu très bon et très grand, qui vit en Trinité parfaite et règne dans les siècles des siècles. Amen[24]. "

Lors de la réapparition du même fléau, en 1576, les religieux de Saint-Bénigne de Dijon récitaient chaque jour une " antienne avant la grand'messe, à saint Sébastien, ou saint Adrien, ou saint Roch, ou madame sainte Anne, pour être délivrés des maladies. " Toujours à la même intention, " l'an 1579, les religieux voulant s'assurer personnellement la protection de sainte Anne, firent, pour eux en particulier, un vœu semblable à celui qui avait jadis été fait par la ville entière[25]. "

Le fléau ayant reparu encore une quatrième fois en 1631, les habitants de Dijon renouvelèrent leur vœu, s'engageant à jeûner la veille de la Sainte-Anne, et il cessa encore aussitôt. Pour perpétuer le souvenir de ce nouveau bienfait, un vénérable président au parlement de Dijon, Pierre Odebert, fonda sous le patronage de la Sainte, un hospice destiné à recueillir les enfants que la cruelle épidémie avait laissés orphelins. Cet établissement de charité subsiste encore ; il est maintenant devenu dans la ville comme le point central de la dévotion à l'auguste Sainte dont le souvenir vit toujours dans la population. Malheureusement, depuis la Révolution, le vœu de la ville n'est plus acquitté. Néanmoins les communions sont encore très nombreuses le 26 juillet, et dans l'hospice, le sermon d'usage, et l'indulgence plénière attachée à la visite de la chapelle attirent un grand concours de peuple[26].

Fougères, comme Dijon, se déclare redevable de la délivrance d'une peste meurtrière à l'intervention de sainte Anne ; une confrérie, placée sous son vocable et celui de saint Roch, gardait le souvenir de ce bienfait, ainsi qu'une humble chapelle située aux environs de la ville.

Nous sommes entrés dans le XVIIe siècle, et ce que l'on nous en dit, surtout de sa première moitié, n'est pas pour nous faire penser que le culte de notre Sainte y était moins florissant qu'aux temps passés. On connaît ce passage de Léon Aubineau :

" Le XVIIe siècle n'est pas seulement une époque de gloire et de splendeur littéraire et politique, c'est un temps où la sainteté abonde. Les premières années surtout sont merveilleuses : les anciens ordres sont réformés, de nouveaux se fondent : c'est de toutes parts une renaissance religieuse admirable.

Ce n'est pas seulement la charité qui se répand, à l'instigation de saint Vincent de Paul, comme un fleuve rafraîchissant sur la France entière; l'enseignement de saint François de Sales et l'incroyable diffusion des Visitandines révèlent partout les charmes de la dévotion et glissent ses parfums dans tous les cœurs ; à la voix de l'héroïque et sublime Thérèse, les austérités les plus redoutables attirent les âmes, les séduisent et les affolent. Le monde et le cloître se touchent et se pénètrent pour ainsi dire de toutes parts[27]. "

C'est l'époque où naissent et se développent merveilleusement les pèlerinages de Sainte-Anne d'Apt et de Sainte-Anne d'Auray; où Paris, grâce à la reine Anne d'Autriche, donne les plus beaux exemples de piété ; où la Sainte multiplie ses miracles ; où monastères, chapelles, églises s'élèvent partout en son honneur ; où les *Vies, Manuels de piété, Panégyriques* abondent. C'est le printemps de la dévotion, de l'amour sacré ; vers ou prose, c'est la poésie, et volontiers nous citerions ce couplet si connu :

> Les bons rimeurs, pris d'une frénésie,
> Comme des dieux gaspillaient l'ambroisie,
> Si bien qu'enfin, pour mettre le hola,
> Malherbe vint et que la poésie,
> En le voyant arriver, s'en alla..

De tout cela Madame saincte Anne — c'est encore son nom — a sa grande part, et si seulement les limites qu'on nous impose ne se resserraient pas de plus en plus !

Signalons au moins le cantique *Rosier du Paradis,* le *Cantique des Arzonnais,* et quelques faits principaux. A Marseille, au témoignage de Legrand déjà rapporté plus haut, la confiance " des patrons de navires et autres gens marins " s'augmente en proportion des faveurs que la Sainte leur accorde si généreusement.

Il n'est pas possible que la fondatrice de la Visitation, sainte Jeanne de Chantal, ignore cette puissance miséricordieuse ou cette miséricorde toute-puissante. Revenue à Annecy en 1628, elle y fut élue supérieure l'année suivante, et, raconte la R. Mère Madeleine de Chaugy, " la peste qui depuis environ le mois de mars, paraissait un peu en ville, se rendit universelle et très furieuse... Madame de Chantal ne voulut pas quitter la ville... Elle mit un ordre admirable pour nous garantir de ce mal contagieux... mais véritablement, nous croyons que notre meilleur préservatif fut sa parfaite confiance en Dieu. Elle dédia trois petites chambres séparées, l'une à sainte Anne, l'autre à saint Sébastien et la troisième à saint Roch, portant en chaque chambre leur image en procession, et ordonna que, tous les ans, au jour de leur fête, on y fît la procession. Elle destinait ces chambres pour celles qui seraient frappées de contagion, s'il plaisait à Dieu de visiter le monastère de ce fléau ; plusieurs Sœurs y furent retirées à diverses fois pour des fièvres, des petites glandes et autres incommodités dont cette digne Mère ne s'épouvanta jamais, pourvoyant à tout avec tranquillité et paix[28]. "

La proximité de Tarentaise et de son pèlerinage Sainte-Anne de Villette, déjà ancien à cette époque, puisqu'il daterait dit-on, de 1248, avait pu inspirer à la Sainte cette dévotion ; ou bien elle la tenait de saint François de Sales qui manifestement la professait lui-même, comme en témoignent au moins deux de ses sermons, l'un sur la Présentation de la sainte Vierge, l'autre pour la fête de sainte Anne.

Au cours du même siècle s'élèvent des églises à Dijon (1630) ; à Loumeau et Mont-Roy (Charente-Inférieure) ; Lannion (Côtes-du Nord), Avignon ; des chapelles publiques à Tremblay (Aube) ; entre Stoumont et la Gleize (Ardenne) ; à Poligny et à Conliège (Jura) ; entre Tourouvre et Ventrouse (Orne), et là un sanctuaire de pèlerinage très célèbre au XVIIe siècle, démoli en 1789, mais reconstruit plus tard, est encore très fréquenté de nos jours, surtout en juillet.

Non loin du Puy et sur le terrain de la paroisse de Polignac, il y avait autrefois un petit sanctuaire dédié à la Mère de Marie ; de même à Marin, paroisse du Chablais. Ce dernier fut en partie détruit sous la Révolution, mais une précieuse relique s'y conserve encore.

A Bordeaux, un collège était fondé en 1603 sous le nom de la Sainte, et prenait, en 1653, celui de " Sainte-Anne la Royale, " par reconnaissance pour les libéralités d'Anne d'Autriche à son égard. A l'église Saint-André de la même ville, notre dévotion prit un nouvel essor pendant la seconde moitié du dix-septième siècle grâce à l'établissement d'une confrérie. Au troisième pilier, à la droite du chœur, on voit une curieuse statue double, c'est-à-dire dos à dos, de la Sainte-Vierge et de sa Mère ; sculpture du XVIe siècle.

A Carcassonne, le 30 août 1678, Jean Calmettes, bourgeois de cette ville, fonde par testament une messe quotidienne qui devra être célébrée dans la chapelle Sainte-Anne de l'église Saint-Vincent [20].

Un sanctuaire à Marie ne se conçoit guère sans une chapelle intérieure ou un autel qui soit dédié à sa Mère, et nous en donnons plus loin une liste de quelque étendue.

Ecrivains.

Pour ne pas faire d'un seul chapitre tout un volume, chose qui eût été cependant facile, nous avons abrégé, supprimé nombre de notes, d'extraits d'auteurs, de poésies diverses : offices rimés, hymnes, cantiques, chansons, sans parler des œuvres d'art, mais nous serions inexcusable de passer tout à fait sous silence les bons ouvriers de notre dévotion, les ouvriers de la plume. Il est vrai que dans un volume paru en 1898, nous leur avons fait assez large place et qu'il suffira peut-être ici d'une rapide enquête.

D'abord, les ouvrages spéciaux traitant de notre Sainte, soit pour raconter sa vie, soit pour faire l'histoire générale ou partielle de son culte, soit pour recommander ce même culte, ont dû atteindre un chiffre fort élevé, puisque,

sans beaucoup de recherches, nous avons pu en trouver au moins une soixantaine, la plupart écrits en français et pour le peuple. Les savantes dissertations de Le Febvre d'Etaples et de Natalis Beda (Noel Bédier) mises à part, (1512, 1519) parce qu'elles ne s'adressaient qu'à un public d'élite ; les divagations de Pierre Cousturier et de Bertrand de Périgueux (1529) sur le *trinubium* de la Sainte, traitées comme il convient, c'est-à-dire jetées au feu parce qu'elles sont positivement incongrues et presque grossières, il reste de bons livres, peut-être parfois naïfs à notre moderne façon de juger, mais qui ont fait du bien en leur temps, par exemple :

Le Sépulcre de Madame Saincte Anne de Pierre Legrand, *La royale Mère* de Jean Rabasse (1618), *Les Grandeurs de Sainte Anne* du Père Hughes de Saint-François (1635), *Les Triomphes de Sainte Anne* du Père Mathias de Saint-Bernard (1651), *La Vie et miracles de Sainte Anne* du Père de LaCourt (1690). Nous ne parlons, du moins pour l'instant, que des ouvrages anciens, et parmi ceux-là il faudrait compter aussi tant de manuscrits disséminés dans les bibliothèques publiques de France. Nous en signalons ailleurs un certain nombre : *Vie compendieuse et exemplaire de Madame Saincte Anne* (Auxerre, nº 122), *Ci commance la vie Saincte Anne* (Lille, nº 303, XVIe s.), *Petit livret à l'honneur de Saincte Anne et de la Royne* par Rochefort et Fabri (Paris, Arsenal, XVIe s.), etc., etc. ; et meilleurs encore, plus édifiants, quelques-uns qui traitent spécialement des miracles de la Sainte, tels : le nº 492 de Cambrai et le nº 844 de Douai (XVe et XVIe siècles).

Evidemment, le XIXe siècle a beaucoup plus produit à lui seul que ses trois ou quatre devanciers, mais l'intérêt historique de ces ouvrages diminuant à mesure que nous nous rapprochons de notre temps, il suffira de mentionner en bloc la littérature aptésienne : Rémerville, Gay, Mathieu, Terris, et la littérature bretonne : Badiche, Alfred Lallemand, l'abbé Bernard, le Père Arthur Martin, Nicol, Delmas, LeGuen, Vicomte le Gouvello, et parmi les poètes Brizeux, Anatole Le Braz, l'abbé LeBayon, Théodore Botrel, etc.

Ces derniers noms évoquent le souvenir d'œuvres poétiques plus anciennes et quelques-unes en effet très anciennes, comme *La Vie de la Vierge de Robert Wace* (†vers 1175), *Le Roman de Saint Phanuel* et le *Roman de Saint Graal* (XIIIe siècle), *Les trois Maries* de Jean de Venette (XIVe siècle), *Le Mystère de la Passion*, avec toute la légende de sainte Anne au commencement (première représentation à Paris en 1402) ; *Le Mystère de la Conception, nativité, mariage et annonciation de la benoiste Vierge Marie*, de Jehan Michel (1486). Si l'on prenait à la lettre un texte de M. de La Villemarqué, l'épopée bretonne de *Lez Breiz* serait même plus ancienne que le poème de Wace. Mais alors, pourquoi n'en trouve-t-on aucune mention, aucune citation dans les hagiographes bretons de la Sainte et les historiens de son culte ? Lez Breiz, de son vrai nom Morvan, vicomte de Léon, y fait preuve de la dévotion la plus tendre envers sainte Anne d'Armor, et nous avons reproduit autrefois à pleines pages les manifestations de cette tendresse. Interpolations

peut-être, mais quand même elles seraient certaines, ce serait le cas de dire avec les Italiens : *Si non è vero, è bene trovato.*

Plus authentiques, le *Chant royal* de Catherine d'Amboise (1550), un servantois de Froissart, un curieux palinod mentionné par Didron, un passage de Clément Marot, mais surtout les offices rimés, les séquences, les hymnes pour la fête de sainte Anne ont été un fort stimulant de la dévotion à son égard. Dès le XIIIe siècle, à l'époque où Vincent de Beauvais et Bernard Gui racontaient la *légende de la Sainte*, ou même quelque cinquante ans plus tôt, les missels de Saint-Chéron-les-Chartres et de Sainte-Barbe-en-Auge inscrivaient l'admirable séquence *Mater Matris Domini* citée dans un volume précédent. Les hymnes publiées par le Père Dreves *In festo Annæ gaudeat*, *Exultet cœli curia*, *Anna, noli flere*, *Clara diei gaudia*, *Lucis hujus festa*, et combien d'autres ? sont toutes du XIIIe siècle, et toutes de provenance française. Que donneront en cette matière le XIVe, le XVe et la première moitié du XVIe siècle, jusqu'à la suppression des liturgies particulières, c'est-à-dire propres à chaque église ? Les 50 ou 60 fascicules parus du *Recueil* des Pères Dreves et Bluhme en donnent à peine l'idée, parce que des milliers d'anciens livres liturgiques ont dû se perdre ou être détruits; parce que, ensuite, le recueil est loin d'être complet même pour la France.

Et maintenant, sans nous arrêter aux monastères, couvents, hôpitaux, refuges, autres monuments divers que la piété française a consacrés à la Sainte au cours des derniers siècles, voyons un peu où en est cette piété,

de nos jours,

en dehors de Sainte-Anne d'Auray et de la Bretagne déjà traitées plus haut.

Elle se porte de préférence comme autrefois vers les sanctuaires de pèlerinage, et parmi eux il convient de nommer d'abord Sainte-Anne de Martel, si bien mise en lumière, ces dernières années, par M. l'abbé de Bessonies :

" Il existe, dit-il, entre la Provence et la Bretagne, au nord de l'ancien Quercy, non loin du célèbre et antique sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour, une petite ville du nom de Martel, dont la fondation remonte à la première moitié du huitième siècle. Il paraît certain que Charles Martel, en revenant de combattre les Sarrasins, fit bâtir en ce lieu une église qu'il plaça sous le vocable de saint Maur. Mais ce qui fait surtout la gloire de cette localité, au point de vue chrétien, c'est qu'elle sut toujours se préserver de la contagion du calvinisme, alors que tout le pays environnant en était infesté.

" Comment et par quelle voie le culte de sainte Anne a-t-il pris naissance dans la petite ville de Martel ? C'est une de ces éclosions mystérieuses qui ne frappent l'esprit et n'émeuvent le cœur d'une population qu'au moment où elle en recueille les fruits. A l'origine, nous trouvons une simple image pieusement honorée : on avait dit très naïvement à sainte Anne : " Donnez-nous ceci et nous vous donnerons cela ; si vous accordez la faveur que nous demandons, nous promettons de travailler avec toute notre énergie à étendre

votre culte, à vous faire connaître et aimer. " Sainte Anne se montra généreuse, et la reconnaissance répondit à ses bienfaits.

" Les enfants furent les premiers à célébrer les louanges de la mère de Marie et à lui donner les prémices des hommages qui, depuis, lui ont été rendus avec tant de ferveur. Sa modeste image se vit entourée d'un essaim de petites filles qui se firent les angéliques apôtres de la dévotion naissante ; bientôt, leurs mères vinrent se joindre à elles ; des grâces obtenues, des guérisons étonnantes, des marques évidentes de secours dans des circonstances difficiles firent connaître au loin le maternel patronage de sainte Anne et lui amenèrent bien vite de nouveaux et nombreux clients. Au petit oratoire succéda une élégante chapelle, construite dans le style roman le plus pur : un vrai bijou encadré de plantes grimpantes, orné de vitraux d'un goût parfait..., et c'est là, au mois de juillet surtout, qu'éclate la dévotion des fidèles. Un des jours du mois voit arriver tous les enfants de la ville, portés ou conduits par leurs mères : une messe est dite spécialement à leur intention ; on leur fait baiser la relique et on les consacre à la gracieuse patronne de la cité. Mais que dire de la fête du 26 juillet ? c'est bien une fête de famille ! La messe de communion, la grand'messe, les vêpres solennelles suivies du panégyrique de la Sainte, la bénédiction du Saint-Sacrement, et le soir le *Magnificat* chanté en plein air et suivi d'une exhortation sur la sainte Vierge, suffisent à peine à contenter la dévotion des habitants de Martel. Aussi, Mgr l'évêque de Cahors a-t-il voulu favoriser cette piété en accordant une octave très solennelle, avec prédication et bénédiction du Saint-Sacrement chaque soir. Pendant ces jours bénis, les serviteurs de l'aïeule du Sauveur se pressent nombreux aux pieds de sa sainte image. Que de ferveur dans leurs prières ! que de douceur dans leurs larmes ! Mais tous ne peuvent y venir autant qu'ils le voudraient; qu'à cela ne tienne ! Par une pieuse industrie de l'amour filial, des cœurs sont appendus aux murailles du sanctuaire pour représenter les absents.

" Allons à sainte Anne ! dit-on dans chaque difficulté, et les nombreux et touchants *ex-voto* qui entourent l'image vénérée, attestent que la douce patronne a reçu bien des vœux, exaucé bien des prières. La reconnaissance s'y traduit sous des formes diverses : ce sont des tableaux religieux offerts en souvenir de grâces obtenues, des plaques de marbre portant gravées des inscriptions éloquentes dans leur simplicité, des lampes et des cierges, symboles de l'amour fidèle et de l'ardente supplication... "

Ainsi continue le pieux auteur, heureux pèlerin qui se souviendra longtemps de cette Nazareth nouvelle si fraîche et gracieuse avec " ses murs du sanctuaire tapissés de lierre, de vignes, de jasmins et de rosiers où se jouent les petits oiseaux religieusement respectés ; " sa statue de la Sainte instruisant la Vierge ; sa relique " apportée par un pèlerin de Terre-Sainte ; " le recueillement, la prière, la piété qu'inspire toute cette harmonie calme et douce. "

Reportons-nous de là sur les confins de l'Ain et du Jura, dans les montagnes richement boisées du canton d'Oyonnax, au diocèse de Belley. Là s'étend une

prairie, riante en été, parfois dangereuse en hiver, à cause des tourbillons de neige qui la sillonnent. Une pieuse famille, affectionnée de temps immémorial au culte de sainte Anne, y entretenait un modeste oratoire où le pèlerin fatigué pouvait invoquer en passant celle que ses bontés ont fait nommer le *Chemin du voyageur*. Ce petit monument ne fut pas épargné en 1793, et on dut le réparer en des temps meilleurs ; mais comme il était situé dans un endroit fort humide, cette restauration imparfaite fut à peu près inutile ; la voûte s'effondra vers l'année 1830, et de ses ruines on retira les débris vermoulus de la statue qu'on y vénérait. Les choses en restèrent là pendant plus de vingt ans. Mais lorsque Monseigneur l'Evêque de Belley, après la définition du dogme de l'Immaculée Conception eût invité ses prêtres à faire placer, comme monument commémoratif, une statue de Marie Immaculée sur les points culminants de leurs paroisses, on trouva l'occasion on ne peut plus favorable de rebâtir la chapelle de Sainte-Anne. ... Le pasteur de l'endroit fit un appel aux moins pauvres de ses paroissiens... Ceux qui ne pouvaient souscrire de leur argent, offrirent leur travail personnel... On se mit à l'œuvre avec ardeur, et la chapelle fut bientôt achevée. Des dons particuliers pourvurent à son modeste mobilier, et elle prit le gracieux nom du site Alpestre où elle est bâtie : *Sainte-Anne de la Prairie*.... Depuis lors la dévotion s'est propagée dans ces montagnes ; on en trouve des preuves palpables dans l'empressement des habitants à se faire inscrire dans une confrérie enrichie d'indulgences par Pie IX ; dans les messes que l'on fait célébrer ; dans les communions si nombreuses au jour de la fête, et dans l'affluence toujours de plus en plus grande des pèlerins.

A trois lieues et demie d'Alençon, sur le flanc d'une montagne portant le nom de la Sainte, nous trouvons une autre chapelle de pèlerinage. Le premier dimanche qui suit le 26 juillet, sourds-muets, boîteux, épileptiques l'emplissent dès minuit, et l'on y compte parfois jusqu'à quinze mille personnes.

Sainte-Anne d'Argonne, au diocèse de Verdun, a son plateau, ses grands arbres, sa chapelle miraculeuse, ses fêtes, surtout sa grande fête du 26 juillet. Ce jour-là, notamment en 1878, le spectacle était grandiose et imposant, ainsi qu'en témoigne le journal l'*Univers* dans un article daté du 9 août de la même année. M. l'archiprêtre de Verdun, Hussenot, célébrait la sainte messe, et vingt-cinq ecclésiastiques, de leurs voix mâles et vigoureuses, alternaient avec un chœur de jeunes filles. A l'évangile, l'abbé Buzy retraça à grands traits l'histoire de la montagne qui garde la chapelle de sainte Anne, et l'histoire de ce sanctuaire vénéré : " Il a disparu, dit-il, le vieux Clermont, cet antique castel avec ses fortes murailles. Ainsi passe la gloire du monde, souvenir de puissance et de force... Il a disparu de même ce monastère, abri de la science, où les hommes amis du silence et de la prière, les disciples de saint Benoît, mêlaient aux fortes études le chant des louanges de Dieu. Mais, si tout s'est effacé, un monument reste encore debout sur cette montagne

fameuse, l'humble chapelle de Sainte-Anne, souvenir de religion et de piété. " Puis l'orateur raconte ses origines, ses gloires, ses fêtes, qui ne céderont en rien à celles d'autrefois, car les âmes pieuses recherchent d'un invincible attrait la protection de sainte Anne d'Argonne. Ajoutons nous-même que le pèlerinage date de 1338.

Les âmes pieuses recherchent aussi la même protection en cette aimable chapelle de Poey-la-Houn, au Val d'Azun, dans les Hautes-Pyrénées, délicieusement décrite par un auteur irlandais, Denys-Shine-Lawlor (parent par alliance du grand O'Connell) : " Cette chapelle, dit-il, située sur un mamelon, au-dessous du pic d'Arien-grand, est bâtie sur le roc, qui lui sert de dalles. Ses parois sont couvertes de marbre et d'or ; sa voûte d'azur est semée d'étoiles d'or ; les piliers de l'autel sont torsadés... Des grappes et des feuilles de vigne, délicatement ciselées et dorées, s'y enroulent gracieusement. Au-dessus du porche, on lit : *Monstra te esse matrem.* De nombreuses statues de la Vierge, en or et en argent, témoignent de la dévotion des habitants à la divine Mère du Sauveur. Sur les panneaux de la chapelle de Sainte-Anne, on voit une série de bas-reliefs, en bois doré. Le retable du maître-autel est admirablement sculpté, mais la partie la plus extraordinaire de cette église est ce pavé naturel, formé par la roche vive et aplanie par les pas des générations. Aucun document écrit n'est demeuré sur l'origine et la date de cette chapelle. Mais la tradition la fait remonter à 600 ans, et plus...

" Certains usages des Azunois, combinés avec les traces retrouvées sur d'anciens bâtiments, induisent à penser que, lorsque la sainte Vierge fit connaître son désir d'être vénérée à Poey-la-Houn, elle inspira en même temps à ses fidèles un culte de dévotion à sa sainte Mère. Au bas de la montagne, sur la route d'Espagne, il y avait autrefois une petite chapelle dédiée à sainte Anne. Tous les voyageurs s'arrêtaient pour y prier ; les bergers mettaient leurs troupeaux sous sa protection ; on lui offrait le premier agneau et la première laine, quelquefois même les prémices des fromages. Les mères venaient y consacrer leurs filles, à leur naissance, et le nom d'Anne était toujours parmi les noms de leur baptême. En 1793, cette chapelle fut pillée et détruite. Ses habitants ne cessèrent pas de révérer cet emplacement sacré et de s'y rendre en foule, après leur visite à Poey-la-Houn, les jours de grandes fêtes. On les entendait soupirer devant cette ruine chère à leurs souvenirs, et murmurer le nom de sainte Anne dans leurs prières. Les hommes peuvent détruire les autels de pierre, mais ils ne peuvent pas atteindre le sanctuaire intime de la foi dans les cœurs. C'est pourquoi la dévotion à sainte Anne a conservé toute sa vivacité dans la vallée d'Azun. Elle y est entretenue par une confrérie fondée le 8 décembre 1858 et plus encore par la présence d'une relique que Mgr Laurence apporta de Rome en 1837. Elle est très vive chez toutes " ces femmes d'une pureté de traits remarquable, " observe l'auteur, et chez ces veuves qui ne se remarient pas parce qu'elles y perdraient l'estime

du public. Elle s'exprime en des cantiques pleins de piété, de confiance et d'amour, tel celui dont nous donnons ici le début et la fin :

Mère de notre auguste Mère,
Sainte Anne, écoute nos accents ;
Daigne bénir notre prière
Et reçois-nous pour tes enfants.

Je ne puis, ô ma Mère,
Raconter les bienfaits
Dont ce lieu solitaire
Conserve les secrets [30].

Les âmes pieuses " recherchent la protection de la Sainte " partout où elles l'ont pour patronne de leur commune, village, hameau, église, chapelle, c'est-à-dire en cent endroits divers, et nommons à part tous ceux déjà mentionnés : Sainte-Anne de Mont-Griffon (Ain) ; de Cissone (Aisne) ; d'Entremonts, de Groussy, de Vire et d'Isigny (Calvados) ; Sainte-Anne en Trégastel et du Cambout (Côtes du-Nord) ; de Saint-Astier (Dordogne) ; Nans-sous-Sainte-Anne près de Besançon ; Sainte-Anne-des Ifs (Eure) ; de l'Isle-en-Jourdain (Gers) ; Sainte-Anne-Saint-Priest (Haute-Vienne) ; Sainte-Anne de Luré (Loire) ; de Champfremont et d'Hermet (Mayenne) ; de Beutin, d'Essars, de Fruges (Pas-de-Calais) ; de Haute-Ruvoire et d'Irigny (Rhône) ; de Monteguet (Saône et Loire) ; Sainte-Anne de Polangis en Seine et Marne. — Nommons les églises d'Amiens, d'Avignon, Besançon, Etreval, Gilley, Hâvre, Marseille, Montbrizon, Montpellier, Raffetôt, Rouen, Tours ; les chapelles de Garde-Adhémar (Drôme), Landreville (Aube), Marchastel (Cantal), Montfort-l'Amaury, Rennes, sur la place Sainte-Anne, etc.. etc.

Et comme ce n'est pas encore assez pour la piété d'un chacun, on nous assure que sur les montagnes de l'Auvergne, par exemple, mille sanctuaires domestiques réunissent le soir autour de l'image ou de la statue de la Sainte, les membres de la famille et parfois les amis du voisinage ; que naguère les habitants d'un village, aux environs d'Avignon, ne pouvant contenter leur dévotion au gré de leurs désirs à cause de leur éloignement de la ville, se cotisaient généreusement, et se bâtissaient eux-mêmes une chapelle à leur goût. On nous permettra bien de penser que ces deux cas ne sont pas uniques.

D'ailleurs, que le culte de notre Sainte ait persisté en France malgré tous les persifflages de la dévotion, c'est ce que prouveraient encore, si profanes qu'ils soient ici ou là devenus, certains

Usages populaires

Par exemple, au pays de Lille, la fête de sainte Anne tombe comme ailleurs le 26 juillet, mais on la *souhaite* la veille et on la célèbre le lundi suivant. Un auteur, M. Desrousseaux, en dit ce qui suit :

" Bien qu'elle soit assurément et depuis longtemps déjà, la plus populaire des fêtes ouvrières lilloises, elle n'a pas eu, jusqu'ici, comme le *Broquelet* et la *Broderie*, par exemple, de nombreux monographes. Brûle-Maison ne la mentionne pas et les peintres Louis et François Watteau, qui nous ont laissé

de précieux tableaux concernant nos principales fêtes locales, ne s'en sont pas non plus occupés. Cela tient sans doute à ce que la Sainte-Anne, primitivement fêtée par une seule catégorie d'ouvriers, ce qui la rangeait parmi les fêtes patronales ordinaires, telles que la *Saint-Honoré* pour les boulangers, la *Sainte-Marthe* pour les cabaretiers etc,, n'est devenue que peu à peu ce qu'elle est réellement aujourd'hui, c'est-à-dire une fête presque générale... Ce jour-là, la plus grande animation règne à partir de trois ou quatre heures dans les cabarets, les guinguettes et les bals. On évalue à 10 ou 12000 le nombre des entrées à l'*Alcazar*, où les danses, qui se prolongent jusqu'au jour, ne sont interrompues que par un brillant feu d'artifice tiré entre minuit et une heure au milieu d'acclamations enthousiastes. La joyeuse arrivée dans cet établissement de l'insouciante jeunesse est un spectacle si curieux, que des milliers de personnes, pour la voir, forment la haie pendant plusieurs heures sur les trottoirs des rues qui y conduisent[31]. "

Un fait analogue s'observe dans toute cette partie du Nord de la France où la langue flamande est parlée. Ce sont les mêmes réjouissances, les mêmes promenades, s'étendant parfois jusqu'à Dunkerque, et les mêmes chansons. A Bailleul surtout, où la fabrication des dentelles s'opère sur une assez grande échelle, relativement à la population de la ville, la fête de la " Patronne " est la mieux solennisée de l'année.

Une reproduction photographique de gravure, malheureusement peu réussie et devenue très pâle, se rapporte à ce sujet. On voit (on devrait voir) en haut une dentellière travaillant sous la surveillance et la direction de sainte Anne ; au milieu, l'intérieur d'une école de *dentellerie* le jour de la Sainte-Anne ; au bas, les jeunes ouvrières s'en allant à la messe, en attendant la promenade en chariot qui viendra ensuite.

Dans certains cantons du pays chartrain, les mariages donnent lieu à une cérémonie particulière. L'épousée, au sortir de l'église, s'agenouille sous le porche devant la statue de sainte Anne, fait trois signes de croix, prend une quenouille que porte la Sainte, la met à son côté, et file pendant un moment[32]. Il n'y a pas très longtemps, un usage semblable existait dans quelques églises du Berry : on présentait à la nouvelle mariée une quenouille garnie de chanvre, dont elle filait une ou deux aiguillées. Cette vieille pratique, disent les *Mémoires de l'académie celtique*, semble avoir été générale dans les premiers siècles du christianisme... Chez les Francs, nouvellement convertis au christianisme, les parents de l'épousée, à l'issue de la messe nuptiale, prenaient sur l'autel de la Vierge une quenouille et la donnaient à filer à la jeune femme, en lui disant : "N'oublie pas que Dieu bénit le travail domestique de la compagne de l'homme."

En d'autres pays, selon M. Laisnel de la Salle, que nous venons de citer, les villageois veulent encore, en dépit des conchyliologistes et des botanistes, que la bélemnite — espèce de fossile en cône allongé assez commun dans le terrain jurassique — soit le fuseau de la Vierge, et que la massette à longues feuilles soit sa quenouille ou celle de sainte Anne.[33]

En Normandie, certains villages tiennent chaque année, le 26 juillet, ce

qu'on appelle en ce pays-là la *Louerie de sainte Anne.* Les jeunes gens et jeunes filles qui veulent un emploi dans les familles, se réunissent sur la place publique, portant des bouquets dans leurs mains. C'est le signe convenu qu'ils sont à *louer* comme domestiques ou servantes.

Pour nous c'est de plus une preuve qu'ils ont confiance en une Sainte qui accueille d'un même sourire le riche et le pauvre pour peu qu'ils aient confiance en effet, et de ceci et de tout ce qui précède, nous pouvons peut-être tirer cette *conclusion :*

Que le Royaume de Marie est aussi le Royaume de sa Mère. Assurément la Mère cède ici le pas à sa Fille, et l'on ne peut raisonnablement affirmer une parité, une parité d'action et d'extension, entre deux cultes dont l'un est nécessairement subordonné à l'autre, et dépendant de lui. Nous croyons même, depuis le magnifique ouvrage de M. Lecoy de La Marche sur saint Martin, que le grand évêque de Tours jouit en France d'une popularité plus universelle que notre Sainte à nous, du moins si l'on en juge par le nombre d'églises, chapelles, monuments de toute sorte qui répètent partout son nom. Cependant après les pages, si insuffisantes soient-elles, qu'on vient de parcourir, n'y a-t-il pas lieu de penser que la part de souveraineté faite à notre Sainte est encore très large et très belle ? Apt au midi, Auray au nord, et entre deux, tant de sanctuaires partout dans les villes, dans les campagnes, le long des routes, sur le flanc ou le sommet des montagnes, n'est-ce pas assez pour faire dire que la France est à sainte Anne ? Et pourquoi négliger jusqu'au bout des preuves plus faibles peut-être, mais encore appréciables ? Une fontaine Sainte-Anne peut quelquefois traduire plus de dévotion qu'une église. C'est pourquoi, quand vous aurez compté, en France, les monuments proprement religieux connus sous le nom de la Sainte, il vous restera à compter les quartiers ou faubourgs comme à La Rochette, à Saint-Maurice (Drôme), à Amiens ; les ermitages, comme ceux qu'on trouve en Lorraine près de Morvilliers, près de Lunéville, et sur la paroisse de Rousseux ; les châteaux comme à Salins et sur les communes de Venoy (Yonne) ou de Jublains (Mayenne) ; les fontaines comme à Nolleval (Seine-inférieure) ou Cunfin ; les places comme à Rennes ; les ponts comme à Tours ; les rues, les bois, les fermes, les prés, les ruisseaux, les vallées, les caps, les montagnes. En vérité, la chère Sainte est partout. Tenez, pour finir, contemplez cette vue immense qui domine le presbytère d'Auriac. L'habitation est située sur le versant méridional de la chaîne granitique qui traverse le Limousin. Au-dessous des prairies dont le jardin est entouré, coulent des ruisseaux rapides en s'enfonçant dans des vallées étroites. Plus loin, des landes incultes, des bois étagés sur des collines, un lac qui serpente comme une rivière ; à gauche, le bourg de Saint-Maureil, à droite celui de Bujaleuf ; les clochers de Masléon et de Rosiers arrêtent tour à tour la vue en la reposant. Enfin, au dernier plan de l'horizon, perchés sur la crête des montagnes, surgissent comme deux souvenirs de vaillance et de foi, le Prieuré de Saint-Gilles et la Commanderie de Sainte-Anne.

De là, et de plus haut encore, daigne la Sainte entendre la prière que la France régénérée lui adresse peut-être aujourd'hui (26 juillet 1920), comme elle faisait au XIVe siècle :

Adesto, nobis inclita
Dei Matris o genitrix,
Anna, quæ in perpetua
Cum Christo regnas gloria.

Beata es emerita
Et gloriosa Domina,
Cujus per omne sæculum
Pollet virtus et meritum.

Dignare ergo supplicum
Audire preces pauperum,
Et solita clementia
Tu defer indulgentiam.

(*Bréviaire de Coûtances*)

NOTES.

(1) *L'art relig. du* XIIIe *s. en France*, p. 362. — (2) et (3) Mahul, *Cartulaire et archives de l'ancien diocèse de Carcassone*, 6 in-4, Paris, 1867, t. VI, pp. 380 et 284. — (4) A titre de renseignement : " Sainte Anne possède à notre connaissance deux corps et huit têtes. Le premier corps était bien complet avec la tête, dans la ville d'Apt en Provence, et à Notre-Dame de l'Ile sur Lyon. Troisième tête à Trèves. Quatrième tête à Duren, au diocèse de Cologne. Cinquième tête à Sainte-Anne en Thuringe. Sixième tête à Bologne en Italie. Septième tête à l'abbaye d'Orcamp, près de Noyon. Huitième tête enfin à Chartres. — C'est sur cette tête que les chanoines de Chartres juraient, au moment de leur réception, qu'ils étaient nés de légitime mariage. Sainte Anne avait encore un cinquième bras à Rome, dans l'église de Saint-Paul, au chemin d'Ostie. Elle en a un sixième à Nuremberg, et divers ossements à Rouen, à Cologne, à Annaberg en Haute-Saxe... " Collin de Plancy, *Dictionnaire critique des Reliques et des images miraculeuses*, 2 in-12, Paris, 1821, t. I, p. 51.

(5) Dehaisnes, *Hist. de l'art en Flandre*, p. 212. — (6) — (7) — (8) Duchet et Giry, *Cart. de l'égl. de Térouane*, 1881, p. 206. *Archives du Dépt. du Nord, Fonds de la collégiale Saint-Amé de Douai*, carton de l'année 1314, cité par Dehaisnes, *Documents*... t. I, p. 211. — *Ibid.*, registre no 849. Le tout dans Dehaisnes, *Documents* souvent cités, t. I, 211, 379 ; t. II, p. 543, et du même *Hist. de l'art... en Flandre*, p. 212. — (9) Item de junctura et costa beate Anne, matris beate marie virginis, in quodam vase cristallino cum pede argenteo et tabernaculo. *Archives de l'évêché de Bruges*, Acta capituli S. Donatiani, t. I, fol. XXVII. — (10) Didron, *Annales archéol.*, t. XI, p. 323. — (11) *Revue archéologique*, année 1848, p. 184.

(12) Cf. Jules Labarte, *Invent. du mobilier de Charles V*, in-4, 1879, pp. 44, 117, 123, 280... A cette époque le marc doré valait 7 livres, 4 sols (Leber, *Coll.*). — (13) *Essais historiques sur le Perche*, in-8, Nogent-le-Rotrou, 1882, p.

252. — (14) L'abbé J. Lavechin, *Notice concernant l'hist. et le culte de l'insigne relique de sainte Anne vénérée en l'église de Chiry, Ourscamps, près Noyon, diocèse de Beauvais* (Oise). Douai, imp. Dechristé, 1869, in-12. — (15) *Acta Sanctorum*, t. 62, p. 899a. — (16) *Gallia christiana novissima*, Valence, 1901, pp. 945, et 949.

(17) J.-A. Guiot, *Les trois siècles palinodiques, ou Hist. générale des Palinods de Rouen ;* édit., A. Tougard, 2 in-8, Rouen, Paris 1898 ; t. I, p. 148, et t. II, p. 110. — (18) Anonyme, dans *Les Annales de Sainte-Anne de Beaupré*, 1893, excellente publication mensuelle qui, depuis 1873, propage la dévotion à la grande Sainte au Canada et à l'étranger. — (19) De Laborde, *Ducs de Bourgogne*, t. III, p. 337. D'après les archives nationales, k. 270, Chambre des Comptes de Blois, au 1er juillet 1448. — (20) *Gallia christiana*, t. II, col. 1201. — (21) In abbatia S. Joannis Valentianis, anno 1483, idem festum (*scil sanctæ Annæ*) fundatum est ut eadem solemnitate, qua festum S. Joannis ibidem celebretur, hoc est ut duplex primæ classis. Colvenerius, *Kalendarium* (2 in-18, Duaci 1538), t. II, p. 60.

(22) Jules Marion, *Cartulaires de l'église cath. de Grenoble*, dits *Cartulaires de Saint-Hugues* (in-4, Paris, Impr. impér., 1869), pp. 315, 323, 337, 342, 359, 360, 381. — (23) Dunod de Charnage, *Histoire de l'Eglise, Ville et diocèse de Besançon*, (2 in-4, Besançon, 1750), entre les pages 397 et 499. — (24) Claude Robert, *Gallia Christiana*, ancienne édition, p. 393. — (25) Chomton, *Eglise de Saint-Bénigne*, p. 264. — (26) *Acta sanct.*, t. VI jul., p. 248 ; Saussaye, *Martyrologium*, in suppl. p. 1151 ; Mermillod, *S. Anne*, p. 134. — (27) Léon Aubineau, *Notices litt. sur le XVIIe siècle*, Paris, 1859, pp. 27-8. — (28) *Mémoires sur la vie...de sainte Chantal*, Paris, 1874, p. 257. — (29) Mahul, *Cartulaire*, t. VI, p. 380.

(30) Cf. Denys-Shine Lawlor, *Les Sanctuaires des Pyrénées*, in-8, Mame 1882 (traduction). — (31) *Mœurs populaires de la Flandre française*, 2 in-8, Lille, 1889, t. I, p. 52. — (32) J. Laprade, *Erreurs et préjugés des paysans*, cité par Laisnel de la Salle, *Croyances et légendes du centre de la France* (2 in-8, Paris, 1875, t. II, p. 42. — (33) Laisnel de la Salle, *ut sup.*, t. II, pp. 43 et 249.

SUPPLÉMENT À LA FRANCE EN GÉNÉRAL.

Pour Apt, voir ci-dessus, p. 303; pour Sainte-Anne d'Auray et la Bretagne, p. 320; pour Paris et région parisienne, p. 334; pour *Toute la France*, dernier article p. 353.

BIBLIOGRAPHIE :

Manuscrits (bibliothèques publiques) :

Angers, n° 121 (118), Lectionnaire du XIe s., Office de S. A. ajouté en 1572.

Arras, n° 1017, *Lyricorum seu sacrarum odarum liber*, XVIIIe s. ; n° XXXVI, *Ad B. Annam.*

Auxerre, n° 122 (109), Vies de saints et de saintes en français, XVIe s. Parchemin. Fol. 22 vo : " S'ensuit la vie compendieuse et exemplaire de madame saincte Anne,

grande mere de Jesu Crist, selon la description de saint Jherosme, docteur irrefragable, de Ludolphe, pere venerable, et de plusieurs autres docteurs catholicques et tres notables." — Ecrit en 1539 par Frère M. Gellée.

Avignon, n⁰ 104, *Diurnale Cœlestinorum*, xve s. ; add. pour la fête de S. A. — N⁰ 1904, Recueil de prières, xvie s. ; fol. 85, *de S. Anna.* — N⁰ 2516. Recueil de piété, des sœurs de Sainte-Catherine (d'Avignon ?), xviie s. Fol. 22, les litanies de N. P. S. Dominique. Fol. 23, Les *Gaudes* de sainte Anne.

Beaune, ms. n⁰ 7, Lectionnaire du xiiie s. ; fol. 5, office de S. A., addit. du xve s.

Besançon, n⁰ 139, comm. du xvie s., papier, 54 ff. Fol. I, *Sequuntur duodecim misse multum devote*, dont l'une *de sancta Anna.* — N⁰ 251, Panégyriques et sermons par l'abbé Bergier (1718-1790) ; page 397 : Sainte Anne (fragments), ms. autographe.

Blois, Le Roman de Notre-Dame, en vers français, xiiie s.

Cambrai, n⁰ 55, xve s. parchemin, 177 ff. ; fol. 159 vo, divers offices dont celui de S. A. — N⁰ 260 (250). Recueil d'ouvrages mystiques, xiv-xve s. ; fol. 148 : En vers : Est tuus, Anna, pater. — N⁰ 492, parchemin, xve siècle, fragments d'un recueil des miracles de S. A. — N⁰ 1233 (1106), Bréviaire de Cambrai, xiiie s.; fol. 378 : Office de S. A. ajouté au xve s.

Carpentras, n⁰ 44, Brév. à l'usage d'Avignon, xve s. ; fol. 426, Off. de S. A. — N⁰ 54 (L. 59), comm. du xvie s. ; fol. 94, oraison de S. A. — N⁰ 76 (L. 89), Livre d'heures ; fol. 224, De S. Anna. — N⁰ 87 (L. 102), missale Arelatense, fol. 187: In festo sancte Anne, matris V. M. officium; xve s., vélin, 279 ff. à 2 col. — N⁰ 468 (L 460), xiie s., vélin (335 par 240 millim.), 143 feuillets ; fol. 90 : *Incipit historia de Joachim et Anna vel Maria matre Domini.* Incipit prologus : Ego Jacob, filius Joseph. — Nos 442-3 (L. 437), Correspondance de M. de Remerville, sieur de Saint-Quentin, avec M. de Castellane d'Auzet, etc ; p. 743, de M. de Castellane à M. de Remerville au sujet de sa dissertation sur les reliques de S. A. ; 13 fév. 1698. — N⁰ 1651, Recueil intitulé : Notes de M. l'abbé Giffon sur l'histoire religieuse d'Apt, colligées et mises en ordre par M. l'abbé Rose, 1841. Au fol. 105 : Question : A quelle année peut-on rapporter l'invention du corps de sainte Anne ? — N⁰ 1654, Recueil concernant l'hist. relig. d'Apt ; fol. 118 : Donation par le chapitre d'Apt à Mme de Sault d'un des os de sainte Anne, 21 octobre 1424. — N⁰ 1655, Recueil de divers actes de l'évêché d'Apt, xviiie s. papier ; fol. 62 vo : „ Jean Fillety, évêque d'Apt, exhorte par un mandement les fidelles de son diocèse à concourir de leurs aumônes à la construction d'une chapelle qu'il a projeté de faire pour y déposer les reliques de sainte Anne." 4 novembre 1407. — N⁰. 1673, Recueil formé par l'abbé Rose; fol. 1-9: Sur la chapelle et les reliques de S. A. d'Apt.

Chartres, n⁰ 55, xie s. d'après le catalogue publié à Chartres en 1840 ; xiie s. d'après MM. Omont, Molinier etc. Au fol. 252, Leçons pour la fête de S. A. ; écriture du xve s. Bel in-folio, sur vélin ; initiales en couleurs. —N⁰ 5000, xiiie s. ; fol. 256, légende de S. A., addition. — N⁰ 473, *alias* 511[5] [B], Leçons ou vies de Saints ; fol. 361-5, De S. Anna.

Dijon, n⁰ 911, Recueil de mémoires historiques, xviiie s. ; n⁰ 4, Peste de 1636 ; n⁰ 5, Vœu à S. A.

Douai, n⁰ 844 (al. 1113), 30 ff., xvie s. ; fol. 1-15, Libri duo de S. A. ; fol. 15-28, *Prodigia et miracula Annæ M.* ; fol. 2800, *Missa de Beatissima A.*

Grenoble, n⁰ 2092, Heures latines de N. D., xvie s. ; au calendrier, placé au commencement, quelques fêtes en lettres d'or, dont celle de S. A.

Lille, ms. français 303, XIVe s., fol. 29: "Ci commance la vie sainte Anne." — N° 63, Méditations et prières en flamand ; au fol. 120, cinq prières à S. A.

Marseille, n° 113 (Eb. 301), Livre d'heures, XVe s., parchemin ; fol. I, calendrier ; à juillet : Juingnet, le 28, Ste Anne, en rouge ; aussi en rouge, S. Madeleine et S. Denis.

Montpellier, cote H. 350, *Le Roman de S. Fanuel*, XIIIe s. ; analyse par Leroux de Lincy, *Livre des Légendes*, in-8, Paris, 1836, p. 24 : cf. nos volumes précédents. Fantasmagorie.

Nantes, ms. français 486 (catal. général, n° 652), XVIe siècle, vélin ; fol. 3: S'ensuit ung petit traité extrait de la vie saincte Anne (en vers).

Orléans, n° 1144, XVIIe s., Recueil de sermons et panégyriques; fol. 331, S. A.

Paris ; bibl. de l'Arsenal ; n° 93 (117 Théol. latine), volume composé de 4 mss. Au fol. 202 du ms. c : " Anna et Esmeria fuerunt sorores, etc. Ecriture du XIIIe s. sur 2 colonnes. — N° 286 (159 T. L.), Livre d'heures du XVe s. ; au fol. 140, Oraison à S. A. en latin. — N° 3987, Histoire de Joachim, de sainte Anne, de la vierge Marie et de Jésus-Christ. Commencement : " En certains jours, entre ceux du peuple d'Israël, estoit ung homme qui avoit nom Joachim. . ." [Parchemin, 61 ff. Ecriture du XVe s. à longues lignes. —Le ms. contenait 22 miniatures, mais plusieurs ont été coupées. — N° 4009 (70 H. F.), " Petit livret faict à l'honneur de madame saincte Anne et de la royne, sa fille, vierge pure, mère de Jesus-Christ, " par " Rochefort et Fabri, " dédié à Louise de Savoie. Papier, 70 ff., 152 x 110 mm. Ecriture du XVIe s., longues lignes, 6 dessins au fol 1², 16, 32², 38², 48², 55² : Fol. I verso : Louise de Savoie assise, en coiffe de religieuse. Devant elle à genoux, l'auteur présentant son livre de la main gauche. Debout à côté de lui, au second plan, un personnage qui serait peut-être Fabri dont il est si souvent question dans le volume. Fol. 2 : " MADAME, ainsi que ces iours passez par seule et froide pancee, Iestois iour et nuyt en la presence de la sacree maieste du roy vre filz. Par grand et extreme desir de luy faire agreable service, pour tousiours demourer en sa grace. Ieusse voluntiers prins deliberation arrestee de luy presenter ce petit liuret faict a l'honeur de madame saincte Anne et de la royne sa fille vierge pure mere de iesus-chist, maiz a bone cause mon opinion se changea, par consideration que a vous MADAME premièrement tout ce que ie puis faire doit estre reservé. Aussi que le roy et vous et madame la duchesse naves rien parti ensemble. Et ce qui est bon pour lung est bien faict pour lautre d'autant que v(ot)re volunte est unie parfaitement. Et combien quelle soyt dilatee et aulcunement divisee par personnes apparentes et sensibles, si il y a quelque similitude invisible inpalpable et insensible, qui vous rend si veritablement semblables que aulcunefois ie foys de vous come le sage Fabri a faict de la magdalene. Car dune de vos personnes ien foys troys. Et puys de rechief de troys en foys une comme Fabri a faict des troys maries lesquelles il a reduictes à une fille de saincte Anne. Et mere de noustre sauveur côme voyrrez cy-après. Davantage plaise a voustre charitable temperance considerer que meritoyrement le liure de la magdalene vous doyt estre dedie et mys en vre protection. Aussi faict celeuy de Saincte Anne. " On voit suffisamment le genre. *Fabri* doit être Lefèvre d'Etaples, censuré par l'Université pour son livre sur sainte Marie Madeleine (voir plus bas)... Ses ennemis sont fort rudoyés : " tas de papelars, ânes, hypocrites " (fol. 4), " tas de fratrez prediquairez " (14), " quelque petit âne sauvage qui veut decevoir plusieurs grands ânes " (28), etc.

Paris, Bibliothèque Mazarine : N° 513, Livre d'Heures, XIIIe s. ; fol. 140, De S. Anna missa, addition ; — N° 398 (250), Lectionnaire du prieuré de S.-Eloi, daté 1342 ; leçons pour la fête de S. A., addition. — Nos 399,443 (1018), 450, 513 (957), 1733, mss. du xve s. avec légende ou leçons pour la fête ; le n° 450 porte, en tête de l'office, une note sur le culte de S. A. — Nos 3442-45, Remerville de Saint-Quentin, Histoire de la ville d'Apt, où l'on voit tout ce qui s'y est passé de plus mémorable dans son estat politique, despuis sa fondation jusques au regne de Louis le Grand... ; l'histoire chronologique des évêques qui ont gouverné l'église de cette ville, et la généalogie des maisons nobles, tant des familles éteintes que de celles qui subsistent à present ; — 4 tomes ou cahiers, en tout 1714 pages, ms. autographe de l'auteur, daté à la fin 1690. L'ouvrage est incomplet ; on n'y trouve pas "l'histoire ecclésiastique" dont parle l'auteur à p. 206 : "Il y a lieu de croire que les anciennes légendes de sainte Anne qui font mention d'un voyage de Charlemagne dans Apt ne disent rien contre la vérité, soit que l'auteur ait entendu parler de ce prince ou qu'il l'ait confondu avec son petit-fils Charles le Chauve, à cause que l'un et l'autre ont également porté la qualité de *Carolus magnus*, comme nous venons de dire, ce qui a fait confondre plusieurs actes de Charles le Chauve avec ceux de son aïeul... Nous pourrions ajouter à cela que Charles le Chauve battit véritablement les Sarrazins auprès de la ville d'Arles d'où il résulte une présomption favorable sur cette circonstance de l'histoire des reliques de sainte Anne mais, comme nous en parlons assez au long dans l'histoire ecclésiastique du diocèse d'Apt, nous ne donnons pas une plus longue extension à nos conjectures pour reprendre le fil de notre narration."

Paris, Bibliothèque nationale, XIIIe s., ms. 1985, *Le Roman du Saint-Graal* (cité aux vols. précédents).

XIVe s. : Nos 5406-7, parties du *Speculum sanctorale* de Bernard Gui (Guidonis, de La Guyonie) ; fol. 114 de 5406 et 121 de 5407 : *De S. Anna.*— Codex 5,561 membraneus ; 5 parties, dont 1° : *Liber connubii Annæ et Joachim et nativitas beatæ Mariæ* etc. — Codex 3820, membran. ; 115 pièces dont 13e : *Vita beatæ Annæ matris V. M.* — Ms. 7215, fol. 202, Froissart, servantois de N.-D. — Ms. 1531 (ancien 7581), *La vie des trois Maries* de Jean de Venette (1307-1369), Ms. de 40,000 vers. Cette copie est du XVe s.

XVe s: ms. fr. 816 (7206), *Le mystère de la passion par personnages*, en vers, par Arnoul Gresban, petit in-fol., 236 ff. — Ms. Colbert 7326, fol. 29, Sermon sur l'Immaculée Conception, de Jean Gerson, prêché en 1401 à S.-Germain l'Auxerrois (cité précédemment). — Ms. 527 (Fonds de S.-Germain des Prés), *Historia Joach. et A.* Même fonds, 602.—Vita S. A., ms. latin 1147, membraneus. Le titre manque. Ce pourrait être *Officium* ou *Missa trium SS. Mariarum.* A la fin, apostrophe en vers français à chacune des trois Maries. Extrait :

Puis que de ihesus roy celeste
Vous estes doncques tant prochains
Je tiens pour certain que requeste
Ne vous refuse entre autres saints :
Pourquoy doivent pécheurs humains
Vous servir en grant confiance
Les malades rendez tous sains
Qui en vous ont bonne esperance

A la sainte-Vierge.

Si doibt on vos seurs reclamer
Pour leurs miracles et beaux fais
Qu'elles montrent sur clers et lais
Qui du cuer les veulent requerre
Aveugles, fievreux, contrefaits,
Guérissent aussi de la pierre.

XVIe s: ms. 7306, *Vie de N. Dame*, en quatrains, signalée par M. Paulin Paris. — N° 410 (ancien 7018⁴), Ung livre des faiz et miracles de Nostre Dame : début : " Joachim prist à femme saincte Anne. " — N° 2457, recueil de sermons ; fol. 217-33 : S'en suit ung devost sermon de madame saincte Anne... ; Ecce arbor In medio terre quibus (pour *cujus*) proceritas celum tangebat ; quibus fructus nimius ex quo vescebatur omnis caro. Les excellences de S. Anne. A la fin : Pourquoi l'invoquer surtout le mardi ? jour de sa mort. — Ms. 25,550 (ancien 7329), vélin, miniatures ; 3e partie, Officium misse ad honorem sanctissimæ generationis dive Anne, in qua sancta militans Ecclesia prefigurata fuit. Incipit : Noli timere, mater filiorum. — Ms. (français) 1035 : in-4, 16 ff ; XVIe s. ; très jolies miniatures Dédicace : A madame Marguerite de France, Duchesse Dallencon et de Berry : J'ai souvêt medité, madame, que ferme foy est attente certaine de tout bien qui par providence de Dieu doit advenir à ceux qui par fidélité... En cest espoir je ay escrit ce qui s'ensuit et le vous presente madame vous suppliant tres humblement qu'il vous plaise de votre grâce le prendre en gré... Eloge de la foy .. J'ay visite les escriptures sainctes ou iay comprins que la fidelle propagation d'Abraham a este tellement continuee que dicelle est procedee une très vertueuse dame (sainte Anne). Et celles (les prophéties) qui sont contenues icy après et ordonnees en la composition dicelle messe vous seront exposees en langage francoys par ung petit traicte que iay ia commencc a composer. Et lauray acheve bien tost apres que seray revenu du voyaige que ie propose faire quant à visiter trois devotes eglises edifiées et construictes en l'honneur de dieu et fondées au nom de la dicte saincte Anne. Et espere vous presenter madame moy revenu ledict traicte... etc. (fol. 3²). Suit en effet une messe avec musique. Fol. 5 : 11 vers au pape et aux prélats de la S. Eglise ; aux tres illustres et puissans roys et princes de la chrétienté :

Et pour avoir victoire promptement
Des turcs, suyvez le train de sapience
Et poursuyvez dacquerir laliance
De saincte Anne, car Anne proprement
Est nom propre tres apropriement,
Dit fondement de grace qui soustient
Par quoy certes pourrez tresaisement
A son moyen vivre paisiblement
Selon le sens que l'hystoire contient

Fol. 5 vo : A la royne ma souveraine dame
Et mes dames du royal sang de france.
Considerez que la plus pacifique
Magnifique dame qui ait esté
En la lignee royalle iudaicque
Tres anticque nacion hebraïcque
Marie excluse, cest Anne en verité...
En partie ay escript et recité
Sa saincteté, ses vertus, sa bonté
En deux liures. Et comme pourrez veoir
Par le dernier proesme du traicté

Ie prove aplain par mainte autorité
Que envers dieu a tressouverain pouuoir
De nous aider, si nous faisons deuoir
De la servir honnorer et requerre,
Lescript present le vous fait assauoir
Vous plaise donc l'entendre et prouoir
Et vous verrez roys et princes sans guerre.....

B. nat., ms. fr. 1395 T. A., sermon de Lingendes pour la fête de S. A.

Paris, Bibl. Sainte-Geneviève : ms. ZLZ, in-fol. s.d. ; n° 5, Fragments d'offices de S. Blaise et de S. A. — Ms. BB. 1, in-4 ; fol. I, Dissert. sur les mérites de la S. Vierge, de S. A...xv-xvie s.

Rennes, n° 28 (23), Livre d'heures, xve s. ; fol. 161, *De S. Anna*. — N° 33 (24), Livres d'heures, xve s. ; fol. 14, 28 juillet, fête de S. A. en lettres d'or.

Rouen, n° 1404 (U. 20), *Vitæ SS.*, xIIe s. ; additions des xIV-xve, dont fol. 150 : In festo S. A.

Saint-Pol, ms. 1,132, Livre d'heures, xve s. ; prière à S. A.

Salins, ms. 10, xve s., *Versus de B. A.*

Tours, ms. 218, Heures à l'usage de Rome, milieu du xve s., miniatures ; fol. 189 : " De sancta Anna : Veni electa mea. " Le V du mot *Veni* représente sainte Anne et la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux.— Ms. 217, Heures de Notre Dame, milieu du xve s. A None, vierge entourée de plusieurs personnages, parmi lesquels S. Joseph et S. Anne portant un petit panier avec des colombes. —Ms. 155, Légendaire à l'usage de Tours, vélin xve s. ; fol. IV, De vita B. Anne. —Ms. 157, autre légendaire, comm. du xve s., fol. 84 : de S. A.—Ms. lat. 186. missel à l'usage de l'égl. de Tours, vélin, milieu du xve s. ; fol. 241, In Nativ. B. M. L'S de *Supplicationem* représente sainte Anne dans un lit tenant la Vierge dans ses bras ; des ornements entourent cette page qui n'a subi aucune mutilation. — Ms. lat. 207, Processional noté à l'usage du monastère Saint-Paul de Cormery, daté 1636. A la fin, Prose *de Sancta Anna*. — Ms. 209, Graduel noté à l'usage de la métropole de Tours, vélin (grand), xve s. ; miniatures. Dans l'S. du mot *suscepimus* (fol. 103), la Vierge présentant l'enfant au grand-prêtre, et à côté d'elle, Anne tenant un panier avec deux petites colombes. S. Joseph et deux autres personnages. On lirait avec profit Léopold Delisle, *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au* IX e s., in-4, Paris, Imprim. nat., 1885.

Troyes, ms. 763, in-folio, recueil de 16 pièces dont la 8e : Legenda sanctæ Annæ matris virginis Marie Dei Genetricis. — N° 1636, in-4, recueil de 15 pièces dont 11e : De beata Anna matre sancte virginis Marie. — N° 1799, in-4, recueil de 10 pièces dont la 5e : Vie de saincte Anne, patronne des Pères cordeliers de Joinville.

Valenciennes, Le mystère de la Passion (joué pour la première fois à Paris en 1402). Au commencement, la Légende de S. Anne.

A l'étranger

Oxford, Bibl. Bodléïenne, cod. membran. 417, in-4, 52 ff., xve s., de belle écriture et bien peint. Au fol. 38 : Officium misse ad laudem et honorem Dei et sacratissime generationis dive Anne, in quâ universalis militans Ecclesia præfigurata

fuit tempore nativitatis regis pacifici Jesu pacem omnibus tribuentis, " cum notis musicis. Rawlinson croit que ce codex a appartenu à Charles IX, roi de France.

Rome, Vatican, codex 1468 : Ci cet le Doctrinal de la secunde Retorique fait par Bauldet Herenc l'an de grâce mil quatre cent trente et deux... Cy s'ensuit la forme et taille d'ung chant royal qui se font à Dieppe en Normandie... et doibt parler de la Nativité Notre Dame et la passion notre Seigneur et de l'Assumption Notre Dame. Extrait :

Amer debvons la journée eureuse
Que d'Anne yssi la turtre sans amer
Qui rappaisa l'invie haineuse
De l'escouffle qui nous fist tous dampner
Par le serpent qui l'ot mal conseillie.
Cette turtre dont Anne est accouchie,
Foy, vie, loy et gloire représente
A tous ceux que le faulx ennemy tempte, etc.
Car par lui fu Diu si très débonnaire
Qu'il en offri son digne corps en rente
Et a morir sur le mont de Calvaire...

Imprimés (quelques-uns) :

Fulbert de Chartres (958-1028), *De ortu B. V. M.*, Migne, *Patr. lat.*, t. CXLI, 327.

Honorius, évêque d'Autun (†. après 1152), 22 lignes dans son *Speculum Ecclesiæ. Patr. lat.*, t. CLXXII, col. 1000.

Robert Wace ou Gace (†. 1175), *La Vie de la Vierge*, publiée en 1858 par V. Luzarche.

XIIIe s. Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, 4 in-fol., Douai, 1624.

Gautier de Coincy, *Les miracles de la Vierge*, publiés à Paris, 1857, in-4 ; quelques vers.

XIII-XVIe s. Hymnes et offices liturgiques publiés par divers recueils, notamment Dreves, *loc. cit.*

A part les ouvrages qui suivent, d'autres, déjà, ont été indiqués *passim* et notamment au chapitre des *Religieux*.

XVIe s. Venette (Jean de), traducteur Jean Drouen, *La Vie des trois Maries, de leur mere, de leurs enfans et de leurs marys : nouvellement reveue et corrigée*, in-12, à Paris, chez Simon Calvarin, s. d. (1505).

1507 (?) Jehan Michel ; *Le mistere de la conception nativité mariage et annonciation de la benoiste vierge Marie, avec la nativité de Jesuchrist et son enfance.* Paris, sans date. Alain Lotrian. Autre édition, petit in-fol. 1507. Autre in-4, gothique, Paris, Trepperel, s. d. ; autre in-4 goth., Paris, P. Sergent, s. d. — Exemplaire de la Bibliothèque nationale : Fol. v, Joachim en laage de quinze ans ; vi, Des aumônes de Joachim ; vii-viii, Du traité de mariage Joachim; x, Comme Joachim espousa Anne ; xiv, Le veu de Joachim et de Anne ; xv, Du reff' de loblation ioachin ; xvi, Comme Ioachin alla à ses bergers ; xix, De l'ange qui s'apparut a Anne ; xxi, Comment Anne enfanta Marie ; xxii, La presentation au Temple ; xxvii, Du maintien de Marie au temple; xxviii, Du mariage de Anne a Cléophas; xxxi, Du mariage de Anne a Salomé, etc.

1512 et 1519. Jacobus Faber Stapulensis (Jacques Lefèvre d'Etaples), *De Maria Magdalena, Triduo Christi, Et una ex tribus Maria, disceptatio :* ad clarissimum virum D. Franciscum Molinum, christianissimi Francorum Regis Francisci Primi magistrum, tertia emissio (in-8 carré), Parisis, ex officina Henrici Stephani, 1519. Forte thèse contre le *trinubium.* Il en fait un " commentum maligni, partim ut mater matris Dei infamaretur,. . . partim ut Virgo. . . videretur ex libidine concepta. . . Sed mentiris, ô pessime dœmon " etc. L'évêque de Meaux nomma Lefèvre son vicaire-général en 1523, et François I l'appela à sa cour pour lui confier son troisième fils.

1514. Petrus de Natalibus, *Catalogus sanctorum et gestorum eorum*, etc. Lugduni, typis Jacobi Saccon, 1514. Au fol. VIII recto, sous le titre : *De conceptione B. V. M. ;* et au fol. CXXVIII, sous le nom de sainte Anne.

1519. Natalis Beda, *Apologia pro filiabus et nepotitus beatæ Annæ,* Parrhisiis, 1519, petit in-4. Noël Bédier, nommé en 1520 syndic ou procureur de la Sorbonne, obtint de la Faculté de théologie la condamnation des *Trois Madeleine* de Lefèvre. Il avait répondu à celui-ci par une *Déclaration scolastique de l'avis et des rites de l'Eglise sur la Madeleine unique.*

1523. Petrus Sutor (Cousturier). Il soutient le *Trinubium ;* voir à *Chartreux.*

1529. Joannis Bertaudi Petragorici (Bertraud de Périgueux), *Tria aurea opuscula, videlicet trium filiarum divæ Annæ ; horarium et missale earumdem officium, et de cognatione divi Joannis Baptistæ cum eisdem et earumdem liberis, libelli tres, quæ omnia imprimebat Jodocus Badius Ascensius,* Parrhisiis 1529; in-4, figures sur bois et arabesques.

Du même, *Encomium trium Mariarum cum earumdem cultus defensione adversus Lutheranos, solemnique missa et officio canonico,* opera Joannis Bertaudi. Même libraire, même année, ou à peu près. L'ouvrage finit par : Très devote oraison des troys maries en françoys et en vers.

1566. Espencæus (Claude d'Espence, 1511-1571), *Collectarum ecclesiasticarum liber unus.* Paris, 1566. A la page 63 sq. : Epistola S. Annæ ad Simeonem de infantia Salvatoris cum scholiis.

XVIIe s. Saint François de Sales. 1er sermon pour la fête de la Présentation, 1ère partie ; autre pour la fête de S. A., *Œuvres*, éd. de Lyon, 1869, t. II, pp. 703-7.

Binet, Etienne, une *Vie*, dont l'original est perdu ; traduction espagnole. Voir *Jésuites.*

1618. Jean Rabasse, *La royale Mère* (Voir Franciscains).

1660. Prière à sainte Anne pour la Reine, dans *Le Thresor du sonnet*, t. I, p. 47.

1660. R. P. Senault, *Panégyriques des Saints*, 2 in-8, 1660, au t. II, pp. 196-221, *Panégyrique de sainte Anne.* Sainte Anne donne à Marie la vie, l'instruction ; les soins ; ce qu'elle reçoit d'elle en retour.

Vers 1675, Le Père Martineau, *Sermon* dans Houdry, *Bibl. des Prédicateurs*, Paris, 1868, t. XIV, p. 615.

1682. Jean Crasset, S. J., *Sermon pour la fête de S. Anne*, in-12, 1682, 91 pages.

1688. Thomassin, *De Dierum festorum celebratione;* 1688 (?) in-fol., lib. II, cap. 22, n° 11.

1690. S. de la Court (éditeur), *La vie et miracles de sainte Anne, mère de la sainte Vierge.* Bordeaux, 1690, in-18 ; amplifications romanesques sans aucun souci de la doctrine, des traditions et du bon sens.

1701. Baillet, *Vies des Saints*, 4 in-fol., Paris.

1712-1720. Jean Croiset, S. J. (1656-1738), *Exercices de piété pour tous les jours de l'année, contenant l'explication des mystères ou la vie du saint de chaque jour, avec des réflexions sur l'épître et une méditation sur l'évangile de la messe, et quelques pratiques de piété propres à toutes sortes de personnes*, 12 in-12, Lyon. — Autre édition, sous le titre : *L'Année chrétienne*, 18 in-12, Lyon 1819. Voir au 26 juillet, et t. XVIII, dans la *Vie de la sainte Vierge*.

1728. *Vie de sainte Anne*, Troyes, in-12, 1728.

1755. Ballet, prédicateur de la Reine, *Panégyrique de S. A.*, in-18, Paris, 51 pages.

1803. *La vie de sainte Anne*, Nancy, 1803 ; 94 pages in-18 (U. Chevalier, Suppl.). M. Nisard (*Hist. de la littérature populaire*, t. II, p. 66) donne des extraits d'une *Vie de sainte Anne, mère de la sainte Vierge*, Epinal, 68 pages in-12 ; M. Jannet en parle aussi, p. 74 de son *Essai sur les livres populaires*, 1848. Ce livret raconte que Emérentienne, mère de sainte Anne, avait plus de soixante ans lorsqu'elle mit au monde sa fille ; que, à la naissance de l'enfant, on trouva sur sa poitrine quatre lettres d'or qui formaient le nom *d'Anne*, etc.

1831. L'abbé Martin, *Le Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, Vannes, in-18, 1831, 255 pages ; 8e édition en 1873.

1852. *Vie de sainte Anne*, in-12, Montbéliard, 1852.

1855. Douhet, *Dictionnaire des Légendes*, 1855, pp. 1219-1223. — *Dict. des mystères*, ou Migne, *Nouv. Encycl. théolog.*, t. XLIII, p. 664-sq.

1858. Vogüe, M. de —, *Notice historique et archéologique sur l'église Sainte-Anne de Jérusalem*, in-8, 12 p. Paris.

1859. *Sur l'éducation*, pour la fête de S. A., dans le *Christianisme connu par la vie de ses saints*, Taillard-Jannet, à Guincourt, Ardennes, in-8. — Guérin (Paul), *Vie des Saints* par le P. Giry, corrigée, complétée et continuée jusqu'à nos jours ; 4e éd., 13 in-8, Palmé 1862. Au t. VII, p. 111 sq.

1862. C. Mauss, *L'église de Saint-Jérémie à Abou-Gosch*, dans la *Revue archéologique*, mars-avril 1862.

1862. Gros, *Vie de sainte Anne, mère de la sainte Vierge, d'après Marie d'Agréda et d'autres documents*, in-24, 104 pages ; autres éditions 1873, 1874.

1863. Ernest Hello, *Etude* dans la *Revue du monde catholique*, t. VI, 1863, pp. 680-692.

1863. *La Vie et le Culte de sainte Anne, mère de l'Immaculée Vierge Marie*. Lyon, 1863.

1866. Brizeux, *Œuvres*, 2 in-12, Paris, 1866, t. I, p. 143.

1866. Le R. P. Mermillod, S. J., *Le culte et le patronage de sainte Anne*, in-12, 1866.

1866. Bourassé, *Summa aurea de laudibus B. M. V.*, in-4, Parisiis, 1866 ; t. I col. 179, 210 ; t. III, *passim*.

1868. Mgr Freppel, *Discours sur le couronnement de Sainte-Anne d'Auray*, t. II des *Œuvres oratoires*; p. 3.

1874. Collin de Plancy, *Grande vie des Saints*. Vivès, 1874, in-8 ; t. XIV, p. 527 à 557. — Du même, *Légendes du Nouveau Testament*, in-8, Paris, s. d., H. Plon ; pp. 12-40: Légende de S. A. et de S. J.

1877. Mgr Gay, *Sur la maternité chrétienne*, sermon pour la fête de S. A., t. II des *Conf. aux mères chrétiennes*.

1878. V. V., *Le mois de sainte Anne, suivi d'une neuvaine, du cantique et des*

litanies, in-18, Avignon 1878 (112 pp.). Vie de la Sainte, p. 13-75. Confiance en elle, p. 78 ; pèlerinage d'Apt, p. 84 ; neuvaine, p. 93 sq.

1880. Cardinal Lavigerie, *Sainte-Anne de Jérusalem et Sainte-Anne d'Auray, lettre à Mgr l'évêque de Vannes*, par l'archevêque d'Alger ; S.-Cloud, imp. Ve Belin, in-18, 1880.

1883. Ramus (Le P. Marc), S. J., *La dévotion à sainte Anne*, in-32, Paris, Vic, 1883. Vie, 1-102 ; culte, 110-177 ; miracles, p. 177 ; motifs de confiance, p. 250 ; culte d'imitation, p. 280.

1883. Anonyme, *Vie de sainte Anne*, d'après *La cité mystique de Dieu*, in-32, Bar-le-Duc, 1882.

1884. Gérardin, *Les gloires de saint Joachim et de sainte Anne dans toute l'Eglise en général et en particulier en France et en Italie ;* in-8, Paris, 1884.

1885. Bethaz (François-Joseph), chanoine honoraire de la cathédrale d'Aoste, *Abrégé de la vie de sainte Anne, mère de la très sainte vierge Marie*, petit in-18, Nice, 1885 ; ch. XXI, p. 221 : S. Anne ne passa point à de secondes noces.

1888. C. Mauss, *La Piscine de Bethesda à Jérusalem*, in-8, Paris, 1888.

1892. Ch. Vincent, *De l'iconographie de sainte Anne et de la Vierge Marie, à propos d'une statue du* XVe *siècle*, in-8, Paris, 1892.

1893. Léon Cré, *Recherche et découverte du tombeau de saint Joachim et de sainte Anne, sous l'antique basilique de Sainte-Anne, à Jérusalem*, dans la *Revue biblique*, 1893, t. II, 245-275.

1893. Germer-Durand, *L'église d'Abou-Gosch*, dans la *Revue biblique*, 1893, t. II, p. 43.

1901. P. de Larminat, dans les *Annales de Saint-Louis des Français*, 1901, p. 315.

1904. H. Vincent, *La crypte de Sainte-Anne à Jérusalem*, dans la *Revue biblique*, 1904, p. 228 sq.

1907. Athanase Ollivier, *Sainte Anne*, Nantes, Biroché et Dantais, 1907, in-8, 446 pp. Illustrations. — Vie, p. 9-172 ; culte, 173-442.

Annales de Sainte-Anne d'Auray.

POÉSIE.

Dans *Les trois Légendes de madame Saincte Anne* (I, *Légende hagiographique*), in-8, 1898, le chapitre intitulé *Les Poètes* (p. 293-425), donne plusieurs pièces ou extraits des poètes français qui ont honoré la Sainte, soit dans leur langue, soit en provençal, soit en latin.

L'espace faisant défaut, et d'ailleurs l'usage n'existant pas de répéter un volume dans le suivant, nous nous bornons à quelques additions.

Chant royal de Catherine d'Amboise († 1550)

Faictes sermons et prédications,
Carmes devotz, Cordeliers, Augustins ;
Du sainct concept portez relacions,
Caldeyens, Hebrieux et latins ;
Roumains, chantez sur les monts palatins
Que Iouachim saincte Anne a rencontrée

Et que par eulx nous est administrée
Ceste Vierge sanz amours conjugaulx,
Que Dieu créa de plaisance feconde,
Sanz poinct sentir vices originaux,
La plus belle qui jamais fut au monde.

Cantique français réputé le plus ancien qui existe

1. Rosier du Paradis,
Qui produisis jadis
Cette rose fleurie,
Ce bouton précieux,
Cet œillet gracieux,
Cette Vierge Marie ;

2. L'Ecriture a chanté
Que tu as enfanté
Cette Vierge pucelle
Qui son Père allaita
Et que Dieu exempta
De coulpe originelle.

3. O Matrone d'honneur,
Aïeule du Seigneur,
O parangon des Saintes,
Entends à cette fois
La pitoyable voix
De nos tristes complaintes.

4. Notre Dieu est fâché
De voir que le péché
Vive en notre âme ingrate :
Intercède pour nous,
Apaise son courroux,
Et sois notre avocate.

5. Qui de nous, ô mortels,
Honorant ses autels
De prières et d'offrandes,
N'a pas reçu soudain
De la divine main
L'effet de ses demandes ?

6. Secrets sont les desseins
De Dieu qui par ses saints,
Comme par des oracles,
Fait paraître à nos yeux
Que la terre et les cieux
Sont pleins de ses miracles.

7. L'on reconnaît au vrai
Près la ville d'Auray,
En un petit village,
Que l'aïeule de Dieu
A voulu qu'en ce lieu
Nous lui rendions hommage.

8. Une image trouvée,
Par miracle approuvée,
O chrétiens, nous convie
De remplir les chemins,
Honorant, pèlerins,
La mère de Marie.

9. Quittons donc nos maisons ;
En vœux et oraisons
Offrons-lui nos prières ;
Mettons-nous en devoir
Afin de recevoir
Ses faveurs ordinaires.

10. Dessèche donc nos pleurs,
Soulage nos douleurs,
Chasse notre tristesse,
Et tant que nous vivrons,
Nous te réclamerons,
Fontaine de liesse.

Dans KERNATOUX, *La gloire de sainte Anne*, 1659.

Traduction du Cantique des ARZONNAIS, par EMILE SOUVESTRE.

Refrain : Sainte Anne, que Dieu bénit, vos vertus, votre puissance, ont éloigné de nos têtes la mort et tous les dangers !

Nous courons à votre maison sainte pour vous offrir des actions de grâces, car vous nous avez préservés dans les dangers du combat ! — *Refrain.*

Une troupe d'Arzonnais était partie pour l'armée : ils étaient plus de quarante et soumis aux ordres du roi. — *Refrain.*

Pleins de foi, pleins de confiance, nous tous, paroissiens d'Arzon, nous vinmes ici vous implorer, le saint jour de la Pentecôte !

Nous voilà voguant dans la Manche, avec celui qui nous commande, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux hollandais.

Coups de canon nous arrivent plus pressés que la grêle : oh ! non jamais, nous ne fûmes en pareil danger !

De chaque flanc du vaisseau, des tonnerres de bordées fracassent et font tomber câbles, voiles, mâts et cordages !

O véritable miracle ! aucun des enfants d'Arzon ne reçut la moindre offense de boulet ni d'arquebuse.

Près d'eux, à droite et à gauche, tués ou blessés, tombent les hommes ; mais, pour eux, votre secours, votre vertu, les défendaient !

Là, près de nous, un boulet frappe un pauvre matelot et la moëlle de sa tête jaillit sur un enfant d'Arzon.

Nous vous prions de bon cœur, sainte Anne que Dieu bénit : Conservez-nous en grâce maintenant et toujours !

Les derniers Bretons, 2 in-12, Paris, 1858, t. I, p. 132.

Cantique.

1. Quels doux transports s'élèvent en mon âme,
Et de quels feux je ressens les ardeurs ?
Que je voudrais, de la plus vive flamme,
Pour toi, sainte Anne, embraser tous les cœurs !
Refrain :
Pour toi, sainte Anne, ô bienheureuse mère
De l'auguste Reine des cieux !
Pour toi, sainte Anne, amour toujours sincère
Dans tous les temps, dans tous les lieux.
2. Que de faveurs, ô mère de Marie !
Que de faveurs te doivent les mortels !
C'est le salut, c'est la santé, la vie...
Qu'un pur encens brûle sur tes autels !
Pour toi, sainte Anne...
3. Et nous, Bretons, objet de ta tendresse,
Que ferons-nous pour payer tes bienfaits ?
Nous nous plairons à répéter sans cesse :
Amour, amour pour sainte Anne à jamais.
4. Mais qui pourra célébrer le prodige
Qui fit sortir de ton sein maternel
Le chaste lys dont la féconde tige
Porta Jésus, le Fils de l'Eternel ?
5. A nos transports unissez vos louanges,
Vous qui régnez au céleste séjour ;
Et de sainte Anne, illustres chœurs des anges,
Chantez aussi les bienfaits en ce jour.
Pour toi sainte Anne...

Dans l'ABBÉ MARTIN, *Le Pèlerinage de S.-A. d'Auray*, 1831, p. 338.

PÈLERINAGE DE POEY-LA-HOUN.

(10 strophes)

1. Mère de notre auguste mère,
Sainte Anne, écoute nos accents,
Daigne bénir notre prière,
Et reçois-nous pour tes enfants } *bis.*
2. Enfants de la contrée,
Venez à son autel,
Où l'âme consolée
Goûte la paix du ciel.
3. Dans son humble chapelle,
Sainte Anne, à pleines mains,
Répand sur le fidèle
Tous ses trésors divins.
4. C'est là que, dès l'enfance,
Nos fortunés aïeux
Ont vu de sa puissance
Les effets merveilleux...
Etc.

FÊTE DE SAINTE ANNE.

Chœur :
Du sein de notre misère,
Nous chantons votre grandeur,
O vous qui fûtes la mère
De la mère du Sauveur.

Fille des rois de la terre,
Vous voyez dans la poussière
Le trône de vos aïeux !
A l'ombre d'une chaumière
Le travail et la prière
Remplissaient vos jours pieux.
Celui qui donne la gloire
A-t-il loin de sa mémoire
Banni les fils de Jessé ?
Non, non, à l'abri du glaive,
Un trône éternel s'élève
Sur leur trône renversé.

Chœur : Du sein de... etc.

De David fille chérie,
Le Très-Haut vous a choisie ;
Bientôt pour nous plus de fers !
Quand vous enfantez Marie
Vous préparez au Messie
L'empire de l'univers.
Dans une langueur profonde
Longtemps a gémi le monde
Eclairé par un faux jour :
Enfin voici la lumière
Qui va rajeunir la terre
Au feu du divin amour.

Chœur : Du sein de... etc.

Heureuse entre les heureuses,
De vos mains affectueuses,
Vous pressiez sur votre cœur
Celle qui, reine des anges,
Au milieu de leurs phalanges
Vous couronne de splendeur !
Hélas ! le vent des tempêtes
Passe et gronde sur nos têtes :
Peut-être allons-nous périr !...
Priez la Vierge clémente,
Et loin de nous la tourmente
Se hâtera de s'enfuir.

Chœur : Du sein de... etc.

L'ABBÉ H.-L. RIANT, *Lyre de lévite.*

CHANT TRIOMPHAL EN L'HONNEUR DE SAINTE-ANNE.

(*Début*)

SOLO DE TÉNOR : *Voix d'un poète étranger arrivant casuellement à Apt au moment du départ de la procession triomphale de sainte Anne.*

Pourquoi ces saints concerts et ces flots d'harmonie ?
Pourquoi ces hosanna d'une foule ravie,
De vierges au front pur et de jeunes enfants
Font-ils vibrer les airs de leurs cris triomphants ?

Partout l'on n'entend plus que fanfares guerrières,
La cité de Césars arbore ses bannières,
Et le buis et les fleurs, pour orner les maisons,
En mille endroits divers enlacent leurs festons !

L'airain sacré résonne et ses triples volées
Sur l'aile des zéphirs, doucement balancées,
Annoncent aux croyants un moment solennel :
Quelle est donc cette fête ?

Pour quel héros mortel enlace-t-on ces fleurs ?
Quel triomphe pompeux dans ce beau jour s'apprête ?
Quel nom béni du Ciel fait battre tant de cœurs ?

Chœur de cent poètes orphéonistes, accompagné de fanfare.

C'est le nom de la mère
De la mère de Dieu,
De l'ange tutélaire
Qui protège ce lieu.

A. GAY, Apt, 1863.

UNE VISION DE SAINTE ANNE.

(*extraits*)

(La sainte vierge a pleuré), ...

Et sainte Anne aussitôt, par un miracle étrange,
Dans les airs embaumés crut voir passer un ange
Qui, prenant cette larme, au ciel bleu disparut.
Surprise, contemplant Marie encore pensive,
Elle vit resplendir, autour de ses cheveux,
Un nimbe éblouissant : et la mère craintive
Comprit que l'Eternel sur elle avait les yeux.
Alors prenant le voile, ouvrage de Marie,
Et de baisers furtifs couvrant son blanc tissu,
Elle le déploya sur la tête chérie
De sa fille à genoux : " Trésor que j'ai reçu
Comme un don précieux, mon enfant, sois bénie ! "
Dit-elle en soupirant. " Je te rends au Seigneur,
Car je lis l'avenir, c'est toi qu'il a choisie.
Chaste Vierge, bientôt mère de mon Sauveur,
Je vois ton Fils vainqueur, aux morts porter la vie...
Je te salue, enfant, rose ici-bas cueillie
Pour embaumer les cieux ! Mon âme reste unie
A ton sort éclatant : grâce à toi, désormais
L'univers bénira la mère de Marie,
Parmi les bienheureux, je prends place à jamais."

Et l'Enfant, s'abîmant dans le mystère immense,
Levant son regard pur, vit les cieux s'entr'ouvrir :
Et les anges, émus devant son innocence,
Chantaient : " Alleluia !... Le paradis commence :
" Les temps sont accomplis, Jésus-Christ va venir ! "

BARONNE DE PAGÈS.
premier prix de l'Académie des poètes de Paris, 1881

CANTIQUE DE MGR BÉCEL, *évêque de Vannes.*

Sur un air breton (8 strophes)

1. Mère de la patrie,
Reine de nos cantons,
Gardez avec Marie
La foi de vos Bretons.
Satan, si redoutable,
Voudrait vous la ravir :
Mais notre âme indomptable,
Répond : " Plutôt mourir ! "
2. Dans votre basilique,
Prêtres, soldats, marins,
Présentent leur supplique
En humbles pèlerins.
Tout le monde s'y presse :
Magistrats, artisans,
Châtelaine, pauvresse,
Bourgeois et paysans.
3. Ils abordent sans crainte
L'Aïeule du Sauveur,
Et tout dans cette enceinte
Respire la ferveur.
Aimable Protectrice,
Merci de vos bienfaits !
Soyez toujours propice
A nos pieux souhaits.
8. Les Bretons, d'âge en âge,
Comptant sur votre appui,
S'armeront de courage,
Comme nous aujourd'hui.
Au pied de votre trône,
Ils diront, à genoux :
" O puissante patronne,
" Intercédez pour nous ! "

POÉSIE LITURGIQUE.

75. *A Matines.*

1. Placatus sanctis meritis
Annæ, beatæ matronæ,
Nos Christe, rex piissime,
Adjunge cœli curiæ.
2. Anna Dei mater matris,
Nobis subveni miseris,
Quo purgati contagiis
Donis ditemur cœlicis.
3. Per te quies sit temporum,
Vitæ detur solatium,
Pacis redundet commodum,
Medetur omne scandalum.
4. Ut caritatis gratia
Sic affluamus spiritu,
Quo corde cum suspiriis
Christum sequamur intimis.
5. Laus, honor, etc.

Brev. ms. de Coûtances, XIVe s. ; brev. mss. de Seez, Bayeux, Avranches... XVe s. Dreves, XIX, 61.

---

76. SÉQUENCE.

1a. Adest venerabilis
Annæ dies bonæ,
Lux multum amabilis
Tam piæ matronæ.
1b. Hæc Joachim homini
Dei uxor data,
Matrem gignit Domini
Viro fecundata.
2a. Pulchra generatio

Castæ caritatis,
Sterilis opprobrio
Carens cum beatis.
2b. Ipsius memoria
Erit immortalis,
Certantium prœmia
Vincens in tot malis.
3a. Vir bonæ mulieris
Se novit beatum
Non sic de adulteris
Quæ maculant stratum.
3b. Hæc Deum timentium
Sors et pars est bona,
Cujus est consortium
Inter Dei dona.
4a. Gratia est etiam
Uxor super gratiam
Sanctam pudorata,
4b. Quæ habitu sobria
Est et verecundia
Tacita, sensata.
5a. Non ex tortis crinibus
Auro, gemmis, vestibus,
Sed fide ornata,
5b. Sanctificatione
Atque dilectione
Ei sociata.
6a. Hæc est illa cœli cella,
De qua exit maris stella
His quos umbra tenuit.
6b. Quæ compescat mundi bella
Et nos servet a procella,
Nam mare intumuit.

Missel ms. de Paris, XIVe s. Dreves, VIII, 127. Un catalogue de la Bibl. nationale date cette pièce du XIIIe s.

77. A LAUDES.

1. Adesto nobis inclita,
Dei matris o genitrix,
Anna, quæ in perpetua
Cum Christo regnas gloria.
2. Beata es, emerita
Et gloriosa domina,
Cujus per omne sæculum
Pollet virtus et meritum.
3. Dignare ergo supplicum
Audire preces pauperum,
Et solita clementia
Tu defer indulgentiam.
4. Qui es rex regum, Dominus,
Deus unus omnipotens,
Sis benedictus omnia
Per sæculorum sæcula.

Brev. mss. de Caen et de Coûtances, XIVe s. ; de Séez et de Saint-Martin-aux-Jumeaux (Amiens), XV s. Dreves, XIX, 61.

78. VARIANTE.

1. Adesto nobis inclyta
Dei parentis ô Parens,
Per cujus excelsum genus
Orbi solus refunditur.
2. Florente qualis arbore
Se ramus exerit tener,
Spes unde fructus proximi
Sapore pascit prævio.
3. Sic Anna radix Isai
Dum tu Mariam germinas,
Mox sperat humanum genus
Jesum Mariæ Filium.
4. Dignare nostra supplicum
Audire verba protinus,
Natæque juncta quam rei
Sperant salutem fundito.
Patri sit etc.

Brev. ms. d'Alençon et de Bayeux, XIVe s. ; d'Amiens et de Coûtances, XVe s. Guyet, *Heortologia*, p. 516.

79. *Au nocturne.*

1. O quam mirifica luce coruscas
Cœli juncta choris, Anna beata,
Cœlorumque bonis glorificata
Inter cœligenas ætheris omnes.
2. En ex te processit proles regia
Stirpis Davidicæ, virgo Maria,
Æterni regis filia, mater,
Quam cunctus venerans orbis adorat.
3. Hunc, mater, precibus redde benignum,
Augeat nobis ut prospera cuncta,

A quo nos petimus te mediante
Et nunc et semper gaudia vitæ.
4. Ista, pater, fili, spiritus alme,
Trine Deus nobis confer et une,
Qui semper nitida vivis in æthra,
Regnans ac moderans sæcula cuncta.

Psautier ms. d'Angers, XIVe s. ; brev. ms. du Mans et de Rouen, XVe s. Dreves, XIX, 63.

80. *Au Nocturne.*

1. Hymnis conjubilet turma melodis
Festivamque diem concrepet odis,
Qua cœli subiens Anna senatum
Cernit, quem peperit, filia natum.
2. Est enixa parens inclita prolem,
Quæ mundo genuit splendida solem,
Hinc laudis jubilat gloria tantæ,
Natus luciferum qui manet ante.
3. Felix stirps Aaron, linea Jesse,
De qua virgo parens venit ad esse,
Ut mater fieret innuba Christi,
Clemens Anna gregi consulat isti.
4. Sit laus, Christe, tibi, lux genitori,
Amborum pariter splendor amori,
Uni doxa Deo, lumen honorque,
Virtus, imperium, vita decorque.

Brev. ms. de S.-Amand de Rouen, XIVe s. Dreves, XI, 73.

81. SÉQUENCE.

1a. Fons amœnus
Rigans paradisum
Se diffudit
In partes divisum,
Nunc in superficie
Totius ecclesiæ.
1b. Iste fons est
Anna, mater matris
Incarnati
Verbi Dei patris,
Qui fons exstat gratiæ
Et misericordiæ.
2a Lætetur nunc
Mater ecclesia,
Irrigata
Exuberantia
Tanti fontis,
Qui mundat vitia
Cordis rei.
2b. Anna, gaude,
Joachim socia,
Quæ post viri
Dura convicia
Fons facta es,
Quo manat filia
Mater Dei.
. . . .
4a. Ergo, Anna,
Juste collaudaris,
Genitricem
Quæ foves et paris,
Poli, terræ,
Orbium et maris
Plasmatoris.
4b. Regis regum
Vultum contemplaris
Cum filiis
Filiarum caris,
Ubi dono
Semper gloriaris
Salvatoris.
5a. Omnes ergo
Annæ auxilium
Cum filiis
Filiarum caris,
Ubi dono
Semper gloriaris
Salvatoris.
5a. Omnes ergo
Annæ auxilium
Imploremus
Amplexu mentium,
Ut fugere
Possimus vitium
Pravitatis.
5b. Ne post mundi
Breve exsilium
Patiamur
Dirum supplicium,
Sed nos ducat
Ad cœli gaudium
Cum beatis.

Prosaire ms. de Poissy, XVe s. Dreves, X, 128.

82. SÉQUENCE.

1a. Magnæ dies claritatis,
Concentus, celebritatis,
Magnæ dies gloriæ ;
1b. Laudet terra, laudet cælum,
Lira nostra reddat melum,
Sors venit lætitiæ.
2a. Nuper terram opprimente
Nube, soli jam cedente,
Virgultum refloruit.
2b. Peste cælo dissipata,
Æthere face commota
Terra tota canduit.
3a. Ex te lumen luminum,
Cæli Deus agminum
Mundum exornavit ;
3b. Ecce, virgo virginum,
Spes et dulcor omnium
Nos lætificavit.
4a. Tu mons Ornan Jebusæi,
Quo templum est nostræ spei,
Nostrum patrocinium;
4b. Jericho qua speciei
Rosa vernat, mater Dei,
Totum nostrum gaudium.
5a. Tu es aqua Jeremiæ,
Qua processit fax Mariæ
Altaris mysterio ;
5b. Arca, virgæ gubernatrix,
Quæ floris miri delatrix
Justi fuit sanctio.
6a. Tu es cornu olei,
Quo dilectus vitei
Rami cerpsit fructum ;
6b. Salomonis solium,
Quod almæ per filium
Est matri præstructum.
7a. Paradisus voluptatis,
De qua fons virginitatis
Irrigavit omnia.
7b. Eden, mons amœnitatis
Quo lignum salubritatis
Fert medelæ folia.
8a. Probri cæno volutatus
Jaspis jam est revelatus
Gloria mirabili ;
8b. Luto nuper coopertus
Onyx nobis est opertus
Aspectu spectabili.
9a. Tu es lucis carbunculus,
Tu Domini crepusculus,
Luna plena ;
9b. Tu matris Dei genitrix,
Tu mundi lucis editrix
Vitæ vena.
10a. Anna, per te mereamur,
Mærentes experiamur
Nepotis clementiam ;
10b. Veniam hic consequamur,
Illic tecum assequamur
Sempiternam gloriam.

Missel ms. de S.-André de Bordeaux, 15e s. Dreves, XLIV, 45.

---

83. DE SANCTA ANNA.

1. Exsultet plebs fidelium
Annæ referens gaudium,
Dum hæc post vitæ stadia
Transit ad vitæ gaudia.
2. Cæleste beneficium
Nobis [fit in] remedium
Cum hæc ex Anna nascitur
Per quam libertas redditur.
3. Felix Anna, quæ genuit
Illam, per quam nos exuit
A peccati caligine
Deus natus de virgine.
4. Ex Anna surgit virgula
Totius boni primula,
Virgo generans filium
Nostræ salutis pretium.
5. Quam felix terra fertilis,
Qua crevit spica nobilis,
Granum frumenti protulit
Quod sua morte contulit.
6. Laus sit semper ingenito
Ejusque unigenito
Qui natus est de virgine
Una cum sancto flamine.

Brev. ms. de Lizieux, 15e s. Dreves, XLIII, 78.

84. Séquence.

1. Ave, præclara
Mater, Anna, ex qua
Lux gentium, Maria
Virgo, fuit orta.
2a. Ave, Deo grata,
Parens beata,
Quæ mundi decorem,
Matrem solis justitiæ,
Ex sancta carne
Ducis in orbem.
2b. Ave, tribus data
Sponsis, ornata
Triplice Maria,
Quarum prima cœli via,
Luna, stellæque
Duæ secutæ.
3a. Tu radix vitæ,
Rosam almæ stirpis Jesse
Protulisti,
Quam patres desideraverunt
Simul et prophetæ.
3b. Tu plena fide
Sancto Joachim comite
Obtulisti
In templo decus virgineum,
Matrem Emmanuel.

Missel ms. de S.-Pierre de Lille, 15e s. ; Dreves, xliv, 44.

85. *Ad Vesperas.*

1. Ave, mater pia,
Ex qua nobis orta
Est virgo Maria,
Felix cœli porta.
2. Sumens sacrum fetum
Ad salutis omen,
Nostrum dele fletum,
Mutans Evæ nomen.
3. Solve vincla nexis,
Preces nostras nosce,
Sordes lava fessis,
Bona cuncta posce.
4. Monstra, quod sis mater
Matris per quam suus
Filius et pater
Tulit esse tuus.
5. Virgo, matris prece
Pane vitæ pastos,
Facias nos fæce
Carnis dempta castos.
6. Vitam nostram munda,
Ut sic gloriemur
Et luce jucunda
Semper collætemur.
7. Sit laus et honoris
Soli Deo munus,
Nunc et cunctis horis
Tribus honor unus.

Antiphonaire ms. de Saint-Desiré d'Avignon, 15e s. ; brev. de Genève, 1479. Dreves, xix, 60.

86. De sancta Anna.

1. Ave, matris Dei
Anna mater alma,
Per quam nostræ spei
Exaltatur palma.
2. Mater matris Christi,
Mire dans odorem,
Virgam protulisti,
Virga dedit florem.
3. Campus salutaris
Facta es, quæ rosam
Et olivam paris
Mundo speciosam.
4. Arcæ testamenti
Compararis, Anna,
In se continenti
Vas repletum manna.
5. Mater matris piæ,
Fac, ut tua nata
Adsit in hac die
Nobis advocata.
6. Ambas vos rogamus
Sanctas et felices,
Ut vos sentiamus
Nostras adjutrices.
7. Laus sit genitori
Genitæque proli
Et consolatori
Laus sit Deo soli.

Brev. ms. de Die et d'Arles, 15e s. Dreves, xix, 62.

85. Séquence.

1a. Gratulemur in hac die
Matri virginis Mariæ
Laudes dantes debitas.
1b. Sic laus consona sit corde,
Præsens ut voto concorde
Colitur sollemnitas.
2a. Ave mater matris Dei,
Per quam salvi fiunt rei,
Stirpe natæ regia.
2b. Dum doleret verecunda,
Quod manebat infecunda,
Nuntiantur talia :
3a. Esto corde lætabundo :
Filiam paries mundo
Quæ portabit Dominum ;
3b. Hæc Maria nominata
Semper erit Deo grata
Et expers peccaminum.
4a. Hæc est sancta mater Anna,
Quæ supernum clausit manna
Præcelsæ dulcedinis ;
4b. Hæc est virga ferens florem,
Fructum præbens præter morem
Alvum replens virginis,
5a. Ut hanc ergo genetricem
Sentiamus adjutricem
In hac solitudine,
Et cum ipsa gloriemur
In beatitudine.

Prosaire ms. de Clermont, 15e s. Dreves, XXXIX, 99.

Topographie.

Abréviations : V, ville ; vge, village ; cne, commune ; h. hameau ; ftn. fontaine ; égl., église ; ch., chapelle ; par., paroisse.

Ain : S.-Anne de Mont-Griffon, archiprêtré d'Ambournay. — Aisne : Petit h., Cne de Chivres et Machecourt ; cimetière, Cne de Vervins ; val S.-Anne ou la Queue de Leu, Cne de Cys-la-Commune (1746) ; h., canton de Cissone ; cimetière, Cne de Vervins. — Allier : Vge près Montluçon (av. 1623). — Alpes-Maritimes : Vge, près de Breil, arrt de Nice.— Alsace-Lorraine : Canton de S.-Anne près de Thionville. — Ardennes : S.-Anne d'Argonne. — Aube : Ftn., Cne de Cunfin (aujourd'hui comblée); ferme, *ibid.;* moulin et ferme, Cne de Chesley (carte de Cassini) ; tuilerie, Cne de Chaource ; autre tuilerie, Cne de la Vendue-Mignot ; fontaine, au territoire de Channes. — Basses-Pyrénées : h. et cap., Cne d'Urrugue, sur le bord de l'océan ; bois, Cne de Cibourne.— Bouches-du-Rhône : Vge près de Marseille ; rue dans cette ville.— Calvados : S.-Anne d'Entremonts, Cne réunie à Ailly en 1831; *Sa Anna de Groceio* [Groussy], Matton, *Dict. de la France* ; S.-A. près Vire, dioc. de Bayeux; h., Cne d'Isigny. — Côtes-du-Nord : S.-Anne-en-Trégastel, station balnéaire, près Lannion ; h. près de Belle-Isle-en-Terre. — Deux-Sèvres : Ecole (autrefois), Cne de Nueil-sous-les-Aubiers. — Dordogne : vge, Cne de Cadouin ; pré, Cne d'Exideuil ; h. et ftn. au port de Couse, rive droite, Cne de Linde, au-dessous de l'église de Saint-Sulpice (on allait en procession à cette fontaine dans les temps de sècheresse) ; h., Cne de Saint-Astier ; h. canton de Beaumont. — Doubs : montagne près Montmahon : Nans-sous-S.-Anne, arrt de Besançon. — Drôme : Quartiers dans les Cnes du Pègue, de la Rochette, de S.-Maurice. — Eure : h. du Fidelaire ; ruisseau, Cne de Manou se jetant dans l'Eure au pont des Languets ; S.-Anne-des-Ifs, à la Haye-de-Routot. — Eure et Loire : Bois, Cne d'Epernon, près d'Houdreville. — Finistère : Ile, Cne de S.-Paul de Léon ; S.-Anne de La Palud ;

S.-Anne du Portzic en S.-Pierre Quilbignon ; vge et baie près de Brest. — Gers : vge, arrt de Lombez, Armagnac.— S.-A. Isle-en-Jourdain, dioc. d'Auch.— Haute-Garonne : vge, Cne de S.-Gaudens. — Haute-Loire : montagne dans le voisinage du Puy. — Haute-Vienne : Commanderie près d'Auriac ; Ste-Anne-St-Priest. — Hautes-Alpes : Bois, Cne de la Grave. Sur la route de Grenoble à Briançon, une S.-A. à 1744 m. d'altitude. Non loin de château-Queyras, lac et ch. S.-A. — Ille-et-Vilaine : Vge près de Fougeray-Langon ; Cne de l'arrondissement de Redon ; place à Rennes. — Indre -et-Loire : h., Cne de Saché ; le petit-Bray ou S.-Anne (XVIe s.), Cne de Rillé ; Closerie, Cne de la Riche-extra ; *Petit Sainte-Anne* : cette closerie appartenant à l'abbaye de Beaumont-lès-Tours, fut vendue nationalement en 1791 (*Archiv. d'Indre-et-Loire*, Biens nationaux) ; poste à Tours. — Isère : S.-Anne d'Estrablin, Cne de Chatonnay. — Jura : " Salins se rendit le 22 juin 1674 et le château Sainte-Anne qu'on tenait pour inaccessible et imprenable fut réduit en peu de jours. " Dom Calmet, *Hist. eccl. et civ. de Lorraine*, 4 in-fol., Nancy, 1728, t. III, p. 710. — Loir et Cher. : Vge de l'archevêché de Vendôme. —, Loire : S.-Anne de Luré, archiprêtré de Roanne. — Loire-Inférieure : Ile dans le port de Nantes ; S.-A. de Campbon ; Cne, arrondissement de Saint-Nazaire. — Lot : S.-Anne de Peyrilhac, d'après un compte des décimes pour le diocèse de Cahors (*Mélanges hist.*, II, 48) ; S.-Anne de Martel, Haut-Quercy. — Manche : Fort, Cne d'Equeurdreville. — Mayenne : Vge, Cne de Champfremont ; h., Cne de Marcille-la-Ville ; école, Cne de Ballots ; fermes, Cnes d'Aaron, de Belgeard, de Jublains ; S.-Anne d'Hermet ; rue à Laval. — Meurthe-et-Moselle : S.-Anne-, lès-Nancy ; ferme entre Nancy et Laxon ; cristallerie du département ; ermitage sur une éminence à droite de la Meurthe, à une demi-lieue de Lunéville, bâti par un militaire au XVIIe siècle, et rebâti au XVIIIe siècle. On y lit cette inscription en style lapidaire :

D. O. M.

Sub nom. B. Annæ Virginis deiparae genitricis hanc ædem adjunctamque cellam a fundamentis instauravit Valentinus Duval, prius in hac eremo armentarius, post in aula Lothar. bibliothecarius, et in Acad. Lunevil. Historiar. et antiquit. Professor publ. grati devotiq. animi monimentum. An. Dn. MDCCXXVI. (Durival, t. III, p. 13). — Meuse : Fermes, Cnes de Boinville, de Darmont.

Morbihan : Vge S.-Anne d'Auray ; vge, Cne de Buléon ; collège à Pluneret ; école à Salines et moulin à vent ; faubourg et rue à Malestroit ; porte dans la même ville (1497) ; vge, ruisseau, affluent du Roho et moulin à eau sur ce ruisseau, Cne de S.-Dolay ; ruisseau de la Fontaine S.-Anne et moulin sur ce ruisseau, Cne de Surzur ; rue à Hennebont ; ruelle à Lorient ; faubourg de Kerentrech. — Orne : montagne avec chapelle de pèlerinage à 3½ lieues d'Alençon ; h., Cne de Tourouvre ; carrefour, partie sur Tourouvre et partie sur Ventrouse. — Pas-de-Calais : Localités dites de S.-A. dans les Cnes de Beutin, d'Essars, de Fruges (anc. chapelle). — Rhône : S.-Anne de Haute-Rivoire, archiprêtré de Courzieu.— S.-Anne d'Irigny et S.-Anne de Larajasse, archiprêtré de Mornant. — Saône et Loire : S.-Anne de Monteguet, diocèse d'Autun. — Sarthe : rue au Mans. — Seine : Ancien faubourg à Paris ; rue à Paris ; porte (XVIIe s). au bout de la rue Montorgueil (Sauval, I) ; ancienne rue en suite de la rue Poissonnièr e; pont, aujourd'hui Pont-Royal ; d'abord construit en bois, 1632 ; emporté le 20 février 1684 ; reconstruit en pierre en 1685. " La conduite et l'inspection de l'ouvrage en furent données au Frère François Romain, Dominicain, dont les talents supé-

rieurs surmontèrent tous les obstacles qui s'opposaient à l'exécution. " Jaillot, t. v, p. 67. — Seine et Marne : S.-Anne de Polangis. — Seine-Inférieure : Ftn. près l'église de Nolleval, arrt de Neufchatel. On y faisait la procession et le peuple y venait toute l'année pour les fièvres. — Somme : Faubourg d'Amiens. — Var : S.-Anne d'Evenos ; vge, Cne de Castelet ; — Vaucluse : Avignon, Rocher des Doms avec l'escalier S.-A. — Vienne : En 1682, mention d'un bourg S.-Anne, évêché de Poitiers. — Vosges : Ermitage près de Morvilliers (Durival, III, 13) ; autre sur la paroisse de Rousseux, près Neufchâteau. — Yonne : h., Cne de Villers-Vineux ; château appartenant à l'hôpital de Tonnerre.

Eglises ou paroisses

(Compléter avec l'article prédécent)

Bouches-du-Rhone : Marseille, paroisse. Arles, église ancienne ; monument gothique mauresque. — Calvados : Sainte-Anne près Vire. Il en est question dans un manuscrit de la bibliothèque de Caen, n°. 308 : Recueil de pièces sur l'histoire du diocèse de Bayeux, fol. 271-4, XI-XVIIIe. s. L'église actuelle est moderne, sauf quelques restes du XVIe s. Style roman, avec tour sur le transept. — Charente-Inférieure : Parmi les anciennes par. du Gouvern. de la Saintonge : S.-Anne de Loumeau, S.-Anne de Mont-Roy (Amos Barbot, † 1625, *Hist. de La Rochelle*, ou *Arch. hist. de la Saintonge et de l'Aunis*). — Côte-d'or : Dijon : égl. construite en 1630 ; rotonde haute de 20 mètres, élégant portail ; devenue prison militaire. — Côtes-du-Nord : Lannion, égl. pèlerinage, av. 1650. — Doubs : Gilley, dioc. de Besançon, av. 1750 (Dunod, *Besançon*, II, 501). — Drôme : S.-Anne de Bonlieu, près Valence.—Eure et Loir : Diocèse de Chartres, neuf églises par. : Maisons-en-Beauce, doyenné d'Anneau, La Saucelle, doyenné de Brézolles, Dammarie en Pincerais, Gassicourt, archidiaconé du Poinsi ; Ouzouer-le-Doyen, archid. de Dunois ; Mulsans, archid. de Blois ; Busloup, archid. de Vendôme ; Sainte-Anne, vge et par. de l'archid. de Vendôme ; Le Gault-au-Perche, doyenné du Perche (D'après un Pouillé du XIIIe s.) — Finistère : A l'Ile-de-Batz, dioc. de Quimper, égl. du *onzième* siècle, devenue S.-Anne. Même patronage pour celles de Comanna, de Kernilis près de Lesneven, de Lanveoc sur la rade de Brest ; Guilvenec, port de pêche près de Penmarch : — Indre-et-Loire : Tours. — L'Hérault : Paroisse et collégiale. — Montpellier. — Loire : Egl. à Montbrizon. — Loire-Inférieure : Nantes, égl. moderne dans le style du XVe siècle. A quelque distance, escalier dit " des cent-marches, " et statue par Am. Ménard. Pèlerinage. — Diocèse de Nantes : égl. ou ch. publiques à la ville de Vue, au pays de Retz (de temps immémorial), à Guénouvry, Casson, Campbon (égl. par.), Rohart en Savenay ; à Malville ; au vge de Coursay en Monnières (1644) ; Montbert ; Sainte-Pazanne (S.-Anne de la Préauté, av. 1670).— Lot : Près Rocamadour, S.-A.-de-Martel. — Manche : Briais. — Mayenne : h., Cne de Mareillé-la-Ville : ch. érigée en par. en 1852. —Meurthe-et-Moselle : Etreval, dioc. de Nancy.

Morbiban : S.-A. d'Auray (texte). — La Roche-Bernard (près de —), XVe s. Dons par Anne de Bretagne.—Néant, arrt de Ploërmel, égl. de Saint-Pierre connue aussi dans le pays sous le nom de Sainte-Anne, peut-être en l'honneur de notre Sainte, peut-être, comme on l'a dit, en mémoire d'Anne Toussainte de Volvire

du Bois de la Roche, dite la *Sainte de Néant*, morte en 1694 et dont on voit à l'église le portrait et le tombeau. — Rhône : S.-Didier sur Rochefort, égl. S.-A. et S.-Didier ; à Lyon, S.-Anne du Sacré-Cœur ; confrérie en 1864.

Seine : Paris : égl. des Théatins, ou S.-Anne-la-Royale, XVIIe s. (Sauval, I, 109, 648) ; égl. des Prémontrés en 1618 (Bordier, p. 55) ; autre dans le faubourg S.-Anne (Sauval, I, 109). — S.-Anne de la Maison-Blanche, récente. Dampmart, près Paris, égl. de S.-A. et S.-Médard, XIIIe s. (Guérard, *Cartul.* de *N.-D.* IV, 455.) — Seine-Inférieure : Anglesqueville, arr d'Yvetot. Plan en croix. Le clocher, entre chœur et nef, est une tour carrée du XIIIe siècle. Le chœur a conservé une fenêtre du temps de saint Louis. Dalles et inscriptions tumulaires des XIIIe - XIVe siècles (Cochet, 521). — Bénouville-sur Mer, arrondt. du Hâvre. L'église, sous le vocable de sainte Anne, est en grande partie romane du XIe siècle. Elle se terminait par une abside de ce temps. Remaniée sous Louis XV et très mutilée de nos jours. — Beuzeville-la-Guérard, arrt d'Yvetot. Egl. autrefois dédiée à S.-A., aujourd'hui à Notre-Dame. Nef romane du XIe siècle. Le clocher sur le portail est de 1700 (Cochet, col. 527). — La Pommeraye, arrt de Rouen, égl. démolie au comm. du XIXe s. (Cochet, 276). — Le Hâvre, par. — Le Mesnil-sous-Lillebonne, arrt du Hâvre. Possède des traces du XIIe siècle, refaite au XVIe s. (Cochet, col. 136). — Mélamare, arrt du Hâvre. L'église dédiée à S.-A. et à saint Jacques, garde dans la nef des traces du XIIe siècle (Cochet, col. 136). — Raffetot, arrt du Hâvre. Entre le chœur et la nef, clocher du XIIIe siècle. Le chœur est une élégante construction en pierre du XVIe siècle. (Cochet, col. 95). — Ymare, arrt de Rouen, égl. dédiée à Saint-Aubin et à S.-A. N'est pas antérieure au XVIIe siècle (Cochet, col. 271).

Somme : Amiens, rue Wulfran, construction moderne de vastes dimensions, dans le style néo-roman. Les deux tours de la façade principale que devaient couronner deux flèches sont restées inachevées. Diocèse : une paroisse sous le nom de S.-A. (Varin, *Archives admin. de la v. de Reims*, 3 in-4, Paris, t. II, p. 1033).— Tarn : Ginestières, arrt d'Albi ; Vabre, arrt de Castres. — Var : Il est question d'un fort S.-A. à Toulon dans l'histoire du siège de cette ville en 1707 (*Rev. hist. de Provence*, 1901, p. 416). — Vaucluse : Avignon, av. 1724 (Blaeu, *Nov. Italiæ heatrum*, t. II, planche d'Avignon).

Chapelles de pèlerinages, chapelles publiques

(*Hors des églises*)

Ain : S.-Anne de la Prairie, près Belleydoux, diocèse de Belley. — En Ardenne, entre Stonmont et la Gleize, chapelle ancienne, refaite au XVIIe s. — Aube : autre ch. ancienne à Cunfin, fondée en 1076 par Simon de Valois, comte de Bar-sur-Aube, démolie, puis reconstruite en 1837 (Tynturié, *Notice sur Cunfin*, Langres, 1855) ; ch. anc. dépendant de Tremblay, Cne d'Avant-les-Marcilly ; *capella* XVIIe s. (*Pouillé*) ; ch. XVIIIe s. (Courtalon, *Topogr. hist. du dioc. de Troyes*, 1784, t. III, p. 187) ; ch. XVIIIe s. (*Carte de Cassini*) ; ch. détruite, Cne de Landreville appartenant aux religieux de Pothières ; autre, *ibid.*, XIXe s. " Il y avait dans le finage de Landreville une chapelle dédiée à sainte Anne, appartenant aux religieux réformées de Pothières où il ne se faisait plus aucun service. Le revenu de cette ch. consistait en un moulin et quelques pièces de terre. " (Lucien Contant, *Not.*

hist. sur Landreville, Troyes, 1856, p. 212). Autre ch., Cne de Riceys, auj. détruite. — Cantal : Rocher surmonté d'un oratoire, Cne de Marchastel ; ch., Cne de Moussage, auj. transformée en remise ; ch. détruite, Cne de Vebret, vge de Verchalles-Soutro ; ch. en ruines au vge de Pont-de-Léry, Cne de Vieillespesse, xive s. (*Pouillé de S. Flour*) ; ch. à l'égl. S.-Odilon de S.-Flour. — Calvados : *Sancta Anna*, ch. de Robert de Courcy pour l'abbaye de Marmoutiers (Matton). — Côtes-du-Nord : S.-Anne du Houlin, près S.-Brieuc ; ch. de pèlerinage à Dinan. — Doubs : Besançon, ch. franciscaine.—Drôme : ch. dans Cne de Garde-Adhémar; ch. ruinées dans les Cnes de Ballons et de S.-Ferréol. — Eure : Anc. ch. relevant de la Croix-Saint-Leufroi à la chapelle du Bois-des-Faux, h. de Bromesnil ; autre à Ferrières-Saint-Hilaire ; ch. du château de Nonancourt détruit sous Charles VII ; ch. séparée du bâtiment au manoir du Val au Theillement (1717) ; S.-Anne-des-Ifs, ch. gothique à la Haye-de-Routôt (1860).—Eure et Loire : aux confins de la forêt du Perche, du côté de Chartres, ch. construite au xive siècle, détruite en 1810, et remplacée depuis par une modeste construction. (A. Gouverneur, *Essais hist. sur le Perche*, in-8, 1882, p. 252). Ch. à Dangeau, canton de Brou, xve s. (Longnon, *Pouillé de la Prov. de Sens*, p. 204). — Finistère : Daoulas, environs de Brest, ch. du xvie s. avec joli portail. Autres à Botsorhel, Carhaix, Elliant, Erqué-Armel, Fouesnant, Kernevès, Lampaul-Guimiliau, Moëlan, Plounéis, Plougerneau, Saint-Frégeant, Sainte-Anne du Portzic en Saint-Pierre Quilbignon, Sainte-Anne La Palue. La tradition du pays rapporte que ce dernier sanctuaire fut fondé au ve siècle par le roi Grallon et saint Guénolé. La chapelle actuelle (1865), plus à l'intérieur des terres, a succédé à une autre dont plusieurs éléments indiquaient le style du xiiie s. (J.-M. Abgrall, *Mon. du culte de S. Anne au dioc. de Quimper*, dans *Revue de Bretagne*, mars 1902, p. 161-175). Le " Pardon de S.-Anne du Fouesnant " est le sujet d'un magnifique tableau d'Alfred Guillon, longtemps sinon encore exposé au musée du Luxembourg. — Haut-Rhin : ch. anc. à Colmar, 1363 ; autres dans Cnes de Radersheim, Soultz, Sigolsheim. — Haute-Savoie : ch. détruite à Marin, dioc. de Chablais. — Hautes-Alpes, ch. dans Cnes de Ceillac, Gap, Mont-Genèvre, Monétier-de Briançon, des Orres ; *Capella S. Annæ et Jacobi*, 1516 (Bibl. Nat., *ms. lat.* 12730, p. 1331). —Marne : Reims, 4 chapelles du xiiie s. dont l'une fondée en 1230 hors de la porte de Fléchambaut était anciennement une léproserie pour les femmes. Elle fut détruite vers 1750. Il y avait autrefois une croix à l'endroit où se trouvait la chapelle, et il existe encore dans le faubourg une auberge qui a retenu le nom de sainte Anne. (P. Varin, *Archiv. adm. de Reims*, I, CCLXXII et 13, II, 1049 et 1123 ; Géruzez ; *Descript. hist. et stat. de la ville de Reims*, 2 in-8, Paris 1817, t. I, p. 220). —Ille-et-Vilaine : Sainte-Anne de la Bosserie à Ramagné. A Rennes, sur la place S.-Anne, jolie chap. du xvie s. — Indre-et-Loire : D'après *Mémoires de la Soc. archéol. de Touraine*, t. XXVII (1878), ch. desservie par celle du Pont-à-Chinon ; le dernier chapelain en fut Joseph-Philippe-François Le-Breton. — La chapelle de S.-Anne située près du bourg de Neuville, fut vendue au profit de la nation en l'an VI. L'acte de vente indique qu'elle avait des proportions fort modestes : huit pieds carrés. (*Arch. d'Indre-et-Loire*. Biens nationaux). — Isère : ch. à La Balme, et à Buissière, toutes deux antérieures à 1497 (Marion, 315, 381). — Jura : à Poligny, et à Conliège près Lous-le-Saulnier, 1658 (Dunod de Charnage, II, 427). — Lot : Roc-Amadour. Près du sanctuaire de la Vierge déjà célèbre au VIIIe s., Paul Lacroix place, dès cette époque, une chapelle S.-Anne (*Vie milit.*

et relig. au *M. Age*, p. 435), chapelle aujourd'hui ruinée. — Marne : A Bayon, bailliage de Rosières, ch. fondée par Anne de Neufchatel (Durival, *Lorraine et Barrois*, II, 106). — Ch. ruinées à Commercy et Vaucouleurs. — Meuse : ch. dans l'abbaye de S.-Venne, à Verdun contenant " figure de S. Anne d'un prix inestimable " (Martène, *Voyage litt.*, t. I, 2e part. p. 96). Ch. Cne de Neuville en Verdunois.

Morbihan : chapelle ancienne de S.-Anne d'Auray ; ch. et rue à Ploemeur ; ch.-ftn. dite " Vieille Fontaine de S.-Anne et ruisseau de Fontaine S.-Anne, " affluent du Scorff, Cne de Plouay ; ch. isolée, dite aussi " Le Cloître " , Cne de Plumé-liau. Restes de vitraux ; 23 m. par 7 m. env. dans œuvre (Rozensweig, col. 166). Ch. à Morréac et Buléon, arrt de Ploermel ; à S.-Dolay, arrt de Vannes ; à S.-Nicolas-des-Eaux, environs de Vannes, XVIe s). A Pluneret, ch. bâtie au XVIIe siècle, sur l'emplacement d'une autre très ancienne également dédiée à S.-A., et célèbre par les nombreux pèlerins qui la visitent encore de tous les points de la Bretagne.

Nièvre : ch. détruites dans les Cnes de Chasnay et de Perroy. — Orne : A 500 mètres environ de l'église paroissiale et du château de la Ventrouse, partie sur cette paroisse et partie sur celle de Tamoure, hameau avec chapelle de pèlerinage, célèbre au XVIIe s., démolie en 1789, reconstruite au dernier siècle et très fréquentée surtout en juillet. — Pas-de-Calais : anc. ch. dans Cnes de Fruges et de Rougefay (carte de Cassini). — Seine : Paris : ch. et hospice, près de N.-Dame, fondés par Marguerite de Provence (tradition) ; ch. dans le faubourg Poissonnière avant 1656 ; n'existe plus (St-Victor, III, 51) ; ch. SS.-Michel-et-Anne à S.-Jean-en Grève, en 1534 (*Cart. de N.-D*, IV, 447).—Seine-et-Oise : ch. à Montfort-l'Amaury, XVe s. (Longnon, *Pouillé de la Province de Sens*, p. 204). — Seine-Inférieure : Harfleur, ch. dans le cimetière en 1518, détruite en 1855 (Cochet, 144) ; Valliquerville, ch. dans le domaine seigneurial, existait au XVIe s., aujourd'hui disparue comme le manoir (Cochet, 559) ; Alvimare, ch. fondée en 1518, d'abord dédiée à sainte Barbe, (Cochet 514) ; ch. détruite à Caudebec-en-Caux, près de la Plance des Planquettes (Cochet, 492). Au ham. de La Fontaine, près S.-Pierre de Varengeville, arrt de Rouen, ch. ancienne à restauration moderne.—Vaucluse : Apt., ch. en hors-d'œuvre sur la cathédrale, construite par Mansard, avec peintures du Parrocel et de Mignard.—Avignon, ch. construite en 1364, par testament de Hughes de Sades (*Archives d'Apt*).—Vedène: " Per santo Ano de Vedeno! "(Aubanel, *La Miougrano*, p. 151).— Yonne : ch. Cne de Venay ; autre, Cne de Villers-Vineux, détruite en 1792.

Autels ou chapelles d'églises.

Abbeville : S.-Vulfran. — Angers : S.-Laud et cathédrale : " En 1466, Hugues Fresneau faisait élever dans la cathédr. d'Angers la chapelle latérale de gauche dédiée à S.-A. *Invent. des mon. relig.*, Province, 5, 20. — Avignon : dans l'égl. des Frères Mineurs, ch. fondée par Hugues de Sades en 1364 (Legrand, p. 154). Aussi à Saint-Pierre. — Bellesme, Orne, S.-Sauveur. — Besançon : S.-Jean-Baptiste (av. 1660). Diocèse (av. 1750) : Arc-sous-Montenot, Bétoncourt-les-Ménétriers, Bizot, Bonay, Boussières-sur-l'Ognon, Buthier, Chaux, Fontaine près Rougemont, Gesier, l'Etoile, Montgeroye, Pessans, Pourentru, Remoray, Saint-Feijeux, Saint-Julien, Soye (Dunod de Charnage, *Hist. de l'Egl. de Besançon*,

397-499). — Bordeaux, cathéd. (Didron, *Annales*, t. XXIV). — Bourges, cathéd., ch. fondée en 1531-2 aux frais de Pierre Tullier. — Carcassonne: égl. des Prêcheurs en 1308 (De Wailly, *Hist. des Gaules*, XXI, 744); égl. des Capucins, au XVIIe s. — Châlons-sur-Marne, Notre-Dame.— Châlons-sur-Saône, S.-Vincent. —Chartres, Notre-Dame. — Clisson, Notre-Dame et S.-Philibert. — Compiègne, S.-Jacques. — Corneville près de Rouen, église de l'abbaye, av. 1739 : " A l'autel de Sainte-Anne que le tableau est à nétoyer, la menuiserie à repeindre, et les ornements et moulures à remettre en couleur d'or, ce que nous estimons à la somme de 30 l. " (*Procès-verbal de visite de l'abbaye de Corneville et de ses dépendances, au diocèse de Rouen, en 1739.* Cité par la *Revue de l'art chrét.*, 1890, p. 5). — Conches, près Lagny, égl. paroiss. — Dijon : cathédrale. — Embrun, Notre-Dame. — Grenoble, égl. par., av. 1497 (Marion, 323). — Le Mans, chez les Dominicains, d'après une chronique de 1692. — Le Plâtre ou Chevallon, dioc. de Grenoble, égl. S.-Vincent, av. 1497 (Marion, 342). — Le Puy, Notre-Dame. — Lorris, Notre-Dame. — Lyon, S.-Nizier et N.-D. de Fourvières. — Moirans, Isère, égl. S.-Pierre, av. 1497 (Marion, 337). — Montargis, S.-Madeleine.—Moulins, cathédrale. — Mouzillon, dioc. de Nantes. — Myans, en hors-d'œuvre sur N.-D. — Paris : anc. égl. des Billettes ; Immaculée-Conception ; Notre-Dame, XIIIe s.; Notre-Dame des Blancs-Manteaux ; N.-D. des Victoires ; Sacré-Cœur de Montmartre ; Ste-Croix (*Rev. archéol.*, 1846) ; S.-Etienne-du-Mont, av. le XVIIe s. ; S.-Eustache, 1342 (*Rev. archéol.*, 1854, 710) ; S.-Germain-des-Prés ; SS.-Gervais-et-Protais ; S.-Jacques-de-la-Boucherie ; S.-Leu ; S.-Médard ; S.-Merry ; S.-Sulpice ; Val de Grâce(mention en 1666 dans les comptes des Batiments du Roi). Diocèse de Paris: chapellenies dans l'église SS. Œgidius et Loup, et dans la chapelle SS.-Michel-et-Denis (1534), d'après un *Pouillé du Diocèse de Paris*, dans le *Cartulaire de N.-D.*, IV, 447. — Pont-en-Royans, égl. S.-Pierre, av. 1497 (Marion, 360). — Presles, Isère, égl. de la B. Marie. — Rennes, égl. S.-Germain, avec statue par Gourdel. — Roc-Amadour, égl. S.-Sauveur. — Rouen : cathédr. av. 1464 (d'après un extrait des comptes de cette église, relatifs à une verrière). Dans cette chapelle sont les restes de Guillaume Longue-Epée, fils et successeur de Rollon, assassiné dans une île de la Somme, par ordre d'Arnould, comte de Flandres. — Sainte-Savine, près Troyes, égl. par., 1628 (Didron, *Annales*, XXIII). — Sens : S.-Etienne. — Seyne, Basses-Alpes, Notre-Dame. — Toulouse : S.-Etienne : autel remarquable par quelques tableaux de peintres Toulousains. — Troyes, S.-Martin-ès-Vignes. — Val S.-Etienne.

Communautés religieuses.

Auray : Carmes, av. 1650. — Besançon : Franciscains. — Chambéry.— Bosserville, près Nancy, Chartreux, 1632 (Durival, II, 54); Carmes, en 1639 (Bolland., t. LIII, *Vita S. Teresiæ*).— Clichy-la-Garenne : Dominicaines de S.-Anne. — Issy, Paris : Abbaye royale de S.-A. ou maison des champs du collège Louis-le-Grand, fondé en 1637 ; d'abord aux Jésuites, ensuite aux Bénédictines. " Ce fut d'abord un prieuré que commença à bâtir dans la ville de Magny Louise Charreton, religieuse de l'abbaye d'Arcisses, mais dès l'an 1645, ce prieuré fut transporté au bourg d'Issy près Paris. Le pape Alexandre VII, à la demande de Louis XIV, érigea ce nouveau prieuré en abbaye par une bulle du mois d'octobre 1657 (*Gallia christ.*, VIII, 631). En 1751, l'archevêque de Paris décreta l'extinction du monas-

tère...ensuite occupé par les prêtres de S. François de Sales (*Mem. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, xiii, 17, 21, 24, 44). — Lézignan : Franciscains. — Orléans : Carmes en 1647 (Boll., *S. Teres.*). — Paris : Grands-Augustins, ou S.-Anne-la Royale, 1640 (Sauval, i, 618, 655 ; Jaillot, iv, 220). Couvent et ch. des Théatins, 1648 (Helyot, iv, 90). A côté de S.-Roch, communauté de femmes, 1686, (Sauval, i, 653 et Saint-Victor *Tableau*, ii, 112). Rue de la Lune, Filles de l'Union chrétienne, jusqu'à la Révolution (Saint-Victor, iii, 29). — Saint-Quentin : Béguinage de S.-A. — Strasbourg, couvent de Johannites, antérieur à 1509.

Hôpitaux, Refuges.

Bayon, près de Rosières, Lorraine, hôp. très ancien (Durival, ii, 106). — Dijon : h. fondé en 1645 par Pierre Odebert, président au Parlement de cette ville. — Fécamp (près de —), hôp. S.-Antoine et S.-A., fondation qui remonte à 1150 ; chapelle renouvelée en 1701, et remplacée en 1750 par une construction en style roman. — *Floriacum :* hosp., mon. et ch. fondés en 675 (Texte). — Marseille : orphelinat. — Paris : Hosp. fondé par Marguerite de Provence (tradition). Hôp. bâti en 1652 par Anne d'Autriche, au bout du faubourg St-Marcel ; actuellement Hospice Cabanis (Sauval, i, 525 ; *Hist. gén. de Paris*, Reg. du Bureau de la ville. ix, 574, note). Clichy, refuge pour les repenties, fondé en 1854.

ESPAGNE ET PORTUGAL

Ancienneté du culte: liturgie, chapelles etc. — Art. — Le Carmel: sainte Thérèse, R. Mère Anne de Saint-Augustin; couvents. — Œuvres littéraires. — Supplément.

Une légende rapporte que saint François d'Assise, entendant un jour célébrer la piété profonde de l'Espagne, demanda vers quel point de l'horizon ce pays était situé, et que, se tournant vers l'Occident, il traça dans l'espace un large signe de croix. On pourra écrire de nos jours que " l'histoire de l'Espagne, n'est dans son fond, que l'histoire d'une médiocrité ; " il lui restera toujours la bénédiction du Patriarche et aussi des personnages comme Théodose le Grand, Sénèque et Osius de Cordoue, saint Damase, saint Ildephonse, saint Julien de Tolède, saint Isidore de Séville, saint Dominique, saint Ignace de Loyola, la séraphique sainte Thérèse. Daigne la Providence donner un peu à tous les pays de ces médiocrités-là !

A quelle date plus ou moins reculée la " piété " espagnole s'est-elle tournée vers notre Sainte ? Que vaut au juste l'affirmation du *Martyrologe* de Tamayo faisant remonter la célébration de la fête de sainte Anne en Espagne au temps des Wizigoths, période, il est vrai, de trois siècles, allant du cinquième au huitième ? Que vaut également cette autre, à savoir que la même fête existait déjà dans l'ancienne liturgie mozarabique ? On la trouve, il est vrai encore, dans le *Breviarium Gothico-Hispanum* publié en 1502 par le cardinal de Ximénès, mais elle y est comme " fête ajoutée, " sans que l'on dise la date de l'addition.

On peut croire cependant qu'elle datait de loin, comme d'ailleurs dans la liturgie espagnole elle-même. Quand Jacques II d'Aragon, en 1344, énumère les fêtes qui sont d'obligation dans son royaume, il nomme la fête de sainte Anne, non comme nouvellement instituée par lui, mais comme existant déjà. Depuis quand ? Il ne le dit pas, mais nous prenons appui de ce fait pour donner quelque latitude à notre goût des dates anciennes, et reculer quelque peu dans le passé son établissement[1]. Il va de soi qu'on la rencontre en plusieurs bréviaires manuscrits ou imprimés des XVe-XVIe siècles, notamment en ceux de Valladolid, Séville, Calahorra, Uclès (?), Compostelle, Orense, etc.

Au reste, d'après des renseignements recueillis sur place, l'église *Santa-Ana* de Barcelone, fondée en 1146 par Guillaume II et bâtie, dit-on, sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, aurait dès l'origine porté ce vocable. C'était d'abord un édifice central avec quatre bras rectangulaires et voûtes en berceau. Le bras ouest fut ensuite agrandi par une annexe gothique avec deux voûtes en arêtes. Dans un axe oblique au côté ouest de l'église, se trouve un cloître gothique à deux étages, avec une salle capitulaire, du XIVe siècle. A côté, une nouvelle église grandiose était en construction à l'époque de notre visite (1907).

Rappelons encore quelques faits anciens. Dans le premier quart du XIII[e] siècle, Rodrigo Ximénès, archevêque de Tolède, dédie à la Sainte une chapelle dans sa cathédrale (*M.-A.*, p. 653).— En 1240, d'après un passage de l'*Espana sagrada* de Florez, la petite ville de Tiene Martos possède une paroisse sous son nom. Plus tard, avant l'an 1280, Alphonse X (le Sage) construit à Séville, dans le faubourd Triana, une petite église de même titulaire[2], dans un mélange de style gothique et mudéjar. Quinze tableaux de Pedro Campana (1548) en décorent aujourd'hui le maître-autel.

En 1284, Guillen Bernaldes de Fluvio, évêque de Lérida, permet au doyen de son chapitre d'élever un tombeau en sa cathédrale, " près de l'autel de Sainte-Anne, " et consacre lui-même l'autel de Saint-Vincent placé dans la chapelle de la Sainte[3].

Si ces faits ne sont pas controuvés, il est donc évident que, au moins au treizième siècle, sinon plus tôt encore, notre Sainte était en Espagne l'objet d'un culte spécial.

Au XIV[e] appartient peut-être l'ermitage Sainte-Anne du Montserrat déjà mentionné plus haut. Plus sûrement en 1365, à Saint-Thomas de Valence, existe un autel de la Sainte, dont notre saint Vincent Ferrier est le bénéficier[4].

Pour la fin du siècle ou les premières années du XV[e], notre *Bullaire* signale un couvent de Sainte-Anne à Barcelone, probablement un couvent de notre Ordre[5].

Le Père Diago écrit dans son " Histoire de la Province dominicaine d'Aragon : " " Autour de l'année 1410, dona Carroca de Villaracut, seigneuresse du village d'Albayda, éleva non loin du chemin d'Alicante une chapelle sous l'invocation de sainte Anne et de saint Antoine. Tout le pays entretenait une grande dévotion envers cette Sainte, comme en fait foi l'évêque Hugo de Valence dans une lettre patente d'indulgences publiée le 14 octobre 1411. Dans la suite, par les mérites de sainte Anne et de saint Antoine, Dieu opéra en ce lieu plusieurs miracles, comme le déclare don Louis de Milan, Cardinal des " Quatre Couronnés, " évêque de Lérida, et seigneur du village et baronie d'Albayda, dans une autre patente d'indulgences accordée par lui le 14 août 1473. Le 26 avril 1538, le comte d'Albayda, Christoval de Milan et d'Aragon, donna cette chapelle au couvent de notre Ordre, frère Juan Myco étant Provincial[6]. "

La chapelle Sainte-Anne de la cathédrale de Burgos fut fondée en 1474 par don Luis de Osario y Acuna. " Aux yeux du voyageur qui parcourt la merveilleuse cathédrale, écrit don Patricio, la simplicité gracieuse et la sobriété d'ornements qui caractérise cette chapelle lui donne cet aspect de calme religieux qui convient tant aux temples chrétiens[7]. " L'autel, en bois sculpté et le retable magnifique, richement peint et doré, représentant la " Tige de Jessé, " est de Diego de Siloé († 1563), l'architecte le plus renommé de la première renaissance espagnole, et l'un des artistes les plus ingénieux de sa sculpture décorative.

La chapelle du même nom à la cathédrale de Séville contient un autel de

l'ancien édifice avec quatorze tableaux et une image de la Sainte datant des premières années du XVe siècle.

A Tolède, où nous revenons un instant, la vieille chapelle du XIIIe siècle est restaurée en 1550 par le chanoine don Juan de Mariana, et l'on y voit encore aujourd'hui, sur le mur du midi, un retable de bon goût, orné de quatre colonnes ioniques historiées et gracieusement enguirlandées de festons sculptés. Au centre, un haut-relief représente sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant-Jésus, ouvrage doublement remarquable par sa fine exécution et son ancienneté[8]. La cathédrale possède encore d'autres souvenirs de sa vieille dévotion : dans la chapelle de la Conception, un tableau a pour sujet les Epousailles de saint Joachim et de sainte Anne. Dans la chapelle de la Vierge *del Sagrario*, deux autres tableaux représentent la Conception et la Naissance de Marie ; dans le cloître, près de la porte dite " de la Présentation, " un superbe médaillon reproduit cette même scène de l'enfance de la Sainte Vierge ; dans la salle capitulaire, on retrouve de nouveau la Conception et la Naissance[9].

Ce que nous disons de la cathédrale, il faut le dire également des autres églises, et de la ville en général. Par exemple le sujet des *Epousailles* se répète à l'église Saint-Jean de la Pénitence et à l'hôpital de Santa Cruz. A la Madeleine et dans le monastère cistercien de la Conception, c'est la *Naissance de la Vierge ;* au musée Provincial, une *Sainte Anne avec la Vierge*, œuvre qu'on dit charmante de simplicité[10].

L'historiographe qui nous fournit ces détails mentionne aussi pour Tolède un couvent de Sainte-Anne fondé par dona Leonor Urraca, " une femme très riche qui devint reine d'Aragon[11]."

La confiance en la Sainte s'affirme surtout dans les temps de calamités publiques, comme en 1523, par exemple, à Saragosse, où la peste vient d'éclater. La ville alors s'engage à célébrer sa fête à perpétuité dans l'église Notre-Dame del Pilar, laquelle possède une de ses reliques les plus insignes[12].

C'est une preuve que la dévotion existe, mais vers le milieu du seizième siècle elle va prendre dans la catholique Espagne un essor prodigieux. Nous avons déjà nommé la Mère Anne de Saint-Augustin, la " fille chérie " de sainte Thérèse et " la prunelle de ses yeux, " la fille également chérie de sainte Anne. Plus que toutes ses compagnes, pourtant si dévotes à la Sainte, plus que les orateurs les plus éloquents de son Ordre, elle popularisa dans tout le royaume le culte qui lui était si cher, et des grâces extraordinaires donnant une pleine autorité à ses paroles et à ses exemples, les masses furent entraînées.

Sainte Thérèse disait, à propos du modeste ermitage Sainte-Anne, qui lui servait de couvent à Villanova de la Xara : " Notre-Seigneur, dans sa souveraine bonté, saura bien prendre sous sa protection la demeure de Celle qui a donné le jour à sa glorieuse Mère. "

Les prévisions et les souhaits de la Sainte réformatrice furent pleinement réalisés. Thomas de Saint-Cyrille, dans sa *Mater honorificata*, les Bollandistes et en ces derniers temps le P. Mermillod, ont raconté au long le développe-

ment merveilleux, miraculeux même de cette fondation. Nous allons à notre tour résumer le récit que la Mère Anne de Saint-Augustin en a fait sur l'ordre de ses supérieurs :

" Je me sentais prise d'une vraie affection de cœur envers sainte Anne, mère de la mère de Dieu, dont je porte indignement le nom. Or notre ermitage de Villanova qui était sous le vocable et la protection de cette Sainte, n'avait cependant ni image, ni statue propre à désigner et à faire honorer la patronne de ce lieu. Ce fut pour nous un vif chagrin, une profonde amertume. Un jour, pendant mon oraison, comme je ressentais plus vivement cette peine, je crus voir une statue de la Sainte fort belle et d'un travail achevé, qu'on s'apprêtait quelque part à nous envoyer. En même temps, me semblait-il, je remplissais l'office de portière, ou, comme l'on dit, de tourière, et je recevais cette image, en tout semblable à celle que j'avais vue dans mon oraison. Tout ceci me remplit d'une ineffable consolation.

" Le jour fortuné où nous reçûmes ce dépôt sacré, nous étions toutes à la récréation du soir, et au milieu de doux et mutuels épanchements, nous nous entretenions de sa prochaine arrivée, tant nous étions certaines de son envoi. Pendant que cette douce attente et ces saints désirs nous tenaient comme en suspens, ô merveille ! voici qu'une colombe d'une admirable blancheur paraît tout à coup; elle vole ça et là; elle semble, par le gai battement de ses ailes, manifester sa joie, puis elle disparaît sans avoir été vue de mes sœurs. Alors, me retournant, je vis la Reine du ciel, et je l'entendis m'adresser avec un sourire bienveillant ces aimables paroles : " Va vite, ouvre à ma mère, elle demande à entrer. "

— " Aussitôt, sans perdre un instant, je cours à la porte avec deux de mes sœurs. Au moment où nous y arrivions, un homme venait d'y déposer la statue de la glorieuse sainte Anne, emballée avec beaucoup de soin. Interrogé de la part de qui il se présentait, cet étranger ne sut ou ne voulut nous répondre autre chose, sinon que cette caisse était à destination du couvent.

" Plus d'une fois, dans la suite, ma bonne Mère s'est montrée remplie de sollicitude pour nos besoins, parcourant minutieusement le monastère avec la sainte préoccupation d'une autre Marthe. Mais son assistance a été remarquable surtout en ce qui concerne la restauration de notre église, pauvrement dotée et dépourvue du mobilier nécessaire. Son délabrement était tel qu'elle menaçait ruine : la Sainte l'a relevée pour nous.

" Un jour que, à cause de notre pénurie d'argent je n'osais même pas penser à une réparation, j'entendis soudain une voix qui disait : " Anne, où est ma maison ? " Il me semblait que ces paroles venaient du ciel : l'instinct de mon cœur me fit reconnaître ma bénie patronne, dont la voix gracieuse me demandait une église en ce lieu sous son patronage. Toutefois, j'hésitais encore à prendre un parti en une affaire d'une telle importance. Peu de jours après, la même demande me fut faite : " Anne, où est ma maison ? " Pas plus qu'auparavant, je ne pouvais me méprendre sur les intentions de ma céleste visiteuse, et néanmoins, à cause sans doute de notre extrême pauvreté, je ne songeai pas sérieusement à

exécuter cette entreprise. Enfin une troisième fois, et la veille même de la fête de mon père saint Augustin, ayant entendu les mêmes paroles, et persuadée que je ne devais plus retarder l'exécution d'un ordre parti de si haut, je résolus, avec une entière confiance, de mettre sur-le-champ la main à l'œuvre. Dès le lendemain, jour consacré à mon bienheureux Père, sans m'inquiéter davantage de notre dénuement de toute chose, dénuement si absolu qu'il ne nous restait pas même une seule pièce de monnaie, je commençai la démolition de quelques masures qui encombraient l'emplacement de la future église. Pendant ce travail préparatoire, je me reposai entièrement de tout soin et de toute sollicitude sur celle qui m'ordonnait cette construction, et l'événement ne tarda pas à prouver sa maternelle et suave providence...

" Pendant que je chantais l'office divin avec mes sœurs, la tourière vint m'appeler de la part d'une personne qui m'apportait une aumône de deux cents réaux... Ce premier secours m'aida quelque temps à payer les ouvriers, mais en s'épuisant, il me laissa dans une cruelle angoisse sur le moyen de faire face à de nouvelles dépenses. Retirée donc au fond de notre oratoire pendant toute une nuit, triste et désolée, je me prosternai devant la statue de la Sainte, lui disant ma plainte avec une filiale simplicité, la priant de pourvoir elle-même, suivant son bon plaisir, aux frais d'un édifice commencé par ses ordres, si toutefois elle en voulait l'achèvement.

" Tout à coup, ô prodige ! je vois la statue s'approcher peu à peu de moi, se revêtir d'une splendeur inaccoutumée et m'exprimer sa joie de trouver en moi une si pleine confiance. Surprise et inquiète, redoutant une illusion de l'enfer, je saisis bien vite la croix de mon rosaire, et, demandant à ma mère pardon de ma témérité, j'ose solliciter une preuve de la réalité de sa présence. Je lui tends à vénérer l'image de notre salut, la croix sur laquelle Jésus, fils de Marie, a été cloué. Aussitôt, elle se prosterne humblement, et la baise avec la plus tendre dévotion. Alors, inondée moi-même de consolations, je tombe à ses pieds, et je reçois ses doux encouragements : " Continue, ma fille, l'œuvre commencée, ne prends plus souci du reste de la dépense, mais aie confiance. " En prononçant ces mots, elle disparaît laissant devant moi une somme de trois cents ducats. "

La Mère Anne de Saint-Augustin raconte ensuite les épreuves et contrariétés qui viennent traverser son entreprise, les " prestiges du démon, " l'incendie qu'il allume au nouvel édifice, les épouvantes qu'il sème dans la communauté par de soudains et horribles fracas.

" Cependant, dit-elle, le travail avançait de jour en jour et il était presque terminé. Pendant toute sa durée, je vis constamment ma glorieuse Mère visiter les constructions dans le plus grand détail, exciter l'ardeur des ouvriers, encourager les timides qui redoutaient les tâches périlleuses, protéger ceux qui s'exposaient à quelque danger, enfin les assister tous, leur ménager les forces de l'âme et du corps, et alléger leur tâche. Quant à moi, s'il m'arrivait de ne pouvoir payer les salaires, si quelque chose d'imprévu venait arrêter les travaux, sûre de recevoir à point nommé ce qui m'était nécessaire, j'avais recours à ma puis-

sante patronne, et je puisais, selon mon désir, dans ses trésors intarissables. "

Et la Mère continue de raconter ses alternatives de disette et d'abondance. Elle n'a plus d'argent : elle en emprunte, sainte Anne le lui rend, et de plus y ajoute, tel jour, " mille ducats, une chaîne en or avec une magnifique médaille, " tel autre jour, encore mille ducats avec " un beau calice ciselé, " et ainsi jusqu'à l'achèvement de l'église.

Enfin, le jour de l'inauguration est venu. " On organisa, dit la Mère, une procession solennelle, dans laquelle, outre le Dieu trois fois saint, on porta avec une grande pompe l'image de son Aïeule. A son entrée dans la nouvelle église, cette statue me sembla prendre des traits animés ; je vis ses joues se couvrir d'un vif incarnat, ses veines se gonfler d'un sang plein de vie. Dans cette gracieuse transformation, on l'aurait prise pour une personne vivante, tant suave était le sourire de ses lèvres, tant aimable la joie sainte dont son visage resplendissait. Des groupes d'anges faisaient entendre autour d'elle de pieux applaudissements. Sa très sainte Fille et l'Enfant-Jésus, relevaient par leur présence le pompe de son cortège et l'accompagnèrent jusqu'à l'autel qui lui était dédié. Arrivée là, elle daigna encore, avec son affabilité maternelle, me remercier vivement de mes faibles services. De mon côté, saisissant l'occasion qui m'était offerte, je lui demandai avec ardeur, comme récompense du peu que j'avais pu faire, d'obtenir de son petit Jésus pour le peuple présent à cette fête une bénédiction spéciale, la grâce de vivre chrétiennement et de parvenir à la gloire éternelle. Par son aimable sourire, elle me fit assez comprendre combien ma demande lui était agréable, et sans retard étendant sa droite, en même temps que l'Enfant-Jésus, elle bénit toute cette multitude et m'inonda moi-même des joies spirituelles les plus intimes et les plus pures.

" Après ces événements, je fus saisie et torturée dans tous mes membres de douleurs très aiguës qui mirent ma vie en danger. Désespérant des resssources de l'art, dont les prescriptions avaient aggravé mon mal, je me tournai suppliante vers mon céleste médecin, Anne, ma Mère glorieuse, et je la priai de me secourir dans cette irrémédiable infirmité. Elle ne se fit pas attendre : de l'air le plus caressant, appliquant sa main bénie sur moi, elle fit cesser tout d'un coup tout sentiment de douleur. Ainsi je fus parfaitement guérie, et mon esprit se trouva rempli des plus suaves consolations[13]. "

On devine l'effet que produisit, d'abord dans le Carmel réformé, et ensuite dans toute l'Espagne et le Portugal, la révélation de ces grâces extraordinaires. Il est évident, à parcourir l'histoire des nouvelles fondations, que sainte Anne est devenue, si elle ne l'était déjà, la patronne favorite de l'Ordre. Sans compter les couvents de Médine et de Villanova qui lui appartiennent déjà, Madrid en 1586, Pampelune en 1587, Cordoue en 1589, Tuy, Valera et Tarragone en 1600, puis Enguera, Burgos, et toute une province de l'Ordre, celle de Murcie ; puis encore, en Portugal, Coïmbre et Colarès adoptent successivement son nom avec son patronage[14].

* * *

Il semble que d'autres familles religieuses aient imité cet exemple. Du moins certaines dates de fondations permettraient de le penser. Ainsi quatre ans après l'érection du couvent de Madrid, une abbaye de l'Ordre de Cîteaux s'établissait dans la même ville sous le même vocable. Elle avait pour fondateur Alphonse de Poralta, trésorier de Philippe II, qui assigna pour sa construction et son entretien une dot de deux mille ducats. Cette généreuse fondation fut approuvée et confirmée par le pape Clément VIII le 5 octobre 1596[15].

Cette même année 1590, une seconde abbaye cistercienne s'érige à Castella au diocèse de Tolède, sous le même titulaire[16], tandis que Valladolid nous en présente, ou s'apprête à nous en présenter une autre encore[17].

Les villes et les paroisses suivent l'exemple des religieux. Les églises, les chapelles, les oratoires, les autels, les confréries, s'y multiplient rapidement, et en 1597, comme l'honneur en revenait de droit à une capitale, Madrid se vouait à sainte Anne et la prenait pour sa Patronne.

Une petite ville de la province de Murcie, un village de la Province de Valence, deux autres villages en Portugal, l'un près de Beja dans la province d'Alentejo, l'autre près de Santarem, prirent peut-être à cette époque le nom qu'ils portent aujourd'hui, celui de la Sainte. Sans pouvoir davantage préciser les dates, mentionnons encore des églises à Grenade (sur l'emplacement de l'ancienne mosquée d'Almanzor), à Valladolid, Cordoue, Madrid, Chielana, Lisbonne ; l'ermitage de Pampelune ; et pour ce qui est des autels, ceux des cathédrales de Tudèle, Barbastro, Badajoz, à part Tolède, Lérida, Séville, Burgos déjà nommés. A Tudèle, la chapelle est ornée de marbres sculptés et de bas-reliefs en stuc, très riches[18]. La chapelle de Barbastro à *Nuestra Senora del Pueyo*, doit sa fondation à don Diego Berbegal et à Dôna Anna Buil, son épouse[19].

* * *

Certaines œuvres littéraires mériteraient maintenant notre attention, sans parler des hymnes et de l'office liturgique reproduits ci-après. En 1522, Jean de Robles publie à Salamanque *La vie, l'excellence et les miracles de la glorieuse sainte Anne*, sujet que reprend en 1528, au même lieu, un clerc régulier de Saint-Augustin. — C'est au couvent de Lombay, province d'Aragon, que notre Père Malvenda, en 1585, réfute victorieusement, comme nous l'avons vu, la thèse ou plutôt la fable grossière du *trinubium*. — En 1670 paraît la *Cité mystique* de Marie d'Agréda, œuvre pour nous intéressante en ce qu'elle raconte l'histoire détaillée de la Sainte Vierge et d'abord celle de sa Mère ; œuvre étrange qui renferme, de l'avis d'un bon juge, " une contemplation mystique vraiment grandiose, dont la partie spéculative dénonce une profondeur admirable et bien rare chez une femme, " mais dont l'emphase, l'enflure, parfois le mauvais goût, et des assertions historiques vraiment extraordinaires déconcertent le lecteur[20] ; œuvre cependant qui eut en Espagne une vogue immense et dont profita dans une large mesure le culte de notre Sainte, maintenant mieux connue et jusque dans les moindres détails de sa vie ou même de sa personne : taille, visage, couleur blanche et vermeille, etc.

Ce culte bénéficia également d'une belle *Vida* de Francesco Lizana (Madrid, 1677) ; d'une autre d'Antonio de Castro, où nous nous arrêterons un instant tout à l'heure (1723) ; de la " Dévotion des mardis consacrés à sainte Anne " (1763) ; de la *Vida de S. Joaquin y Sa Ana* traduite du Père Binet, Jésuite, par J. J. Vallejo. De ces quatre ouvrages, le plus remarquable, sans comparaison et sans contredit, est celui du susdit Francisco ANTONIO DE CASTRO, chevalier de l'ordre d'Alcantara, gentilhomme de la Bouche de sa Majesté, et gouverneur de la ville de Burgos, longue et belle production poétique de 133 pages intitulée : *Vida de la gloriosissima Senora Sancta Anna, madre de Maria sanctissima, y abuela de Jesu Christo, seguen la humana naturaleza.* Ce petit livre, imprimé à Bilbao en 1723, étant, dit-on, très rare, il convient d'en citer quelques passages, et peut-être aussi de les accompagner d'une traduction aussi littérale que possible, dût-elle faire brèche à l'élégance ou même à la grammaire, afin que l'original, perçant en quelque sorte au travers, le lecteur peu habitué à l'espagnol puisse mieux juger du poète et de son œuvre.

Prenons à la première page, avec l'invocation :

1. Candaloso Golfo, a cuyo Rûbo ignorado me entrego, Siendo de tanto peligro Que no le sonda el respecto.	1. Fleuve puissant, Au courant duquel je m'abandonne, Abîme périlleux Que le respect m'empêche de sonder;
2. Libano eminente, en donde Con milagroso incremento, Broto la planta, que fuè Exaltada como cedro ;	2. Liban élevé sur lequel, Avec miraculeux accroissement, Grandit la plante qui devint Haute comme le cèdre ;
3. Sion venerado, en cuyo Encumbrado Sitio excelso Descollo el ciprès glorioso De incoruptibles alientos ;	3. Sion vénérée qui vis Sur ton altier sommet Se dresser le cyprès glorieux Aux incorruptibles parfums ;
4. Mysterioso Cadès santo, Que para eternos tropheos En una palma monstraste Exaltado el vencimiento.	4. Mystérieuse et sainte Cadès, Qui, pour trophée éternel, As montré dans un palmier La victoire glorifiée ;
5. Gerico, que en tu glorioso Deleytable Sitio ameno De la mas fragrante Rosa Se planto el candido esmero.	5. Jéricho, dans la glorieuse, Délicieuse campagne de laquelle, De la rose la plus parfumée Germa la parfaite blancheur ;
6. Campo esteril, q à influencias Finas del cultor Eterno Debiste a especiosa oliva El verde licor perpetuo.	6. Champ stérile qui, sous la douce Influence du laboureur éternel, As donné à la belle olive La perpétuelle liqueur verte ;
7. Purissimo Nacar, donde A celestiales destellos, Se quaxo el nitido, puero Candor de Gracia mas neto.	7. Nacre très pure, dans laquelle, En gouttes célestes, Se fixa la brillante, pure Candeur de grâce très parfaite ;

8. Primavera, en cuya verde
Florida sazon se vieron
Vencidas las perezosas
Sequedades del Invierno.
9. Capaz christalino vaso
En cuyo concabo terso
El mar de la Gracia tuvo
Dignissimo nacimiento.
10. Feliz Athlante à quien sia
La eleccion de author supremo
El peso de mas alivio,
El alivio de mas peso.
11. Enigma dichoso en cuyos
Humanos visos contemplo
Una Deydad, à quien nace
Comprehensible et mortal Velo.

12. Sacra Pandora, que el mundo
Regeneraste de nuova,
En la feliz descendencia,
Que labo el contagio feo.
13. Custodia de los arcanos,
Capaz elegido Templo
Del arca, que guardo el vivo
Mana, que baxo del cielo.

14. Madre de la mejor madre,
Abuela del mejor Nieto
Anna, cuyo Nombre solo
Te nombra, y difine â un
[tiempo.
15. Tu vida canto : mas donde
Remonta el altivo buelo
Pluma torpe, voz profana,
Ciego error, dictamen necio !
16. Yo tu vida ! Quando (solo
Con intentarlo) pretendo
Hacer ofensa â tus glorias
Del arbitrio de mis y erros ?
17. Yo tu vida ! De quien es
Fiel chronista el silencio :
Por qué, hasta en el ignorarla,
Sea tu vida mysterio ?

18. Pero esso proprio me alienta,
Dichosamente me entrego
A un peligro, que blasona

8. Printemps dont le vert
Fleuri tablier triompha
Des paresseuses
Sécheresses de l'hiver ;
9. Large vase de cristal,
Entre les bords étincelants duquel
La mer de grâce
A trouvé une naissance digne ;
10. Heureux Atlas pour qui
L'élection de l'Auteur suprême
Fut le poids le plus consolateur :
(Et) la consolation la plus lourde;
11. Enigme bienheureuse dans
L'apparence humaine de laquelle
Je contemple une divinité que
[rend
Intelligible le voile de l'humanité;
12. Pandore sainte qui le monde
Régénéras de nouveau,
Dans cette enfant bienheureuse
Préservée de la hideuse contagion :
13. Gardienne des Océans,
Vaste temple choisi
De l'Arche qui devait garder
La Manne vivante descendue du
[ciel ;
14. Mère de la meilleure Mère,
Aïeule du meilleur petit-fils,
Anne, toi dont le seul nom
Te nomme et te définit à la fois,

15. Je chante ta vie. Mais où
Penses-tu élever ton vol audacieux,
Plume lourde, voix profane,
Erreur aveugle, esprit débile ?
16. Moi, chanter ta vie, quand,
(En l'essayant), j'entreprends
De faire offense à tes gloires,
En les soumettant à ma faiblesse !
17. Moi, ta vie, quand, pour elle
Le seul fidèle chroniqueur est le
[silence :
Tant il faut qu'à notre ignorance,
Ta vie reste un mystère !
18. Mais c'est cela même qui m'en-
[courage..
Avec bonheur, je m'abandonne
A un danger que rend attrayant

Seguridades de premio.	L'assurance de la récompense.
19. Argonauta sois, senôra,	19. Tu es l'argonaute, Madame,
Que oculto Golfo transciendo,	Qui, franchissant l'abîme inconnu,
Mares de Gracia fluctuo	Flottas sur des mers de grâce,
Pielagos de Luz navego.	Et naviguas à travers des archipels [de lumière.
p. 1 à 5	

Plus loin :

21. A Ti recurro ; á tu influxo	21. A toi donc, à ton influence j'ai [recours ;
Desde mi ignorancia apelo,	Du fond de mon ignorance, je fais [appel
Tribunal, donde pro mi	Au tribunal, où pour moi
Aboga tu auxilio mesmo.	Plaide ton secours même.
22. Pero haz que Divina brasa	22. Fais que le charbon ardent,
Purifiando mi acento	Sanctifiant mon cantique,
Sirva à entorpecidos labios	Serve à mes lèvres alourdies
De reverente canterio.	De purification révérencieuse,
23. En cuya féé, porque no	23. Afin que, pleine de foi,
Desmaye mi fino afecto.	Ma douce tendresse ne se [décourage pas,
En gozosas Armonias,	(Et que) en joyeuses harmonies
Va resonando mi plectro.	Ma lyre longtemps résonne ... "
p. 7.	

C'est le début, et le lecteur a dû savourer comme nous les " incorruptibles parfums de Sion, " le " trophée de la mystérieuse et sainte Cadès, " la " nacre aux gouttes célestes, " le " printemps qui triomphe des paresseuses sécheresses de l'hiver, " la " Mère de la meilleure mère " comme " l'Aïeule du meilleur petit-fils, " cette femme que son nom seul suffit " à nommer et à définir à la fois, " cette " argonaute enfin qui navigue à travers des *archipels de lumière.* "

Mais continuons. Le poète va maintenant saluer Bethléem, le lieu natal de sainte Anne, et c'est encore ici la même ampleur, la même puissance d'haleine, la même imagination brûlante :

" Bethléem, cité vénérable — En Juda, atelier sublime. — Où l'artiste divin — A pétri l'humain remède ;
" Bethléem, colonie choisie — Dont les étroites limites — Furent la glorieuse enceinte — De tout l'empire céleste ;
" Bethléem, où lorsque se conjuraient — Les fureurs de l'aquilon, — BATTAIT PLUS VIGOUREUX — L'AMOUR DIVIN DANS LE CIEL ;
" Bethléem, qui crias au milieu de la dure — Guerre des éléments : — Gloire à Dieu dans les hauteurs, — Et paix à l'homme sur le sol ;
" Bethléem !... Mais pourquoi répété-je — Les gloires de Bethléem ? — D'être la patrie de Anne — Étant sa gloire de plus de prix !

Et ainsi de ce salut à Bethléem, — et ainsi, pourrions-nous dire, de tout l'ouvrage, car c'est partout la même imagination des climats chauds, la même

richesse de détails, les mêmes fleurs exquises. Il faudrait citer encore bien des pages, surtout parmi celles qui nous racontent la légende de notre Sainte : le refus du grand-prêtre, l'apparition de l'ange, la rencontre à la Porte dorée, la naissance de la Vierge, mais nous devons nous hâter, et nous passons de suite aux dernières strophes du volume. Le poète avait déjà dit plus haut, en s'adressant à sainte Anne :

" J'examine le volume — Que j'ai fait sur ta vie, et j'y trouve — A quelques lignes circonscrit — Le cercle de l'infini. "

Maintenant il ajoute :

" Reçois-le (ce livre), Anne, car tu es — L'heureux port où j'arrive, — Et où ma nacelle en marche laisse tomber — Le poids tutélaire de l'ancre.

" Pardonne à tant d'audace : — C'est que l'ardeur pieuse a transformé — Ma lâche timidité — En vaillant courage.

" Oh ! que jamais la tendresse n'essaie — De produire en moi d'autre effet — Que de me consacrer, quoique indigne, — Ton serviteur cordial et respectueux !

" Ne dédaigne pas ce culte ; — Car la Divinité, de nos prières — Considère l'holocauste, — Et non la grossièreté du don.

" Vers toi chemine humblement, — Comme au centre vénéré — De mes vers révérencieux, — Le fruit de mes longues veillées !

" Que tes gloires éternisent donc — Ces traits (de plume) qui, *suspendus* en ex-voto — A ton autel souverain, — Feront nombre parmi les hommages! Laus Deo ! "

***

L'attrait peut-être un peu trop exclusif des dates lointaines nous a fait négliger, ici comme ailleurs, les temps plus rapprochés de nous, mais nous pouvons au moins noter que le *Seminario Conciliar* fondé à Tudèle en 1826 pour les étudiants en philosophie et théologie est dédié à sainte Anne, et que, voilà quelque trente ans passés, les dames de Valence présentaient une requête au Souverain Pontife pour le prier d'introduire le nom de la Sainte dans les litanies solennelles du Samedi-Saint.

D'ailleurs, sainte Anne reste encore la patronne de Madrid, ce qui équivaut à dire la patronne de l'Espagne, et qu'elle daigne la bénir toujours comme faisait jadis le dévot saint François !

RÉFÉRENCES, NOTES, ADDITIONS.

(1) Cf. *Culte au M. âge*, p. 647, d'après *Acta SS.*, XXIV, p. LXXI. — (2) H. Florez, *Espanâ sagrada, theatro geogr.-hist. de la Iglesia de Espana* (50 vols in-8, 1750 sq.), t. XII, p. 427. — (3) Florez, *ut sup.*, t. XLVII, p. 33. — (4) R. P. Fages, O. P., *Notes et documents de l'Hist. de S. Vincent Ferrier*, p. 35. — (5) Ripoll,

Bull. ord. Præd., t. II. p. 668. — (6) Y aun obro Dios en ella por los meritos de santa Anna y de san Antonio muchos milagros, como lo dize don Luys de Milan cardenal de los quatro coronados, obispo de Lerida. Fr. Diago, *Historia de la Provincia de Aragon de la Orden de Predicadores, desde su origen hasta el ano de mil y seyscientos* (Barcelona, in-fol., 1598), p. 290 recto. — (7) Don Patricio de la Escosura, *Espanâ artistica y monumental*, 3 in-fol., Paris, 1892; t. II, p. 69, gravure.

(8) Don Juan Amador de Los Rios, *Toledo pintoresca*, etc. (gr. in-8, Madrid, 1845), p. 82. — (9) De Los Rios, *ibid*, pp. 89, 99, 106... — (10) Id., *ibid.*, 87, 123, 167, 181, 207. — (11) Id., *ibid.*, p. 175. — (12) " La sterilidad de esto ano (1523), y los efectos della (hambre, y Peste) dexaron bien triste memoria en nuestros registros... Invoca la cuidad de Zarragoza el patrocinio de santa Ana votandole, y haziendole fiesta (este anô fue a veinte y nueve de março), y quedo establecida con perpetua celebridad en la santá Iglisia de nuestra Senora del Pilar ; donde se venera gran parte de su cabeços ; y donde, tiene empenado el socorro de sus necesidades. Franc. Diego de Sayas Rabanera y Ortubia, chronista del Rey N° Sr y el mayor del Reyno De Aragon y su Corona, *Anales de Aragon al ano* MDXX, P° La Naja, Impresor del Reyno, in-4, sans date (approb. 1665), pp. 591-2.

(13) Pour le texte latin, voir Thomas de Saint-Cyrille, *Mater honorificata* (in-8, Naples 1665), pp. 514-526 ; texte emprunté par lui à l'*Historia Reformati Carmeli*, t. I, lib. 5 ; ou les *Acta Sanctorum*, à la fête de S. Anne, t. VI de juillet, col. 244-247. — (14) Cf. *Acta Sanctorum*, t. LIII, dans la *Vita S. Teresiæ*. — (15) Migne, *Dict. des abbayes et monast.*, p. 51 ; de Visch, *Bibl. Ord. Cisterc.* (in-4, Colon., 1656), p. 123 ; Abbé Dubois, *Hist. de l'abbaye de Morimond*, Dijon, 1852, p. 511. — (16) De Visch. *Bibl.* citée, p. 391. — (17) Id., *Ibid.*, p. 29. L'abbaye est indiquée comme existant à la date de l'ouvrage, 1614. — (18) Florez, *Espanâ sagrada*, t. L, p. 291. — (19) Id., *Ibid*, t. XLVIII, p. 134. — (20) Goerres, *La mystique divine*, trad. Sainte-Foi, 2e éd., t. II, p. 118. On sait comment cet ouvrage a été jugé par Bossuet : *Œuvres*, éd. Lebel, t. XXX, 637-646 ; t. XL, pp. 172, 204-7 ; t. XLI, p. 92.

Bibliographie.

1522. Joan de Robles, *La Vida, excelencia y milagros de la gloriosa santa Anna*, p. in-4, Salamanca, 1522 ; Burgos 1567.

1528. Anonyme, clerc régulier de Saint-Augustin, *La Vida, generacion y excelencias de la gloriosa S. Ana y S. Ioachim.* Salmanticæ, 1528, in-4 (Biblioth. hispana vetus, etc, auctore D. Nicolao Antonio hispalensi, 2 in-fol, Madrid.)

1585. Le Père Thomas Malvenda, des Frères Prêcheurs (né en Espagne en 1566). Voir le Texte, page 53.

1677. Lizana, Francesco, *Vida de la Santa Ana.* J. Fernando de Buendia, 1677, in-12, Madrid. — Dédicace par Gabriel Gomez de Losada à la comtesse Ana Monica de Cordoue et Pimentel, etc.

1696. Marie d'Agréda, *La mystique cité de Dieu, hist. div. de la vie de la T. S. Vierge*, 3 in-4, Marseille 1696 (autres éditions modernes). Les premiers chapitres.

1706. Jean-Baptiste de Murcie ; voir à Franciscains.

1723. *Vida de la gloriosissima Senora santa Anna, madre de Maria santissima,*

y abuela de Jesu-Christo seguen la humana naturaleza, por Don Francisco Antonio de Castro, Cavallero del Orden de Alcantara, Gentil-hombre de la Boca de su Magestad y regidor de la ciudad de Burgos. En Bilbao ; en la Imprenta de Antonio de Zafra, anô de 1723. Y por fu original en Mexico en la del Nuevo Rizado, del Lic. Don Joseph de Jauregui. Anô de 1769. Calle de San Bernardo; in-32, 133 pages de texte en quatrains.

1763. *Devocion para obsequiar en los martes del ano a la glorisissima senôra santa Ana.* Dispuesta par un sacerdote de este obispado. Impressa en la Imprenta del Real colegio de san Ignacio de la Puebla, an de 1763. In-32 de 10 pages.

1774. J. J. Vallejo, *Vida de S. Joaquin y S. Ana*, traduc. al espân. de la que escribio en franc. Binet y en ital. Cenami, in-4, Cesena, 1774.

Chant populaire d'Ubeda

Fragment :

1. Ia se acercaba Joaquin
   A aquella puerta dorada
Donde tuvo a su querida
   Tan dulcemente abrazada.
2. Y para mayor consuelo,
   Un angel les acompana
Para que el divino efecto
   Divinamente se haga.
3. Cobro alle lo que no pudo
   En toda la edad pasada :
Y la vieja planta esteril
   Nuevos pimpollos echaba,
4. De cuja flor sale el fruto
   Que la tierra deseaba
Para sanar la dolencia
   Que nos causo la manzana.

D'après le *Romancero sagrado*, Madrid, 1855, p. 123.

Poésie Liturgique.

88. Office.

In I Vesperis Antiph.

1. Anna, beata domina,
   Mater genitricis Dei,
Colatur inter agmina
   Deo dicata fidei.
2. Colatur Anna genitrix
   Propter natam mirificam,
Sed plus virgo redemptrix
   Propter prolem deificam.
3. Nam de præclaro genere
   Fuit mater cum filia,
Dotatæ miro munere,
   Florem dantes ut lilia.
4. Veneremur omnes matrem
   Genitricis deificæ,
Ut ejus apud patrem
   Gratulemur magnifice.
5. Ordo, qui natam colit,
   Colit genitricem,
Quia cum Anna recolit
   Mariam victricem.

Ad Magnificat.

A. Cœleste patrocinium
   Refloruit in Anna
Dum insigne triclinium
   Gratuitum ut manna
Protulit declivium
   Ferens antiqua damna,
Claruit lucinium
   Perfusum luce magna.

Invitatorium.

Cœlestium agminum
   Deum adoremus
Et pro Annæ jubilo
   Omnes jubilemus.

In I Nocturno : Antiph.

1. Annæ vita sic claruit
   Apud vicinas gentes,
Quod semper Deo placuit
   Recreando egentes.
2. Suam namque substantiam

Dividebat trifarie,
Partem impendens tertiam
Mox templo vel ecclesiæ.
3. Egenis et peregninis
Erogabat aliam,
Clientulis ac parvulis
Ac sibi residuam.

Responsoria.

1. Nazarenus ejus pater,
Vitæ vir egregiæ,
De Bethlehem ejus mater
Regali progenie,
Sic præclarus ejus venter
Insigni fulsit germine.
℣. Dignum erat prolem talem
Hoc oriri ordine,
Quæ haberet vim regalem
Præcelsam miro culmine.
2. Hæc est cœlum, in quo stella
Ortum duxit, quam pagella
Rescribit Mosaica,
Quæ servata a procella
Mentes servat et in cella
Reponit probatica.
℣. Ora, Mater, filiam
Summe benedictam,
Ut ducat ad patriam
Plebem hic afflictam.
3. Gloriosa de te dicta,
Radix Jesse benedicta,
Radix illustrissima,
Qua præclara insignita
Finem habent maledicta
Pro culpa gravissima.
℣. Ex te consurgens virgula
Dei per virtutem,
Per quam reflorent singula
Et habent salutem.

In II Nocturno : Antiph.

1. Hæc Joachim viro juncta
Sed sterilis conjugio,
Fœtum optans semper cuncta,
Quia data opprobrio.
2. Sed quos fœtu desperatos
Lex fortunæ prodidit,
Partu sacro fecundatos
Rex naturæ reddidit.
3. Sic a Deo fecundatur
Consecratus uterus.
Novo fœtu consecratur
Miro partu genitus.

Responsoria.

1. Gaude, felix
Radix Davidica,
In qua virga
Crevit mirifica,
Quæ fructum tulit
Virtute cœlica ;
℣. Invocemus 13
Dominam gratiæ,
Quam fons perennis
Implet clementiæ.
2. Funde vinum desolatis,
Phiala lætitiæ,
De qua novæ desperatis
Munus fluxit gratiæ,
Ut de regno claritatis
Detur spes fiduciæ.
℣. O felix vitis,
De cujus surculo
Tantum germen
Redundat sæculo,
Cunctos reficiens
Vitali poculo.
3. O quam magna et præclara
Arca lignis et insignis
Coaptata cœlitus ;
Urnam veram quæ gestavit,
In qua panis se locavit
Collatus divinitus.
℣. O cella aptissima,
Paradisi porta,
Fructu suavissima,
Semper nos conforta.

In II Nocturno : Antiph.

1. Trino fetu...
2. Ipsa namque...
3. O quam Anna veneratur
Et debite colitur
Et in cœlis sublimatur
Et terris attollitur !

Responsoria.

1. Quis condigne turturis
   Matrem collaudavit,
   Cujus vox in superis
   Audita vocavit
   In consortem miseris
   Deum, qui sanavit
   Vulnus culpæ veteris
   Et vitam donavit.

℣. Benedictus fructus
   Annæ benedictæ.
   Cujus clarus ortus
   Fulsit mundo vitæ.

2. Felix mater, quæ figuris
   Tot et tantis in scripturis
   Præsignata legitur,
   Unde cunctis morituris,
   Pressis pœnis victuris
   Lux præfulgens oritur.

℣. Sedentes in tenebris
   Vallis hujus miseriæ
   Ac detentos latebris
   Fac lucere prospere.

3. In æterno speculo
   Prævisa sed sæculo
   Data senescenti,
   Mater Anna, sedulo
   Subvenire populo
   Prompta sis egenti.

℣. Tu matronarum gloria,
   In gloria locata,
   Degentes in miseria
   Sustolle, mater grata.

In Laudibus : Antiph.

1. Terra, pontus, astra, mundus
   Lætum dent obsequium,
   Chorus psallat lætabundus
   In Annæ præconium.

2. Annam vocatam gratiam
   Gratanter invocemus
   Et datam sibi gloriam
   Post gratiam speremus.

3. Nam meritis et precibus
   Dat Annæ jam dilectæ
   Rex Christus, natæ filius,
   Quidquid optatur recte.

4. Quis ergo nunc de venia
   Fiducia carebit,
   Cum tam mater quam filia
   Rem nominis implevit.

5. Accedat reus propere
   Non deserens olivam,
   Quæ novum fructum gratiæ
   Produxit in spem vivam.

Ad Benedictus.

A. Benedictus sit Dominus !
   Quæ tot per os sanctorum
   Dudum promisit cœlitus
   In via meritorum,
   Nunc jam persolvit penitus
   In salutem cunctorum.

In II Vesperis Ad Magnificat.

A. O lumen totius mundi,
   Gemma pretiosa,
   Mater regis tremebundi
   Mire virtuosa,
   Tu populi sitibundi
   Unda dulcorosa,
   Fac ut demum lætabundi,
   Virgo gratiosa,
   Simul fruamur cum Anna
   Vita gloriosa.

Brevs. mss. de Calahorra et d'Uclès, xve s.; imprimés de Compostelle, 1497 et d'Orense, 1501. Dreves, xvii, 44.

Topographie.

Églises et Chapelles.

Barcelone : à gauche de la Rambla, égl. collégiale fondée au xiie s. ; style roman. — Chielana, entre Cadix et Algeciras : anc. égl. en ruines. — Durango, près de —, dans une jolie plaine de la Biscaye. — Grenade : égl. S.-A. sur la place du même nom ; élégant édifice de la Renaissance. — Madrid : égl. bâtie au

XVIII[e] s. — Plasentia : égl. S.-A. (ancienne) sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale. — Séville : égl. bâtie par Alphonse X (1252-82), style mudéjar. — Tiene Martos, égl. anc. (Florez, XII, 427). — Villanova, construite par la Vén. Mère Anne de S. Augustin, disciple de sainte Thérèse.

Albayda, couv. des Fr. Prêcheurs, ch. construite par dona Carroca de Villaracut vers 1410. — Madrid : chap. des Carmélites (Velasco, p. 341). — Ségovie : *Capilla de S.-A.* — Séville : au monastère de N.-D.-des-Grottes

Autels ou chapelles d'églises.

Badajoz : cathédrale. — Barbastro : *Nuestra Senora del Pueyo.* — Burgos, ch. fondée en 1474 par l'évêque Luis de Ozario y Acuna (T.). — Grenade : cathédrale, nef latérale de droite. — Lérida : cathédrale avant 1284 (Florez, t. XLVII, p. 33.) — Madrid : Santa-Maria, XVI[e] s. — Séville : cathédrale. — Tolède : cathéd. vers 1220. — Tudèle : cathéd. (Florez, t. L, 291).

Monastères, couvents.

Albayda : couv. de Fr. Prêcheurs, au XV[e] s. ; mention dans une bulle de Clément X, 12 avril 1671 (Ripoll, *Bull. ord. Præd.*, VI, 275.)— Barcelone : couv. au comm. du XV[e] s. (Ripoll, *l. cit.*, II, 668) ; l'Université y fut établie en 1567. — Burgos : Carmes fondés par S. Thérèse. — Castella, dioc. de Tolède, abbaye de Cîteaux en 1590 (de Visch, *Bibl. ord. cist.*). — Cordoue : Carmes, 1589. — Enguera : Carmes. — Madrid : Carmélites, 1586 ; abbaye de Cîteaux, fondée en 1590 par Alphonse de Poralta, trésorier de Philippe II (Migne, *Abb. et monast.*, 51, et de Visch, *l. cit.*, 123). — Las Huegas, près de Burgos, monast. bâti en 1599 par Jeanne de Ayala. — Médine : couv. de S.-A. où S. Jean de la Croix prit l'habit en 1563 (de Villiers, I, 829). — Pampelune : Carmes, 1587. — Tarragone : Carmélites en 1600 (Florez, L, 95) ; autre couv. du même ordre (?) en 1712. — Tolède, couv. S.-A. mentionné par De Los Rios, *l. cit.*, 175. — Tuy (*cœnob. Tusiasinense*), Carmélites, 1600. — Valera, Carmélites, 1600. — Valladolid : Abbaye de Cîteaux, XVI[e] s. (de Visch, p. 29). — Villanova, Carmélites, 1580.

Une province de l'ordre des Carmes, celle de Murcie, a pour titulaire S.-A. ; érigée en 1713 (*Acta SS.*, LIII, *S. Teres.*).

Divers.

Ciano-S.-Ana, à 30 kil. d'Oviedo. — Petite ville de la Prov. de Murcie. — Village de la Prov. de Valence. — Montserrat : un des ermitages porte le nom de S.-A. (Texte). — Chiclana, entre Cadix et Algeciras, colline avec ruines d'une anc. égl. au sommet. — Pampelune, ermitage S.-A. et autres dans la montagne.

PORTUGAL.

Beja, village S.-A. près de —,dans la Province d'Alentejo. — Santarem : autre vge près de —. — Braga : Place S.-A. près de la cathédrale. — Coïmbre : Carmes av. XVII[e] s. (*Bibl. Carmelitana*, p. 13) ; autre couv. (*Ibid.*, p. 180). — Colarès, près de Lisbonne : Carmes (*Ibid.*, 214). — Lisbonne : église S.-A. sur la Place S.-A. ; rua da S.-A. ; Calçada da S.-A. ; le *Campos dos Martires de Patria* s'appelle également *Campoto de S.-A.* ; couvent de S.-A.

LES DEUX AMÉRIQUES

I. Amérique du Sud, Antilles et Mexique

C'est peut-être par le Pérou, avec les Espagnols, que Madame saincte Anne a fait son entrée en Amérique. Le dominicain Jérôme de Loaysa, le premier évêque de Lima (de 1546 à 1575), fonda l'université que cette ville possède encore, bâtit l'église cathédrale, une des plus grandes et des plus belles du Nouveau-Monde, et, fait plus remarquable encore pour nous, érigea de ses deniers le célèbre hôpital Sainte-Anne auquel il légua par surplus, 16,000 écus de rente. Il mourut — nous l'avons déjà dit — dans la trente-huitième année de son épiscopat, et voulut être enterré parmi les pauvres, dans l'hôpital qu'il leur avait construit. L'épitaphe suivante y rappelle encore sa mémoire :

Hieron. de Loaysa
Religione, clementia, liberalitate clarus,
Obiit anno M D L X X V, die 25 oct.

Peut-être au même temps, et en tout cas, vers 1560, un autre Frère-prêcheur, le P. Martin de Esquibal, fondait un couvent de son ordre sous le même vocable à Huamanga. On voudrait savoir aussi, au moins approximativement, quand fut bâtie l'église Sainte-Anne d'Ica, vers le sud du pays. Une gravure nous en a conservé le nom avec les ruines, et si l'on en juge par le système des voûtes, l'épaisseur des murs, le profil d'un pilier qui chancèle, elle devait être très solide, ce qui revient quelquefois à dire très ancienne, la construction d'autrefois se distinguant d'ordinaire par la solidité.

Plusieurs villes, cantons, bourgs, villages, îles de l'Amérique méridionale portent le nom de la Sainte, notamment en Colombie, à l'Equateur, en Bolivie, en Argentine, dans l'Uruguay et le Paraguay, surtout au Brésil, où nous avons, par exemple, Santa-Anna de Paranahyba, Santa-Anna do Agapo-Miri, Santa-Anna de Camisao, de Matto Grosso, de Contendos, de Livramento, plus une île de l'Amazone et une autre sur la côte ; plus une rivière dans la province de Seguro ; plus une place immense à Rio Janeiro, connue sous le nom de *Campo da Santa-Anna.*

Dans l'Amérique centrale, Santa-Anna est à la fois département, capitale, et depuis 1913, siège d'un évêché de ce nom.

Aux Antilles, le culte est ancien, notamment à Cuba et à la Martinique. Un synode tenu à la Havane en 1684 y faisait de la Sainte-Anne une fête d'obligation, une solennité, et Sainte-Anne de Macouba, près de Cabesterre, est déjà signalée en 1694 par le Père Labat. Des villages portent le même nom à la Guadeloupe, à Marie-Galante, et parmi les églises fort nombreuses, nous remarquons celles de Santiago, Guanabo, La Havane ; la cathédrale de Curaçao ; des paroisses ou des chapelles à Port-au-Prince (Haïti), Kingston (Jamaïque), San-Juan de Porto-Rico, Saint-Christophe, Trinidad ; d'autres plus jeunes mais renommées pour leur dévotion à la Sainte, à Mahot-Lez-Roseau, Machaut, Laudat, Trafalgar, Balontown, Canefield, King's Hill, dans l'île de la Dominique.

En 1816, au retour d'une expédition contre les indigènes de Saint-Domingue, Faustin I, empereur d'Haïti, établissait, sans doute contre eux, quoique l'histoire ne le dise pas, un ordre de chevalerie auquel il donnait le nom de Sainte-Anne. L'institution a disparu en 1859 avec la couronne de son fondateur.

Plus loin, au Mexique, en 1614, les Carmes fondaient un couvent sous le même vocable (*Guyocanense monasterium*), et en 1682, Nunez de Miranda faisait paraître l'*Historia moral de las virtudes y dotes de los padres de Maria S. Joaquin y Sa Anna* (in-4, Mexico). Un autre ouvrage, publié à Naples en 1665 par le P. Asiain, avait une édition mexicaine en 1711 [1], ce qui suppose, aussi bien que le nom donné à plusieurs localités, une dévotion assez répandue dans tout le pays.

Pour le Nouveau-Mexique, Santa-Anna Bernalillo serait peut-être une autre indication également favorable.

II. LA NOUVELLE-FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS

I. La Nouvelle-France

La dévotion à sainte Anne en France. — Cap Breton. — Québec : les Ursulines, Notre-Dame de Recouvrance, la Cathédrale, la Confrérie de sainte Anne. — Sainte-Anne de Beaupré. — Les Sauvages.

L'expansion du culte : *Fief de La Pocatière. — Varennes. — Montréal. — Yamachiche. — Acadie. — Montmagny. — Nouveau-Brunswick. — Saguenay. — Manitoba. — Au bord des routes et sur les montagnes.*

Dans la première moitié du XVIIe siècle, nous l'avons vu, la dévotion à sainte Anne était très répandue en France, et qu'il vînt de Paris, du Perche, de la Normandie et surtout de la Bretagne, tout colon l'apportait en Nouvelle-France avec lui. A Paris, Anne d'Autriche donnait l'exemple ; en Bretagne, la Sainte elle-même affirmait par des merveilles sans nombre sa bonté et sa puissance ; en Normandie, la piété se portait au village de Briais où une église vraiment monumentale avait succédé au vieil édifice, prouvant ainsi la confiance et la générosité des fidèles de l'endroit et de toute la contrée. Pour le Perche, patrie d'origine du plus grand nombre des premiers pionniers de la côte de Beaupré, de Beauport et de l'Ile d'Orléans, écoutons M. l'abbé Gautier dans la revue *Canada, Perche et Normandie* (IVe année, p. 72, 8 décembre 1899) :

" A cinq cents mètres environ de l'église paroissiale et du château de La Ventrouse, à l'endroit où la route nationale de Paris à Brest traverse celle de Chartres à Granville, se trouve un carrefour célèbre appelé de temps immémorial le *Carrefour de Sainte-Anne*. Une partie de ce carrefour est située sur la paroisse de Tourouvre, et l'autre sur celle de La Ventrouse. Depuis plusieurs siècles, il porte ce nom, et ce qui lui valut ce beau titre, ce fut une modeste chapelle de Sainte-Anne fort renommée aux XVIe et XVIIe siècles. Elle était bâtie sur le bord de la route de Paris à Brest, à peu de distance de ce carrefour. On n'en voit plus maintenant que l'emplacement, car elle a été démolie pendant la révolution de 1789. Au moment de l'émigration percheronne, elle était un pèlerinage très fréquenté, et, dans tout le cours de l'année, mais surtout pendant le mois de juillet, des pèlerins y venaient en grand nombre, la plus grande partie du Perche, invoquer la Mère de la sainte Vierge. On peut donc regarder comme indubitable que les immigrants, partis pour le Canada, de

Tourouvre, de Mortagne, de La Ventrouse, de Randonnay et autres paroisses du Perche, étaient venus bien des fois prier dans ce sanctuaire, et, quand ils émigrèrent dans la Nouvelle-France, ils emportèrent, profondément gravée au fond de leurs cœurs, la dévotion à la *Bonne sainte Anne*, protectrice des marins et des voyageurs. "

Venons de suite aux faits, et comme ils sont nombreux, essayons d'être bref. D'abord, le Père Lejeune écrit dans la *Relation* de 1635 : " Nous avons six résidences en la Nouvelle-France : La première, commençant par les premières terres qu'on rencontre en venant en ces pays se nomme la Résidence de Saincte-Anne : Elle est au Cap-Breton. "

Ailleurs : " Le Chibou, principale partie de l'île du Cap-Breton, est une grande baie d'environ deux lieues de large, qui va peu à peu s'estrecissant le long de six ou sept lieues qu'elle comprend sur le milieu à main gauche en montant ; au haut de la coste qui regarde le Norouëst, est basti le fort de Sainte-Anne, à l'entrée du port, vis-à-vis d'une petite anse[2]. "

Voici, d'après le *Bulletin des Recherches Historiques* et une page de M. Benjamin Sulte, l'origine de ce fort.

Le capitaine Daniel, parti de France le 2 avril 1629, pour venir au secours de Champlain à Québec, après bien des contretemps, arriva le 28 août au Cap-Breton. Là, il apprit que, deux jours auparavant, Jacques Stuart, milord écossais, prétendant que le Cap-Breton appartenait à l'Angleterre, avait élevé un fort au port aux Baleines, après avoir pris et pillé les vaisseaux pêcheurs de Michel Dihourse, " qui faisait pescherie et secherie de molue. " Aussitôt Daniel, à la tête de vingt-trois hommes, s'empara du fort de Stuart, le rasa et y fit la garnison (soixante-deux hommes) prisonnière. Puis il se rendit à l'entrée de la rivière Chibou où il construisit un autre fort. Il le munit de huit canons, de munitions, etc., etc., et y laissa une garnison de trente-huit hommes, outre deux Jésuites. Il repartit pour la France le 20 novembre 1629, amenant avec lui ses prisonniers anglais.

Les deux Jésuites, le P. Vincent, compagnon de voyage de Daniel, et le P. Vieuxpont, qu'un naufrage avait jeté sur les côtes du Cap-Breton, donnèrent à ce fort, en même temps qu'à la chapelle attenante, le nom de Sainte-Anne. Ainsi mettaient-ils sous la protection de la grande thaumaturge l'endroit du Canada le plus exposé aux incursions de l'ennemi[3].

Disons-le de suite, la Bonne Sainte n'oubliera pas que ces avant-postes de la Nouvelle-France lui ont été confiés dès le commencement, et si un jour la convoitise britannique réussit à s'en emparer de nouveau, elle en restera cependant la première maîtresse. Voyez un peu, s'il vous plaît, comment l'histoire se répète. Nous citons en l'abrégeant un délicieux passage d'un écrit qui vient de paraître (1920) :

" L'Angleterre veut effacer à jamais la race française de la péninsule acadienne... Les gens de Grand-Pré, du bassin des Mines, chassés de leurs foyers, bannis à cause de leur foi et de leur langue, traqués presqu'à l'égal des bêtes,

errent dans la république américaine... Dix années se passent à peine que les déportés reviennent habiter un coin de leur patrie. Parties de Salem, quelques familles prennent place sur des barques et s'en vont à la merci des flots. Sur le rivage désert de la Baie Sainte-Marie, ils plantent une croix rustique, et à son ombre, commencent leurs défrichements. En 1766, onze années après la déportation et pendant de longues années encore, la colonie naissante viendra prier autour de cette croix de bois ; le dimanche, en l'absence d'un prêtre, un ancien y fera la *messe blanche*... Comme la croix avait été pour les rapatriés de 1766 le signe de la résurrection et du progrès, à l'ombre de cette même croix devait germer la grande œuvre du Collège de Sainte-Anne, et c'est un nouveau gage, et l'on peut dire avec le poète :

J'en ai maintenant l'assurance,
Le peuple acadien n'est pas près de mourir[4]."

Moins poétiquement l'histoire ajouterait ici une explication, un détail. Le célèbre abbé Sigogne, décédé en 1844, avait été quarante-cinq ans missionnaire en Acadie. Lorsque, en 1880, on résolut d'élever un monument à sa mémoire, on estima que le plus beau témoignage de reconnaissance à son égard serait une maison d'éducation. Au seul nom de l'abbé Sigogne, toutes les bourses, comme tous les cœurs, s'ouvrirent à l'unisson, et Sainte-Anne de Clare s'éleva avec une rapidité qui tenait du prodige[5].

Revenons maintenant sur nos pas. — A l'année 1639 remonte un des premiers convois réguliers de jeunes filles que Paris ait dirigés sur le Canada en vue d'y établir des foyers permanents, et le *Mercure français* de l'époque nous fait lire à ce propos :

" La piété n'a point de bornes et s'étend au delà des mers, jusqu'aux extrémités de la terre. Quantité de religieux étant partis les années passées pour amener les sauvages du Canada à la connaissance de leur Créateur, le grand fruit qu'ils y ont fait a donné envie à plusieurs personnes de contribuer à ce charitable dessein, et pour ce sujet, l'on tire tous les ans un assez bon nombre de filles de l'hôpital Saint-Joseph du faubourg Saint-Germain de Paris. Une si sainte coutume ayant donc fait choisir trente-cinq ou quarante filles dans cet hôpital, pour les envoyer à Dieppe, et les faire embarquer sous la conduite d'un capitaine nommé Bontemps, la fondatrice des Ursulines, veuve du sieur de Touvois-La Freté, voulut témoigner le zèle qu'elle avait pour la gloire de Dieu ; elle entreprit la conduite de toutes ces filles, leur associa quelques-unes de ses religieuses, avec intention de leur faire bâtir un couvent en ce pays-là, et pour appuyer ce dessein, alla trouver la reine à Saint-Germain pour recevoir ses commandements. Elle avait espéré un bon accueil de cette sage et grande princesse et ne fut pas trompée en son opinion. Sa Majesté approuva son dessein, loua son courage et sa piété, lui promit que sa libéralité seconderait l'ardeur qu'elle faisait paraître, et témoigna vouloir que l'Eglise qu'elle bâ-

tirait en ce nouveau monde, FUT CONSACRÉE À SAINTE ANNE, qui est sa patronne. La flotte dans laquelle elle était, partit de Dieppe, le 15 du mois de mai (1639)[6]. "

Tel est le fait et tels sont les faits. Il y a doux plaisir à voir la " Bonne sainte Anne " accompagner ainsi la lointaine expédition, et prendre place par avance au berceau même des premières familles canadiennes.

***

L'auguste Souveraine ignorait-elle que la petite colonie de Québec possédait déjà Notre-Dame de Recouvrance ? ou bien voulait-elle à son tour et d'autorité royale consacrer la Nouvelle-France à sa propre Patronne, " Madame saincte Anne, " comme on disait alors ? Peut-être en la pauvre petite chapelle que nous venons de nommer n'y avait-il pas place pour un autel à la Mère de Notre-Dame, mais il y en avait au moins pour son *image*, et il nous est bien agréable de trouver dans un *Inventaire* des années 1640 et suivantes, parmi tous " les biens meubles appartenant à la Paroisse " : " Une statue de Notre-Dame et son Fils ès bras, estoffée d'or, de 2 pieds de haut ; six pauvres images du TRAVAIL DE FEU M. DE CHAMPLAIN, un tableau de cuivre de sainte Agnès tenant un mouton ; un tableau de cuivre de Notre-Dame et sainte Anne[7] ".

Les dames Ursulines n'avaient pas dû oublier la recommandation d'Anne d'Autriche, mais ne bâtit pas qui veut une église, et il ne leur appartenait pas non plus de choisir elles-mêmes un vocable pour la modeste chapelle de leur couvent. Toutefois, c'est probablement à la suggestion discrète de sa fille, " la chère sœur Saint-Joseph, " que Madame de La Troche, en 1646, leur envoie 200 livres pour fonder une messe en l'honneur de sainte Anne. " Ce n'est pas assez et les *Annales* manuscrites de la maison nous fournissent pour l'an 1667 un touchant détail : " Le 29 avril, Monseigneur de Laval bénit la première pierre d'une chapelle à l'honneur de sainte Anne dans notre église, laquelle première pierre fut posée dans les fondements par Monsieur de Tracy, qui la faisait édifier. Elle a coûté deux milles livres. "

Entre temps une nouvelle Notre-Dame de Québec s'est élevée, et beaucoup plus vaste que l'ancienne, mesurant maintenant cent pieds de longueur. Ici nous ouvrons l'opuscule de M. l'abbé Casgrain sur le *Culte de sainte Anne en Canada*, un travail déjà ancien puisqu'il date de 1871, mais sérieux, bien écrit et on dirait toujours nouveau. Nous y reviendrons quelquefois.

" Après l'incendie de la chapelle de *Notre-Dame de Recouvrance* (1640) lorsqu'on commença, en 1647, la construction de l'église paroissiale de Notre-Dame de Québec, qui peut être considérée comme la première église bâtie en Canada (car avant cette époque, on n'avait guère élevé que de petites chapelles), les missionnaires jésuites, qui remplissaient les fonctions curiales, obéissant autant à leur propre dévotion qu'aux vœux des paroissiens, consacrèrent une des chapelles de la nouvelle église à sainte Anne. Jamais depuis

ce jour, la prière des fidèles du Canada n'a cessé de s'élever de ce pieux sanctuaire, qui a été agrandi et orné d'âge en âge jusqu'à nos jours, et qui a l'honneur de posséder une des reliques les plus précieuses de la bonne sainte Anne...

" Comparé à cette riche et vaste chapelle d'aujourd'hui, il était bien simple et bien pauvre, l'autel primitif élevé par nos pères pour honorer sainte Anne, car la colonie naissante ne possédait que de bien faibles ressources. Mais la piété des fidèles s'ingéniait à suppléer par des présents à la pauvreté de l'église. On trouve de ce fait une preuve touchante par sa simplicité dans les archives de la Paroisse. Parmi les offrandes on remarque en effet : "1656, Madame " Morin, un escharpe de cotton barriollé de jaune, pour la chapelle Sainte-Anne ; " " M. Vignal (chapelain des Urselines), une nappe pour la chapelle Sainte-Anne, " et ainsi de suite[8].

Les *Annales manuscrites* de l'Hôtel-Dieu (p. 91), nous fournissent à leur tour ce pieux renseignement : " En l'année 1671, Monsieur Talon revint Intendant comme il l'avait promis ; il serait même revenu plus tôt sans l'accident qui lui arriva en 1670. Car s'étant embarqué pour ce pays-ci, son vaisseau fit naufrage sur les côtes du Portugal, où il se sauva miraculeusement après avoir fait un vœu à sainte Anne, qui le secourut sensiblement. Pour marquer sa reconnaissance, il fit faire un tableau où il est dépeint et où l'on voit les dangers et les périls qu'il courut dans cette occasion, et les assistances qu'il reçut du ciel. Cet ex-voto fait le fond de la chapelle Sainte-Anne de la cathédrale de Québec, et il a été donné par Monsieur Talon qui l'apporta de France la seconde fois qu'il vint en Canada. "

Ce précieux ex-voto n'a pas été, comme on l'a dit, " perdu dans l'incendie de la cathédrale en 1759. " Nous lisons dans un *Inventaire du mobilier de la Confrérie de Sainte-Anne* (Ct. 12, nº 87) daté de 1766 : " Le tableau de sainte Anne appartenant à la chapelle est actuellement à l'Hôtel-Dieu dans la chambre de Madame DesMeloises ", et c'était sans doute pour le mettre à l'abri qu'on l'avait transporté là avant ou pendant le siège. Il est maintenant à Sainte-Anne de Beaupré dans la galerie aboutissant à la sacristie[9].

La Confrérie de Sainte-Anne.

La chapelle dont nous parlons rappelle le souvenir de la pieuse confrérie qui s'y réunissait autrefois périodiquement.

Et d'abord, Monseigneur de Laval n'a pas, ainsi qu'on l'a dit, fondé cette confrérie en 1678, puisqu'elle existait déjà depuis plus de vingt ans, mais il la reconnut, l'approuva, l'érigea alors canoniquement, et prouva l'estime qu'il en faisait en rédigeant de sa main pour elle des *Statuts et Règlements.*

La preuve que, avant d'exister en droit ou canoniquement, la Confrérie de Sainte-Anne existait en fait, c'est la *Supplique* adressée au Père de Quen, en 1657. Elle dit expressément que, " depuis plusieurs années, " les menuisiers de ce pays font chanter tous les ans, " à leurs frais et despens, la grand'messe et autres services de Madame saincte Anne au jour de sa feste en la paroisse

de Notre-Dame de Québec, " et cela " dans le dessein et intention d'y (faire) erriger la consfrairye à perpétuitté sitost que l'édifice sera en estat de s'y recepvoir et aura lieu et chapelle commode a cest effet. "

Il y a deux ans, ils ont conféré avec le R. P. Jérôme Lalemant sur ce sujet, mais quelques difficultés sont survenues, et maintenant ils demandent au Père de Quen de donner pouvoir au sieur Curé, c'est-à-dire au R. Père Poncet, " d'erriger et establir la ditte consfrairye en la ditte paroisse de Nostre Dame de Québec..., avec les privilèges, indulgences et autres grâces accordeez par les Papes, aux charges et conditions d'observer par entre eux les œuvres de piété et de charité portées dans leurs règlements. "

La requête est signée par Jean LeVasseur, Pierre LeVasseur, Guillaume Loyer (de la Tour), Pierre Biron, (François) Gariépy, (Pierre) Minville (Miville), Raymond Paget (*ms* 33).

Le 1er mai 1657, le Père Poncet, à ce autorisé par le Père de Quen, érige en effet la confrérie " en la chapelle Sainte-Anne, " demandant à ses promoteurs " de faire venir au plustot les statuts et ordonnances, bulles, privilèges des papes dont ils font mention en leur requeste ; de s'assembler au moins une fois le mois en leur chapelle avec leur curé ou autre personne ecclésiasticque pour réciter dévotement les litanies de sainte Anne et recevoir quelques mots d'instruction familière, ainsy qu'il se praticque dans les confrairyes bien reiglées. "

Un deuxième acte passé, comme les précédents, par devant maître Guillaume Audouart, notaire, secrétaire du Conseil établi par le Roy à Québec, témoigne ensuite que " les marguilliers ont agréé l'errection de la confrairye en leur esglise ; " que, dans la chapelle Sainte-Anne, ils ont assigné pour le banc de la dite confrérie, " une place de cinq pieds de long sur trois à quatre de large le long de la muraille du costé du Nord, " et que " pour cette place, le maître-menuizier Jean LeVasseur a payé en argent et en castor, la somme de soixante livres tournois, en recognoissance de ce que les Sieurs Curé et les Marguilliers prestent à la confrairye leurs église, cloches, orgue et susdite chapelle Sainte-Anne. "

Les affaires, autrefois, se faisaient en bonne et due forme, avec force papiers, force paraphes, et il y a encore un troisième acte constatant que le dit Jean Le Vasseur a fait construire le dit banc à ses frais, " pour grastifier les dits confrères de son art ", comme aussi " à cause de la dévotion qu'il a envers saincte Anne. " En retour, les confrères devront, après son décès, prier pour le repos de son âme, et faire chanter la prose *De Languentibus in purgatorio* à la fin du " service des trespassés qui se dit dans leur chapelle le lendemain de la fête de sainte Anne. "

" Il n'est bon bec, dit-on, que de Paris, " et les renseignements, les statuts désirés ne pouvaient venir que de là. Une lettre avait dû partir de Québec à l'automne avec les vaisseaux du Roi, peut-être seulement l'année suivante, et en tout cas, une superbe pièce d'écriture arrivait de France en 1659, intitulée : *Réponse des Messieurs de la Confrérie de Sainte-Anne de Paris aux con-*

frères de l'Association de Québec qui se proposent d'établir la dite Confrérie au dit Québec.

En voici le début si chrétien, si courtois, si français et respectueusement affectueux :

" Messieurs nos très chers confrères, salut en Nostre Seigneur Jésus-Christ ! Ne pouvant assés louer votre saint zèle ny vos grandes dévotions que vous avez témoigné par la lettre que nous avons reçue de votre part dattée de Québec du quinziesme octobre dernier, nous vous sommes infiniment obligés de votre souvenir et encore plus de vos saints désirs et de la grande devotion qu'avés envers Dieu notre auteur et notre très grande Patronne et admirons les peines que vous prenés d'établir une sainte confrérie en cette ville si éloignée en imitant nos anciens qui ne se sont pas contentés de faire du bien mais d'en procurer et préparer pour ceux qui devaient venir après eux, afin de parvenir à cette saincte citée en laquelle nous espérons entrer un jour par la miséricorde de Dieu et les prières de notre grande et incomparable sainte Anne. "

Une autre période très ample nous assure que de toutes les bonnes œuvres, la plus agréable à Dieu a dû être l'établissement de cette confrérie de Sainte-Anne en la Nouvelle-France, parce que " Dieu lui-même y est adoré, la très sainte Vierge et notre Grande Sainte et Patronne honorées, et qu'assurément nous y recevons des grâces, précieuses en la vie et encore plus à l'heure de la mort... Et c'est pourquoy nous vous protestons que nous ne pouvons vous témoigner des recognoissances telles que nous désirerions en un si heureux subjet. "

Suivent encore deux grandes pages in-folio d'une écriture très fine, très serrée, où nous apprenons entre autres choses, que la confrérie de Paris possède " de tout temps " sa chapelle dans l'église des Billettes, bâtie en 1294 en souvenir d'un grand miracle eucharistique accompli en ce lieu ; que, desservie d'abord par l'ordre de la Charité de Notre-Dame, elle le fut ensuite, c'est-à-dire au XIV siècle et depuis, par les Pères Carmes " avec participation à toutes dévotions, indulgences, prières de ces saints religieux " ; que les rois de France ont toujours eu " singulière dévotion " cette confrérie, si bien que toutes les autres ayant été supprimées " à cause des désordres qui s'y commettaient, " et tous leurs vaisseaux d'argent ayant été fondus en monnaie " pour subvenir aux extrêmes nécessités de ces temps-là, " celle de Sainte-Anne fit exception. "

La pieuse confrérie de Québec n'appartenait pas exclusivement comme en France, à tel ou tel corps de métier, et par exemple pour l'instant, à celui des menuisiers : *non tamen pro hominibus unius specialis artis*, disait expressément la bulle d'Innocent XII qui la confirma le 15 mars 1694. C'était avant tout une confrérie de piété, une sorte d'union de prière et de secours spirituels où pouvaient s'enrôler des personnes de toute condition, pourvu que leur conduite morale fût à niveau, par conséquent hommes, femmes et jeunes gens. D'après les *Règles et Statuts* établis par Mgr de Laval, les membres devaient visiter souvent la chapelle ; se confesser et communier le jour de leur récep-

tion et ensuite au moins une fois chaque mois ; assister à la messe qui se disait le premier lundi du mois pour les confrères défunts ; assister aussi aux assemblées afin d'y entendre " le petit mot d'exhortation " du chapelain, et de réciter dévotement " les litanies de sainte Anne et autres prières " (*ms* 34) ; renouveler tous les ans leur consécration à la Sainte ; ne jamais prendre part " aux bals, danses et mascarades, " mais se faire un devoir de venir aux enterrements des confrères et d'y porter " un cierge jaune à la main ; " s'entraider les uns les autres, même pécuniairement, et puis, comme après les préceptes viennent les conseils, les confrères sont invités à loger les pauvres, réconcilier les ennemis, ramener les pécheurs à la voie du salut, enseigner aux ignorants les commandements de Dieu et de l'Eglise, etc. Pour toutes ces bonnes œuvres, la bulle d'Innocent XII accorde des indulgences de 60 jours. Elle en accorde aussi pour " accompagner le Saint-Sacrement quand on le porte en procession aux malades, ou ne pouvant pas l'accompagner, pour dire un *Pater* et un *Ave*, quand la cloche sonne à cette occasion. " Evidemment la confrérie possède d'autres indulgences plus grandes encore, c'est-à-dire plénières ou de réels " pardons, " comme on a toujours dit jusqu'à nos jours en France, et parce que le Pape n'en est pas prodigue, on se donne sans doute plus de peine qu'aujourd'hui pour les gagner. Les occasions, au reste, sont très solennelles : le jour de l'entrée dans la confrérie, le jour de la fête de sainte Anne, à l'article de la mort[10].

Les confrères payaient un droit d'entrée en se faisant inscrire, puis une redevance annuelle. Les revenus étaient employés à faire dire des messes ou chanter des services pour les confrères défunts, et une part en allait à la décoration de la chapelle. Ainsi le 16 août 1660, " par devant le notaire Audouart, étant présents Jean Le Vasseur, maître-menuisier à Paris, doyen de la confrérie de Sainte-Anne, Pierre Biron, Pierre Le Vasseur, à présent maître-confrère de la dite confrérie, Raymond Paget dit Quercy, Pierre Minville (Miville), Guillaume Loyer, anciens maîtres de la dite confrérie, il a été résolu de faire faire un retable de dix-neuf pieds ou environ de hauteur sur une largeur proportionnelle — avec deux colonnes garnies et enrichies de leurs ornements entiers — et deux cadres, dont l'un sera pour placer le tableau de sainte Anne, et l'autre (au-dessus) pour placer le tableau du Rosaire. Et pour ce travail, la confrérie paiera à l'entrepreneur Lemelin 400 livres tournois, le bois à part. " De fait, un inventaire de la chapelle daté de 1746 montre avec orgueil, parmi beaucoup d'objets de valeur, " un retable et un grand tableau de sainte Anne " (*ms* 33).

Les aumônes continuent d'abonder : Pierre Miville donne d'un coup 80 livres 6 sols[11] ; René Branche une somme indéterminée mais considérable ; Matthieu-Benoît Collet, Procureur-Général du conseil, 50 livres, et si tous les associés ne peuvent pas être aussi généreux — car il ne suffit pas pour cela de le vouloir —, les aumônes cependant couvrent toujours plus que les dépenses courantes. Elles permettent, par exemple, en 1691, de faire au registre cette glorieuse entrée : " Un service POUR LES GUERRIERS à Sainte-Anne, 8 livres

(*ms* 3)," sans doute les guerriers du siège de 1690 ; d'apporter de larges secours aux indigents ; d'entretenir et au besoin de réparer ou d'embellir la chapelle de la confrérie, même de faire des dons à d'autres paroisses du voisinage ; ainsi le tabernacle qui orne en 1742 l'église de l'Ange-Gardien leur appartient à eux, non à cette fabrique (*ms* 16, p. 21). Il est vrai que cette même année ils s'en procurent un neuf pour eux-mêmes moyennant 250 livres (*ms* 7, p. 120). Il est vrai encore que, pour parler notre langage d'aujourd'hui, "les affaires vont bien, " puisque en 1748, ils votent sans broncher 400 livres pour des réparations à leur chapelle (*ms.* 33, p. 17). Bref, depuis bientôt cent ans, au temporel comme au spirituel, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, et il en sera ainsi jusqu'au désastre de 1759, disons plus philosophiquement à l'exemple de nos pères, jusqu'au " grand dérangement, " grand dérangement qui, en effet, dérangea bien des bonnes choses, et en particulier la Confrérie de Madame saincte Anne, puisqu'il eut pour effet d'en supprimer les réunions et presque l'existence, du moins pour un temps.

Avant d'aller plus loin, il est bon de corriger une erreur de quelques années passées. Nous écrivions, à propos des noms des anciens confrères, qu'il était impossible de les retrouver, sauf quelques-uns, car " tandis que nous possédons entiers les catalogues des confrères du Rosaire et de la Sainte-Famille, celui des membres de la confrérie de sainte Anne n'existe plus." C'est encore vrai, mais par bonheur, il est resté aux archives de Notre-Dame de Québec un vieux cahier, très vieux en effet, allant de 1696 à 1765, fortement relié en parchemin, livre d'annonces où le curé inscrivait les messes et services de la semaine et que nous appellerions pour le besoin de la cause le *Nécrologe antique de Notre-Dame.* Le parcourir, y noter chaque " service à la chapelle Sainte-Anne " pour Monsieur un Tel, ou Madame une Telle, membre de la Confrérie, n'a pas été un petit travail, mais *ubi amatur, non laboratur,* et nous n'avons pas hésité à le faire. Bien des noms ont pu nous échapper ; d'autres nous ont été parfaitement illisibles, mais la liste que nous avons pu dresser en comprend cependant encore des centaines, et quelques-uns, les plus beaux de notre ancienne Nouvelle-France. Il convient d'en noter au moins quelques-uns, et d'abord parmi les hommes : Messieurs de Fresneuse, Fauvel, Aubert de La Chenaye, Rageot de Saint-Luc (greffier et notaire royal), Peuvret de Gaudarville (conseiller, secrétaire du Roi, greffier en chef du Conseil Souverain), le sieur de Grandville, Mgr de Laval lui-même, François Hazeur (dont la fille, Marie-Anne-Ursule, épousera en 1712 le déjà célèbre Michel Sarrazin, membre de l'Académie des Sciences de Paris), Duplessis, Claude Bermen de La Martinière (juge, conseiller, lieutenant-général du Roi), etc., etc ; parmi les femmes : Mesdames Jean Bourdon, de Vitré, du Mesnu, Denis, de Sève, de Hauteville, Le Gardeur de Repentigny, de Galifet, de La Brière, de l'Espinay, de La Martinière, Aubert de La Chenaye, Cureux-Saint-Germain, d'Amours, Gaillard, Le Febvre, Macard, de Montesson, Amyot, de Lotbinière, de Grandmesnil, de La Grange, des Meloises, etc, etc. Si le *de* est indicatif de noblesse, vous trou-

verez à peu près tous nos nobles de notre ancien régime dans la Confrérie de Madame saincte Anne comme en celles du Saint-Rosaire, du Scapulaire, de la Sainte-Famille, tant il y a que nos ancêtres étaient de bonne souche, quoi qu'en aient dit La Hontan et autres dénigreurs de même acabit ; tant il y a aussi qu'ils savaient confesser de parole et d'action ce qu'ils croyaient d'esprit et de cœur [12].

Avant de fermer le vénérable cahier, remarquons ici et là, pour ne pas dire à chaque instant, des annonces ou formules comme celles-ci : Août 1698, une grande messe solennelle, vœu que le navire *La Perle* avait fait à sainte Anne ; septembre 1734, grande messe à sainte Anne, vœu du Capitaine LaRonde ; octobre 1735, messe solennelle à sainte Anne, vœu de M. Landron ; septembre 1751, grande messe de vœu pour M. Joannes, etc., etc., " et encore en philosophes, venons au régime qui suivit le " grand dérangement. "

* * *

Neuf ou dix ans vont passer avant que la Fabrique de Notre-Dame puisse songer à reconstruire l'église, cette pauvre chère église qui avait été si impitoyablement bombardée pendant deux mois, et finalement incendiée comme si elle eût été la grande coupable, et quand les confrères y rentreront, après huit autres années d'une restauration demeurée nécessairement incomplète, parce que limitée au strict nécessaire, où sera leur beau retable auquel avait contribué " Monsieur l'Evêque, " leur grand tableau de sainte Anne, souvenir de M. Talon, leur lampe d'argent, leur statue dorée de la Sainte (Ct. 12, n° 87), leur tabernacle doré aussi, doré par les religieuses, les grandes artistes du temps jadis, et tout le reste qui leur rendait chère leur chapelle d'autrefois ? Mais le découragement ne produit rien, et c'est pourquoi, d'après un vieux manuscrit, " vers 1778, l'état de pauvreté où se trouvait réduite l'église de la Paroisse, et particulièrement la chapelle Sainte-Anne, engagea les confrères à recueillir quelques argents de quêtes et de contributions volontaires. afin d'orner cette chapelle d'un tableau et d'un retable... Le tableau fut fait et posé par le sieur François Baillargé dans l'année 1787 pour la somme de six cents livres, ancien cours, à lui payée par les menuisiers de Québec... Le 15 avril 1789, ceux-ci contractèrent avec M. Pierre Aimond maître-menuisier et sculpteur pour la façon du retable qui décore aujourd'hui la chapelle pour le prix de 2,500 livres ancien cours... Le dit retable fut posé dans l'année 1791 (*ms.* 34, fol. 300)."

Egalement, en 1778, le saint évêque Briand avait tenté de restaurer la confrérie et à cette occasion il avait adressé à son bon peuple de Québec pour l'attirer vers elle, ce compliment peu banal en vérité : " Persuadé que ceux qui ont établi cette cité étaient de saints et de fervents chrétiens, vous êtes les enfants et les successeurs des saints : *Sanctorum filii estis* " (Ms. 33, p. 21). Mais, ajoute le document cité tout à l'heure, sans donner aucune explication, les choses en restèrent là.

Il faut attendre jusqu'à 1820. Monseigneur Plessis, parti pour l'Europe le 3 juillet 1819, ne devait revenir à Québec que le 16 août 1820. Son coadjuteur, Mgr Panet, administrait le diocèse pendant son absence, et il encouragea les confrères de Sainte-Anne à réorganiser leur société. Une grande assemblée eut donc lieu le 26 juillet 1820, les membres, " citoyens respectables de toutes les classes, " dit le manuscrit, promettant de se réunir de mois en mois, et de plus en plus nombreux, pour prier ensemble, et s'animer au bien mutuellement ; une pétition à l'évêque fut préparée, signée par tous les membres, et Mgr Panet, trop délicat pour l'approuver lui-même, la fit sanctionner par Mgr Plessis dès son retour.

Le nom de Mgr Panet se rattache encore à la fondation du collège Sainte-Anne de La Pocatière (1827), d'abord parce que, fervent ami de l'éducation, il fit pour lui ce qu'il avait fait en 1807 pour les Sœurs de la Congrégation qu'il voulait établir à la Rivière-Ouelle, ce qu'il faisait en ce moment pour le collège de Nicolet qu'il reconstruisait à neuf : il s'intéressa vivement à l'entreprise de l'abbé Painchaud et l'aida de toutes manières, même pécuniairement ; ensuite parce qu'il décida lui-même d'autorité le site de l'édifice projeté, question longtemps et vivement débattue entre la paroisse Sainte-Anne et Kamouraska. En même temps qu'évêque et chargé comme tel d'une multitude d'affaires diocésaines, souvent même des visites pastorales, il restait curé de la Rivière-Ouelle, paroisse voisine de Sainte-Anne, et qui sait si "entre les deux son cœur ne balançait pas, " *l'autre* ayant encore un plus joli nom que la sienne ?

Mais revenons à notre confrérie. L'élection de 1820 donnait pour premier maître, Etienne Métivier, pour deuxième maître, François Ledroit, troisième maître, Joachim Mondor, trésorier, Amable Mercier, secrétaire, Pierre Boisvert, sous-secrétaire, Pierre Roy. A la réception de 1821, on compta 83 hommes et 28 femmes, mariées ou non mariées. " Jusqu'à 1833, le chiffre montera à 173 hommes et 142 femmes ; de là jusqu'à 1848, à 133 hommes et 189 femmes, ce qui fait à peu près 660 nouveaux membres en 25 ans ou environ.

Et de même que la piété d'autrefois n'est pas morte, la générosité d'autrefois vit encore. Des travaux d'achèvement et d'embellissement vont bientôt finir dans la grande nef de la cathédrale, et quand le même ouvrage commencera dans la chapelle Sainte-Anne, la confrérie fournira sa large contribution.

Le 9 décembre 1824, " un marché est passé par la Fabrique avec Thomas Baillargé pour les ouvrages de sculpture, d'architecture et autres qu'il convient de faire aux deux chapelles Sainte-Anne et Sainte-Famille. " (Ct. 4, nº 279.)

Le 27 novembre 1825, très probablement à l'instigation de Louis Panet, neveu de Mgr le Coadjuteur, marguillier de Notre-Dame depuis l'année précédente, et par ailleurs grand amateur d'art, résolution est prise " de faire faire un tableau pour la chapelle Sainte-Anne avec un cadre, aussi deux statues, un tabernacle et deux petits ovales, le tout avec les dorures convenables." (*ms* 17, p. 527). Le 30 avril 1826, l'artiste qu'on a préféré, un vrai artiste

aussi bien, Antoine Plamondon reçoit 20 louis " à compte d'un tableau de sainte Anne, " et le 1er juin, " la balance de 15 louis lui revenant pour le dit tableau. " (Ct. 5, n° 28). A propos, 35 louis, ce n'était sûrement pas cher, même en ce temps-là, pour une peinture qui n'a peut-être que le tort de ne pas porter une signature d'outre-mer, un nom en *i*, par exemple.

La noble et très chrétienne famille Panet fera encore davantage plus tard pour l'honneur de la Sainte. Une sœur de Louis sera un jour la mère d'Elzéar-Alexandre Taschereau, un élu de Dieu destiné à devenir archevêque de Québec, comme son grand oncle Claude-Bernard Panet, et puis Cardinal, LE PREMIER CARDINAL CANADIEN (1886). C'est lui — il nous est doux de le noter, — qui, en 1876, obtenait un indult de Pie IX déclarant sainte Anne " Patronne de la Province de Québec. " Il avait tout enfant appris la dévotion à la Sainte dans cette chapelle du domaine familial dont nous parlerons plus loin [13].

* * *

Nous ne pousserons pas plus loin cette étude, du moins ici, même pour suivre les progrès de la confrérie à l'église Saint-Jean où elle s'était transférée en 1855. Force nous est d'abréger de plus en plus à mesure que se développent les proportions de ce volume. Du reste, la devise de Montalembert : *Qualis ab incepto* (Tel qu'au commencement) peut très bien s'appliquer à cette pieuse société, comme à la dévotion des Canadiens en général à l'égard de notre Sainte. Une femme, Laure Conan, n'a pas seulement dit le mot " dévotion ; " elle a dit le mot " tendresse. "

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

Maintes fois racontée et facile à trouver partout, l'histoire du pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré peut ici se borner aux grandes lignes ou même se limiter à quelques faits anciens, le *qualis ab incepto* cité tout à l'heure s'appliquant surtout à ce pèlerinage qui s'est accru d'année en année jusqu'à nos jours.

Et d'abord, passons vite sur la *Chapelle des matelots*, puisque l'érudition ne veut plus que des *matelots*, en danger de périr sur mer, aient fait vœu de bâtir une chapelle à sainte Anne si elle les sauvait du naufrage. Querelle de mots en somme. Quelle que soit la date et l'endroit précis du rivage de Beaupré où cette première chapelle fut construite, bon nombre des habitants de l'endroit étaient des navigateurs, ou comme les appelle l'abbé de La Tour, des *matelots*. Etienne de Lessart, qui donna le terrain de l'église était lui-même navigateur, et qui empêche que, surpris par une tempête à quelques lieues au-dessous de Québec où le fleuve Saint-Laurent est très large, il ait fait un vœu à la bonne sainte Anne ?

En tout cas, les archives du lieu nous font lire ce qui suit : " En 1658, Honorable homme Etienne de Lessart, voyant l'inclination et la dévotion que

les habitants de Beaupré ont depuis longtemps d'avoir une église ou chapelle dans laquelle ils puissent assister au service divin, a volontairement donné deux arpents de front sur une lieue et demie de profondeur, à condition que, dans la présente année 1658, il sera commencé et continué incessamment de bâtir une église ou chapelle au lieu qui sera trouvé le plus commode, suivant l'avis de M. le Grand Vicaire. " — Cette offre fut faite au mois de mars, et dans le courant du même mois, M. de Queylus, sulpicien, alors curé de Québec, désignait M. Vignal pour aller bénir l'emplacement de l'édifice proposé. Il était accompagné de M. d'Aillebout, gouverneur de la Nouvelle-France, venant exprès de Québec pour poser la première pierre. A cette date, " l'église de Beaupré, comme dit M. de La Tour, était la seule église de campagne qui fût encore formée (p. 24)."

Dès les premiers jours de la construction, des miracles s'opérèrent et ils se continuèrent dans la suite si bien que, en 1667, l'abbé Morel pouvait en publier un recueil déjà considérable. Une note adressée à M. de Maizerets, supérieur du Séminaire de Québec, et conservée aux archives de cette maison, attribue à une " image " de la Sainte, venue de France en 1661, ces cures merveilleuses et le concours extraordinaire des pèlerins. Au XVIIe siècle, on disait encore " ymaige " pour toute œuvre d'art représentant une figure ou un personnage, et l'" ymaigier " était aussi bien un sculpteur, un orfèvre, un ciseleur quelconque, qu'un peintre en tableau. Or, parmi les souvenirs historiques que renferme le trésor de l'église actuelle, une statue en bois doré d'environ deux pieds de hauteur, attire vivement l'attention, tant elle est du bon style ancien, tant aussi on la dit chargée d'histoire, et très vraisemblablement, c'est elle, " l'image " à miracles ; c'est cette bonne Mère et cette douce Enfant à côté d'elle, qui nous sont venues jadis de la " douce France " pour consoler un peu nos pères de leur exil.

En tout cas, c'est devant cette statue que venaient s'agenouiller les principaux personnages de la colonie, soit pour implorer la puissante protection de la Sainte, soit pour la remercier des bienfaits reçus. Mgr de Laval donna lui-même l'exemple. Quoique son nom n'apparaisse dans les registres qu'en 1665, bien longtemps auparavant, sans doute, il était venu prier dans cette église de Sainte-Anne à la construction de laquelle il avait porté un si vif intérêt. " Le premier évêque de Québec, assure son historien, avait la plus grande dévotion pour cette bonne Mère, et fit plusieurs fois le pèlerinage à son sanctuaire vénéré. Il attribuait à la dévotion à sainte Anne les meilleurs succès de son épiscopat [14] " et ajoutons nous-même qu'il fit de la fête du 26 juillet une *fête de précepte* pour toute la Nouvelle-France.

L'année 1666 devait rester célèbre dans les annales du pèlerinage. Le 30 mars, raconte le *Journal des Jésuites* (p. 341), " Monseigneur de Tracy, " M. le Gouverneur avec le P. Bardy, vont en pèlerinage à Sainte-Anne, où le " lendemain matin ils font tous leurs dévotions au nombre de trente personnes " ou environ. La quête pendant la messe y fut de 68 livres. Ils furent de retour " le même jour. "

Le lendemain de la Pentecôte, le même M. de Tracy envoya pour l'église une offrande de 90 livres, et le 17 août, il revenait en pèlerinage, accompagné cette fois de Mgr de Laval. Il laissait en souvenir de sa visite cette magnifique peinture qu'on voit aujourd'hui dans la sacristie de la basilique et qu'on attribue non sans raison à Lebrun. C'était l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à sainte Anne au cours d'une traversée orageuse sur l'Atlantique. La Sainte est assise au milieu faisant l'éducation de la Vierge. A ses pieds, à droite et à gauche, le marquis et la marquise, en habits de pèlerins, sont à genoux, et les mains jointes, comme s'ils priaient. Au bas sont dessinées les armoiries du donateur, et c'est son portrait sans doute que nous voyons ici dans ce personnage qui, s'il était debout, serait d'une stature extraordinaire, car en effet, disait la Mère de l'Incarnation, " M. de Tracy est un des plus grands hommes que j'aie vus. " (Lettre 178.)

La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, rend aussi témoignage de ces miracles, dans une lettre écrite à son fils, le 30 septembre 1665 : " A sept lieues d'ici, il y a un bourg appelé le Petit-Cap, où il y a une église de Sainte-Anne dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recouvrer la santé. "

En 1668, une précieuse relique de sainte Anne fut envoyée par le chapitre de Carcassonne à Monseigneur de Laval, et le pieux prélat en fit don au sanctuaire de Beaupré, engagé qu'il y était, comme il le dit lui-même, " par la renommée de cette église, dans laquelle plusieurs miracles ont été opérés par l'intercession de la bienheureuse Anne. "

A ce premier don, l'évêque de Québec ajouta plus tard un reliquaire d'argent orné de pierres précieuses, et deux tableaux peints par le frère franciscain Luc Lefrançois.

D'ailleurs, de riches présents arrivaient encore au sanctuaire pour honorer la Sainte. Par exemple, qui n'a vu, ou du moins n'a voulu voir la fameuse " chasuble d'Anne d'Autriche " ainsi nommée parce que la Reine elle-même l'aurait brodée de ses mains ? Pieuse tradition à laquelle on donne aisément créance, quand on sait la dévotion qu'avait cette chrétienne femme envers sa sainte patronne.

Deux autres souvenirs de ce passé lointain se rattachent aux plus beaux noms de notre histoire, et l'on sait quelle belle page ils ont inspirée à notre si estimée Laure Conan. Nous la recueillons comme un nouvel hommage à notre Sainte, ajouté à ceux-là mêmes dont elle parle si bien :

" Parmi tous les pèlerins, il en est deux surtout auxquels j'aime à songer : c'est mademoiselle de Bécancour et d'Iberville.

" Le vaillant, toujours victorieux, disait avoir reçu des faveurs signalées de la bonne sainte Anne. Etait-ce pendant ses courses aventureuses à travers la Louisiane, ou pendant sa merveilleuse carrière de marin, que la patronne

des Canadiens avait étendu sur lui sa main protectrice ? Je l'ignore. Mais j'ai vu avec un singulier plaisir le crucifix donné par le héros dont les exploits seraient invraisemblables dans un roman. Ce crucifix d'argent massif et d'un beau travail, porte gravé : *Donné par d'Iberville,* et la date 1700. Jusqu'à ces dernières années, il ornait le tabernacle du maître-autel.

" L'ex-voto de mademoiselle de Bécancour se conserve dans la vieille église. C'est un tableau où elle s'est fait peindre aux pieds de la bonne sainte Anne. Fille du baron Robineau de Bécancour, riche et puissant seigneur de Portneuf, Marie-Anne avait été l'une des habituées du château Saint-Louis, et très entourée, très adulée par les élégants du jour.

" Avant d'entrer au monastère des Ursulines, en 1689, elle vint ici mettre sa vie religieuse sous la protection de la *Sainte à miracles.* Tenait-elle au monde par la frivolité des habitudes ? ou par quelque lien plus douloureux à briser ? Redoutait-elle l'austérité du cloître ? la faiblesse de son cœur ? la dangereuse douceur des souvenirs ? — Voilà ce que je me demandais avec un sympathique intérêt, et, me trouvant seule dans la chapelle, j'entrai dans le sanctuaire pour mieux voir le tableau placé à la droite de l'autel.

" Mademoiselle de Bécancour est peinte à genoux, les mains jointes. Sa robe grise très simple tombe autour d'elle en larges plis. Un léger bonnet de dentelle couvre à demi ses beaux cheveux blonds, coupés courts et bouclés tout autour de la tête. Dans le regard qu'elle lève vers sa céleste patronne, il y a une expression d'ardente supplication. Mais ce pur et profond regard avait déjà pénétré bien des choses, et l'on sent que la noble fille a préféré sans peine aux réalités les plus séduisantes les promesses de la foi. Ce facile détachement, cette attraction céleste, étonne toujours un peu dans la vive jeunesse d'ordinaire si éprise du présent, si ignorante de la vie. Qui donc, écrivait Montalembert, songeant à la vocation de sa fille, à la joie de son sacrifice," qui donc lui avait appris qu'il n'y a pas d'amour sur la terre ?" Marie-Anne de Bécancour, d'après l'histoire des Ursulines, mourut le jour même de la fête de sa bienheureuse patronne, le 26 juillet 1743 [15]. "

Plus modestes, mais très touchantes encore, d'autres offrandes méritent d'être signalées. Un malade de l'Hôtel-Dieu de Québec laisse en mourant tout son avoir à la " Bonne sainte Anne, " car c'est son nom dès longtemps et pour toujours. Citons plutôt textuellement le livre des recettes, par exemple, pour 1696 :

" Reçu de P. Dufresne, de l'île Saint-Laurent (Isle d'Orléans) pour reconnaissance d'une faveur obtenue de sainte Anne : 10 livres. "

" Reçu la somme de 300 livres d'un voyageur, lequel s'étant voué à sainte Anne dans un danger inévitable de périr, se trouva tout d'un coup hors de risque, à terre, ses compagnons ayant péri. "

" Reçu du Sieur Noël Gagnon et des autres *jeunesses* qui l'avaient accompagné durant la campagne de 1696 (contre les Iroquois), après une messe solennelle d'action de grâces en l'honneur de sainte Anne qu'ils firent chanter en cette église, la somme de 40 livres. "

Il nous serait doux de continuer mais on conçoit déjà que M. Fillion ait pu aisément, en 1676, remplacer la " chapelle en colombage " par une " église en pierre, grande et belle, " et réparer celle-ci en 1689, parce que " les grandes gelées d'hiver en avaient peu à peu affecté les fondations ; " que M. Herbery ait pu à son tour l'agrandir en 1693, lui donnant 100 pieds de longueur sur 28 de largeur, telle qu'elle a existé jusqu'à 1878[16].

Une question d'ailleurs nous intéresse plus que le progrès matériel, c'est le mouvement du pèlerinage et sur ce point, nous sommes bien aise de pouvoir apporter quelques témoignages authentiques. M. Navières, curé du lieu, écrit en 1734 à un de ses amis de France : " Ma paroisse est située sur le bord du fleuve Saint-Laurent, ce qui donne un agrément à ma petite maison et à mon église, qui est une des plus belles et des mieux ornées du Canada. Tu pourrais t'imaginer que ce n'est pas grand'chose ; détrompe-toi et sois persuadé que les églises paroissiales en France ne sont pas comparables à celles du pays que j'habite. J'ai plus de douze ornements différents pour la messe, tous propres et beaux. Les linges, soit sacrés, soit aubes et surplis, sont presque sans nombre ; les vases sacrés, riches, et d'argent doré ; le soleil (*l'ostensoir*), grand et d'un bel ouvrage. L'église est vaste, ornée de tableaux donnés par des vœux qu'ont faits plusieurs bâtiments dans les dangers qu'ils ont essuyés dans les voyages du Canada. Le maître-autel est d'une architecture rare et le retable l'emporte par la richesse et la magnificence sur tous ceux que j'ai vus. Les reliques y sont très connues et en grande vénération. La principale, quoique la plus petite, est une portion de la main de sainte Anne bien avérée. L'église est consacrée à Dieu sous l'invocation de cette grande Sainte, qui est EN SI GRANDE VÉNÉRATION DANS CE PAYS QUE LES PÈLERINS Y ABONDENT, et montent et descendent de cinq à six lieues pour accomplir leurs vœux : ce qui n'est pas un petit embarras pour moi. Les confessions et les communions sont si fréquentes que je ne crois pas qu'il y ait en France de paroisse de campagne où elles sont plus communes. Outre les pèlerins, les gens de la paroisse me donnent beaucoup d'occupation, surtout le dimanche. Et après avoir passé plus de quatre heures au confessionnal, je suis obligé d'en renvoyer plusieurs pour célébrer la messe que les paroissiens attendent avec impatience. Peu de jours ouvriers se passent sans qu'il y ait des confessions des pèlerins et des gens de la paroisse. En un mot, si nous étions trois et même quatre, nous aurions suffisamment d'occupation et autant de messes que nous pourrions en acquitter, quoique les rétributions qui ne sont qu'à quinze sous dans Québec et autres paroisses, et même à dix sous en quelques endroits, soient ici à vingt sous.

" Depuis plus d'un mois que je suis établi, à peine ai-je eu le temps de me reconnaître, encore moins de m'ennuyer, ne manquant presque jamais de compagnie. Je chante la messe et les vêpres les jours de dimanche et fêtes. Il y a un grand nombre de collégiales en France où l'office ne se fait pas avec autant d'appareil. Dans nos paroisses de campagne, la plupart de nos curés de France auraient honte de voir le pitoyable état de leurs églises et ornements,

s'ils avaient été témoins de la propreté, de l'arrangement et même de la richesse de celles du Canada. Je connais de grandes paroisses à Limoges qui n'ont pas le quart d'ornements et de linge que j'ai dans ma paroisse de Sainte-Anne. "

Ce curé est parfaitement intéressant et que dit-il encore l'année suivante ? Si vous croyez que les pèlerins viennent seulement dans la belle saison — car nous n'en avons que deux, dit-on : " l'hiver et le mois de juillet, " écoutez : " Je ne dis rien du froid qui est très rigoureux. La neige couvre ordinairement la terre depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement de mai. Il y en a ordinairement cinq à six pieds de hauteur. C'est cependant le temps le plus propre pour les voyages, et celui auquel on les fait avec plus de diligence. C'est aussi le temps des pèlerinages et des promenades, pendant lequel je ne manque ni d'occupation ni de visite... "

Observons en passant que le fleuve et les rivières prenant en effet à glace, les gens de l'Ile d'Orléans, par exemple, pouvaient aisément traverser, et comme, au dire du Père de Rochemonteix, " les missionnaires Jésuites évangélisant la région du Lac Saint-Jean et du Saguenay ne prenaient d'autres vacances que huit jours de retraite que plusieurs allaient faire à la Bonne Sainte-Anne, afin d'y puiser de nouvelles forces spirituelles, pour de nouveaux combats, " on peut croire qu'ils venaient aussi de préférence quand les voyages étaient moins difficiles.

* * *

De 1759 à nos jours, malgré l'invasion britannique et tous les " dérangements " qu'elle put causer, le pèlerinage ne perdit rien de sa popularité. Les Anglais avaient mis le feu partout : au sud du fleuve, depuis la Rivière-Ouelle jusqu'à l'Islet ; au nord, sur tout le littoral de la Baie Saint-Paul, à l'Ile d'Orléans ; sur la côte de Beaupré, depuis le Cap Tourmente jusqu'au Sault Montmorency ; ils avaient "mis le feu par trois fois " à l'église Sainte-Anne, mais " un miracle l'avait conservée, " et elle était fréquentée comme aux anciens jours. Le curé Hubert témoigne, pour sa part, " que du premier janvier au 15 avril 1768, il n'y vint pas moins de *quatre cents* pèlerins. " Cette même année on inscrit dans les livres de compte ou registres : " une grand' messe des gens des postes ; " une " grand'messe des écoliers du séminaire ; " guérison de Marie-Josette Arcand, opérée le 5 août ; l'année suivante : " grand' messe pour les habitants de la Beauce ; " " dons reçus des pèlerins et des sauvages de la Beauce ; " en 1770, " procession solennelle avec les reliques de sainte Anne pour obtenir que les grains soient préservés des chenilles ; " plus tard — et nous en passons — nouvelle restauration de l'église, 1787, c'est-à-dire " les murs refaits en neuf, depuis la porte de la sacristie jusqu'à la fenêtre qui est auprès de la chaire dans la nef, etc. :" c'est un beau recommencement et pourquoi tout l'avenir ne serait-il pas aussi une répétition de tout le passé ?

Il l'a été et nous n'y insisterons pas ; nous omettrons même toute l'histoire

du dernier siècle, cependant si glorieuse pour le sanctuaire : l'affluence toujours croissante des pèlerins surtout à partir de 1844 où commence l'ère des bateaux à vapeur, en attendant les chemins de fer ; la construction d'une nouvelle église (1873), très grande, très belle, et qui prendra bientôt le titre de basilique ; la fondation des *Annales de la Bonne Sainte Anne,* revue pieuse dont l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau avait longtemps voulu la création, et qui se voua, la même année, à la diffusion encore plus large, plus universelle du culte de la Sainte ; la venue dans la paroisse des RR. Pères Rédemptoristes, tout un groupe maintenant de religieux pieux, zélés, capables de pourvoir à tous les besoins, de confesser des milliers de personnes, de les recevoir, de leur donner espoir ou courage, de leur faire vénérer du matin au soir les saintes reliques, celle provenant de Carcassonne (1668), celle, plus insigne, très insigne, provenant de Saint-Paul-hors-les-Murs, et apportée à Beaupré en 1892, par Mgr Calliste Marquis, de pieuse mémoire.

Nous disons "des milliers de personnes", et voudrait-on en effet quelques chiffres? des chiffres controlés, authentiques : soixante-dix-neuf mille pèlerins en 1885 — nous ne comptons que les vrais pèlerins, ceux qui reçurent la sainte communion ; quatre-vingt-cinq mille en 1886 ; cent six mille en 1890 ; cent dix-sept mille en 1894 ; cent quatre-vingt-treize mille en 1907 ; deux cent quarante-un mille en 1913 etc.

N'est-ce pas encore en 1918 que, au dire des journaux, 418 pèlerins venaient à pied de Québec à Beaupré, et parmi eux plusieurs femmes, et parmi elles, une femme âgée, les pieds nus ?

* * *

Réparons maintenant avant de finir, deux omissions d'ailleurs volontaires. Il s'agit d'abord des

Sauvages.

Depuis l'abbé Casgrain, tous ceux qui ont écrit sur le sanctuaire de Beaupré, jusqu'aux protestants, comme McDonald Oxley, contemplent avec admiration " ces deux longues processions de canots d'écorce, l'une remontant, l'autre descendant le fleuve, et leurs rameurs, naguère barbares, accompagnant de pieux cantiques les coups vigoureux des avirons. Des solitudes et des forêts de l'Ouest, de la Gaspésie aux rivages battus par l'Océan, des caps les plus reculés du golfe Saint-Laurent, des bords stériles de la Baie d'Hudson et des rivages plantureux des Grands Lacs, les *peaux-rouges,* attirés par les prodiges dont ils avaient ouï parler, arrivaient en foule au point de dépasser par le nombre leurs frères au *visage pâle* [17].

Ainsi, chaque année, ils venaient, au jour de la fête du 26 juillet ; et ce jour-là, sur le rivage de Sainte-Anne, tout un village de cabanes sauvages se dressait comme par enchantement, pour abriter ces dévots pèlerins. Telle

était, dit l'histoire locale, la vénération de ces pieux enfants des bois pour la Bonne sainte Anne du Nord, qu'un grand nombre d'entre eux se rendaient à genoux en récitant des prières, des bords de la grève jusqu'au seuil de l'église. Et, comme leurs cœurs étaient délicieusement émus en touchant l'enceinte vénérée ! comme ils baisaient avec amour le parquet sacré, et parfois avec des larmes plein les yeux ! Comme aussi ils chantaient, avec cette voix dont le timbre si pur ravissait autrefois nos premiers missionnaires ! comme aussi ils priaient leur sainte Patronne soit pour lui demander la guérison d'un être chéri ou la cessation d'un fléau ; soit pour la remercier de telle ou telle grâce obtenue par son intercession toute-puissante !

Chez les Micmacs, cette dévotion était encore si grande au temps de M. Painchaud, leur missionnaire, et c'est lui-même qui en rend témoignage, que pour obtenir d'eux le sacrifice d'une passion ou d'une mauvaise habitude, on n'avait qu'à leur dire : " Vous contristez le cœur de la Bonne sainte Anne, et vous lui prouvez que vous ne l'aimez pas. "

Naguère encore au Cap-Breton, à l'extrémité sud du Lac Bras-d'or, en leur jolie chapelle qui a fait donner à l'endroit le nom de *Chapel Island*, la fête de la Sainte durait toute une semaine, et la piété s'y entremêlait de jeux et de réjouissances qui attiraient un grand nombre de visiteurs *au visage pâle*, venus des villages voisins, et souvent de très longues distances. Un militaire poète, le colonel Hamilton, a raconté en beaux vers anglais, cette grande et intéressante festivité. Protestant de fait, mais catholique de cœur, il admire cette foi vivace et naïve du sauvage ; il la décrit avec attendrissement, et nous-même ne pouvons nous défendre de l'écouter.

Traduction :

Par essaims de canots, à grands coups d'avirons,
Flotille dansant sur le large Bras-d'Or,
Ou sur des barges plus solides, avec rames et voiles,
Equippées et appareillées à la manière des blancs,
Ils sont venus de mainte bourgade sauvage, de loin ou de près,
Les privilégiés de ces tribus nomades,
Portant des noms très harmonieux en leur doux langage.
Ils sont venus des rivages brûmeux de Malagwatchkit ;
D'où Benacadie et Eskasoni
Confondent leurs côteaux avec le ravin de Tweedmooge ;
De Wagamatkook dont les eaux roulent sur des sables d'or ;
De Whykomagh — doux nid qui s'abrite au flanc des collines ;
De Boularderie, et de Sainte-Anne à la ceinture de montagnes,
Et du pied des hauteurs solitaires de Victoria,
D'où Ingonishe baigne ses pieds dans l'Océan.
Et de maint vallon, et de maint cours d'eau, et de maint rivage,
Tous très chers à ces noirs enfants du sol,
Surtout à cette heure où leurs races à-demi éteintes
Se donnent comme un dernier rendez-vous.

Ils sont tous venus, hommes et femmes, têtes blondes ou têtes blanches,
Depuis le vieux radoteur éclopé, jusqu'au bébé nouveau-né ;
Tous à genoux pour célébrer la fête de bonne sainte Anne,
Et au milieu de la fête, ils tiennent grand conseil, comme au temps jadis,
Quand de graves entreprises attendaient la dernière parole des anciens [18].

Plus récemment encore, en 1910, en souvenir de leur conversion à la foi catholique, les Micmacs de Ristigouche élevaient un monument à leur bonne Sainte et gravaient à sa base cette inscription touchante :

Monument du IIIe centenaire
érigé le 24 juin 1910 en mémoire
Du très heureux jour où
la tribu des Micmacs
A la suite du grand chef Membertou
se donna au Christ
le 24 juin 1610
Bonne sainte Anne, priez pour nous [19] !

* * *

Souvenons-nous maintenant des belles et bonnes plumes qui ont voulu honorer notre Sainte, et s'il vaut mieux mettre en appendice le tableau un peu long et sec de leurs œuvres, signalons au moins des ouvrages plus ou moins étendus par l'abbé Casgrain, Mgr David Gosselin, le R. Père de Ghyvelde ; des articles de journaux ou de revues par mesdames Anna-T. Sadlier, G. M. Ward (Madame Pennée); Laure Conan ; Joaquin Miller de San-Francisco; Sir A-B. Routhier ; Cleveland Moffett, les Pères Rédemptoristes qui rédigent depuis vingt ans les *Annales ;* quelques poésies d'un vrai et grand lyrisme, comme celles de Pierre-Martial Bardy, Gertrude Menard, Julia Farley, H. -M. Skidmore, Sara Trainor Smith, le R. P. Gildas, trappiste.

L'article, publié le 28 août 1884 par Joaquin Miller dans le *San Francisco Weekly Chronicle,* tranche trop sur l'ordinaire, est trop réellement touchant pour que nous n'en donnions pas au moins une partie (traduction):

" On trouvera peut être bien absurde, dit l'auteur après le récit de quelques faits, qu'un vieux mineur des Sierras, vieux rêveur et vieux rimeur, qui n'eut jamais foi en aucune religion et qui n'eut jamais non plus le temps de prier, se surprenne à raconter de pareilles choses, à donner sa parole d'honneur que tout ce qu'il vient de dire n'est que la froide et absolue vérité. Mais oui, c'est la vérité, et je sais que les miracles attribués à sainte Anne, à la *Bonne sainte Anne de Beaupré,* comme on l'appelle, sont authentiques, et que, s'il s'est fait des miracles autrefois, il s'en fait encore aujourd'hui.

" Il peut venir, et sans doute, il viendra ici beaucoup de voyageurs américains disposés à rire de tout ce qu'ils verront. Les Américains aiment tant à rire ! Mais je me permets de le dire, ce trait de notre caractère national, qui nous fait rire de ce que nous ne comprenons pas et mépriser les idées reçues, va quelquefois beaucoup trop loin.

" Encore quelques mots pour finir : on verra jusqu'où peut aller la confiance en sainte Anne. La dernière fois que je pris le bateau pour Beaupré, une jeune femme, portant un enfant dans ses bras, vint s'asseoir près de moi. La douleur avait fait pâlir son visage et ses yeux étaient sans éclat. Certain que le baby se mettrait bientôt à pleurer, je cherchai des yeux un autre siège ; mais pas une place ne restait libre. Me tenir debout tout le long du voyage, c'était impossible. Je me résignai, mais non pas de bon cœur. La pensée que l'enfant allait bientôt pleurer me rendit à l'avance nerveux et de mauvaise humeur. Il ne pleura pourtant pas, et j'en fus si charmé que j'entrepris sur le champ de faire amende honorable. Je dis quelques mots à la pauvre femme, et lui fis compliment sur la tranquillité du baby. Elle ne répondit pas. Elle se contenta de baisser les yeux sur le voile blanc qui couvrait la figure de l'enfant. Ne sachant comment interpréter ce silence, et craignant qu'elle n'eût remarqué ma mauvaise humeur de tout à l'heure, j'avais hâte de lui prouver que je ne haïssais pas du tout les petits enfants.

" Arrivés au quai, je lui offris de prendre le baby dans mes bras et de le porter jusqu'à l'église. La femme pâle serra l'enfant plus fort contre son cœur, et ne répondit pas. J'en fus étonné. Il y avait cependant une telle douceur dans ces yeux creusés par la souffrance, que ces manières étranges ne m'offensèrent pas. Je suivis la femme de très près. Elle ne parla pas. L'enfant ne pleura pas non plus.

" Nous entrâmes dans l'église. La femme pâle paraissait bien faible. Je lui offris mes services. Elle ne dit rien, mais ses grands yeux creux se portèrent sur moi avec une telle expression de tristesse suppliante, que j'en fus ému. Je marchai devant elle, l'aidant à se frayer un chemin dans la foule. Au pied de la statue, la femme pâle me dit merci, et tomba à genoux. D'une main tremblante, elle rejeta en arrière le voile qui couvrait l'enfant. A ce moment, je ne sais quel rayon d'espoir mêlé d'angoisse illumina le front de cette pauvre femme. Elle souleva le pauvre petit dans ses bras, et lui fit toucher les pieds de la statue miraculeuse. — Et — ô mon Dieu, ayez pitié de nous tous ! — l'enfant était mort ! et la pauvre mère, guidée par sa douce et invincible foi, l'avait amené ici, espérant que la Bonne sainte Anne lui rendrait la vie ! "

Dans notre article sur l'Irlande nous avons fait chanter les cloches de Shandon : écoutons ici pour finir les cloches de Sainte-Anne de Beaupré dans la mélodie que leur prête Gertrude Menard :

The Bells of Saint-Anne

Now from their turret gray and old,
Where call the swallows in the gloom,
The tender bells of eventide
Float out across the night's perfume ;
The music from their throbbing throats
Stirs the shadows like a flame,
And all the drowsing world grows glad
With love for holy one they name :
" Sainte Anne ! " their mellow voices cry :
" Sainte Anne ! ". " La bonne sainte Anne ! "
" Sainte Anne ! "

The far dim stretch of meadow grass
Is all a-glimmer with the dew ;
Its shining drops fall soft as tears
When slips the evening zephyr through.
From out some mesh of soft brown blades,
A last, late thrush pipes low and sweet ;
And once again the faithful bells
Their sacred melody repeat :
" Sainte Anne ! " they murmur in reply :
" Sainte Anne... etc.

Along the river's winding length
The tide is running fleet and white ;
It drowns the reeds along the shore,
And hides the sandy bar from sight ;
Vague sadness freights the misty air ;
Night settles like a thing of woe ;
And in their watch-tower high and still
The bells are swaying soft and slow :
" Sainte Anne ! " — the faint notes break and die :
" Sainte Anne ! " La bonne sainte Anne ! "
" Sainte Anne ! "...

La Filiation de Sainte-Anne de Beaupré.

Le plus brièvement possible, encore ici, nous allons maintenant essayer de raconter la magnifique, nous devrions dire l'incroyable expansion du culte de la Bonne Sainte à travers l'Amérique septentrionale, depuis Beaupré ou Québec jusqu'à l'extrême Ouest canadien, et de là jusqu'à l'extrême limite méridionale des Etats-Unis.

Un coup d'œil sur les tableaux placés plus loin en appendice édifiera le lecteur sur ce point, et pour ce qui est d'abord du Canada, mentionnons de suite, et entre autres : Sainte-Anne de La Pocatière, Sainte-Anne du Bout de l'Ile ou de Montréal, Sainte-Anne de Varennes, de Yamachiche, de La Pérade, du Cap-Santé, de Portneuf, de Sorel, de Stuckeley, de Prescott, d'Ottawa, de Danville, du Calumet, du Saguenay, de Rimouski, de Ristigouche ; Sainte-Anne des Plaines, Sainte-Anne au diocèse de Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne des Monts dans le Golfe Saint-Laurent, Sainte-Anne des Montagnes, dans le comté de Bellechasse, pèlerinage nouvellement fondé et déjà très fréquenté ; Sainte-Anne de Cawetchin ou de Vancouver, et encore loin là-bas, Sainte-Anne des Chênes du Manitoba, Sainte-Anne du diocèse de Saint-Albert : — en somme, une trentaine de villages ou paroisses de ce nom et à part les églises de ces villages et paroisses, autant d'autres sanctuaires dédiés à la Sainte dans des localités de noms divers.

Et combien de chapelles au bord des routes ? Combien de chapelles ou d'autels dans les églises ? Combien de couvents, d'écoles, d'hôpitaux, de maisons religieuses quelconques dans les villes, villages, moindres hameaux ? Combien de statues, de tableaux, d'*images*, partout ? Plus rares sans doute, mais combien encore de reliques, plus chères partout que tous les trésors, notamment à Saint-Jean[20] et Jacques-Cartier de Québec, sans parler de la basilique ; à Saint-Joseph de Lévis, Saint-Gervais, Saint-Thomas de Montmagny, l'Ile-aux-Coudres, la Baie Saint-Paul, Sainte-Marie de la Beauce, la Baie-du-Febvre[21] etc !

Sainte-Anne de La Pocatière, 1672.

A une vingtaine de lieues de Québec, en aval du fleuve, un fief fut concédé, le 29 octobre 1672, par l'intendant Talon, à Marie-Anne Juchereau, veuve de François Pollet de Lacombe-Pocatière, capitaine réformé au régiment de Carignan et maréchal des logis. Combinant le nom de son mari avec le sien, elle le nomma " fief Sainte-Anne de La Pocatière. " Une humble chapelle s'éleva d'abord, puis une église, que desservait le curé de la Rivière-Ouelle. A 1715 remonte l'institution canonique de la paroisse, et à 1735 la construction de la première église en pierre. En 1814, le célèbre abbé Painchaud, fondateur du collège Sainte-Anne, une institution dont les développements, avec le temps, sont devenus grandioses, est nommé curé de la paroisse et son premier soin est de ressusciter la fête de la Sainte, supprimée en 1806, à cause de certains désordres qu'on avait eu à déplorer à cette occasion. En même temps le culte reprend vigueur, la Sainte opérant d'ailleurs ici des miracles comme à Beaupré, et les anciens parlent en effet de nombreux ex-voto et témoignages de guérisons qui se voyaient autrefois dans l'église, ainsi que de pèlerinages venus des paroisses circonvoisines. — En 1845-46, construction d'une nouvelle église, celle qui a péri en 1917, et qu'on remplace en ce moment par un édifice de meilleur style, tant il est vrai que " à quelque chose malheur est bon. "

Sainte-Anne de Varennes, 1693.

Cette paroisse date de 1693 et possède aujourd'hui une très belle église, témoignage de la générosité et de la dévotion de ses habitants. Le R. Père curé nous écrivait en 1898 : " De tout temps, à Varennes, il y a eu des prodiges, pour ne pas dire des miracles. Les paroissiens ont une grande dévotion envers leur patronne. La fête du 26 juillet est ici d'obligation, par décret de Grégoire XVI. La chapelle Sainte-Anne, à six arpents de l'église, où est le *tableau couronné* de la Sainte, le seul qu'il y ait en Amérique, est enrichie de grandes indulgences. "

MONTRÉAL : *Pointe Saint-Charles* (1698) et *Bellevue* (1714).

Une ville fondée sous le nom de Ville-Marie pouvait-elle ne pas honorer d'un culte spécial la Mère de Marie ? Dans son église Notre-Dame, elle dut dès l'origine lui dédier un autel, et en tout cas la chapelle Sainte-Anne y était sans doute fort ancienne quand Pierre Gaultier de la Vérendrye, le célèbre explorateur, y fut inhumé le 7 décembre 1749.

Dans la ville et la région, la fête de la Sainte était dignement célébrée, si l'on en juge par les mesures prises à cet effet. Le 25 juillet 1736, le lieutenant-général de Montréal "défend aux cabaretiers et autres de faire aucun débit de boissons dans la commune et les environs, le jour de la fête de sainte Anne, à peine de 50 livres d'amende[22]."

Nous possédons une date précise pour Sainte-Anne-de-la-Pointe *Saint-Charles*, 1698, et nous écoutons le pieux auteur qui nous la fournit avec d'autres détails intéressants, dans sa *Vie de Mademoiselle Le Ber*, un bel ouvrage trop peu lu de nos jours :

" M. Pierre Le Ber, frère de la célèbre recluse de Ville-Marie, avait une tendre et filiale dévotion envers la très sainte Vierge et aussi envers la glorieuse sainte Anne qu'il honorait particulièrement, et qu'il avait grandement à cœur de faire honorer.

" Voyant que la sœur Bourgeoys avait fait élever la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à une petite distance de la ville, pour qu'elle pût servir de lieu de pèlerinage aux fidèles, et de station aux processions de la paroisse, il conçut le projet d'en construire une semblable, en l'honneur de sainte Anne, du côté opposé. M. Dollier de Casson (son confesseur) approuva un dessein si religieux et si utile, et accorda pour l'exécuter un arpent de terre, situé à la Pointe Saint-Charles. M. Pierre Le Ber y fit élever aussitôt à ses frais, la nouvelle chapelle, où l'on célébra la première messe, le 17 novembre 1698.

" C'est l'origine du nom de Sainte-Anne, donné depuis à ce quartier, non moins que de la dévotion des citoyens envers cette glorieuse aïeule du Sauveur. Il est du moins certain que les pèlerinages à cette chapelle, et les offices qu'on y célébrait quelquefois, contribuèrent à accréditer de plus en plus la dévotion envers sainte Anne, et à la rendre en quelque sorte générale et populaire.

" M. Pierre Le Ber signala encore sa piété en décorant ce sanctuaire de divers tableaux, qu'il peignit lui-même ; et aussi en faisant une fondation, par laquelle il chargea le Séminaire de Saint-Sulpice d'entretenir à l'avenir cette chapelle. "

Notons nous-même ici en passant un autre témoignage de piété : Monsieur Le Ber, mourant avant sa sœur, laissa dix mille livres à la communauté qu'elle habitait, à cette unique et facile condition qu'une sœur porterait toujours le nom de Sainte-Marie, et une autre le nom de Sainte-Anne[23].

" Mais, continue notre auteur, après la conquête du Canada par les Anglais, comme la chapelle Sainte-Anne, alors isolée de la ville, était exposée aux

injures des libertins et des impies, qui en avaient souvent enfoncé la porte et les fenêtres, le Séminaire la fit démolir, pour empêcher ces profanations, avec l'intention pourtant de la rétablir quand les circonstances seraient devenues plus favorables...

" Ce dessein a été exécuté heureusement depuis quelques années (l'ouvrage cité est de 1860), le Séminaire ayant fait construire dans le même quartier une église destinée à renouveler et à entretenir dans les cœurs la dévotion envers sainte Anne dont elle porte le nom ; et Monseigneur l'évêque de Montréal ayant rétabli solennellement cet ancien pèlerinage[24]."

Cet évêque de Montréal dont la *Vie de Mademoiselle Le Ber* vient de nous dire la grande dévotion envers sainte Anne, n'est autre que monseigneur Bourget, prélat qui a joui, en son vivant même, d'une éminente réputation de sainteté. En 1841, il obtenait de Monseigneur l'évêque de Chartres une relique de la Sainte et il en faisait la translation dans sa cathédrale avec toute la pompe des grandes solennités[25]. — En 1848, il fondait les Sœurs de Sainte-Anne, dites maintenant " de Lachine, " du lieu de leur maison-mère, une communauté qui comptait, en 1911, 927 religieuses, 59 novices, 56 postulantes, 63 établissements et 19,190 jeunes filles élèves, disséminées dans les diocèses de Montréal, Valleyfield, Joliette, Victoria, Vancouver, Yukon, Alaska, Albany, Springfield, Boston, Providence etc. — En 1872, fidèle encore à sa dévotion des anciens jours, et sentant que son peuple la partageait avec lui, le saint évêque se consacrait lui-même avec tout son diocèse à la Bonne Sainte. On conserve dans les archives de Beaupré le document authentique de ce grand acte religieux. C'est un volume richement relié contenant d'abord la formule de la consécration, puis les signatures de l'évêque, des chanoines, des prêtres de l'évêché, puis les noms de toutes les paroisses et même de tous les fidèles du diocèse de Ville-Marie qui aidèrent en ce temps-là, de leurs aumônes, à la reconstruction du nouveau sanctuaire de Beaupré.

MONTRÉAL, *Sainte-Anne de Bellevue*, 1710 (?)

Il n'est personne en Canada ni même peut-être fort loin à l'étranger, qui n'ait entendu parler des fameux rapides de Lachine, aussi fameux en effet que dangereux. Autrefois, avec les frêles embarcations dont on disposait, il n'eût fallu qu'un coup d'aviron moins heureux que de coutume, pour amener des désastres. C'est pourquoi, dit notre abbé Casgrain, dont nous reprenons ici l'opuscule :

" Les hardis aventuriers canadiens qui, chaque année, partaient pour de lointaines expéditions, ne manquaient pas, au moment de leur départ, de mettre leur voyage sous la protection de sainte Anne ; et, parvenus au bout de l'île de Montréal, avant de s'engager dans les grands rapides de la rivière, ils descendaient sur le rivage et se jetaient à genoux, afin d'implorer de nouveau son assistance. Puis ils se relevaient, joyeux et confiants, et affrontaient, en chantant, les dangereuses cascades. "

Ce pieux usage inspira au poète irlandais, Thomas Moore cette suave poésie qu'il ajusta à un air connu des voyageurs :

Faintly as tolls the evening chime
Our voices keep tune and our oars keep time...

Louis Fréchette, tout jeune écolier, a fait de cette pièce une traduction qui n'apparaît dans aucune édition de ses œuvres, mais qu'un ancien premier ministre, Sir Wilfrid Laurier, jugeait digne, un jour, d'être lue en pleine conférence publique :

I

Comme les tintements de la cloche du soir,
Le doux son de nos voix résonne sur la rive ;
La rame à coups pressés frappe l'onde plaintive,
Et dès qu'un ombrage plus noir
Assombrira des bois le verdoyant feuillage,
Nous chanterons Sainte-Anne en quittant le rivage :
Ramez, amis, ramez encor ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame ;
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or,
Le jour éteint sa flamme.

II

Pourquoi tendrions-nous nos voiles au zéphyr ?
Il retient son haleine, et sur l'onde limpide,
Son souffle caressant ne laisse aucune ride ;
Mais lorsqu'on entendra gémir
La brise de la nuit sur les rives tranquilles,
Nous laisserons tomber nos rames immobiles.
Soufflez, brises, soufflez encor, etc.

III

O fleuve d'Outawas ! l'astre aux pâles reflets
Eclairera bientôt notre course rapide,
Et nous verra voguer sur ton onde perfide !
Sainte de l'Ile aux vertes forêts,
Accordez à nos vœux un accueil secourable,
Donnez-nous le ciel pur et le vent favorable.
Soufflez, brises, soufflez encor ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame ;
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or,
Le jour éteint sa flamme[26]. "

L'opuscule ajoute : " Au retour de leurs lointaines expéditions, ces braves mariniers venaient s'agenouiller au même endroit et rendaient grâces à leur

puissante patronne de les avoir ramenés sains et saufs à leurs foyers. Telle est l'origine de Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile, dont la chapelle fut élevée, en grande partie, par les soins des voyageurs canadiens du dix-septième siècle. "

Il faudrait peut-être ici un léger correctif. En fait, si cette localité était au nombre des missions dès 1683, c'était sous le nom du Haut de l'Ile. En 1685, elle fut organisée en paroisse sous le nom de Saint-Louis, mais le peuple l'appelant toujours " Sainte-Anne, " ce vocable ne tarda pas à prévaloir, jusqu'à paraître dans les actes en 1714, peut-être même en 1710, comme semble le dire l'abbé Casgrain. Quoi qu'il en soit, la première chapelle eut pour fondateur l'abbé de Breslay, et il accomplissait ainsi un vœu qu'il avait fait, étant malade, pour obtenir sa guérison. La nouvelle église date de 1854 et la dévotion prit alors un élan qui ne s'est pas ralenti dans la suite.

Sainte-Anne de La Pérade, 1714.

" Le 18 juin 1609, écrit Champlain en ses *Voyages*, nous fûmes à une rivière qui est fort agréable, distante du lieu de Sainte-Croix de neuf lieues, et de Québecq 24, et l'avons nommée Sainte-Marie. " C'est aujourd'hui la rivière Sainte-Anne. On croit qu'elle prit ce nom un siècle après Champlain ; " que Marie, alors, abdiqua en faveur de sa Mère, et que celle que nous nous plaisons à invoquer sous le titre de *Stella Maris*, abandonna les eaux pour la terre ferme, et ne se conserva qu'un tout petit coin, le fief Sainte-Marie, laissant à sainte Anne la paroisse et la rivière[27]. "

En tout cas, l'érection canonique de la paroisse, sous le nouveau vocable, fut faite en octobre 1714 par Monseigneur de Saint-Vallier, et le premier bienfaiteur de l'église fut " un Philippe Etienne, qui fit don au curé d'une terre d'un arpent de front sur quarante de profondeur. Une des premières bienfaitrices était, un peu plus tard, Madame de Lanaudière, si connue dans l'histoire sous le titre de " l'héroïne de Verchères[28]. "

Sainte-Anne d'Yamachiche, 1718.

Ici, à la première chapelle construite en 1718, succéda bientôt, c'est-à-dire, en 1724, une église d'autant plus intéressante pour nous qu'elle est documentée. Voici la pièce dans sa candeur primitive :

" Nous, soussignés, seigneurs des Rivières de Hyamachiche et habitants du dit lieu, nous obligeons et promettons à Dieu, à la Très-Sainte Vierge, à sainte Anne sa mère, patronne de notre église paroissiale, et au père Augustin Quintal de ce présent et acceptant en qualité de curé, de fournir, à notre propre et privé nom, chacun une toise de roche bien toisée rendue sur le pied de l'œuvre, et deux tomberées de bonne pierre à chaux, c'est-à-dire quatre bariques rendues dans le même endroit.

" En outre, nous promettons aussi de remettre dans le même temps chacun une pistole entre les mains du dit Père et de ses marguilliers, pour estre em-

ployée à ce que le dit Père jugera estre le plus convenable, promettant de son côsté autant qu'il est en luy, sous le bon plaisir de ses supérieurs, travailler de toutes ses forces et selon son talent à conduire cet ouvrage jusqu'à la fin, et ne nous point abandonner que l'église ne soit en état d'y célébrer de céans la sainte messe, promettant au surplus au dit Père de semer le printemps prochain au profit de l'église autant de bled que notre zèle et notre pouvoir pourra nous permettre. Lequel dit bled, roches, étant donnés avec la pistole une fois seulement nous tiendra quittes de nos obligations. Fait à Hyamachiche, maison de Mons. Lesieur, ce 10e Xbre 1724.

" Promettons au surplus à Sainte Anne les canots que nous ferons pour charroyer la pierre.

(Signé) : P. Augustin Quintal, Joseph Rivard, J.-B. Lesieur Desaulniers, Michel Rivard, Jacques Blais, Antoine Lesieur, Pierre Lesieur, Etienne Gélinas, Pierre Bellemare, veuve Gélinas, Mathieu Milet, Pierre Héroux-Bourgainville, Joseph H. Bourgainvie, Bourgainville, Beaucour, Bellemare, Maurice Belemare. "

" Le même jour, écrit M. l'abbé Caron, Charles Lesieur, seigneur de l'endroit, s'engageait, par un acte spécial, à donner 4 barriques de pierre à chaux, une toise cube de roche, et dix livres en argent, puis il promettait de semer un minot de bled au profit de l'église. On voit qu'il n'est pas fait mention du terrain sur lequel la nouvelle construction devait être faite ; cela vient probablement de ce qu'on bâtissait au même lieu où s'élevait la première chapelle, et qu'ainsi l'on était déjà en possession du terrain nécessaire. La nouvelle église fut bâtie avec rapidité et dans une grande union; elle s'élevait sur le coteau de sable qui borde le lac et va aboutir tout près de la grande rivière. On voit encore aujourd'hui, au milieu des arbustes, la place des fondations de ce vieux temple. "

En 1843, un prêtre selon le cœur de Dieu, l'abbé Sévère-Nicolas Dumoulin, imprime au culte de la Sainte un élan qui ne s'est pas ralenti depuis. Il a obtenu, cette année-là, de l'évêque de Carcassonne, une relique insigne, et il en fait la translation au milieu d'une pompe extraordinaire. De son côté, l'archevêque de Québec, par mandement, exhorte les fidèles d'Yamachiche à sanctifier la fête du 26 juillet comme une fête d'obligation.

Dès lors, écrit un historien, les pieux visiteurs se succèdent ; les confessions et les communions se multiplient, et des paroisses voisines, même de la rive sud du fleuve, même des Etats-Unis, des pèlerins viennent en grand nombre. La plupart veulent emporter des parcelles de la relique. Pour les consoler de l'impossible, on met à leur disposition une ancienne statue en bois doré qui ornait le portail de l'ancienne église maintenant démolie. Il va de soi que les entailles sont nombreuses et profondes, à ce point qu'il faut bientôt soustraire la statue à leur pieuse avidité. On la répare du mieux possible, et on l'expose dans le cimetière voisin de l'église sous un pavillon d'architecture dorique, avec défense, cette fois, d'y toucher. " N'est-il pas beau, dit le vieux curé, dans sa lettre à l'abbé Casgrain, de voir cette soif de la dévotion essayant de se satis-

faire par de pieux larcins de cette espèce ? " Aussi la Sainte se montre-t-elle bienfaisante pour ses dévots enfants, et la chronique locale se plaît-elle à relater ses miracles. Au maître-autel, un tableau de Beaucour, " le premier peintre canadien qui ait étudié en Europe et qui se soit fait un nom dans la peinture," représente, en premier plan, un pauvre pestiféré étendant ses bras décharnés vers sainte Anne, et au-dessus de lui, assise sur les nuages, la Sainte elle-même qui regarde en haut vers Dieu, et semble prier avec larmes. A ses côtés, deux anges appuient une main sur leur cœur, et, de l'autre, montrent le malade en prière. On voit, en second plan, une barque sur le point de périr ; les naufragés, qui sont en grand nombre, élèvent avec une confiance unanime leurs mains suppliantes vers la Sainte [29].

Sainte-Anne de Beaubassin, Acadie, avant 1724.

Les malheurs de l'Acadie ont toujours intéressé l'histoire beaucoup plus que ses dévotions, de sorte que, pour l'instant, notre information est très insuffisante. " Sainte Anne, dit M. Placide Gaudet sans fournir une date, fut choisie pour patronne du district de Beaubassin [30]. " Heureusement M. Auguste Gosselin nous indique cette date ou à peu près : " M. de Breslay, vénérable Sulpicien, grand dévot à la bonne sainte Anne, propagea son culte à l'île Saint-Jean, dont il fut le premier missionnaire, puis au Cap-Breton, puis à Beau-Bassin, où il aida le curé à bâtir une église en son honneur. En 1724, il était curé à Port-Royal et vicaire général de l'évêque de Québec pour toutes les missions françaises de l'Acadie [31]. "

A Saint-Thomas de Montmagny,

l'église paroissiale possédait depuis longtemps une chapelle de la Sainte, quand un indult papal de 1784, accordait aux fidèles la faveur alors très rare en Canada d'une indulgence plénière pour la fête du 26 juillet, ou l'un des jours de l'octave. Cette fête était d'ailleurs célébrée avec une grande solennité et il en était de même de l'octave entière, où des offices publics avec grand'messe et sermon avaient lieu chaque jour. C'était un temps de pèlerinage en règle. Il y avait concours de confesseurs, des foules venant des localités voisines se joindre aux paroissiens de Saint-Thomas. Un *tableau de sainte Anne* ornait la chapelle, et si en 1775, au dire de Mgr Briand, il avait besoin d'être " remis dans un état plus tolérable et plus décent, " c'est sans doute qu'il n'était pas de fraîche date.

Au Nouveau-Brunswick.

On sait jusqu'où l'abbé Philippe Desjardins aima les beaux-arts et le Canada tout ensemble puisqu'il dota ce pays de tableaux par centaines, œuvres de maîtres, pour la plupart, et qu'il s'était procurés en France après la Révo-

lution. Le 18 juin 1819, il écrit à M. Cooke (plus tard évêque), alors missionnaire au Nouveau-Brunswick : " Je voulais vous envoyer une grande *Sainte-Anne* pour Burnt-Church, un *Saint-Jean l'Evangéliste* pour Tracadie, une bannière pour Saint-Pierre de Caraquet, un *Saint-Polycarpe* pour le petit Rocher, une *Vierge* pour Pockmouche. " Pourquoi n'aurions-nous pas cité tout le passage ? A son tour, M. Cooke écrit à Mgr Panet, la même année :

" Burnt-Church est à l'embouchure de la rivière Miramichi. C'est le village sauvage le plus considérable de ces cantons. C'est là que les sauvages des environs se rendent tous les ans pour la fête de sainte Anne. Cette année 1819, j'ai compté plus de cent cinquante familles.[32] "

Sainte-Anne de Madawaska.

Au même pays, dans la section nommée le Madawaska, une nouvelle paroisse Sainte-Anne s'est formée en 1872 d'une partie de Saint-Léonard et d'une partie de Saint-Basile, desservie tour à tour par les curés de l'une ou de l'autre et nommons-les : le R. P. Théodule Dugal, de la congrégation de Sainte-Croix, les RR. William Varrily, Louis Alphonse Launière, Thomas Barry (devenu évêque de Chatham), Louis-Napoléon Dugal, curé de Saint-Basile, grand-vicaire actuel, Protonotaire apostolique.

Au Saguenay, 1860.

La paroisse de Sainte-Anne est en face de Chicoutimi. " Elle remonte, écrit M. le curé, à l'année 1860. Avant cette époque, c'était une mission de Chicoutimi. Deux églises ont été construites, la première en bois, la deuxième en pierre, celle-ci de cent-cinquante pieds sur soixante, bien finie à l'intérieur. Il y a toujours, depuis longtemps, un bon nombre de pèlerins qui accourent des paroisses voisines chaque année à la bonne Sainte-Anne du Saguenay. La tradition conserve la mémoire d'une foule de faveurs signalées et de plusieurs guérisons éclatantes obtenues à ce sanctuaire.

" N'eût été le service irrégulier et pénible de la traversée du Saguenay entre Chicoutimi et Sainte-Anne, le mouvement des pèlerinages se fût accru d'année en année. — Depuis 1895 notamment, plusieurs pèlerinages se sont organisés chaque année et sont venus de Saint-Alexis, de Saint-Alphonse, de Chicoutimi et même du Lac Saint-Jean, au nombre de plusieurs cents pèlerins chacun. — Un seul pèlerinage, organisé par le Rév. F.-X. Délage, curé de Saint-Louis du Lac Saint-Jean, en comptait 700.

" Mgr l'évêque songeant sérieusement à faire de Sainte-Anne le lieu de pèlerinage attitré de son diocèse, fait appel à tous ses diocésains, et désire que, aussitôt le service de traverse amélioré, ils se rendent à Sainte-Anne chaque année en foule. Je suis d'avis que, dans un avenir assez rapproché, notre Sainte-Anne du Saguenay aura, elle aussi, sa grande part de notoriété. La paroisse se développe vite, grâce à sa proximité de la ville de Chicoutimi. "

A L'AUTRE BOUT DU PAYS (Manitoba)

Le 7 octobre 1905, un journal de Montréal publiait cette correspondance, partie de Winnipeg :

" Sur tous les points du globe la dévotion à sainte Anne a été grandissante, cette année. Tandis que l'on signalait des guérisons miraculeuses à Sainte-Anne de Beaupré, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de New-York, qui possède une relique de la grande thaumaturge, l'attention de la population catholique du Manitoba a aussi été attirée plus que jamais sur les faveurs signalées obtenues en l'église de Sainte-Anne-des-Chênes, lieu de pèlerinage depuis plusieurs années, mais qui, cet été, a vu une plus grande affluence de pèlerins que jamais, venus de toutes les parties du Manitoba.

" Disons d'abord ce qu'est cette paroisse. La Pointe-de-Chênes est un ancien rendez-vous des Métis visité de temps à autres par des missionnaires venus de Saint-Boniface, surtout par le P. LeFloch, O. M. I., qui y fonda la première chapelle. Vers 1867, la construetion de la célèbre route Dawson, pour abréger le trajet entre la tête du lac Supérieur et la rivière Rouge vint augmenter considérablement l'importance de cette mission, car Pointe-de-Chênes devint le terminus occidental de cette route à environ 30 milles de Saint-Boniface.

" C'est en ce lieu historique qu'en 1870 Mgr Taché fonda définitivement une paroisse, qui est désormais célèbre, en y établissant un prêtre résident, M. l'abbé Raymond Giroux. Ce digne prêtre, qui est encore curé de la paroisse, avait d'abord été missionnaire à Fort Frances, et avait ensuite montré le plus généreux dévouement à la tête du collège de Saint-Boniface. Aumônier du gouvernement provisoire et des soldats de Riel durant les troubles de la Rivière Rouge, il s'était concilié l'estime universelle par sa conduite pleine de tact autant que de zèle. Ses souvenirs de cette époque mouvementée sont des plus intéressants.

" Dès son arrivée à Sainte-Anne, M. Giroux fit transporter sur le terrain de l'église la chapelle construite par le P. LeFloch à un quart de mille de distance, et bâtit auprès un petit presbytère où il demeurera 27 ans. Sainte-Anne eut aussi son école dès le régime de la baie d'Hudson . . .

" La façade de l'église est ornée d'une belle statue de la Sainte donnée tout dernièrement par une personne généreuse de Québec. Aujourd'hui Sainte-Anne est une station sur la ligne du Canadian Northern et la paroisse ne tardera pas à devenir pour le Manitoba ce qu'est Sainte-Anne de Beaupré à Québec..."

Au surplus, pourrions-nous ajouter nous-même, ce n'est pas d'aujourd'hui que notre Sainte a pénétré dans le Far-West canadien ou américain. Avant 1677, une rivière de la Baie d'Hudson avait été baptisée de son nom par les Français ; de même, vers la même époque, un fort y portait ce nom, fort que les chevaliers d'Iberville et de Troyes ont rendu célèbre par leur victorieuse résistance contre les Anglais.

Au bord des routes et sur les montagnes

Les premiers colons du Canada avaient apporté de France la pieuse coutume d'ériger des oratoires ou des calvaires au bord des routes, soit pour perpétuer le souvenir de quelque faveur céleste, soit pour attirer sur eux les bénédictions du ciel, soit encore pour porter le voyageur à des idées religieuses. Il n'y a pas de vieille paroisse canadienne qui ne compte un ou deux de ces pieux monuments, et l'un ou l'autre est maintes fois dédié à notre Sainte.

Dans les registres de *Saint-Michel de Bellechasse*, on lit, par exemple, sur une feuille volante, au commencement : " L'an mil sept cent et deux, le treizième jour d'avril, j'ay dit la première messe de Sainte-Anne dans la chapelle que nous dédiâmes le mesme jour sous son nom et sainte protection, et nous avons cessé de dire la messe dans la maison de M. Jacques Corriveaux qui a bien voulu donner le petit bâtiment qu'il avait faict pour une laitterie... M. de la Colombière permet la messe de temps en temps dans cette chapelle. *(Signature)* " fr. Hilaire, prêtre religieux Recollect et miss. à La Durantaye."

Au sujet *de la Pointe-aux-Trembles* (près Québec), nous voyons que Mgr Briand, dans un mandement daté du 26 juin 1778, " confirme la pieuse coutume observée depuis longtemps dans la paroisse, de faire une procession à la chapelle Sainte-Anne et d'y chanter ensuite la messe un des jours pendant l'octave de la fête de cette Sainte[23]. "

Sainte-Marie de la Beauce est une des plus belles et des plus anciennes paroisses de l'archidiocèse de Québec. Située dans une vallée superbe, elle est traversée en toute sa longueur par la rivière Chaudière, d'où la vallée elle-même a pris son nom. A un mille environ de l'église, se trouve une grande chapelle, riche en pieux souvenirs, consacrée à la bonne sainte Anne.

Deux sanctuaires plus modestes, comme il convenait aux commencements de ce nouveau pèlerinage, ont précédé celui que nous voyons aujourd'hui. Le premier fut construit en 1778, avec la permission de Monseigneur Briand, évêque de Québec, et ce fut sur le domaine seigneurial, et par la générosité de M. Gabriel Taschereau, aïeul du célèbre cardinal-archevêque de Québec. Cet acte de foi, en même temps qu'il répondait à la religion de Monsieur et de Madame Taschereau, satisfaisait la piété des habitants de la Beauce, qui, natifs, pour la plupart, de la côte de Beaupré et de l'Ile d'Orléans, se voyaient avec peine éloignés de leur sanctuaire vénéré de la " Bonne Sainte-Anne. " Cette chapelle, construite en bois, subsista jusqu'en 1828.

Quant à la seconde, elle fut érigée en 1830 près de l'emplacement de l'ancienne, sur un terrain également fourni par un Taschereau, descendant de Gabriel. Elle mesurait quatre-vingt-dix pieds sur trente-cinq environ. D'un style très simple, elle offrait cependant un rare cachet de piété, et les pèlerins, dit-on, étaient vivement impressionnés à son aspect. La chaire, d'une

belle sculpture, était, selon la tradition, un précieux débris de l'ancienne chapelle des Jésuites de Québec. Un reliquaire renfermant une relique de sainte Anne, déposé sur un autel modeste au-dessus duquel était suspendu un tableau de la Sainte ; une statue du Sacré Cœur de Jésus, une de la sainte Vierge, une de saint Joseph, une autre de sainte Anne, et enfin de nombreux *ex-voto* formaient l'ornementation du sanctuaire.

Cette seconde chapelle dura soixante ans. Quand on vit qu'elle menaçait ruine, on songea à la reconstruire encore une fois, et cette fois encore, plus solide et plus grande que l'ancienne, c'est-à-dire, par cent six pieds sur quarante-six, et en pierre granitique. Le Cardinal Taschereau en bénit la pierre angulaire et rappela les doux souvenirs qui se rattachaient pour lui à ce petit coin de terre, souvenirs de sa vie de famille et de sa vie sacerdotale.

C'est une persuasion commune chez les habitants de la Beauce que la contrée a été maintes fois préservée par sainte Anne des graves accidents que semblait devoir causer la crue énorme et soudaine de la Chaudière. Cette rivière qui porte vers le Saint-Laurent ses ondes limpides et calmes, dans son lit peu profond, a parfois des crues effrayantes. Dans quelques heures, ses eaux se gonflent de plusieurs pieds et débordent sur les rives jusqu'à une distance de dix arpents et plus de chaque côté, selon que les côteaux sont plus ou moins éloignés.

Son Eminence n'oublia pas un fait qui avait si souvent mis en exercice la maternelle protection de sainte Anne. Il raconta que, en une de ces circonstances, une vieille dame, sa grand'tante, voyant les flots monter rapidement, s'était dirigée pleine de confiance vers la chapelle, et avait crié très fort en ouvrant la porte : " Bonne sainte Anne, mais voyez donc : si vous n'arrêtez pas l'inondation, l'eau va certainement noyer tout à l'heure votre chapelle ! " La tradition rapporte que, dès ce moment, l'eau cessa en effet de monter[34].

Saint-Joseph de Lévis, 1789. Nous laissons parler l'historiographe de la Seigneurie de Lauzon, M. Joseph-Edmond Roy :

" Sur la grande route du village de Saint-Joseph, on voit, à proximité de l'église, deux chapelles de genre ancien. L'une est dédiée à sainte Anne, l'autre à saint François-Xavier.

" La première fut construite sur un terrain qui fut donné à la fabrique le 7 juin 1789, par un habitant de l'endroit, M. Joseph Samson. Elle est à deux pas d'une propriété qui appartenait autrefois aux religieuses Ursulines et qu'elles avaient reçue, au commencement de la colonie, pour la dot d'une des filles de l'ingénieur Jean Bourdon. Cette propriété portait le nom de " fief Sainte-Anne. "

" Dans un mémoire que le curé Masse adressait à l'évêque de Québec en 1799 sur la paroisse de Saint-Joseph, il disait : " Une seule chapelle se trouve détachée de l'église, laquelle est dédiée à sainte Anne. Elle est très décente et assez richement peinturée tant en dedans qu'au dehors. Feu monseigneur

Hubert, en date du 29 avril 1791, a permis d'y faire une procession... La libéralité des dévots suffit pour l'entretenir. Il y a un syndic particulier qui retire les dons et les emploie. "

Voici le mandement auquel le curé Masse fait allusion dans son mémoire :

" *Jean-François Hubert, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Québec, etc.*

" *A nos très chers enfants en notre Seigneur, les habitants de la paroisse de Saint-Joseph de la Pointe-Lévi, salut et bénédiction.*

" Sur la demande de M. Berthiaume, votre charitable curé, nous avons cru devoir permettre comme nous permettons par les présentes que chaque année, le dimanche auquel on fera la solennité de sainte Anne, vous fassiez une procession solennelle à sa chapelle construite dans votre paroisse à quelque distance de l'église, pendant laquelle on chantera les litanies de cette grande Sainte, et le *Te Deum* au retour, en reconnaissance des grâces que sa puissante intercession a procurées de tout temps aux fidèles de ce diocèse qui l'ont invoquée avec une véritable confiance. Cette permission durera jusqu'à révocation de notre part ou de celle de nos successeurs ; on en fera la lecture dimanche prochain au prône de la messe paroissiale, et elle sera transcrite sur le livre de la fabrique et l'original conservé au coffre-fort.

" Donné à Québec sous notre seing, le sceau du diocèse et le contre-seing de notre secrétaire, le 29 avril 1791.

† JEAN-FRANÇS, Evêque de Québec.

Sur les montagnes.

C'est le vrai mot et il existe en effet depuis 1886 dans la paroisse de *Saint-Damien de Bellechasse,* une dévote chapelle dite *Sainte-Anne des montagnes,* où à peine deux ans après son érection, on put compter, en la saison d'été, 685 pèlerins. Les *Annales* publiaient en 1894 une relation des merveilles opérées par la Bonne Sainte en ce lieu béni.

Plus loin, c'est-à-dire, dans la Gaspésie, près du village de Percé ; plus haut encore, c'est-à-dire à 1300 pieds au-dessus du niveau de la mer, point le plus élevé de la contrée, un monument remarquable fut élevé en 1889. On lui a donné la forme d'un hexagone mesurant trente-six pieds de rayon sur une hauteur totale de soixante-quatre pieds. Six belles colonnes corinthiennes supportent une coupole de quatorze pieds de diamètre terminée par une croix. Cette coupole sert d'abri à une statue de sainte Anne, haute de dix pieds, sculptée en bois et recouverte de plomb doré.

Du haut des marches, comme à Notre-Dame de la Garde, que ce petit édifice semble avoir voulu imiter, le spectacle est grandiose, le regard s'étendant à perte de vue sur l'immense golfe Saint-Laurent, une autre Méditerranée. Et sans doute, de la haute mer, au loin, les matelots saluent sainte Anne de la Gaspésie, comme ils saluent là-bas Notre-Dame de Marseille. . . et de France.

II. LES ÉTATS-UNIS.

Sainte-Anne du Lac Champlain. — Détroit. — Le Fort Chartres. — New-York (et région). — Vue d'ensemble : Chicago, Baltimore, Fall-River, Great Falls, Manchester, etc. — Californie.

La question d'ancienneté, on le pense bien, se résume ici à quelques faits, et encore appartiennent-ils plutôt à l'histoire du culte en Nouvelle-France, Sainte-Anne du Lac Champlain, Sainte-Anne de Détroit, Sainte-Anne du Fort Chartres, les autres missions du même nom dans l'Ouest, les prédications du Père Carheil sont choses toutes françaises, mais la géographie actuelle du pays nous invitait à quelque générosité et nous faisons place d'abord, ici même, à ces vieux souvenirs.

Sainte-Anne du Lac Champlain, 1666.

La petite chapelle de Beaupré était donc à peine construite que déjà il s'en élevait une semblable à l'Ile La Motte, quelques cents lieues plus loin.

Champlain est le premier homme civilisé qui ait visité les îles du lac aujourd'hui appelé de son nom. Ce fut en 1609, lorsqu'il prit part à une expédition des sauvages des bords du Saint-Laurent contre les Iroquois. Il rencontra ces derniers à la tête du lac le 29 juillet. Dès ce temps-là, le mois de juillet était consacré à sainte Anne ; le 26, jour de la fête, Champlain devait être au milieu de sa course, à l'endroit où l'immense nappe d'eau se déploie dans toute sa beauté. Champlain était fervent catholique ; il connaissait, il aimait sainte Anne, et, comme tous les marins, il l'invoquait dans le danger. Lui dédia-t-il ce lac, les charmantes îles dont il est parsemé, les collines et les montagnes qui lui forment une couronne ? — Il ne l'a point écrit, mais il semble qu'on peut le croire.

Quoi qu'il en soit, lorsque cinquante-sept ans plus tard (1666), Pierre de Saint-Paul, Sieur de La Motte, construisit un fort dans l'île qui a pris de lui son nom, et le termina " environ la fête de sainte Anne, " on sait déjà comment il l'appela. Cette circonstance eût déjà suffi pour déterminer et comme imposer le choix de la patronne, mais d'autres motifs se joignaient encore à celui-là. Depuis quelque temps, il n'était bruit que des merveilles accomplies à Beaupré ; il y avait, avec le sieur de La Motte, plusieurs officiers et soldats bretons, entre autres Olivier Morel de La Durantaye, capitaine comme lui au régiment de Carignan. De plus, M. de Tracy, en ce moment

vice-roi de la Nouvelle-France, avait une grande dévotion à notre Sainte, ainsi que l'atteste le beau tableau qu'il donna à Sainte-Anne de Beaupré, le 17 août de cette même année 1666 en reconnaissance des nombreux bienfaits dont il lui était redevable. M. de Tracy avait vu le succès de M. de Courcelles contre les Iroquois. Il préparait lui-même contre eux une expédition, et peut-être demanda-t-il, pour obtenir plus sûrement la protection de sainte Anne, que ce fort lui fût dédié. En tout cas, les événements prouvèrent que si, en cette circonstance, il eut de nouveau recours à elle, ce ne fut pas en vain.

Les pionniers de la Nouvelle-France étaient de vrais chrétiens, et ce n'était pas assez pour eux de se couvrir ainsi du patronage d'un saint ou d'une sainte. Lorsqu'ils pouvaient compter sur la compagnie ou les visites d'un prêtre, leur premier soin, en fondant un établissement nouveau, était de préparer tout ce qu'il fallait pour la célébration des saints mystères. Les missionnaires avaient des autels portatifs, mais il fallait préparer un endroit convenable pour les placer. Les premières chapelles de la Nouvelle-France ne furent souvent que des charpentes rudimentaires recouvertes de branches de sapins ou d'autres feuillages arrangées avec goût. Le père Druillette nous dit dans les *Relations* de 1645 (p. 16), que les sauvages eux-mêmes, lorsqu'il les accompagnait dans les montagnes, sur les rivières et les lacs du Maine, pendant la saison de la chasse, prenaient plaisir à lui faire ainsi de ces petites chapelles avec des branches d'arbres.

D'autres fois, on se servait d'écorce. On lit dans les *Relations* de 1642, (p. 38), à propos de l'établissement de Montréal : " Le quinzième d'août, on solemnisa la première fête de cette Ile Sainte, le jour de la glorieuse et triomphante Assomption de la sainte Vierge. Le beau tabernacle que ces messieurs (de Saint-Sulpice) avaient envoyé, fut mis sur l'autel d'une chapelle qui, pour n'être bâtie que d'écorce, n'en était pas moins riche. " Quand on en avait le temps et que l'on pouvait disposer des matériaux nécessaires, on remplaçait le feuillage et l'écorce par des planches, en attendant, pour plus tard, des bâtiments en pierre.

Au fort Sainte-Anne, il est probable que la première messe fut dite ainsi dans une chapelle provisoire faite de branches ou d'écorces. Mais tout porte à croire que ce provisoire ne fut que de courte durée. Pendant la belle saison, lorsque, pour l'expédition de M. de Tracy, quatre prêtres se trouvèrent réunis au fort Sainte-Anne, M. Dubois, aumônier du régiment, M. Dollier de Casson, prêtre de Saint-Sulpice, les pères jésuites Raffeix et Albanel, un reposoir ou une chapelle de branches ou d'écorces d'arbres aurait pu suffire à la rigueur, mais, lorsque, pendant l'hiver suivant, M. Dollier de Casson y passa trois mois, ayant, comme il dit lui-même, de nombreuses communions et des exercices de piété quotidiens, il fallait nécessairement pour cela une chapelle solidement et chaudement bâtie. Du reste, le fait seul ici nous importe.

Il semble cependant que le fort Sainte-Anne fut vite abandonné. On n'en parle plus dans les *Relations* après 1669. Si les soldats français y avaient été de séjour encore à cette date, et au delà, les missionnaires allant et revenant

sur le lac s'y seraient sûrement arrêtés, et auraient fait mention de la chose. L'histoire nous montre du reste que M. de La Motte n'y était plus en 1670, puisqu'il remplaçait alors M. de Maisonneuve comme gouverneur de Montréal. Le fort abandonné tomba bientôt en ruines, et avec le temps, la chapelle, les cabanes et les palissades disparurent. Il ne restait naguère pour en dessiner la trace que des monticules assez nombreux formés par la terre qui s'était entassée peu à peu au pied des palissades.

En 1890, M. l'abbé Kerlidou, auteur d'une intéressante étude historique sur le sujet, se demandait si, après tant d'années d'oubli, le temps n'était pas venu de faire quelque chose pour honorer ce lieu béni. Ecoutons ce chrétien et beau langage :

" La chapelle du fort Sainte-Anne, au lac Champlain, fut la première qui ait été dédiée à l'aïeule du Seigneur dans les Etats-Unis d'Amérique, et cela en 1666, il y a plus de deux cents ans[35]. — Là sont venus s'agenouiller plusieurs des hommes les plus illustres de la Nouvelle-France. M. de Champlain s'y est arrêté au mois de juillet 1609. — Les Pères Jogues et Réné Goupil que l'on espère pouvoir un jour honorer publiquement comme des confesseurs de la foi et des martyrs, y ont souffert, y ont versé quelques gouttes de leur sang. — Douze cents héros chrétiens revêtus, pour aller au combat, des insignes de Marie, que leur avait donnés la mère Marie de l'Incarnation[36], y ont prié, s'y sont confessés, y ont reçu le pain de vie de la main des fervents missionnaires, M. Dubois, M. Dollier de Casson, le père Albanel et le père Raffeix. — M. de Tracy, M. de Courcelles, M. de Salières, M. le Chevalier de Chaumont, MM. de Sorel, de Chambly, Berthier, Charles Le Moyne, réunis là pour aller combattre les Iroquois, se sont mis une dernière fois sous la protection de sainte Anne et ont, grâce à elle, remporté bientôt une éclatante victoire. — C'est au fort Sainte-Anne que le vaillant et zélé prêtre sulpicien, M. de Casson, s'est dévoué pendant trois mois pour arracher à la mort ou préparer pour le ciel de malheureux soldats frappés d'une cruelle maladie[37]. — Les premiers missionnaires envoyés par M. de Tracy et Mgr de Laval pour prêcher l'évangile aux Iroquois d'Agnié, les pères Frémin, Peyron, et Bruyas y ont fait une station d'un mois, célébré la fête de sainte Anne et donné une mission aux soldats. — Enfin, le premier évêque de la Nouvelle-France, Mgr de Laval, de sainte mémoire, à la canonisation duquel on travaille, a daigné honorer le fort Sainte-Anne de sa présence, le bénir par ses prières et y passer quelques jours.

" Depuis, la divine Providence a veillé sur ces lieux et n'a point voulu qu'ils fussent ni profanés ni oubliés. Des trois forts construits par les Français sur le lac Champlain, le fort Sainte-Anne seul a conservé son nom chrétien. Le fort Saint-Frédéric est appelé Crown Point, le fort Carillon est appelé Ticondéroga. Mais on dit encore : le vieux fort Sainte-Anne.

" Vingt-trois des premiers diocèses des Etats-Unis, dont plusieurs sont subdivisés, ont été fondés par des évêques français. N'est-il pas providentiel que le diocèse de Burlington, où sainte Anne a d'abord été honorée dans la République américaine, ait eu pour premier évêque un Français de Bretagne,

pays si dévôt à sainte Anne, Mgr de Goësbriand, lui-même particulièrement dévoué à cette grande Sainte et propagateur de sa dévotion[38] ? "

L'appel si chaleureux du pieux abbé ne resta pas sans écho. Il pouvait d'ailleurs, en premier lieu, compter sur l'aide de son vénérable évêque. Il y avait des faits pour prouver que Monseigneur de Burlington était resté bon fils de Bretagne et bon fils de sainte Anne. Après sa promotion à l'épiscopat, il avait en effet dédié à la Sainte une des principales églises de son diocèse, celle de Milton, bénite le 12 septembre 1866, deuxième centenaire de la première Sainte-Anne américaine. Dans sa cathédrale même, il lui avait consacré un autel, un bel autel de marbre ; et sans doute encore parce qu'il l'avait ainsi désiré, l'église Saint-Joseph de Burlington, et l'église canadienne de Saint-Albans, un peu plus loin, s'étaient donné, celle-ci une chapelle, celle-là une chapelle et une riche statue de la Sainte.

En tout cas, l'entreprise de l'abbé Kerlidou fut couronnée de succès. Moyennant des aumônes et des sacrifices personnels, il put acheter l'emplacement de l'ancien fort, y élever une belle statue de la Sainte, construire une chapelle et une petite résidence pour le prêtre, établir un pèlerinage, et, tout cela, en poursuivant des études et des travaux de fouille qui ont fait honneur à la science comme elles ont réjoui la piété.

Sainte-Anne de Détroit, 1701.

Il est peu de villes des Etats-Unis, et certainement il n'en est aucune à l'ouest d'Albany, qui soit aussi ancienne que Détroit.

Vers 1895, le *Catholic World* constatait avec une sorte d'orgueil que cette ville devait compter tout à l'heure deux siècles d'existence ; que c'était là toute une époque pour l'histoire et la topographie américaines ; que les descendants des premiers colons y possédaient encore les terrains autrefois concédés à leurs ancêtres par le gouvernement de la Nouvelle-France ; qu'ils tenaient, comme au temps passé, le premier rang dans la société, et que enfin, ce qui valait mieux encore, en conservant dans la vie intime la langue et les usages des anciens colons, ils continuaient dans leur vie extérieure, de professer et de pratiquer la vieille foi catholique — " foi restée pure et fraîche comme les eaux de la belle grande rivière où la ville baigne ses rives. "

L'année 1701 est la date de la fondation religieuse de Détroit comme elle l'est de sa fondation civile, et de fait, en ce temps-là, c'était l'église ou la chapelle qui constituait du coup la ville ou la bourgade. Détroit appartenait pour lors à cette immense région qu'on appelait, en lui donnant d'autres limites que celles d'aujourd'hui, " le Territoire du Nord-Ouest. " La première chapelle érigée sur ce territoire intéresse donc, à ce titre d'église-mère, tout homme qui s'occupe d'histoire religieuse, et à combien plus forte raison, elle nous intéresse, nous, à cause de la patronne qui lui fut donnée !

Donc, au cours de 1701, comme nous le raconte Gilmary Shea dans ses *Colonial Days*, La Motte-Cadillac, nommé commandant à Détroit et créé

Seigneur par avance de l'établissement projeté dans l'ouest, partit de Trois-Rivières avec des soldats et des colons. L'expédition était accompagnée du Père Nicolas-Bernardin-Constantin Delhalle, récollet, chapelain des troupes et des nouveaux colons, ainsi que du Père François Vaillant du Gueslis, celui-ci nommé missionnaire des Indiens[39].

Détroit fut fondé le 21 juillet 1701, et pour reprendre le *Catholic World:* " Quelques jours après, en la fête de sainte Anne, le Père Constantin Delhalle dédia la première église qui ait été construite en ces régions, donnant à cette première maison de prière le nom de la Mère de la bénie Vierge. A ce jour, commence l'histoire de l'église catholique à Détroit et dans l'Ouest. Son fondateur fut frappé par la balle d'un sauvage , et le sang de ce martyr consacra le sol où devait se perpétuer la vie chrétienne (1704 ou 1705)."

A la chapelle primitive succédèrent des églises qui furent successivement brûlées ou détruites [40]. La quatrième, agrandie en 1755, et consacrée cette même année par Monseigneur de Pontbriand, évêque de Québec, périt elle-même en 1806, dans l'incendie général de la ville. La cinquième, œuvre du zélé prêtre Gabriel Richard, devint, par la nomination du premier évêque de Détroit, Monseigneur Resé, la cathédrale du nouveau diocèse.

Cet abbé Richard est un homme célèbre, ou peu s'en faut. Le *Bulletin des Recherches historiques* publié par M. Pierre-Georges Roy, archiviste de Québec, racontait naguère comment ce prêtre, qui avait le tort d'être Français et de savoir très peu d'anglais, avait cependant réussi à se faire élire député au congrès des Etats-Unis, un fait très rare, très honorable et qui méritait d'être ici mentionné [41].

Quant à l'église qu'il avait bâtie, les *American catholic historical Researches* en font les plus grands éloges : " Les cérémonies religieuses s'y accomplissaient, disent-elles, avec une solennité que nulle autre église des Etats-Unis ne surpassait ; les vases sacrés d'argent et d'or, d'un rare dessin, les ornements pontificaux et sacerdotaux, comme d'ailleurs tous les accessoires du culte, étaient vraiment magnifiques, et dignes en tout point de la munificence impériale qui les avait donnés. " La donatrice avait été l'archiduchesse Léopoldine, patronne et bienfaitrice du nouveau siège.

Avec le temps, la ville s'était accrue, et l'on devine dans quelle mesure quand on sait comment se développent les villes américaines. Sainte-Anne était l'église de la race française, mais comme elle ne suffisait plus à la population, on lui donna une succursale, sous le nom de Saint-Joachim, dans la partie est de la cité.

Cependant le commerce s'était porté en masse du côté de Sainte-Anne, et les paroissiens avaient dû, pour leur tranquillité, prendre logis plus loin, si bien que la plupart maintenant se trouvaient à une grande distance de leur église. Pour cette raison, on crut nécessaire de la déplacer et de la transporter au milieu d'eux. L'illustre et " saint évêque Flaget " vint poser la pierre angulaire du nouvel édifice. Le terrain sur lequel l'ancien reposait depuis près d'un siècle fut vendu deux cent mille dollars, qu'on partagea moitié pour Saint-

Joachim, moitié pour la construction de la sixième et dernière Sainte-Anne.

Cette église spacieuse et superbe, se dresse comme un glorieux monument élevé en l'honneur de la civilisation et de la religion toujours chères à Détroit, et elle est d'ailleurs très riche en souvenirs historiques, poétiques et tragiques. Elle est de plus la gardienne des précieuses archives que son histoire religieuse a rassemblées depuis 1701.

Sainte-Anne du Fort Chartres, 1718.

Nous traduisons de Gilmary Shea :

" Le fort Chartres, une structure en bois près du Mississippi, commencée par de Boisbriant en 1718, fut longtemps le principal établissement français sur le nord de ce fleuve, quoiqu'il n'ait pas été rebâti en pierre avant 1757. Il devint aussi le centre et le siège du gouvernement de la contrée de l'Illinois. Sa chapelle était dédiée à sainte Anne, et comme les colons se choisissaient des terrains près du fort, le petit village qui se forma ainsi avec le temps prit le nom de paroisse Sainte-Anne...

" Un peu plus tard cependant, à cause des inondations fréquentes du Mississippi, le village avec l'église furent abandonnés, et les habitants déménagèrent pour la plupart à Prairie du Rocher.

" On a conservé le nom des deux premiers chapelains du Fort : un prêtre, Joseph Gagnon, et un récollet, Luc Collet[42].

New-York (et Région)

Le premier pèlerin de New-York ou des environs à Sainte-Anne-de-Beaupré, fut le Père Carheil, jésuite, venu de France en 1666. Il séjourna deux ans à Québec et la Vénérable Marie de l'Incarnation, dans ses lettres, vante la ferveur de ce jeune apôtre et l'étonnante facilité qu'il avait d'apprendre les différents dialectes de la langue iroquoise. Sa première mission fut consacrée aux Cayugas, une tribu de cette langue dans l'état de New-York. Cinq longues années de labeurs et de sacrifices incessants parmi un peuple adonné à l'ivrognerie et à toutes les cruautés, ruinèrent sa santé au point que l'on perdit même tout espoir de le conserver à l'apostolat. C'est alors que sa foi et sa confiance se tournèrent vers Celle qui déjà portait dans la colonie naissante le nom de " Bonne Sainte. " Malgré sa faiblesse extrême, il entreprit le pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré et de Notre-Dame de Foy. Déjà ces deux sanctuaires élevés par la dévotion du peuple à la Bonne sainte Anne et à sa Fille Immaculée, étaient devenus des lieux de pèlerinage.

La confiance du vaillant missionnaire fut récompensée. Son pèlerinage lui apporta un regain de santé et de jeunesse. Il se hâta de retourner dans sa pénible mission et y continua ses labeurs pendant huit années encore. Reconnaissant envers sa Bienfaitrice, il répandit son culte parmi ses chers sauvages.

Les médailles de sainte Anne que l'on trouve encore dans les ruines de Cayugas, Etat de New-York, font foi de la chose. Il faut aussi attribuer à ses prières et à son zèle la conversion de deux célèbres indigènes: le chef iroquois Saonchiowonga et le fameux chef Huron Kondiaronk, surnommé le Rat. Il fit de ces deux barbares sanguinaires des héros de sainteté et des apôtres[43].

Environ deux cents ans plus tard — le plus tôt possible, pourrait-on dire, tout considéré — la Bonne Sainte se souviendra de ce premier pèlerinage, de cette première consécration du pays New-Yorkais à son culte, et elle rendra, avec la générosité qui lui est coutumière, la visite qu'elle a reçue jadis.

Vers 1880, un groupe de Canadiens-français établis à New-York, avaient réussi, malgré leurs faibles ressources, à se procurer un lieu de ralliement qui leur servait en même temps de chapelle pour leurs offices religieux. Plus tard, grâce à l'entremise d'un " Père de la Croix, " le seul nom qu'on ait jamais su de ce personnage aussi généreux que mystérieux, ils avaient construit sur la 76e rue, une jolie petite église en brique, et ne pouvant la dédier à sainte Anne, parce que déjà, il en existait une de ce nom dans la ville, à la 12e rue, ils l'avaient fait nommer " Saint-Jean-Baptiste, " et c'est là que la Sainte devait bientôt montrer sa merveilleuse puissance aussi bien que sa tendresse inépuisable.

Le premier mai 1892, un dimanche matin, arrivait de Rome Mgr. Marquis, prélat canadien, porteur d'une relique insigne de notre Sainte, destinée à l'église Sainte-Anne de Beaupré. Il descendit chez le Curé de la " petite église," un compatriote, et ne tarda pas à lui faire voir son trésor. Le bon Pasteur, pensant de suite à ses ouailles, demanda à l'Archevêque la permission d'exposer cette relique dans son église le soir, aux vêpres, et le lendemain toute la journée, permission qui fut, on le pense bien, accordée aussitôt. Pendant l'après-midi la chose s'était ébruitée, de sorte qu'il y eut une très grande affluence aux vêpres.

A l'issue de l'office, pendant que le curé faisait vénérer l'ossement sacré, un jeune homme de 22 ans, épileptique, bien connu de la plupart des assistants, se présente pour la baiser à son tour, mais au moment où il s'agenouille, une attaque subite de son mal le saisit et l'étend par terre, écumant et se tordant affreusement. On juge de l'émotion qui s'empare de toute la foule présente ; tous les regards se portent anxieux sur M. le Curé. Que va-t-il faire ? Il descend les deux marches qui le séparent du malheureux épileptique et lui applique la sainte relique sur le front. A ce contact, l'écume et les contorsions cessent ; tous les symptômes de l'épilepsie disparaissent à la fois. Le jeune homme reprend instantanément ses sens, se relève et s'en retourne chez lui comme s'il n'avait jamais souffert de rien.

Le lendemain matin, lundi, tous les grands journaux de New-York annonçaient, avec le plus profond respect — chose à remarquer — le fait miraculeux. Et la foule déjà grosse à 7 heures du matin, grossit toute la journée au point de remplir, tout entiers, l'intérieur et les abords de l'église. Devant une telle

manifestation, Mgr Marquis dut remettre son départ au vendredi. Le vendredi, la foule n'avait fait qu'augmenter, et il dut surseoir encore. De délai en délai, on était arrivé au 22, et l'affluence n'avait fait que s'accroître de jour en jour, d'heure en heure. De toutes les directions, chemins de fer et bateaux versaient dans New-York des flots de pèlerins impatients de voir, de toucher et de baiser la sainte parcelle.

La rue sur laquelle s'ouvrait le sanctuaire a environ 50 pieds de largeur. Elle est coupée, à 100 pieds au-dessus de sa porte principale par l'Avenue Lexington et, à 200 pieds au-dessous, par la 3ème Avenue, où circulent, superposés, un service de tramways et un chemin de fer *élevé*. La foule était devenue si nombreuse que la circulation des voitures dut être interdite sur toute cette partie de la rue et que, sauf un étroit passage dans le milieu de la chaussée, à certaines heures, tout le reste : trottoirs, perrons des maisons et chaussée, était couvert de monde. Une dizaine de policiers maintenaient l'ordre et la circulation. Ils avaient placé des barrières devant l'entrée principale et, tandis que deux d'entr'eux faisaient entrer les pèlerins, par flots à peu près égaux, d'autres faisaient évacuer graduellement l'intérieur de l'église par les portes latérales. Et, depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, les prêtres attachés au service de l'église se succédaient sans interruption à la Relique, ne retenant chaque pèlerin que le temps de la lui faire toucher ou baiser.

Et depuis le premier jour jusqu'au dernier, les phénomènes miraculeux ne cessèrent. " Nous vîmes, chaque jour, dit un témoin oculaire, se reproduire quelqu'une des scènes de la vie publique de Jésus, quand les foules se pressaient à sa suite pour entendre sa parole et Lui apporter leurs malades et leurs infirmes. En trois semaines, il passa devant la Relique plus de *deux cent cinquante mille* pèlerins de tout âge, de tout sexe, de toute condition, venus jusque de la Louisiane, de Chicago, des Montagnes Rocheuses, du Nord-Ouest. Et pendant tout ce temps, il n'y eut pas une irrévérence dans le sanctuaire, pas un désordre sur ses abords. Tous les grands journaux de New-York (presque tous protestants), dont les reporters étaient en permanence dans l'église, depuis le matin jusqu'au soir, ne parlèrent jamais des événements qu'avec respect et souvent, avec une émotion à peine contenue. Les incroyants et les dissidents, venus en curieux, s'en retournaient toujours profondément émus quand ils n'étaient pas convertis. Dire le nombre des guérisons corporelles, des retours au bien et aux pratiques religieuses, des conversions opérées, des affaires relevées, des larmes séchées pendant ces 22 jours bénis, cela ne nous est pas possible ; mais un registre qui s'emplit chaque jour davantage de noms de miraculés et un faisceau énorme d'appareils de malades et d'infirmes, qui se dresse à côté de l'autel de sainte Anne, témoignent suffisamment des faveurs nombreuses que la Bonne Sainte s'est plu à répandre sur le sol américain à l'occasion du passage de sa Relique à New-York.

" Le jour du départ donna lieu à une scène inoubliable. Mgr Marquis

devait prendre le chemin de fer pour le Canada, à 2 heures de l'après-midi. On laissa la Relique exposée jusqu'à 1 heure. L'intérieur de l'église était plein et les abords encombrés. Quand Monseigneur parut dans le sanctuaire pour emporter la Relique, une émotion indescriptible gagna tous les assistants ; les yeux s'emplirent de larmes et des sanglots éclatèrent de tous les côtés. On aurait dit qu'on allait arracher à chacun d'eux le parent ou l'ami le plus cher. M. le Curé calma un peu cette émotion en annonçant que Mgr Marquis reviendrait bientôt avec une autre relique de sainte Anne. Au dehors, la même scène se reproduisit quand le Prélat parut sur le seuil de la grande porte. Là encore, M. le Curé fit à la foule la même promesse. Alors la scène changea ; tous les bras se levèrent les uns agitant les chapeaux, les autres, les mouchoirs, et de toutes les bouches, à la fois, sortirent ces cris répétés : " Au revoir, Bonne sainte Anne ! Au revoir ! Au revoir ! Au revoir ! "

Ailleurs, nous racontons nous-même plus au long cette merveilleuse histoire de la Sainte-Anne de New-York et la continuons jusqu'à nos jours : la guérison de Madame White, veuve de James-W. White, en son vivant juge de la cour supérieure de New-York, désespérément sourde depuis vingt ans; la guérison de combien d'autres infirmités ou maladies ? la venue, deux mois plus tard, d'une autre relique, celle-ci donnée et devant appartenir en propre à l'église ; les nouveaux miracles opérés à cette occasion et dans la suite; la substitution par la voix populaire du vocable de " Sainte-Anne" à celui de " Saint-Jean-Baptiste; " le mouvement toujours croissant du pèlerinage ; l'attention respectueuse, sympathique, de la presse, même protestante, racontant chaque année, jour à jour, parfois avec grand luxe d'illustration, les merveilles accomplies dans le sanctuaire ; l'arrivée des RR. Pères du Saint-Sacrement maintenant chargés de la paroisse et des pèlerins sans nombre qui affluent à l'autel de la Sainte ; l'aménagement sous l'église d'une crypte spacieuse dédiée à la Bonne Sainte, et qui se couvrira bientôt de tablettes de marbre à inscriptions votives, brèves, mais éloquentes ; le projet d'ériger tout en conservant l'ancienne, une vaste église, de l'autre côté de la rue et au coin de la grande avenue Lexington ; la contribution princière de M. Fortune Ryan à ce projet, environ un million ; l'érection en 1910-1912 de ce temple grandiose que le peuple persiste toujours à nommer the *Saint Anne's shrine*, bien que, en fait, il ait été consacré à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il est vrai que là encore, la crypte dédiée à la Sainte est digne de la " Grand'Mère du Saint-Sacrement[44]. "

Vue d'ensemble

Pour les Etats-Unis, quand il s'agit de choses contemporaines, de statistiques actuelles, les sources d'information ne manquent pas, et il peut arriver qu'elles soient fort intéressantes, tel quelque répertoire bien fait des institutions catholiques, à quoi on peut ajouter, non sans profit, quelque atlas

de géographie un peu complet. Chercher là le nom de sainte Anne est un plaisir parce qu'on le rencontre à chaque instant, dans les églises, dans les chapelles, dans les sociétés de bienfaisance, dans les hôpitaux, dans les couvents, dans les écoles ; non seulement là, mais dans les bourgades et les villages, dans les rues, sur les montagnes, sur les lacs et les rivières, partout enfin, c'est-à-dire dans plusieurs villages qui le portent civilement, dans une cinquantaine de couvents, d'écoles et d'hôpitaux, dans plus de 200 églises ! A peu près toutes les villes américaines ont leur *Sainte-Anne*, entre autres, si on nous permet cette énumération : Albany, Baltimore, Berlin Falls, Boston, Brentwood, Brooklyn, Buffalo, Chicago, Cincinnati, Cleveland, Cohoes, Covington, Crookston, Fall River, Gloucester, Hoboken, Kankakee, Great Falls, Hamilton, Hartford, Janesville, Lawrence, Little Rock, Louisville, Mackinac, Manchester, Menominee, Milwaukee, Minneapolis, Newark, New-Bedford, Nouvelle-Orléans, Oxford, Philadelphie, Pittsburg, Plattsburg, Providence, Saint-Louis, Salem, Salt Lake City, Sant'Antonio, Seattle, Somerville, Spokane, Toledo, Turner's Falls, Waterbury, Washington, Wilmington, Woonsocket, Worcester. — Il s'en trouve quelquefois deux dans la même ville : ainsi à Scranton, Pennsylvanie; quelquefois même trois : ainsi à Jersey City (New Jersey) ; quelquefois même quatre : ainsi à New-York : la première, sur la 12e rue ; la deuxième à Mount Loretto, Staten Island, sous le titre de *Memorial Church of Saint Joachim and Saint Anne ;* la troisième, nouvelle (1911), sur la paroisse italienne de la 110e rue ; la quatrième chez les Pères du Saint-Sacrement, où comme nous disions, le peuple, reconnaissant des bontés de la Sainte, donne son nom au sanctuaire favorisé de ses perpétuels miracles.

A *Chicago*, d'après Shea, l'évêque Van de Velde (1849) se proposait de dédier sa future cathédrale à la Mère de la Bienheureuse Vierge, et pendant un séjour en Europe, il se procura un magnifique tableau de la Sainte qui devait en décorer le maître-autel [45]." Si malgré le vœu de son ancien évêque, la cathédrale de Chicago ne porte pas le nom de sainte Anne, au moins une autre église de la ville a adopté son patronage. — Dans le diocèse, à quinze lieues à peu près de la grande métropole de l'Ouest, une Sainte-Anne existe — Sainte-Anne des Illinois, comme on disait autrefois — Sainte-Anne de Kankakee, comme on dit maintenant — et grand nombre de pèlerins y viennent chaque année, au mois de juillet.

A *Baltimore*, l'église fut construite en 1873 sur un terrain donné par le capitaine William Kennedy, le colonel W. M. Boone et Madame Mary K. Cromwell [46]. Mais déjà en 1750 ou même plus tôt, la fête de la Sainte était d'obligation pour les catholiques du Maryland [47].

A *Fall River*, Massachusetts, une église monumentale, évaluée à plus d'un demi-million de dollars, s'emplit chaque année pendant la neuvaine de juillet, d'une foule compacte qui déborde dans le sanctuaire, dans les chapelles du pourtour, sur les marches du balustre, dans les allées, dans le vestibule, jusqu'au dehors. Une relique insigne, de provenance aptésienne, opère de

temps en temps des cures merveilleuses, et d'année en année, des pèlerinages de localités voisines s'organisent de plus en plus nombreux. Il ne tiendrait qu'aux religieux gardiens de ce sanctuaire (des Dominicains) de lui faire une vaste renommée, mais au pays de la réclame à outrance, on juge bon d'éviter ce qui ressemblerait à une réclame. D'ailleurs la Sainte fait son œuvre et elle la continuera *slowly but surely.*

A *Great Falls*, c'est elle qui est titulaire de la cathédrale.

A *Manchester*, New Hampshire, elle a donné son nom à la première église catholique bâtie en cette ville (1849).

Pour *Turner's Falls*, Massachusetts, le R. P. Hamon, jésuite, écrivait en 1891 : " C'est une jolie petite ville en train de se bâtir sur les bords du Connecticut. Chaque année, on trace dans les bois, avenues et rues nouvelles que nécessite l'accroissement de la population, attirée par les fabriques de coutellerie qui ont donné l'élan à cette localité. Bon nombre de Canadiens travaillaient dans ces fabriques. En 1884, ils demandèrent un prêtre à l'évêque de Springfield... Tout était à créer... Dès son arrivée, le curé loua une maison pour lui, une salle pour ses paroissiens, et la besogne commença. Bientôt, grâce aux *bazars*, soirées, quêtes à domicile et autres industries semblables à l'usage des curés bâtisseurs, l'on eut assez d'argent pour acheter un terrain et jeter les fondations de la nouvelle paroisse.

" Avoir une modeste église en bois, était toute l'ambition des Canadiens ; mais la Providence les aida d'une manière tout à fait inespérée à faire mieux que cela... Le père curé finissait justement une neuvaine à la bonne sainte Anne pour trouver de l'argent ; il n'y en avait plus dans la caisse. Le lendemain, l'entrepreneur se présente, et lui dit qu'une personne bien intentionnée offrait de fournir toute la brique nécessaire pour l'église... Le curé, devinant sans peine qui était cette "personne bien intentionnée, " accepta avec reconnaissance, et peu de jours après, les larmes aux yeux, il remerciait l'homme généreux qui donnait ainsi plusieurs milliers de piastres pour la gloire de Dieu. La bonne sainte Anne s'étant, elle aussi, trouvée mêlée à cette heureuse affaire, il fut décidé que l'église porterait son nom [48]."

En Californie.

Nous abrégeons, nous éliminons, mais une découpure de journal nous demande grâce et nous transporte maintenant plus loin, très loin, c'est-à-dire en Californie. L'article, signé Michael Williams, est de décembre 1916, et c'est la confidence d'un vieux journaliste du nom de Morris, collaborateur de grands journaux et de *magazines*, pour qui "l'histoire de l'âme humaine est le roman le plus fascinateur qu'il y ait au monde. " Toujours à la recherche de nouvelles expériences, d'évènements capables d'instruire, d'enrichir et de fortifier son âme, il est surtout remué par les manifestations de la foi religieuse et de la piété. " Peut-être, dit-il, un homme qui revient tard à la foi, reçoit-il la grâce très spéciale et précieuse de revenir en même temps à son

enfance et de revoir toutes choses dans des clartés d'aurore plus brillantes et merveilleuses que toutes les autres. " En tout cas, ajoute-t-il, " il existe à San-Francisco, une chapelle dédiée à sainte Anne, mère de Notre-Dame, dans une petite église située près de la Porte d'Or, l'endroit où le Franciscain Palou commença par un signe de croix l'histoire de San-Francisco, et planta une croix sur les hauteurs de Sutro, voici maintenant cent cinquante ans. Tous les ans, il se fait une neuvaine à sainte Anne en cette église, où tant d'ex-voto, béquilles, membres artificiels, bandages, témoignent de guérisons sans nombre, et son enceinte ne peut jamais contenir toute la foule que s'y presse. C'est, comme la procession du Rosaire chez les Dominicains ou le pèlerinage du Tiers-Ordre de Saint-François au tombeau de Serra, ou tant d'autres cérémonies religieuses, un témoignage du catholicisme très fort et profond qui subsiste toujours en Californie, une terre destinée, j'aime à le rêver, à être un jour l'Irlande, la France, ou l'Italie du Nouveau Monde, par les magnifiques et abondantes manifestations de sa foi. Or le dernier soir de la neuvaine, j'assistais à l'office. Un Dominicain prêcha après les prières d'usage, et la bénédiction du Saint-Sacrement — ce rite ineffable — devait suivre. L'église resplendissait de lumière, lumière des cierges, lumière électrique, la première dorée, l'autre toute de blancheur. Et comme le peuple priait ! Comme il vibrait aux paroles du prédicateur ! La foi le pénétrait ; la foi le faisait tressaillir d'émotion ; la foi élevait son esprit et son cœur vers le Dieu tout-puissant. Tout à coup la lumière électrique s'éteignit, et il se produisit chez nous tous un curieux choc, un sentiment de surprise inquiète, presque de frayeur, d'autant plus que l'orateur venait de nous décrire un monde toujours en lutte ouverte et furieuse contre le sanctuaire, les champs de bataille d'Europe et d'Asie, la violation et désolation des lieux saints du Mexique, " *the unrest, and the poverty and the crime, and the ungodliness of our own dear land* — (pourquoi avons-nous essayé de traduire ? citons plutôt simplement) — *and, as he spoke, our thoughts were busy with the horror of a few days before, when the anarchist's bomb exploded in the preparedness parade on Market street. It was like a sort of omen, this dying of the light. But that feeling quickly fled.*

" *Had we been in almost any other place than this, we might have been in darkness, plunged in fright, perhaps rushing each other in panic. But the candles to St. Anne, the candles burning before the Lord of St. Anne, Our Lord as well — these candles were still burning ; these candles, lighted in the catacombs, that had burned down twenty centuries of time before the door to eternity* ! *And how much more beautiful was this light ! How much more living ! Electric light is cold and unfaltering and unchanging, like death and selfishness and pride of intellect; but candles are warm and quick and meek, constant as love. They burned in their glory and their golden peace. Fled was the garish artificial glare. Marvelously efficient, no doubt, is electricity, but how dispensable, how uninspiring ! How little the Church really needs it ! Now I understand the edict from Rome which banishes it from the altar. How impossible to use an electric bulb as a figure of sanctity,*

as a symbol of soul, but how natural to use candles in imaging the saints! Mary herself was a candle spent for Christ, a holy woman has written, and the spirits of the just upon earth burn themselves out upon the altar of service to the Lord.

"Then, in the midst of the soft and shimmering beauty of the sacred glow, the 'O Salutaris Hostia' was sung and the living God shone upon His adoring worshippers, and I, the wanderer, who had found my home, thanked Him as I bowed my head for all His goodness, mindful, too, that among the candles there burned one for me in honor of St. Anne, mother of Mary, through whom we reach Christ[49]."

A ce touchant hommage de la littérature américaine, il faudrait ajouter tant et de si douces poésies de *Sister* Anna Raphael, religieuse du couvent de Notre-Dame à San-José, vers la fin du dernier siècle, qui demandait à la Sainte qu'elle lui prêtât son " triple cœur pour aimer Dieu et la maison de Nazareth et tout le genre humain; " pour qui le nom de la Sainte était " un nom de douceur dans la paix ou la souffrance ; un nom de puissance capable de faire trembler tout l'enfer ; un nom de grâce dissipant toute crainte et donnant à notre âme des espérances d'éternité bienheureuse . "

Il faut finir, mais ce sera avec ce cantique sur l'air de *Home, sweet Home*, qui sortait un jour vibrant, grandiose, de cinq cents poitrines humaines :

White star above the Ocean,
Guide thou, St Ann, our bark :
Lead us in pure devotion
Safe thro' the tempest dark.
Chorus :
St Ann, in Heaven shining,
There in thy glorious home,
T'ward thee our hearts inclining,
Bless us where'er we roam !

To wounded soldiers lying
Lone on the battle field,
And sailors storm defying,
Thy help and comfort yield !
Chorus :
Sweet Mother, with thy healing,
Thou dost the lame restore ;
The blind before Thee kneeling
Behold Heaven's light once more !
Chorus :
Cure then our fervor halting ;
To our blind hearts give sight ;
To Mary's love exalting,
Bring us to Jesus light [50].

NOTES, RÉFÉRENCES, ADDITIONS

Amérique du Sud

(1) 1711. A. Asiain, *Discorso sobre la verdadera patria de la santissima Ana, madre de la Virgen Maria*, in-4, Megico, 1711.

Topographie.

Argentine (République —) : Anc. mission S.-A. (Reclus). — Bolivie : petite v. S.-A. — Brésil : S.-A. de Paranahyba ; S.-A. de Chapada ; S.-A. do Agapo-Miri, petite v. ; S.-A. de Camisao, vgc ; autre vge dans la province de Matto Grosso ; S.-A. de Contendos, S.-A. de Livramento, bourgs ; S.-A., île de l'Amazone, à l'est de Marankao ; île S.-A. sur la côte ; rivière dans la prov. de Seguro. A Rio-Janeiro, l'ancienne ville est séparée de la nouvelle par une place immense appelée le *Campo de Santa-Anna*, que décore une belle fontaine (Malte-Brun, t. vi, 547). — Colombie, une localité de ce nom. — Equateur : Canton S.-A. dans la prov. de Manabi. — Magellan (Détroit de) : cap. S.-A. — Paraguay, ville. Entre les fleuves Parana et Uruguay, 15 missions dont une de S.-A. — Parana : S.-A., colonie du Sao Paolo. — Patagonie : Ile sur la Côte. — Pérou : Huamanga, couv. dominicain de S.-A., fondé par le P. Martin de Esquibal, 1560. A Lima, hôpital S.-A., fondé vers 1540 par Jérôme de Loaysa, dominicain, archevêque de cette ville. Vallée de *Santa-Anna* entre Cuzco et Echarati. — San-Salvador : Santa-Anna, département et capitale ; diocèse érigé en 1913 (*Acta Apost. Sedis*, 1913, p. 95) ; volcan S.-A. surnommé par les indigènes Lamatepec (le Père Volcan, 2016 mètres). — Ucayale : vallée et rivière. — Uruguay : ville.

Antilles.

Cuba : S.-Ana, près S.-Clara et près Oriente ; églises à Santiago, Guanabo, La Havane. — Curaçao : Willemstad, souvent désigné par son ancien nom espagnol de Santa-Ana (Reclus). — Cathédr. S.-A. desservie par les Dominicains. — La Dominique : Chapelles à Roseau, Machaut, Laudat, Trafalgar, Balontown, Canefield, King's Hill. — Haïti : paroisse à Port-au-Prince. — Guadeloupe : village près de Pointe-à-Pitre. — Jamaïque : ville et port ; Kingston, égl. S.-A. — Marie-Galante : bourg sur la côte ouest. — Martinique : bourg : " A la Cabesterre par. S.-A. de Macouba, " av. 1694 (Labat, *Voy. aux Iles de l'Amériq.*, i, 232). — Porto-Rico : égl. à San-Juan de —. Saint-Christophe : paroisse. — Trinidad : ville, église, école.

Amérique Centrale.

Petite ville de l'Honduras. — Santa-Ana, Escasu, et San-Joaquin, Heredia, à Costa-Rica.

Mexique.

Guyocanense monasterium, fondé par les Carmes en 1614.— Localités : S. Ana de Chiapas, de Tabasco, de Sonora, de Baja California, de Chilinahua, d'Acatlan, de

Chiautempam, de Cuauchichinola, de Maya Michoacan, de Tiapacoyon, Oaxaca.
Nouveau-Mexique : S.-Ana Bernalillo.

Nouvelle-France.

Références aux auteurs cités de p.399 à p.432.—(2) *Relations de la Nouvelle-France* pour 1635, p. 42, Paris, Cramoizy, 1636. — (3) *Bulletin*, numéro d'octobre 1896 ; Sulte, *Histoire des Canadiens-Français*, t. iv, p. 131. —(4) " Un pèlerinage acadien " dans le *Petit Canadien*, revue de Montréal, décembre 1918. — (5) Sur l'abbé Sigogne, voir *La Presse* de Montréal, 12 août 1899. — (6) xxiiie tome du *Mercure français*, ou *Suite de l'Histoire de notre Temps, sous le règne du Très chrestien Roy de France et de Navarre Louis XIII, ès années* 1639 *et* 1640. A Paris, chez Olivier de Varennes, 1646, p. 333-4.

(7) Archives de Notre-Dame, *Ct.* 12, nº 80, p. 4, et *ms.* 1 a. — Sauf indications ou références contraires, les renseignements contenus dans la présente partie de notre étude (c'est-à-dire jusqu'au chapitre intitulé " Sainte-Anne de Beaupré ", ont tous été puisés aux mêmes archives. *Ms.* suivi d'un chiffre, indique l'un ou l'autre des cahiers manuscrits récemment mis en ordre et numérotés ; *Ct.* est pour les *cartables* ou *cartons* (contenant environ 5,000 feuilles volantes). — (8) L'opuscule cité, publié d'abord dans la *Gazette des Familles*, 1871-72, a été mis plus tard en brochure. — (9) Nous regrettons de contredire ici un opuscule publié en 1907 à Sainte-Anne de Beaupré sous le titre : *Guide du pèlerin et du visiteur à la Bonne Sainte-Anne*, par un Père Rédemptoriste (in-16 carré, 84 pages). Le tableau dont nous parlons, comme étant dans le pourtour extérieur qui conduit à la sacristie (à côté de l'*ex-voto* de Mademoiselle de Bécancour), représenterait un tout autre sujet. Nous citons (page 60) :

" XI. *Le Heros du Roi*, 1711.

" *Ex-voto* présenté par l'équipage de ce vaisseau en reconnaissance de la protection dont sainte Anne l'avait entouré durant l'invasion du Canada par la flotte de Walker, forte de 84 navires. Cette flotte étant allée misérablement échouer sur les battures de Ile-aux-Œufs, les Anglais abandonnèrent leurs projets. "

Le fait lui-même est très certain, très digne d'être porté au crédit de la Sainte et commémoré par une *belle* peinture, mais est-ce bien le sujet du tableau en question ? Il y aurait au moins lieu de douter. Au jugement de *quelques* experts, — quelques, en effet, suffisent, s'ils sont vraiment compétents — cette peinture numéro 11 (non pas xi) serait certainement du dix-septième siècle, et se rapproche beaucoup, comme genre ou comme style, de la grande toile de la sacristie attribuée à Lebrun. Le personnage agenouillé devant la Sainte ne peut pas être un simple capitaine de vaisseau avec cette perruque à la Louis XIV, à la Jean Racine ou à la Colbert ; avec ce costume de grand luxe et tel qu'un Vice-Roi de la Nouvelle-France pouvait seul en porter. De plus, un artiste *véritable*, comme était sans aucun doute l'auteur de ce morceau, eût représenté d'une façon moins placide le naufrage de 84 navires dans une tempête effroyable. Ce grand vaisseau majestueux à mats tout droits, à voiles doucement gonflées, ce vaisseau *unique* glissant dans une eau à peine ridée, fait plutôt penser à celui qui portait monsieur l'Intendant quand il échappa au naufrage sur les côtes du Portugal, en 1670. *Judicent periti*, mais qu'ils fassent un peu de cette " critique interne " aujourd'hui tant recommandée.

(10) Cf. Ms. 33, pages 18-19. La Bulle est ainsi contresignée : *J.-F. Card. Albanus.* Le Cardinal Albani fut l'éditeur du célèbre *Ménologe de Basile*, manuscrit grec de la fin du x[e] siècle, reconnu pour le plus riche monument que l'on possède de la miniature byzantine. On y voit plusieurs " images " de sainte Anne infiniment intéressantes. Cf. P.-V. Charland, *Madame Saincte Anne et son culte au Moyen Age*, Paris, in-8, 1911-13, t. II, p. 495. — (11) Greffe de Pierre Duquet, 18 juillet 1670, au *Palais de Justice*, Québec.

(12) Membres de la confrérie de Sainte-Anne d'après le *Nécrologe* cité dans le texte, p. 407 manuscrit 52 des Archives de Notre-Dame de Québec. — On nous a prié de publier cette liste " fort intéressante. " — Nous procédons par groupes de 10 années, supprimant les précisions de dates pour gagner de l'espace.

1690-1710 : Charles Castonguay, M. de Fresneuse, le Sieur Fauvel, le Sieur Chasle, Jean Levrard (maître-canonnier), Hurault, Isaac Hervieux, les Sieurs Deneau, Charles LeMarquis, Picard, M. (Aubert) de La Chenaye, Etienne Landeron, (Charles) Rageot (de Saint-Luc), greffier et notaire royal, Charles de Trépagny, (Alexandre) Peuvret (sieur de Gaudarville, conseiller, secrétaire du Roi, greffier-en-chef du Conseil souverain), Jean Gobin, les fils de Mme Voyer et de M. Hubert, (Jean) Sebille (marchand, enterré dans l'église), Bouvier, du Carreau, (Lucien) Boutteville, Jean (Gencien) Amyot, le Sieur de Granville, Mgr l'Ancien (Mgr de Laval), (François) Hazeur, marchand, (Jean) Dumets (Demers, m. à Jeanne Redié), Basquin, Saint-Germain, Marchand, Guillaume Dupont, Denis Poitevin.

1711-1720 : M. du Tisné, Bouvier, Minet, Jean LeRouge (maître-arpenteur), Phelippeau (Claude), Lamontagne, (Jacques) Dupuis (La Garenne), Dubois, (Sébastien) Hervé, Jean Garaud, Cachelièvre, Lépine, Joseph Boissy, Laforge, M. Duplessis, Pierre Maufay, Nicolas Doyon, Ménage, Martel de Charlesbourg, Jean-Fr. Dussault, Fr. Plassant, Martin Guédon, Malouin, (Claude Bermen) de La Martinière (juge, conseiller, lieutenant-général), Renoyer, Gariépy, Prud'homme, Cadet.

1721-1730 : Berthelot, Hamon, Létourneau, Louis Vincelot, Pinard, Charles Hédouin, le Sieur Barthélemy, Le Coutellier, Thomas Le Febvre, Duret, Jean Fornel, Joseph Blondeau, le Sieur Soupirant, Davion (ou Dorion ?), Jean Michelon, Jourdain, Gadbois, Pierre Galerneau, La Rue, M. de Blé (de Blois), Mandin, Beaulieu, Elie Boucher, Nicolas Martin dit Jolicœur, Michel Parent, Chatellerault, Collet, (Mathieu-Benoît, avocat au Parlement de Paris, Procureur-général du Conseil Supérieur de la Nouvelle-France), le Sieur Resche, le Sieur LaTaupine, Louis Mercier, le Sieur Frontigny, le Sieur Coignet, Jean Ricart, anglais, L'Augoumois, Pierre Michel, M. de La Cetière, le Sieur de Vaucour, Ducharme, Vital Caron, Jean Létourneau.

1731-1740 : Pierre Le Vasseur, Noël Le Vasseur, Charles Rousseau (de Saint-Antoine), le Sieur La Coudraye, Julien Ducharme, La Verdure, Guillaume Chevalier, Le Comte, le Sieur Dedieu, Jean Hamel, Ignace Martin, Corbin, Davenne (Gabriel), Michel La Combe, Jean Demers, Landeron.

1741-1765 : Jean-Baptiste Mossion, Jourdain Lajus (" major des Médecins "), La Promenade, M. Plante (curé de Notre-Dame), M. Bailly, Saint-Pierre, Saint-Germain, Constantin, Lefebvre, Bodin, Frichet, Jean Brassard (bedeau), Louis Guérin dit Berry, M. Fillion, Joseph Duay, Jacques Gignac, Poitras, Pierre Bellanger, Pierre Coignac, Pierre (Palin) d'Abonville, Joseph Hains, Nicolas

Mongeon, M. de Tonnancourt (chanoine), François Perche (Ledroit), Thomas Langlois, Joachim Girard, Cl.-Ant. Bermen de La Martinière, Jacques-Aug. Rouer de Villeray, M. de Lusignan.

D'autres recherches ont donné quelques noms nouveaux et des prénoms qui nous manquaient : Besson, Bourget, Louis ; Brassard, Jean-Baptiste, ancien-maître-confrère et tréséorier ; Chaloux, Pierre ; Cotton, Jean ; Cureux Saint-Germain, Michel, maître-confrère et trésorier en 1743 ; Des Carreaux ; Drolet, Charles ; Enouille dit Lavoie, Louis ; Frichet, Etienne ; Filion, Joseph ; Guinière (ou Dunière), Louis ; Hains, Joseph ; Jean, Maurice ; La Martinière ; La Terrière ; L'Archevêque, Jean-Baptiste ; Lefebvre, Pierre ; Paquet, Louis; Pinguet-Vaucour ; Roussel, Joseph ; Taphorin, Guillaume.

Dames et Demoiselles.

1697-1710 : Charles LeMarquis, Denis, Jean Bourdon, Marguerite Madry, de Vitré, Castonguay, Chasle, Normand, Nepveu, Magdeleine Boucher, Noël Le Vasseur, Bourget, du Mesnu, La Rivière, Charles Normand, Denis de Sève, Thivierge, Rageot la jeune, Gauvreau la jeune, Jean Mailloux, Mirambeau, Langlois, Dubreuil, Lortie, Desmoliers, Vaucour, Barthélemy, (Jacques) Barbel (notaire), de Hauteville, Sebille, Mercier, Le Gardeur, Madame de Galifet (lieutenant du Roi à Montréal), Gatien, de La Brière, Jean Gobin, Duquet, Doucet, Chéron, Marchand, Antoinette Martineau, de l'Epinay, Bouvier de LaMontagne, du Fresne, Beauregard, de Niort (Sieur de La Noraie), Saint-Amand, Laroque, Larchevêque, Lavigne, Le Vasseur, Corriveau, de La Martinière, Dumets, Giron, Jouriau, Vivien, François Aubert de La Chenaye, Philippeau, Ignace Terrien, de Villedaigre.

1711-1720 : Dames et demoiselles La Chambre, Descarreaux, Hazeur, Cureux Saint-Germain de Plaines, d'Amours, Brunet, Lafontaine, Bouchard, Martel, de La Chenaye, Ayot, Richard, Maufait (Marie Duval), Catherine Hardy, Rousset, Latreille, Larouche, Saint-Godard, Du Buron, Gaillard (conseiller et seigneur de l'île et comté de Saint-Laurent), Larchevêque, Lajus, Luineaux, Le Vasseur (de la Pointe-Lévy), Hédouin, Hamel, Etienne Carpentier, Mirambeau, Hallé, Lemelin, Corbin, Thomas Le Febvre, Jacques Moreau, Barbel (M.-Anne Le Picard), Charles Macard (conseiller— née Renée Jeanne Gourdeau), de Montesson, Amyot, de Lotbinière, de Grandmesnil, Bellancourt, de La Grange, Chambalon (notaire), Claude Carpentier, Jacques Gourdeau (née Marie-Catherine Bissot,) la mère de Madame Bauvé, Pierre Rey-Gaillard, Têtu, Rancourt, Gilles Rageot, Minet, Amyot, Quercy.

1721-1730 : Dames et demoiselles : Mailloux, Rouleau, Chauvin, Charest, Brassard, Fauvel, Leduc, la fille de Massy ? de La Vallière, Lalime, Leclerc, Marie Grouard, Chatel, Amiot, la fille de M. Fornel, Bégin, Mlle Dutertre, Delisle, Sanfaçon, Marchand, Morin, Gauvin, Bellerose, Mme de Lotbinière (née d'Avesnes des Meloises), Leblanc (?), Saint-Godard, Sœur Saint-Augustin. Veuve Jérémie de Foy (?), Vézina, Raymond Guay, Godefroy, de Beauport, Floridor, Joly, François DesLauriers, Courville, Hains, Contant, Marie-Louise Perthuis, Veuve Rainville, Veuve Boissel, Parent de Beauport, Harnois, Veuve Pierre Lemoyne, Veuve Huot, Doucette, Le Vitre, Veuve Daine (?), La Fontaine, Veuve Malouin, Barthélemy, de Monseignat, La Rivière, la fille de Jacques

La Grois, de Vitré, Riverin, Chagnon, Caila, Loizeau, Vaillant, Dubois, Rivet(?), Laverdure.

1731-40 : Dames et demoiselles : Samson, Morand, Gaspard Choret, Louis Volant d'Audebourg, Geneviève Gastonguay, Denis Roberge (Geneviève Aubert), Berthelot, Brousseau, La Promenade, Levrard, Vve Jolicœur, Rasset, Cognac, Doyon, Martin. Damien, Brière, Jobin. Mlle Baudouin, La Taupine, Rigoguin (?), Marguerite Mangis (Veuve Pierre Parent, de Beauport), Dubreuil, Arguin, Le Vasseur, Anne Gendron (femme de Jean Vallée), Constantin, Veuve La Grois, Huot (de l'Ange-Gardien), Veuve Chambalon (notaire), Massy, Pierre DuRoy, Duchesne, de Boucherville, Cottard, Blain.

1741-50 Dames et demoiselles : Thomas Paquet (de la Canardière), Michel Lemieux, Germain Viliars, La Ferrière, Vital, Resche, Nicolas Bélanger, Valin, Germain, Lavergne, Dufresne, Louis Dunière (Marguerite Durand), Lefebvre (de Montréal), Chalou, Marquiron, Flamand, Marie-Anne Belleperche, Touchet, Le Vasseur, Fabas, Charles Parent, Dauphiné, Mériel, Côté (femme de Roussin), Veuve Michel Parent, Saint-Pierre, Bellanger, Pineau, Bourassa, de Lino, Saint-Aubin, Cartier, Mlle Maufils, Veuve La Perrière (née Vézina), Choret (Charest ?), Etienne Parent (Beauport), Landeron, Vadeboncœur, Rainville, Dumets, d'Avène, Lambert, La Morille, Anne Pomainville, Veuve Hamel, Gaillard, Larcher, La Terreur, Paquet, Blanchon, Dubreuil, Soupirant, La Garenne, Bédard, Marie-Anne Brassard, Vve Parent (Beauport), Berry (*ou* Barry), Chappau, Jourdain, Doyon, Réaume, Frichet, Des Buttes-Parent, Lefèbre, Mlle Agnès Caron, Veuve Rasset, Catherine La Fontaine (femme de François Mercier des Illinois), Elisabeth Paquet (femme de J.-B. Paquet), Mme Saint-Martin, Mme Péan, Mme Marcou (Marron ?), Mme Marion (femme d'Antoine Couturier), Geneviève Saint-Pierre, (femme de Joseph Lanoue), Françoise Guay (femme de Pierre Bourget), Mme Amiot, Veuve Guillaume Flamand, Mme de Villedonné (Françoise Roussel), Dubeau, Saint-Germain, Marie-Anne Lapalme, Lajoie, Vallerand, Bellefeuille, Dallaire, Gravel ; 4 acadiennes : Marie Richard (dame Pierre Bourgeois), Marie Bourg (dame Pierre Blanchard), Anne Arsenault (dame Pierre Hébert), Marguerite Arsenault.

1758 : Veuve Harnois ; Catherine Corbin ; 1759, janvier, Madame Noël, née Ursule Lajus.

Régime anglais.

D'après le manuscrit 33 des archives de Notre-Dame et le *Registre* conservé à Saint-Jean-Baptiste :

Années 1821-22-23. Nous avons mis les noms par ordre alphabétique pensant rendre service aux chercheurs de généalogies : *A*. Alain, Antoine et Joseph ; Amiot, Louis ; Audet, Gabriel ; Audy, Laurent ; *B*. Beaumont, Michel ; Bédard, Charles, Prisque et François ; Béland, Jacques et Joseph ; Bélanger, Gabriel; Bellette, François ; Berlinguet, L.-Thomas ; Bertrand, Florent ; Binette, Joseph ; Bitner, Jean-B. ; Blais. Pierre ; Blouin, Louis et Moïse ; Veuve George Blumhart ; Boiverd, Pierre, père et fils ; Bornais, François ; Byrnne, John; *C*. Chabot, Zacharie ; Chamberland, Joseph ; Chandler, Jean ; Chunester, Jean; Chartier, François et Joseph ; Chevalier, Guillaume ; Clavette, Gabriel; Coadjuteur, Mgr le ; Corbin, François ; *D*. Darche, Joseph ; Darveau, Joseph;

Delorbaez, Jacques ; Déry, Joseph ; De Varennes, Charles ; Donati, Pierre ; Dorval, Joseph ; Doyon, Etienne ; Drouin, François et Louis ; Dubuc, Charles ; Dumontier, Jean et Joseph ; Dupil, Ignace ; *F.* Falardeau, François, père et fils ; Falardeau, Jean-Baptiste ; Faucher, Pierre ; Fiset, Michel et Louis ; Fréchette, Modeste ; Frenette, Jean ; *G.* Gaboury, Joseph ; Gagnon, Gabriel et Joseph ; Galerneau, Jean-B. ; Garneau, Benjamin ; Gellard, Robert ; Gingras, Jean-Marie, Pierre et Xavier ; Girard dit Breton, François et Joseph ; Giroux, Jean et Joseph ; Glinel, Louis ; Godbout, Pierre ; *H.* Hamel, Michel et Pierre ; Huot, Augustin, Charles, Jean-Baptiste et Pierre ; *J.* Jobin, Michel ; *L.* Lacasse, Antoine et Ferréol ; Laurencelle, Jacques ; Laurent dit Lortie, André ; Lauzon, Joseph ; Lavallée, Gaspard ; Ledroit dit Perche, François (trésorier) ; Lépine, Louis ; Leroux, Jean-Baptiste ; Létourneau, Pierre ; *M.* Marcotte, Joseph ; Martel, Jean ; Mathurin, Jean ; Mercier, Amable ; Métivier, Etienne et Jean-Baptiste (père) ; Moffette, Jean-Baptiste ; Moisan, Jean-B. ; Mondor, Joachim ; Morin, Charles ; *N.* Noël, Joseph (écrivain des entrées et déboursements) ; Nolin, François ; *O.* Ouvrard, Joseph ; *P.* Pageau, Charles, François et Jacques ; Paquet, Flavien et Pierre ; Paradis, Joseph, Laurent et Michel ; Patry, Michel ; Pelchard, René ; Pepin, Jean-Baptiste ; Petitclerc, Pierre ; Primeau, Jean-B. ; Pruneau, Jean-B. ; *R.* Renault, Charles, père et fils ; Renault, Michel ; Richard, Basile et Ferdinand ; Roy, Augustin et Pierre ; *S.* Samson, Ignace et Joseph ; Savard, Ignace ; Selander, Jacques ; Signaï, messire, prêtre (1826) ; Suzor, Hippolyte ; *T.* Tanchot, Yves ; Tapin, François ; Tessier, Michel ; Thomas, Joseph ; Tourangeau, F. ; Turcotte, Joseph et Louis ; Turgeon, Guillaume, Jean et Louis ; *V.* Vaucourt, Jacques ; Vézina, Olivier ; Villeneuve, Charles.

Parmi les dignitaires de la confrérie, premiers, deuxièmes, troisièmes maîtres, trésoriers, secrétaires, autres personnages, nous avons noté de 1822 à 1858 : Charles de Varennes, Pierre Faucher, Michel Patry, Augustin Desrochers, Joachim Mondor, Amable Mercier, François Drolet, Pierre Boisvert, Joseph Dumontier, Louis et Charles Fiset, Charles Pageot, Xavier Lamontagne, Charles Huot, Robert Gellard, Ignace l'Heureux, Pierre Roy, Auguste Martin, François Nadeau, Basile Richard, Charles Drouin, Pierre Trépanier, Etienne Savard, Joseph Darveau, Henri Poitras, Romain Vallières, Jacques et Toussaint Vézina, Prisque Marois (*ms.* 33 — et autres sources.)

Femmes mariées ; 1821-1848 : Amiot, Basile ; Blumhart, Mme George ; Cannon, dame Jeremiah ; Chabot, Zacharie ; Chauveau, Pierre ; Chinic, Martin ; Dubuc, Charles ; Gaboury, Joseph ; Gagnon, Joseph ; Garneau, Benjamin ; Gauvreau ; Gauvin, Etienne ; Létourneau, Pierre ; MacGregor, Veuve ; Morency, Joseph ; Painchaud, Joseph ; Paradis, Michel ; Patry, Michel ; Poncy, François ; Pruneau, Jean-Baptiste ; Prussien, Nicolas ; Roy, Augustin et Pierre; Tapin, François ; Tessier, Michel et Isaac.

Femmes non mariées : Charlotte Badeau, Florence Bertrand, Marguerite Blais, Marie Bureau, Rose Canac, Amable Chandler, Marie-Louise Goulet, Marie-Anne La Giroflée, Madeleine-Joseph Plamondon, Marie-Georges Prévost.

(13) Mgr Panet était archevêque comme avait été Mgr. Plessis, mais ne portait comme lui que le titre d'évêque. C'était, a-t-on dit, " pour ne pas éveiller le lion qui dort. "

A la parenté de Mgr Panet appartient encore Marie-Luce-Hermine Frémont, son arrière-petite-nièce, cette héroïque jeune fille qui allait s'enfermer, en 1871, au Carmel de Reims en France, et qui, deux ans plus tard (22 décembre 1873), y mourait en odeur de sainteté. Le P. Braun, S. J., lui a consacré tout un livre, un admirable livre, sous le titre : *Une fleur du Carmel.* Une sœur d'Hermine l'avait précédée dans le cloître, Marie-Adine, religieuse du Précieux-Sang à Saint-Hyacinthe, décédée quelques mois avant le départ d'Hermine pour l'Europe. Mgr Panet lui-même avait eu deux sœurs Ursulines, et un frère prêtre.

Au point de vue social, les Panet prennent place au premier rang de nos personnages historiques, comme avocats, juges, politiciens, chefs d'assemblées — tel Jean-Antoine qui présida en 1792 le Premier Parlement canadien — et par leurs alliances, ils ont groupé autour de leur nom plusieurs jolis noms du pays : Angers, Baby, Badelard, Baillairgé, Barolet, Barry, Beaubien, Besançon, Cabanac, Caron, Casgrain, de Celles, Dionne, Dorion, Fiset, Frémont, Globensky, Hamel, Juchereau-Duchesnay, La Rue, La Terrière, Le Bourdais, Lemoine, Letellier de Saint-Just, Massue, Mercier, Morin, Pacaud, Pouliot, Raby, Raymond, Taschereau, etc... Nous pouvons nous arrêter là, c'est-à-dire au Premier ministre de la Province de Québec (1920). (Voir P.-G. Roy, *La Famille Panet,* in-8, 212 pages, Lévis 1906).

(14) Gosselin, *Mgr de Laval,* 1901, p. 230. — (15) Laure Conan, dans les *Nouvelles Soirées canadiennes,* 1885. —

(16) La vieille église mesurait cent pieds de longueur sur trente pieds de largeur et quarante de hauteur à l'intérieur. Elle formait une croix latine et se terminait en rond-point. A l'intérieur et à l'extérieur, les murs étaient crépis à la chaux. La façade n'avait d'autre décoration qu'une grande porte sans ornement. Une petite fenêtre ronde, appelée communément *œil-de-bouc,* s'ouvrait au-dessus de la porte. On voyait au sommet une niche qui a longtemps abrité une statue de sainte Anne. Le long pan du côté du sud était percé d'une petite porte près du portail. Le toit était couvert en bardeaux. Une croix de métal portant le coq gaulois surmontait le clocher à deux lanternes couvert d'abord en bardeaux et plus tard en fer-blanc. Ce clocher a été intégralement conservé ; on l'a planté sur le toit de la chapelle commémorative.

A l'intérieur, murs de la nef blanchis à la chaux, voûte bien finie, teintée d'azur et parsemée d'étoiles dorées ; au chœur, lambris, corniches et pilastres selon l'ordre corinthien ; décoration blanc et or. Des lustres de bois étaient suspendus à la voûte. On les descendait une fois par année, et les garnissait de chandelles pour éclairer l'église à la messe de minuit. On conserve encore les trois autels du chœur dans la chapelle commémorative. Le maître-autel était adossé au fond de l'abside et flanqué de deux colonnes cannelées, ornées de guirlandes de fleurs richement sculptées et supportant un riche entablement. Le tableau de sainte Anne donné par M. de Tracy était suspendu au-dessus du maître-autel. La chaire et le banc-d'œuvre étaient aussi garnis de belles sculptures.

Avec les débris de l'ancienne église on a construit la chapelle commémorative qui s'élève sur les fondations du transept de l'église démolie. Même clocher, même cloche de 1774 refondue en 1863, mêmes autels, mêmes bancs. Balustre, chaire de vérité, statues, tableaux, les boiseries, pilastres et corniches : presque toutes ces différentes pièces remontent aux dernières années du dix-septième siècle ou aux premières du dix-huitième. *Annales de la Bonne Sainte-Anne,* mars 1908.

(17) The *Cosmopolitan Review*, New-York.

(18) In swarms of arrowy canoes they came —
Flotillas dancing o'er the wide Bras-d'Or,
And bark more ponderous, with sail and oar,
Equipped and managed with the white man's skill —
From many an Indian Village near and far,
The favoured of their frequent shifting homes...

From Malagwatchkit's mazy shores they came ;
From where Benaeadie and Eskasoni
Are linked by hill and shore to deep Tweedmooge ;
From Wagamatkook's stream of golden sands,
Whykokomagh, sweet nestling midst its hills —
And Boularderie, and mountain-girt St Anne's—
And where, beneath Victoria mountains lone
Looks Ingonishe upon the ocean main ;
And many other dell, and stream and shore,
To those dark natives of the soil most dear,
In this last stronghold of their fading race.

There come the old and young of either sex
From tottering dotard to the new-born babe —
All bent to keep the feast of Good Saint Anne,
And still grave council hold, as in the past,
When deeds momentous waited on their words.

P. S. Hamilton, *The feast of St. Anne, and other Poems*, in-8, 2e éd., Montréal, 1890. Voir un article du *Donahoe's Magazine*, intitulé *St. Ann's day among the Micmacs*. — Hon. J. C. Haliburton, *Nova Scotia*, t. II, p. 250. — R. D. MacLeod, *Hist. of the dev. to the B. V. M. in N. America*, Boston, in-8, 1880, p. 245.

(19) Pères Capucins de Ristigouche, *Souvenir d'un IIIe centenaire en pays Micmac*, 1910, p. 16. Plusieurs pages intéressantes : Description du monument, p. 18-20 ; cantique à Sainte-Anne de Ristigouche, p. 27 ; Lecture of Rev. D. MacPherson, pp. 46-61 ; F. Pacifique's address, pp. 62-64 ; Chant national des Micmacs (avec la musique), p. 89 ; 6 strophes, dont voici la dernière :

Amis, soyons fidèles à Marie,
Et de sainte Anne implorons le secours ;
Ces deux flambeaux guideront notre vie
  Vers notre céleste patrie
  Où nous règnerons pour toujours.

(20) " Fragment du petit doigt de sainte Anne à nous transmis par l'illustrissime J.-J de Saint-Rome Gualy, évêque de Carcassonne en 1843. " Attestation de Mgr Turgeon, archevêque de Québec, 25 janvier 1859. Archives de St-Jean, *Cahier de la confrérie de Sainte-Anne*.

(21) Don de Mgr Marquis, P. D. Bellemare, *Hist. de la Baie du Febvre*, 1911,

p. 387. — (22) E.-Z. Massicotte, *Montréal sous le régime français*, 1919, p. 97.

(23) Rev. D. Mac-Leod, *Hist. of the devot. to the B. V. M. in N. America* (Boston, in-8, 1880), p. 124. — (24) Anonyme, *L'héroïne chrétienne du Canada, ou Vie de Mlle Le Ber*, in-12, Ville-Marie, 1860, pp. 161-163. — (25) Cf. Baunard, *Vie du Cardinal Pie*, t. I, p. 133 ; et *Lettre pastorale* de Mgr Bourget aux Sœurs de la Providence, 6 mai 1843. — (26) La conférence de Sir Wilfrid Laurier fut donnée à Québec le 6 janvier 1911 et publiée le lendemain dans *Le Soleil*, un des journaux de la ville. Pour la pièce originale, voir l'appendice à l'Angleterre ; pour une critique, Benjamin Sulte dans les *Nouvelles Soirées canadiennes*, octobre 1886. — (27) et (28) Anon., *Autrefois et aujourd'hui à S.-Anne de La Pérade* (in-8, s. d., Trois-Rivières), p. 15, 19, 26. Voir la belle étude publiée dans le *Correspondant* du 10 août 1912 par M. Marc de Germiny : *Une héroïne de quatorze ans.* — (29) Cf. F. Desaulniers, *Histoire d'Yamachiche*, in-8, 1892, *passim.* — (30) *Rapport des Archives canadiennes* pour 1905, t. II, p. IV.

(31) *L'Eglise du Canada*, t. II, p. 223. — (32) *Hist. des Ursulines de Trois-Rivières*, t. III, 51, 53. — (33) *Bulletin des recherches hist.*, janvier 1907, p. 32. —(34) D'après les *Annales de S. Anne*, numéros divers.

BIBLIOGRAPHIE.

1665. Vén. Marie de l'Incarnation, *Lettre du 30 septembre 1665 ;* édit. Richaudeau, 1876, t. II, p. 310.

1667. L'abbé Thomas Morel, *Récit des merveilles arrivées en l'église de Sainte-Anne du Petit-Cap*, dans les *Relations des Jésuites*, novembre 1667. Manuscrit original au Séminaire de Québec.

XVIIe-XVIIIe s. *Manuscrits* relatifs à la confrérie de Sainte-Anne, dans les Archives de Notre-Dame de Québec.

1761. Chanoine Bertrand de la Tour, *Mémoires sur la vie de M. de Laval*, Montauban, 1761, in-12, p. 169 etc.

1861. L'abbé Ferland, *Hist. du Canada ;* t. I, p. 437 dans l'édition de 1882.

1866. L'abbé Faillon, *Hist. de la colonie française en Canada*, in-4, Villemarie, 1866, t. II, p. 362 : " Il en a été, dit-il, de l'église de Sainte-Anne comme de plusieurs autres lieux célèbres de dévotion dont l'origine a été altérée par des conjectures populaires, fondées sur l'ignorance des monuments ; d'où il est arrivé que les récits apocryphes qu'on a faits de leurs origines s'étant insensiblement accrédités dans le public, des écrivains postérieurs les ont accueillis de bonne foi, sans examen préalable. On savait, dans le siècle dernier, qu'il avait existé à la côte de Beaupré une première église de Sainte-Anne envahie ensuite par les eaux du fleuve, et remplacée par une autre ; et comme le peuple ignorait l'origine de ce monument primitif, il concluait qu'il avait dû remonter aux premiers temps de la colonie. De plus, cette église ayant été construite sur les bords du fleuve, on ajoutait qu'elle avait été, sans doute, bâtie par des matelots ; et comme elle était dédiée à Sainte-Anne on supposait enfin qu'elle avait été construite en souvenir du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, à la demande des habitants du voisinage, venus probablement de la Bretagne. C'est ce qu'on lit en partie dans une note écrite au dernier siècle sur un registre de la paroisse de Sainte-Anne, et dans les mémoires publiés par M. de Latour (*Mémoires sur la vie de M. de Laval*,

liv. x, p. 169). De toutes ces suppositions, on devait conclure, comme on l'a fait dans ces derniers temps, que l'église dont M. de Queylus désigna la place en 1658, fut non la première, mais une nouvelle église destinée à remplacer celle qui aurait existé auparavant.

" Mais toutes ces suppositions ne sont appuyées sur aucun fondement certain, ou plutôt l'examen des monuments du temps montre d'une manière irréfragable qu'avant l'année 1658 il n'existait à la côte de Beaupré aucune église ou chapelle dédiée à sainte Anne, et que celle dont M. de Queylus désigna la place et détermina le nom fut la première qui eût été érigée en Canada sous ce vocable, quoiqu'il existât déjà dans l'église paroissiale de Québec un autel dédié à Dieu sous le nom de cette Sainte. "

1871. L'abbé Raymond Casgrain, *Le culte de la bonne sainte Anne au Canada.* (Publié dans la *Gazette des Familles*, Québec 1871-1872, et plus tard en volume).

1872. *Manuel de sainte Anne*, à l'usage des Dames de la Congrégation de Sainte-Anne, in-32, Montréal, s. d. *Imprimatur* 1872.

1873. Anonyme, *Neuvaine à sainte Anne*, in-32, 40 pages, Québec, Augustin Côté.

1873. *Annales de la Bonne Sainte-Anne de Beaupré*, revue fondée en 1873, par l'abbé N. Leclerc ; continuée par les prêtres du collège de Lévis et, depuis 1898, par les Pères Rédemptoristes de Sainte-Anne de Beaupré.

1878. M. le chanoine H., *Le mois de juillet consacré à sainte Anne, suivi d'une neuvaine*. .etc, in-32, 268 pages, Montréal, J.-B. Rolland, 1878.

1878. Anonyme, *Les bons pèlerins de Sainte-Anne*, in-32, 100 pages, Québec, Darveau, 1878.

1879. Abbé D. Gosselin, *Manuel du pèlerin à la bonne Sainte-Anne de Beaupré*, in-32, Québec, 1879, 142 pages.

1882. Article de Madame Anna Sadlier dans le *Catholic World.*

1884. 28 août, Joaquin Miller, dans *The San-Francisco Weekly Chronicle* ; excellent article que nous traduisons partiellement, p. 421.

1885. Laure Conan, *Sainte-Anne de Beaupré*, article de 7 pages, dans les *Nouvelles soirées canadiennes.*

1888. Anonyme, *Petit manuel de l'Archiconfrérie de Sainte-Anne*, in-32, 47 pages, Québec, Augustin Côté.

1891. *Manual of Devotion to Good Saint-Anne* by a Redemptorist Father, in-32, Québec.

1892. Article de Mme Pennée (G.M. Ward), dans le *Catholic Weekly Review.*

1894. Article de Madame Sadlier, dans l'*Ave Maria*, de Notre-Dame, Indiana, aug. 4, 1894.

1895. Giroux, *Histoire et miracles de sainte Anne de Beaupré*, Montréal, 1895, 56 pages.

1895. A.-B. Routhier, Article dans la *Revue Canadienne.*

1895. Bel article de Cleveland Moffett dans le *Godey's Magazine*, New-York, novembre 1895.

1896. Glyvelde, R. P. Frédéric de —, *La bonne sainte Anne, sa vie, ses miracles, ses sanctuaires*, in-8, 370 pages ; éditeurs, les Directeurs du Collège de Lévis.

1898. Paul-V. Charland, O. P. *Les Trois légendes de Madame Saincte Anne* : Légende hagiographique (*la Vie*) ; II Légende historique (*le culte*) ; III Légende iconographique (*les arts*) ; in-8, Lévis, 1898, 137 gravures, 431 pages. —

Plusieurs exemplaires terminés, par : *Le culte de sainte Anne en Amérique*, in-8, 142 pages, Lévis, 1898, 80 gravures.

1899. F.-X. Plante (l'abbé), *Le Guide du Pèlerin à Sainte-Anne de Beaupré*, 800 pages.

1899. *Le Fort Sainte-Anne* (de l'Ile Lamotte), dans la *Presse* (de Montréal), 29 juillet 1899.

1899. *'Mongst pilgrims of the Good Ste-Anne*, grand article illustré, *Lewiston Journal*, july 1, 1899.

1900. L'abbé G. Dugas, *Hist. de la paroisse de Ste-Anne des Plaines* (érigée en 1787).

1901. R. P. Bischoff, C.SS.R., *Nouvelle neuvaine en l'honneur de la Bonne sainte Anne*, Desclée, de Brouwer.

Sans date. Anna Chapin Ray, *By the Good Saint Anne*, a story of modern Quebec, in-12. Little, Brown and Co.

1903. Paul.-V. Charland, O. P., *The Good Saint*, in-12, Fall River, Mass.

1904. Paul-V. Charland, O. P., *La Bonne Sainte ou l'Histoire de la dévotion à sainte Anne*, in-12, 224 pages, Lévis, 1904, 33 gravures.

1905. Cette année, les *Annales de Sainte-Anne de Beaupré* publient une histoire très élaborée de ce pèlerinage, avec d'intéressantes gravures. On trouverait là beaucoup de détails qui manquent dans notre étude.

1907. Un Père Rédemptoriste, *Les Miraculés de la Bonne sainte Anne*, in-8, 275 pages, Québec.

S.d. (1907). Anonyme, *Le Sanctuaire de la Bonne Sainte-Anne de Beaupré*, in-18 carré, 84 pages, Sainte-Anne de Beaupré, 1907 ; en sous-titre *Guide du pèlerin*. — Trad. anglaise : *The shrine of Saint-Anne at Beaupré*, 80 pages.

1910. R. P. Odoric-M. Jouve, *Le Frère Didace Pelletier*, pp. 82-4. L'auteur corrige aimablement nos erreurs de 1898 et de 1904, quand il écrit : " Dans la plupart des ouvrages qui ont trait de près ou de loin au culte de sainte Anne en Canada nous lisons que, d'après une tradition, une chapelle aurait existé avant 1658, même qu'elle aurait été bâtie " entre 1640 et 1645. " Ce qui le prouve c'est que, d'après Benjamin Sulte, en 1645, un monsieur Le Sueur dit de Saint-Sauveur, était missionnaire sur la côte de Beaupré, "et que, selon l'abbé Casgrain," le premier prêtre qui offrit le saint sacrifice à Sainte-Anne de Beaupré fut M. de Saint-Sauveur." Or, cette conclusion est plus large que les prémisses. M . de Saint-Sauveur pouvait bien être missionnaire de la côte de Beaupré sans qu'il y eût de chapelle, — le cas n'était pas rare, — ce qui ne l'empêchait pas de célébrer la messe dans la maison la plus décente de l'endroit ; et il est bien certain que M. de Saint-Sauveur et M. Gilles Nicolet ont dit et plus d'une fois la messe sur la côte de Beaupré avant 1648, mais non pas sur le territoire actuel de la paroisse Sainte-Anne, où il ne paraît pas qu'il y eût alors des colons... L'erreur provient peut-être de ces mots : Côte de Beaupré; mais il ne faut pas oublier que cette Côte commençait au Sault-Montmorency, et s'étendait jusqu'au cap Tourmente. Ce qui est plus grave, c'est que l'existence de cette chapelle de Sainte-Anne ne s'explique plus, quand on constate par les registres paroissiaux de Québec, que les missionnaires visitant par intervalles la Côte de Beaupré, faisaient le service divin soit dans l'une des " deux maisons de Beaupré, " soit dans la demeure d'un colon. Les " maisons de Beaupré " étaient deux bâtiments appartenant aux seigneurs de l'endroit, et tous les deux situés près du Cap Tourmente. Il n'est jamais question d'église ou

de chapelle. Enfin lorsque, en 1658, Etienne Lessard offrit deux arpents de terre de front pour la construction d'une église, il le fit, entre autres raisons, parce qu'il voyait " l'inclination et la dévotion que les habitants de Beaupré ont depuis longtemps d'avoir une église ou chapelle dans laquelle ils puissent assister au service divin et participer aux sacrements de notre mère la sainte Eglise. " Les colons souhaitaient d'avoir une église ou chapelle : donc, ils n'en avaient pas, et ils le souhaitaient " depuis longtemps, " c'est-à-dire depuis l'arrivée des premiers colons à Sainte-Anne, depuis 1650. "

1911-1913. Paul-V. Charland, O. P., *Madame Saincte Anne et son culte au moyen âge*, in-8, 700 pages en 2 tomes, Paris, Picard.

1912. R. P. Paul Wittebolle, C. SS. R., *La vie de sainte Anne pouvant servir de mois de juillet aux âmes pieuses*, in-32, 1912, 262 pages. — Traduction de l'ouvrage flamand de Walter Born, Anvers, 1631.

1913. L'abbé N. Caron, *Mois de sainte Anne à l'usage des paroissiens d'Yamachiche*, in-32, 166 pages, Trois-Rivières, 1913.

1914. Un Père Rédemptoriste. *Neuvaine à sainte Anne*, in-32, 51 pages.

1914. P.-V. Charland, O. P., *La chapelle Sainte-Anne* (à Notre-Dame de Québec), dans la *Nouvelle-France* (revue québecoise), 1914, p. 296.

1916. Un Père Rédemptoriste, *Cantiques à sainte Anne, à l'usage des pèlerins*, in-12, 84 pages.

1916. N.-A. Leclerc, *Le Mois de sainte Anne et de saint Joachim*, in-24, 64 pages.

1917. Un Père Rédemptoriste, *La vie et les gloires de sainte Anne*, in-16, 328 pages ; Québec.

1918. Un Père Rédemptoriste, *La vie et les gloires de sainte Anne.*

1920. P.-V. Charland, O. P., *Le culte de sainte Anne en Amérique* (manuscrit partiellement reproduit ci-dessus).

Poésie

Vers 1860. Pierre-Martial Bardy, *Prière à sainte Anne :*

1. Douce reine des Bretagnes,
Patronne de nos aïeux,
Vois les enfants des campagnes
A genoux t'offrir leurs vœux.
2. Verse en nos cœurs l'espérance
A l'approche du printemps,
Quand nous jetons la semence
Dans les guérêts de nos champs.
3. Sur l'herbe de nos vallées,
Sur le blé de nos sillons,
Répands les douces rosées,
Le soleil aux clairs rayons.
4. Par tes prières puissantes,
Que nos logis, nos troupeaux,
Et nos moissons jaunissantes
Soient préservés des fléaux.
5. Abrite chaque famille
Sous les plis de ton manteau ;
Et si notre foi vacille,
Ranime en nous son flambeau.
6. Que tes faveurs maternelles
Déposent dans notre cœur
Les semences immortelles
De la gloire et du bonheur.
7. Que notre âme soit féconde
En ces fruits délicieux
Qui mûrissent en ce monde
Et sont cueillis dans les cieux !

Cf. F.-X. Burque, *Le docteur P.-M. Bardy, sa vie, ses œuvres, etc.*, in-8, Québec, 1907, p. 193.

1897. A. P., *A l'occasion d'une guérison*, 50 alexandrins.

S. d. A. G., P. *Reconnaissance*,

30

acrostiche sur *A la bonne sainte Anne, ma Mère, par A.-G. P. I. C.*, 32 vers.

1878. G. E. C., Trois-Rivières, *Cantique à Sainte-Anne de Beaupré*, 7 strophes. :

1. O Séraphins, dans vos divins canti-
[ques,
Unissez-vous à nos accents joyeux,
Pour célébrer, sous ces voûtes anti-
[ques,
Le nom de la patronne de ces lieux.
2. Anges du ciel, sur vos harpes dorées
Louez, chantez la tige de Jessé.
Comme le lys, qui croît dans nos
[vallées
Son nom est pur, son cœur im-
[maculé.
7. O Pèlerins, sous sa sainte bannière,
Venez goûter l'allégresse des cieux.
Venez, venez à votre bonne Mère,
Renouveler, en ce jour, tous vos
[vœux.

1885. Anonyme, *Le Chant des pèlerins ;* 3 parties : 1° sur l'eau ; 2° sur le chemin ; 3° à l'église ; 14 strophes de 6 vers :

1. Soufflez vers ses rivages,
Soufflez, brises du ciel.
Portez-nous sur ses plages,
Soufflez vers son autel ;
De loin sainte Anne écoute
Les pèlerins en route.
Refrain
Notre espoir est en vous.
Sainte Anne, exaucez-nous.

Sur ces paroles, musique nouvelle par le R. P. Argaut, O. P., en 1896. Voir notre *Sainte-Anne d'Amérique*, 1898, p. 408.

1886. Anonyme (R. P. Guillet, O. P.), 66 alexandrins sur la première chapelle de Beaupré, ou le *Vœu des matelots*. Cf. *Sainte-Anne d'Amérique*, 1898, pp. 27-9.

1887. Anonyme de Saint-Frédéric de Beauce, *Nouveau Cantique à la Bonne Sainte Anne*, 8 quatrains :

A vos pieds, ô douce Patronne,
Nous venons ouvrir notre cœur ;
Vous êtes puissante et si bonne,
Noble aïeule du Dieu Sauveur !

1889. Julia Farley, *Acrostic on St. Anne of Beaupré :*

Sweet sacred Shrine ! So justly fam'd
Throughout our land, thou'rt daily
[nam'd,
And at thy feet, O Saint renown'd !
None ask in vain, where gifts abound:
[etc.]

1890. Pierre Stevens Hamilton, *The feast of S. Anne and other poems*, 2e édit., Montréal, 1890, in-8. The feast...p. 7 ; The Rendez-vous of D'Anville, 20 ; The Heroine of St John, 36 ; The Haunted of Port-Lajoie, 46 ; Bertram and Madeleine, a legend of Port-Royal, 61 ; The last Witch of Shubenacadie, 80 ; Undine — a domestic Tale, p. 94 ; Notes to the feast of Saint Anne, 107.

1891. A Redemptorist Father, *Manual of devotion to Good Saint Anne*, in-32, Quebec, 1891. Il s'y trouve : *Lines on Saint Anne de Beaupré* (8 strophes, 48 vers), par M. S. Burke, C.SS.R., june 26, 1884 ; un cantique anglais de 9 versets, 18 vers, sur l'air du cantique français : *Vers son sanctuaire — Depuis deux cents ans*, p. 511.

1892. H. M. Skidmore ("Marie"), *Vive saint Anne*, cantique de 8 qua-
[trains :

Hail ! Holy Anna ! Our Patroness ten-
[der !
Potent in Heaven, thou grantest each
[prayer ;

Love to all hearts thou dost willingly [render.
May we thy heavenly blessedness share!

De la même: *Glory to saint Anne*, 4 strophes, dont le *Chorus :*

Mother of Mary,
Mother most sweet !
Safely to heaven
Guide thou our feet !

De la même : *Sweet Consoler*, 7 quatrains, dont :

Sweet and kind consoler !
Unto every heart
E'en in deepest dolor,
Purest peace impart !

De la même, deux autres cantiques, dans les *Annals of Saint Anne*, 1892.

1893. J.-Gertrude Menard, *The bells of Saint-Anne* dans le *Catholic World*, july 1894.

1894. L.Maynard, Montréal ; 8 quatrains :

Sainte Anne de Beaupré ! C'est le legs que la France
Départit à ses fils devenus orphelins. . .

Sans date. *Cantique ancien :*

Vers son sanctuaire,
Depuis deux cents ans,
La Vierge à sa Mère
Conduit ses enfants.

Refrain :

Daignez, sainte Anne, en un si beau [jour,
De vos enfants agréer l'amour.

Autre également populaire :

Refrain :

Vive sainte Anne ! elle est notre pa- [tronne ;
Puissante au ciel, elle exauce nos vœux;
Pour ses enfants elle est toujours si bonne
Invoquons-la : nous la verrons aux [cieux.

1er couplet :

Ici, chrétiens, la fervente prière
Obtient santé, pardon, grâce et bon- [heur ;
Jamais la foi, dans ce doux sanctuaire
Ne vit sainte Anne insensible au mal- [heur.

1911. Petit-fils, *Bonne Aïeule*, sonnet dans la revue *Le Rosaire*, Saint-Hyacinthe, juillet 1911.

1912. Armand Chossegros, S. J., *Prière à sainte Anne*, dans le *Messager canadien du Sacré-Cœur*, juillet 1912.

1914. R. P. Gildas, O. C. R., (trappiste d'Oka), *D'Auray à Beaupré* (dans les *Annales*, mai 1915) avec la musique:

1. Des plages d'Armorique
Aux bords du Saint-Laurent,
Un fier marin celtique
S'en vint en conquérant.

2. Mais au pays de Vanne,
Le gâs de Saint-Malo
S'en fut prier sainte Anne
Avant d'aller sur l'eau.

3. Et conjurant la Dame,
Il lui dit à genoux :
" Prends bien soin de mon âme,
" Je vais loin de chez nous.

4. " Je vais plein d'espérance,
" Je vais bien loin sur l'eau,
" Conquérir à la France
" Un royaume nouveau.

5. " De ce nouveau domaine
" De Monseigneur mon Roi
" Tu seras Souveraine :
" Ma parole en fait foi.

6. " Garde ceux que je laisse
" Au doux pays d'Arvor,
" Veille sur moi sans cesse
" Et me conduis au port. "

7. Sainte Anne, en bonne Mère,
Sourit au matelot,
Sourit au fier corsaire
Qui s'en allait sur l'eau.

8. Quand la flotte bretonne
A Québec aborda,
Il nomma sa Patronne
Reine du Canada.
9. Il scella l'alliance
De la couronne d'or
De la Nouvelle-France
Avec celle d'Arvor.
10. Voilà par delà l'onde
Que sainte-Anne d'Auray
Devint au Nouveau Monde
Sainte-Anne de Beaupré.

1919. Ex-voto, *Nouveau cantique à sainte Anne* (avec la musique) :

Sainte Anne, si chère
Au peuple canadien,
Sois par ta prière
Son aide et son soutien.

1919. *Hymne de fête à sainte Anne* par une religieuse de Jésus-Marie, mai 1919 (*Annales* de juillet) ; 64 alexandrins, dont :

Une aïeule, mais c'est un écrin de bonté,
Et son sourire est doux comme un vent frais, l'été...
. . . .
Tu plaças ta maison tout au bord du rivage,
Si près que le flot pâle en peut lécher le seuil,
Pour saluer tes fils, les bénir au passage,
Conjurer la tempête ou leur montrer l'écueil.

Topographie.

Eglises et chapelles.

On procède par diocèses. La minuscule v. signifie église de Sainte-Anne dans la ville dont le nom précède ; ms. : mission.

Antigonish : Chapel Island, Glace Bay, Guysborough, Thorburn. — Athabaska (vic.-apost.) : Falher. — Calgary : v. — Charlottetown : Hope River, Lennox Island. — Chatham : Big Cover, Burnt Church, S.-Anne de Madawaska (1872). Tobique. — Chicoutimi : deux paroisses et une mission.— Edmonton : par. au Lac Sainte-Anne, et pèlerinage ; Trochu, ou Ste-Anne-des-Prairies. — Golfe Saint-Laurent : S.-Anne de la Pêche à la Baleine, mission du Blanc Sablon. — Halifax: Bear-River. Eelbrook, Oxford, ms., Shubenacadie. — Hamilton : v. ; Chesley, ms., Walpole, ms. — Kingston : Merrickville. — London : Tecumseh. — Mackenzie (vicariat-apost.) : Hay River. — Mont-Laurier : Sainte-Anne du Lac (1916). — Montréal, v. rue Bassin, 1854 ; S.-Anne de Bellevue (1703), S.-Anne-des-Plaines (1788), Varennes (1693). — Nicolet : Maddington Falls ou Sainte-Anne du Sault. — Ottawa, v. 1873 ; S.-Anne de Prescott (1885). — Pembroke : Grand Calumet (1847), Mattawa (1863). — Peterborough : Whiteside. — Prince-Albert : Annaheim, Delille ou S.-Anne-des-Prairies. — Québec : S.-Anne de Beaupré (1657), — de La Pocatière, (1715); chapelles anciennes à S.-Michel de Bellechasse, 1702 (*Reg. de la Paroisse*); à la Pointe-aux-Trembles, avant (1775); à S.-Marie de la Beauce, (1778); à S.-Joseph de Lévis, (1789). Autre chapelle à Saint-Damien de Bellechasse, construite en 1886 (vœu). — Regina : Gull Lake, Kipling, Wolseley. — Rimouski : Pointe

au-Père (à deux lieues de Rimouski, grande chapelle fondée en 1873 sur un terrain donné par deux pieuses veuves, mesdames Rouleau et Carmel) ; Ristigouche (1845); Sainte-Anne des Monts (1863). — SAINT-BONIFACE : Sainte-Anne-des-Chênes, Saint-Georges, Grand River. — SAINT-HYACINTHE : Sabrevois (1884), Sainte-Anne de Sorel (1876). — SAINT-JEAN, Nouveau-Brunswick : Central Kingsclear, Sainte-Anne de Kent. — SAULT-SAINTE-MARIE : Sudbury. — SHERBROOKE : Danville (1865), Ste-Anne de Stukely (1857). — TORONTO : v. ; Falls View, Penetanguishene (*Jesuit memorial church*). — TROIS-RIVIÈRES : Sainte-Anne de la Pérade (1693), Yamachiche (1718). — VICTORIA : Quamichan. — YUKON : Bear Lake.

P.-S. Au moment où ces pages vont sous presse, nous apprenons que la première paroisse fondée par Mgr Hallé dans son diocèse tout nouveau de l'Ontario-Nord a été nommée *Sainte-Anne-des-Prés.*

Autels.

Il en existe dans la plupart des églises du Canada, le plus ancien étant celui de N.-D. de Québec, 1674.

Ecoles — Couvents.

EDMONTON, v. — HALIFAX : collège à Church Point. — HAMILTON, v. : High School à Berlin. — JOLIETTE : Sœurs de S.-Anne en plusieurs paroisses. — MONTRÉAL : Lachine, Maison-mère des Sœurs de S.-Anne. L'institut des Sœurs de Sainte-Anne prit naissance à Vaudreuil et eut pour fondatrice Mlle Esther Sureau dit Blondin, en 1850. Il est maintenant très répandu. — QUÉBEC : collège S.-Anne de La Pocatière. — VANCOUVER : Académie.

Divers.

Plusieurs villages connus civilement sous le nom de S.-A. Voir plus haut : églises, paroisses. Anc. vge huron de la mission de S.-Marie aux Atarachronons. — Fort au Cap-Breton avec chapelle, 1629 ; autre dans la Baie d'Hudson, 1681 ; autre au Port-Dauphin, ant. à 1717 (Charlevoix, IV, 144) ; autre construit à l'entrée du lac Champlain, par le sieur de La Mothe, en 1666, abandonné en 1691 ; autre sur le lac des Esclaves ; Territoire du Nord-Ouest. — Lac de la Colombie-Anglaise. — Montagnes dans le district de Gaspé. — A Percé, oratoire sur le mont S.-A. — Port de mer, au Cap-Breton. — Quartier de Montréal. — Rivière S.-A., confluent du S.-Laurent.

ÉTATS-UNIS.

NOTES.

(35) D'après John Gilmary Shea, c'était même " le premier édifice élevé au Dieu tout-puissant dans l'état du Vermont : " The Marquis of Tracy established a line of forts along the River Richelieu, the last, Fort Saint Anne, erected in 1665, being on Isle La Mothe, in Lake Champlain, the first white structure in

our present State of Vermont, as its chapel was the first edifice dedicated to almighty God in that State. *Catholic Church in Colonial Days.* New-York, 1896, in-8, 2e éd. p. 283.

(36) " Ce qui les anime, c'est qu'ils vont combattre pour la foi. Il y a bien cinq cents soldats qui ont pris le scapulaire ; c'est nous qui les faisons, à quoi nous travaillons avec bien du plaisir. " *Lettres de la Mère Marie de l'Incarnation*, t. II, p. 309. — (37) Le *Donahoe's Magazine*, d'août 1898, contient un article sur M. Dollier de Casson, l'appelant *A Hero-Priest.* — (38) Cf. Anonyme, (Rev. J. Kerlidou), *Le Fort et la Chapelle Sainte-Anne à l'Ile La Motte, sur le lac Champlain*, brochure in-18, Burlington, 1890. — Rev. J. Kerlidou, *S. Anne of Isle La Motte in Lake Champlain*, in-18, Burlington, 1895. — (39) G. Shea, *The American Catholic Church in Colonial Days*, p. 620.

(40) Première église détruite par le feu en 1703 ; seconde, démolie parce qu'elle était construite en dehors du fort et pour cette raison trop exposée aux attaques des sauvages, mais aussitôt rebâtie dans l'enceinte de la palissade, en 1707. La troisième église, dit-on, se trouvait sur la présente avenue Jefferson, entre les rues Griswold et Shelby, Cf. Shea, *ut sup.*, p. 627 ; Farmer, *History of Detroit and Michigan*, Détroit, 1884, p. 129; Smith's *Hist. of Wisconsin*, t. II, pp. 317, 332 ; Shea, *The Life and times of Bishop Carroll*, in-8, New-York, 1888, p. 109.

(41) *Un prêtre député au Congrès des Etats-Unis.* — La France est aujourd'hui, croyons-nous, le seul pays où les prêtres briguent les suffrages des électeurs pour les honneurs parlementaires. Il n'en a pas toujours été ainsi. Au commencement du siècle, un prêtre siégea pendant quelques années au Congrès des Etats-Unis. M. Gabriel Richard était né en France. Pendant la Terreur, il dut chercher un refuge aux Etats-Unis. D'abord destiné à enseigner les mathématiques au collège de Baltimore, M. Richard fut bientôt nommé curé de Kaskakia, puis de Détroit. Ayant, sur l'ordre de son évêque, publiquement excommunié un de ses paroissiens qui s'était rendu coupable de polygamie, M. Richard fut poursuivi et condamné à $1,116. de dommages-intérêts. Le pauvre prêtre ne put satisfaire au jugement et il dut aller en prison. C'est alors qu'on lui conseilla de se faire élire député au Congrès. L'expédient était assez ingénieux. D'abord, cette élection le rendrait libre, car la personne du représentant du peuple est inviolable ; puis, avec son indemnité sessionnelle, il pourrait acquitter sa dette. M. Richard se laissa convaincre et il fut élu par une assez forte majorité sur son concurrent, M. John Biddle. Il faut dire que la population de Détroit était alors aux trois quarts canadienne-française et catholique. M. Richard fut entouré de beaucoup de respect par les membres du Congrès. L'illustre Henry Clay, nous dit M. Saint-Pierre dans son *Histoire des Canadiens du Michigan*, mit souvent son éloquence au service du pauvre prêtre, qui ne parlait l'anglais qu'avec difficulté. Réélu de nouveau en 1824, M. Richard mourut en 1832, plein de mérites et d'années. Sa statue est sur la façade de l'hôtel-de-ville de Détroit, à côté de celles de Marquette, La Salle et Lamothe-Cadillac. P.-G. R., *Bull. des Recherches hist.*

(42) G. Shea, *The Cath. Church in Colonial Days*, N.-Y., 1886, gr. in-8, p. 560; Voir aussi du même auteur : *The life and times of bishop Carroll*, N.Y., in-8, 1888, p. 115. — (43) Cf. P. Campbell, S. J., *The pioneer priests of North America.*

(44) A pilgrim (P.-V. Charland, O.P.), *The wonders of good Saint Anne in New York* (manuscrit de 200 pages, attendant son heure de paraître).— (45) Shea,

A Hist. of the Cath. Church in the U. S., N.-York, 1892, in-8, p. 239. — (46) *The Catholic Review*, 17 octobre 1896. — (47) Shea, *Colonial Days*, p. 451. — (48) R. P. Hamon, S. J., *Les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre*, p. 285. — (49) *The Standard and Times*, Philadelphia, décembre 1916, d'après la revue *America*. — (50) Dans le Magazine *The Child*, novembre 1894.

Bibliographie.

1857. *The life of the blessed Virgin Mary, her chaste Spouse saint Joseph, and holy parents saint Joachim and saint Ann.* Illustrated with fine steel engravings and rich vignettes. New-York, Dunigan, in-8. La *Vie de la Ste Vierge* est l'œuvre de Mgr Gentibucci, camérier d'honneur de S. S. Pie IX. La *Vie de saint Joseph* est du P. Jos.-Ignace Vallejo, jésuite mexicain du siècle dernier. La *Vie de saint Joachim et la Vie de sainte Anne* ont pour auteur le P. Binet, dont l'ouvrage a été enrichi de notes par le P. Vallejo. Belle édition illustrée (*Coll. de Précis historiques*, Bruxelles, 1858, p. 26, nº de janvier).

S. d. Brennan (Richard), The *life of our Lord and Saviour Jesus Christ and of his virgin Mother Mary*, 2 in-4, Benziger, New-York, s. d.: au t. I, de p. 189 à 217, la *Vie de sainte Anne.*

S. d. (1890 ?) Rev. N. Charland, curé de Waterville, Maine, *Petit manuel pour les dames de sainte Anne.*

1892. Rev. Bernard O'Reilly, *The Good Saint Ann and her new shrine in the Church of St. Jean Baptiste, New York City*, in-32, 1892, 68 pages. — Même auteur, même titre, ou plus proprement : *The month of saint Ann* (réflexions et prières pour tous les jours du mois), in-16, 124 pages. Réédition, N.-York, 1919.

1902. Une page de Francis Parkman, dans *The old regime in Canada*, 2 in-8, Boston, 1902, t. II, p. 165 : " Above all, do not fail to make your pilgrimage to the shrine of Saint Anne. You may see her chapel four or five miles away, nestled under the heights of the Petit Cap. Here, when Ailleboust was governor, he began with his own hand the pious work and a *habitant* of Beaupré, Louis Guimont, sorely afflicted with rhumatism, came grinning with pain to lay three stones in the foundation in honor probably of saint Anne, saint Joachim and their daughter the Virgin. Instantly he was cured. It was but the beginning of a long course of miracles continued more than two centuries and continuing still. Their fame spread far and wide. The devotion to saint Anne became a distinguishing feature of canadian catholicity, till at the present day, at least thirteen parishes bear her name. But of all her shrines, none can match the fame of Saint-Anne du Petit-Cap. Crowds flocked thither on the week of her festival, and marvellous cures were wrought unceasingly as the sticks and crutches hanging on the walls and columns still attest. Sometimes the whole shore was covered with the wigwams of Indian converts who had paddled their birch canoes from the farthest wilds of Canada. The more fervent among them would crawl on their knees from the shore to the altar. And, in our own day, every summer a far greater concourse of pilgrims — not in paint and feathers, but in cloth and millinery, and not in canoes but in steamboats — bring their offerings and their vows to the " Bonne Sainte Anne "

1904. Un Père Rédemptoriste, *Neuvaine à la Bonne Sainte Anne*, 36 pages, Fall River, Mass.

Périodique : *The annals of St. Anne*, Brighton Park, Chicago, Ill.

POÉSIE

Sans date. A. W., *Ex voto*, " Saint Anne," 10 quatrains, dont :

1. Mother of my Saviour's Mother,
At thy feet to day I kneel
While I earnestly implore thee
Deign to hear my poor appeal.

2. Take me as thy child unworthy
'Neath thy tender loving care,
Let me, like the little Mary,
Thy maternal mantle share.

Sans date, Marcella Fitzgerald, de Gilroy, Californie, *Saint-Anne de Beaupré*, 15 quatrains. C'est la *Légende des matelots* et remarquablement rendue :

SAINTE ANNE DE BEAUPRÉ

1

Night upon the great Saint Lawrence
When the angry winds were free,
And the waves beneath their fury
Seemed a tempest-trodden sea.

2

Night and storm upon the river,
Hopeless mariners were they,
Struggling 'gainst the whelming waters
While the midnight hour held sway.

3

But the stout hearts never faltered,
And the strong arms never failed,
Though they felt against such dangers
Mortal courage naught availed.

4

O they thought of home and kindred,
Memory turned with loving glance,
O'er the ocean's heaving bosom
To the sunny land of France.

5

And as oft' mid childhood's playmates
When the Chapel bells rang free,
Lo ! they prayed Saint Anne d'Auray
Patroness of Brittany.

6

Crying in their love imploring :
" Mother of our Mother hear !
Save thy children from the danger
Drawing nearer, and more near.

7

" Thou whose love has never failed us,
Stretch thy helping hand to aid,
Mother of our Mother, hear us,
Be thy wondrous power displayed. "

8

Then they vowed a vow to heaven :
If they safely reached the land,
There a chapel to the honor
Of the "Good Saint Anne" should stand.

9

Not in vain the prayer, the promise.
Guided by an unseen power,
Thro' the seething billows round it
Sped the bark to shore that hour.

10

Morning dawned ; the pious Bretons
Reared in joy the humble shrine,
Sowed the seed whose wondrous beauty
Blossoms now in light divine.

11

Ever since thro' passing seasons
As the centuries rolled away,
Have the feet of pilgrims hastened
To the Chapel of Beaupré.

12

There she rules a Queen whose king- [dom
Is the loyal human heart,
There the Mother of our Mother
Gives us in her love a part.

13

From the storms that sweep our spirits
From temptations that assail,
From the countless ills oppressing
Wanderers thro' life's dreary vale,

14

She has freed her pleading clients,
She has heard each humble prayer,
And has shown to all a Mother's
Tender pity, loving care.

15

And her ever faithful children
Tho' they wander far away,
Fondly turn with loyal spirits
To her loved shrine of Beaupré.

De la même : *To Saint Anne* (for the *Annals*), 18 vers commençant par : *Christmas songs of gladness... ;* vœux à l'Enfant-Jésus et à *dear saint Anne.*

1890-92. Sister Anna Raphael, college of Notre-Dame, San-José, Californie ; plusieurs pièces publiées, ces trois années-là, dans les *Annals of Saint Anne.* Extraits :

I. THE NAME OF SAINT ANNE.

1. Saint Anne ! Name of sweetness,
What bliss you impart,
Full of grace for the soul,
Full of charms for the heart.
How I love to repeat you,
In peace, or annoy,
Oh ! sure solace of grief,
And restorer of joy,
Saint Anne !

3. Saint Anne ! Name of grace,
On my lips be for aye,
And no terror shall trouble
The peace of life's day,
And when comes death's sunset,
At Heaven's blessed will,
Be my lip's low last murmur,
In loving trust still :
Saint Anne !

II. STAR OF HOPE.

1. O great Saint Anne !
My hope, my love,
My morning star,
Shine still above,
To light and bless
My closing day,
As thou hast blest
My lifelong way,
O star of hope !
Clear orb of love,
My beacon be
To realms above.

2. How oft' my bark,
Afar from shore,
Mid threatening ocean's
Billowy roar,
Hangs trembling o'er
Some wild abyss ;
The dark clouds parting
Show, oh ! bliss !
My shining star
Of Hope and Love,
My beacon to
My Home above.

3. Oh thus, Saint Anne,
In every hour
Of threatening danger,
Show thy power ;
And tho' my days
Are well-nigh spent,
And death draws nigh,
I am content :
For in thy guidance
And God's grace,
O good saint Anne,
My trust I place.

III. MOTHER OF HOPE.

1. Mother of Hope, saint Anne !
Oh ! be my hope for aye,
Thou who hast blest my childhood's [morn,
Bless, too, life's closing day.

Chorus.

Oh ! thou saint Anne, thro' life
Hast led me by the hand,
O guide me, Mother, still I pray
Till at my goal I stand.

2. How oft my trembling skiff
From sheltering port afar,
And tossed upon the threatening sea,
Saw not one friendly star.

3. But thy sure guiding hand
Was ever reached to save
The helpless vessel from the depths
Of ocean's yawning grave.

4. Thus since at every hour,
I feel thy wondrous aid,

With thee, in safety, I abide,
By dangers undismayed.
5. And tho' my days glide by
And soon may numbered be,
Mother of Hope, O dear saint Anne,
I place my trust in thee.

IV. Star of the Mariner.

1. Saintly Star !
Blessed guide,
O'er life's sea's
Stormy tide.
Chorus.
Courage ! Soul,
Dare the blast,
We shall reach
The port at last.
9. Hence one boon
We entreat,
Lead us to
Jesus' feet.
10. There life's bleak
Tempests past,
May we meet
You at last,
11. May we share
With the blest,
God's own bright
Home of rest.

V. *Prière.*

1. Lend me, dear Saint, thy triple [heart,
Three glowing hearts in one ;
A heart to love, think,speak and work,
For God till life be done.
4. Win me, sweet Saint, this triple [heart,
Through Nazareth's hearts of love,
That mirrored in this world below
God's threefold bliss above.

VI. To saint Anne.

1. Garden of God, whose mystic Rose
On thy pure breast found her repose,
Hiding within her heart of gold
Balsams of mercies manifold,
Destined to soothe, to heal, to bless,
Earth in her dreariest hours' [distress.
2. Garden of God, whose Lily-flower,
Was thy most precious crown and [dower,
Fair snowy perianth of threes,
Outer and inner trinities,
Types of the Triune God above,
And Nazareth's Trinity of Love.
3. Garden of God ! O great St. Anne !
Gladden our lifetime's narrow span
With thy pure Flower of peace and [love,
That in God's Paradise above
Opens her snowy blooms and grace
In the full sunshine of God's Face.

1895 (?), Louise Morison de New York, musique avec accompagnement pour le cantique : *Sainte Anne, mère glorieuse*, gracieusement donnée à l'auteur en 1905. Vers 1895, les *Annales de Sainte Anne* ont publié cette musique sans, toutefois, l'accompagnement.

Topographie.

Certaines localités ont changé de nom depuis la date de ce travail. — On procède par diocèses : v. indique une église dans la *ville ;* ms. mission.

Paroisses, missions, chapelles publiques.

Albany, v. ; Annsville, Cohoes. — Alexandria : ms. de Jefferson et de Plancheville. — Alton : Edgewood. — Baltimore, v. ; Avilton ; Washington,

v. — BISMARCK : Hebron, ms. de Richardton. — BOSTON, district de Dorchester ; Gloucester, Lawrence, Newbury, Salem, Somerville. — BROOKLYN, v. ; Brentwood, Queens. — BUFFALO, v. ; Hornesville. — BURLINGTON : Milton. — CHARLESTON : Sumter. — CHICAGO, v., deux églises. : Barrington, Chicago Heights, S.-Anne de Kankakee. — CINCINNATI, v. ; Hamilton. — CLEVELAND, v. ; Briar Hill, East Liverpool, French Settlement, Sebring, Youngston. — COLUMBUS : Dresden, Taylorsville. — CONCORDIA : Walker, Zurich. — CORPUS CHRISTI : Hidalgo. — COVINGTON, v. ; Melbourne. — CROOKSTON, v. ; Black Duck, Waubun. — DAVENPORT : Long Grove, Walnut Grove, Welton.—DENVER : Cedaredge, ms. de Delta. — DETROIT, v. ; Cassopolis. — EL PASO : ms. de Colorado, Nouv.-Mexique. — ERIE, v. ; Corsica. — FALL RIVER, v. ; New Bedford. — FARGO : Belcourt. — FORT WAYNE : Kewanna, Lafayette, Monterey. — GRAND RAPIDS : Alpena, Bluffton, Cadillac, Harrisville, Linwood. — GREAT-FALLS, très belle cathédrale (1907), bâtie par l'évêque Linehan, édifice en pierre, dédié le 15 décembre 1907 ; jolie gravure dans *Cath. Encyclopedia*, t. VI, p. 734. — GREEN BAY : Francis Creek ; St-Anne, localité de ce nom. — HARRISBURG : Steelton. — HARTFORD, v. ; Bristol, Highwood, Waterbury. — HELENA : Bonner, ms. de Frenchtown. — INDIANAPOLIS : Hamburg, New Castle, Saint-Anne (localité), Shelburn, ms., Terre Haute.—KANSAS CITY : Carthage. — KEARNEY : Lexington. — LA CROSSE : Bobcreek, ms., Woodlawn, ms. — LEAVENWORTH : Effingham, Greenbush. — LINCOLN : Campbell. — LITTLE ROCK, v. ; Bigelow, Sunny Point. — LOUISVILLE, v. ; Morganfield. — MANCHESTER, v. ; Berlin. — MARQUETTE : Baraga, Calumet, Chassell, Escanaba, Hancock (autrefois), Mackinac, Menominee, Redridge. — MILWAUKEE, v. : Cudahy, Stoughton. — MOBILE : Decatur. — MONTEREY et LOS ANGELES ; Needles, Portersville, Santa Ana (loc. dont l'égl. dédiée à S.-Joseph); Santa Monica, ms. — NASHVILLE : Deer Lodge. — NATCHEZ : Clermont Harbor. — NATCHITOCHES : Ile Brevelle. — NESQUALLY : Tulalip. — NEWARK, v. ; Hoboken, Jersey city (3 églises : angl., polon., lithuan.). — NEW YORK, v. 3 égl. ; Nyack, Sawkill. — NOUVELLE-ORLÉANS, v. (église française) ; Bourg, Donaldsonville, Napoléonville, Youngsville. M. le curé de Sainte-Anne, Nouvelle-Orléans nous écrivait en 1914 : " Il vous plaira d'apprendre que j'ai établi dans notre église un sanctuaire où sainte Anne est beaucoup vénérée pendant toute l'année, mais surtout pendant la neuvaine qui précède sa fête. " J.-B. Bogaerts. — OGDENSBURG : Mooers Forks, S.-Regis Falls, Wells, ms. — OMAHA : Dixon, Kearney, Wheatland. — OREGON CITY : Grants Pass. -- PEORIA : Spring Valley. Toluca. — PHILADELPHIE, v. ; Bristol, Lansford, Phenixville. — PITTSBURG, v. ; Castle Shannon, Homestead, Marianna (SS. Mary and Ann), Millvale, Waynesburg. — PORTLAND : Calais (égl. épiscopalienne), Dexter, Lisbon, Louis Island, ms., Pleasant Point, ms. — PROVIDENCE, v. ; Cranston, Woonsocket. — RICHMOND : Ashland, ms. — ROCHESTER : Palmyra. — ROCKFORD : Barrington, Warren. — SAINT-AUGUSTIN : West Palm Beach. — SAINT-CLOUD : Ste-Anne, localité avec égl. de l'Imm. Concept. — SAINT-JOSEPH : Excelsior Springs, Plattsburg. — SAINT-LOUIS, v. ; Clover Bottom, French Village, Normandy. — SAINT-PAUL : Minneapolis (égl. fr.), Hamel, Janesville, LeSueur, Wabasso. — SALT LAKE, v. ; San Antonio, v. ; Kosciusko.— SAN FRANCISCO, v. ; Alvarado, ms. Lodi, Woodbridge. — SANTA FE : El Agua Sarca, ms., Madrid, ms., Santa Ana. loc. — SCRANTON, v. 2 égl. (angl. et maronite) ; plus St Ann's

monastery, Passionistes ; Canadensis, Freeland. — SEATTLE, v. ; Blaine, ms. Sumas. — SIOUX CITY : Vail. — SIOUX FALLS : Frankfort, Geddes, Lake Preston, Miller. — SPOKANE, v. ; Medical Lake. — SPRINGFIELD : Fairview, Fiskdale, Lenox, Manchaug, Southboro, Three Rivers, Turner's Falls, Worcester. — SUPERIOR : Blueberry, ms., Cable, ms., Murray, ms., Saxon, Somerset, Turtle Lake. — TOLEDO, v. ; Fremont. — TRENTON : Hampton, Raritan, Wild Wood. — TUCKSON : Santana, ms. — WHEELING : Board Tree, ms., Bristol. — WICHITA : Olmitz, Walnut. — WILMINGTON, v. — WINONA : Janesville, Slayton.

Possessions américaines.

ILES PHILIPPINES : Manile, v. ; Santa Ana,. prov. de Pampanga. — Santa Ana de Misamis.

PORTO-RICO : San Juan, Santa Ana, loc. ; Quebrada, ms. — JAMAÏQUE : Kingston, v.

Hôpitaux, orphelinats, asiles, homes.

Chicago (h.), Cleveland (h.), Columbus (o.), Cudahy (hm.), Douglas (h.), Duluth (hm.), Fall River (h.), Juneau (h.), New York (h.), Philadelphie (hm.) pour les veuves) ; Rochester (hm.), Saint-Louis (hm.), Salt Lake City (o.), Terre-Haute (o.), Washington (asile pour les enfants : Vignette en gravure fine dans Arthur Loth, *S.-Vincent de Paul*, in-4, 1881, p. 479. Vue de la façade et groupe d'enfants sur les marches du perron) ; Worcester (o.).

Couvents, académies, écoles.

Alleghany City, Alpena, Anoka, dioc. de S.-Paul ; Baltimore, Brooklyn, Buffalo, Central Falls, Cincinnati, Decatur, Detroit, Drifton, Fall-River Fort Smith, Fremont, Hamburg, Holstein, Holyoke, LaFayette, Lake Linden Lawrence, Louisville, Manchester, Marlboro, Melbourne, Millvale, New York, New Hampton, Nouvelle-Orléans, Philadelphie, Queens, San-Juan de Porto Rico, Southbridge, Swanton, Washington, Webster, Wilkes-Barre, Worcester.

Miscellanea. Villages dans les comtés de Kankakee, Calumet, Nelson, Leake, Jennings, Los Angeles ; comté de S. A. dans le vicariat apostolique d'Arizona ; *Sierra S. Anna* dans les Montagnes Rocheuses ; village et rivière au sud-ouest de la Californie.

SAINT JOACHIM

Villages, églises, écoles sous ce nom.

Rockport, dioc. de Boston, égl. ; Mattawan, dioc. de New-York, égl. et école ; Philadelphie, Frankfort, égl. et école ; Millport, dioc. de St-Louis, Missouri, égl. ; Old Mines, même dioc., égl. ; COMTÉ DE ST-JOACHIM, dans le diocèse de San-Francisco ; Lockford, dioc. de San-Francisco, égl. ; Canistro, dioc. de Buffulo ; Détroit, paroisse, égl. et école ; dans le Comté de la Rue, dioc. de Louisville, vge ; à Madera, dioc. de Monterey, égl. ; Lummis, dioc. de Nesqually, égl. ; Shiddaway Island, dioc. de Savannah, abbaye de Sœurs Colettines ; Meshoppen, Wyoming, dioc. de Scranton, égl. ; Sullivan, dioc. de Vincennes, égl.

SUPPLÉMENT A LA POÉSIE LITURGIQUE

Angleterre. — Écosse. — Irlande. — Belgique. — Sleswic. — Danemark. — Norvège. — Suède. — Allemagne. — Pologne. — Bohême. — Autriche-Hongrie. — Tyrol. — Suisse. — Italie. — Espagne. — France. —

Angleterre

89. Au Nocturne.

1. In Annæ puerperio
Nox fugit hujus sæculi,
Et illuxit cum gaudio
Dies totius populi.
2. Hæc radix Jesse germinat
Expers cunctis illecebris,
Et germen ejus illuminat
Nos sedentes in tenebris.
3. Pia mater et humilis,
De qua Maria prodiit,
Tuis adesto famulis,
Quos culpa gravis deprimit.
4. Nam felix et emerita
Manes cum summo judice ;
Succurre, mater inclyta,
Ut vivamus pacifice.
5. Ut quidquid hic deliquimus
Vitæ per immunditiam,
Abstergas illud, petimus,
Per divinam clementiam.
6. Patri Natoque gloria
Detur cum sancto Spiritu,
Qui per Annæ suffragia
Conservet nos in exitu.

Brev. ms. de Salisbury, Cambridge, 15e s. ; Dreves, xix, p. 56.

---

90. *A Laudes.*

1. Pretiosa splendet Anna,
Matris Christi genitrix,
Quæ humanæ salus vitæ
Colit festa debitrix,
Et precamur opportunum
Ipsius auxilium.
2. Hæc de Juda est exorta
Ad splendorem sæculo,
De qua nova sic aurora
Processit diluculo,
Hac prodiret ut de matre
Christus, sol justitiæ.
3. O quam felix, quam jucundum
Mariæ palatium,
Quod reges et patriarchæ
Fundaverunt solidum ;
Hæc precatu suæ natæ
Jungat nos cum culmine.
4. Mater Anna, novæ legis
Fons et hortus gratiæ,
Quasi fortis ut athleta
In ejus progenie,
Et renascitur ad regnum
Gens quæque fidelium.
5. Sit æterno regi Christo
Virtus, decus, gloria,
Salus, honor et potestas,
Sit laus et victoria
Qui nos Annæ sacra prece
Det cum sanctis vivere.

Brev. ms. de Coldingham, 13-14e s., codex de Harley (Londres), 4664 ; addition du 15e s.; aussi codex de Cambridge, O. III, 54 B. Dreves, XI, 74.

91. AU NOCTURNE.

(*Rare exemple de vers alexandrins.*)

1. Irradiat jucunda dies, qua transiit Anna,
Victrix ad superos cantansque triumphat hosanna.
2. Luce sub hac subvecta polo præcelsa virago
Contemplatur ovans, qualis sit patris imago.
3. Quem genuit, quæ virgo fuit, sine semine florem,
Intemerata viri servans intacta pudorem.
4. Laudis honor, pater alme, tibi, sit gloria proli,
Virtus spiritui divino sit gratia soli.

Codex de l'Université de Cambridge, 15e s. Dreves, XI, 73.

ÉCOSSE.

92. OFFICE.

In I Vesperis super Psalmos.

1a. Felix Anna, cella munditiæ,
Lumen mundi, vena clementiæ,
Spes salutis, porta lætitiæ,
Nos divinæ commenda gratiæ.

Ad Magnificat.

A. Hæc est radix Anna pia ;
Virga florens est Maria,
Christus flos est inclitus :
Digna radix est honore,
Cujus virga tali flore
Fecundatur cœlitus.

Ad Matutinum : Invit.

Ad sanctæ matris
Annæ memoriam
Omnes Christo
Canamus gloriam.

In I Nocturno, Antiph.

1. Chori plaudant alacriter
Angelorum et hominum
Congratulando pariter
Matri reginæ virginum.
2. Pater præcelsæ Virginis
Joachim erat nomine,
Mater Annaque nobilis
Regali fulsit semine.
3. In tres partes dividunt
Sic rerum substantiam :
Dant templo, dant pauperibus,
Servant sibi tertiam.

Responsoria.

1. Felix Anna, flos hortorum,
Mira nitens specie,
Regum surgit antiquorum
Ex clara progenie,
Quæ medelam vitiorum,
Matrem gessit gratiæ ;
℣. Hæc beata miserorum
Succurrat inopiæ.
2. Matronarum hæc matrona
Claruit in sæculo ;
Nunc in cœlis est patrona
Pietatis titulo,
Cujus partu cuncta bona
Provenerunt populo.
℣. Anna parens esto prona
Cunctis in periculo.
3. Ex conceptu conjugali
Anna miro ordine,
Radix boni, finis mali,
Spirat uno germine ;
Felix, quæ fuisti tali
Impregnata virgine,
℣. Nos in hora fac finali
Mori sine crimine.

In II Nocturno Antiph.

1. Annos quoque plurimos
   Ducunt in conjugio
   Steriles atque tristes
   Sub legis opprobrio.
2. Exprobrabat hinc pontifex
   Joachim, quod sisteret
   Infecundus cum fecundis
   Seque eis jungeret.
3. Joachim ex opprobrio
   De templo tristis exiit,
   Nec ad domum vel uxorem,
   Sed ad pastores transiit.

Responsoria.

1. Ex Judæa crevit spina
   Hæc matrona nobilis,
   Spina tamen officina
   Claruit mirabilis,
   De qua prodiit regina
   Cœli venerabilis ;

℣. Nos a fraude serpentina
   Salvet mater humilis.

2. Quam potens esse diceris
   In regno beatorum,
   Quæ genitrix agnosceris
   Reginæ angelorum,
   Insignis quippe diceris
   Patrona miserorum ;

℣. Impetra nobis miseris
   Veniam peccatorum.

3. O quam digne veneraris
   Ab humano genere,
   Quæ Mariam mundo paris
   Magno Dei munere ;
   Ipsa Virgo singularis
   Dignetur succurrere ;

℣. Anna, mater salutaris,
   Fac nos Christo vivere.

In III Nocturno Antiph.

1. Joachim et conjugi
   Angelus apparuit
   Dolentesque nimium
   Dulciter compescuit.
2. Preces vestræ sunt acceptæ
   Habebitisque filiam,
   Per quam Deus magnifice
   Præstabit cunctis gratiam.
   Hinc cognoscunt se mutuo
   Conjugali fœdere
   Et agunt laudes Domino
   Pro concesso munere.

Responsoria.

1. Eva mater corruptelæ
   Pomi fit edulio,
   Deformavitque sequelæ
   Lineam contagio ;
   Anna confers spem medelæ
   Sacro puerperio ;

℣. Esto memor clientelæ
   Hujus is exsilio.

2. Anna, mater matris Christi,
   Nos pie considera,
   Quæ Mariæ meruisti
   Propinare ubera ;
   Ecce felix ascendisti
   Super cuncta sidera ;

℣. Tu in hora mortis tristi
   Nos ab hoste libera.

3. Beata virgo virginum,
   Matris tuæ precibus
   Remissionem criminum
   Procura supplicibus,
   Et fac post vitæ terminum
   Lætos in cœlestibus ;

℣. Succurre penes Dominum
   Cunctis assistentibus.

Ad Laudes : Antiph.

1. Omnis sanctorum concio
   Matrem collaudet Virginis,
   De cujus puerperio
   Salus processit hominis.
2. Hæc prolem devotissime
   Petit a patre luminum
   Et meruit dignissime
   Mariam, decus virginum.
3. Ex Joachim, quem habuit
   Vitæ virum eximium,
   Anna Mariam genuit,
   Matrem regis justitiæ.
4. Stirps Jesse clara delevit
   Evæ matris opprobrium,
   Dum Anna prolem genuit,

Florem sanctorum omnium.
5. Anna floret ut lilium
In summi regis curia,
Thronum adepta regium
Cum immortali gloria.

Ad Benedictus.

A. Anna stellam matutinam
Magni regis et reginam
Peperit clementiæ,
Cum qua vere jucundatur,
Quia Deum contemplatur
Revelata facie.
A. Anna florem portavit gratiæ,
Flos odorem spirat munditiæ.
Almæ preces matris et filiæ
Nos conducant æternæ gloriæ.

Brev. d'Aberdeen, impr. à Edimbourg, 1510 ; des Fr.-Prêcheurs, impr. à Venise, 1514. Dreves, t. v, 119-121.

IRLANDE

93. *Au Nocturne.*

1. Supernæ laudis vocibus
Nunc plaudant mentis organa
Pro feminæ virtutibus,
Quæ nova præstant gaudia.
2. Radix Jesse refloruit ;
Appropinquat redemptio ;
Credentibus apparuit
Fructus in flore prævio.
3. Anna dilecta conjugi,
Quæ sterilis jam fuerat,
Exsultans prole nobili
Partes Phenennæ superat.
4. Hinc extolli promeruit
Honoris amplitudine,
Quæ mundo tristi protulit
Matrem misericordiæ.
5. O nomen quam egregium
Quam transversum concorditer,
In omni sensu positum
Semper sonat suaviter.
6. Fecundat allegoricus,
Repræsentet ecclesiam,
Annam promat historicus,
Dicat interpres gratiam.
7. Laus patri sit cum filio,
Sancto quoque spiritui,
Sit perpes benedictio
Trino Deo et simplici.

Brev. ms des Carmes d'Irlande, 1489. Dreves, XIX, 58.

BELGIQUE

94. OFFICE

In 1. Vesperis, Antiph.

1. Gaudete, Sion filiæ
Laudantes regem gloriæ !
Matris Annæ sollemnia
Nos invitant ad gaudia.
2. ...
3. ...
4. Templo servientibus
De rebus donavit,
Partem dans pauperibus,
Parte domum pavit.
5 Anna mater cum filia,
Matre Dei Maria,
Regnat metens in patria,
Quod sevit hic in via.

Ad Magnificat.

A. O rosa vernalis,
Virtutum consita malis,
Virginis eximiæ
Radix sincera Mariæ,
Plaudis in æthereis,
O felix Anna, choreis.

Ad Matutinum, Invit.

Diem festum sanctæ Annæ
Celebrans in gloria,
Militans cum triumphante
Jubilet Ecclesia.

In 1. Nocturno, Responsoria.

1. Anna florens
 Clara prosapia
Juxta nomen
 Abundans gratia,
Generavit
 Reginam virginum,
Quæ cunctorum
 Portavit Dominum.
℣. Digna quidem
 Cælesti titulo,
Stellam maris
 Produxit sæculo.
2. Stirps Aaron sancta
 Cum stirpe David dedit Annam
Quam genus et mores
 Commendant claraque proles.
℣. Prodiit ex Anna
 Vas portans nobile manna.

3. ...

In 2. Nocturno, Responsoria.

1. Anna nupta Joachim
 Deo servivit sedulo,
Quæ produxit stellam maris
 Naufraganti sæculo.
℣. Stirpe nobilis,
 Virtute spectabilis,
Larga egenis,
 Omni grata populo.
2. Oriunda ex Bethlehem
 Claram Anna
Duxit originem,
 Ex alto regum sanguine
Et summorum sacerdotum
 Sacro genere.
℣. Tam clarum genus
 Magnis virtutibus
Venustavit et sanctis operibus.
3. Anna floret ut lilium
 In summi regis curia,
Thronum adepta regium
 Cum immortali gloria ;
Inter matronas rutilans,
 Ut sol mundum illuminans,
℣. Jam cum sanctis
 Gaudet in patria
Summi boni
 Fruens præsentia.

In 3. Nocturno, Responsoria.

1. ...
2. O mater Anna nobilis,
 Oliva pulchra, fertilis,
Alta, fructu fecunda,
 Beata cujus ubera
Suxit virgo puerpera
 Ab omni labe munda ;
℣. Anna, mater egregia,
 Conserva Dei gratia
A morte nos secunda.
3. Trinitati laus æterna ;
 Anna die hodierna
Tendit ad superna
 Gaudia ;
Regnat et exsultat
 Cum beatis
Cujus sacratissimi ventris
 Fructus amabilis
Factus est reclinatorium
 Aureum Trinitatis.

In Laudibus, Antiph.

1. Anna Christi thalamum
 Intrans cum honore,
Cinnamomum, balsamum
 Superat odore.
2. Pulso mentis nubilo
 Deterso mærore
Conspicit in jubilo
 Regem et decore.
3 Vigilans et sitiens
 Hæc quæsivit Deum,
Larga dona largiens,
 Sic invenit eum.
4. Benedicant omnia
 Deum, qui donavit
Annæ talem filiam
 Quæ Jesum lactavit.
5. Aulam cæli curiæ
 Anna jam ingressa,
Laudat regem gloriæ
 Voce indefessa.

Ad Benedictus.

A. Benedictus, qui invisit
 Nos sua clementia,
Et ad cælos jam transmisit

Annam cum lætitia,
Cujus sacris det precibus
Pacem nostris temporibus.

Ad Magnificat.

A. O radix viva,
Miræ pietatis oliva,
Ex qua cunctorum
Processit origo bonorum,
Tu nos Anna pia,
benedic cum prole Maria.

Brev. de S.-Donat de Bruges, impr. à Paris en 1520. — Cet office, il est vrai, est bien antérieur à cette date, et Dreves, XXV, 58, y met plusieurs références : Abensberg, 1482 ; Frères-Prêcheurs, Chevaliers de Malte, Cambrai, Munster, Augsbourg, etc., XVe s. Il nous a plu de le placer ici par affection pour la Belgique.

SLESWIC.

95. *A Vêpres.*

1. Annæ festum cum gaudio
Præsens celebret concio,
Ut jungas mentes vocibus,
Veni, creator Spiritus.
2. Anna spreta, quod sterilis,
Tandem fit jure celebris,
Cujus tulit opprobrium
Deus, creator omnium.
3. Fecundata natam profert ;
Fert ad templum, Deo offert,
Quam castitatis speculum
Agnoscat omne sæculum.
4. Sacris locis educatur.
Miro modo impregnatur,
Cujus venter, concipiens
Verbum supernum prodiens.
5. Conceptus sine semine
Tandem prodit de virgine,
Quem quæris interficere,
Hostis Herodes impie.
6. Anna mater, placa Jesum
Pro peccatis orbis cæsum ;
Nos salva, rogent singuli,
Jesu, salvator sæculi.
7. Trino Deo...

Brev. impr. de Sleswic, 1512. Dreves, XXIII, 114.

---

96. OFFICE (fragmentaire).

Ad Matutinum, Invit.

Adsunt Annæ
Grata sollemnia,
Laude dulcisona
Plaudat ecclesia.

In 1 Nocturno, Responsoria.

2. Cordis ac vocis jubilo
Pangamus laudes Domino,
Annæ festum cum gaudio
Præsens celebret contio.
℣. Suscipe devotæ
Præconia, Christe, catervæ.
3. Clausit vas Anna,
Clausit quod fertile manna ;
Vas Joachim gignit,
Quod cœlicus ignis ignivit.
℣. Vas Joachim finxit
Domini quod dextera pinxit.

In 2 Nocturno, Responsoria.

2. Gignit humus spinam,
Stirps Judæ Annam,
Spina parit florem ;
Sic parturit Anna Mariam,
℣. Ut geminata reis
Sint patrocinia nobis.
3. Fulget lux celebris
Qua transit Anna sacrata,
Deliciis crebris
Fruitur quæ pace beata,
Natam quam tenere
Lætatur matris honore ;
℣. Qui dubitat temere,
Cessat laus ejus ab ore.
2. Auster dat imbrem,
Ventum repulit glacialem
Conjugis opprobrium

Joachim delevit in ævum,
℣. Contra spem sobolis
Dum gignit aroma pudoris.
3. Plebs sitit Hebræa,
Populo dat pocula petra.
Bis Moysi virga
Confestim paruit icta ;
Languidus orbis eget
Nec quis medicamina præbet,
℣. Donec ventre piam
Sterilis parit Anna Mariam,
De quo fons crevit
Quo genus omne bibit.
Brev. de Sleswic, 1512, Dreves, xxv, 89.

Danemark.

Dans Dreves, t. v, p. 106 sq., un bel *office rimé* tiré d'un bréviaire de Roskilde.

Norvège.

97. Office.

In I Vesp., Antiph.,[1]

1. Felix orbis, felix hora,
Dum stat inter filias
Anna velut lux decora
Morum dans primitias.
2. Genetrici suæ digne
Præparat palatium,
Annæ corpus dum insigne
Creat factor omnium.
3. Quam præclarum et jucundum
Est Annæ corpusculum,
In quo Deus matri mundum
Præstat habitaculum.
4. Ager Annæ rosam florum
Protulit et lilium,
Rosa florens, en, decorum
Profert Dei filium.
5. Mediante nobis Anna
Mediatrix nascitur,
Cujus ventre dulce manna
Mundum sanans oritur.

Ad Magnificat.

A. Quam felici, quam beata
Sorte carni copulata
Virginis est anima !
Nam per eam in materna
Membra Deus dat superna
Gaudia permaxima.
Neque verbis explicata
Sciri jam tunc Annæ data
Summa consolatio ;
Ut pax Dei nobis detur,
Hoc sublimis operetur
Annæ deprecatio.

Ad Matutinum, Invit.

Mariam, Annam, venerantes
Venite, jubilemus,
Sanctarum festa celebrantes
Summum sanctum adoremus.

In 1 Nocturno, Antiph.

1. Annæ matrimonium
Vera castitate
Præ cunctis mortalium
Præcessit beatæ.
2. Florens sanctimonia
Jam gravis ætate,
Plena magna gratia
Ardet caritate.
3. Anna plorat et implorat
Dona sancti Spiritus ;
Cælum rorat et irrorat
Gratiam divinitus.

Responsoria.

1. Juste vivens et perfecte
Arsit Annæ cor directe
Divinis adfectibus ;
Ex hoc fuit præelecta,
Deo placens et dilecta
Præ cunctis conjugibus.
℣. *Facta est quasi navis institoris de*

longe portans panem suum.

2. Civis missus est supernus,
Annam implet sempiternus
Fructus sapientiæ,
Ventris portat in secreto
Dei patris ex decreto
Thesaurum clementiæ.

℣. *Præposui illam regnis et sedibus et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.*

3. O Maria, maris stella,
Serva, carnis ne procella
Nos mergat in vitiis,
Tuæ matris interventu
Angelorum ex concentu
Lætemur et præmiis.

℣. *Tu es mater pulchræ dilectionis et agnitionis et sanctæ spei.*

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Felix Anna gustans manna
Divinæ dulcedinis,
Illustratam parit natam
Summæ pulchritudinis.
2. Quam sit cara, quam præclara
Casta generatio,
Nos informat, mundum ornat
Annæ parturitio,
3. Anna prudens et maritus
In omni justitia
Legis suæ servant ritus
Lucentes in gratia.

Responsoria.

1. Hoc honestum atque rectum
Hoc devotum ac perfectum
Est in matrimoniis,
Castum quod servent amorem,
Quod se jungant in honorem
Divinis servitiis.

℣. *Castus amor quærit prolem, non carnis lasciviam.*

2. Nubentes se juste tenent
Si de mundi se refrænent
Caute desideriis,
Ne superna mens prorumpat
Vel acerba pacem rumpat
In suis malitiis.

℣. *Beatus, qui tenebit et allidet parvulos suos ad petram.*

3. Apud cœli cives erunt
Grati, qui non sibi quærunt,
Sed factori gloriam,
Ut per omnes honoretur
Qui hoc semper promeretur
Per suam clementiam.

℣. *Benedicite Deum cœli et coram omnibus confitemini illi.*

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Ante Deum Anna patet
Collaudando jugiter ;
Hostis timet, miser latet
Ipsa stante fortiter.
2. Offert foris et in templo
Precum sacrificia,
Verbo trahit et exemplo
Ad Dei servitia.
3. Dei ducit ad honores
Plurimos ex populis,
Ut acceptent dignos mores
Pro æternis sæculis.

Responsoria.

1. Omnes noscens creaturas
Tam præsentes quam futuras,
Dei præscientia,
Non invenit ita gratum
Nec virtutum comprobatum
Par inter conjugia.

℣. *Non est inventus similis illi qui conservaret legem excelsi.*

2. Illos Deus, quos præscivit,
Quos dotavit et vestivit
Tanta præcellentia,
Dignos inter omnes gentes
Præelegit in parentes
Et matris obsequia.

℣. *Elegit eos ex omni carne et dedit illis coram præcepta et legem vitæ.*

3. O laus grandis Annæ matris,
Nam præclarum Dei patris
Est gazophylacium,
In quo clausit summum aurum
Deitatis et thesaurum

Thesaurorum optimum.
℣. *Candor est enim lucis æternæ et imago bonitatis illius.*

In Laudibus, Antiph.

1. Anna, virens radix Jesse,
Pullulat utiliter,
Nos virtutum replens messe
Per Mariam dulciter.
2. Annam nuptæ reverenter
Extollant præconiis,
Eas juvet ut decenter
In suis conjugiis.
3. Annæ preces dum exundant
Pro nuptarum venia,
Matres ditant et fecundant
Nutriendi gratia.
4. Annam clerus veneretur
Postulans suffragia,
Ut Mariæ per hoc detur
Magna reverentia.
5. Anna, Maria precibus
Clerum et Ecclesiam
Confortent, ut in omnibus
Servent continentiam.

Ad Benedictus.

A. Nobis erat hoc necesse,
Quod virendo radix Jesse
Virgam introduceret,
De qua virga flos prodiret
Qui nudatos revestiret
Et ægros reficeret,
Devictoque mortis felle,
Deitatis sacro melle
Nos sursum erigeret ;
Hoc, Maria, flos decorus
Jesus dulcis et saporus
Tua prece conferet.

In 2 Vesperis, ad Magnificat.

A. Mundi carnis et dæmoniis
Astuta ne malitia
Nos conterat in vitiis
Et tradat ad supplicia,
Anna nobis et filia
Plenæ virtutum gratia,
Salvantes a miseria
Grata ferant suffragia.

Brev. de Trondhiem (Norvège) impr. à Paris en 1519. Dreves, xxv, 64.

Suède.

98. Au Nocturne.

1. Arbor est altæ gloriæ
Florens Annæ fecunditas,
Quam lux perfudit gratiæ
Virtutumque sublimitas.
2. In hujus culmen arboris
Deus nidum reposuit,
Annæ venter dum corporis
Mariæ fructu floruit.
3. Maria, nidus arboris,
Clausit nido virgineo
Fortem immensi roboris
Cælo missum empyreo.
4. Anna, Maria pariter
Divinis erant oculis
Gratæ præ cunctis dulciter
Æternis semper sæculis.
5. Matris et natæ precibus
Optamus nos suppliciter
Cæli conjungi civibus,
Deo frui feliciter.

Antiphonaire et hymnaire de Skara, 14e et 15e s. ; collectaire de Vadstena, 15e s. Dreves-Blume, xliii, 76.

99. A Laudes.

1. Anna matrona maxima
Est testamenti veteris ;
Per mores erat optima
Excelsior præ ceteris.
2. Ejus Maria filia,
Throni tenens sublimia,
Cunctos legis et gratiæ
Longe præit in acie.
3. Ambæ sursum eximiæ
Et præminentis gloriæ,
Precantes nos respicite
Vultu misericordiæ.

4. Sacra cœlorum acie
Felix Anna sublimiter
Conjuncta tuæ filiæ
Pro nobis ora jugiter.
5. Maria, mater gratiæ etc.
Mêmes références que le précédent.

100. A Laudes.

1. Laudes ad laudes jungite,
Exsultet cælum laudibus,
Et matris hujus inclitæ
Laudes cantemus vocibus.
2. Laudans laudare docuit
Exemplari peritia
Laus illi semper adfuit
Post sacra puerperia.
3. Quam diu putant sterilem
Legis damnandam vitio
Meretur delectabilem
Rosam fovere gremio.
4. Est hæc Maria teneri
Christum lactans ex ubere,
Mitis humano generi
Plus quam contingit dicere.
5. Maria, mater gratiæ
Tua salvet oratio
De lacu nos miseriæ
Fultos Annæ suffragio.

Brev. de Skara, impr. à Nuremberg, en 1498. Dreves, XLIII, 77.

101. Séquence.

1a. Gaude, rutilans aurora,
Felix Anna et decora,
Quot nunc angelica ora
Te laudant cum Filia !
1b. Anna recte nuncuparis,
Gratia interpretaris,
Partus tuus salutaris
Tot salvavit millia.
2a. Gaude, quia concepisti
Matrem Dei Jesu Christi,
Hanc Mariam peperisti
Magna cum lætitia ;
2b. Quam angelus salutavit :
" Paries filium David ; "
Quam Joachim procreavit
In sua justitia.
3a. Paris inde duas pias,
Parens fecunda, Marias,
Quarum nati nobis vias
Vitæ prædicaverunt.
3b. Hi cælorum in conventu
Angelorum cum concentu
Tecum pio interventu
Coronas acceperunt.
4a. Salve, mater matris Christe ;
In morte salvatrix tristi,
Nos ad dextram jube sisti
Ducens ad cœlestia.
4b. Ergo, Anna, nos emenda,
Emendatos nos commenda
Tuis natis ad habenda
Sempiterna gaudia.

Graduel ms. des Frères-Prêcheurs de Westeras (Prædic. *Insulensium* (*Arosiæ*) ; codex d'Upsal ; missel d'Abo, Suède, imp. 1483. Dreves, XLII, 155 (seules références).

Allemagne.

102. Office.

In 1 Vesp. Antiph.

1. Terra, pontus, astra, mundus
Lætum dent obsequium ;
Chorus psallat lætabundus
In Annæ præconium.
2. Stirpe natam ex regali
Vir accepit nobilis
Instituto de legali,
Dignitatis parilis.
3. Sed quos fœtu desperatos
Lex naturæ prodidit,
Partu sacro non privatos
Rex naturæ reddidit.
4. Prole tandem fecundatur
Consecratus uterus,
In quo proles consecratur

Ante partus gemitus.
5. Adjunge tibi, Domina,
Piæ natæ suffragia,
Jam ipsis comitantibus
Nihil negabit Dominus.

Ad Magnificat.

A. Gaude mater et exulta,
O felix ecclesia,
Dies adest, qua exculta
Ad cœli palatia
Angelorum cœtu fulta
Dei transit avia ;
Ora clemens, ut indulta
Nostra sint peccamina ;
Quamvis magna, licet multa,
Tua prece cedunt cuncta,
Comprecante filia.

Ad. Matut., Invit.

Adoremus Christum regem,
Quem Maria genuit,
Cujus Anna mater sancta
Hac prole resplenduit.

In 1 Nocturno, Antiph.

1. Sol æternus Annam Christus
Præelegit taliter
Genitrix ut matri suæ
Fieret carnaliter.
2. De stirpe patriarcharum
Contraxit originem
Et sanctorum proles regum
Ornavit propaginem.
3. Ex hac ollam spei nostræ
Figulus composuit,
Qua decoctas dapes vitæ
Orbis terræ rapuit.

Responsoria.

1. Celebremus hodiernam
Diem cum lætitia,
Qua beata mater Anna
Scandit ad cœlestia,
℣. De qua Virgo est exorta
Et vitæ puerpera.
2. In redemptionis nostræ
Et salutis opere
Anna felix velut radix
Videtur in arbore,
℣. Ex qua virga traxit ortum
Pariens amygdalum.
3. Mediante Anna nobis
Mediator nascitur,
In cujus nativitate
Mundo salus oritur ;
℣. Quos promisit, adimplevit,
Misereri voluit.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Abrahæ beati senis
Et David promissio
Adimpleta est per Annam
In Mariæ filio.
2. Hic ager, quem de supernis
Benedixit Dominus ;
Germinat odorem vitæ
In virtutum floribus.
3. Annam Juda germinavit,
Anna virgam regiam,
Virga florem, flos decorem,
Decor vitam cœlibem.

Responsoria.

1. Bethlehem natale solum
Matris Annæ colitur,
Quæ domus æterni panis
Et cœlestis dicitur,
℣. Qui supernos pascit cives
Et in terra homines.
2. Sindonem virginitatis
Anna manu texuit,
Quam enixa maris stella
Deo patris vendidit,
℣. Hic in carne patris verbum
Matris esse præmium.
3. Quam jucundum et insigne
Est Annæ præconium,
Dum Maria nuptiarum
Dat formam cœlestium,
℣. Cui de ventre matris Annæ
Fecit Deus thalamum.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Hæc ad opus matris Christi
Purpura contexitur,

De qua toga summo regi
  Pretiosa conditur.
2 Linea virginitatis
  Ex hac tela prodiit,
Verbum Dei factum caro
  Quam in carne subiit.
3 Dignum genitrici suæ
  Fabricat palatium
Urbis artifex æternæ,
  Reparator omnium.

Responsoria.

1. Genealogia Christi
  Dum texit historiam,
Ad Annam ex abundanti
  Respicit egregiam,
℣. Ut sit meta tersa nube
  Et legis et gratiæ.
2. Inter legis sacramenta
  Salvatorem vetera
Contectum in patriarchis
  Diu clausit litera,
Donec virgo sine viro
  Genuit puerpera.
℣. Mediatrix datur Anna,
  Quæ vocatur gratia,
Grata cujus omnis mundus
  Sentit beneficia.
3. Felix Anna, quæ prophetam
  Samuelem genuit,
Sed felicior est ista,
  Quæ Mariam edidit :
℣. Illa nobis impetratum
  Nazaræum genuit,
Ista matrem Nazareni,
  Qui Nazareos consecrat.

Ad Laudes, Antiph.

1. Ad legis metas
  Fideique vetus ruit ætas,
Cum genus Anna David
  Splendoribus irradiavit.
2. Concives late
  Regi Domino jubilate,
Cœlesti manna
  Per quem sacra vescitur Anna.
3. Anna Deo vigilavit eoque
  Lucis alumna
Hanc genuit, quæ virgo fuit
  Vitæque columna.
4. Ex Annæ celebris
  Natalibus agmina plebis
Hanc habeant dotem,
  Sibi pacificare nepotem.
5. Laudem de cœlis
  Exspectat quisque fidelis,
Qui meritis sanctæ
  Refoveri postulat Annæ.

Ad Benedictus.

A. Omnipotens deitas
  De cœlis Israelitas
Visitat et gratis
  Manibus rapit impietatis,
Cum loris Annæ
  Vinctus, funeste tyranne,
Morte tua victa
  Christo sunt sceptra relicta.

Brev. imprimé à Lubeck en 1497.

---

103. SEQUENCE.

1a. Gaude, cunctis veneranda,
Anna, mater et cantanda
  Superum concentibus,
1b. Anna recte nuncupata
Gratiosa, dono data
  A Deo mortalibus.
2a. Ab æterno præelecta
Et a regum stirpe secta
  Manu sapientiæ,
2b. Ex te nata stella maris,
Virgo mater expers paris,
  Regina clementiæ.
3a. Tu immensæ vas virtutis,
Certam nostræ spem salutis
  Es ordita primitus,
3b. Quæ cum Deo contraxisti
Genus carnis et tulisti
  Tanta dona cœlitus.
4a. O quam felix, quam beata,
Tali prole fœcundata,
  Parens matris gratiæ,
4b. Stupet omnis creatura,
Laudum tibi litans thura
  Coram Dei facie.

5a...... 5b......
6a. Vere celsus tuus status
Et immensus potentatus
In cœlesti curia.
6b. Quid non posses exorare,
Tuum natum si rogare
Tanta velis gloria.
7a. Ergo mater Anna pia
Tota stirpe cum Maria
Jesum ora filium,
7b. Quo sic eum veneremur,
Ut in cœlis collætemur
Post præsens exsilium.

Antiphonaire ms. de Lubeck, xvie s., Dreves, IX, 104.

104. Antiennes.

1. Festum nunc celebre, genitrix hodie
Mariæ virginis jungitur superis ;
Exultant angeli, laudant archangeli,
Sanctorum chorus jubilat.
2. Tendit ad patriam, tendit ad glo- [riam,
Intrat in gaudium, percipit præ- [mium.
Dantur deliciæ, dantur divitiæ,
Cum Christo regnat, imperat.
3. Mater amabilis, mater laudabilis,
Prece sollicita pro nobis flagita,
Mariæ filio commenda pretio
Redemptos ejus sanguine.
4. A culpis abluat, virtutes tribuat,
Hosti resistere det, pie vivere,
Transitum muniat, cœlos aperiat
Ad laudem sui nominis.
5. Præsta hoc genitor, optime maxime,
Hoc tu, nate Dei et bone spiritus,
Regnans perpetuo, fulgida trinitas,
Per cuncta pie sæcula.

Antiph. ms. de Saint-Jean de Cologne, xvie s. Dreves. XII, 84.

105. Antiennes.

1. Ave, felix mater (Anna),
Quæ cum Joachim es contempta
Atque a Ruben despecta,
Quia semen non relinqueres.
2. Plorans plorasti quam amare,
Supplices ad cœlum fundens
Preces et ais : benedic me
Et fecundam fac, o Deus.
3. Mox ut tristis sic oraveras,
Adstat te coram angelus :
Respexit, inquit, Dominus
Precem tuam et te fecundat.
4. Ut sis mater orbis beata,
Inter nuptas benedicta,
Nuntio prolem [benedictam]
Nascituram ex te, Mariam.
5. Gavisi sunt et confirmati
Angelico eloquio
Joachim et Anna, clamantes :
Benedictus sit Deus verus.
6. Te ergo matrem collaudamus
Dignam, quæ mundo ederes
Prolem, quæ virgo pareret
Jesum, qui cruce nos salvavit.
7. Laus tibi, Jesu benedicte,
Matri tuæ decus summum,
Aviæ Annæ gloria
Celebris sit nunc et perpetim.

Antiphon. ms. de Saint-Cunibert de Cologne, xvie s. Dreves, XXIII, 121.

106. De sancta Anna.

1. Anna, mater egregia,
Orta de stirpe regia,
Per partum honorabilis
Filiæ venerabilis.
2. Cum Joachim connubio
Juncta legali studio,
Omni decore claruit,
Hærede tamen caruit.
3. Pari virtute conjuges
Voto jugi pervigiles
Preces fundebant humiles
Ne permanerent steriles.
4. Post crebra desideria,
Divina per imperia
Anna concepit, peperit,
Femellum fœtum reperit.
5. Gaudet beata femina,

Humana ferre semina,
Sed gaudebat uberius,
Cum rem noscebat verius.
6. Anna Mariam genuit,
Secretum fide tenuit,
Prius sanctam quam genitam,
Inter filias inclitam.
7. Arbor o salutifera
Magno fructu magnifica,
Mater prolis amabilis,
Ava prolis mirabilis.
8. Hujus precatu, Domine,
In trinitatis nomine
Spe gaudeamus jugiter
Et vivamus perenniter.

Brev. ms. de Passau, xve s. Dreves, iv, 76.

---

107. Séquence.

1. Jesu, cœlorum
Regis, omnes
Laudemus aviam
Devotis carminibus Annam.
2a. Omni laude dignam,
Quæ non subjectam
Originalis culpæ nævo
Puram, sanctissimam concepit,
Peperitque Mariam.
2b. Anna, digna stirpe,
Suboles nitens,
Veneranda Judæ, nostris
Adesto precibus jugiter
Quibus te veneramur.
3a. Nempe rex cœli
Tuas, Anna, preces omnes
Exaudire creditur,
Præstans peccatorum
Omnium veniam.
3b. Nil tibi tuus
Negat, Anna, nepos, cui
Puritatis unicum
Templum peperisti,
Matrem et virginem.
4a. Excelso fulgens
Throno dominatorem
Cœli terræque
Beata nepotem
Una cum filia tua
Contueris.
4b. Sub tuis ergo
Nobis confidentibus
Aliis liceat
Misellis defendi,
Qui tuum sedulo nomen
Honoramus.
5a. Te nobiles
Et ignobiles
Amant ; te docti
Et indocti
Mirum in modum
Suis laudibus
Devote prosequentes
Matrem reginæ cœli
Sanctam prædicant,
Immolantes ad aram
Cum prece tuum nepotulum.
5b. Rex hominum
Et angelorum
Deus, creator
Omnipotens,
Suis subdidit
Cuncta nutibus ;
Te matrem genitricis
Suæ, post eam fecit
Potentissimam ;
Ergo clamant te jure
Cœli cives dignam laudibus.
6a. In cœlo potens
Succurre, mater
Anna, famulorum
Paupertati,
Qui sincera mente
Precibus et votis
Tui nominis sacri
Memoriam
Devoti veneramur.
6b. Te nostros omnes
Curare morbos,
(Anna) confitemur
Corporales
Et mentales posse,
Cunctaque reorum
Delicta tuis sacris
Precibus
In cœlis emundare.

7a. Eia nunc tuum
Pro nobis ora nepotem.
7b. Magne rex, salva
Nos aviæ ob honorem.
8a. Intende nostris precibus,
Quas piæ mentis oculo
Ad te deferimus,
8b. Ut dones Annæ meritis
Felicem vitæ terminum
Quem (a te) petimus.
9. Salve, nuptarum decus
Sanctissimum,
Afflictorum
Spes et solatium ;
Anna, æterni regis avia,
Per te sit nobis gloria.

Codex de Munich, 7834, xv^e s., *Orational*. Dreves, XXXVII, 110.

---

108. De sancta Anna.

1. Salve, sancta Anna,
Vitæ vena, florens palma,
Mater alma,
Domina mitis,
Pulchra vitis.
2. O beatisima Anna,
Tua cum progenie lætare !
Quare ?
Quia genuisti
3. Mundo virginem Mariam,
Matrem Jesu Christi ;
Ergo gaude,
Digna laude,
O Anna pelle prœlium.
4. Dele moles criminum,
Pacem cunctis præsta
Qui celebrant tua festa,
Dexteram tuam extende
Et te invocantem defende
5. Ab omni periculo,
Domina serena,
Pietate plena,
Formosa tota,
Mea suscipe vota.
6. Me gemens flendo
Tibi, Anna, semper commendo.
O digna coli,
Relinquere me noli.
Anna, valde dulcis et decora,
7. Pro me semper Deum exora,
Tu nos, Anna pia,
Benedic cum prole Maria.
Gaude, Anna,
Vitæ vena, florens palma,
8. Mater alma,
Domina serena,
Pietate plena,
Tu quæ sola meruisti
Esse mater matris Christi.
9. Ave, felix [mater] Anna,
Per te nobis detur manna,
In cœlesti patria,
Fac, ut fructum videamus
Tui ventris et dicamus :
10. Ave, plena gratia.
O mater Anna nobilis,
Oliva pulchra, fertilis,
Alto fructu fecunda,
Beata, cujus ubera
11. Suxit virgo puerpera
Ab omni labe munda.
Anna, mater egregia,
Conserva Dei gratia
Nos a morte secunda.

Codex de Munich 20015, en 1500. Dreves, XXIII, 42.

---

109. De sancta Anna.

1. O beata Anna, clara
Orta ex prosapia,
Sed præclarior et gnara
Es ex prole regia.
2. Et quis digne quit efferre
Quanta tibi gloria,
Quod factoris cœli, terræ
Digna exstas avia ?
3. Ergo pia nunc matrona,
Pro me, quæso, filiam
Et nepotem ora prona
Impetrando gratiam,
4. Ut fecundum per affectum
Parvulum concipiam,
Jesum gignens per effectum

Et perfectum nutriam.
5. Et si carne non cognatus,
Sim propinquus spiritu,
Christo canam præsentatus
Cœli cum exercitu.
6. Venienti sit Hosanna
In excelsis Domino,
Et sic tecum, sancta Anna,
Læter sine termino.

Codex de Munich 1815, xve s. Dreves, xxxiii, 40.

---

110. A complies.

1. Præsentatur hodie
Anna regi gloriæ
Cum hymnis et laudibus ;
Hæc Mariam peperit,
Per quam Christus aperit
Sinum pœnitentiæ.
2. Datur in cœlestibus
A sanctorum viribus
Annæ salutatio ;
Laudat matris viscera,
Laudat matris ubera
Tota cœli concio.
3. Roga, mater, filiam,
Paradisi curiam
Move tuis precibus ;
Per te detur venia,
Fluat nobis gratia
De Christi visceribus.
4 Fructus ventris virginis,
Unda tui sanguinis
Culpas nostras dilue ;
Audi matrem, filia,
Inter rosas, lilia
Nobis locum tribue.

Codex de Madingen ii, 1, xve s. Dreves. xxiii, 116.

---

111. Séquence.

1a. Anna, pia mater, ave,
Cujus nomen est suave,
Anna sonat gratiam.
1b. Ave, Jesse radix floris,
Quæ cœlestis dat odoris
Perennem flagrantiam.
2a. Ave, parens stellæ maris,
Quam tu nuptam contemplaris
Regis regum filio ;
2b. Ave, gemma mulierum,
Clarum sidus, lux dierum,
Alto fulgens solio.
3a. Tu, quæ sola meruisti
Esse parens matris Christi,
Preces nostras suscipe.
3b. Tu nos matri atque proli,
Regi ac reginæ poli
Commendare non desine.

Missel ms. de Tegernsee, Bavière, xve s. Dreves, ix, 99. — Heures des pénitents de Marseille, 1638, dans Balinghem.

---

112. Séquence.

1a. Ave, mater inclita,
Gratiarum stillula,
Figurarum formula.
1b. Ave, decus regium,
Patrum et pontificum,
Prophetarum gloria.
2a. Te psalmi et cantica,
Simul ornant cœlica
Angelorum organa.
2b. Hierusalem properas,
Viro læta obvias,
Anna, porta aurea.
3a. Hierarcha eximius,
Joachim præcipuus
Gaudet nova gratia.
3b. Nazareth tunc nascitur,
Templo Dei pascitur
Pulchra Sion filia.
4a. Compta super lilia,
Nobilis Christifera,
Digna Dei thalamo.
4b. Stirps fulges Davida,
Anna Aaronitida,
Regnas cœli solio.
5a. Nos patri cum filio
Commenda paraclito,
Pia ava veniæ,
5b. Ut nos numdet sedulis

Peccatorum maculis
Hysopo clementiæ.

Missel ms. de Saint-Blaise en Foret-Noire, 1491. Dreves, IX, 100.

113. De sancta Anna.

1. Assurgentes gratulentur
Cœli cives curiæ,
Collaudantes reverentur
Sanctam Annam hodie,
Cujus festo collætentur
Omnes Sion filiæ.
2. Summo Deo jubilemus
Laudum in præconio,
Sanctam Annam prædicemus,
Largam patrocinio,
Confoveri exultemus
Piæ matris suffragio.
3. Anna sancta oriunda
Magnis natalitiis,
Nata mundo lætabundo,
Spiritus deliciis
Et virtutibus fecunda
Carnis ex primitiis.
4. Ecce lucent inconfusa
Trinitatis opera,
Sancta Anna dum conclusa
Trina parit copula,
Terra, pontus, astra, mundus
Qua gaudent per sæcula.
5. Gloria et honor Deo
Usquequo altissimo,
Qui conregnat in trophæo
Patri potentissimo,
Agnus morte, surgens leo
In spiritu fortissimo.

Brev. ms. de Quedlinbourg, XVe s. Dreves, XXIII, 119.

114. Séquence.

1a. Gratiarum actio
Sit Mariæ filio,
Salvatori omnium ;
1b. Annæ coronatio
Nostra exsultatio,
Nostrum est convivium.
2a. Præsentatur hodie
Anna regi gloriæ
Cum hymnis et laudibus ;
2b. Amplexatur filia
Matrem cum lætitia
Cum suis virginibus.
3a. Datur in cœlestibus
A sanctorum civibus
Annæ salutatio ;
3b. Laudant matris viscera,
Laudant matris ubera
Tota cœli contio.
4a. Roga, mater, filiam,
Paradisi curiam
Move tuis precibus ;
4b. Detur per te venia,
Fluat nobis gratia
De Christi visceribus.
5a. Fructus ventris virginis,
Unda tui sanguinis
Culpas nostras dilue ;
5b. Audi matrem filia,
Inter rosas, lilia
Nobis locum tribue.

Missel ms. de Trèves, 1495 ; codex de Trèves 361. Dreves-Bluhme, XLIV, 41.

115. Sequence.

1a. Ave Mariæ mater serena
Anna beata,
Gratia plena.
1b. Benedicta tu in mulieribus
Quia peperisti pacem hominibus
Et angelis gloriam.
2a. Et benedictus fructus ventris tui,
Maria virgo mater alma Dei
Electa per gratiam.
2b. Quam felix es Anna
Per quam vitæ manna
Clausit arca gloriæ.
3a. In te fabricata,
Christo præparata
Manu sapientiæ.
3b. Tu decus es matrum,

Tu honor es patrum,
Tu radix es almæ stirpis
Per quam cœlestis est nobis
Patriæ spes facta.
4a. Tu desiderasti thori fructum [casti;
Ex te quæ processit
Proles Christum gessit
Sed virgo intacta.
4b. Tu forma es omnis justitiæ,
Tu digna es prole munditiæ ;
De lacu fœcis et miseriæ
Nos prolapsos reforma gratiæ.
5a. Te collaudat cœlestis curia,
In qua regnas dulci cum filia ;
Per te reis donatur venia
Per te justis confertur gratia.
5b. Ergo mater pia,
Gaude cum Maria,
Quæ solis aurora
6a. Lucem dedit mundo.
Nos in hoc profundo
Supplicamus ! ora
6b. Ut nos solvat a peccatis
Et in regno claritatis
Ubi lux lucet sedula
Collocet per sæcula.

Missel de Minden, 1513, cité par Balinghem.

116. De sancta Anna

1. Ave, genitricis
Dei mater Anna,
Pro nomenclatura
Cœli donis plena.
2. Sumens pias preces
Devotorum ore,
Funda nos in pace
Pulsis morbis Adæ.
3. Solve vincla reis
Profer lumen cæcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.
4. Monstra te esse matrem,
Sumat per te precem
Prolis tuæ natus,
Agnus immolatus.
5. Vere singularis
Mater nominaris,
Nos culpis solutos
Prece fac robustos.
6. Vitam dein puram
Cuncti agamus una,
Ut videntes Jesum
Semper allætemur.
7. Sit laus Deo Patri...

Codex de Wernigérode, Prusse, xve s. Dreves, xxiii, 119.

Pologne

117. Antiennes.

1. Lauda, mater ecclesia,
Lauda Mariæ gaudia,
Annæ dum natalitia
Recensentur ex filia.
2. Felix Anna ex Maria
Jam prædulci propagine,
Ex qua divina Sophia
Fulsit carnis sub tegmine.
3. O quam festa felicia
Quamque profusa gaudia,
Ubi mater ex filia
Tanta præfulget gloria.
4. Ergo Deo sit gloria,
Sit gratiarum actio,
Qui nos Annæ ex filia
Visitavit in filio.

Antiphonaire ms. des Dominicains de Cracovie. Dreves, iv, 81 (réf. unique).

118. Antiennes.

1. Hymnum cœlestis gloriæ
Pro Annæ natalitio
Noster depromit hodie
Chorus cordis ex gaudio.
2. Hæc est Jesse prosapia,
Hoc gaudens privilegio,
Hac dum præfulget Maria
Fit mater Dei filio.

3. Quam benigna divinitas,
Humana pati voluit,
Fecunda dum virginitas
Fructum floris exhibuit.
4. Ergo Deo sit gloria,
Sit gratiarum actio,
Qui nos Annæ ex filia
Visitavit in filio.
Même antiph. que ci-dessus.

BOHÊME

119. OFFICE

In 1 Vesperis, Antiph.
Quasi stella matutina
Auroræ prænuntia,
Et sicut rosa in spina
Fulsit Anna eximia,
Quæ nobis divina
Det cum prole pia.
℟. Celebremus devotissime
Memoriam Annæ sanctissimæ,
A qua nostra salus est inchoata
Et pax a Deo patre nobis data.
℣. Laudemus Dominum
Salvatorem omnium,
In honore sanctæ Annæ.

Ad Magnificat.
A. Magnificat Dominum
Almæ Virginis Filium,
Mundum cor et vox omnium
In devote recolenda
Sanctæ Annæ memoria.

Ad Matutinum, Invit.
Devoto corde
Christo jubilemus et ore,
Annam qui sanctam
Cœli transvexit ad aulam.

In 1 Nocturno, Antiph.
1. Admirabilem Dominum,
Salvatorem omnium
Collaudemus animo et corde
In memoria sancta Annæ.
2. Cujus proles benedictus
Est Dei patris Filius ;
Pro nobis nasci exsultavit
Et pro nobis ad mortem properavit.
3. Sancta Anna est benedicta
In semine Abrahæ a Deo,
Quia hæc est felix generatio,
Quæ salutem attulit
Universo mundo.

Responsoria.
1. Fulget beatissima Anna
Fructu salutis fecundata,
Quæ ex sacerdotali inclita
Est prosapia progenita.
℣. Hanc in semine Abrahæ
Benedixit rex gloriæ.
2. Præclara mater Anna,
Ex stirpe Aaron orta,
Veneranda cunctis emicuit,
Quæ matrem Domini genuit,
℣. Et ut sidus fulgidum
Decoravit sæculum.
3. Tu es Anna laudabilis
Quæ precibus atque votis
Prolem a Deo postulatam
Genuisti magnificatam
℣. Per quam mors fugata cedit,
Per quam salus nostra redit.

In 2 Nocturno, Antiph.
1. Audi, filia, et vide
Dolorem nostræ angustiæ
Et inclina aures tuas,
Domina, ad preces nostras.
2. In utero
Sanctæ Annæ
Sanxit thronum
Suum rex gloriæ.
3. Gloriosa de te dicta
Sunt, mater eximia,
Quæ sola digna fuisti
Gignere matrem Christi.

Responsoria.

1. Tu es Sara fecunda
Quæ risum et gaudia
Mundo flebili intulisti,
Dum Mariam peperisti
Stellam maris, matrem Christi,
℣. Cujus quippe partus gaudio
Mundum replet et jubilo.

2. O laudandam feminam,
Quæ Judith benedictam
Et decoram specie
Et plenam clementiæ,
Salvantem a periculis,
Progenuit populis,
℣. Quæ casta
Holofernem prostravit
Et Dei
Populum liberavit.

3. O beata et gloriosa
Anna, quæ divinitas
Per electionem
Lucernam Christo præparasti,
Dei filio,
Tu propitia
Ipsi nos continua
Prece recommanda,
℣. Ut ejus propitiatio
Electorum suorum
Nos annumeret consortio.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Exsultet omnis terra
Quoniam beata Anna
Mariam nobis genuit,
Ex qua Deus natus
Nos salvare venit.

2. Cum Domino
Anna exsultabit
Et cum eo
Sine fine regnabit.

3. Corde et animo pio
Cantemus gloriam Deo,
Qui fecit mirabilia
In Annæ matris filia.

Responsoria.

1. Sidus Anna tres lucernas
Erranti mundo intulit,
Dum fecunda mater ternas
Filias claras protulit,
Quarum virgo
Maria dignior
Ut sol stellis
Refulget clarior ;
Hæc mater regis gloriæ
Et plena omnis gratiæ.

2. Anna conregnat gloriosa,
Inter filias
Jerusalem speciosa,
Quam filiæ Sion viderunt
Et beatissimam prædicaverunt,
℣. Et reginæ ejus faciem
Laudaverunt desiderabilem.

3. Decus mundi, felix Anna,
Tu gloria et honore
Coronata es in patria ;
Exora assiduis precibus
Tuam memoriam agentibus ;
℣. Gaudes namque cum Christo
Et cum benedicta prole
In vestitu deaurato,
Circumdata varietate.

In Laudibus Antiph.

1. Dominus sanctæ Annæ
Præparavit sedem gloriæ,
Quam obtinet digna laude
In dierum longitudine.

2. Hæc introducta cœlestibus
Portis cum hymnis et laudibus
Juncta est sanctorum cœtibus.

3. Labia omnium
Collaudent Dominum
Quia omnibus gentibus
Sancta Anna,
Terra benedicta,
Dedit fructum suum.

4. Benedicamus Jesum
Salvatorem omnium,
Et prole Annæ genitum.

5. Anna, Sion filia,
In rege suo exsultavit,
Quam secum in gloria
Super cœlos exaltavit.

Ad Benedictus.

A. O lampas mundi, lumen cœli,
Felix Anna, laude digna,
Tu benedicta femina,
Cujus proles omnibus
Nobis Christum genuit,
Qui nos a nostris sordibus
Unda cruoris abluit
Et a cunctis hostibus
Sua morte eruit.

In 2 Vesperis, ad Magnificat.

A. Exsulta, Anna, in Jesu pio,
Deique prolis tuæ filio,
Cum qua prole magnifica,
Pro nobis Christo supplica,
Ut nos purget a sordibus
Et jungat sanctorum cœtibus.

Brev. ms. de Prague, XIVe s. L'auteur serait Johannes Noviforensis (Jean de Neuburg). Dreves, XXV, 72.

---

120. De Sancta Anna.

1. Sol, qui de stella illuxit,
Stellæ parentem produxit
Ut novæ lucis radium,
Deus, creator omnium.
2. De sancta Anna exorta
Est Maria, cœli porta,
Quasi stella matutina,
O gloriosa Domina.
3. Proles, quam Anna genuit
Dominum carne induit
Pro salvandis hominibus,
Exultet cœlum laudibus.
4. Virgo et mater unica
Vim hostium annihilat,
Necans cuncta hæretica,
Aurora lucis rutilat.
5. Conemur nos excutere
De tenebrarum pulvere
Deique regnum quærere
Jam lucis orto sidere.
6. O mater beatissima
Cum prole clementissima
Posce semper prece pia
Beata nobis gaudia.
7. Præsta, laudanda Trinitas,
Da, adoranda Unitas,
Ut transferamur candidi
Ad cœnam agni providi.

Hymnaire ms. de Prague, 15e s. Dreves, IV, 82.

---

121. Séquence.

1a. Ave, mater, Deo digna,
Ave, mitis, dulcis et benigna ;
2a. Ave, pia laude
Dignissima hominum,
2b. Quia per te venit
Salus, spes et gaudium.
3a. In te, beata,
Descendit cœlestis gratia,
3b. Quæ te mundavit
Ab omni carnis lascivia
4a. Et fecit dignam,
Ut digna digne filiam
Generares dignissimam,
4b. Quam, mater sancta,
Tibi angelo Domini
Nuntiante concepisti,
5a. Et eam genuisti
Cum honore
Et gaudio,
O felix domina.
5b. Sit illa benedicta
Nativitas,
In qua mundus
Est illuminatus.
6a. O pia
Mater Anna, lætare,
Quia fuisti digna
Portare Mariam,
Præclaram
Virginem, summi
Regis genitricem.
6b. Te jure
Fideles, cuncti laudant
[et] felicem prædicant
Et honorant, quia
Per fructum
Tuum ingressus
Est mundi Dominus.

7a. Tu es dignissima
Laude et honore,
O mater melliflua.
7b. Suscipe, domina,
Tuorum fidelium
Clementer carmina.
8a. Et te laudantes
Pie respice,
Manum [tuam] porrige
In adversis ;
8b. A cunctis purga
Vitiis et fac
Consortes [nos] supernis
Deliciis.
9a. Virtutibus cor illustra
Et dirige
Opera nostra.
9b. In curia cœli sita,
Ne deseras
Nos in hac vita.
10a. In horrenda mortis hora,
Mater piissima,
Nobis peccatoribus
Indignis succurre
Sine mora.
10b. Adduc tecum prolem tuam
Atque exercitum
Sanctorum angelorum
Cum ceteris cœli
Primatibus,
11a. Ut in aspectu vestro
Dæmonum caterva
Velut fumus dispergatur.
11b. Mater benigna, tu nos
Ad vitam consigna
Et intercede pro nobis.
12. Ut per te, pia domina,
Cernamus in gloria
Tuæ natæ filium,
Qui salus est humilium.

Missel ms. de Tepla, 1460. Dreves, XLII, 152.

---

122. Prière.

1. Ave, mater virginis,
Quæ lactavit Jesum,
Ipsum roga propter nos
Hic flagellis cæsum,
Meum ut custodiat
Spiritum illæsum,
Nam erranti animæ,
Heu, non bene præsum.
2. Noli me despicere
Miserum, indignum,
Filiæque filium
Mihi fac benignum
Et me sibi facias
Servitorem dignum,
Quod evadam dæmonum
Spiritum malignum.
3. Nato tuæ filiæ
Pie me commenda,
Ut quando sententia
Fuerit ferenda
Extremi judicii,
Mea tunc ducenda
In cœlum sit anima
Sanctis congaudenda.
4. Anna præclarissima,
Placa tuam natam
Nobis peccatoribus,
Ut post hanc sublatam
Vitam nos ad patriam
Ducat præparatam,
Quod possimus cernere
Faciem beatam.

Orational ms. de Sigismond Span de Berstein, codex de Prague, 1477. Dreves, XXXIII, 38.

---

123. Office.

In 1 Vesperis, Super psalmos.

Quasi stella matutina
Auroræ prænuntia
Et sicut rosa in spina
Fulsit Anna eximia
Quæ nobis divina
Det cum prole pia.

Ad Magnificat.

Æterni patris filium
Cœtus laudet fidelium
In sanctæ Annæ laudibus,
Quæ suis nos juvet precibus

Ad Matutinum, Invit.
Devoto corde
Christo jubilemus et ore,
Annam qui sanctam
Cœli transvexit ad aulam.

In Nocturno, Antiph.
1. In sanctæ Annæ honore
Dominum laudemus,
Corde, animo et ore
Magnificemus.
2. Hæc ornavit sæculum
Per solis tabernaculum,
Quod salvat Dei populum.
3. O felix generatio
Quam sancta Anna genuit,
O beata salvatio
Quam mundo Maria tribuit.

Responsoria.
1. Refulget Anna beata,
Fructus salutis dotata,
Unde omnis languor pellitur
Et salus ægris redditur.
℣. Stirpe Aaron sacrata
Est sancta Anna mundo nata.
2. Anna ex sacerdotali
Et Joachim ex regali
Sunt exorti prosapia,
Quibus nata est Maria.
℣. Sacerdos sacrarum legum
Ex hac venit et rex regum.
3. Tu es Anna laudabilis,
Cui poscenti divinitus
Datur proles optabilis,
Qua mundus salvatur perditus.
℣. Prolem a Deo postulatam
Dedisti cœlis, terræ gratam.

In 2 Nocturno, Antiph.
1. Audi, filia, et vide
Nos te laudantes hodie
Et cuncta mala elide
A nobis pacifice.
2. Maria sanctificatur,
Ventre matris dum gestatur.
3. Sola digna tu fuisti,
Generare matrem Christi,
Cui devote deservisti.

Responsoria.
1. Ut novum jubar enituit
Anna et signis claruit,
Venerari promeruit,
Quæ Dei matrem genuit,
℣. Per quam mors fugata cedit,
Per quam salus nostra redit.
2. Tu quondam Sara sterilis
Sed mater facta fecunda,
Fructus tuus amabilis
Omnia dedit jucunda ;
℣. Tuus partus tripudio
Mundum replevit et gaudio.
3. Celebremus devotissime
Mariam Annæ sanctissimæ,
De qua nostra salus est inchoata,
Et pax a Deo patre nobis data.
℣. Laudemus mente, corde et ore
Jesum in sanctæ Annæ honore.

In 3 Nocturno, Antiph.
1. Christo psallant omnia,
Qui venit nos salvare,
Pro sanctæ Annæ gloria
Plaudant astra, tellus, mare.
2. Cum Domino
Anna exultabit
Et cum eo
Sine fine regnabit.
3. Dominum magnificemus
Et canticis collaudemus,
Qui fecit mirabilia
In sanctæ Annæ filia.

Responsoria.
Sidus Anna tres lucernas
Erranti mundo attulit,
Cum fecunda mater ternas
Filias claras protulit,
Quarum virgo Maria dignior
Ut sol stellis fulget clarior,
℣. Hæc mater regis gloriæ
Et plena omnis gratiæ.
2. Tu domina benedicta
Exstas cœlesti lumine ;
Varia circumamicta
Virtutum pulchritudine,
℣. Sidus aureum produxisti,

Stellam maris, matrem Christi.
3. Sancta Anna laude digna,
Regnans in cœli curia,
Exora Jesum benigna
Pro nobis cum prole pia ;
℣. Nos te laudantes hodie
Juva clementi facie.

Ad Laudes, Antiph.

1. Dominus sedem gloriæ
Sanctæ Annæ præparavit
Et in regnum lætitiæ
Perpetuæ locavit.
2. Hæc est portis cœlestibus,
Introducta cum laudibus,
Juncta sanctorum cœtibus.
3. Anna terra pretiosa
Dat fructum medicinalem,
De qua exorta est rosa
Spargens odorem vitalem.
4. Omnis creatura
Æternum laudet patrem
Pro sanctæ Annæ genitura,
Portantis Dei matrem.
5. Anna, Sion filia,
In rege suo exsultabit,
Quam secum cum gloria
Super cœlos exaltavit.

Ad Benedictus.

A. In sanctitate servivisti
Christo, Anna eximia,
Quæ conregnans possedisti
Vitæ perennis gaudia ;
Nobis opem defer Christi
Cum prole plena gratia.

In 2 Vesperis, ad Magnificat.

A. Exulta, Anna, in Jesu pio,
Dei prolisque tuæ filio,
Cum qua prole magnifica
Pro nobis Christo supplica,
Ut ablatis criminibus
Salvemur tuis precibus.

Brev. ms. de Sainte-Anne de Prague, XVIe s. Dreves, V, 117.

---

124. SÉQUENCE

1a. O rosa vernalis,
Virtutum consita malis,
1b. Virginis eximiæ
Radix sincera Mariæ.
2a. Plaudis in æthereis
O felix Anna choreis ;
2b. Nos miseros, dia,
Benedic cum prole Maria
3a. Cumque Joseph genero,
Mariæ conjuge sancto,
3b. Atque, tuo caro
Joachim, felice marito,
4. Ac cunctis natis
De stirpe tua generatis.

Missel de Prague, impr. à Leipsig en 1522. Dreves, XLII, 154.

AUTRICHE-HONGRIE

125. OFFICE

In I Vesperis.

R. De spina Hebraica,
De stirpe Davidica
Recens surgit rosa,
Mundo dans primordium,
Salutis exordium,
Anna generosa.
℣. Mariam hæc genuit,
Miserorum scutum
Quia semper viruit
In donis virtutum.

Ad Magnificat.

A. Magnificent vigiles
Exaltantem humiles
Deum omnes gentes,
Ut Annæ precatibus
A cunctis reatibus
Hos mundet mentes.

Ad Matutinum, Invit.

In tam sacro solemnio
Matris Matris Dei,

Adoremus in gaudio
Deum jubilæi.

In I Nocturno, Antiph.

1. Ex ore infantium
Deus laudem perficit
Per Annæ conjugium,
Satanam cum dejicit.
2. Hoc in sole posuit
Suum tabernaculum,
Dum salvare voluit
Deus suum populum.
3. Præ suis consortibus
Oleo lætitiæ
Hanc junctam cælestibus
Deus unxit hodie.
4. Suum tabernaculum
Dominus sanctificat
Annæ cor dum lectulum
Sibi soli dedicat.
5. Magni regis civitas,
Anna lætabunda,
Omnibus sterilitas
Tua est fecunda.
6. O beata Christi Ava,
Sordes nostras prece lava,
Tuæ natæ interventu
Ut locemur in conventu
Beatorum omnium.

Responsoria.

1. Nova lux mundo oritur
Fulgore grato rutilans,
In gaudium plebs tollitur
Novellas laudes jubilans.
℣. Ad Annæ natalitia
Nova fulgent sollemnia.
2. Felici origine
Sacra de propagine
Anna sumpsit ortum ;
Vita hujus inclita,
Nobis præstet merita
Et salutis portum.
℣. O felix nativitas
Qua paratur, qua speratur
Æterna felicitas !
3. Annos Anna pubertatis
Dignis currens cursibus,
Viro paris honestatis
Legis nubet ritibus.
℣. Joachim est desponsata ;
Purpurata et ditata
Floret æquis moribus.
4. Actus vitantes obscenos,
Cœlibe conjugium
Annos semel per bis denos
Pio vivunt studio.
℣. Ambo denique nobiles,
Sed ventris fructu steriles.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Divina justitia
De cœlo prospexit,
Sorte multifaria
Quæ Annam protexit.
2. Sanctis sunt in montibus
Annæ fundamenta,
Quæ semper virtutibus
Virebat intenta.
3. Extendit ad fortia
Felix illa manum,
Sic in innocentia
Mundum vicit vanum.
4. Præceptis legalibus
Tota intendebat
Nec ullis erratibus
Ab his recedebat.
5. Viro juncta socia
Nexu conjugali,
Boni tamen conscia
Morbo carens mali.
6. Gaudeat Ecclesia
Annæ de natali,
Habentis exordia
De stirpe regali.

Responsoria.

1. Jesu Christe, nepos cujus
Tu es, ob amorem hujus
Molem tergens peccatorum
Regno transfer nos polorum,
℣. Fecundatos inclitis
Castitatis meritis.
2. Ex Nazareth Joachim
Originem produxerat ;
Annam hanc in Bethlehem

Clara stirps genuerat.
℣. Ambos æque nobiles
Devotos et dapsiles.
3. Rei suæ substantiam
Devota consuetudine
Dant partitam trifariam
Vivi Dei pro nomine ;
℣. Partem dant egentibus,
Partem sacerdotibus,
Partem suis usibus.
4. Horum vita fuit grata
Deo in cœlestibus,
In virtute solidata
Placens et hominibus.
℣. Non indigne sed tam digne
Rosa juncta lilio.

In 3 Nocturno, ad Cantica.

A. Mundi decus orbita,
Gratulans lætare,
Celebrando inclita
Festa Annæ claræ.

Responsoria.

1. Angelus hos consolatur
Eisdem dum nuntiatur
Nascituram filiam,
Mundo dantem gratiam,
Angelis lætitiam,
Trinitati gloriam.
℣. Spargit ut sol radium,
Pariet hæc filium
Vitæ dantem bravium.
2. Anna tandem filiam
Peperit eximiam,
Mœror terminatur,
Fugatur opprobrium,
Cumulatur gaudium,
Risus frequentatur.
℣. O grata sterilitas
Quam fecundat et secundat
Tantæ prolis dignitas.
3. Vovent ipsi, si daretur
Nuptiarum præmium,
Ipsum quidem offerretur
In Dei servitium.
℣. Hoc tribus sollemniis
Quærunt sacrificiis
Et piis officiis.
4. O felix commercium !
O cœlebs conjugium
Joachim et Annæ !
Qui de stirpe regia
Natam plenam gratia
Gignunt, arcam mannæ.
℣. Felices hi gemini
Deo cari, mundo clari,
Nulli dati crimini.

In Laudibus, super Psalmos.

A. Annam sacram induit
Dóminus decore,
Semper enim viruit
In ejus amore.

Ad Benedictus.

A. In domo Ecclesiæ
Sol refulsit gratiæ,
Luce radiosa
Anna gratiosa ;
Jesu, cujus inclitis
Precibus et meritis,
Nos ex alto visita
Cuncta delens debita.

PER HORAS.

Ad Primam.

A. Obstruxit Deus omnium
Os Joachim dicentium
Maledicto legis obnoxium.

Ad Tertiam.

A. Israeli convenit
Deo benedicere,
Qui de ipso voluit
Matrem sibi sumere.

Ad Sextam.

Vobis, Sion filiæ,
Magnæ sunt lætitiæ,
Dei pro hospitio
Præparato filio.

Ad Nonam.

Miserendi patribus
Tempus adventabat,

Mariam cum Angelus
Venturam monstrabat,
Quæ cum Matre postulet
Ut nos pie visitet
Oriens ex alto.

In 2 Vesperis, ad Magnificat.

A. Abraham in semine
Pepegisti, Domine,
Nos omnes salvare ;
Aunue ego precibus,
Ut jurasti patribus,
Nostri miserere.

Brev. ms. de Lilienfeld, xve s.; Dreves, xxv, 69-71.

126. Office bref.

In 1 Vesperis.

A. Alma mater Anna, gaude ;
Tibi multa digna laude
Inerant ex filia,
Namque dum fit mater Dei,
Te monstrat, quia sis ei,
O felix prosapia,
Cujus germen virga Jesse,
Qua suscepit mater esse,
Dei sapientia.

In Noct. sup. Psalmos.

A. O quam pulchra propagine
Præfulsit Annæ filia,
Deus dum carnis tegmine
Homo fulsit ex Maria.

In Laud. sup. Psalmos.

A. O quam dulcis divinitas
Se in Christo exhibuit,
Fecunda dum virginitas
Huic servi formam induit.

Ad Benedictus.

A. O quam felici gaudio
Anna gaudes cum filia,
Ejus dum dulci filio
Jam frueris in gloria.

In 2 Vesp., ad Magnificat.

A. Exsultet in gaudio
Spiritus Mariæ
Dulci natalitio
Matris Annæ piæ ;
Felix Anna tali prole,
De qua orto Christus sole
Fit nostra redemptio.

Brev. ms. des Dominic. d'Olmutz, xive s., add. du xve, Dreves, xxv, 88 (référence unique).

127. De sancta Anna.

1. Felix Anna, Deo cara,
David filia præclara,
Orta tribu de regali
Mixta cum sacerdotali.
2. Dum divine conversaris,
Gabriele nuntiaris,
Fore digna mater esse
Reflorentis stirpis Jesse,
3. Quæ produxit mundo florem,
Jesum Christum salvatorem,
Fulgens arca testamenti,
Gestans urnam sacramenti,
4. Veri panis angelorum,
Cibi civium cœlorum,
Lux primæva novæ legis,
Dulcis ava summi regis.
5. Eia, mitis veterana,
Ægras mentes prece sana,
Cum Maria pia nata
Miserorum advocata,
6. Erga natam et nepotem
Obtinere nobis dotem
Cura resurrectionis
Et glorificationis,
7. Corporum et animarum
Claritati beatarum
Jungamur hierarchicarum.

Codex de S.-Pierre de Salzbourg, xve s. Dreves, xv, 186.

128. De sancta Anna.

1. O quam præclara Dei margarita,
Tu pretiosa vocitaris gemma,

Te namque plebes utriusque sexus
Laude frequentant.
2. Et, quod superna resides in aula
Et quod in cœlo potens es cum [Christo,
Indicant signa cunctis recolenda
Et memoranda.
3. Dæmones tuis meritis fugantur ;
Claudi curantur, cæci illuminantur;
Audiunt surdi, eriguntur curvi,
Muti loquuntur.
4. Hic quod in tuo Deus nos amore
Liberet cunctis pius ab adversis,
Atque futuram nobis donet vitam,
Postules, sancta.
5. Sit Deo nostro laus....

Brev. ms. de Seckau et de Klosterneubourg, 14e s. ; de S.-Emmeran de Ratisbonne, xve s. Dreves-Bluhme, LII, 103.

---

129. Office.

In 1 Vesperis, Antiph.

1. Gaude, felix proginies,
Ex qua Anna nata est,
Per cujus uteri fructum
Ingressus est Deus mundum.
2. Hæc est mater virginis,
Quæ sine labe criminis
Jesum Christum genuit,
Cujus festum celebremus
Et solamen imploremus.
3. O mater pia, nos defende,
Anna, scutum apprehende
Contra malos homines ;
Cedant hostes tuis minis,
Fiant omnes tamquam cinis,
Ante venti turbines.
4. O felix mater Anna, gaude,
Quia tu es digna laude,
Per te venit templum Dei ;
Adest, currunt omnes rei
Ut ab hoste liberentur,
A quo capti detinentur.
5. Ave, Anna, mater pia,
Per te venit vitæ via,
Ex te venit cœli porta,
Per quam vera lux est orta.
Per hanc portam fac nos ire
Et ad Deum pervenire.

℟. Felix felicem
Mater genuit genitricem
Pastoris summi
Qui tollit crimina mundi;
Pro nobis ora,
Christi mater benedicta.

Ad Magnificat.

A. Ave mater gloriosa
Ex te venit rubens rosa,
Cujus odor est vitalis,
Medicina immortalis,
Pro nobis ora, pia mater,
Ut nos salvet Deus pater,
Cum de mundo hoc transimus,
Ut nos certi ibi simus
De æterna gloria.

Ad Matutinum, Invit.

Christum laudemus
Festumque pie celebremus,
Ut nobis Anna
Procuret gaudia summa.

In 1 Nocturno, Antiph.

1. Gaude, felix mater Anna,
Per te venit nostra spes summa,
Ora pro nobis Jesum Christum,
Ut possimus mundam istum
Habere sub pedibus.
2. Hæc est illa felix mater,
Quam tam dignam fecit pater,
Ut tam mundam generaret,
Quæ filio carnem ministraret.
3. O beata mater, gaude,
Tu es enim digna laude,
Quia per tui uteri fructum
Ingressus est Dominus mundum.

Responsoria.

1. Salve stirps sancta,
Venerabilis atque beata,
Ex qua virgo crevit,
In qua Dominus requievit,

℣. Nobilis et clara

Stirps ac Domino quoque cara.
2. O felix Anna,
Tu lux et fulgida gemma,
Ex te processit
In qua Dominus requiescit.
℣. Nos cum matre pia
Benedicat virgo Maria.
3. O lampas mundi
Te fecit gratia summi,
Ut per te totum
Faceret clarescere mundum.
℣. Te, pia, felicem
Fecit Dominus genitricem.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Ave, mater placens Deo,
Felix absque crimine,
In justorum curia
Tu habitas cum filia,
In qua nunquam habitat,
Qui non juste militat
Adversus vitia.
2. O pia mater, me conserva,
Qui draconis vi proterva
Conturbor assidue,
Qui peccatis semper premor,
Ut sim tui semper memor,
O dulcis mater Mariæ.
3. Hæc est pia mater Anna,
De qua processit cœli gemma,
Cujus beati oculi
Respiciunt in pauperem,
Opem ferendo celerem.

Responsoria.

1. Annam felicem
Fecit Dominus genitricem
Ejus felicis
Et dilectæ genitricis.
℣. Matrem formavit
Dominus, qui cuncta creavit.
2. O mater digna,
Tu dulcis atque benigna,
Prolem dedisti,
Per quam tam digna fuisti,
℣. O felix Anna,
Mulierum lucida gemma.
3. Anna, tuus fructus
Est a Domino benedictus ;
Ex illo panis
Est confortans fide sanis.
℣. Felix est partus,
Venerabilis atque beatus.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Ave, mater virginis,
Quæ pudice concipit
Et parit cum gaudio
Regem, regum dominum,
Qui suum introitum
Servavit et exitum,
Ne pateret læsio.
Jesum Christum Dominum
Pro nobis cum filia,
Te rogamus, rogita.
2. Hæc est beata femina,
De cujus prole sanctissima
Deus carnem induit,
Ad quam preces effundamus,
Ut per eam evadamus
Æterna supplicia.
3. O beata mater Anna,
Ex te processit spes summa ;
Cum ipsa prole sanctissima
Pro nobis ora, piissima.

Responsoria.

1. Anna supra solem
Pulchram genuit quoque prolem,
Quam Deus ornavit,
Præ cunctis magnificavit ;
℣. Pro nobis, Anna,
Rogita cum prole beata.
2. O mater, gaude,
Felix es dignaque laude,
Tu matrem Christi,
Dulcis mater, genuisti ;
℣. O mater Anna, ter sancta
[quaterque beata.
3. Qui spes est summa,
Christum tu pro nobis, Anna,
Pro nobis ora,
Succurre tuis sine mora,
℣. Ut simus mundi,
Digni quoque gratia summi.

Ad Laudes, Antiph.

1. Gaude, felix mater Anna,
Per te venit cœli gemma,
Per te venit pia mater,
Ad quam misit Deus pater
Suum dilectum filium,
Ut salvaret sæculum.
2. O pia mater, nos dignare,
In tua laude confirmare,
Ut nos simus per te digni,
Puri semper et benigni.
3. O Anna felicissima,
Omni laude dignissima,
Cum prole sanctissima
Pro nobis ora piissima.
4. O dulcis mater Anna, gaude,
Tu es enim digna laude,
Quia tu sola meruisti
Generare matrem Christi.
5. Ave, felix mater Anna,
Ex te processit spes summa,
Pro nobis ora, mater pia,
Cum tua dilecta filia,
Ut nos festis rex cœlestis
Societ angelicis.

Ad Benedictus.

A. O Anna felicissima,
Cum prole sanctissima
Pro nobis roga regem Christum,
Qui redemit mundum istum,
Ut nos solvat a peccatis
Et det locum cum beatis
In regno suæ claritatis,
Ubi tu cum filia
Permanes in sæcula.

In 2 Vesperis, ad Magnificat.

A. Gaude, mater digna laude,
Jucundare, manu plaude,
Quia talem genuisti,
Et tuo lacte hanc pavisti,
Ex qua nasci voluit,
Qui lucis auctor exstitit.
Pro nobis roga, domina,
Cum ipsa prole sanctissima,
Ut mereamur consequi
Quo nos gaudeamus perfrui.

Brev. ms. de Gratz, XVe s. Dreves, V, 112.

TYROL.

130. OFFICE.

In I Vesperis, super Psalmos.

Summa laus sit genitori,
Proli quoque redemptori ;
Nobis flamen sit solamen ;
Chorus dicat Amen, Amen !

Ad Magnificat.

A. Dulcem Christo melodiam
Digne decantemus
Et suavem symphoniam
Ipsi resonemus,
Ejusque benignam
Honorificemus
Genealogiam,
Sed præ cunctis laude dignam
Sublevemus
Annam piam,
Quæ nobis formosam
Generosam, pretiosam
Verni paradisi rosam
Genuit Mariam.

Ad Matutinum, Invit.

Regi Christo jubilemus
Et devoti exsultemus
Ei, qui hodie suam
Piam coronavit avam.

In I Nocturno, Antiph.

1. Admiretur orbis terrarum
Nomen tuum, Domine,
Cum de profundo tenebrarum
Lux surgit Annæ nomine.
2. Cœli enarrant gloriam Dei
Et in fines orbis terræ
Personent ei.

Cum de Juda exoritur,
Anna, mater sanctæ spei.
3. Hæc consurgit
De generatione rectorum
Et nomen ejus
In æternum vivit.
Nec in morte de sorte
Delebitur electorum.
4. Calamus scribæ
Velociter scribentis
Exornet hujus (gesta), cujus
Gressus pulcherrimi
Quasi filiæ principis
In calceamentis.
5. Tabernaculum Dei
Fluminis impetus lætificat,
Dum Anna legi obnoxia
Prole multa fructificat.
6. Magnus noster Dominus,
Magnam magnificavit,
Et coram cunctis regibus
Eam mirificavit.

Responsoria.

1. Decantemus hac in die
Deo laudes harmoniæ
Cum exsurgit de Judæa
Norma vitæ et idea,
Anna beatissima ;
℣. Sume vota, Jesu Christe,
Quæ depromit chorus iste
Mente devotissima.
2. Egreditur rosa de spina
De campis Jerichontis,
Cujus odor est ruina,
Et pavor Acherontis ;
Nos, per eam, Christe, salva
Ab igne Phlegetontis ;
℣. Judex ferus cum redibit
Cum cœli senatoribus,
Et hic Judas interibit,
Cum suis fautoribus.
3. Spirans Auster hunc perflavit
Hortum, quem Dei rigavit
Christus sapientia ;
Pater dedit incrementum,
Pavent terra, firmamentum
Et cœlorum entia.
℣. Florum hortus germinavit
Rosam necnon lilium ;
Rosa quoque generavit
Christum Dei filium.
4. Stirpis Davidicæ
Tu nobilissima
Proles,
Tres mundo generas
Soles.
O fecundissima
Mater, te pater
Æternus omnisque
Cœli concentus
Honorat.
℣. Terrigenarum
Te conventus
In valle lacrimarum
Detentus
Implorat.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Benedixisti, Domine,
Terram hanc benedictam,
Quam de legis opprobrio
Eximis maledictam.
2. Fundata est in montibus
Hæc Mater generosa,
De Jesu bibens fontibus
Haurit tam gratiosa.
3. Exsultabunt Dei filio
Simul cuncta creata,
Cum de mundi exsilio
Transit hæc beata.
4. Exsultet terra
Et insulæ lætentur
Cum hæc levatur de pulvere
Ad culmen gloriæ :
Hinc angeli Dei jucundentur.
5. Deus in se mirabilis
Magnus et ineffabilis,
In Abrahæ hac filia
Perficit mirabilia.
6. Felix hæc mater
Domini præcepta
Custodiebat et diligebat
Propterea apud eum
Gloriam est adepta.

Responsoria.

1. Anna, gratia vocaris
Jure, quia talem paris,
Quæ solem justitiæ
De se caste generavit,
Vere plenum gratiæ,
Qui nos reparavit.
℣. Beata, quia gratiarum
Ex te fons emanat ;
Hic puteus aquarum
Saucios qui sanat.
2. Anna dicitur donata,
Cui et donavit
Deus dona grata,
Cum eam dotavit
Vere dote bona,
Ut hic eam gratia
Et in futuro protegat
Gloriæ corona.
℣. Hæc est mater sanctæ spei
Quæ pro virtute fidei
Accepit bona de manu Dei.
3. Anna, tu veri Samuelis
Castra regens Israelis
Et excludens Ismaelis
Fallentis astutias,
Fundis preces apud Deum
Et extricas Asmodeum
Et ejus versutias.
℣. Tu Tobiæ pie, pia
Ava, præsto sis in via
Ut a nobis inimicum
Procul pellas impudicum.
4. Vox ab ore, laus de corde,
Resultet et exsultet
Omnis homo fidelis,
Cum ab Israelis
Domo homo
Surgit sanctitatis.
Anna, Mater sanctitatis,
Cujus flores in decore
Puritatis, suavitatis
Fructus in honore.
℣. O mater pulchræ dilectionis,
Ex te fons sanctificationis
Prodit, virgo filia,
Quam exora et implora.

In 3 Nocturno, ad cantica.

Florete, flores, quasi lilium
Et fructificate ;
Date
Odorem, ac Dei filium
Immensis laudibus collaudate,
Qui Annæ matris spiritum
In electorum requiem
Et inter vernantes
Paradisi flores hodie
Feliciter transplantavit.

Responsoria.

1. Arca tu novi testamenti,
Fulgens instar firmamenti,
Omni parte auro tecta,
In te regni virga recta
Manet, o virtutum Anna,
Urnam plenam habens manna
Cum tabulis scientiæ.
℣. Te perfecit architectus,
Dei natus et dilectus
Manu sapientiæ.
2. Clare lucens in procella
Jam de Jacob surgit stella,
Cujus jubar mundo clarum
Lumen fundit : hinc rosarum
Flos pulcherrimus procedit,
Cui Spiritus insedit
Vere septiformis.
℣. Specular es munditiæ
Cui sol justitiæ
Radios impressit
Imago deiformis.
3. Salve, nobilis virga Jesse,
De qua ortum est præcandens
Lilium convallium,
Quod generavit
Dei filium,
Qui donavit
Omnibus esse.
℣. Odor cujus fragrat
Super unguenta pretiosa ;
Favum cum melle distillat
Lingua ejus gratiosa.
4. Ego quasi terebinthus,
Habens gloriam ab intus,
Ramos meos dilatavi

Cum Marias generavi
Trinos flores honestatis.
Eia, mater castitatis,
Ora primam ex te natam,
Gratam cunctis et prælatam,
Utque gratum ex se natum
Oret, ut regnum beatum
Nobis præstet et conspectum
Summæ deitatis ;
℣. Ora patrem, ut per ducem,
Qui redemit nos per crucem
Nobis orbis reddat lucem.

In Laudibus, super Psalmos.

A. Induta es a Deo
Fortitudine
Et præcincta
Pulchritudine
Morum,
Unde tibi præparata
Est sedes gloriæ
In requie
Sanctorum.

Ad Benedictus.

A. Benedictus Dominus
Qui in domo Davidis
Cornu erexit
Quod in salutem languidis
Et in virtutem pavidis
Ecclesiæ direxit,
Cum hanc vere humilem
Misericordiæ
Oculis respexit
Ac cum stola gloriæ
Palmaque victoriæ
Hodie cœlis invexit.

Ad Primam.

A. Hæc cor suum dilatavit
Et ambulavit
In lege Dei ;
Ideo ascendit dealbata
Ac si columba
Esset immaculata.

Ad Tertiam.

A. Multæ filiæ
Congregaverunt
Divitias et delicias
Congesserunt ;
Tu vero universas
Has es supergressa
Cum hodie regis
Cubiculum es ingressa.

Ad Sextam.

A. Super solis
Hæc radios condidior,
Et super stellarum
Ordinem lucidior
Fugatrix tenebrarum.

Ad Nonam.

A. De labore manuum
Felix ista manducavit
Et de sua penuria
Pauperes ditavit.
Ideo cum Angelis
Regnum hereditavit.

In 2 Vesperis, Antiph.

1. Adest dies novæ lucis
Quo Annæ sanctissismæ
Spiritum cœlis introducis,
Æterne rex altissime.
2. Æterni regis aviam
Cuncti veneremur piam
Quæ nobis speciosam
Paradisi rosam
Genuit Mariam.
3. Mulieris hujus fortitudinem
Quis investigavit,
Quæ furentis Holofernis
Caput detruncavit
Et gentis suæ populum
Ab hoste liberavit ?
4. Manum suam pauperibus
Sapiens porrexit
Cujus ab alto munera
Altissimus respexit,
Nunc vere bene meritam
Ad gloriam provexit.

Ad Magnificat.

A. O oliva corde mitis,
O odorifera vitis,

O ditis
Fons et cisterna viva
Bethlemitis,
Extingue in nobis
Pestifera
Malæ sitis,
O cœli manna, Anna
Fructifera,
Et insignis, quæ gignis
Visceribus dignis
Fructum benedictum
Onim bono meliorem,
Natam piam
Omni rosa rosulentiorem
Prædulcem Mariam.

Brev. ms. cistercien, xiv^e s.; cod. d'Inspruck, 542 ; addition du xv^e s. Brev. ms de Furstenzell, xvi^e s. ; cod. de Munich, 7, 213, addit. du xv^e s. — Dreves, xxv, 78-81.

131. *Ad Laudes.*

1. Ut celebri lætitia
Congaudeat Ecclesia,
Festum honoret celebre,
Quod causam dat lætitiæ.
2. Lux adest venerabilis,
In qua supernis gaudiis
Mater Mariæ virginis
Inducitur ab angelis.
3. Hinc solemnizent hodie
Superni cives curiæ,
Pro tantæ matris gloria
Resultet cœli machina.
4. Nos ergo devotissima
Jungamus his præconia,
Sonent hymnorum cantica
Meræque vocis organa.
5. Parens reginæ cœlicum
Ora pro nobis Dominum,
Ut mundi post exilium
Det sempiternum gaudium.

Brev. ms. de Marienberg, xiv^e s; codex de Wolfenbuttel, Dreves, xxiii, 117.

132. Office.

En 1892, M. Rosenthal de Munich, voulut bien nous faire voir un *Officiale* manuscrit avec musique, portant ce sous-titre : *Vespere de dedicatione de S. Anna, de Apostolis, de Resurrectione*, etc. Casp. Ravensteyner, canon. et plbs in Tauffers scribi fecit pro capella S. Annæ in Anhornach (?) 1552. — La partie rythmée est antérieure à cette date et se trouve déjà au xve siècle dans les liturgies de Brixen, Salzbourg, Brandebourg. Cf. ci-dessus, nos 28 (p. 75) et 62 (p. 220).

Voici l'antienne et l'oraison du *Magnificat :*

O decus mundi felix Anna,
Honore et gloria
Coronata es in patria.
Exora assiduis precibus
Pro tuis memoriam gentibus ;
Gaudens namque regnas
Cum Christo et tua benedicta prole.

Oremus : Deus qui beatam Annam ut mater sanctæ Dei genitricis effici mereretur elegisti, concede propitius ut utriusque precibus et meritis cœlestia remedia consequamur.

Suisse

133. Office.

In 1 Vesperis, Ad Magnificat.

1. O felix Anna,
O sancta, o benedicta,
Quæ meruisti
Mater esse matris Christi,
Pia Deum exora
Pro nobis et implora,
Ut qui tua celebrant sollemnia
Perducantur ad cœlestia.

Ad Matutinum, Invit.
Adoremus
Natum summi patris
In honore Annæ
Matris suæ matris.

In I Nocturno, Antiph.
1. Reditus namque suos
In partes dividebant,
Quaram primam
Templo offerebant.
2. Peregrinis et egenis
Erogabant aliam,
Sibi et familiæ
Reservabant tertiam.
3. Cum sic annum pervenissent
Usque ad vicesimum
Et prolem nondum habuissent,
Erant in opprobrium.
4. Die quadam encœniorum
Intravit Joachim sancta sanctorum,
Deo ut daret munera
Secundum legis fœdera.
5. Isachar dixit ad Joachim :
Non offeres Deo, etenim
Non fecisti semen in Israel ;
Te maledixit Emmanuel.

Responsoria.
1. Nazarenus, Annæ pater,
Vitæ vir egregiæ
Fuit ; ex Bethlehem mater
Regali progenie.
℣. Oportebat illam
Digno nasci semine,
Ex qua mundo nasci munda
Debebat a crimine.
2. Dum oraret cum singultu
Felix Anna, plena luctu,
Dixit ei Angelus ;
Noli flere amplius,
℣. Nam exaudita es ;
Concipies et paries
Pulchram sanctam Mariam :
Vocabis eam Mariam.
3. Preces tuæ sunt acceptæ
In conspectu Domini ;
Non dolebis, sed gaudebis
Immunis opprobrii.
℣. Clara Deo, Anna
Mundo pium nobis
Dabis manna.

In 2 Nocturno, Antiph.
1. Infecundos cum fecundis
Mos non erat sistere,
Nisi Deus daret illis
Prius prolem gignere.
2. Hoc Joachim conturbatur
Confusus opprobrio,
Quem pontifex protestatur
Indignum elogio.
3. Exprobrabat et dicebat
Hunc valde præsumere,
Qui fecundis infecundum
Sperabat conjungere.
4. Non naturæ, sed peccati
Ultor exstat Dominus,
Sed uterum cum interdum
Obstruit alicujus,
Ad hoc facit, ut per ipsum
Reparet in melius.
5. Dilatos diu conceptus
Et steriles partus
Dicit doctor vere
Meliores esse solere.
6. Ad hoc claudit Dominus
Uterum alicujus
Ut denuo aperiat
Mirabilius ;
Et id, quod datur,
Non esse libidinis
Sed divini muneris
Cognoscatur.

Responsoria.
1. Ex hoc autem opprobrio
Joachim pulsus nimio
Statim intravit eremum
Ibi ut oraret Dominum ;
℣. Pudore suffusus
A templo recessit
Et ad eremum
Subito concessit.
2. Cumque fleret in deserto,
Dixit ei angelus ;

Joachim, habe pro certo,
Audivit te Dominus.
℣. Ecce namque uxor tua
Concipiet
Et pariet filiam.
3. Nobis quoque nascituram
Nunc præsago filiam
Dei matrem fore gratam,
Specie pulcherrimam.
℣. Vocabitis hanc Mariam
Gratia mirificam.
4. O regina cœlorum,
Mater regis supernorum,
Veni, pia, et adesto
Tuæ sanctæ matris festo
Cui hodie
Cœtus ecclesiæ
Decantat præconia laudum.
℣. In honore tuæ matris
Placa iram summi patris,
O manna
Ortum ab Anna.

In 3 Nocturno, ad cantica.

A. Cum Anna audisset,
Quod Joachim recessisset
Opprobrii objectu,
Toto mentis affectu
Orando, plorando dixit :
O Domine,
Rex sine fine,
Quæ dixi, quid feci,
Ut dicer maledicta ?
Fac ut sim benedicta.
Cui dixit protinus :
Noli flere, angelus,
Nam exaudita es.
Concipies et paries
Dei matrem et filiam :
Vocabis eam Mariam.

Responsoria.

℣. Inclita stirps Jesse
Virgam produxit ex se,
De qua flos vernat novo more
Miro perfusus odore ;
℣. Hæc virga dans manna
Est, quæ processit ab Anna,
Maria, mellis stilla,
Flos est ortus ab illa.

In Laudibus, Antiph.

1. In laudibus Annæ
Studeat natus et pater,
Nam Dei matris
Meruit esse mater.
2. Homo qui in Deo gaudes,
Hanc si tantum collaudes,
Deo eris gratus
Et in fine beatus.
3. Habet privilegium
Mater matris Dei,
Ut ferat solatium
Adstantibus ei.
4. In hac enim construitur
Templum sacri spiraminis,
Cella numinis,
Per quam hostis devincitur.
5. Hæc est paradisus
In quo hortus conclusus
Excolitur,
In quo fons signatus,
Maria, fons hortorum,
Recipitur.

Ad Benedictus.

A. O felix Anna,
Quæ angelico affatu
Digna fuisti
Et mater matris Domini
Esse meruisti,
Placa regem gloriæ
Natum tuæ filiæ
Quam tu pie lactasti.

In 2 Vesperis, Ad Magnificat.

A. O Anna,
Bonorum radix omnium ;
O manna
Dans mundo verum gaudium,
Cœli admiratorium
Dei reclinatorium,
Tu es electa civitas,
In qua Dei palatium
Horti clausi trigurium
Sola ut intret deitas ;

Quanta sit tibi dignitas,
Nemo posset exprimere,
Nam te possum asserere
Matrem esse matris Dei ;
Ergo fac nos gratos ei
Tua prece assidua
Et trahe nos ad ardua.

Brev. ms. de Muri-Gries (Bénédictins), 15e s. Dreves, xxv, 66. Mone, t. III, et Zabuesnig abrègent cet office et offrent des variantes.

134. HYMNE.

1. Novum sidus in superis
Exortum fulget hodie
Translatum hinc de tenebris
Ad claritatem patriæ.
2. Ad gloriam de gratia
Transivit dicta gratia
Plena gaudens lætitia
Dilecti sub præsentia.
3. Alternis se conspectibus
Cernentes mater, filia,
Versis in Jesum, vultibus
Stupent ineffabilia.
4. Quæ tantis fulges meritis,
Per te donetur gratia
Nobis in cursu temporis
Finito cursu gloria.
5. Jesu Mariæ filio...

Diurn. ms. dominicain, XIVe s. ; addition du XVe s. ; cod. d'Aarau. — Dreves, XXIII, 118. — Brev. de Liège, 1498 : Balinghem.

135. *A Laudes.*

1. Felix Maria filio,
Totius orbis domino,
Felix Anna per filiam,
Stellam maris præfulgidam.
2. Annam dies hic inclytus
Vidit beari cœlitus
Et cum melodis laudibus
Jungi supernis civibus.
3. Obtentu matris filiæ
Mariæ, plenæ gratiæ,
Nobis auctorem omnium
Redde, Anna, propitium.
4. Sit laus paterno numini,
Sit filio, sit flamini,
Qui nos per Annæ meritum
Cœli ducat ad aditum.

Brev. ms. dominicain, codex de Constance, XVe s. Dreves, IV, 80.

136. *Au Nocturne.*

1. Anna, mater gratissima,
Deposcimus te cœlibem,
Cœlestis aulæ vernulis
Quo perfruamur organis.
2. Salve, beata trinitas
Perenni manens gaudio,
Juva, creatrix unitas,
Regendo nos per sæculum.
3. Anna, tu nobis gaudia
Confer atque solatia,
Da cum beata filia
Tua virtutis gratiam.
4. Maria, Annæ filia,
Auferto dira crimina,
Ut in beato gaudio
Conregnemus cum filio.
5. Gloria tibi, Domine...

Codex de Saint-Gall, XVe s. Dreves, XXIII, 122.

137. SÉQUENCE.

1. Summi patris gratia
2a. Coæternum per filium
Vitæ parans remedia
2b. Incarnari constituit
Hunc de virgine Maria.
3a. Quæ cunctorum
Per prophetarum
Repromissa
Diu præconia
3b. De sanctorum
Patriarcharum
Est exorta
Genealogia.
4a. Nam ipsius inclita
Genitrix Anna,

Jesse stirpis propago
Regia,
Justi uxor
Joachim socia,
4b. Sanctissimam genuit
Natam Mariam
Gabrielis per verba
Nuntia ;
O æterna
Salutis gaudia.
5. Magna sunt sanctæ
Merita Annæ,
Christus de cujus
Natus est prosapia.
5a. Crucis per mortem
Qui vincens fortem
Vitæ redemptis
Reseravit atria.
6. Cui cum patre spirituque
Sancto par est et gloria.

Missel de Constance, impr. à Bâle en 1485 ; sequentiaire ms. de Saint-Gall, 1507, etc. Dreves, XXXIV, n° 194.

---

138. *Antiennes.*

1. O gloriosa Domina
De cujus virgo genere
Cœli regentem culmina
Lactavit sacro ubere.
2. Quod Eva tristis abstulit
Redditur partu filiæ,
Quæ dum salutem protulit,
Cœli fenestra facta est.
3. Tu regis alti gratiam
Deposce atque veniam,
Nobis qui festa colimus
Tuæ perennis gloriæ.
4. Gloria tibi, Domine,
Ex Annæ nato germine,
Cum Patre et sancto Spiritu
In sempiterna sæcula.

Brev. de Lausanne et de Macon, d'après l'abbé Chevalier.

---

139. *A Laudes.*

1. Matrem virginis Mariæ
Dignis laudet obsequis
Plebs fidelis in hac die,
Resultet terra gaudiis.
2. Matrem istam Annam dictam
Colentes totis viribus,
Vitam ejus benedictam
Lætis canamus mentibus.
3. Joachim, viri nobilis,
Conjux erat hæc domina ;
Ambo vitæ laudabilis
Et vera mundi lumina.
4. Horum sacro conjugio
Fides fulsit et castitas,
Concordia, religio,
Perfecta Christi caritas.
5. Locupletes permanserunt
Tripartita substantia,
Membraque Dei paverunt
Qui regna dat cœlestia.
6. Per ipsorum suffragia
Iræ tuæ tolle plagas
Nobis, Deus, et vitia,
Quæ subruunt mentes vagas.
7. Laus, honor, virtus, gloria
Sit divinæ Trinitati,
Cui per hæc subsidia
Simus cœlo præsentati.

Brev. de Lauzanne, impr. à Genève en 1509. Dreves, XIX, 59.

ITALIE

140. SÉQUENCE

1a. Gaude, concio fidelis,
Laudans Dominum de cœlis
Pro sua clementia,
1b. Mundo quippe morienti
Succurrit ope potenti
Donans vitæ gaudia.
2a. Anna regum stirpe nata
Joachimque sociata
Concipit divinitus ;
2b. Infecunda fecundatur,

Sterili conceptus datur
Præsignatus cœlitus.
3a Dulcem gignit Anna prolem,
Quæ produxit verum solem,
Christum, regem gloriæ ;
3b. O quam felix tam felicis
Mater Dei genitricis,
Matris omnis gratiæ !
4a. O quam felix, quam beata,
De qua prodit illibata
Virgo et puerpera,
4b. Per quam vita mundo redit,
Per quam pulsa mors recedit,
Per quam patent æthera.
5a. Anna dulcis, Anna pia,
Cum dulci nata Maria
Nos foveto jugiter ;
5b. Jesu, fili dulcis horum,
Fac nos meritis ambarum
Te frui perenniter.

Missel ms. de la bibl. de Rossano, XIIIe s., addition du XIVe. Dreves, IX, 102.

---

141. Office.

In 1 Vesperis, super Psalmos.

A. Prima nostræ
Salutis gaudia
Sacrosancta
Recolat Ecclesia,
Sanctæ Annæ
Venerans sollemnia,
Cujus votis
Largitur omnia
Christus Jesus
Cum ejus filia
Sacrosancta
Virgine Maria.
℟. Anna trino,...
℣. Sidus Anna
Clarum, mirabile
Sidus pandens
Solem justitiæ.

Ad Magnificat.

A. O felix, vere pariens
Cœlum trinitatis,
In quo corporaliter
Fons divinitatis
Habitare voluit.
Anna sacratissima,
Nos reos a peccatis
Solvens duc ad patriam
Summæ claritatis.

Ad Matutinum, Invit.

In Christo mirifico
Rege gloriemur,
In Annæ vivifico
Fructu jucundemur.

In 1 Nocturno, Antiph.

1. Elevatam super cœlos,
Sollemnem in gloria,
Annam, vocatam gratiam,
Invocemus pro gratia.
2. Cœli Dei gloriam
Narrant lætabundam,
Signis dum sanctam Annam
Prædicant fecundam.
3. Innocentem manibus
Annæ mundo corde
Dat Mariam Dominus
Ut mundet nos a sorde.

Responsoria.

1. Ave, radix
Jesse gratissima,
Anna, Mariæ
Mater sanctissima,
Nos vivifica,
Nam de te nascitur
De qua vita oritur.
℣. Da terris solatium
Quæ cœlis das gaudium
Per Mariam et Jesum
Ejus filium.
2. Felix terra
Quæ cœlum genuit,
Cui se tota
Trinitas incubuit,
In quo Deus
Hominem induit,
Dum pati voluit.
℣. Ex hoc sæclo

Micat spes virtutis,
Dona fluunt gratiæ
Et veræ salutis.
3. Arca surgit
Quæ urnam suscipit,
In qua verum
Manna se condidit,
Quod se nobis
Ex ea præbuit
Vitam restituit.
℣. Pia mater
Cum pia filia
Isto manna
Nos dignos præpara.

In 2 Nocturno, Antiph.

1. Speciosum præ filiis
Jesum Dei filium
Natum Mariæ Virginis
Annæ scimus nepotulum.
2. Lætificat
Impetus fluminis
Civitatem
Superni luminis
Gloriosis
Annæ ex meritis.
3. Anna vocata gratia,
Vas plenum gignens gratia
Per cujus abundantiam
Cœli fruamur gloria.

Responsoria.

1. Caritatis
Confer insignia
Nobis, Anna,
Quæ digna gratia
Nuncuparis,
Da reis veniam,
Rectis corde
Præsta lætitiam.
℣. Culpæ terram
Purgasti scoria,
Mira cœlos
Ornasti gloria.
2 Funde vinum desolatis
Phiala lætitiæ,
Ut de regno claritatis
Detur spes fiduciæ ;
℣. Funde preces
Pro nobis sedulas
Jesu, qui plus
Largitur quam postulas.
3. Judith portas Bethuliæ
Ingressa cum lætitia,
Fronte trita superbiæ
Nos certos de victoria
Sub typo matris gratiæ
Reddit et vera gloria ;
℣. Hæc Jerusalem lætitia
Et sanctorum honorificentia.

In 3 Nocturno, Antiph.

1. Novum canamus
Canticum lætitiæ.
Per quam deletum est
Chirographum tristitiæ.
2. Sedentibus in tenebris
Lux est justis orta
Per Annæ nepotulum,
Clausa mortis porta.
3. Viderunt omnes termini
Dei salutare,
Quod per Annæ filiam
Venit nos salvare.

Responsoria.

1. Paradisi fons
Manans e medio
Se diffundens
Grato diluvio,
Annam signat,
Terræ solatium
Et cœli gaudium.
℣. Fructus vitæ colligimus
Ex his paradisi fluminibus.
2. Largitatis
Divinæ radiis
Insignitos
Tantisque suffragiis,
Jesu bone,
Mariæ (et Annæ) precibus
Semper nos protege.

℣. Accedamus
Ad thronos gratiæ
Dulcis matris
Et piæ filiæ.
3. Anna trino...
℣. Sidus Anna
Clarum, mirabile,
Sidus pandens
Solem clementiæ.

In Laudibus, Antiph.

1. Adest festum lætitiæ
Quo rex æternæ gloriæ
Sanctæ Annæ meritis
Reis dat dona veniæ.
2. Anna Deum sitiens
Cœlum parturivit,
Quo Deus induit hominem
Qui nos ad cœlos adcivit.
3. Ad Annam cuncti transeant
Impleri qui desiderant
De generationibus,
Quæ virgo sunt et filius.
4. Stella sole radiat
Omnibus in luce
Mariam Anna dum generat
Orbis in salute.
5. Templum misericordiæ
Patens veneremur,
Annam, ut ejus gloriæ
Semper collætemur.

Ad Benedictus.

A. Semper lucis
Vitæ perpetuæ
Jesu Christe
Summe rex gloriæ,
Sanctæ Annæ
Nos salvans precibus,
Cœli lætantes
Conjunge civibus.

In 2 Vesperis, Ad Magnificat.

A. O virgula tam florida,
Protulisti fructum,
Rosam pudicitiæ
Conterentem luctum,
Aquam saporis gratiæ
Propinasti gratis,
Jesum ora nepotulum
Ut nos jungat beatis.

Brev. ms. des Dominicains de Crémone an. 1467 ; cod. de la Casenate (Rome), B. VI, 5. — Dreves, XXV, 85-8 (Réf. unique).

142. *In 2 Vesperis.*

1. Felix Anna, stella cœli,
Laude digna est fideli,
Hunc mundum replens gaudio
Sacrata puerperio.
2. Anna carnis propagine
Mariam nobis protulit,
Quæ suo reddit germine
Quod Eva tristis abstulit.
3. O vas cœlestis gratiæ,
O Mater reginæ virginum
Te deprecamur intime,
Posce veniam criminum.
4. Memento, mater inclyta,
Quam potens es per filiam,
Nobisque prece sedula
Impetra Dei gratiam.
5. Ejus nunc dona precibus,
Dator bonorum omnium,
Ut gaudiis cœlestibus
Fruamur post exsilium.
6. Patri natoque gloria
Simul cum sancto spiritu,
Qui per Annæ suffragia
Nos defendat in exitu.

Diurnal ms. des Chevaliers de Malte, 15e s. ; Brev. dominicain, imp. à Venise 1514. Dreves, IV, 80.

143. HYMNE.

(A comparer avec la précédente.)

1. Felix Anna, præ aliis
Digna laude fidelium ;
Mundum replevit gaudiis

Per sacrum puerperium.
2. Hæc de carnis propagine
Mariam nobis protulit,
Quæ suo reddit germine
Quod Eva tristis abstulit.
3. O vas cœlestis gratiæ
Mater Reginæ Vieginum,
Per te precamur anxiè
Remissionem criminum.
4. Memento, mater inclyta,
Quam potens es per Filiam,
Et prece nobis solita,
Procure Dei gratiam.
5. Nobis det tuis precibus,
Dator bonorum omnium,
Ut gaudiis cœlestibus,
Fruamur post exilium.
6. Et quidquid hic delinquimus,
Vitæ per immunditiam,
Abstergat illud penitus,
Per divinam clementiam.
7. Patri, natoque gloria,
Detur cum sancto Spiritu,
Quæ per Annæ suffragia,
Conservet nos in exitu. — Amen.

Brev. dominicain de 1507 ; d'Aberdeen, 1510 ; d'Apt, 1532. Dreves, IV, 8 et V, 121 ; Chevalier, no 6005.

---

144. *A Laudes.*

1. En gratulemur hodie
Christo Domino jucunde,
In cujus Anna gloriæ
Rutilat sancta jubilo.
2. Hæc rectaque timens Deum,
Simplex vera et humilis,
Possidet cum prole cœlum
Vero regi amabilis.
3. Quæ diu prolem non habens
Repleta exstat gratia,
Qua spiritu sancto parens
Nata est virgo Maria.
4. Per hanc pater cum filio
Consolatorque spiritus
A criminum contagio
Nos hic emundet funditus.
5. Patri, nato, paraclito
Honor, decus et gloria,
Sanctæ sint Annæ merito
Nobis æterna gaudia.

Brev. impr. de Verceil, sans lieu n. d. Dreves, XXII, 35.

---

145. *Au Nocturne.*

1. Hymnum canamus gloriæ
Præsenti die sacrata
Qua in regno lætitiæ
Jubilat Anna beata.
2. Hæc Deo digne devota
Vitæ prodiit gaudio,
Qua Altissimo quam grata
Nata est Maria virgo.
3. Jam nunc mater præcipua,
Prece salva assidua
Nos a morte perpetua
Per sæculorum sæcula.
4. Unde, Creator omnium,
Elargire supplicibus,
Ut jam per Annæ meritum
Jungamur in cœlestibus.
5. Præsta, pater ingenite...

Même référence que 144.

Dans les *Responsorialia* et *Antiphonaria Romanæ Ecclesiæ a S. Gregorio Magno disposita*, publiés en 1686, à Rome, par le bienheureux Joseph-Marie Tommasi, cardinal, on trouve trois répons et une antienne d'un office de sainte Anne précédés de cette note : *In antiqua membrana inserta codici membranaceo M. S. Bibliothecæ Vaticanæ num. 651 extant hæc RR. et antiph. de S. Anna, antiquioribus notis musicis signata.* Citons au moins le premier de ces répons :

O fulgens clara stirps Davidica, | micans quasi solis jubar in æthera ! | Ex qua processit Anna | insigniter gloriosa, : et felix meritis | fulgens præclaris. ℣....

Espagne.

146. Ad Vesperas.

1. Quam terra, pontus, æthera
Colunt et astra cetera,
Excelsam super sidera
Anna præcelsa genuit.
2. Nam hæc arbor pomifera,
Ramos pandens ut hedera,
Ut oliva fructifera
Fructum trinum progenuit,
3. Qui Mariæ vocabulo
Conjunctus ut in surculo,
Sed primus pro sæculo
Redimendo concipitur,
4. Ut in mortis ergastulo
Dudum oppresso populo
Cum salutari poculo
Subveniat, dum oritur.
5. Hæc est Maria, regia,
Feminarum primaria,
Velut gemma clarissima
Clare fulgens producitur.
6. Laus ergo sit ingenito,
Laus ejus unigenito
Cum spiritu paraclito
Pro Annæ fetu inclito.

Brev. ms. de Seville, xv^e^ s. ; impr. de Compostelle, 1569. Dreves, xvi, 77.

147. De sancta Anna.

Fragment.

1. Nunc sacerdotes media sub umbra,
Anna, consurgunt tibi concinentes,
Gesta virtutum referunt tuarum
Cantica laudum.
2. Conjugi casto Joachimque nupta
Lucri partiris bona cuncta templis,
Pauperi turbæ domui tuæque,
Femina prudens.
3. Nupta agens annos steriles vigenti,
Cœlitus tandem sobolem receptas,
Quæ Deum cœli dominamque terræ
Sit paritura.
4. et 5. . . . .

Brev. impr. de Valladolid, 1538 ; de Saragosse, 1544. Dreves, xvi, 78. Barcelone, au xvie s., emprunte au Brev. de Mantoue (15e s.) son office: *Tu virtutum — Es viridarium.*

L'office du Bréviaire gothico-espagnol n'offre rien qui lui soit particulier. On n'y trouve que les hymnes : *Lucis hujus festa colat, — Clara diei gaudia* et *Orbis exultans celebret hoc festum* empruntées à d'autres liturgies.

France.

Apt. 148. Séquence.

1a. Ad honorem Dei patris
Celebretur Annæ matris
Votiva memoria,
3a. Castitatis casta cella
De qua maris orta stella
Lucet mundo celebris,
3b. Per quam vidit magnam lucem
Et Christum ducem
Plebs adesse sedens in tenebris.
4a. Felix fuit mater Anna,
Nobis pluens dulce manna,
Dum Mariam genuit,
4b. In qua puer nobis natus,
Est filius Dei datus,
Nobis salus adfuit.
12a. Anna, mater gloriosa,
Puritatis fragrans rosa,
Parens tantæ sobolis,
12b. O sacrarum par sororum,
Nos in regno beatorum
Jungite cœlicolis.
13. Per æterna sæcula.

Brev. d'Apt, impr. à Lyon en 1532

149. *Aux Vêpres de la fête.*

1. Exultet Apta gaudiis ;
Tutamen urbis et decus,
Almæ parentem Virginis
Sacris celebret laudibus.
2. Regum piorum sanguini
Jungens sacerdotes avos,
Illustris Anna splendidis
Vincit genus virtutibus.
3. Cœlo favente contrahit
Thori fidelis vinculum ;
Sinuque casto concipit
Perenne sidus Virginum.
4. Fæcunda radix pullulans,
Florem tenellum proferet,
Qui lætus optato dabit
Fructum salutis germine.
5. Sit laus Patri, sit Filio
Tibique sancte Spiritus,
Annæ pias da per preces
Beata nobis gaudia.

150. *A Laudes.*

1. Dum thure, dum piis tua
Aptæ patrona ritibus
Coluntur ossa, supplicum
Ades, benigna, vocibus.
4. Beata mater Virginis
Salvator ex qua prodiit,
Precare, sanctam degener
Ne vita deturpet fidem.
5. Da, Christe, nos tecum mori,
Tecum simul da surgere,
Terrena da contemnere,
Amare da cœlestia.

151. Fête de l'Invention des reliques. — *Aux Ières Vêpres.*

1. Obscuram tenebris summe vetas Deus,
Mergi virgineum quæ peperit decus :
Quam præsaga dies abdidit impiis
Hanc genti retegis piæ.
2. Anna tecta diu, pulvereo situ
Monstras ossa pio splendida lumine :
Ad cujus cineres curritur, et suus
Siccis est honor ossibus.
3. En cryptam celebras prodigio, Deus ;
En cæco subitum restituis diem,
Hic muto reseras vocis et organa
Annæ pignora qui vocat.

152. *Aux IIdes Vêpres.*

1. Festis læta sonent æthera cantibus ;
Dignas terra Deo solvite gratias ;
Aptæ ne pereant, sacra Deiparæ
Matris pignora credidit.
2. Sunt hæc plena Deo ; currite civitas :
Hic spes, nostra salus ; hic fidei vigor ;
Hic fulmen Dominus ponit, et integrat
Vitam funeris in sinu.
3. Hic Regina vovet se pia ; vividum
Flexis poplitibus præsidium petit ;

Divos ante pedes aurea procidens
Deponit diademata.
4. Tutum subsidium, supplicibus cliens
Has dum reliquias plebs colit osculis ;
Hostis dejicitur ; diffugiunt mala ;
Ex ipsis bona defluunt.
5. Hic quot prodigiis se Deus asserit !
Hic surdi patulis auribus audiunt,
Cæcis hic sua lux redditur, et suus
Contractis vigor ossibus...

Avignon : 153. *Ex officiis propriis.*

1. Promissa mundo gaudia
Jam sperat humanum genus :
Se sponsat Anna Joachim,
Orbique Christum præparat.
2. En ! desinunt suspiria,
Audivit ex alto Deus :
Summi parentem numinis
Terris dat Anna Virginem.
3. Hanc vota puri pectoris
Zeloque conceptæ preces
Prolem merentur omnium
Matrem salutis gignere.
4. Sit laus Patri sit Filio
Tibique sancte Spiritus ;
Annæ pias sint per preces
Beata nobis gaudia.

Marseille : 154. HEURES DES PÉNITENTS BLANCS.

Ante thorum Trinitatis,
Miserorum miseratrix,
Anna flumen pietatis
Sis pro nobis advocatrix.
Causam nostræ paupertatis
Coram Deo sustine
Et veniam de peccatis
Servis tuis obtine.
Balinghem, p. 400.

155. *A Laudes.*
1. O gloriosa domina
De cujus virgo genere
Cœli regentem culmina
Lactavit sacro ubere.
2. Quod Eva tristis abstulit
Per virginem adepta est
Quæ, dum salutem protulit,
Cœli fenestra facta est.
3. Tu regis alti janua,
Virga sumpta de stipite,
Unde per tam præcipuam
Gentes redemptæ, plaudite.
4. Gloria tibi, Domine,
Qui sic disponis singula,
Ut tuo sistant ordine
In sempiterna sæcula.
Brev. impr. de Marseille, XVIe s. Dreves, XIX, 61.

Die : 156. SÉQUENCE (extraits).

1a. Ad laudes matris Mariæ,
Annæ nobilis et piæ,
Gaudeat ecclesia.
1b. In hac virga pullulavit,
Vitæ fructum quæ portavit,
Quo pascuntur omnia.
2a. Summe dignum est laudare
Talem matrem, quæ lactare
Christi matrem meruit.
2b. Hanc Joachim desponsavit,
Cui fidem observavit,
Sicut Deus statuit.
7a. Et fit Anna paritura
Cuncta labe caritura
Reginam cœlestium,
7b. Matrem Dei gloriosam,
Universis fructuosam
Populis fidelium.
8a. Et nos tantas genetrices,
Tam potentes, tam felices.

Collaudemus jugiter.
8b. Ut sint nobis adjutrices
Apud Deum et tutrices
In cœlis feliciter.

Missel de Die, impr. à Paris en 1499. Dreves, XXXIX, p. 99.

Macon : 157. *Au Nocturne.*

1. O gloriosa domina,
Mater trium filiarum
Quæ rutilant ut lumina
Per hoc iter tenebrarum.
2. Trinam regentem machinam
Pro nobis semper exora,
Ut omnem salvet animam
Te colentum mortis hora.
3. Exultet cœlum laudibus,
Cantemus ei canticum,
Annis Anna senilibus
Semen peperit mysticum.
4. Beata nobis gaudia
Dedit atque solatium
Maria, prima filia,
Per Jesum suum filium.
5. Solutis jam gemitibus
Annæ partu præfecundo,
Desideratus gentibus
Conversari venit mundo.
6. Quæsumus, auctor omnium,
In hac Annæ memoria
Tu esto nostrum gaudium
Mundana vincens gaudia.

Brev. de Macon, 1521. Dreves, XIX, 59.

Besançon : 158. SÉQUENCE (*remarquable*).

1a. Anna, mater gloriosa,
Stella micans pretiosa,
Salutis initium.
1b. Concepisti modo miro
A Joachim tuo viro
Salvatricem omnium.
2a. Nostra salus fit puella,
Quam in tua Deus cella
Reclusit pro homine ;
2b. Tu naturæ contra ritum
Fetum nutris inauditum
Cœlesti spiramine.
3a. Ave, cujus viscera
Contra juris fœdera
Ediderunt filiam ;
3b. Ave, carens simili,
Mundo diu flebili
Dedisti lætitiam.
4a. Ave virtutum lucerna,
Per quam fulsit lux superna
His, quos umbra tenuit.
4b. Ave, mater, de qua nasci
Et de cujus lacte pasci
Virgo dulcis decuit.
5a. Ave gemma
Cœli luminarium,
5b. Ave, sancti
Spiritus sacrarium.
6a. O quam mirabilis
Atque laudabilis
Hæc est maternitas.
6b. In qua per angelum
Mirificum
Fulget fecunditas.
7a. O quam sancta, quam serena,
Quam benigna, quam amæna,
Felix Anna creditur,
7b. Per quam servitus finitur,
Porta cœli aperitur
Et libertas redditur.
8a. O puritatis lilium,
Placa matrem et filium,
Qui caput est humilium,
8b. Ne nos pro nostro vitio
In flebili judicio
Subjiciat supplicio.
9 Sed nos tua sancta prece
Mundans a peccati fœce
Collocet in lucis domo ;
Amen dicat omnis homo.

Missel de Besançon, imp. à Paris, 1497. — Dreves, XXXIV, n° 196.

Strasbourg : 159. EXTRAITS.

Anna mater Samuelis
Flebat gliscens filium ;

Avia Emmanuelis,
Flebas improperium
Legis, tibi quod objectum
Est a contribulibus,
Flesque Joachim abjectum
Templi a cultoribus.
Legis namquæ maledictum
Patitur sterilitas,
Joachimque sic afflictum
Fecit infœcunditas.
Salve, Anna, semper gaude,
Tibi namque Dominus
Angelum transmisit ; plaude
Quia nihilominus
Joachim est destinatus
Ambos vos lætificans :
De futuraque affatus
Sobole certificans.
Viro tuo occurristi
Angelus ut monuit,
Gravidata peperisti
Filiam quæ (Christum) genuit.

Mone, *Hymni Medii ævi*, t. III, p. 191.

Paris : 160. *A Vêpres.*

1. Regale Davidis genus
Et conjugum par nobile,
Mundo daturi Virginem
Matrem futuram numinis.
2. Qui sacra nectit vincula,
Vos jungit innocens amor ;
Piosque sensus approbans
Divinus aspirat favor.
3. Virtute sola divites,
Non vos opum fallax decus,
Sed corde fervens caritas,
Et casta commendat fides.
4. Qui natus es de Virgine,
Jesu, tibi sit gloria,
Cum Patre, cumque Spiritu
In sempiterna sæcula.

Brev. de 1745. Zabuesnig, II, 191.

---

161. *A Matines.*

1. Promissa mundo gaudia
Jam sperat humanum genus ;
Adsunt beati conjuges,
Orbique Christum præparant.
2. Hunc Anna, votis advocans
Summi Parentem Numinis,
Thori fidelis præmium
Favente cœlo concipit.
3. Fœcunda radix pullulans
Florem tenellum proferet,
Qui lætus optato dabit
Fructum salutis germine.
4. Qui natus es etc.

Brev. de Cluny, 1686. Zabuesnig, III, 52.

---

162. HYMNE.

1. Fœcunda radix Isai
Florem pudicum germinat,
Dei daturam filium
Orbi dat Anna Virginem.
2. Jam sperat humanum genus,
Caput tenebris excitatus,
Lucemque primam conspicit
Annæ coruscantem sinu.
3. Hanc vota puri pectoris
Zeloque conceptæ preces,
Prolem merentur omnium,
Matrem salutis gignere.
4. Deo Patri sit gloria etc...

Brev. de Cluny, 1686. Zab., III, 52.

Nous aurions dû mentionner plus haut, p. 357, parmi les manuscrits du XIVe siècle de la Bibliothèque Nationale, le codex 910 A, contenant un bel *Office de sainte Anne* avec la musique. Nous l'avons signalé, il est vrai, dans un volume précédent et en avons cité quelques parties (*Moyen âge*, p. 641, 687, 691).

Chartres : 163. DE SANCTA ANNA.

1. Festum diem cum laudibus
Ducat parens Ecclesia,
Annamque Judææ decus
Matrem Mariæ concinat.
2. Jessæa stirps hanc protulit
Ceu vitis alma palmitem ;

Ut palmes ipsa protinus
Florem pudicum germinet.
3. Si qualis arbor insito
Sapore fructus indicat,
Fructus salutis te probat,
O Anna, matrem maximam.
4. Hoc tu potens, hoc nomine,
Audi, precamur, supplices ;
Et fac salutis in viam
Te dirigamur auspice.
5. Patrocinare maxime,
Quibus tuorum sors dedit
Suis repositam sedibus
Servare partem pignorum.
6. Summo Patri cum Filio...

Guyet, *Heortologia*, p. 517, d'après le brév. de Chartres.

164.

1

Gaude plebs recolens unanimis diem
Matris, quam decorat Filia nobilis,
Natus cui Deus est Filius in sinu
Æterni genitus Patris.

2

Regum progenies Anna, suos avos
Virtutum meritis vincit, et unica
Turbis Abramidum quas numerat [genus,
Præstat prole beatior.

3

Quod natura nimis parca negaverat,
Fecit rem vacuo gratia nomini,
Fœcundans uterum semine, quod dedit
Matrem gignere gratiæ.

4

Sic gestat sterilis femina Virginem,
Sic alvo nivea Virgo Deum capit :
Naturam sibi sic gratia subjicit
Nostris prodiga commodis.

5

O vos, Anna, sacræ Virginis o parens,
O Annæ soboles, Virgo parens Dei,
Vestris nos precibus reddite sospites,
Dignos reddite gratia.

6

Hoc tu, summe Pater, Patris et unice,
Amborumque simul Spiritus annue,
Unus qui pariter, Trinus es et Deus,
Regnans sæcla per omnia.

Même référence que 163.

Coûtances : 165. DE SANCTA ANNA.

1. Annæ genus perinclytum,
Per matris excelsum decus,
Nos, Christe Rex piissime,
Duc in salutis semitam.
2. Et tu Dei matris parens
Electa nobis subveni :
Ut labe puri criminum,
Cœli fruamur præmiis.
3. Per te quies sit temporum
Fructusque pacis plenior,
Sint bella, sint lites procul,
Procul sit omne noxium.
4. Sic charitatis copia
Nobis perennis affluat,
Ut mens amando sedulis
Christum sequatur gressibus.
5. Patri sit atque Filio
Laus una cum Paraclito
Qui nos suam per gratiam
Asciscat Annæ præmiis.

Guyet, p. 516, d'après le brév. de Coûtances, de 1601.

Bretagne : OFFICE MODERNE.

" Officia propria | sanctorum | diœcesis Venetensis | a SS. D. N. Pio Papa IX | approbata et concessa | ac de mandato illustrissimi et reverendissimi | DD. Joannis Mariæ Bécel | Episcopi Venetensis | edita | Venetis | Typis A. Galles, illustrissimi episcopi typographi. | MDCCCLXXVII."

Pour la fête de sainte Anne, double de première classe, partie de l'office.

166. *A Vêpres.*

1. Lucis beatæ gaudiis
Gestit parens Britannia
Annamque Judææ decus

Matrem Mariæ concinit.
2. Regum piorum sanguini
Jungens sacerdotes avos,
Illustris Anna splendidis
Vincit genus virtutibus.
3. Cœlo favente nexuit
Vincli jugalis fœdera,
Alvoque sancta condidit
Sidus perenne Virginum.
4. O mira cœli gratia !
Annæ parentis in sinu
Concepta virgo conterit
Sævi draconis verticem.
5. Tanto salutis pignore
Jam sperat humanum genus :
Orbi redempto prævia
Pacem columba nuntiat.
6. Sit laus Patri, sit Filio,
Tibique sancte Spiritus,
Annam pie colentibus
Confer perennem gratiam.

On trouve les versets 1, 2, 3, dans le brév. de Cluny, de 1686.

Au 3e nocturne, 3e répons : Hæc est mater nobis electa a Domino, Anna sanctissima, Britonum spes et tutela: quam in prosperis adjutricem, in adversis auxiliatricem habemus. Populi sui memor sit semper, adsitque grata filiis suis terra marique laborantibus.

---

167. *A Laudes.*

1. Fecunda radix Isaï,
Florem novellum germinat,
Annæ micantem nomine,
Matrem futuram Virginis.
2. Hanc rite conjux accipit,
Davidis invicti genus ;
Optatus et moras facit
Fructus sacrati fœderis.
3. Tandem beato munere
Grandæva mater Filiam,
Quam lætus orbis invocat
Partu sereno protulit.
4. O Britonum lux inclyta,
Priscæ memor clementiæ,
Serva fidelem patriam,
Plebisque vota suscipe.
5. Sit laus Patri, sit Filio,
Tibique sancte Spiritus :
Annam pie colentibus
Confer perennem gratiam.

II Vêpres, Ant. du *Magnificat:* O Mater patriæ, Anna potentissima, Britonum tuorum salus esto, serva fidem, mores corrobora, tribue pacem sancta intercessione.

Solesmes. L'office de sainte Anne concédé aux Bénédictins de Solesmes le 12 mai 1887, est le même en substance que celui de Vannes, sauf que les passages tout à fait particuliers à la Bretagne ont été supprimés ou modifiés, et qu'on l'a rendu plus conforme au rit monastique. Ainsi au lieu de *Gestit parens Britannia,* on a *Gestit parens Ecclesia ;* la quatrième strophe de l'hymne de Laudes, n'existe pas, etc.

Nous devons à M. Léandre Lamontagne, de Montréal, chartiste bien connu, d'avoir pu prendre connaissance de ces deux offices, qu'on dit à bon droit " merveilleux. "

Tours : 168. DE SANCTA ANNA.

1. Orbis exultet, celebrique festo
Inclytas Annæ memoret coronas :
Cujus ex alvo propior salutis
Fluxit origo.
2. Abrahæ proles generosa, regum
Et sacerdotum sata gente prisca,
Laude virtutum, proprioque vincit
Stemma decore.
3. Prole quæ dudum sterilis carebat,
Numinis dono peperit Mariam :
Una sic cunctis præit Anna fœtu
Matribus uno.
4. Annuens matris, precibusque natæ,
Da reis, Jesu, veniam, precamur,
Qui nepos Annæ, simul et Mariæ
Filius exstas.
5. Sit decus Patri, genitæque proli...

Guyet, *Heortologia,* p. 516.

Nevers : 169. De sancta Anna.

1. Lucis hujus cultum
Promovere par est,
Canticisque laudum
Cuncta personare,
2. Dum soluta carne
Linquit Anna terram,
Et laborem vitæ
Pace cœli mutat.
3. Anna Regum proles
Orta stirpe Jesse,
Digna matres inter
Ferre matrem Christi.
4. Digna quæ Mariam
Ventre germinaret :
Natus ex qua demum
Vita nostra Jesus.
5. Aucta tantis donis,
Anna, fac, precamur,
Sempiterna Christus
Dona nobis addat.
6. Laus sit...

Guyet, *l. cit.*, p. 516.

Limoges : 170. Séquence.

1a. Gloriosæ
Mariæ matrem collaudet
Ecclesia ;
1b. Hæc cum prole,
Regina cœlorum, gaudet
In gloria.
2a. Hæc est mater fertilis,
Ex qua fructus nobilis
Procreatur ;
2b. Fructus ineffabilis,
Fructus admirabilis
Mundo datur.
3a. Ex hoc fructu prodiit
Fructus, per quem rediit
Mundi vita ;
3b. Fructus, per quem periit
Hostis, et mors obiit
Morte trita.
4a. Per hunć fructum singuli
Fructus hujus sæculi
Recreantur ;
4b. Tanti fructus omnia
Mira providentia
Gubernantur.
5a. Hujus fructus regia
Genitrix eximia
Supra cœli solia
Sublimatur ;
5b. In cœlesti curia
Christi felix avia
Cum illustri filia
Gloriatur.
6a. Annæ præconia
Laude fulgentia
Post hujus mundi
Naufragia ;
6b. Nos ad cælestia
Perducant gaudia
Dei filii
Clementia.

Missel de Limoges (dominicain ?) imp. à Paris, 1483. — Dreves, xxxix, 103.

Sainctes : 171. Séquence.

1a. Ad cœleste præmium
Suspiret cor fidelium
Cum affectu nimio ;
1b. Theothecæ honesta
Christi chorus psallat festa
Cum pudoris lilio.
5a. Imbuta gratiæ,
Tu mater Mariæ,
Purifica corda fidelium,
5b. Concedens beata
Cunctis, Anna grata,
Gaudia supernorum civium.
6a. Anna, sancta, sublevata
Cœlo jam fulges beata,
Esto nobis via grata
Ad cœli palatia.
6b. Anna, parens matris Dei,
Fac nos dignos faciei
Christi placeamus ei
In cœlesti patria.

Missel de Sainctes, impr. à Paris en 1491, Dreves-Bluhme, xliv, p. 46.

172. *A Vêpres.*

1. Gaude, mater Anna,
Gaude, mater sancta
Cum sis Dei facta
Genitrix avia.
4. Ergo sume laudes,
Quas damus ovantes,
Nos ab omni sorde
Tua prece terge.
5... 6...

Brev. de Sainctes, impr. à Poitiers en 1542. Dreves, XLIII, 78.

173. *A Laudes.*

1. O quam felix conjugium
Annæ simul et Joachim !
Caste vivunt octogenos,
Dolent tamen totos annos.
4. Radix Jesse mater Anna,
Virga florens virgo nata,
Anna vellus, virgo concha
Gedeonis in area.
6. Audi, mater, cum filia,
Vota quæ dant hæc agmina ;
Fer ad Christi palatia
Tibi facta melodia.

Même référence que 172.

Moissac : 174. DE SANCTA ANNA.

1. Felix Sion filia
De stirpe Judæa,
Anna, mater Mariæ,
Prodiit ad gaudia
Cœlestis militiæ.
2. Joachim copulata,
Matrona beata
Profert mundo filiam
Ante nec post aliam,
Christi matrem Mariam.
3. Juncta viris aliis...
8. Lætemur hodie
Laudes dantes Domino
Ut nos de exilio
Societ regno suo.
9. Servulos exiguos
Rogat innocuos
Prolem ut agnoscamus
Fructum vitæ sumamus
In æternum vivamus.

Hymnaire de l'abbaye de Moissac, 10e s., addition du 15e. Dreves, *Hymnarius Moissiacensis*, Leipsig, 1888, p. 149.

Auch : 175. SÉQUENCE.

1a. Lætabundus
Decantet hodie mundus
Annæ laudes.
1b. Totus mundus
Fies homo, si jucundus
Hanc collaudes.
2a. Hæc fuit ejus causa
Qua vitæ porta clausa
Panderetur ;
2b. Hæc senex infecunda
Fit a Deo fecunda
Ut laudetur.
3a. Hæc arbor et plantula
Ex qua Jesse virgula
Est producta ;
3b. Hæc domus, ex qua porta
Paradisi est orta
Et inducta.
4a. Hæc est canalis munda
Per quam gratiæ unda
Fuit data.
4b. Hæc est nupta famosa
Cujus tota formosa
Fuit nata.
5a. Hæc cœlum a quo stella
Trahens nos a procella,
Terris dans lac et mella
Cœlo manna.
5b. Hæc mater matris Dei
Ad quam suspirant rei,
Dicamus ergo ei :
Salve, Anna.
6a. O felix, propera,
Preces reitera,
Ne condemnetur
Gens misera.
6b. Ostende ubera

Natæque impera
Ut nos deducat
Ad supera.

Missel d'Auch, impr. en 1495. Dreves, XL, 136.

Béziers: 176. SÉQUENCE.

1a. Lux est orta de tenebris,
Cujus ortu fit celebris
Dies plena gaudio ;
1b. Orbis dolet illecebris,
Et doloris malis crebris,
Sicut probat ratio.
2a. Hujus lucis fuit pater
Vir Joachim, Anna mater,
Uterque mirabilis ;
2b. Utriusque fuit vita
Bonitate redimita,
Valde simplex, humilis.
3a. Pater dignus, mater digna,
Quibus non est res maligna,
Quisque bono deditus.
3b. In his patent mira signa,
Obumbravit quos benigna
Virtus sancti spiritus.
4a. Felix arbor, felix fructus
Frondesque sunt felices,
Arborisque felix truncus,
Summitas et radices.
4b. Fructu tali cessat luctus,
Gentes gaudent simplices,
Per quem nemo fit seductus ;
Ista vera publices.

. . . .

11a. Lucis pater, mater Anna,
Quibus cæli datur manna,
Hymnum cantant incessanter
Angelicum et lætanter.
11b. Nomen lucis est Maria,
Per quam gaudent nunc omnia,
Cujus prece gloriemur
Cum electis et lætemur.

Missel de Béziers, impr. à Lyon en 1535. Dreves, XXXIX, 100.

Apt. (2°) : 177. OFFICE.

Per annum.

1. Alma quam supplex veneratur orbis
Anna jam cœlum tenet, et corusca
Assidens natæ super astra fulget
Cincta corona.
2. Quam potens ! cujus veniens ad ædem
Dexterum sentit sibi quisque numen,
Et domum semper redit impetrato
Munere lætus.
3. Hic nurus castæ viduæque matres,
Virgines, sponsæ, juvenes, senesque,
Omnis et sexus reperit patronam
Omnis ut ætas.
4. Inde concursus via fervet omnis !
Æmulo certet studio venire
Prisca visentum monumenta divæ
Turba clientum.

Nos 148-151 et 177 transcrits dans la sacristie de l'église d'Apt, en avril 1888.

IN HONOREM SANCTI JOACHIM
PATRIS BEATISSIMÆ VIRGINIS MARIÆ.

I

Bréviaire cistercien de 1572.

1. Annæ maritus optimus
Dei probatur nuntio :
Quod prole nulla gaudeat,
Væ tædiosum sustinet.
2. Probrum novatur gaudio,
Quando Maria nascitur :
Quandove crescens proficit,
Deove trina sistitur.
3. Reple rogantes gaudio,
Qui gaudium mundo creas :
Fac, Joachim, cœlestibus
Tecum fruamur gaudiis.
4. Qui de Maria nasceris,
Jesu, tibi sit gloria,
Cum Patre et sancto Spiritu
In sempiterna sæcula.

II

1. Jesu, paterna claritas
Et certa spes fidelium,
Avo tuo persolvimus
Laudes pias cum canticis.
2. Hunc inter omnes eligis,
Quorum probata sanctitas,
Davidis ut de semine
Matrem tuam produceret.
3. De stirpe natus Isai,
Proles fidelis Abrahæ,
Virtute rara splendidus,
Reges, ducesque præterit.

III

1.

Ad tuas laudes, Joachim, propinquat
Hic chorus noster, celebratque festum
Corde devoto, memorans quod ex te
Gratia prodit.

2.

Væ tibi dictum sterili, tuæque
Conjugi, quondam peperit dolorem ;
Gaude, cum tandem dedecus sacrata
Abstulit infans.

3.

Virginum virgo facit orta toti
Gaudium mundo ; parit illa quippe
Qui necem vincat, tribuens beatæ
Munera vitæ.

4.

Longa te regum series, ducumque
Anteit, priscos numerando patres ;
Hi redemptorem procul intuentes,
Tu pater edis.

5.

O tui felix ave conditoris,
Inter antiquos mage chare patres,
Tu potens nostras humiles, precamur,
Suscipe voces.
Gloria Patri, etc.

Dans Zabuesnig, t. III, p. 49.

IV.

Ancien bréviaire romain.

1. O Pater summæ, Joachim, puellæ,
Quæ Deum clauso genuit pudore,
Promove nostras Domino querelas,
Castaque vota.
2. Scis quot hic sævis agitemur undis,
Triste quos mundi mare defatigat :
Scis quot adnectit sathanas, carove
Prælia nobis.
3. Jam sacris junctus superum catervis,
Imo præcedens, potes omne, si vis :
Nil nepos Jesus merito negabit,
Nil tibi nata.

4. Fac tuo nobis veniam precatu
Donet et pacem Deitas beata ;
Ut simul juncti resonemus illi
Dulciter hymnos.

Dans les *Acta SS.*, t. IX, p. 80.

V.

Carmen asclepiadeum
de Josse Clichtove (†. 1543).

1.
Plectrum Phœbe tuum sume sonorius,
Et leni citharam pollice persona :
Nec desint comites carmina condere
Doctæ castalides deæ.

2.
Non mens est superum prælia scribere,
Aut immissa feris tela gigantibus :
Præclarum Joachim præstat ad æthera
Dignis tollere laudibus.

3.
Ignorata diu, nocteque condita,
Tanti clara viri gloria sæculo,
Tandem conspicuo lumine cognita,
(Ut par est) celebrabitur.

4.
Ut Phæbus radium fundere lucidum
Expulso Borea, nubibus incipit :
Sicut gemma latens eruta pulverem
Terræ, clarius enitet :

5.
Ut claris soboles orta parentibus,
Majorum celebris stemmate redditur :
Sic nati probitas et generositas
Patris gloria creditur.

6.
Quod clara Mariam stirpe creavit,
Ex qua vera salus prodiit omnibus :
Quis dignum celebri laude negaverit,
Quem laudare paravimus ?

7.
Magnis digna Dei mater honoribus
Ex divo Joachim duxit originem :
Qua natus puer est ille salutifer,
Et spes unica gentium.

8.
Matrem summa decet gloria candidam, patrem
Nato summus honor debet haberier,
Ingens hujus avum laus decet, et
Illius veneratio.

9.
Si patri fuerit gloria præstita,
Hæc natis etiam præstita noscitur :
Illis laus eadem debita creditur,
Nec dispar reverentia.

10.
Hic junctam thalami fœdere duxerat
Annam, non meritis conjugis imparem.
Par illis probitas, æquaque largitas,
Et par cura Dei fuit.

11.
Horum præcipui munificentia
Insignis memori laude reponitur,
Produntur siquidem divitias tribus
Divisisse suas modis :

12.
Templo prima fuit debita portio
Rerum, pauperibus pars fuit altera
Designata, domum tertia nutriit
Usu commoda proprior.

13.
At longo sterilis tempore sæpius
Multas Anna preces anxia fuderat,
Ut (quæ sacra Deo munera deferat),
Esset prole puerpera.

14.
Nam contempta sui munera conjugis,
In templo fuerant, quod sobolis foret
Expers, sterilis, numina pontifex
Irasci thalamos ait.

15.
Ædes ille suas tectaque deserens,
Ne tristis fieret fabula cæteris,
Agris delituit : dulcia præferens
Charis arva penatibus.

16.
Sed summi pietas numinis optima
Solatrix hominum, sedibus angelum
Demisit superis, optima nuncia
Qui prolis referat novæ.

17.
Assistens Joachim nuntius æthere
Missus : Tristitia desine confici,
Dixit, namque salus optima sæculi
Nascetur tibi filia.

18.

Hæc sperata diu gaudia proferet,
Confringetque suis tartara viribus,
Hæc Evæ genitos sanguine, lucidas
In cœli revehet domos.

19.

Tum sancti monitis credulus Angeli,
Promisso Joachim munere lætior,
Voti compos erat, sustulit ut sua
Natam conjuge filiam.

20.

O clarum meritis, ô memorabilem, et
Dignum grandiloqui quem tuba [personet
Vatis Meonii : nos sibi deditos
Summum ducat in æthera.
Amen.

VI

POÈME D'ANTOINE DE SAINT-ÉLIE, RELIGIEUX DU CARMEL (extraits).

1. Unde sol tanto radians nitore,
Qualis est magnus genitor Mariæ,
Parcius vastum notuit per orbem,
Tempore lapso ?
2. Nam licet cuncti celebrent fidelis
Ipsius tandem veneranda festa,
Pars adhuc major populi minoris
Vix sapit illum.
3. Vix sapit quanta, Joachim beate,
Luce clarescis : bonitate quanta
Cor tuum flagrat : tua quanta [splendet
Alma potestas.
4. Ut tibi vero sacra nos canamus,
Fac prius sancto repleamur omnes
Igne, quo cœli Seraphim sacrata
Pectore fervent.
5. Vox beatorum resonans in alto
Concinat nobis : modulentur [hymnos
Hi, quibus nullus remanet suorum
Finis amorum.
6. Germinet tellus rediviva flores :
Jubilent colles : zephiri per arva
Advolent læti : populique terræ
Carmina promant.
7. Causa communis merito requirit,
Ut viri tanti celebremus omnes,
Quos satis digni penetrare nullus
Quivit honores.
8. Ecce qui plenus meritis et annis
Jam gravis, zelans populi salutem,
Ut novus Noe nimiam colendam
Condidit arcam.
9. Ecce qui sanctam genuit Puellam
Absque peccato veteris parentis,
Quam levi nullo potuere lapsu
Vincere monstra.
13. Ad thronum Judæ, simul et coro- [nam
Jure naturæ fuerat vocatus:
Sed magis cœli peritura nunquam
Regna cupivit.
17. At velut purum probat ignis aurum
Sic Dei servos probat alma virtus,
Illa, qua duros generosus heros
Sustulit ictus.
23. Cum dies ergo fluerent inanes,
Sentiens omnes acuisse linguam,
Nec suæ vellent nimium gravatæ
Parcere famæ,
24. Fertur in testem Dominum vocasse
Prole si dignum faceret, daturum [esset
Hanc sui ad templum superis ut
Hostia laudis.
25. Hinc satis diris agitatus undis,
Qualiter navis, data vela ventis,
Turbinum vincit medio soluta
Prælia ponto.
26. Sic super sortem sibimet sinistram
Victor existens, genitor Mariæ,
Solus ex centum fuit evocatus
Millibus unus.
27. O nimis felix, nimis o beatus,
Qui per angustos, rigidosque calles,
Fortis athletes meruit supremi
Culmen honoris.
29. O fides grandis, pietasque magna,
Quæ sibi tantam meruere prolem!
Nulla qua major, superans beatos
Ætheris omnes.
30. Domus David, tibi plus honoris
Quam quod accepit, dedit ipse [multo,
Cujus est signum veteris columna
Extera templi.

31. Gaudeat cœtus sacer angelorum :
Gaudeat totum genus omne
[nostrum,
Pacis æternæ manifesta mundo
Signa propinquant.
33. Quis tibi compar, Joachim beate !
Gloriæ talis nequit altitudo
Tanta metiri, nisi metiatur
Illa Mariæ.
34. Hoc probant Lucæ sacra dicta :
Quo velut fructus, similis sit arbor.
Ergo, vos, qualis fuit arbor ista,
Noscite, gentes.
37. Quidquid in terris canitur Mariæ,
Quosque cœlestis celebrant
[hymenes
Aulici, totum Joachim perennes
Auget honores.
45. Sed satis tecum, generose Princeps,
Parce, si cantum dedimus trium-
[phis
Nos tuis tarda, tenuique voce :
Parce, precamur.
46. Cum dies mortis venit repente,
Ah ! tuis præsta famulis juvamen
Ne sub accensa pereamus omnes
Judicis ira.
49. Quin et ad terram, reverentur
[omnes,
Ore demisso, precibus rogamus,
Ut tuam tecum veneremur omni
Tempore Natam.
50. Fac magis semper, meliusque
[semper
Illius simus memores amoris,
Quo ne Supremi feriat Tonantis
Detinet iram.
51. Immo fac sancto Genero redundet
Virginis cultus : siquidem Mariæ
Hoc sui poscit refluant amore
Pectora sponsi.
52. Fronte curvata, simul obsecramus
Ut supradignam celebremus
[Annam
Non minus tecum sociam per om-
Undique casus. [nes
53. Quos pares fecit pietas, utroque
Credimus, multa ratione ducti,
In sacrosancto superum senatu
Omnia posse.
54. Ambo vos tantis meritis onusti
Incolas cœli superatis omnes,
Regiæ proli simul assidentes
Sede propinqui.
55. Ambo felices, quibus omnis ætas,
Usquedum mundi veniat senecta,
Ut decet, dignas minime valebit
Reddere grates.
56. Hinc Deo dentur sine fine laudes,
Qui volens mundi reparare damna,
Hos sibi sumpsit, statuitque charos
Esse Parentes.

SOMMAIRE.

LES RELIGIEUX ET LES CONFRÉRIES LAIQUES.

PAYS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.

PAYS D'EUROPE.

Les deux Amériques.

Amérique du Sud et Amérique du Nord.

Amérique du Sud.

Amérique du Nord.